

GOVERNMENT OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL SURVEY OF INDIA

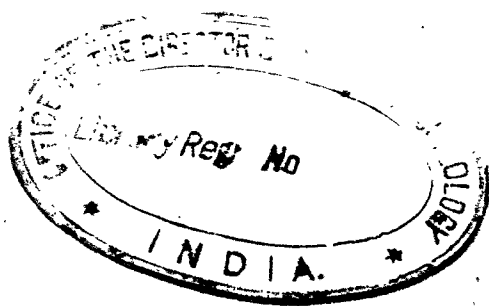
CENTRAL
ARCHÆOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 20663

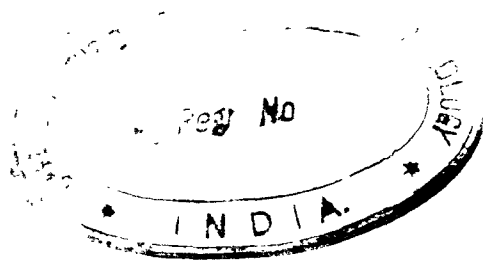
CALL No. 913.5/cle

T.3

D.G.A. 79



RECUEIL
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE



CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 20663

Date. 11.11.55

Call No. 913-5/cle.

RECUEIL

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

§ 1.

Le cippe phénicien du *Rab* **Abdmiskar**.

Un cippe de marbre blanc, élégamment taillé en forme d'obélisque, découvert à Sidon par M. J. A. Durighello et conservé aujourd'hui au Musée du Louvre, porte une inscription phénicienne de deux lignes qui a été étudiée autrefois par M. Renan ¹. La lecture matérielle est certaine :

הבנתה ד אש יתן עבדמיסכר רבערלספת
דבשני בן בעלצלה לאדני לשלמן יברך

M. Renan a traduit ainsi :

Offrande faite par Abdmiskar..... fils de Baalçilleh à son seigneur Salman.
Qu'il le bénisse!

Les quatorze lettres comprises entre le nom de l'auteur de la dédicace, Abdmiskar, et celui de son père Baalçilleh, constituent une très grosse difficulté ; aussi M. Renan les donne-t-il en bloc dans sa transcription, sans se risquer à les couper en mots, et laisse-t-il le passage en blanc dans sa traduction, après avoir agité diverses hypothèses, sans s'arrêter définitivement à aucune. Il inclinait toutefois vers celle qui consisterait à admettre une faute du lapicide ² — la grande ressource des épigraphistes devant une leçon embarrassante — et à comprendre : בן עבדלספת « fils de Abdlesept » (pour *Abdnesept*) ³, suivi d'une épithète indéter-

1. *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, t. II, p. 76 (1891).

2. רב pour בן, à la première ligne.

3. Nom théophore, qui serait à expliquer par « serviteur » de la déesse égyptienne « Nesept ».

minée רבשני. Il ajoutait, d'ailleurs, qu'il renoncerait volontiers à cette hypothèse « pénible », comme il l'appelait, si l'on réussissait à trouver un sens satisfaisant pour la qualification énigmatique רבנברלספטרבשני, rapportée à Abdmiskar.

Ce sens, vainement cherché jusqu'ici par divers savants¹ qui ont, après M. Renan, repris l'étude de ce texte, je crois être en mesure de le donner.

L'idée la plus naturelle, c'est assurément, comme le reconnaissait M. Renan lui-même, d'essayer de trouver dans ce groupe de lettres déroutant un titre se rapportant à Abdmiskar. M. Renan objectait, il est vrai, que ce serait un titre bien long, sans compter qu'il demeurerait incompréhensible. Mais l'objection de la longueur ne porte pas ; nous avons des exemples d'autres titres ou qualificatifs tout aussi longs, et même plus longs, et toujours intercalés, comme ici, entre le nom et le patronymique ; c'est la place normale du titre. Cf. :

בדא כהן רשף הץ בן יכנשלם²

Bodo, *prêtre de Receph-Hec*, fils de Yakouchalom.

יאש אשת בעלתותן עבר בת עשתרת בת שבועא³

laach, *femme de Baalatyatou (?)*, *serviteur du temple d'Astarte*, fille de Chem'a.

עבדמלקרת כהן אשמן עשתרת בן בדמלקרת⁴

Abdmelkart, *prêtre de Echemoun-Astarté*, fils de Bodmelkart.

שפט אחרש אש צדן למועמס בן שצפם⁵

Chopet, *l'artisan, Sidonien*, ἀτσῆς (?)⁶, fils de Chigipham.

Ces exemples, que j'ai pris au hasard et qu'il serait facile de multiplier, nous autorisent donc pleinement à chercher un titre,

1. Par exemple, M. Halévy (*Journ. asiat.*, 1891, t. II, p. 13), qui propose la traduction suivante : « Offrande faite par Abdmiskar, *chef (de l'administration) des voyageurs, pour augmenter la prospérité de Sêni, fils (ou des deux fils) de Ba'alšilleh, à son seigneur Salman. Qu'il le benisse ! »*

2. *C. I. S., Ph.*, n° 10.

3. *Ibid.*, n° 11.

4. *Ibid.*, n° 245.

5. *Ibid.*, n° 274.

6. Cf. *immunis perpetuus*, dans une inscription de Lumbèse (*C. I. L.*, n° 2714).

ou une série de titres, dans le groupe des quatorze lettres en litige séparant ici le nom du patronymique. La question est seulement de savoir quel peut bien être ce titre, jusqu'ici sans analogue.

Je propose de ne rien changer à la leçon lapidaire et d'accepter les coupes tout indiquées *a priori* : רב עבר לכפת רב שני, abstraction faite de la valeur encore inconnue des cinq mots obtenus ainsi.

Le premier de ces mots est visiblement *rab* « chef » ou, si l'on préfère, « archonte » ; il est répété deux fois et, dans les deux cas, il se rapporte, selon moi, à notre Abdmiskar. Nous trouvons dans l'épigraphie phénicienne nombre de personnages portant ce titre de *rab* d'une façon absolue, sans qu'il soit spécifié de quoi ou de qui ces personnages étaient chefs. Ce pouvait être, selon l'occurrence, un titre religieux aussi bien que civil, ou même professionnel¹. Je crois qu'il en est de même ici ; Abdmiskar se dit *rab* d'une façon absolue. Seulement son titre répété, — nous verrons dans un instant pour quelle raison, — est successivement déterminé par deux mots, עבר et שני, qui se font pendant et s'éclairent l'un l'autre ; ces mots n'ont pas trait, comme on pourrait être tenté de le supposer, à la nature même de la fonction, mais bien *à la façon* dont Abdmiskar l'a remplie. Le verbe עבר « transire, praeire, praeterire » est employé pour indiquer que Abdmiskar est un ancien *rab*, « functus munere », littéralement « praeteritus »². Cf. l'arabe سابق, qui a exactement le même sens étymologique de *praeterire* et s'emploie précisément pour désigner un fonctionnaire émérite, par exemple : رئيس سابق « ex-président ». A ce compte עבר רב signifierait tout simplement « ancien *rab*, ex-rab ».

Cette explication si naturelle de רב עבר, détaché du contexte, nous donne immédiatement la clef de l'expression, tout à fait parallèle, qui vient ensuite : רב שני. Je la traduirai non pas

1. רב כהנא ou רב כהן « prêtre en chef », ou « chef des prêtres », רב צעקא ; רב כותא « chef (du conseil) des Cent » ; רב ספרים « chef des scribes » ; רב הרש « artisan en chef », etc.

2. Dans l'hébreu post-biblique, עבר, שיעבר, designe d'une façon générale le « passé », par opposition au présent et à l'avenir.

comme on pourrait vouloir le faire par « second rab » ou « *rab* en second »¹; mais bien, ce qui est tout différent, par « *rab* pour la seconde fois »; שני « secundus » a ici la valeur de « iterum, altera vice », peut-être même avec la force adverbiale qu'a en hébreu le féminin שניה de ce même adjectif. C'est ainsi que les Romains disaient : *consul iterum* « consul pour la seconde fois ». Cf. l'inscription bilingue, grecque et palmyrénienne² : γρηγορητής γρηγόριος ἑκδὲ δευτέρως « greffier pour la seconde fois »; ἑκδὲ δευτέρως = palmyrénien די תרתיא = phénicien שני, hébreu שניה. De même dans l'organisation de l'ancienne synagogue juive à Rome, nous voyons des archontes « pour la deuxième fois », δις ἄρχων³ ou β' ἄρχων⁴.

L'expression לכבֿת, reliant les deux titres qui, en réalité, n'en font qu'un, s'explique dès lors à merveille; c'est bien littéralement l'hébreu לִכְבֹּת, formé de la préposition ל et de l'infinitif du verbe יָכַף, qui, à son sens primitif de « addidit, auxit », joint fréquemment celui de « iterum fecit ». C'est évidemment dans cette dernière acception de « réitération » qu'il faut prendre ici l'expression. On ne saurait manquer d'être frappé de voir nos deux mots לכבֿת = יָכַף et שני = שְׁנִית, justement rapprochés, de la manière la plus lumineuse pour nous, dans un passage d'Isaïe (xl, 41) : יִכְבֶּה אֲדֹנָי שְׁנִית יָדוֹ : « le Seigneur (étendra) sa main de nouveau, pour la seconde fois »⁵.

Notre inscription me paraît, en conséquence, pouvoir être ainsi traduite dans son ensemble :

« Ceci est l'offrande qu'a faite Abdmiskar, *rab* honoraire (et),

1. Cf. un δευτεροστάτης de Baal Marcol dans une inscription de Syrie que j'ai fait connaître autrefois (*Recueil d'archéologie orientale*, vol. I, p. 103). Cf. en Afrique : « qui sacerdotum Apollinis primus erit secundusve »; « Sacerdos in loco primo »; « Sacerdos primus ». (*C. I. L.*, vol. VIII, *Suppl.*, nos 11796, 16406 et 11381.)

2. *Recueil d'archéologie orientale*, vol. II, p. 4.

3. *Corp. inscr. gr.*, n° 9910.

4. Garrucci, *Cimitero degli antichi Ebrei*, p. 47.

5. C. stèle d. Mesa, l. 21 : לכבֿת עַל דִּיבֶן; et *C. I. S.*, n° 3, l. 19.

6. Cf. Job, xlii, 10 : יָכַף לְשִׁנָּה, « il doubla ».

de plus, *rab* (pour la) seconde (fois), fils de Baalçilleh, à son seigneur Chalman. Qu'il le bénisse! »

Il ne serait pas impossible que ce fût à l'occasion même de sa réélection comme *rab* « iterum » qu'Abdmiskar ait cru devoir témoigner sa reconnaissance à son dieu de prédilection¹.

Il résulte de là, en tout cas, un fait intéressant pour la connaissance de l'organisation sociale des Phéniciens : c'est que les *rab*, à la catégorie indéterminée desquels appartenait Abdmiskar, n'étaient pas nommés à vie et, de plus, qu'ils étaient rééligibles.

Pour l'origine possible du culte de Chalman à Sidon, voir mes observations dans mes *Études d'archéologie orientale* (vol. II, p. 48).

Quant à ce qui est du nom de la divinité mystérieuse *Miskar*, apparaissant dans la formation de celui de notre personnage *Abdmiskar*, je me bornerai, pour le moment, à signaler une coïncidence tout au moins curieuse, étant donné que, dans l'orthographe phénicienne, $\text{בכר} = \text{בזר}$: c'est qu'à Carthage, où le culte de Miskar paraît avoir été fort populaire, à en juger par les inscriptions, il y avait, selon certains auteurs anciens², un sanctuaire de Μνηστῶνη , la déesse *Memoria*; cf. $\text{בזר} = \text{בכר}$ « se souvenir, remémorer ».

§ 2.

La grande inscription phénicienne nouvellement découverte à Carthage.

Les communications successives faites à l'Académie des Ins-

1. C'était peut-être le même cas pour le Bolani de Palmyre, qui, ainsi que je l'ai montré il y a quelque temps (*Rech. d'arch. orient.*, t. II, p. 3), croit devoir rappeler, en faisant sa dédicace pieuse, qu'il a exercé à deux reprises successives la charge d'épimélète.

2. Voir les textes de Victor de Vite et de l'anonyme cités par Dureau de la Malle (*Rech. sur la top. de Carthage*, p. 172) : « in Carthagine, oculi causa, theatra, ædem *Memoriæ* et viam quæ Cælesti vocabatur funditus deleverunt (il s'agit des Vandales). » Une variante (éclit. de 1597) porte : « Carthaginiens cignam theatro ædem *Memoriæ*. » L'anonyme joue même sur le nom de cette déesse Mémoire : « ipsaque viam sine *memoria* suo (?) Vandalis erant nus event l. »

criptions et Belles-Lettres par MM. de Vogüé et Berger¹ ont permis de se rendre compte de l'importance vraiment exceptionnelle de ce nouveau texte dont nous devons la découverte au zèle infatigable du P. Delattre, et qui, par l'intérêt de son contenu autant que par son étendue, mérite d'être classé au premier rang de ceux que Carthage nous a livrés jusqu'à ce jour.

Néanmoins bien des points, quelques-uns essentiels, restent encore à élucider. J'avais déjà indiqué, à l'occasion de la communication de M. Berger, certaines solutions qui m'étaient suggérées à première vue par l'examen de l'excellente transcription tracée au tableau par mon savant confrère. Depuis, grâce à l'obligeance de M. de Vogüé, qui a bien voulu me confier la photographie à lui transmise par le P. Delattre, j'ai pu me livrer, de mon côté, à une étude plus approfondie de l'inscription, et j'en ai fait l'objet de plusieurs leçons au Collège de France. C'est le résultat de cette étude que je condense dans les pages suivantes. Je néglige systématiquement les parties du texte dont l'interprétation ne saurait souffrir de difficultés, pour ne m'attacher qu'à celles, trop nombreuses, qui jusqu'ici ont résisté à tous les efforts.

Je rappellerai préalablement que, la dalle portant l'inscription ayant été rompue en deux, il manque une notable partie de la fin des 9 longues lignes constituant le texte originel. Les pertes sont inégales; la rupture s'étant produite obliquement, les lacunes vont croissant de haut en bas. Je crois avoir réussi à déterminer à peu près l'étendue et aussi la nature de ces lacunes, grâce à une interprétation rationnelle, justifiée, si je ne m'abuse, par le travail critique dont je résume ci-dessous les points principaux.

Ligne 1. — Au lieu de lire le premier mot לרבה « à la Dame », je serais tenté de vocaliser לרבה, au pluriel : « *Aux* (deux)³ *Dames* » ;

1. Séances des 18 février et 11 mars 1898.

3. Pour le pluriel faisant fonction de duel, on peut comparer, par analogie, la tournure hébraïque לַעֲיֵנִים רַבִּית « deux yeux fiers ». רַבֵּת, considéré comme une épithète signifiant littéralement « grande », serait traité ici en véritable adjectif, non susceptible comme tel de prendre la forme du duel.

le vocable s'appliquerait ainsi mieux aux deux déesses Astarté et Tanit, dont les noms suivent immédiatement.

L'association des deux grandes déesses phéniciennes, telle qu'elle se présente ici, n'est peut-être pas arbitraire; je me demande si elle ne repose pas sur une étroite *parenté* mythologique, analogue à celle qui existait entre Déméter et Coré, ou Rhea et Déméter¹. Pour l'Astarté africaine, voir l'inscription de Ma'soùb².

בִּקְדָּשִׁים חֲדָשִׁים « sanctuaires nouveaux » est peut-être à lire, non au pluriel, mais au duel : « *deux* sanctuaires », un pour chacune des deux déesses.

Je propose de restituer ainsi la fin de la ligne totalement détruite :

[. בְּעַל עַם קֶרֶת הַחֲדָשִׁת דָּל ה.]

[« (les) a faits le peuple de Carthage, y compris les...? »]

עַם קֶרֶת הַחֲדָשִׁת, le *ḥḫm*; de Carthage, comme עַם גִּוּל « le peuple de Gaulos » de l'inscription de Gozzo : cf., en dehors des inscriptions, la formule des monnaies phéniciennes de Carthage même. La justification de cette restitution est subordonnée aux observations qui seront présentées tout à l'heure à l'occasion du début de la ligne 5.

Pour la tournure employée ici, avec le sujet à l'accusatif précédant le verbe, sans article ni pronom démonstratif, cf. le début de l'inscription de Ma'soùb.

Cette restitution, comportant 24 lettres, implique pour les 8 autres lignes, semblablement mutilées, des lacunes croissant d'une ou deux lettres par ligne, étant donné l'angle d'obliquité de la cassure; soit, pour la ligne 8³, une lacune d'au moins 26 lettres, peut-être une trentaine en nombre rond. C'est sur cette

1. Sur ce point, qui aurait une importance capitale pour la connaissance du panthéon phénicien, voir mes *Etudes d'archéologie orientale*, vol. I, p. 149 : *La Tanit-Pené-Baal et le couple Déméter Perséphone à Carthage*, et les vues que j'y avais déjà esquissées dans ce sens.

2. *Recueil d'archéologie orientale*, vol. I, p. 83.

3. Je ne fais pas entrer en ligne de compte la 9^e et dernière ligne, attendu qu'il se peut, comme je le montrerai plus loin, que la fin de l'inscription n'allât pas jusqu'au bout de cette ligne.

base que je me suis réglé pour les restitutions ultérieures qui me semblent, d'autre part, indiquées ou confirmées par le sens et la marche générale du texte telle que je la conçois.

Ligne 2. — Pour élucider le mot énigmatique ¹חרמית qui, en tout cas, a les apparences d'un féminin pluriel (*khartiyôt*), il faut peut-être tenir compte du sens spécial de la racine arabe ²خرط « tourner, travailler au tour »; il s'agirait alors d'objets « tournés », tels que des fûts de colonnes par exemple.

Le sens de la particule ³דל, répétée à satiété dans l'inscription, comme les *item* d'un inventaire notarié, n'est pas douteux; celui de « avec » (ou mieux « comportant, y compris ») s'impose ici, comme on l'a reconnu avec raison; il s'impose également dans les autres inscriptions² où ce mot avait déjà apparu et où on lui prêtait à tort celui diamétralement opposé de « sans ». L'étymologie n'en demeure pas moins fort obscure.

Une explication par l'araméen ⁴דל n'est pas admissible philologiquement. Peut-être pourrait-on rattacher ce mot à la racine arabe ⁵دال « tourner, entourer », par extension « englober »; peut-être plutôt à la racine ⁶דלה, arabe ⁷دلا « pendu, être suspendu au bout d'une corde », comme l'est, par exemple, un seau, d'où le nom même du seau en hébreu et en arabe : ⁸דלו, ⁹دلو, littéralement : *pendulus, res pendula*³. De ce sens, tout physique à l'origine, on a pu passer en phénicien au sens métaphorique, comportant entre deux choses un état de connexion étroite, de *dépendance* (l'image est sensiblement la même pour le dernier

1. Si tant est que ce mot ne soit pas d'origine étrangère, peut-être égyptienne? (Cf. ¹⁰χerti « taille de la pierre »?)

2. Par exemple l'article du grand Tarif de Marseille, portant exemption de droits (= ¹¹ἀτέλεια) pour tout sacrifice qui sera opéré par le propriétaire même(?) des animaux, bétail ou oiseaux. Ce serait le cas des ¹²παρὰ νόμους, qui, interdits dans certains sanctuaires grecs, pouvaient être licites chez les Carthaginois

3. Cf. la racine congénère ¹³דלל, à laquelle on rattache le mot ¹⁴דלה (si tant est que ce ne soit pas un dérivé direct de la racine ¹⁵דלה), la « chaîne » du tisserand, c'est-à-dire les fils verticaux qui *pendaient*, maintenus par des contre-poids. Il ne serait pas impossible que l'arabe ¹⁶ذال (d'où ¹⁷ذيل « appendice, queue, ou traîne ») nous représentât la même racine, à un autre stade phonétique; ¹⁸ذال s'est visiblement confondu un moment avec ¹⁹ذَل, comme le montre la tangence des sens dérivés « être abaissé »; or ²⁰ذَل = ²¹דל.

mot); cf., pour la génération des idées, en restant sur le terrain sémitique, les acceptions figurées des dérivés de la racine *علق* « être suspendu » : *تعلق* « dépendance », *متعلق* « qui dépend de, qui appartient à », etc... En se plaçant à ce point de vue sémantique, on pourrait regarder le *דל* phénicien comme équivalant à peu près à *conjunctim*.

בילכת ההרץ est peut-être à lire au pluriel : « les ouvrages d'or » ; pour l'emploi de l'article dans cette construction grammaticale, cf. l'hébreu *כלי הכסף* « les vases d'argent ».

La fin de la ligne devait comprendre encore au moins un groupe d'objets énumérés, groupe précédé, comme les autres, de la formule *ודל* « *et conjunctim* ».

Ligne 3. — Je doute qu'il faille chercher dans *באזנב* un simple pluriel de *באזן*; je verrais plutôt dans *ב* le pronom suffixe pluriel joint à un mot (singulier ou pluriel) *באז*, de sens indéterminé, au moins jusqu'à nouvel ordre; il n'y a guère d'autre moyen de rendre compte grammaticalement de la construction avec les mots *הבקשם אל* « ces sanctuaires », qui suivent immédiatement; ces deux mots doivent être, en réalité, une *apposition* au suffixe *בם*, apposition destinée à éviter une équivoque, ce suffixe ayant risqué, autrement, d'avoir l'air de se rapporter aux objets mentionnés dans le groupe immédiatement précédent, dans la lacune de la ligne 2, et non aux sanctuaires eux-mêmes. Je traduirais en conséquence : « et y compris les *m.....* d'eux, (= leurs *m.....*), (*eux*, c'est-à-dire) *ces sanctuaires* ».

Ligne 4. — *ללם* n'a, je crois, rien de commun avec l'hébreu

1. On pourrait à la rigueur considérer le groupe comme composé de *ב + באזן*, les deux *noun* consécutifs étant représentés orthographiquement par un seul, frappé du *daguetch* réduplicatif. Resterait à expliquer ce que pouvait bien être le ou les *באזן* des sanctuaires. On ne peut songer sérieusement au *مآذنة* des Arabes.

Je rappellerai, pour mémoire, que, dans l'arabe vulgaire, on donne le nom de *maouázín* *موازين* aux arcatures faisant portiques autour de l'esplanade intérieure (*sahén*) de la Koubbet es-Sakhra de Jérusalem; il s'y rattache, il est vrai, une légende roulant sur le mot *mizân* « balance »; il ne serait pas impossible, toutefois, que le mot fût un ancien terme technique d'architecture et la légende le résultat d'une étymologie populaire. Cf. le grec *σταθμός* « balance » et, aussi, « pied-droit d'une porte ».

אילם « portique », dont on l'a rapproché; j'y vois tout simplement un mot pluriel signifiant *escaliers*, congénère de l'hébreu עִילָה, עִלָּה, pluriel עִילָּה; la seule différence, c'est que les Phéniciens employaient la forme masculine au lieu de la forme féminine. Nous ne devons pas être trop surpris de ce changement de genre; nous savons en effet, qu'il y avait divergence entre les Phéniciens et les Hébreux sur le genre de plusieurs mots communs aux deux vocabulaires. N'avons-nous pas d'ailleurs, en hébreu même, la coexistence des deux genres au pluriel pour toute une catégorie de substantifs, notamment pour un mot appartenant au même ordre d'idées : מַעְבְּרִים et מַעְבְּרֵי : « degrés, marches »? A remarquer que מַעְבְּרִים est justement employé avec ce sens de « marches » dans l'inscription de Carthage (*C. I. S.*, n° 175 : הַמַּעְבְּרִים זֶה דֶּל מַעְבְּרִים « ce *matbeakh* à degrés »)¹. Je traduirai, en conséquence, ici : « et y compris les escaliers qui sont devant ces sanctuaires, (ou « devant le sanctuaire de... »). Il semble que, dans cette longue énumération, on ait procédé du centre à la périphérie. La lacune de la ligne 3 contenait apparemment encore un autre groupe (le 5^e, à mon compte) précédé de וְדֶל « et y compris ».

Ligne 4. — הָרִשׁ est bien embarrassant, et je n'ose rien proposer pour le moment. On voudrait pouvoir lire matériellement הָרִשׁ « œuvre », qui conviendrait assez bien; mais la photographie semble bien montrer un *zain* et non un *chîn*. L'emploi du relatif ך est intéressant; cette forme paraît se distinguer de אֲשׁ, en ce qu'elle ne se combine jamais avec un verbe, exprimé ou sous-entendu (ce qui est, au contraire, le propre de אֲשׁ), mais qu'elle marque toujours une relation directe entre deux noms, généralement entre deux noms propres. Les exceptions apparentes qu'on pourrait invoquer reposent sur des lectures douteuses².

1. Pellegrini (*Studii d'epigrafia fenicia*, p. 95), toutefois, y voit les « pieds » d'un meuble, d'une table ou קָרְנֵי זָבִיבִים de sacrifices.

2. *C. I. S.*, 144. — Au n° 226 ... פִּנְסָמִים שׁ שִׁפְטִי a été traduit, il est vrai, par « quod vovit Pasmaam qui fuit suffes ». Mais je me demande si ce שׁ ne rentre pas dans l'analogie générale, et si שִׁפְטִי n'est pas ici le nom propre *Chophet* : « Pasmaam (client ou fils) de Chophet ». Soit dit en passant, il serait possible que dans ce nom curieux de *Pasmaam*, qu'on a rapproché de celui si populaire de *Naampaam*, en prêtant à פִּסְס le sens de פִּסְס « pied », פִּסְס eût plutôt le sens de *manus*.

Il n'est pas démontré qu'il faille comprendre : « qui viennent, ou viendront sur le *haraz* de ces sanctuaires ». Il se pourrait que *haraz* fût le sujet et non le régime indirect du verbe, et que la préposition לַת fût construite avec un pronom suffixe singulier virtuel, non écrit, suivant les errements de l'orthographe phénicienne. La phrase aurait alors une valeur toute différente : « sur lequel vient le *haraz* de ces sanctuaires ». Sans doute, ce n'est là qu'une possibilité, mais il y a lieu de la mettre en ligne de compte. Dans ce cas, l'incompréhensible הַרַז ne désignerait pas un objet quelconque, mais une certaine chose susceptible de mouvement propre (théorie, procession?); il pourrait s'agir alors, dans la lacune précédente, de quelque partie déterminée des sanctuaires ou de leurs dépendances (cour, atrium, plate-forme? ou même les escaliers dont il vient d'être question et qui donnaient accès du dehors aux sanctuaires). Dans le cas contraire, si la première explication doit prévaloir, on peut toujours se demander si la préposition לַת n'est pas prise ici, comme elle l'est parfois ailleurs, au sens métaphorique, et s'il ne s'agirait pas de quelque clause visant l'avenir, de travaux *additionnels* qui pourraient être faits éventuellement, en *sus* de ceux qui viennent d'être relatés.

Le groupe וּבְנִי־הַגֵּר, qui se présente ensuite, est, à première vue, absolument déroutant. J'avais, dès l'origine, proposé de reconnaître dans בְּנִי le בְּנִי־אֵשׁ de l'inscription de Ma'soùb = בְּנִי־אֵשׁ, hébreu : « et pareillement, et de même »; et cette solution partielle de la difficulté a paru acceptable. Reste הַגֵּר, qu'on prenait toujours pour un substantif¹; je crois, au contraire, que c'est un *verbe*, ce qui change du tout au tout l'économie générale de la phrase. Mon sentiment est que nous avons ici une coupe fondamentale du texte, marquée précisément par l'intervention de cette particule caractéristique².

1. Cf. حِجْر « mur d'enceinte, digue », et en particulier le mur d'enceinte de la Ka'aba du côté nord.

2. בְּנִי־אֵשׁ joue sensiblement le même rôle dans l'inscription de Ma'soùb et annonce la mention d'un *second* travail de construction distinct du premier.

Voici comment je comprends les choses. La mention de la construction des deux sanctuaires et la longue énumération de tout ce qu'ils contenaient, ou de ce qui en dépendait, sont terminées; l'inscription aborde maintenant un autre ordre de travaux, travaux purement civils, tout à fait distincts des précédents qui ont un caractère religieux; ceux-là n'ont de commun avec ceux-ci que le fait d'avoir été entrepris et exécutés simultanément par le peuple de Carthage. Il s'agit, à présent, de la construction d'un mur d'enceinte, ayant apparemment une valeur stratégique¹ et englobant dans la ville une certaine colline dont le nom, malheureusement pour notre connaissance de la topographie de l'antique Carthage, est irrémédiablement perdu. Je propose de traduire ainsi : « Et pareillement, il (le peuple de Carthage) a entouré² d'une enceinte la *chomerat* (ou « les *chomerot* ») pour (protéger) la colline de³ » Cf., pour la construction grammaticale, le passage de II Chron., xxxiii, 14, relatif au mur d'enceinte élevé par Manassé en vue de protéger la « ville de David » : בנה חומה היצויה לעיר דוד « il a construit le mur à l'extérieur pour la ville de David ».

L'énumération des travaux s'arrêtait là.

Ligne 5. — Dans la lacune finale de la ligne 5 devait se trouver, selon mon sentiment, l'indication suivante : « et toute la dépense de ces travaux (à savoir : 1° les deux sanctuaires; 2° le mur d'enceinte) a été faite par le peuple de Carthage tout entier (כל עם קרת חדשת). » Ces trois derniers mots, que j'ai déjà proposé de restituer à la fin de la ligne 4, devaient réapparaître ici; c'est grâce à eux que j'explique d'une manière satisfaisante, si je ne m'abuse, l'expression par laquelle débute la ligne 3; cette expression ne se rapporte pas, comme on pourrait le penser, à des cho-

1. C'est ce que paraît impliquer l'intervention du mot שְׁכִירָה « *custodia*, ἀσφάλεια ». C'est un travail de fortification.

2. Il y a là probablement une construction un peu prégnante : « Il a fait le mur de fortification entourant la colline. »

3. N'était l'intervention de l'article, on pourrait être tenté de compléter [הַהַר הַשְּׁמֹן] « la colline d'Echmoun », en se rappelant le fameux sanctuaire de l'Esculape phénicien qui s'élevait au sommet de Byrsa.

ses faisant partie des sanctuaires décrits, — cette description est close depuis longtemps, — elle se rapporte à des *personnes*.

Je propose, en conséquence, de restituer en partie et de comprendre ainsi, en mettant un point final après : « la colline de..... » :

[— ou כן בית חדשת בן כ —] 1. 4.
 etc..... אדרנם ועד צערנם 1. 5.

Et (la dépense a été faite) par le peuple de Carthage tout entier, depuis les¹ (plus) grands jusqu'aux (plus petits).

Je comparerai Jérémie, xiv, 3, qui offre de frappantes et littérales ressemblances : « וגדיריהם שלחו צעיריהם לבים » et les grands ont envoyé les petits chercher de l'eau ». Il s'agit du peuple de Jérusalem, souffrant de la sécheresse.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien cette mention de la dépense faite pour les travaux est dans les habitudes antiques. Qu'on se rappelle la teneur des inscriptions grecques officielles ayant trait à des actes du même genre. Ici, c'est une contribution générale de toutes les classes du peuple de Carthage qui a fait face aux frais.

Après l'indication de la dépense et de ceux qui l'ont supportée, vient tout naturellement la date : « Au mois de Haiyar, étant sufètes : « Abdmeikart et N....² ». L'année est, comme à l'ordinaire, indiquée par la mention des deux sufètes qui lui donnaient leurs noms ; ces sufètes éponymes formaient couple comme les consuls romains qui jouissaient de la même prérogative. Le petit mot לב, qui précède, est très embarrassant ; je crois bien qu'il faut le rattacher à ce qui suit et non à ce qui précède. J'avais tout d'abord songé à le rapprocher de l'assyrien *limmou*, qui désigne justement les magistrats éponymes de l'année ; mais j'ai aussitôt écarté cette hypothèse, bien qu'elle eût paru

1. לב « peuple » est un collectif qui explique suffisamment l'emploi du pluriel pour les mots ou suffixes qui s'y rapportent ; la chose est tout à fait conforme à l'usage de l'hébreu.

2. Le nom du second sufète, collègue d'Abd Melkart, est détruit.

assez séduisante à M. Berger. J'ai, en effet, fait remarquer que, dans ce cas, le mot en question devrait être placé après le nom du mois et avant le nom même des sufètes. Or, il précède le nom du mois : ce doit donc être autre chose. Mais quoi ? L'observation suivante va peut-être nous mettre sur la voie.

Ligne 6. — Le groupe par lequel débute cette ligne יספמברשפט semblerait devoir se décomposer, à première vue, en יספמבר בשפט « il juge » ou « il jugera le jugement » ; la tournure aurait une excellente physionomie hébraïque et l'on comprend qu'elle ait pu sourire à mon savant confrère, bien qu'on ne voie guère le moyen de la faire cadrer avec le contexte. J'estime toutefois que ce n'est là qu'un mirage et je conçois les choses tout autrement. Je couperai ainsi : יספמבר שפט והנא, etc., et je traduirai : «... étant sufètes, *Chophet* et *Hanno*, fils de, etc... » שפט n'est pas ici, comme on l'a cru, le substantif signifiant « sufète », mais bien un nom propre d'homme ; beaucoup de Carthaginois ont porté ce nom de *Chophet* ; c'est ainsi que, chez nous, on peut fort bien s'appeler « M. Juge » ; notre inscription nous fournit elle-même, un peu plus loin, à la ligne 8, un exemple topique et tout à fait certain de ce nom : « 'Azroubaal, *fils de Chophet* ».

Nous obtenons ainsi une formule : « étant sufètes, *Chophet* et *Hanno* », qui est l'exact pendant de celle que nous avons relevée à la ligne immédiatement précédente : « étant sufètes, 'Abdmelkart et N... »

Il résulte de là une conséquence capitale pour l'interprétation générale du texte ; c'est que nous avons non pas *une* date, mais bien *deux dates*. L'existence de cette double date ne peut s'expliquer logiquement que d'une façon : la première date est celle du commencement des travaux, la seconde celle de leur achèvement. La chose se conçoit fort bien : ces travaux étaient considérables ; ils comprenaient, d'une part, l'édification de deux grands sanctuaires avec tout ce qu'ils contenaient ; d'autre part, la construction d'un mur d'enceinte couvrant une partie de la ville. Il est clair que de tels travaux de bâtisse ont dû durer plus d'un an, probablement plusieurs années. D'où l'explication des deux

dates, initiale et finale, et, l'exercice des sufètes n'embrassant normalement qu'une année, l'apparition dans la seconde date d'un nouveau couple de sufètes.

Nous sommes donc désormais en possession de ce qu'on pourrait appeler le premier jalon de la chronologie punique, puisque nous pouvons enfin, ce qu'on n'avait pu faire jusqu'ici, établir, à une distance encore inconnue il est vrai, deux années sufétiques dans un ordre relatif l'une par rapport à l'autre. De là à la reconstruction des fastes sufétiques de Carthage, il y a loin, certes; mais la première pierre est posée, une pierre d'attente qui, espérons-le, ne nous fera pas attendre trop longtemps les suivantes, pour peu que le P. Delattre soit encore favorisé par la chance.

Si cette vue est juste, il s'ensuit de plus quelque chose de fort intéressant : c'est que la seconde date devait être rigoureusement symétrique de la première et, par suite, contenir comme elle l'indication non pas seulement de l'année sufétique, mais aussi celle du *mois*; en outre, ce mois devait, dans la seconde formule, occuper la même place que dans la première, c'est-à-dire précéder immédiatement le mot שפּטִים « étant sufètes ». Or, dans le second cas, le mot en question est précédé d'un *yod*, la lettre par laquelle débute la ligne 6. J'en induis que ce *yod* est la fin du mois disparu, dont le commencement terminait la ligne 5 mutilée. Nous connaissons aujourd'hui presque tous les mois composant le calendrier phénicien; aucun d'eux ne se termine par un *yod*. Je me hâte de dire qu'on ferait fausse route si l'on songeait au mois de *Tichri*, ce mois appartenant au calendrier chaldéo-assyrien, dont l'usage a prévalu plus tard en Syrie, mais qui ne semble pas avoir été adopté par les Phéniciens. Nous savons, par les inscriptions mêmes, que le calendrier phénicien, au moins sous le rapport onomastique, n'avait rien de commun avec celui-là, tandis qu'il présente d'étroites affinités avec le vieux calendrier israélite qui, lui, a été remplacé ultérieurement par le nouveau calendrier originaire des bords du Tigre et de l'Euphrate. Il est à présumer que ce mois phénicien terminé par un *yod* est un de ceux que nous n'avons pas encore rencontrés

dans les inscriptions; mais il nous sera peut-être révélé un jour par quelque nouvelle trouvaille. Nous verrons si l'événement donnera raison à cette prévision et si le calendrier phénicien possédait réellement, comme je suppose d'ores et déjà, un mois dont le nom se terminait par un *yod*¹.

La teneur des lignes 5-6 pourrait donc, dans son ensemble, être rétablie à peu près comme suit : « A été commencé² au mois de Hayar, étant sufètes : 'Abdmelkart et N. . . . [fils de; et a été fini au mois de], étant sufètes : Chophet et Hanno, fils de, etc. . . . »

1. Je crois rendre service à ceux que pourrait intéresser la question, en dressant ici le tableau des mois phéniciens connus jusqu'à ce jour et épars dans diverses inscriptions :

(I^{er}?). זבֿח שִׁשִּׁים, dont j'ai proposé d'interpréter le nom par : le mois « du sacrifice des Soixante », comparable à l'Hecatombaiôn hellénique, et qui était peut-être, si ce rapprochement a quelque fondement, le premier de l'année phénicienne (d'autant plus que, jusqu'à présent du moins, nous n'avons pas rencontré le correspondant du mois de *Abib*, premier du calendrier proto-israélite avec lequel le calendrier phénicien offre de si remarquables affinités);

VI^e פִּנְלֹת *Phaalot* (précédant immédiatement *Etanim*; voir les tablettes de Chypre;);

VI^e אֶתָנִים *Etanim* nom identique à l'*Etanim* proto-israélite que nous savons avoir été le VII^e mois de ce dernier calendrier;

VIII^e בֹּל *Boul*, identique comme nom au VIII^e mois proto-israélite.

Viennent ensuite, mais dans un ordre sur lequel nous n'avons jusqu'ici malheureusement aucun indice : (1) מֶרְפָּא *Merpha* et (2) מֶרְפַּיִם *Merphaim* (lesquels, malgré la grande similitude des noms, étaient peut-être distincts); (3) כָּרָר (?) *Karar*; (4) מֶפְעָ *Mepha'*; (5) הַיָּר *Haiyar*; (6) מַרְזֵהָ *Marzeah*; (7) זִיָּו *Ziaw* (lecture matériellement douteuse; si elle est exacte, ce mois pourrait être זִי *Ziw*, II^e mois du calendrier proto-israélite).

Cela ferait donc, tout compté, 11 mois sur 12; le 12^e mois pourrait être celui dont je soupçonne l'existence dans notre inscription, à moins qu'on ne veuille prétendre que le זִי hébreu était orthographié זִי en phénicien.

Je crois devoir ajouter, pour mémoire, à cette liste le mois לַאדִיָּע (*Laodice*), qui me semble toujours, bien que cette idée n'ait guère fait fortune, avoir été le nom donné par adulation, à l'époque des Séleucides, au mois embolime qui vraisemblablement devait venir s'ajouter, à certaines époques, aux douze mois courants du calendrier phénicien, si, comme cela est présumable, ce calendrier était originairement lunaire.

2. Peut-être même, qui sait? est-ce bien là le sens à attribuer à l'énigmatique לָם, qui aurait pour pendant, dans la lacune, וְהָם « et a été fini ». Je reviendrai ailleurs sur les considérations philologiques qu'on pourrait faire valoir en faveur de cette dernière conjecture. (Cf. *C. I. L.*, n^{os} 46 et 165.)

Vient ensuite l'énumération des principaux fonctionnaires civils et religieux, qui étaient en charge à l'époque de l'exécution des travaux. Il est probable que ces fonctions n'avaient pas le caractère annuel de celles des sufètes; nous voyons même par les généalogies que plusieurs de ces charges étaient héréditaires, ce qui tendrait à faire croire qu'elles pouvaient être à vie; par conséquent ces dignitaires ne figurent pas là à titre strictement chronologique, mais plutôt honorifique. Le *rab* mentionné en première ligne, tout court, était peut-être bien le רב בִּיטָר, dont j'ai retrouvé le titre en toutes lettres dans une autre inscription phénicienne, le « chef » du fameux Conseil des « Cent » de Carthage.

Lignes 6-8. — Énumération d'une série de fonctionnaires de l'ordre civil, avec des généalogies plus ou moins longues; il est probable que, dans les lacunes finales des lignes, se cachent divers autres titres disposés toujours de la même façon, c'est-à-dire précédant immédiatement le nom du ou des personnages : « étant.. (*fonction*).. : un tel ou tels et tels »¹; quelques-uns formaient peut-être également couple.

Ligne 8. — Nous arrivons à la mention des dignitaires religieux : רב כהנם « étant grand-prêtre, *archiereus* ». Il n'est pas impossible que l'on doive lire au pluriel ou au duel : « étant grands-prêtres ». Il s'agirait alors non pas d'un, mais de deux grands-prêtres, correspondant aux deux sanctuaires des deux déesses Astarté et Tanit. Cela rendrait mieux compte de l'étendue du texte embrassant (fin disparue de la ligne 8 et commencement de la ligne 9) une quarantaine de lettres; autrement, nous aurions une généalogie bien longue s'il ne s'agissait que d'un seul grand-prêtre.

Ligne 9. — On observe entre le bord de la dalle brisée et la dernière lettre visible, à gauche, un petit espace vide où rien n'a jamais été gravé. Il se pourrait que ce petit blanc fût un in-

1. Cf. *Bulletin de l'Académie des Inscr. et Belles-Lettres*, 1897, p. 548.

2. C'est l'équivalent du participe au génitif, précédant également le nom du fonctionnaire, dans les formules similaires de l'épigraphie grecque.

dice que le texte originel s'arrêtait là et n'occupait pas la totalité de la ligne 9; ce serait alors autant de moins de perte à regretter. Si, au contraire, l'inscription reprenait après ce petit blanc, dont il convient en tout cas de faire état, il est à croire qu'elle se terminait par une clausule qui ne faisait pas corps avec la dédicace proprement dite, peut-être quelque formule d'invocation religieuse.

Cette dernière ligne présente une grosse difficulté pour laquelle j'aurais aussi une solution à proposer. Après les mots : « [Baa]lchillek, grand-prêtre », par lesquels elle débute, vient ceci : *ובעל־הרש עב־הרש בן־הנב־ל*, qu'on a proposé de rendre ainsi : « et Baalharach 'Akboram, le questeur, fils de Hannibaal ».

Cette lecture et cette interprétation me paraissent de nature à soulever plusieurs objections. D'abord, le magistrat en question aurait porté un double nom, ce qui est passablement insolite à Carthage; de plus, si le second de ces noms, 'Akboram, est bien connu dans l'onomastique punique, il faut avouer, par contre, que celui de *Baalharach* a une physionomie suspecte. Parmi les innombrables noms théophores composés avec celui du dieu Baal, ou d'un autre dieu, nous n'en avons jamais rencontré jusqu'ici où intervienne le thème verbal *הרש*. Enfin, le nom du fonctionnaire devrait, suivant la tournure constamment employée jusqu'ici, être précédé et non suivi du mot indiquant la fonction : « et étant questeur : Baalharach 'Akboram. » A mon avis, il faut comprendre tout différemment, en coupant en deux ce prétendu nom propre : *ובעל־הרש* « et étant maître de l'œuvre : 'Akboram, le, etc. . . »

Les inscriptions phéniciennes, en particulier celles de Carthage, nous offrent assez fréquemment le nom de métier dérivé de ce radical : *הרש*, *harrâch* « l'artisan, l'artiste » (au singulier et au pluriel); cela implique que les Phéniciens devaient connaître également le substantif abstrait congénère « œuvre », tel qu'il semble avoir été usité en hébreu¹. Pour ce qui est de *בעל*

1. S'il y a quelque doute sur la forme masculine *הרש*, il n'y en a pas, en tout cas, sur la forme féminine *הרשת*.

dans l'acception tout humaine de « maître », et non pas du dieu « Baal », nous avons déjà trouvé dans les tarifs puniques l'expression בעל הובה « le maître, (l'auteur) du sacrifice ». Quant à l'absence de l'article dans le second substantif, il suffit de se rappeler l'expression בעל ירבח dans les plaquettes de comptabilité religieuse de Chypre, et les locutions hébraïques בעל שער « maître de poil = velu », בעל חצים « maître de flèches = archer »¹, etc. Littéralement בעל הרש voudrait dire non pas « maître de l'œuvre », mais « maître d'œuvre »; il y a là une nuance, qui n'en conviendrait que mieux à l'interprétation que je propose. L'expression serait presque littéralement équivalente à notre vieux mot *maître de l'œuvre*, pour « architecte ». Il faut remarquer, en outre, que la tournure ainsi conçue répondrait absolument à celles que nous avons relevées jusqu'ici, le nom de la fonction ou de la charge précédant immédiatement le nom de celui qui en est investi : « Étant sufètes : tel et tel. — Et étant *rab* : un tel. — Et étant grand-prêtre : un tel ». . . ; l'analogie est entraînante : « Et étant maître d'œuvre : 'Akboram ». Rien de plus naturel, selon les idées antiques, qu'après l'énumération des divers fonctionnaires pendant l'exercice desquels les travaux d'utilité publique ont été exécutés, vienne la mention de celui sous la direction technique duquel ils l'ont été².

Je dis « technique », c'est à dessein. Je doute fort, en effet, qu'il faille conserver au titre de בלם, qui s'est déjà rencontré ailleurs et qui accompagne ici le nom de 'Akboram, le sens qu'on

1. Remarquer qu'on dit aussi bien en hébreu, avec ou sans article : בעל כנף « maître d'aile » et בעל הכנפים « maître des deux ailes », pour « volatile ».

2. Cf. à la fin du n° 132 : « étant *chomer* du *mahçab*, un tel. » Là encore, les analogies de l'épigraphie grecque peuvent être invoquées. Un exemple entre cent, noté au hasard de mes dernières lectures : dans une des inscriptions du Didymeion de Milet (Haussoullier, *Rev. de Phil.*, XII, p. 113), après la mention du stéphanophore, du prophète, des trésoriers, vient celle de l'architecte, ἀρχιτεκτονικῆς, τεχνικῆς, et de l'épistate de la construction, ἐπιστάτης ἀρχιτεκτονικῆς τεχνικῆς. 'Akboram me paraît avoir été à la fois l'architecte (הרש) et l'épistate (בעל הרש) des travaux exécutés à Carthage — architecte de son état, directeur des travaux dans la circonstance.

lui a attribué jusqu'ici et qu'on lui attribue encore, à savoir celui de magistrat chargé des finances, une sorte de *quæstor classicus*, directeur de l'*ærarium*. Assurément, on a avec raison rattaché ce mot à בָּלַס, *pilles, peles*, « peser, balancer »; le *póles*, ou peut-être mieux *pallás*, est vraisemblablement celui qui se sert du *peles*, de la balance; c'est là-dessus et sur le fait qu'on avait l'habitude de peser le métal, monnayé ou non, servant aux paiements, qu'on s'est appuyé pour conclure que le *pallás* devait être un magistrat ayant charge du trésor, le payeur ou receveur, un questeur, un *τραπεζας*, comme qui dirait le *Wagemeister* (ce dernier rapprochement, assez spécieux, a même été fait). J'ai peine à souscrire à cette explication; le passage même de notre inscription, tel du moins que je le comprends, me paraît en comporter une toute différente pour le mot en litige.

Le *peles* était la balance, d'accord; mais il y avait balance et balance; il ne faut pas perdre de vue qu'on a donné, chez bien des peuples, ce nom de *balance* aux instruments servant non pas seulement à peser, mais aussi à niveler, au niveau de maçon qui, autant que la règle et le compas, était l'instrument fondamental de l'architecte antique; *libra* et *libella* avaient ce double sens chez les Romains; ميزان l'a encore aujourd'hui chez les Arabes¹, משקלה l'avait également chez les Israélites. Je crois qu'il en était de même chez les Phéniciens et que le *pallás* était celui qui se servait de la *libella*, non pour peser, mais pour mesurer, mettre de niveau; c'était un *librator*, ingénieur ou architecte, ce qui est tout un chez les anciens. Je rappellerai même que nous avons plusieurs images authentiques du niveau punique sur des fragments de stèles, malheureusement anépigraphes² ou mutilées, qui ont été publiées dans le *Corpus*³, et où l'instru-

1. Ils l'appliquent même au baromètre, ميزان الهواء « la balance de l'air ». Il est superflu de faire remarquer que notre mot *niveau* lui-même n'est autre chose qu'un rejeton déformé de *libella*; cf. le vieux mot *liveau* et l'anglais *level*.

2. Autrement, comme ces représentations sont visiblement des attributs de métiers, on aurait pu voir si les textes afférents parlaient d'un *pallás*.

3. *C. I. S.*, sous les nos 349 et 409, trois exemples.

ment est représenté, avec toute la précision et tous les détails désirables, sous la forme classique du triangle isocèle, avec sa traverse en A et son fil pendulaire armé de sa petite masse de plomb. Le nom phénicien de cet instrument devait être *peles*, comme son nom hébreu était *michgoleth*, tous deux signifiant « balance ». Notre dernière phrase équivaut donc, suivant moi, en substance, tout simplement à ceci : « Et les travaux susdits ont été exécutés sous la direction technique de 'Akboram l'architecte, fils de Hannibaal ».

Ici encore, il faut envisager la possibilité de lire רב חרש, au pluriel, ou duel, construit : « Et étant *maîtres* d'œuvre » ; dans ce cas le texte aurait contenu la mention de deux hommes de l'art, au moins, ayant coopéré aux travaux, notre 'Akboram, *librator* de son métier, et peut-être un autre, chargé plus spécialement, par exemple, de la partie décorative. Mais, sur ce dernier point, tout dépend de la question de savoir si la 9^e et dernière ligne s'arrêtait à la cassure ou continuait au delà. Il semble, d'ailleurs, plus naturel *a priori* qu'il n'y ait eu qu'un seul *rab* des travaux.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le sens nouveau que je propose d'attribuer au mot *pallās* est applicable aux autres inscriptions où il s'est déjà rencontré¹ ; il y désignerait non pas une fonction publique, mais un métier.

Cette interprétation me paraît également de nature à jeter une certaine lumière sur divers passages bibliques², et, de leur côté, ces passages, rationnellement expliqués, tendent à confirmer par contre-coup la valeur que j'attribue dans notre inscription au mot discuté. Ces passages nous montrent le verbe פלס « peser » employé dans une métaphore toute particulière et, à première vue, assez singulière, *peser le chemin* : « Il a pesé le chemin pour sa colère ; tu pèses le chemin de la vie ; tu pèses le chemin du juste ; il pèse toutes ses voies ; pèse le chemin de tes pieds ». Le sens évident est « aplanir, frayer ». Mais comment y est-on ar-

1. C. I. S., n^{os} 40 et 356 (cette dernière de Carthage même).

2. Psaumes L, 49 ; Isaïe, xvi, 7 ; Proverbes, iv, 26 ; v, 6 et 21.

rivé? Précisément par l'acception technique et spéciale que j'ai été conduit à attribuer à פלס, *peles; pilles*, c'est « passer au *peles* », c'est-à-dire à la *libella*, au niveau, par conséquent « niveler, aplanir ».

Il se trouve, par une rencontre curieuse, qu'un des personnages de notre inscription porte le nom de *Echmounpilles*, nom théophore composé de celui du dieu Echmoun et, justement, de notre verbe פלס. Certes, on peut, à la rigueur, conserver ici à ce verbe, si l'on veut, son sens propre de « peser » et considérer le nom comme signifiant « (celui qu')Echmoun a pesé ». Mais j'avoue que je préférerais le prendre dans son acception extensive de « passer au *peles*, au niveau », c'est-à-dire « mettre d'aplomb, en équilibre »¹.

§ 3.

Le « mazrah » et les curiæ, collegia ou ordines carthageinois dans le Tarif des sacrifices de Marseille et dans les inscriptions néo-puniques de Maktar et d'Al-tiburos.

La grande inscription néo-punique de Maktar, si habilement déchiffrée par M. Berger², débute par un mot, מזרה, *mizrah*, qui constitue une véritable énigme. S'appuyant, d'une part, sur le sens constant d'« orient », que ce mot ainsi vocalisé a, en effet, dans l'hébreu biblique, et, d'autre part, sur le dispositif général de l'inscription de Ma'soùb, que j'ai publiée autrefois³, mon savant confrère inclinait à y voir la désignation d'une certaine

1. Cf. le nom biblique יהויכס, *Yehoyakim*, Joachim, « (celui que) Jéhovah dresse ». N'était cette explication si naturelle, on aurait pu être tenté d'expliquer le verbe פלס, dans ce composé onomastique théophore, par l'assyrien *palásou* « regarder avec faveur ».

2. *Comptes-rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1898, séances du 6 mai, 13 mai et 3 juin.

3. *Recueil d'archéologie orientale*, vol. I, p. 81.

partie orientale de l'édifice sacré auquel se rapporterait la dédicace, quelque chose d'analogue, comme il le disait ingénieusement, au *mihrah* des mosquées arabes. Il proposait en conséquence, non sans hésitation d'ailleurs, de traduire ainsi :

המזרה אש לדרת אש בנא מקדש הצרת . . . etc.

« Le *mizrah*, qui appartient à l'enceinte, (et) qu'ont bâti, (comme) sanctuaire de la *haçrat*, les, etc. »

La teneur du texte, pris dans son ensemble, m'engage à prêter à ce mot essentiel, qui est en quelque sorte la clef de l'inscription, une acception sensiblement différente, celle d'« assemblée » (*curia*, *collegium*, *ordo*, etc.). Ce serait, suivant moi, la définition même du groupe des fondateurs, dont les noms, mi-partie puniques, mi-partie romains, sont énumérés plus loin dans une longue liste. La tournure de la phrase initiale serait, dans ce cas, à changer du tout au tout :

L'assemblée de (ou « des »).... qui a construit le sanctuaire de la *haçrat*, etc.

Les mots אש לדרת, littéralement « qui est pour la . . . » ou « pour les . . . », suivant immédiatement celui de המזרה, déterminerait alors la nature et l'objet de cette assemblée, qui peut être religieuse, administrative ou même professionnelle. Je reviendrai sur ce point quand j'aurai bien établi le sens fondamental d'« assemblée » ou « association » pour ביורה.

M. Berger s'est rallié d'autant plus volontiers à cette façon de voir qu'elle paraît rendre compte à merveille des expressions que l'on rencontre un peu plus loin dans l'inscription : שביור הביורה (colonne III) et רב הביורה (colonne IV). Ces expressions, bien difficiles à comprendre si l'on voit dans le *mizrah* une certaine partie du sanctuaire, se traduiraient au contraire tout naturellement si l'on admet le sens que j'ai été amené à lui attribuer ; la première : « noms (des membres) de l'assemblée », — c'est la rubrique introduisant la liste desdits membres ; la seconde : « chef, ou président de l'assemblée », — c'est précisément le nom du personnage auquel se rapporte ce titre, qui ouvre la liste en question.

[Quant à] tout *mazrah*¹, tout *chephah*², tout *mirzah-elim*³ et tous hommes qui feront un sacrifice [à titre collectif], ces hommes-là n'auront à acquitter que] les droits *d'un seul* sacrifice, sur le pied du tarif établi dans l'inscription...

L'objet de cette disposition additionnelle devient ainsi d'une clarté parfaite. Les clauses précédentes (lignes 4-15) s'appliquaient toutes aux sacrifices offerts par un individu *isolé*. Il s'agit maintenant des sacrifices offerts par des *groupes d'individus*, associés dans certaines conditions. Le législateur — ce qui est tout à fait équitable — entend que ces groupes soient traités comme *un* individu; il leur confrère en quelque sorte la personnalité civile et religieuse. Les prêtres auraient pu être tentés, par une interprétation pharisaïque du règlement, d'exiger pour chaque sacrifice collectif autant de droits qu'il y avait de personnes associées. Prenons une espèce pour faire mieux saisir la chose. Il a été dit, par exemple (ligne 3), que, pour le sacrifice d'un bœuf, *l'auteur* du sacrifice aura à payer aux prêtres un droit de dix sicles. Or voici, je suppose, un groupe de vingt personnes, associées à un titre quelconque, qui se présente au temple pour y sacrifier un bœuf à frais communs. Doit-on, sous prétexte qu'il y a vingt dédicants, exiger de chacun d'eux la redevance de dix sicles, ce qui ferait la somme exorbitante de 200 sicles? Non, dit virtuellement le législateur; il y a vingt dédicants, mais il n'y a pas vingt sacrifices, — ce qui serait absurde, — il n'y a qu'*un* sacrifice. Le groupe doit être considéré comme formant une seule tête, un seul *הזבח* « auteur du sacrifice » et, comme tel, il n'aura à payer que les frais d'*un seul sacrifice*, ainsi qu'ils sont fixés par le tarif général. *על זבח אחד* a été traduit à tort dans le *Corpus* par « *pro singulo sacrificio* », au lieu de « *pro uno sacrificio* ». Que l'on eût à payer les droits pour

1. Je reviendrai tout à l'heure sur l'interprétation de ces mots que je me borne pour l'instant à donner en transcription. Je vocalise, sans garantie bien entendu, *בזרה*, *mazrah*, à seule fin de le mieux distinguer du mot hébreu *mizrah* « orient ».

2. Même observation.

3. *Ilem*.

chaque sacrifice, individuel ou collectif, cela allait de soi et n'avait nullement besoin d'être spécifié; on comprend, au contraire, qu'on ait jugé utile de stipuler — et c'est ce que veut dire en réalité le tarif — que le sacrifice collectif serait taxé sur le pied d'un sacrifice individuel. Ici, comme dans les autres passages de l'inscription, אחד doit être pris dans son sens étymologique, réel et absolu, = *unus*; c'est justement de l'opposition du pluriel אחדים « hommes » et du singulier par définition אחד « un » que, jaillit, selon moi, la lumière sur ce passage jusqu'à présent si obscur.

Il résulte de là que le mot *mazrah*, définissant le premier de ces groupes, ne peut avoir que le sens que j'avais été déjà conduit, par de tout autres considérations, à lui attribuer dans l'inscription de Maktar : « association, assemblée ». Les deux textes se confirment l'un l'autre.

Il doit en être de même logiquement pour les deux autres mots qui suivent ביהודה; il est à présumer que, comme celui-ci, ils définissent certaines catégories *collectives* d'individus.

Le premier, שפה, *chaphah*, se rattache intimement à la racine d'où dérive le mot hébreu *michpahah* « famille, clan, gens », et aussi : « espèce, classe », par groupement naturel ou artificiel. Par exemple, dans la Bible¹, les scribes, כופרים, forment des *michpahah*. Cf. aussi le « sacrifice de famille », זבה בישפה, dont Jonathan parle à Saül², et qui rappelle d'une façon frappante le genre de sacrifice visé par notre tarif.

Nous ne serons pas très éloignés, je crois, de la vérité en le rendant ici par le latin *gens*, avec les diverses nuances dont ce mot est susceptible³, ou bien par « phratrie », si l'on veut insister

1. I Chron., II, 55.

2. I Samuel, XX, 29; cf. verset 6. Cf. aussi la racine שפה = כפה et le passage connu d'Isaïe, XIV, 4, qui implique pour le mot le sens de « aggrégation ».

3. Cf. les diverses *gentes* ethniques qui apparaissent plusieurs fois dans les inscriptions romaines d'Afrique (voir *C. I. L.*, t. VIII, index, et *Suppl.* passim, et Tissot, *Géographie comparée de la province d'Afrique*, I, 456; II, 599).

encore davantage sur l'idée familiale indiquée par l'hébreu congénère ¹ בִּישָׁפָחָה.

Reste la dernière expression בִּירוּחַ אֵלִים, *mirzah-elim*. La très grande ressemblance apparente des deux mots, בִּירוּחַ, *mazreah*, et בִּירוּחַ, *marzeah*, pourrait tout d'abord faire penser à une erreur du lapicide, qui aurait interverti le *zain* et le *rech* en voulant écrire de nouveau le premier de ces mots. Mais l'inscription est gravée avec soin, et une faute de ce genre est peu vraisemblable. En outre, on ne voit pas pourquoi, après avoir mentionné en premier lieu le *mazrah*, au sens tout à fait général d'« association », le rédacteur aurait cru devoir parler, immédiatement après, d'une espèce particulière de *mazrah* définie par le mot *elim* qui lui est adjoint; ce serait presque une contradiction avec l'expression dont il vient de se servir : « tout *mazrah* »; l'expression implique *tous* les *mazrah* généralement quelconques. Tout nous invite donc à maintenir la leçon matérielle de la pierre, et à considérer בִּירוּחַ comme un mot différant radicalement de בִּירוּחַ.

D'ailleurs, le mot בִּירוּחַ existe en hébreu, et avec des acceptions assez appropriées à l'ordre d'idées que j'attribue au passage. Dans la Bible, *marzeah* est pris au sens un peu vague de « clamor gaudentium, jubilum » ². Mais les anciens commentateurs juifs connaissaient encore son sens véritable et primitif, celui de « festin, convivia » ³, et c'est avec ce sens que l'employaient eux-mêmes, dans leurs écrits, les rabbins ⁴, continuateurs de la tradition et encore témoins oculaires de la chose même définie par le mot : soit un *festin en l'honneur des idoles*, soit un

1. Il vaut peut-être mieux, comme on le verra tout à l'heure, réserver ce mot de « phratie » pour בִּירוּחַ = « curie »

2. Amos, vi, 7. — Jérémie, xvi, 5, emploie, au contraire, le mot en mauvaise part, à propos des cérémonies funéraires.

3. Ce sens résulte nettement, d'ailleurs, du contexte même du passage d'Amos cité ci-dessus.

4. Voir Gesenius, *Thesaurus*, et Levy, *Neuhebr. Woerterb.*, s. v. בִּירוּחַ et, בִּירוּחָה.

festin funéraire, mais toujours un repas ayant un caractère marqué de solennité.

Je crois que, dans notre tarif, le *mirzah-elim*, littéralement : « *mirzah* de dieux », c'est-à-dire « *mirzah* divin », désigne également un festin sacré ¹ ou, plus exactement, le groupe des convives qui y prenaient part. Si cette vue est juste, nous aurions là, sous sa forme originale, la mention de ces fameuses *syssities* des hétairies, ces clubs de Carthage qui, comme nous l'apprend Aristote ², jouaient un rôle si considérable, aussi bien religieux que politique et mondain, dans la vie punique. Nous aurions là, en outre, vraisemblablement, l'origine du nom de *marzeah* porté par l'un des mois du calendrier phénicien, « le mois de la Syssitie » ³.

Le début du passage du tarif doit donc, à ce compte, être rendu ainsi :

1. Ἱερὸν δεῖπνον. Cf. les *symposia* sacrés, et, pour rester sur le terrain sémitique, le symposiarque des prêtres de Bel à Palmyre (Waddington, *Inscr. gr. et lat. de Syrie*, n° 2606 c). Cf. aussi les associations religieuses du type des thiasés, éranes, orgéons, etc., pour la plupart d'origine orientale.

Je vois dans le *beit marzeah* de Jérémie, xvi, 5, l'équivalent du δεῖπνον, σὺνδεδειγμένον, σὺνσώσιον, et dans le *beit michteh*, qui lui fait pendant au verset 8, l'équivalent du συμπόσιον.

2. Aristote, *Polit.*, II, 11, 3. Cf. les « circuli et convivia » dont parle Tite-Live, XXXIV, 61.

3. Décret phénicien du Pirée. Il n'est pas absolument démontré, au surplus, que כרדח soit là un véritable nom de mois, attendu qu'il n'est pas précédé du mot spécifique ירה. Était-ce seulement une grande fête annuelle, soit celle des épagomènes, soit une sorte de Pâques phéniciennes, qui revenait à date fixe et aurait duré, au moins, quatre jours (le 4^e jour du (?) *marzeah*)?

A propos des mois phéniciens dont j'ai parlé plus haut (p. 16, n. 1), j'aurais dû rappeler les listes qu'en avaient antérieurement dressées M. Euting (*Sechs Phœn. Inscr. aus Idalion*, p. 12) et M. Berger (*Décret honorifique... du Pirée*, p. 7). La variante du néo-punique דיב = דיב est à noter (remarquer que, comme le montrent les inscriptions romaines, la confusion de B et V était des plus fréquentes en Afrique).

Il est frappant de voir que la Bible évite, en général, de désigner les mois de l'ancien calendrier israélite, congénère du calendrier phénicien, par leurs noms spécifiques ; très souvent elle se borne à les citer par leur numéro d'ordre. Je me demande si cette proscription n'est pas l'effet d'un scrupule tardif d'orthodoxie, faisant éviter de rappeler les cérémonies entachées d'idolâtrie qui semblent être l'origine des noms de plusieurs de ces mois.

« Tout corps constitué ¹, toute *gens*, toute *syssitie* sacrée et tous (autres) hommes [groupés pour offrir un sacrifice collectif], *etc.* »

Entendu de la sorte, ce passage nous apporte un renseignement inappréciable, bien que laconique, sur l'organisation sociale des Carthaginois. Je ne saurais entrer pour l'instant dans les développements nécessaires sur ce point, mais j'en ai dit assez pour permettre d'en saisir l'importance. Je me bornerai à faire remarquer que, d'après le peu que nous savons par les renseignements des auteurs grecs et romains, l'on entrevoyait ² à Carthage une organisation sociale ressemblant singulièrement à celle des cités de l'antiquité classique, c'est-à-dire basée sur l'existence d'un *demos* ou *populus* (𐤓𐤓) divisé en un petit nombre de tribus subdivisées en *curiæ*, et ces *curiæ* elles-mêmes subdivisées en *gentes*. Si l'on adopte mon interprétation, nous obtiendrions une vérification directe de cette conjecture historique, et nous saurions désormais les noms originaux mêmes donnés à Carthage à ces unités sociales correspondant à la *curia* et à la *gens* ³, à savoir *mazrah* et *chaphah* ⁴.

En tout cas, la signification que j'ai attribuée au mot *mazrah* dans l'inscription de Maktar se trouve, on l'avouera, singulièrement fortifiée par ce rapprochement. Elle va l'être encore davantage par la comparaison d'une autre inscription néo-punique, où, à mon avis, notre mot réapparaît encore, et ce, dans des conditions qui nous permettront peut-être de préciser la nature de l'« assemblée » de Maktar.

Cette autre inscription, c'est celle d'Altiburos, que les efforts

1. Curie, phratricie ou hétairie.

2. Voir sur ce sujet les travaux de Movers, de Heeren, et autres savants, parmi lesquels, en dernier lieu, M. Meltzer.

3. Ou si l'on préfère, à la *tribus* et à la *curia*.

4. La portée de cette conclusion, je n'ai pas besoin de le faire remarquer, dépasse même Carthage et touche le monde phénicien en général, étant donné que les institutions de la cité punique devaient être modelées sur celles de la métropole, et en reproduire les noms aussi bien que les formes.

successifs de MM. J. Derenbourg¹, Halévy², Euting³ et Berger⁴ ont tant contribué à élucider, et qui, jusqu'à la découverte de l'inscription de Maktar, demeurait, avec celle de Cherchel, la page la plus considérable de l'épigraphie néo-punique.

C'est une dédicace faite, en exécution d'un vœu, au Baal Hammon d'Altiburos, par un groupe de douze personnages, dont le premier seul porte un titre, titre d'une interprétation douteuse⁵.

Après le douzième nom vient le mot, tout à fait certain : והברנב « et leurs collègues » ; puis un autre mot, qui était lu הבזבה « autel » ; mais, si l'on maintient cette dernière lecture, il est absolument impossible de faire cadrer ce mot avec le con-

1. *Bulletin de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1874, p. 306.

2. *Journal asiatique*, 1874, II, 593.

3. *Z. D. M. G.*, 1875, p. 235.

4. *Journal asiatique*, 1887, I, 457. Cf. du même, *Inscr. néo-pun. d'Altiburos* (lignes 8 et 9), 1891.

5. La lecture matérielle כנש paraît être certaine. La position du mot, enclavé entre le nom du personnage (Abdmelkart) et le patronymique (fils de Kenacean) indique bien qu'il doit s'agir d'un titre. On pourrait songer, tout d'abord, à rapprocher כנש, de l'hébreu כנס, « réunir, assembler », d'où כנסת, « réunion, assemblée ». Mais alors, comment expliquer que le titre, s'il était tiré de cette racine, ne soit pas précédé de l'article qui, dans ce cas, est de rigueur ? Ces trois lettres KNS seraient-elles, par hasard, une transcription littérale de l'abréviation épigraphique romaine de CENS = censor et notre personnage, dont le nom ouvre la liste, aurait-il été le *censor, municipalis*, qui, comme on le sait, exerçait dans les colonies les fonctions de *quinquennalis* ? Les colonies d'Afrique, comme celles d'Italie, semblent avoir eu leurs *censores* ; le titre même, il est vrai, ne s'y rencontre pas ordinairement, les attributions primitives du censeur ayant fini par être, en général, dévolues soit aux *IIviri*, ou *IVviri* (*censoria potestate quinquennales*), soit même aux *prætores* ou *ædiles quinquennales* ; mais on n'avait pas oublié, même très tard, le nom originel de la fonction, et il n'est pas impossible qu'il ait survécu, malgré l'usage officiel, dans la langue courante des populations. Cf. l'épithaphe en vers du laboureur, de Maktar : « Inter conscriptos scriptus et ipse fui ; *Ordinis* in templo, delectus ab ordine, sedi Et, de rusticulo, *censor* et ipse fui » (l'ordo doit être ici l'ordo *decursionum* ou sénat local). L'explication, bien entendu, ne serait valable qu'au cas où le *mazrah* d'Altiburos aurait un caractère municipal, ce qui n'est pas démontré. On pourrait aussi, en se référant aux précédents de l'épigraphie africaine, penser à quelque équivalent du titre de *princeps* (*gentis et undecimpri-mus*) ou de *magister* (*pagi*). Parmi les noms des membres du *mazrah* d'Altiburos, il en est un (celui du quatrième personnage), לילי, dans lequel je serais tenté de reconnaître une transcription du nom romain *Lælius*.

texte, d'autant plus qu'il est isolé de ce qui suit par la conjonction ׀ « et ». Je ne doute pas qu'il faille le lire *מזרה*, comme l'avait supposé un moment M. Halévy, et comme M. Berger en avait admis la possibilité, mais sans s'arrêter l'un et l'autre à cette idée, ce qui se conçoit, vu l'ignorance complète où l'on était alors sur le véritable sens de ce mot. Si on accepte celui que je lui attribue, la chose devient claire : « והברנם המזרה » et leurs collègues (constituant) le *mazrah* », c'est-à-dire l'assemblée¹. La

1. Cette façon de voir nous entraîne naturellement à considérer le groupe de lettres qui suit immédiatement (ligne 5) le mot *mazrah* et s'étend jusqu'à l'énoncé de la date (etc. *בִּירָה*), comme représentant non plus des noms propres, — tout ce qui concerne les personnages faisant partie du *mazrah* a été dit, — mais une nouvelle petite phrase, où se cachent peut-être deux verbes, reliés entre eux par la conjonction ׀ et pouvant être soit indépendants, soit en corrélation avec le verbe du début (« vœu qu'ont fait tels et tels, etc. »). Dans ce dernier cas, nous aurions là l'explication du vœu : « et ils ont... les (?)... et ils ont... sur (?) les sanctuaires. » Le second de ces verbes, *וַאִיצֶפֶן*, pourrait être un *hiphil* de *צֶפֶן*, ou même de *צֶפֶה* (comparer, pour la forme, *איכרמא* = *largiti sunt*, cf. *اکرم*, à la colonne III de la nouvelle inscription de Maktar). Je me borne à indiquer sommairement cette idée, étant trop à l'étroit ici pour la développer, d'autant plus que la lecture matérielle même de certaines lettres est sujette à caution. J'y reviendrai à une autre occasion.

Plus loin (lignes 6-7) je crois qu'il faut voir dans Mabiou (Madiou ? Mariou ?) non pas un « préposé aux prêtres de Neithmân » (*גִּישׁ עַל כֹּהֵן נֵי־מִבְיֹן*), mais simplement un « fils de Ya'tman » (*בֶּן יַעֲמָן*); son titre réel, régulièrement intercalé entre le nom et l'indispensable patronymique, serait : *אֵשׁ עֵלָת ?* *חֲצֵר ?* Il y a certainement après le פ encore une lettre : ד, ר, ou ב; la lecture *צֶפֶר* nous conduirait encore plus sûrement au sens d'« augure » vers lequel M. Berger penchait, tout en lisant *הֲצֵר* « le voyant (?) ». L'avant-dernière lettre du troisième mot a plutôt l'allure d'un ׀ ou d'un ת que celle d'un ך (absence d'incurvation). Que faire de *עֵלָת* ou *עֵלָת*? Ce dernier fait penser à *עֵלָת*, et le tout à l'expression connue *אֵשׁ אֵלִים*. Faut-il voir, au contraire, dans ׀ ou ׀ le suffixe pronominal combiné avec la préposition *עַל* ou *עֵלָת*? Je n'ose me prononcer. Ce que l'on attendrait ici, c'est l'équivalent de ce titre si fréquent dans l'épigraphie romaine de la région, « augur perpetuus » (*אֵשׁ עַל תָּמִיד*), mais alors, si nous faisons du dernier caractère un *daleth*, il nous manquerait le ב nécessaire pour obtenir le mot *בֶּן* « fils ».

La transcription de l'inscription d'Altiburos aurait du reste besoin, je crois, d'être soumise à une révision générale attentive. L'examen rapide que j'en ai fait me conduit à proposer les amendements suivants qui pourraient probablement être multipliés : l. 1, le ל n'est pas répété devant le nom du dieu *בעלחמן*; l. 2, la 3^e lettre du dernier nom est plutôt un *yod* qu'un *waw*; l. 4, la 2^e lettre du premier nom est plutôt un *yod* qu'un *beth*; l. 5, le nom du sacrificateur,

construction s'explique grammaticalement, si l'on considère הבזרה comme une apposition au suffixe pluriel בם « deux »; nous avons, comme je l'ai montré précédemment ¹, exactement la même construction à la ligne 3 de la grande inscription punique récemment découverte à Carthage.

Il résulte de là que ce *mazrah* d'Altiburos comprenait encore d'autres membres que les douze mentionnés nommément. De quelle nature pouvait être ce corps constitué? *Collegium*, *sodalitas*, *ordo*, *curia*? On pourrait assurément, penser à quelque association religieuse, celle des Dendrophores ², par exemple, qui, répandue en Afrique, comme dans le reste de l'empire romain, était, selon les cas, soit une congrégation, une confrérie sacrée, soit simplement une association d'artisans ³, un corps de métier. Mais il se peut aussi qu'il s'agisse ici d'un corps civil, administratif, par exemple de l'*ordo decurionum*, ou bien d'une des *curiæ*, qui reviennent constamment dans de nombreuses inscriptions romaines des municipes et colonies d'Afrique. Altiburos était une ville importante, qui devait avoir reçu l'autonomie municipale et, comme telle, posséder son *ordo decurionum* ou sénat local. Un fragment d'inscription latine du temps de Nerva, qu'on y a découvert, semble même le dire expressément ⁴.

éponyme de l'année, est clairement écrit יָלָל *Yalal*, et non *Balal*; — il devient ainsi identique à celui du père de Adonibaal à la l. 3, j'ai peine à croire que la dernière lettre de la l. 5, quelle qu'elle soit, doive être considérée comme la préposition ב gouvernant le mot suivant שֶׁמֶם (la formule ordinaire est « étant sufètes, tels et tels »); ne vaudrait-il pas mieux la considérer comme la dernière lettre du nom du père de Yalal le sacrificateur? Je ne parle pas de la difficulté paléographique qui, trop souvent, nous empêche de distinguer entre le י et le ת , ainsi qu'entre les caractères ב , ד , ר .

1. Voir, plus haut, p. 9

2. Pour ne parler que de celle-là, car il y avait nombre d'autres confréries religieuses en Afrique, telles que les *Venerii*, les *Martenses*, les *Cereales* et *Cerealicii*, les *Augustales*, etc.

3. Réunis, comme toujours, par un lien religieux, avec un dieu particulier pour patron. Cette forme d'association industrielle s'est maintenue dans nos confréries du moyen âge, toujours placées sous l'invocation d'un saint en quelque sorte spécifique.

4. S'il faut bien, comme on l'a fait, y restituer: [*municipi*]um *Althiburitanum*

En tout cas, les nombreuses inscriptions romaines exhumées à Altiburos¹ contiennent des indices non équivoques d'une constitution municipale en règle : *ordo* — *decuriones* — *curator (rei publicæ)*, etc., constitution comportant, comme c'était la règle générale en Afrique, le maintien de l'antique répartition de la population en un certain nombre de curies : *curiales curiarum X* — *populus curiarum X* — *curiæ*.

Faut-il voir dans le *mazrah* d'Altiburos le sénat, ou, pour employer une expression à la fois moins ambitieuse et plus juste, le conseil municipal ? Ne serait-ce pas plutôt une des dix curies dont se composait, comme le montrent les inscriptions latines, le *populus* d'Altiburos ? L'on sait que ces curies africaines², qu'il faut soigneusement distinguer, malgré l'apparente homonymie³, des curies municipales romaines, avaient un caractère tout particulier, sur lequel nous sommes encore fort peu éclairés⁴, mais qui paraît avoir été essentiellement local ; elles étaient vraisemblablement la survivance d'un état de choses antérieur à la conquête romaine et appartiennent à la constitution pérégrine des *civitates* indigènes, à ce que nous appelons aujourd'hui, dans des conditions de milieu et de race singulièrement analogues, leur statut personnel. Tout en introduisant en Afrique leur organisation municipale, les Romains y ont respecté, ou toléré en partie certaines institutions antérieures ; c'est ainsi que les inscriptions latines nous montrent encore des *sufetes* en charge, ès-noms, — les anciens *chophet* puniques. C'est ainsi également que, dans

(cf. Partsch, *De viis Afr. procons.*, p. 54, et Cagnat, *Ephemeris epiyr.*, V, n° 645). Cf. le fragment découvert depuis à Altiburos et relatif peut-être à la construction d'un Capitole local ; il est permis d'y lire, grâce à la combinaison avec un autre fragment : « municipium Aelium.... Althiburitanum » (*Bull. arch. du Comité*, 1897, p. 420, n° 169).

1. *C. I. L.*, VIII, p. 213, et *suppl.*, p. 1219.

2. Voir, sur cette question, les judicieuses observations de M. Toutain, *Les cités romaines de la Tunisie*, p. 278-286.

3. Et malgré la physionomie toute romaine des noms mêmes qu'elles avaient adoptés pour la plupart (voir *C. I. L.*, VIII, *inlex*).

4. Ce qui paraît certain, c'est qu'elles avaient un budget propre, alimenté par des revenus (*usuris curialibus* dans une inscription de Maktar, *Bull. des ant. afric.*, avril 1884, p. 212-213, n° 424).

nombre de cités africaines régulièrement transformées en *municipia* et *coloniæ*, à côté de l'*ordo* ou sénat réglementaire, nous voyons assez fréquemment mentionné un corps tout à fait *sui generis*, dont les attributions sont encore un problème, celui des *XI primi*¹. Les *Undecim primi* africains étaient-ils, comme on l'a supposé², une institution d'origine proprement numide, une sorte de conseil des onze fonctionnant spécialement dans la population rurale? Il serait imprudent de l'affirmer; rien, jusqu'ici, n'est venu prouver que l'institution ne fût pas urbaine et punique. En tout cas, l'inscription néo-punique d'Altiburos offre une particularité frappante : c'est que, si l'on met à part le nom du premier personnage qui ouvre la liste des membres du *mazrah* et porte un titre spécial, il nous reste justement un groupe de onze membres... Aurions-nous là, par hasard, un spécimen des fameux *Undecim primi*? Comme l'indique la signification même de son nom, — les onze premiers, — le corps complet devait compter un nombre de membres ou associés bien plus considérable, classés à la suite; cela expliquerait l'expression וְהַבְּרִיחַ « et leurs coassociés », composant le *mazrah*. On arriverait ainsi, par induction, à cette double conclusion : 1° le *mazrah* africain était un groupe de personnes réunies par un lien qu'il reste à déterminer et administrées, au moins dans certains cas, par un bureau de onze membres, avec une sorte de président, hors rang; 2° le *mazrah*, sans préjudice d'autres acceptions possibles, serait le nom indigène de l'institution locale désignée, dans les inscriptions romaines d'Afrique, mais par simple analogie, sous le nom de *curia*.

L'inscription d'Altiburos, ainsi interprétée, nous ramène directement, comme l'on voit, à notre inscription de Maktar qui, elle aussi, nous montre le mot *mazrah* pris au sens évident d'« assemblée ». De même ici, et plus fortement encore, se pose

1. Ce corps représentait peut-être un organisme municipal plus ou moins indépendant du sénat normal, et c'est peut-être lui qui est visé dans les expressions épigraphiques assez fréquentes : *uterque ordo*.

2. Toutain, *op. cit.*, p. 349.

la question de savoir s'il s'agit d'une confrérie religieuse, ou d'une corporation, ou d'un corps constitué d'autorités municipales ou autres.

La réponse à cette question est virtuellement contenue dans les mots *אש לדרת* qui suivent ici et déterminent *המזרה* : « le *mazrah* qui est pour la... » ou « pour les... ». Mais il faudrait l'en dégager.

Qu'est-ce au juste que *דרת* ?

On pourrait être tenté de rapprocher le mot de l'*hapax legomenon* biblique *דר*¹, désignant, à ce que l'on croit, une sorte de pierre précieuse. Nous aurions alors affaire à quelque *sodalitas*, telle qu'une corporation² de joailliers ? Mais cette idée ne me sourit guère, bien que l'on puisse être tenté d'invoquer en sa faveur un précédent épigraphique³ fourni par Maktar même : la dédicace collective, en latin, de la corporation des foulons, élevant à frais communs un édifice qui semble avoir été placé sous l'invocation de Bacchus.

On pourrait, ici aussi, penser à un collège religieux, tel que celui des dendrophores⁴. Mais je ne vois guère comment tirer de

1. Post-bibl. : *דורה*, cf. *דר* « perle ».

2. Pour les corporations de métiers chez les Phéniciens, cf. le *koinon* des couteliers de Sidon dans une inscription que j'ai fait connaître autrefois (*Etudes d'archéol. orient.*, vol. I, p. 100). Mais je doute que le *κοινὸν τῶν μαχαίροποιῶν*, avec son archonte qui était peut-être qualifié de *רב*, représente une expression qui, modelée sur celle de l'inscription de Maktar, aurait été *המזרה אש לחברת*. L'équivalent exact de *κοινὸν* semble avoir été *גו* (voir le décret du Pirée). Cf. aussi le synode des marchands et marins tyriens dont il est question dans une inscription de Délos (Frœhner, *Inscr. grecques du Louvre*, p. 147).

3. *Bull. arch. du Comité*, 1893, p. 125. L'inscription consiste dans une liste de 22 souscripteurs, introduite par cette formule : *Corpus fullonum qui in ædificium contulerunt*. Suivent les noms, dont quelques-uns ont une physionomie indigène bien marquée. On ne saurait nier l'analogie du dispositif avec celui de notre dédicace néo-punique, et l'on peut se demander si ce *corpus* industriel ne constituait pas ce qu'on appelait en punique un *mazrah*. Mais il serait peut-être bien téméraire de pousser le rapprochement plus loin, par exemple de supposer que *אש לדרת* correspond à *fullones*, et que *בסכר* (rattaché à la racine *שכר*) est l'équivalent de *Liber* (Pater). D'ailleurs, il y a, semble-t-il, entre les deux dédicaces une différence essentielle : c'est que le *corpus* des foulons n'a pas de chef désigné, tandis que notre *mazrah* a à sa tête un *rab*. De plus, le nombre des membres du *mazrah* ne concorde pas.

4. Sur l'existence positive d'un *collegium* de dendrophores à Maktar même,

דָּרָה¹ un sens approchant. Il semble plus naturel de s'appuyer sur la signification étymologique de l'hébreu דָּוָר « cercle », au propre et au figuré, « génération » et, par extension, « demeure » et « village ». Elle entraînerait pour *mazrah* l'acception d'un groupe de personnes ou d'autorités tel que celui que représente la *curia*, ou bien l'*ordo decurionum*, le sénat local chargé des intérêts de la *res publica*. Et, dans le cas présent, il ne s'agirait plus seulement, comme dans le Tarif des Sacrifices, qui date de l'indépendance de Carthage, d'un rapprochement plus ou moins précis entre des institutions similaires mais d'essence différente, mais bien, vu l'époque très basse de l'inscription de Maktar, du nom même donné en néo-punique soit à la *curia* indigène, soit à l'*ordo* constitué à la romaine. דָּרָה aurait-il été le mot néo-punique adopté pour rendre le latin *municipium*, *colonia* ou même *pagus*, si l'inscription de Maktar, tout en étant, bien entendu, postérieure à la conquête romaine, est antérieure à l'érection de cette ville au rang de colonie²? Faut-il, au contraire, en consi-

cf. une inscription romaine récemment publiée dans les *Mémoires de la Soc. des Antiq.*, 1897, p. 126.

1. Je ne m'arrête pas à l'idée que דָּרָה pourrait être un nom topique. Nous trouvons bien dans la chorographie de la Maurétanie celui de *Darat*, mais c'est un nom de fleuve, et il s'agit peut-être de la Maurétanie Tingitane. Et puis, il ne faut pas oublier que nous sommes à Maktar, et que, dans les autres inscriptions néo-puniques qu'on y a découvertes, la ville, comme l'avait, il y a déjà longtemps, reconnu Ewald, porte son nom indigène très exactement transcrit מַכְתָּרִים (*Maktarim*). On pourrait toujours admettre, il est vrai, que דָּרָה est le nom spécifique de quelque *vicus* de Maktar, ou même d'un *pagus* en dépendant.

2. Ainsi que l'indique le nom officiel de Maktar, *Colonia Aelia Aurelia Mactaris* ou *Mactaritana*, cette érection a dû avoir lieu sous le règne de Commode (*C. I. L.*, t. VIII, *Suppl.*, p. 1219). Dans les inscriptions néo-puniques de Maktar nos 7 et 45, l'expression collective בְּעֵלָא דְּמַכְתָּרִים « les citoyens de Maktarim », doit correspondre à la formule latine « *civitas Mactariensis* ».

Au point de vue de l'organisation municipale de la colonie de Maktar, je relève dans les diverses inscriptions romaines qui y ont été découvertes les mentions suivantes, qui pourront peut-être jeter quelque lumière sur divers points des dédicaces néo-puniques provenant de la même localité : « *curiæ — decuriones — omnibus honoribus functus — Ilvir quinquennalis — Ilvir præfectus — flamen perpetuus* » (*C. I. L.*, VIII, p. 79). Peut-être, soit dit en passant, est-ce la même formule *omnibus honoribus functus* qu'il faut reconnaître à la 6^e ligne de l'inscription bilingue, si obscure, de Kal'at Bou-Seba'a (*Bull. de l'Acad. d'Hippone*. XXI, p. 104 et 231; *Ephem. epigr.*, VII, p. 133) : יַעֲלִי . . . עֲבֹרַת כּוֹלִים.

dérant דרה comme un pluriel féminin, l'entendre d'une agglomération, soit de *civitates*, dépendant de Maktar¹, soit, mieux encore, de *vici*²? Ou bien, enfin³, דרה אש était-il la façon de rendre en néo-punique soit le mot même de *curia*, soit plutôt, si l'on insiste sur le pluriel possible, l'expression si fréquente dans l'épigraphie de la région, *curiæ universæ*? La *curia* étant originairement la première subdivision de la tribu, et *mazrah* semblant justement avoir ce sens de *curia* dans le Tarif des Sacrifices, il serait bien tentant, *mutatis mutandis*, de maintenir ce sens à *mazrah* dans les inscriptions de Maktar et d'Altiburos. Il ne serait pas impossible, néanmoins, que ce fût non pas une des curies, ou l'ensemble des curies, mais l'*ordo decurionum* même ou sénat municipal. La liste de Maktar, qui semble être complète, serait donc un véritable *album*⁴ de l'un ou l'autre de ces deux corps constitués et nous donnerait le nombre total des membres qui le composaient, et non pas seulement une partie, comme c'est le cas dans l'inscription d'Altiburos.

Sans prétendre trancher la question au fond, j'inclinerais vers cette dernière solution. Je crois prudent néanmoins de laisser en

1. Comme à Gurza, par exemple; cf. *C. I. L.*, n° 68 : « Senatus populusque civitatum stipendiariorum pago Gurzenses hospitium fecerunt. » Ce sont les trois *civitates* de Cynasin (?), Æthogurza et Uzita.

2. On se rapprocherait ainsi de l'acception primitive de la *curia* romaine, conçue comme une agglomération à la fois régionale et religieuse, groupant les habitants d'un même quartier, une sorte de paroisse, pour rappeler un rapprochement qui a été fait mainte fois.

3. Avec *dorot* pris au sens de « générations, familles ». J'ai montré plus haut (p. 34) que le *populus* d'Altiburos était réparti en dix curies.

4. Comparez l'*album* du sénat local de Thamugas (*C. I. L.*, n° 2403; cf. Marquardt, *Inst. romaines*, trad. fr., VIII, p. 283), qui est antérieur à l'an 367. Cet *album* comprend 73 decurions, avec une variété de titres qui tend à faire écarter le rapprochement entre ce document et l'inscription de Maktar : 10 *patroni viri clarissimi*, 2 *patroni viri perfectissimi*, 2 sacerdotales (*provinciæ*), 1 *curator coloniæ*, 3 *duumviri*, 32 *flamines perpetui*, 4 *augures*, 2 *ædiles*, 1 *questor*, 12 *duoviralicii*. Nous n'avons rien d'équivalent à ces gros bonnets dans l'*album* de Maktar; de simples noms propres, dont le premier seul est accompagné du titre דר = *princeps*. Cette différence serait de nature à faire croire que nous avons affaire à une liste de *curiales* (au sens africain) plutôt que de véritables *decuriones*; sans compter que, s'il s'agissait d'un acte dû à l'initiative du sénat, on s'attendrait à ce que le document fût rédigé non en néo-punique, mais en latin.

suspens, jusqu'à plus ample informé, ce point relativement secondaire. L'essentiel pour nous, c'est le sens général, désormais non douteux, si je ne m'abuse, qu'il convient d'attribuer au mot *mazrah*, celui de « corps constitué ».

Peut-être même que c'est en s'engageant dans cette voie nouvelle qu'on trouvera quelque lumière pour l'interprétation du préambule, encore si obscur, de l'inscription de Maktar. Qui sait si les lignes 2 et 3 ne sont pas à rapporter au *mazrah* même, à la *curia*, et aussi à l'*ordo*¹, et non pas à la divinité, laquelle ne ferait réellement son apparition qu'à la ligne 4? Les mots עבא, קדשם, עשרת אדראת, בזהות, qui se détachent nettement çà et là dans les deux premières lignes, et quelques autres moins clairs, font penser par moment à des équivalents des formules romaines : *sanctissimus* et *splendidissimus ordo*² (*decurionum*), *inlustratis honoribus, ornamenta . . . ad ornandam patriam, decreto* (*decurionum*), *populus*, etc. Mais je n'insiste pas; je me bornerai pour aujourd'hui à cette simple indication, laissant à d'autres le soin, ou me réservant à moi-même la faculté de voir le parti qu'on en pourrait tirer pour l'interprétation générale³ de ce texte si difficile mais, comme on a pu s'en convaincre, si intéressant à tant d'égards.

Une deuxième inscription néo-punique de Maktar, découverte à côté de la précédente et commentée également par mon savant confrère, présente, au commencement de la ligne 4, un groupe de mots tout à fait énigmatiques; c'est incontestablement une dédicace religieuse. Je me demande s'il ne faudrait pas lire et comprendre ainsi, en comparant terme à terme les lignes 1-2 de

1. Après la mention de la *curia* qui avait pris l'initiative de l'œuvre, pouvait venir, comme on en a de nombreux exemples (*decreto, permissu decurionum*, etc.), celle de l'*ordo*, ou sénat, qui l'avait autorisée.

2. Par exemple, dans l'inscription de Gurza citée plus haut en note (p. 365). Cf. aussi les inscriptions de Sufetula (*C. I. L.*, vol. VIII, et *Ephem. epigr.*, vol. VII, n° 52) : *splendidissimus ordo et universus populus curiarum*.

3. Il pourrait y avoir encore d'autres formules latines à retrouver sous plusieurs des expressions puniques; ainsi à la ligne 4, לאלם הקידש fait songer au *numini sancto* (par exemple, de l'empereur); plus loin, col. II, l. 5, etc., כילך באשר לב פעלך, semble comme un écho de *libentes animo solverunt*, etc.

la troisième inscription, qui semble présenter de grandes analogies avec celle-ci :

בהץ גנש המקם	A
האץ גד הימם	B

גנש המקם serait l'équivalent, mi-partie transcrit, mi-partie traduit, du vocable romain, si populaire : *genius loci*¹. L'omission du *yod* dans la transcription גנש = *genius* s'expliquerait par ce phénomène phonétique bien connu de l'abréviation en *-is* des finales non accentuées, soit du latin *-ius*, soit du grec *-ιος*; à ce compte גנש rendrait très exactement la prononciation vulgaire, *génis*, peut-être même *gén's*, avec le *guimel* correspondant au *g*, certainement dur à cette époque.

Le גד הימם de B, symétrique de גנש המקם, viendrait bien à l'appui de cette explication, avec son sens non douteux, au moins pour le premier mot, de : *τὸν ἥ, fortuna, δαίμων*. Quant au second mot ימם on peut l'entendre aussi bien par « jours » que par « mers » ; le tout pourrait être, à certains égards, comparable au vocable *Felicitas temporum*.

Quant au mot qui précède et qui me paraît être le même dans les deux cas, bien qu'orthographié הץ dans A et האץ dans B, je ne sais au juste comment l'entendre pour le faire cadrer avec le contexte, bien que l'hébreu nous fournisse des sens en eux mêmes assez plausibles. J'hésite d'autant plus qu'à la ligne 1, nous avons un cas notoire d'un ף écrit pour un ד (pronom démonstratif); on peut se demander s'il n'en est pas de même ici; cela nous conduirait à la racine toute différente הרה, dont on pourrait peut-être essayer de tirer un meilleur parti (*viso admonitus?*).

2. Cf., sur un autel en pierre trouvé à Maktar même : « Genio vici, vicinalibus ex promisso, etc. » (*Bull. arch. du Comité*, 1897, p. 425, no 179).

1. Je rappelle seulement pour mémoire que, au dire de saint Jérôme, *iamim* signifiait dans la langue punique « aquæ calidæ », ce qui pourrait faire penser ici au génie de quelque source thermale. Mais y a-t-il, ou y avait-il une source de ce genre à Maktar ou aux environs, et, d'autre part, jusqu'à quel point peut-on faire fond sur le renseignement de saint Jérôme?

§ 4.

Deux nouveaux lychnaria grec et arabe.

Le P. Lagrange a bien voulu me communiquer deux nouvelles petites lampes en terre cuite provenant de Palestine et appartenant à la famille de celles auxquelles j'ai proposé, dans le temps, pour des raisons que je crois probantes, de donner le nom précis et spécifique de *lychnaria*. Toutes deux sont chrétiennes; la première l'est incontestablement, la seconde, vraisemblablement.

La première porte, entre le bec et le trou à huile, une croix fourchue, cantonnée de quatre points, et la légende :

Φῶς Χ(ριστο)ῦ φένη (= φάνει) πασιν κα(λ)ῇ.

« La lumière du Christ brille pour tous belle. »



La formule, sauf le dernier mot, est très fréquente sur les lampes de ce type, dont j'ai fait connaître le premier spécimen

il y a une trentaine d'années¹. L'adjonction du mot que nous avons ici est nouvelle; du moins, je ne me rappelle pas en avoir jusqu'à présent trouvé d'exemple². Je crois qu'il faut le lire $\kappa\lambda\lambda\acute{\iota}$, en considérant l'avant-dernière lettre comme un *lambda* retourné, accident qui n'est pas rare dans ces petites légendes céramiques d'une exécution souvent très négligée, au point même de devenir parfois méconnaissables. Ce qui me fortifie dans cette idée, c'est l'existence, sur d'autres lampes du même genre, de la formule, déjà signalée par moi : $\lambda\upsilon\chi\acute{\nu}\alpha\rho\iota\kappa\alpha \kappa\lambda\lambda\acute{\iota}$, « belles lampes ».

Les *lychnaria* qui portent cette légende, d'une tournure si particulière, ou ses variantes, et qui semblent appartenir en propre à Jérusalem, avaient-ils une destination spéciale? Étaient-ils fabriqués simplement pour l'usage domestique, ou pour être déposés dans les tombeaux? N'était-ils pas plutôt des lampes d'une nature religieuse, remplissant l'office de nos cierges d'église? J'ai déjà rapproché³ de cette formule : « la lumière du Christ brille pour tous » divers passages de l'Évangile de saint Jean (1, 4, 5, 9; viii, 12). On peut faire un rapprochement plus topique et plus frappant; c'est que les mots $\epsilon\omega\varsigma \chi\rho\iota\sigma\tau\omicron\upsilon \phi\acute{\alpha}\nu\eta\iota \pi\acute{\alpha}\tau\eta\rho$ sont précisément ceux par lesquels débute la liturgie de saint Basile, employée spécialement à Jérusalem, par les Grecs orthodoxes, le samedi saint, c'est-à-dire le jour de la fameuse cérémonie du feu sacré, ou, plus exactement, de la lumière sacrée

1. *Revue archéologique*, 1868, XVIII, p. 77. Cf. mon *Recueil d'archéologie orientale*, vol. I, 171, et vol. II, 89.

2. Vérification faite dans mes anciennes notes à ce sujet, je vois pourtant que j'en ai recueilli au moins deux exemples. Le premier, dans le catalogue de la vente d'Albert Barre (Froehner, 1878), n° 238, où la lampe est gravée : $\Phi\Omega\varsigma\chi\Upsilon\Phi\epsilon\text{N}\text{I}\text{T}\alpha\text{C}\text{I}\text{N}\text{K}\lambda\Upsilon\text{H}$. L'éditeur ajoute : « Je ne sais que faire des quatre dernières lettres de l'inscription. » Chypre est indiqué comme le lieu de provenance de cette lampe, mais je ne doute pas qu'elle soit de fabrication hiérosolymitaine. Le second exemple était sur un *lychnarion* de terre cuite que m'a montré M. de Saulcy en 1880 et qui aurait été trouvé auprès du Nahr Roubin (au sud de Jaffa); la légende y est très déformée, mais je crois bien me rappeler qu'elle se terminait également par le mot en question, resté jusqu'ici une énigme.

3. *Recueil d'archéologie orientale*, vol. I, p. 171.

— τὸ ἄγιον φῶς. Je me demande, en conséquence, si les *lychnaria* portant cette formule n'étaient pas destinés à jouer un rôle dans cette cérémonie, où, aujourd'hui encore, les fidèles recueillent avidement le feu censément descendu du ciel. On se sert de cierges à présent ; on pouvait fort bien se servir de lampes autrefois, surtout les petites gens. La cire devait coûter assez cher, tandis qu'on pouvait se procurer un *lychnarion* en terre cuite pour quelques sous¹ ; c'était le cierge du pauvre.

Les *lychnaria* consacrés par cette illumination miraculeuse devaient être conservés précieusement par les fidèles, comme le sont encore nos cierges bénits, et l'on s'explique qu'à ce titre, ils aient pu être souvent déposés dans les tombeaux, où beaucoup d'entre eux ont été trouvés. Les pèlerins étrangers² devaient, de leur côté, en emporter comme souvenir de leur pèlerinage, et il est à supposer qu'on en recueillera des exemplaires dans les régions fort éloignées de Jérusalem. La fabrication de ce type de *lychnaria* devait être une industrie toute locale, une spécialité de Jérusalem, comparable à l'industrie actuelle des Bethléemites travaillant les objets de piété, ornés par eux d'inscriptions dont ils ne comprennent pas souvent le premier mot et qu'ils estropient à qui mieux mieux. Les céramistes hiérosolymitains ont souvent fait preuve de la même ignorance dans les légendes, parfois illisibles, des *lychnaria* bénits qu'ils devaient mouler par grosses et qui constituaient ce que l'on pourrait appeler « l'article de Jérusalem ».

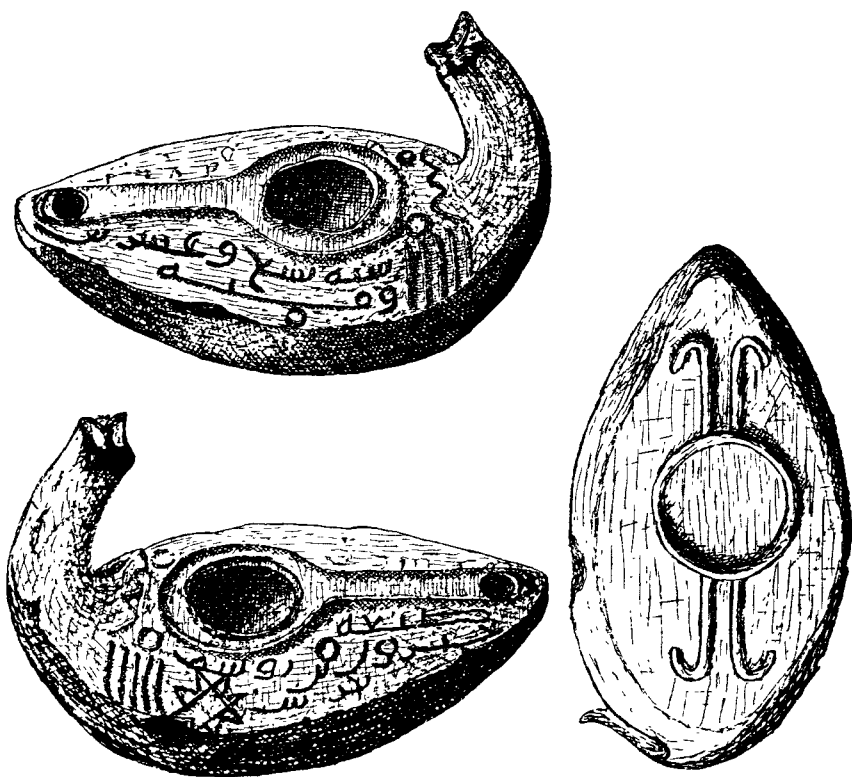
L'autre *lychnarion*, dont l'original est en la possession de M. de Tischendorf, consul d'Allemagne à Jérusalem, offre un intérêt tout particulier parce qu'il vient confirmer d'une façon remarquable l'interprétation que j'avais proposée³, il y a quelque

1. Cf. les petites lampes de terre cuite d'Afrique avec cette légende si fréquente, véritable réclame d'industriel : « emite lucernas colatas ab *asse*. »

2. L'on sait qu'à l'époque des Croisades, les Latins eux-mêmes croyaient au miracle, et que les rois francs prenaient part solennellement à la cérémonie du feu sacré.

3. Voir mon *Recueil d'arch. orient.*, vol. II, p. 49 et 47.

temps, d'un monument tout à fait similaire, interprétation qui ne laissait pas d'offrir certaines difficultés dont on pourra se rendre compte en se reportant à la *Revue biblique* (1893, p. 444). Il rappelle celui-ci de la façon la plus frappante par sa forme générale et, comme lui, il porte une légende en caractères arabes coufiques



qui permet d'en attribuer également la fabrication à un céramiste arabe chrétien de Djerach, l'antique Gerasa, vivant dans la première moitié du deuxième siècle de l'hégire.

Voici ce qu'on peut y lire, tout au moins d'après les dessins très soigneusement exécutés par le P. Vincent, et une photographie, malheureusement un peu faible par endroits, que je dois à l'obligeance du P. Lagrange; il ne reste guère de doute que sur

les deux noms propres d'homme, surtout le second ; il faudrait, pour dissiper ces doutes, l'autopsie de l'original :

صنع جبرون بن يوسف
لدرس سنة سبع و عشرين
و فله

صنع جبرون (?) بن يوسف (?) بجرش سنة سبع (ou) وعشرين ومئة

« L'a fabriqué Djeïroûn (?) fils de Yousef (?), à Djerach, l'an cent vingt-neuf (ou vingt-sept?). »

Ce qui m'engage à lire *Djeïroûn* le nom جبرون dépourvue naturellement de tous points diacritiques, c'est l'existence du nom propre Γείρων, apparaissant (au génitif, Γείρωνος) comme celui du père d'une certaine Πορλάθη, dans une inscription de K'reiyé ¹ près de Bostra, par conséquent dans une région très voisine de celle de Djerach. *Geirôn* pourrait être, à la rigueur, un nom hellénique, bien que cette forme ne se trouve pas dans le dictionnaire de Pape ; mais je croirais plus volontiers que c'était un nom sémitique, peut-être même proprement nabatéen, étant donnés, d'une part, le milieu d'où provient l'inscription lapidaire et, d'autre part, la physionomie même du nom de la fille : *Roelathè* ². Ce nom de *Djeïroûn*, bien que nous n'en ayons guère recueilli d'exemples, devait être assez répandu en Syrie, témoin celui d'une vieille porte de Damas, appelée *Bâb Djeïroûn*, « la porte de Djeïroûn ».

1. Waddington, *Recueil d'inscr.*, etc., n° 1968.

2. Πορλάθη est peut-être la transcription d'un nom tel que רהילת *Rohellat*, forme diminutive rappelant le nom biblique de *Rachel*.

Je suis plus hésitant en ce qui concerne le patronymique. J'avoue que la lecture يوسف *Yousef*, vers laquelle penche le P. Lagrange, qui a l'avantage d'avoir eu l'original sous les yeux, est assez tentante. Qui sait, cependant, si nous n'aurions pas affaire à un nom commençant par تَوْ, transcription d'un nom grec en *Theo*...?

Le nombre des unités dans la date peut se lire *neuf* ou *sept*, selon la manière dont on décomposera le groupe des quatre crochets consécutifs par lesquels débute le mot ; mais la différence pour la date est, en tout cas, légère : 127 ou 129 (de l'hégire, comme sur la première lampe de Djerach), correspondant à 744-745, ou à 746-747 de notre ère. La date de cette première lampe était 125, soit une différence, en plus, de deux ou quatre années. Nos deux lampistes geraséniens peuvent donc être considérés comme contemporains. Étaient-ils concurrents, ou bien, au contraire, appartenaient-ils au même atelier ? Il est difficile de répondre à cette question. Les deux lampes, si étroitement apparentées à tant d'égards, diffèrent, cependant, en un point qui a son importance. La première porte sous sa base une croix, attestant nettement la confession à laquelle appartenait l'ouvrier. La seconde ne présente, au contraire, aucun signe apparent de christianisme ; cette absence est d'autant plus remarquable que le céramiste a trouvé le moyen d'ajouter à la légende une étoile à huit rayons formée par l'enlacement de triangles symétriques et rappelant ce que les Arabes nomment le « sceau de Salomon » ; il ne lui en aurait, certes, pas coûté davantage d'y figurer une croix, s'il l'avait voulu, au lieu de ce symbole pour ainsi dire neutre. Faut-il induire de là qu'à l'inverse du premier céramiste, il n'était pas chrétien ? La physionomie des noms propres, quelque peu incertains, d'ailleurs, en eux-mêmes, de part et d'autre, ne permet pas de trancher la question catégoriquement. J'inclinerais pourtant plutôt à penser que, si le second céramiste, tout en étant le coreligionnaire du premier, n'a pas cru devoir, comme celui-ci, affirmer ostensiblement sa foi, c'est qu'il avait pour cela

quelque bonne raison. Il pouvait, par exemple, tenir à ménager les susceptibilités de sa clientèle musulmane, qui n'avait peut-être pas vu, qui sait? d'un très bon œil la croix agrémentant le premier type de lampe mis en circulation à Djerach, deux ou quatre années auparavant, par un confrère plus hardi. Le « sceau de Salomon » ne pouvait, au contraire, qu'être favorablement accueilli par les sectateurs de l'Islam qui, aujourd'hui encore, attribuent à ce signe toute espèce de vertus talismaniques ¹.

Il est intéressant, en tous cas, de constater par ce double exemple, que les céramistes arabes chrétiens de Djerach avaient, sous le règne des derniers Omiades, conservé fidèlement, dans leur art industriel, les procédés et les formes de la fabrication byzantine. J'ai pu, du reste, constater, grâce à d'autres *lychnaria* à légendes arabes non coufiques recueillis dans mes recherches en Palestine, que cette survivance s'était maintenue beaucoup plus tard, jusqu'à l'époque même des Croisades.

§ 5.

Sur deux inscriptions funéraires de Palmyre.

M. D. H. Müller a publié récemment², entre autres nouveaux textes palmyréniens, celui d'une longue et curieuse inscription funéraire³, estampée par le Dr Musil. Sur plusieurs points importants sa sagacité s'est trouvée visiblement en défaut, comme l'a fort bien montré l'abbé Chabot dans une communication faite par lui à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres⁴.

1. On remarquera, d'ailleurs, qu'en le décomposant d'une certaine façon on y retrouve les éléments du motif cruciforme. On dirait même que l'artiste a ici accentué intentionnellement ce motif, en supprimant dans le complexe géométrique quelques-uns des traits d'intersection des triangles.

2. *Denkschriften der K. Akademie der Wissensch. in Wien, Phil.-Hist. Classe*, vol. XLVI, Abh. III.

3. P. 19, n° 46.

4. Séance du 26 août 1898. Les observations que je reproduis ici ont été faites à la même séance, à la suite de cette communication.

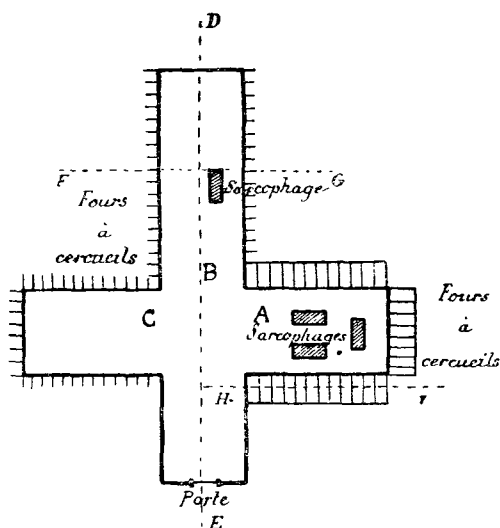
On s'étonne vraiment qu'un orientaliste aussi distingué que M. D. H. Müller ait pu tomber dans les erreurs singulières que M. l'abbé Chabot a si justement relevées. Ce fait montre, une fois de plus, que, dans l'école à laquelle appartient le savant viennois, le sens épigraphique et archéologique ne semble pas être à décidément la hauteur de la maîtrise dont, en général, la science allemande fait preuve sur le terrain de la philologie pure.

La lecture שִׁקְקָא *cheqdaq* « rue, allée » (pluriel שִׁקְקִין), au lieu de l'in vraisemblable שִׁקְמָא « sycamore », s'impose aux l. 3 et 7. J'ajouterai que ce mot a été conservé fidèlement par l'arabe زقاق *zoqdaq*, avec le même sens¹. Je ne crois pas, cependant, qu'il faille entendre par là, comme le pense M. Chabot, une des quatre parois d'une salle funéraire carrée, garnie de fours à cercueils sur deux ou trois de ses côtés. Le mot doit être pris dans son acception réelle et précise de « rue », c'est-à-dire d'allée bordée à droite et à gauche ; une *cheqdaq* est proprement une rue, plus ou moins large, passant entre deux rangs de maisons. Chez les Arabes, *zoqdaq* désigne même souvent une allée traversant, dans les mêmes conditions, une plantation de palmiers, avec des arbres à droite et à gauche. Il suffit de jeter les yeux sur le plan d'un des grands hypogées de Palmyre pour se rendre compte exactement de ce que veut dire en réalité l'inscription. En voici un², par exemple, qualifié comme le nôtre de במֵּעֵרָה,

1. Il est à remarquer que le mot arabe *zoqdaq* est indifféremment masculin ou féminin ; cela lève toute difficulté pour la divergence de genre entre le palmyrénien féminin שִׁקְמָא et les formes araméenne et syriaque correspondantes qui sont masculines. *Zoqdaq* a deux formes de pluriel : la première, اَزَقَّة, créée par le mécanisme grammatical proprement arabe, sous l'influence peut être, d'ailleurs, de la forme du singulier שִׁקְקָא, avec *aleph* prosthétiques, forme connue dans le dialecte rabbinique ; la seconde, زَقَان, *zouqqân*, que je considère comme une survivance directe de la vieille forme du pluriel féminin araméen, telle que nous la révèle notre inscription palmyrénienne : — *zouqqân*, équivaut à *zouq'ân* = שִׁקְקִין, prononcé peut-être, en réalité, *chaqqân*.

2. D'après un relevé du capitaine de Contenson, *Revue biblique*, 1892, p. 435.

σπήλαιον, ainsi que le montre l'inscription qui y a été relevée :



On voit immédiatement ce qu'il faut entendre par une *cheqâqa*. C'est une de ces trois galeries disposées en croix, bordées chacune de *loculi* des deux côtés, et formant par conséquent de véritables rues ou ruelles. En se basant sur ce plan, voici comment on peut comprendre la description de notre texte, qui indique minutieusement la répartition du tombeau entre les deux copropriétaires primitifs, Sahiel et Zebida (= Ζεβιδᾶς) :

1° A Sahiel, deux *cheqâqa* : « l'une, à droite en entrant » (על ימינה כדי אמת עלל) = A ; « l'autre, en face » (ואחרת מקבלא) = B ;

2° A Zebida, « la *cheqâqa* qui est à gauche en entrant » (כדי אמת עלל על שמאלא) = C.

En outre, à ce que nous apprend la seconde partie de l'inscription¹, un troisième personnage avait ultérieurement fait creuser

1. Les deux parties de l'inscription sont nettement séparées par un blanc considérable.

une « exèdre¹ en face de l'hypogée en face de la porte ». Il est probable que cette nouvelle salle avait dû être établie au fond de l'hypogée, dans la seule paroi disponible, en D, qui, en effet, fait face directement à la porte d'entrée E.

Ces trois personnages, copropriétaires du tombeau, ne semblent avoir eu entre eux aucun lien de parenté, du moins de parenté avouée, à en juger par leurs généalogies qui diffèrent totalement.

La seconde partie de l'inscription contient un passage extrêmement obscur, sur lequel j'estime que la lumière est loin encore d'être faite. Le troisième personnage, appelé Chau'an, y dit qu'il a fait creuser et aménager une exèdre supplémentaire :

לֹה וְלִבְנֵיהִי וְלִבְנֵי בְנוֹתֶיהֶּן רַחֲמַת לֹה שְׁגַל בַּת . etc.

ce que M. Müller, suivi ici par M. Chabot, croit pouvoir rendre ainsi :

pour lui et pour ses enfants, et pour les petits-enfants de sa chère (*rahemat*) Chegol, fille de, etc.

Il me paraît impossible d'admettre la lecture בְּנוֹתֶיהֶּן דִּי רַחֲמַת לֹה « les enfants de sa chère ». Une telle accumulation de suffixes « les enfants de sa chère ». Une telle accumulation de suffixes $+ וְהִי$ après בֶּן serait inexplicable grammaticalement ; dans le cas où l'expression aurait le sens qu'on lui a attribué et où nous aurions affaire au génitif pléonastique propre aux dialectes

1. On remarquera qu'ici אֶכְסֶדְרָא *eksedra*, bien qu'étant la transcription littérale du grec ἐκσῆδρα, est traité expressément comme un nom masculin (בְּנוֹתֶיהֶּן « et exèdre »). Ainsi se trouve confirmée de la façon la plus formelle la conjecture que j'avais émise autrefois pour l'interprétation d'un passage très controversé d'une autre inscription palmyrénienne contenant ce mot (*Etudes d'archéologie orientale*, I, p. 129). On remarquera, en outre, dans notre inscription comme dans celle-ci, l'emploi du style direct dans le passage indiquant la position respective des diverses parties du tombeau : « à ta droite, à ta gauche » ; — « à droite etc... quand tu entres ». J'ai donné (*l. c.*) les raisons de l'emploi de cette tournure, destinée à éviter une équivoque entre les mots יָמִין et שְׂמָאל, qui ont le double sens de « gauche et droite » ou « nord et sud ».

2. Je laisse à dessein ce groupe de lettres sans le couper en mots, afin de ne pas préjuger la question que je vais débattre.

araméens, on s'attendrait tout au plus à בניה די ¹. A mon avis, il faut couper tout différemment et lire, conformément à l'analogie des nombreuses autres épitaphes palmyréniennes, analogie qui est entraînante : ולבני בניהי « pour lui, pour ses enfants et *pour ses petits-enfants* (à lui) ». D'autre part, רהבה « sa chère », littéralement : « la chère à lui » (que ce mot soit une simple épithète ou désigne un certain rapport précis entre Chegol et Chan'an, celle-là étant sœur *utérine*, femme, concubine ou parente à un degré quelconque de celui-ci) serait une construction presque aussi singulière au point de vue de la grammaire. Je sais bien qu'on peut en rapprocher certaines tournures analogues dans les langues sémitiques ²; mais ici pareille tournure ne semble guère être de mise. Ce *lamed*, indice du datif, me semble impliquer que le mot a dans notre phrase une fonction verbale plutôt que nominale. C'est peut-être bien, en effet, un verbe à la 3^e personne du féminin singulier; il aurait alors pour sujet le nom de femme Chegol, qui le suit immédiatement. Seulement, comment rattacher ce verbe à la phrase précédente? On pourrait penser tout d'abord à utiliser à cet effet le די précédent, pris dans son sens de relatif: די רהבה « qu'elle a ... ». Mais, ne oublions pas, nous avons en outre un ה disponible, celui qu'il nous faut, comme je l'ai montré, détacher du groupe בניהיה auquel on l'avait indûment rapporté. הדי , à corriger peut-être en הני ³, pourrait signifier « de la manière que, selon ce que ». En tenant compte du sens de la racine רהב « aimer, être clément, miséricordieux, généreux, etc. », la partie de la phrase en litige voudrait peut-être dire : « ainsi que le lui a accordé Chegol ». Ce

1. Ou, à la rigueur, à בניה ou même בניהיה . Pour l'emploi, en palmyrénien, de cette tournure du génitif redondant (suffixe pronominal + די), voir la démonstration que j'ai donnée dans mon *Recueil d'archéologie orientale*, vol. I, p. 301.

2. Comparer la tournure usuelle dans notre vieille langue, vulgaire aujourd'hui : « le livre à Pierre ».

3. Les *kaph* et les *daleth* de l'inscription se ressemblent beaucoup et il ne serait pas impossible que M. Muller ait pris l'un pour l'autre en repassant en noir les traits qu'il croyait voir sur l'estampage. Il a commis plusieurs erreurs de lecture notoires de ce genre, ce qui, en l'espèce, le rend quelque peu sujet à caution.

serait, par suite, avec l'autorisation de Chegol que Chau'an aurait fait établir, pour lui et sa descendance directe, une exèdre dans un sépulcre de famille sur lequel il ne semble pas avoir eu de droits particuliers. Chegol, au contraire, paraît en avoir possédé, car, par sa généalogie, elle semble se rattacher à la famille de Sahiel¹, l'un des deux premiers copropriétaires du tombeau. Quant à l'emploi de ce verbe רָחַם pour qualifier l'acte de Chegol, il pourrait se faire qu'il désignât, par une sorte d'euphémisme, une cession à titre gracieux. Pour bien en apprécier la valeur, il faut se rappeler les nombreuses inscriptions funéraires où le constructeur et propriétaire du sépulcre fait défense à ses descendants et ayants droit de l'aliéner en tout ou partie. Légalement, la cession à titre gracieux, ou censé tel, était peut-être licite, ou tout au moins tolérée. Cela pourrait expliquer l'emploi intentionnel de ce verbe רָחַם, dont le sens aurait subi en palmyrénien une évolution analogue à celle de son quasi synonyme hébreu הָן « misertus est » et « gratificatus est »².

C'est ce même verbe, à mon avis, qui se retrouve, avec la même acception, dans une autre inscription funéraire de Palmyre, extrêmement difficile à expliquer et qui, comme je l'ai montré, doit être rapprochée de celle-ci. Jusqu'à présent on en lisait et expliquait ainsi le début³ :

4] יוֹלָיִים אֲדֹרִים בּוֹלְקָא בֶר זַבְדִּיבּוֹל בֶּר בּוֹלְקָא נָנְיָא רַחֲמֵי
לְיוֹלָיִים אֲדֹרִים עֲגָא וְשִׁלְבִיא etc. ...

..... Julius Aurelius Bolqa, fils de Zabdibol, fils de Bolqa, fils de Nania,
amour à Julia Aurelia Ogga, et paix..... etc.

1. Comparer : 1° Sahiel, fils d'Astorga, fils de 'Aûç, fils de Lichmach, fils de Lichmach; 2° Segol, fille de Lichmach, fils d'Achtorga, fils de Sahiel. Il semble bien, en tenant compte de la loi des alternances onomastiques par saut atavique, que nous ayons affaire à deux branches de la même famille; le point de bifurcation de ces deux branches pourrait être établi de différentes manières; mais cela m'entraînerait trop loin de discuter ici les diverses combinaisons possibles.

2. Cf., pour le processus sémantique, l'allemand *begnügen*.

3. M. de Vogüe, *Syrie centrale, Inscr. semitiques*, Palm. n° 67.

4. Lacune initiale que j'évalue à 14 ou 15 lettres..

J'estime qu'il faut comprendre ce texte d'une façon tout autre, D'abord, il n'y est nullement question, à mon avis, d'une femme qui serait appelée *Julia Aurelia Ogga*. *Ogga* est un nom propre d'homme, et non pas de femme, comme le montre l'onomastique palmyrénienne, et, malgré les apparences matérielles contraires, le personnage ainsi appelé qui figure ici portait, comme je vais le montrer, les prénoms *masculins* de *Julius Aurelius* ; il est triplement homonyme, sinon identique à lui, du *Julius Aurelius Ogga* mentionné dans deux autres inscriptions de Palmyre ¹. Mais alors pourquoi ces désinences d'apparence tout à fait féminines : *Ioûllâ Aûrelîâ*? La réponse est bien simple. Ces *â* ne sont pas des désinences *féminines* d'essence gréco-latine, mais, ce qui est bien différent, des désinences *plurielles* d'essence araméenne. L'on sait que, souvent, lorsqu'on mentionnait un groupe de deux ou plusieurs personnages portant les mêmes prénoms ou *gentilicia*, il était d'usage de n'exprimer qu'une seule fois ces prénoms ou *gentilicia*, en les mettant au pluriel. Les Palmyréniens connaissaient et pratiquaient cet usage ; c'est ainsi, par exemple, que nous lisons dans une inscription bilingue de Palmyre ² : Σεπτιμίῳ Ζάβδῳ ὁ μέγας στρατηλάτης καὶ Ζαβδαῖος ὁ ἐνθάδε στρατηλάτης, c'est-à-dire : « *Septimius Zabdas*, le général en chef, et (*Septimius*) *Zabbai*, le général local. » Le palmyrénien rend fidèlement : וזבי ... זבדא. « *les Septimiens Zabda... et Zabbai* ». La forme plurielle est ici, il est vrai, écrite זבדא, avec un *waw* entre le *yod* et le *aleph* de la terminaison. Mais, dans une autre inscription ³ qui est l'exact pendant de celle-ci, le *gentilicium* collectif est écrit זבדא, « *les Septimiens* », sans *waw* ; si bien qu'à cet état, le mot est identique, en apparence, à la transcription de *Septimîâ*, prénom féminin, cette fois, de la reine Zénobie mentionnée dans l'inscription précédente ⁴.

1. M. de Vogüé, *op. c.*, nos 17 et 18 : « *filz de Azizou*, etc. ». L'un des textes est bilingue, et le grec ne laisse aucun doute sur le sexe du personnage.

2. M. de Vogüé, n° 29.

3. M. de Vogüé, n° 28.

4. Il est probable même que c'est afin d'éviter l'équivoque que, dans cette

Il en est absolument de même ici, et, selon moi, יוֹלִיָּא אֲדְרֵלִיא, sont des pluriels masculins et non pas des féminins singuliers : *Ioulié Aùrelîé*. Cela implique que le nom d'homme *Ogga* devait être suivi du nom, également masculin, d'un autre personnage ou de plusieurs autres personnages ¹ portant les mêmes gentilicia que le précédent.

Le nom de ce second personnage, ainsi étroitement associé à celui du premier, je le vois dans ce mot שָׁלְמָא qu'on a pris à tort pour un substantif : « paix ». Ce prétendu mot est un nom propre : *Chalma*. Il faut lire et comprendre ainsi : « Julii Aurelii Ogga et Chalma ». c'est-à-dire, en réalité : « Julius Aurelius Ogga et (Julius Aurelius) Chalma ». Je trouve la confirmation matérielle de ma façon de voir dans une autre inscription bilingue de Palmyre ², où figure en toutes lettres un personnage homonyme, sur toute la ligne, de celui dont je rétablis ici l'existence : *Julius Aurelius Chalma*.

Et maintenant, après avoir ainsi sensiblement diminué, sinon tout à fait dissipé l'obscurité profonde qui, jusqu'à présent, enveloppait ce passage, nous nous rendrons mieux compte du rôle que pouvait jouer dans la phrase le mot רַחֲמֵהָ identique à celui de l'inscription publiée par M. Muller. Ici aussi, il est suivi de la préposition הָ « à », indice du datif, le rattachant aux noms propres de nos deux personnages Jul. Aur. Ogga et Jul. Aur. Chalma. J'y vois également un verbe au féminin singulier, dont le sujet est à chercher au début de la grande lacune initiale de la première ligne. Voici comment, en se plaçant à ce point de vue nouveau, on pourrait concevoir l'économie générale de la phrase :

[Une telle, femme (ou fille, etc...) de] Julius Aurelius Bolqa, fils de Zabdibol, fils de Bolqa, (fils de) Nania (?), a octroyé à titre gracieux (רַחֲמֵהָ) à Julius Aurelius Ogga et (à Julius Aurelius) Chalma....

inscription, on a adopté pour le pluriel, au lieu de la forme ordinaire כְּסַפְּטִיָּא, la forme, légèrement différente, mais également régulière, כְּסַפְּטִיָּא.

1. On ne saurait en dire le nombre à cause d'une lacune considérable de la pierre.

2. M. de Vogüé, *op. cit.*, n° 27 : יוֹלִיָּא אֲדְרֵלִיא שְׁלֵמָא, Ἰουλίος Αὐρηλίος Σάλλμας, fils de Cassianus, chevalier romain.

Ici encore, il s'agirait d'une femme ayant disposé, en faveur de tiers, de la partie qui lui revenait dans un sépulcre de famille¹. Il est fort possible que les trois *Julii Septimii* : *Bolqa*, *Ogga* et *Chalma*, fussent trois frères, et que ce soit la femme du premier, devenue peut-être veuve, qui ait disposé, en faveur de ses deux beaux-frères survivants, de la partie du sépulcre de famille à laquelle son mariage lui avait donné droit, possession pour elle sans objet, dans le cas, par exemple, où son mari serait mort sans laisser d'enfants. L'inscription de *M. Müller* offre peut-être un cas analogue. Seulement là, la femme semble tenir ses droits non d'une alliance, mais d'un lien consanguin avec la famille du premier des deux copropriétaires et elle les transfère — toujours à titre gracieux, pour respecter ou tourner la loi — non pas à un autre membre de sa propre famille, mais à un tiers, étranger au moins par le sang, à cette famille.

§ 6.

La Néma, ou Église de la Vierge de Justinien, à Jérusalem.

Dans le volume précédent (II, p. 150 et suiv.), j'ai longuement discuté la question de la fameuse église de Justinien construite à Jérusalem sous le vocable de la Vierge et appelée l'église de Sainte-Marie *la Neuve*, *ἡ Νέα*. J'ai essayé d'y démontrer, entre autres choses, que c'est cette église qu'il faut reconnaître, sous diverses formes arabes plus ou moins estropiées, dans l'histoire d'Eutychius et dans le document arabe relatif à la prise de Jérusalem par les Perses en 614, en proposant de ramener ces formes (النية, النية, etc.) à une forme primitive النية, qui serait une transcription de *Néz*, nom spécifique et populaire de cette église.

1. C'est ce qui me paraît résulter de la suite de l'inscription, malheureusement très mutilée : *בין ביתה* « de la part qui est la sienne, le (mot incertain, qui est peut-être le régime du verbe *ירחבת*) du sépulcre et de l'hypogée qu'ils ont construits, etc. ».

Depuis, j'ai recueilli un témoignage qui tend à confirmer d'une manière remarquable cette dernière conjecture, et qui, en même temps, contient peut-être une indication précieuse sur l'emplacement réel de cette église, emplacement, comme l'on sait, très controversé.

Ce renseignement m'est fourni par un passage de Moqaddesy, contrôlé par un passage de Yâqoût.

Parmi les huit portes de Jérusalem qui existaient à son époque (x^e siècle J.-C.), *Moqaddesy* en mentionne une qu'il appelle باب التيه, « Bâb et-Tîh ». Telle est du moins la leçon adoptée par les éditeurs et les traducteurs¹; le nom signifierait la « Porte du Tih », c'est-à-dire du désert où ont erré les Israélites. Ce nom singulier, dont on ne voit nullement la raison d'être, m'avait toujours paru suspect, et je m'étais demandé si la leçon التيه ne devait pas être corrigée en التية. Or, je constate que, dans le *Mo'djem* de Yâqoût, qui reproduit textuellement le passage de Moqaddesy, la leçon est justement celle que j'avais présumée : باب التية. Je suis donc tenté d'en conclure que cette porte avait encore conservé au x^e siècle ce nom qu'elle devait à sa proximité de la Nêa, ou église de la Vierge construite par Justinien.

Dans l'énumération des huit portes de la ville, celle qui nous occupe est mentionnée immédiatement après la « Porte de Sion » (*Bâb Séhyoûn*). Or, cette dernière porte est incontestablement la porte actuelle de Neby Dâoùd, au sud de la ville, devant l'ancien sanctuaire de Sion (Cénacle). On a prétendu que l'énumération de Moqaddesy était faite arbitrairement et que les portes y étaient nommées un peu au hasard, sans préoccupation de l'ordre dans lequel elles se succédaient sur le terrain. La chose ne me paraît nullement démontrée, et je croirais plutôt que l'auteur nomme les portes dans leur ordre réel, en faisant le

1. Le Strange, *Description of Syria by Mukadlasi*, 1886, p. 38 : « Gate of the Desert of the wanderings »; cf., du même, *Palestine under the Moslems*, p. 213.

2. *Mo'djem*, éd. Wüstenfeld, vol. IV, p. 595.

tour de la ville, à partir de la porte de Sion. Il s'agirait de savoir seulement s'il procède de l'est à l'ouest ou de l'ouest à l'est; je pencherais plutôt pour cette dernière hypothèse. Dans ce cas, la porte de la Néa, serait peut-être à placer à la porte actuelle Bâb el-Maghâr'bè, ou, à une porte, aujourd'hui disparue, située entre celle-ci et celle de Bâb Neby Dâoùd.

Il résulterait de là un fait important, c'est que l'église de la Néa qu'on a si longtemps voulu, et bien à tort, identifier avec la mosquée d'El-Aqsa¹, se serait élevée, en réalité, sur le bord oriental du plateau de la colline dite de Sion, soit en dehors, soit plutôt en dedans de l'enceinte, en haut du versant occidental de la vallée du Tyropœon.

§ 7.

Inscription des Croisades découverte à la Khânkâh de Jérusalem.

J'ai reçu du P. Paul de Saint-Aignan une lettre en date de Jérusalem, 25 septembre 1898, dont j'extrais les lignes suivantes :

« De tous côtés on répare et on rebadigeonne les mosquées et les édifices publics en vue de l'arrivée de l'empereur d'Allemagne. Le Khânkè a subi cette remise à neuf. Sous des couches de plâtre on a retrouvé une inscription latine. Averti aussitôt de la découverte, je ne pus m'y rendre, car j'avais une caravane de quarante-cinq personnes². Le P. Galleran, plus libre que moi, et un Assomptioniste y allèrent et copièrent l'inscription; j'aurais préféré un estampage. C'est une dédicace du premier patriarche latin consacrant ce lieu comme demeure du patriarche. Le lendemain matin l'inscription était mutilée par l'ordre du cadi. Une autre inscription latine, trouvée dans un autre lieu de la Khânkè, fut mutilée aussitôt, sans avoir été relevée. »

1. Cette identification se heurte à une objection qui semble insurmontable. L'église de la Vierge de Justinien existait encore certainement au commencement du ix^e siècle et appartenait au culte chrétien (*Commemoratorium* de 808 J.-C.). Or, à cette époque, il ne saurait être question de la mosquée d'El-Aqsa, dont l'islam avait, dès le début de la conquête, fait le principal de ses sanctuaires.

2. Le P. Paul de Saint-Aignan est chargé par la Custodie de guider les pèlerins en Palestine. Il a succédé en cette qualité au regretté Frère Liévin de

L'inscription signalée par le P. Paul de Saint-Aignan est un document précieux pour l'histoire des Croisades et l'on ne saurait trop regretter l'acte de vandalisme qui l'a détruite. Il faut espérer que la copie qui en a été prise remédiera dans une certaine mesure à la destruction de l'original et qu'elle sera prochainement publiée. Quant à l'autre, il est à craindre qu'elle ne soit irremédiablement perdue. S'il s'agit réellement du premier patriarche latin établi à Jérusalem par les Croisés, l'inscription devait contenir le nom de Daimbert ou Dagobert, ou bien celui d'Arnoulfe le chancelier qui, avant lui, du vivant de Godefroy de Bouillon, avait fait fonction de patriarche.

La Khânkè ou, mieux *Khânkâh*, est un établissement religieux musulman, situé au nord de l'église du Saint-Sépulcre et chevauchant même une partie du sanctuaire. La découverte qui vient d'y être faite confirme d'une façon remarquable le dire des chroniqueurs arabes, qui assuraient que la Khânkâh avait été fondée par Saladin, au lendemain de la prise de Jérusalem, au bénéfice de l'ordre des Soufis, *dans le palais même servant de résidence aux patriarches francs*¹.

Au moment de donner le bon à tirer de ces pages, je reçois du P. Germer-Durand la lettre suivante, en date du 8 novembre, contenant sur l'inscription découverte des détails explicites et de judicieuses observations qui seront accueillies avec intérêt. L'inscription est, en effet, comme il était à présumer, au nom du patriarche Arnoulfe². Reparation d'honneur au cadi : c'est au mufti, paraît-il, qu'incombe la responsabilité de la destruction de ces textes si importants.

Hamme dont le nom est justement estimé des palestiniologues et qui vient de s'éteindre le 23 septembre dernier, reposant pour toujours dans cette Terre Sainte qu'il a tant aimée et connue si bien.


1. Voir surtout à ce sujet les détails donnés par Emâd ed-Dîn, le propre secrétaire de Saladin, et mes *Matériaux inédits pour servir à l'histoire des Croisades*, 1876, p. 12.

2. Voir sur ce personnage, Kuhn, *Gesch. der erst. lat. Patr. von Jerus.*

« Vous avez été informé qu'une inscription latine, découverte dans l'ancien patriarcat, avait été détruite. Le fait est vrai, malheureusement. Mais avant la destruction, quelqu'un de chez nous a réussi à prendre copie de la première moitié, la seule qui fût découverte à ce moment.

« Voici quelques détails sur la place occupée par l'inscription. Elle se trouvait sur le linteau d'une grande porte d'escalier, laquelle était murée, et cachée sous une épaisse couche de mortier. Ce linteau, composé de voussoirs dont les joints sont à ligne brisée, est portée par deux colonnes de marbre, et surmonté d'une archivolte ornée de palmettes.

« L'inscription était gravée sur le premier voussoir à gauche et disposée en cinq lignes :

 NVLFVS
 PATRIARCHA
 DOMVQUI
 CONDIDIT
 ISTAM

« La première syllabe a été mutilée. Il faut évidemment lire : [*Ar*]nulfus. Ainsi complétée, l'inscription forme un vers hexamètre :

[*Ar*]nulfus patriarcha, domu(m) qui condidit istam...

« L'autre texte, paraît-il, avait également cinq lignes, et se trouvait sur le dernier voussoir à droite : nous n'avons pu le voir. C'était sans doute un second vers.

« La forme des lettres est identique aux types connus des Croisés, au commencement du ^{xiii}^e siècle.

« Arnoul ou Arnulphe de Roux, d'abord vicaire, puis titulaire du patriarcat latin, est connu par les récits de Guillaume de Tyr.

« L'inscription a été découverte au mois de septembre par des maçons qui réparaient les enduits de mortier. Le mufti, informé, a ordonné de gratter le tout, sous prétexte que les chrétiens pourraient en arguer pour réclamer la propriété de l'immeuble. Il nous a été impossible de pénétrer de nouveau pour copier la fin avant la destruction.

« J. GERMER-DURAND,

« des Augustins de l'Assomption. »

§ 8.

Inscription araméenne de Cappadoce¹.

Le P. Scheil, de passage à Constantinople, vient de m'envoyer des photographies et des estampages d'un monument récemment transporté de Koniah (Asie Mineure) au Musée de Cons-

1. Communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance du 30 septembre 1898.

tantinople. Ce monument me paraît être d'un haut intérêt pour l'archéologie sémitique, autant que j'en puis juger par un rapide examen des documents malheureusement imparfaits que j'ai sous les yeux depuis quelques heures seulement et que j'ai l'honneur de placer sous ceux de l'Académie. C'est avec beaucoup de réserve que je lui communique le résultat de cette première étude, en quelque sorte improvisée.

Le monument aurait été découvert à Yarpouz, qu'on croit représenter l'ancienne Arabissos, non loin de Nevchehir et de Césarée de Cappadoce, autrefois Mazaka. Il consiste en un énorme bloc de pierre, basalte ou syénite, couvert de sculptures en bas-relief, sur deux de ses faces au moins, à ce qu'il semble. L'envoi du P. Scheil comprend cinq photographies représentant cinq scènes différentes.

En l'absence de toute indication de la part de mon obligé correspondant, qui m'écrit quelques mots à la hâte à la veille de partir pour Mossoul et Suse, je ne saurais dire si toutes ces photographies se rapportent à la même pierre, ou si quelques-unes ne reproduisent pas les faces d'une autre pierre similaire, transportée avec le monument principal. En tous cas, les photographies auxquelles j'ai donné les n^{os} 4 et 5 et qui nous intéressent particulièrement, semblent bien appartenir aux deux faces opposées d'un même bloc, comme le montrent les silhouettes générales des deux ensembles; le n^o 3, lui aussi, fait peut-être partie du même bloc; mais, sur ce dernier point, je ne saurais être aussi affirmatif. Quoi qu'il en soit, voici la description succincte des cinq photographies :

1^o Bloc en forme de carré long, ou dalle épaisse. Trois animaux passant, sur des plans différents, de profil à droite; dans cet ordre : bœuf à bosse (?), chameau, cheval. Travail sommaire et très grossier; formes extraordinairement lourdes et massives.

2^o Bloc ou dalle de même forme (peut-être une face du bloc précédent?). Un champ de fleurs et d'arbustes divers, traités avec assez d'élégance et de finesse et présentés pour ainsi dire en plan rabattu. Au centre de ce fouillis de végétation, une sorte de

grande couronne tout à fait lisse, au milieu de laquelle on distingue des objets arrondis et un petit rameau feuillu (?); elle est bordée, sur sa moitié environ, de longues tiges à feuilles régulièrement opposées et très rapprochées, présentées également en plan rabattu. On pourrait y voir à la rigueur un bassin circulaire avec un petit îlot au centre; mais c'est peut-être bien un nid. A côté, un grand oiseau¹ les ailes étendues, vu de dos et entièrement à plat; près de lui, un tout petit bœuf bossu, couché de profil, un petit vase diota et différents menus objets indéterminés, parmi lesquels cinq en forme d'anneaux. Contre la couronne est appliqué une sorte de bâton courbe se retournant à l'une de ses extrémités en forme de large crochet arrondi.

3° Bloc tout à fait irrégulier et défiguré par de grandes cassures. On discerne encore deux personnages vêtus d'anaxyrides(?), chaussés de sandales, debout², de profil à droite sur un quadrupède à corps mince et allongé qui pourrait être un lion; mais on ne saurait l'affirmer, la tête ayant disparu. Au bas, des poissons nageant, indication schématique d'un lac ou d'un cours d'eau.

4° Bloc irrégulier, extrêmement mutilé. Un personnage imberbe (féminin?) vu à mi-corps, tête nue, tunique drapée, maintenant contre lui, de l'avant-bras gauche, un tout petit bœuf couché ou, plus exactement, un veau, muselé par une cordelette, le mufle au-dessus d'un vase. Le bras droit a disparu; peut-être le personnage était-il occupé à traire une grande vache dont je crois distinguer, derrière et contre lui, le corps placé de profil à droite; la tête de l'animal, dont, à ce qu'il semble, on discerne encore les cornes, passant contre l'épaule gauche du personnage, aurait été baissée comme pour flairer le petit veau. Je dois dire que l'existence de cette vache est rendue problématique par suite de l'étendue des cassures; il y a, sur ce que je prends pour son corps, un semis de fleurs qui rendent d'autant plus hésitant. Dans le cas où mon interprétation de ce débris serait juste, la nature

1. Peut-être une colombe, l'oiseau de la légende de Sémiramis?

2. Les chaussures ne semblent pas avoir la pointe recourbée qu'on considère comme caractéristique du costume dit hittite.

de la scène expliquerait assez bien pourquoi le veau est muselé; c'est pour l'empêcher de téter et de gêner la traite. Le personnage est coupé à mi-corps par une sorte de mur d'appui sur lequel sont posés le veau et le petit vase. Tout ce qui était sculpté dans le champ au-dessous est entièrement défiguré par de profondes cassures.

5° Un char, de profil, roulant à droite, roue à huit rayons, jante bordée de gros clous à têtes rondes; l'attelage a disparu, il ne reste plus qu'une partie de cheval de droite qui semble avoir été tout à fait cabré. Au-dessus de la caisse du char, qui est très petite, et en forme de cône tronqué, on distingue encore posées sur le rebord de la caisse, deux mains tenant les rênes; ces mains sont énormes, étant donnée l'échelle du char. En arrière de la roue s'échappent, en haut et en bas, des lignes à ondulations brisées, où il faut peut-être voir l'indication, soit de la poussière soulevée par le char, soit de la fumée sortant de l'essieu échauffé par une rotation rapide — *fervidus axis* — soit de l'eau jaillissant de quelque flaque traversée au galop. En bas, au-dessous de la roue du char, un canard est posé de profil à droite, parmi des feuillages; l'oiseau, traité avec un sens très juste de la nature, a peut-être été mis là pour dire que la scène se passe au bord d'un marais.

Ces bas-reliefs ou, du moins, quelques-uns d'entre eux, ont été vus encore en place, à Yarpouz, en 1893, par un voyageur russe, M. Smirnov. Il leur a consacré, dans le I^{er} volume des *Travaux* de la Section classique de la Société archéologique de Saint-Péterbourg, une brève notice que je ne connais encore que par l'analyse qu'en a donnée récemment M. Halévy dans la *Revue sémitique* (juillet 1898, p. 271; cf. la gravure de la page suivante). M. Halévy reproduit un croquis de M. Smirnov correspondant à notre photographie n° 2; d'après la disposition du croquis, cette photographie montrerait, en réalité, le dessus du bloc, et notre photographie n° 1 le petit côté gauche du même bloc; en outre, les deux côtés longs du bloc porteraient d'autres bas-reliefs qui ne sont pas représentés dans nos photographies. L'un de ces bas-

reliefs est accompagné d'une inscription araméenne de deux lignes, dont M. Halévy a proposé une lecture qui ne doit être accueillie qu'avec beaucoup de réserve, car elle s'appuie sur une simple copie manifestement insuffisante. Cette inscription, dont je n'ai pas à m'occuper pour le moment, me paraît offrir de grandes affinités comme paléographie, comme langue et aussi, je pense, comme teneur, avec un autre texte beaucoup plus considérable, que M. Halévy, sinon M. Smirnov, ne semble pas avoir connu et qui fait l'objet propre de la présente communication.

En effet, le bas-relief reproduit par la photographie n° 5 est accompagné d'une longue inscription en caractères sémitiques alphabétiques, inscription qui est, comme on va le voir, d'un intérêt vraiment exceptionnel. Le texte, gravé en creux, en petites lettres, se divise en trois morceaux : 1° 9 lignes sur la caisse du char; 2° 6 lignes sous la roue, lignes passant en partie sur le corps du canard; 3° 1 ligne tout à fait au bas du bloc. Tout contribue à en rendre le déchiffrement des plus scabreux, en dehors des difficultés propres à cet alphabet, où plusieurs lettres prêtent à la confusion entre elles : l'irrégularité des surfaces non planes sur lesquelles court l'inscription, l'enchevêtrement des lignes, l'état de mutilation du monument, et enfin l'insuffisance des estampages, dont l'un est en lambeaux. Néanmoins, on peut en lire assez pour reconnaître que l'écriture et la langue sont araméennes. L'alphabet est sensiblement celui qui était usité à l'époque des Achéménides, ce qui du coup nous fournit une date maxima pour les spécimens de cet art aux allures archaïques dans sa naïveté, spécimens bizarres qu'à défaut de cette indication catégorique, on aurait pu être tenté, *a priori*, de faire remonter beaucoup plus haut. Il faudra maintenant tenir compte de cette donnée nouvelle pour la question encore si obscure de l'origine de ces sculptures rupestres ou autres de l'Asie Mineure et de la Haute-Syrie, avec lesquelles celles-ci offrent plus d'une affinité.

Je ne saurais aujourd'hui donner une transcription complète, et encore moins une traduction de ce texte fort obscur, dont l'étude exigera beaucoup de temps et de peine, même quand on

aura de meilleurs matériaux que ceux dont je dispose en ce moment. Il serait indispensable d'avoir sous les yeux l'original même. Je me bornerai à reproduire quelques passages dont la lecture me paraît être à peu près certaine ¹.

מודא דינמו[דים] נש ? א [?]	1
[מלכת] א [?] אחתה ואנתתה די בי[ל] [?]	2
כן אמר [?] אנה אנתת די ביל מלכ(א) [?]	3
אחר [ביל כן אמר לדנימודים [?]	4

1. J'avertis une fois pour toutes qu'il est, la plupart du temps, très difficile de distinguer entre le *kaph*, le *rech* et le *dalet*, ainsi qu'entre le *yod* et l'*aleph*, le *yod* et le *guimel*. Les *beth* sont généralement liés à la lettre suivante.

2. Lectures matériellement possibles : מודא, מוזא. La première ferait songer au nom de la vieille ville cappadocienne *Mazaka*, située non loin de là ; la seconde, א בודר = בודל « bonne fortune » (cf. phénicien בודל נעם, Ὑγθαδὸς Νέμ). Celle de מודא, à laquelle je me suis arrêté, suggère l'idée d'un vocable perse ; un rapprochement avec مزد « bonne nouvelle » n'est guère satisfaisant. Serait-ce *Mazda*, second élément du vocable divin *Ahoura Mazda*, le premier élément, *Ahoura*, ayant disparu par suite d'une cassure ? A noter, en faveur de cette dernière conjecture, que la première ligne, comparée à la justification des autres, débute par un blanc qui est peut-être une lacune.

3. Je restitue le nom en partie illisible d'après la l. 4, où il est mieux conservé ; la seconde lettre pourrait être un *aleph*, la sixième *rech*, ou, moins probablement, *kaph*. Ce nom propre féminin paraît être composé de deux éléments non sémitiques et rappelle singulièrement le pehlvi *Din Mazdignān* (zend *Daena Mīzdnyānān*), la qualification même du mazdéisme.

4. Qualificatif du personnage féminin, paraissant se terminer par l'*aleph*, indice du féminin. Les premières lettres sont très douteuses. Peut-être גשיא, « princesse » ??

5. Le commencement du mot est presque totalement détruit, et la restitution tout à fait conjecturale, quoique rendue assez vraisemblable par le contexte.

6. La dernière lettre manque ; je restitue ce nom du personnage masculin d'après d'autres passages de l'inscription où il est fréquemment répété et très bien conservé. La seconde lettre pourrait être, à la rigueur, un *guimel*. BGL ferait alors penser à un nom propre dérivé du perse *bay*, *bog* « dieu » ; mais un dérivé créé par la simple addition de *l* ne paraît pas bien satisfaisant ; d'autre part, paléographiquement, la deuxième lettre semble plutôt être un *yod* qu'un *guimel*. BIL, vocalisé BaIL, rappelle le nom divin sémitique *Bel*. Cf. les noms perses *Belehis*, *Beletinas*, *Belouris*, *Belitaras*, etc.

7. Remarquer l'absence de la désinence féminine ת.

8. L'*aleph* terminal est écrit en surcharge au-dessus de la ligne.

אנת אחתי שגיא חכימן¹ [א] ???² 5

ושפירא³ אנת ?? נאלהן⁴ 6

ועל זך אנה שוית⁵ לך 7

אנתת ה 8

בי⁶ 9

« ??? mazda (?) ? DINMZDIS (?) la reine (?), sœur et femme de BIL (?). Ainsi dit(-elle ?) : « Moi, je suis la femme de BIL (?) le roi (?). » Ensuite, (?) BIL (?) dit ainsi à DINMZDIS (?) : « Tu es ma sœur grande, sage et belle ; tu es, ? ? ; et c'est pourquoi je t'ai désirée (comme) femme de mon amour. »

Par le fond, comme par la forme, cette espèce de petit dialogue à la manière du *Cantique des cantiques*⁷ nous fait tout à fait sortir des banalités courantes de l'épigraphie sémitique. Faut-il prendre au propre ou au figuré le mariage entre frère et sœur sur lequel il roule? Les deux personnages sont-ils deux êtres humains, un roi et une reine réels? ou bien deux divinités mises en scène et unies par le ἐξερὸς γάμος , l'inceste sacré, base de toutes les mythologies, l'union qui, du couple fraternel, Zeus et Héra, avait fait un couple conjugal? La physionomie insolite des noms propres, rapprochée du tour sentimental du texte, serait assez en faveur de cette seconde conjecture. Mais, cependant, d'autres indices

1. Il y avait peut-être encore deux ou trois caractères à la fin de la ligne, dont l'un en surcharge ; peut-être une autre épithète, telle que דכיא , « pure »?

2. La seconde lettre du mot pourrait être un *guimel*.

3. L'incertitude qui règne sur le commencement du groupe empêche de voir comment il faut le couper : un adjectif féminin + la particule araméenne לך ou bien אלהן , « dieux », « notre dieu », « nos dieux »? « אנת זך אלהן »? « tu es délices divines (de dieux) »??

4. Je lisais d'abord ך ; mais le *kaph* paraît certain ; = ך n'io-araméen?

5. כוית = שוית .

6. Cf. le syriaque בר חבי , « amicus meus ».

7. Cf. *Cantique des cantiques*, iv, 9, 10, 12 ; v, 1, etc., l'expression qui revient si fréquemment, אחתי כלה , « ma sœur, (mon) épouse », en tenant compte, toutefois, de viii, 1.

seraient de nature à faire croire à la première. Il ne faut pas oublier le milieu historique, politique et religieux dans lequel nous reporte cette inscription. Nous sommes à l'époque de la domination des Achéménides, dans la XII^e satrapie, la Katpatouka ou Cappadoce des Grecs. Il serait assez plausible de voir dans ce personnage qualifié de *melek*, un de ces petits roitelets locaux qui régnaient sous la suzeraineté du Grand Roi et dans la dépendance immédiate du satrape provincial, à moins que ce ne soit le satrape lui-même. L'union incestueuse sur laquelle il insiste avec tant de complaisance rappelle d'une façon frappante celle d'un de ses maîtres, peut-être, de Cambyse, dont Hérodote¹ nous parle avec de si curieux détails. On sait comment, étant tombé éperdument amoureux d'une de ses sœurs et s'étant mis en tête de l'épouser, bien qu'une telle union fût contraire à la coutume perse, Cambyse soumit le cas au conseil royal, et comment celui-ci s'en tira par une échappatoire : « Nous ne connaissons aucune loi qui autorise chez les Perses le mariage entre frère et sœur, mais nous en connaissons une qui permet au roi de Perse de faire tout ce que bon lui semble. » Cambyse s'accommoda de cette réponse, véritable modèle d'escobarderie, épousa la sœur qu'il aimait et, mis en goût par ce premier essai, en épousa ensuite une autre plus jeune. L'inceste avait donc été mis à la mode par le Grand Roi, et, pour qui connaît la servilité de l'Orient, cet exemple donné de haut a pu être suivi dans les provinces où l'on prenait le ton de la cour. C'était en même temps une flatterie raffinée à l'adresse du maître suprême que de l'imiter jusque dans ses écarts. Ce précédent topique rendrait donc assez vraisemblable l'hypothèse que nous avons affaire dans notre inscription à un cas analogue ; il n'est peut-être même pas nécessaire pour justifier la possibilité d'une union de ce genre dans un groupe ethnique soumis aux Perses, mais qui différât d'eux par la langue, la religion et les usages et chez lequel l'inceste pouvait fort bien être déjà chose reçue et courante.

1. Hérodote, III, 31.

La seconde partie de l'inscription pourrait peut-être nous permettre de trancher la question. Malheureusement, l'estampage de cette partie est en si mauvais état que je n'ai pu encore y déchiffrer çà et là que quelques passages sans suite. Au début, après un mot douteux, — ? בִּי = peut être [בִּי] — une date : להבִּי 6 III III... « Le 6 de Tammouz ». Le nom du mois a souffert, mais il réapparaît plus loin, suffisamment clair; l'orthographe *plene* n'en est pas moins quelque peu surprenante. Puis, un groupe de 7 lettres relativement bien conservées, mais pour l'interprétation desquelles je n'ose encore rien proposer, bien qu'elles suggèrent diverses lectures plus ou moins plausibles. Le nom de BIL ou BGL est répété plusieurs fois. Çà et là des groupes de mots certains se détachent, par exemple, l. 4 :

בבא היא ושלבא אחר ביל שגיא

«... bien, vie et salut. Ensuite, B?L, puissant... ».

A la fin il semble qu'il y avait la définition de la destination du monument :

[1] כֵּן לְבִיד בַּהֲתָּ . . . ? « et ainsi (?) a été fait dans l... » ?

Mais tout cela demande à être repris plus à fond, et peut-être, après une étude plus attentive, surtout si elle est faite sur de meilleurs estampages, pourra-t-on arriver à une lecture suivie.

Nous en avons vu assez, néanmoins, pour pouvoir apprécier la valeur considérable de ce document. Ce qui fait son principal intérêt pour nous, c'est le lieu même où il a été trouvé. Il vient élargir encore ce domaine si vaste, et chaque jour accru de l'aramaïsme. Déjà les inscriptions de Limyra et de Seraidin nous avaient montré l'araméen prenant pied sur les côtes de Cilicie; celle de Yarpouz nous le montre aujourd'hui implanté au cœur même de l'Asie Mineure, et elle vient justifier d'une façon remar-

1. La formule, répétée ligne 6 avec interversion des deux termes, rappelle celle du protocole araméo-perse d'un papyrus d'Égypte que j'ai étudié autrefois : **הוּא חַדָּא וְשִׁרְיָא**, formule qui semble elle-même être modelée sur la formule pharaonique : « vie, santé, force ».

quable le dire des anciens qui affirmaient que la Cappadoce était occupée par une population syrienne, ce qu'ils appelaient les *Syriens blancs*. On peut dire que c'est l'épigraphie qui nous a révélé l'existence de ce monde araméen dont l'histoire ne permettait guère de soupçonner l'étendue et l'importance, de cette couche ethnique continue qui, de Yarpouz au nord jusqu'à Teima au sud, sur une aire de plus de 4.300 kilomètres de longueur, a couvert une partie de l'Asie antérieure et a laissé derrière elle comme une chaîne de jalons épigraphiques attestant un passé qui n'a pas dû être sans grandeur, sinon sans éclat. Il y avait là, en puissance d'être, tous les éléments voulus pour la formation d'un vaste empire araméen. Il ne lui a manqué, pour naître et tenir sa place dans l'histoire de l'humanité, qu'un homme servi par des circonstances favorables, un Cyrus quelconque, voire un simple Mahomet. L'aramaïsme, faute d'un noyau solide de condensation, devait toujours rester à l'état de nébuleuse. C'est pour cela qu'il nous apparaît si obscur dans le ciel historique de l'Orient, bien qu'il y ait occupé matériellement un espace considérable. A deux reprises, vers la fin de son évolution, les derniers représentants de l'aramaïsme politique, les Nabatéens et les Palmyréniens, semblent avoir tenté de réaliser cette aspiration naturelle de toute race qui a quelque peu conscience de soi-même. Mais il était trop tard, la place était prise; Rome était là et elle eut tôt fait de couper court à ces velléités de mégalomanie *in articulo mortis*. C'est l'Islam qui devait finalement, en ayant raison de Rome devenue Byzance, et en balayant, d'autre part, l'empire pourri des Sassanides, donner une sorte de satisfaction à cette tendance séculaire d'une race qui, morcelée en petits royaumes, ne s'est jamais appartenue en propre et est restée toujours à l'état amorphe. Au fond, le triomphe de Mahomet, ou plutôt des premiers califes ses successeurs, a été la revanche tardive des Arétas et des Zénobie. L'Islam a réussi là où ceux-ci ont échoué et le monde arabe s'est couché dans le large lit que ni avait préparé le vieux monde araméen. Mais, en même temps, l'Islam a absorbé cette race deshéritée à laquelle il a pris tant de

chose et il a marqué au coin arabe, et arabe koreichite, la matière araméenne refondue et jetée dans ses moules.

Pendant l'impression de ces lignes, je reçois de S. E. Hamdy-Bey de nouveaux estampages. Il résulte des explications de l'obligeant directeur du Musée de Constantinople que les cinq photographies que j'ai décrites plus haut se rapportent bien, comme je le supposais, à deux blocs distincts, A et B :

A = les photographies n^{os} 3, 4 et 5, qui montrent trois faces différentes du bloc (dont une porte la grande inscription);

B = les photographies n^{os} 1 et 2, montrant une face et l'un des petits côtés du bloc.

Sur l'un des grands côtés de B, représentant deux tout petits personnages debout, tournés l'un vers l'autre et très grossièrement sculptés¹, est gravée une inscription araméenne de trois lignes; c'est celle dessinée par M. Smirnov (deux lignes seulement) et dont M. Halévy a tenté le déchiffrement. Hamdy-Bey a bien voulu m'en envoyer l'estampage. Je n'ai pas encore eu le temps de l'étudier. J'y reviendrai. La première ligne, gravée en caractères plus petits, me semble être, à peu de chose près, la reproduction textuelle de la dernière ligne, isolée, de la grande inscription. Je crois pouvoir la lire :

$$\left. \begin{array}{c} \text{זר} \\ \text{זכר עבד בהתחתן ביל רבא בלכא} \\ \text{רז} \end{array} \right\}$$

«..... fait au mariage de BIL (?) le grand, le roi ».

La lecture matérielle du premier mot est très douteuse; זכר, « souvenir, *monimentum* », fournirait un assez bon sens; mais le dernier caractère, réduit actuellement à une simple haste verti-

1. Le roi et la reine? Derrière celui de droite, deux signes ou symboles indéterminés. Les deux figurines, de forme trapue et carrée, ont l'air de petites marionnettes tout à fait enfantines.

cale, pourrait être un *noun*, ce qui ferait songer à כן « ainsi » ; seulement le *zain* initial, qui est sûr, deviendrait alors fort embarrassant, car il serait difficile d'admettre¹ : ד כן עבד : « ceci a été fait ». Quant au mot הרהרן « mariage », il semble certain et justifie fort à point l'interprétation générale que j'ai proposée du texte, en nous invitant à voir, comme j'y inclinai, dans les héros incestueux de ce petit épithalame, de simples mortels.

Au début de la seconde ligne très mutilée, je crois bien lire : ...אהורמזד, *Ahouramazd(a)*. L'apparition, dans cette inscription araméenne, du nom de la divinité suprême iranienne, est, je n'ai pas besoin de le faire remarquer, un fait d'un intérêt capital. La troisième ligne paraît contenir une formule (de bénédiction?) répétée trois fois.

Une dernière remarque pour terminer. Après avoir attentivement examiné à la loupe les photographies n^{os} 3 et 4, malheureusement bien confuses, je crois avoir reconnu l'existence de caractères araméens gravés çà et là au milieu des sujets figurés. Nous aurions donc encore deux inscriptions faisant partie du même ensemble de textes et pouvant peut-être contribuer beaucoup à l'élucidation de ce monument jusqu'ici unique en son genre. Mais des estampages seraient indispensables pour vérifier la chose. L'animal indéterminé de la scène n^o 3 est peut-être bien une vache, comme celle de la scène n^o 4 ; par moment même, on croirait apercevoir, entre les jambes de la bête, une femme accroupie, en train de la traire... Mais les mutilations sont telles que je n'oserais rien affirmer sans avoir sous les yeux l'original ou de meilleures reproductions.

§ 9.

Amphores à épigraphes grecques et jarre à épigraphe sémitique provenant d'un sépulcre phénicien.

Dans l'un des sépulcres de la nécropole antique découverte par

1. En considérant כן comme un verbe. D'autre part, il ne serait guère plus

le Dr J. Rouvier¹, entre Beyrouth et Khân el-Khoulda, celui-ci a recueilli, entre autres objets, deux amphores en terre cuite, portant des timbres à inscriptions grecques, et une jarre de même matière, mais, comme je l'expliquerai, de forme sensiblement différente, et portant une épitaphe à l'encre, en caractères sémitiques.

En même temps qu'il envoyait au Ministère de l'Instruction publique son rapport sur cette intéressante découverte, M. Rouvier voulait bien m'en transmettre le double que j'ai eu l'honneur de déposer, en son temps, sur le bureau de l'Académie².

En attendant la publication de ce rapport, publication qui serait très désirable, mon confrère, M. Berger, à qui il avait été communiqué par le Ministère, en a fait connaître la substance à l'Académie³, et, dans une séance ultérieure⁴, il a présenté quelques savantes observations sur les trois vases en question.

Ayant eu, de mon côté, l'occasion de m'occuper de ces monuments à mon cours du Collège de France⁵, je ne crois pas inutile d'exposer ici le résultat de l'examen auquel je les ai soumis, résultat que j'avais indiqué très succinctement à la séance de l'Académie du 11 février.

Par leur forme, non moins que par les indices épigraphiques qu'elles offrent, les deux amphores, qui seules méritent de recevoir ce nom, trahissent une fabrication purement grecque; elles rappellent tout à fait les amphores de Rhodes, de Thasos et de Cnide. Il est probable que l'examen microscopique de la pâte de l'argile ne ferait que confirmer ce diagnostic, en le précisant; et, par induction, nous sommes suffisamment autorisés à attribuer la même origine aux autres amphores anépigraphes,

satisfaisant de considérer כִּי, comme l'équivalent de כִּי, ces (choses) ». Cf., toutefois, plus haut (l. 7), כִּי, paraissant = כִּי.

1. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance du 14 janvier 1898, *Comptes rendus*, p. 18 : lecture d'une lettre, en date du 2 janvier, adressée à M. Clermont-Ganneau par le Dr Rouvier.

2. Séance du 11 février, *Comptes rendus*, p. 93.

3. *Ibid.*

4. Séance du 18 mars, *Comptes rendus*, p. 158.

5. Leçon du 9 février 1898.

de forme similaire, faisant partie du même mobilier funéraire.

Les inscriptions grecques qu'on y a relevées ne sont pas, comme on l'a dit, des graffiti, par conséquent des inscriptions qui auraient pu y être ajoutées après coup, mais bien, ce qui est fort important, des timbres de potier apposés avant la cuisson.

La première de ces légendes se compose de deux lignes, dont la seconde est illisible :

ΕΠΙΞΕΝΟΦ

La restitution : 'Επι Ξενοφ[άντου], ne fait pas de doute ; c'est celle que j'avais proposée et qu'à une variante près¹, adopte également M. Berger. J'ajouterai que le nom de Xénophantos, ou Xénophantes, revient très fréquemment sur les timbres d'amphores rhodiennes ; en outre, détail tout à fait significatif, il est accompagné ici d'un buste radié d'Apollon, emblème caractéristique de l'île de Rhodes (la tête du Colosse).

La seconde amphore porte un timbre, également mutilé, dont M. Rouvier transcrit ainsi la légende :

M A
Σ . . . ΘΕΟΥ

Je propose la restitution suivante, qui me paraît répondre d'une façon satisfaisante au nombre des caractères manquants et, en même temps, à la valeur ainsi qu'à la position des caractères subsistants :

M[ενιδάμ]α Σ[ωπι]θέου.

Le nom de *Menidamas* s'est déjà rencontré sur des timbres d'amphores cnidiennes. Ici encore, notre timbre est accompagné du buste radié, caractéristique de la fabrication rhodienne.

La présence, dans ce mobilier funéraire appartenant à une sépulture phénicienne, de deux amphores, au moins, de fabrication certainement hellénique, concorde bien avec l'indication chronologique résultant de la découverte qu'y a faite M. Rouvier,

1. 'Επι Ξενοφ[άντου]. Ce doit être le résultat d'une légère inadvertance, la préposition ἐπι appelant nécessairement le génitif et le génitif de Ξενοφάντης ou Ξενοφάντος (les deux formes existent) ne pouvant être que Ξενοφάντου.

d'une monnaie d'Antiochus VII, datée de l'an 183 des Séleucides (129 av. J.-C.).

Le troisième vase, celui qui porte l'inscription en caractères sémitiques tracés au qalam, se distingue nettement des deux amphores précédentes et de leurs congénères par sa forme : corps cylindrique allongé, se terminant brusquement en cône à la base ; oreilles très petites, permettant à peine d'y engager un doigt ou deux¹ ; pas de col ; large ouverture se raccordant au corps cylindrique par un court tronc de cône ou de calotte sphérique. Cette forme particulière est sensiblement celle de certaines jarres assez nombreuses, de Chypre, de Syrie et de Carthage, que nous connaissions déjà et qui présentent la même particularité : inscriptions à l'encre en caractères sémitiques. Plusieurs de ces jarres se trouvent, ou se trouvaient dans les collections de M. di Cesnola et de M. de Clercq² ; les premières paraissent avoir été recueillies en Chypre, les autres l'ont peut-être été sur la côte de Syrie ; mais ces provenances, bien que probables, ne sauraient être établies avec certitude. Il semble bien que ces jarres appartiennent, en tout cas, à une même famille céramique, et, quoique les inscriptions qu'elles portent aient été forcément tracées après la cuisson, il est permis d'y voir, sans trop de témérité, les produits d'une fabrication non hellénique, vraisemblablement phénicienne.

L'épigraphe de la nouvelle jarre est d'une lecture très difficile et, pour ma part, j'hésite à transcrire, d'après les deux reproductions que nous en a envoyées M. Rouvier³, ces huit caractères cursifs, défigurés par les empâtements du qalam et peut-être aussi par l'action du temps et le dépôt de la couche sableuse qui les masquait. Il faudrait avoir sous les yeux l'original même ; il

1. Je considère les dimensions si remarquablement exigües de ces espèces d'anses, caractéristiques de la fabrication orientale, comme ayant été calculées pour permettre, en réalité, le passage d'une corde, à l'aide de laquelle on manœuvrait ces grands vases.

2. Le Louvre en possède aussi au moins un spécimen. J'en ai vu d'autres également, il y a déjà nombre d'années, au British Museum, qui était alors en pourparlers pour l'acquisition ; j'ignore si l'acquisition a été faite.

3. Voir la gravure donnée dans les *Comptes rendus de l'Académie*, 1898, p. 158.

faudrait aussi comparer cette épigraphe aux autres épigraphes congénères qui offrent avec elles de grandes affinités paléographiques, et qui, malheureusement, sont encore fort insuffisamment connues. La langue même et l'écriture demeurent incertaines. Assurément, les lettres rappellent quelque peu, au premier abord, l'alphabet araméen, tel que celui de certains papyrus d'Égypte, par exemple. Mais est-ce à dire pour cela que nous ayons affaire à une inscription réellement araméenne? L'écriture cursive phénicienne a pu obéir, d'une façon analogue, aux mêmes exigences calligraphiques du qalam. L'affinité générale de cette jarre avec celles que j'ai citées, et l'existence sur celles-ci de légendes nettement caractérisées comme phéniciennes d'écriture et de langue, me font croire, jusqu'à meilleur avis, que l'inscription que porte celle-là est réellement phénicienne.

Sur l'une de ces jarres (Pl. II, D, F), que j'ai eu l'occasion d'étudier autrefois, mais dont j'ai omis de noter la provenance¹, j'ai lu, très clairement écrit, le nom d'homme בללפס, *Baalpilles*, qui a de bons répondants phéniciens². Au-dessous, en caractères plus grands et séparés des précédents par un intervalle assez considérable : יתן, qui est, soit le verbe « donner » à l'état isolé, soit l'élément final d'un nom propre théophore dont le commencement a disparu : ...*yaton*. Au-dessous encore, les traces d'une autre ligne qui a trop souffert pour permettre le déchiffrement ; on y remarquera les deux éléments en forme de V (les deux branches dissociées d'un *chin*?) qui rappellent d'une façon frappante la première lettre de la légende du vase de M. Rouvier, ou ce qui en subsiste.

Sur une autre jarre de même espèce (Pl. II, C, E) j'ai relevé, toujours écrit au qalam, le nom propre d'homme בללי, *Ba'ali* ou *Ba'alai*, bien connu dans l'onomastique phénicienne³.

1. Peut-être de la collection Cesnola.

2. Voir l'observation que j'ai faite précédemment (*supra*, p. 22) sur le nom tout à fait similaire de *Echmounpilles*, dans la grande inscription de Carthage. Cf. *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, vol. I, p. 90, n° 24 : un *Baalpilles*, fils de Baalyahon.

3. Cf. *C. I. S.*, n° 223.

Sur d'autres, enfin, dont les dessins et copies m'ont été communiqués jadis par mon regretté ami Georges Colonna-Ceccaldi, qui avait vu les originaux à Chypre même, j'ai relevé, entre autres, les noms également phéniciens, de **בְּנַחֵם** *Menahem*, **אֲדוֹנִיכֶמֶשׁ** *Adonichemech*, et peut-être **אֶשְׁמוֹנְיָטוֹן** *Echmounyaton*. Comme on le voit, il semble qu'en général, ces courtes inscriptions se soient composées de noms propres de personnes¹.

§ 10.

L'inscription nabatéenne de Kanatha².

M. Sachau a publié, il y a deux ans, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Berlin³, un mémoire sur un très intéressant monument nabatéen, une sorte d'autel orné d'un bas-relief représentant un bœuf ou taureau, de profil à gauche la tête tournée de face, avec une inscription nabatéenne de deux lignes disposées au-dessus et au-dessous du bas-relief.

Dans une communication que j'ai eu l'honneur de faire à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à la même époque⁴, j'ai essayé de montrer que M. Sachau s'était tout à fait mépris, à la fois, sur la signification archéologique du monument, et sur le sens de l'inscription. Selon lui, l'animal représenté serait l'image même du dieu à qui le monument est dédié; ce dieu nabatéen aurait été une sorte de congénère du bœuf Apis des Égyptiens, et se serait appelé Koussayyou. Partant de ce point de vue erroné, voici comment M. Sachau lisait l'inscription :

« KRZW a fait graver un taureau selon ses moyens (à ses frais), comme un objet votif (objet d'adoration?), image (*du dieu*) Kousayyou. Hann'él l'artiste. Salut. »

Je crois avoir réussi à établir, dans ma dissertation, que le nom de Koussayyou, qui apparaît à la seconde ligne, n'était

1. Aussi, je doute fort de la lecture **כִּיזֶם** « d'Égypte », que M. Schræder a proposée dans le temps (*Monatsberichte* de l'Académie des Sciences de Berlin) pour une de ces légendes figurant sur un vase de la collection Cesnola (n° 22).

2. Planche I, A, B, C.

3. 1896, p. 1056 et pl. X.

4. Séance du 18 décembre 1896. Cf. mon *Recueil d'archéologie orientale*, vol. II, p. 108.

nullement un vocable de la prétendue divinité admise par M. Sachau, mais tout bonnement un nom propre d'homme, le nom même de l'artiste qui avait exécuté le monument; cet artiste ne s'appelait pas Hann'èl, comme l'a cru M. Sachau, mais bien *Kousayyou*, *fil*s *de Hann'èl*.

Après avoir ainsi éliminé le nom du dieu supposé, je m'étais attaqué à sa personnalité même, et j'avais conclu, pour des raisons tant archéologiques qu'épigraphiques, que le bœuf ou le taureau sculpté n'était nullement l'image d'une divinité quelconque, *Kousayyou* ou autre, mais simplement la figuration de l'animal offert en sacrifice par l'auteur, ou les auteurs de la dédicace.

Je concluais, en outre, que la première ligne de l'inscription devait être lue d'une façon absolument différente de celle proposée par M. Sachau. Il n'y était question, selon moi, ni d'un personnage appelé KRZW; ni d'un bœuf (אלֶה); ni de la sculpture (קֶרֶר) de ce bœuf; ni de son image (צֶלֶם), symbolisant le dieu; ni des dépenses faites par le donateur selon ses moyens (לפֿות זֶוּהָה). Tout en faisant des réserves sur le déchiffrement définitif, qui n'avait alors pour base qu'une photographie insuffisante du monument, je proposais de lire, à la première ligne, les mots אל בני ותר « la famille des Benè Ouitro », précédés probablement de deux verbes indéterminés définissant la nature de la dédicace collective.

M. Euting, avec son obligeance habituelle, vient de nous envoyer pour la Commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*, un excellent estampage de l'inscription, pris par lui à Soueïda, chef-lieu du Haurân, où le monument, provenant de 'Iré, ou plutôt de Kanaouât, a été ultérieurement transporté. Cet estampage justifie complètement, sur les points essentiels, les conclusions auxquelles j'étais arrivé, et nous permet d'établir définitivement la lecture de ce texte important :

נדר וצעד אל בני ותרן רהב' גרא
שלם
קצין בר הנאל אמנא שלם

« A voué et sacrifié (?) la famille des Benê Ouitro, aimant le Gad. Salut !
« Kousayyou, fils de Hann'èl, l'artiste. Salut ! »

La première lettre du premier mot נדד « vouer » n'est pas très distincte ; mais ce que l'on en voit encore présente l'aspect des autres *noun* de l'inscription. Une particularité notable de cette inscription, c'est que les *dalet* y sont nettement différenciés des *rech*, avec lesquels, d'ordinaire, ils se confondent tout à fait dans l'alphabet nabatéen : ici, ils sont renversés en arrière, vers la droite, tandis que les *rech* sont penchés en avant, vers la gauche et, de plus, ont les reins cambrés.

Le second mot, נדד, *sa'ad*, dont la lecture matérielle s'impose, est nouveau et d'une interprétation difficile. La racine, commune aux principaux dialectes de la famille sémitique, semble avoir le sens primitif de « monter », d'où dérivent des acceptions diverses dans ces dialectes. Il est à supposer qu'ici le verbe a une force active et est au *paël*. Il voudrait donc dire littéralement « faire monter ». Mais que faut-il entendre par là au juste ? Est-ce simplement l'idée d' « offrir ? » Mais, pour cette idée, les Nabatéens, à l'instar de leurs autres frères sémitiques, connaissent et emploient le verbe קרב. Je serais tenté de croire — mais ce n'est là, je l'avoue, qu'une conjecture — que ce verbe définit dans notre inscription un acte de nature religieuse, un sacrifice d'une espèce particulière, analogue, sinon identique, à l'holocauste. Je suis, en effet, frappé de voir que, dans la version arabe qu'il a faite de la Bible au x^e siècle, Saadiah, dans les passages où il est question de l'holocauste¹, se sert du mot صعيدة, *sa'ida*, au pluriel صواعد, pour rendre l'hébreu עולה « holocauste ». Je crois que Saadiah a été guidé, dans le choix de cette expression, par le sens étymologique de « montée » qu'il attribuait au mot hébreu עולה « holocauste », et à l'expression consacrée : העלה עולה (ou לעלה) « faire monter (en holocauste) ». La compréhension du vieux

1. Par exemple, dans le récit du sacrifice, non consommé, d'Isaac (Genèse, xii, 2, 3, 7, 8 ; dans les Psaumes xl, 7 ; l, 8 ; lxxvi, 13. N'ayant pas à ma disposition le texte de Saadiah, je m'en fie aux références du dictionnaire de Freytag et du *Supplément* de Dozy.

rabbin, profondément versé dans la connaissance de l'hébreu et de l'arabe, vaut bien celle des exégètes modernes qui, pour les besoins de la cause, ont imaginé une racine fictive ללה qui signifierait, suivant eux, « brûler ». La racine arabe صعد « monter » répondait parfaitement à la plus naturelle de ces conceptions. Et maintenant la forme صاعدة , qui en dérive très régulièrement, a-t-elle été créée de toutes pièces par Saadiab? Bien qu'à ma connaissance, on ne la retrouve employée que par lui¹, est-ce à dire qu'elle n'existait pas réellement, avec ce sens particulier, soit en arabe, soit dans quelque autre dialecte congénère, dont l'arabe a recueilli en partie l'héritage — ce qui est le cas du nabatéen comme nous en avons mainte preuve?

Il est à remarquer que l'arabe classique emploie, à la seconde forme, le verbe صعد au sens technique de « faire fondre un corps » ou, plus exactement, le *sublimier*, comme on disait dans le langage des alchimistes formés à l'école arabe et poursuivant la recherche du grand œuvre. Il est certain que la combustion totale de la victime, opération caractéristique de l'holocauste, équivalait à une *sublimation* dans toute la force du terme. C'était une façon d'en faire monter la substance essentielle jusqu'à la divinité à qui on entendait l'offrir en entier, jusqu'à l'être inaccessible qui planait dans les régions célestes².

Peut-être même est-ce bien là l'image réelle qui se cache à la base de l'expression hébraïque désignant l'holocauste, « faire

1. صعود désigne, dans le dialecte arabe chrétien, l'*Ascension*.

2. Le verset 15 du Psaume LXXI, rapproché du verset 13, est bien significatif à cet égard, et nous montre au vif cette conception de la divinité qui, à proprement parler, mangeait son pain à la fumée : « je t'offrirai des holocaustes » (littéralement : « je ferai monter pour toi des montées ») de (bêtes) grasses, avec la fumée des bœufs : je sacrifierai des bœufs avec des boucs. » Chez les Grecs, comme chez les Juifs, le repas divin était essentiellement olfactif ; ἀσκήσας ἰσχυρὰν ἰσχυρὰν ἰσχυρὰν « le fumet agréable à Jehovah ». La crémation totale de la victime réalisait le mode le plus parfait de son absorption par le dieu invisible, attaché à l'empyrée par sa grandeur même ; c'est réduite à l'état gazeux qu'elle pouvait monter jusqu'à lui. (Voir, sur l'ensemble de cette question de l'alimentation des dieux, par le sacrifice, mon *Imagerie phénicienne*, p. 64 et sq.)

monter (*au ciel*) », et non pas, comme on le supposait, celle de « faire monter la victime *sur l'autel* ». Cette dernière image serait, en effet, bien banale et, d'ailleurs, elle ne comporterait aucune différence entre l'holocauste et le sacrifice ordinaire.

Est-il trop téméraire de conclure de là que, dans le dialecte nabatéen, dont les affinités avec l'arabe sont si étroites, le verbe et le substantif **נדר** étaient employés pour désigner un genre de sacrifice particulier et analogue à celui que les Juifs appelaient **עולה**, et les Grecs « holocauste » ? A ce sujet, je citerai le Psaume LXVI, 13, où le **עולה** « holocaustes », et le mot **נדריב** « vœux » — ce dernier identique au verbe **נדר** « vouer », de notre inscription — se trouvent justement rapprochés d'une façon bien frappante, dans un rigoureux parallélisme :

אבו ביתך בעולות אשלם לך נדרי

« Je viendrai dans ton temple avec des holocaustes, je m'acquitterai envers toi de mes vœux. »

Qui sait même s'il ne serait pas possible de retrouver jusqu'en hébreu des traces de ce mot **נדר** dans cette acception spéciale d'« holocauste » ? Il y a, dans le II^e livre de Samuel (vi, 13), un passage fort obscur, qui a été très diversement interprété par les anciennes versions grecque et latine de la Bible et pour le sens duquel les exégètes modernes n'éprouvent pas un moindre embarras. Il s'agit du transport solennel de l'Arche de Jéhovah de la maison d'Obed-Edom dans la cité de David, sur l'ordre de ce roi, qui prit lui-même, comme l'on sait, une part personnelle à la cérémonie en dansant devant le coffre sacré la danse liturgique dont l'indécence avait si fort scandalisé sa femme Mikal¹. Parmi les rites dont l'observation présida à cette translation figurent en première ligne des sacrifices : **ויזבחה שיר וזכריא** : « et fut sacrifié tau-

1. Pour que le rapprochement prenne toute sa valeur, il faudrait voir comment Saadiah a rendu ce verset en arabe. J'ai dit plus haut que, malheureusement, je n'avais pas la version de Saadiah à ma disposition.

2. Il semble résulter du verset 20 qu'au fond des critiques acerbes de Mikal, il y avait surtout une pointe de jalousie féminine : « Le roi d'Israël s'est fait aujourd'hui vraiment beaucoup d'honneur, en se *découvrant devant les yeux des servantes* de ses serviteurs ! »

reau et veau gras? », est-il dit à la fin du verset 13. Au commencement de ce même verset se lisent les mots, sur lesquels porte mon observation :

וַיְהִי כִּי בָּעָדוּ אֶרְבָּעֵי עָשָׂר שָׁשָׁה צִדִּים

On traduit généralement : « Et il arriva que les porteurs de l'Arche de Jéhovah *ayant marché six pas*, on sacrifia, etc. » On reconnaît d'ailleurs que ce sens est des plus douteux et des moins satisfaisants; on n'est même pas d'accord sur la façon même dont il faut concevoir la manœuvre liturgique ainsi décrite. Ce qui augmente encore l'incertitude, c'est que les Septante ont compris tout différemment et supposé qu'il s'agissait, non d'un arrêt du cortège après six pas, ou de six arrêts successifs, mais de *sept* (au lieu de *six*) chœurs, de sept groupes de coryphées formant la procession. Je me demande en présence de l'élément nouveau que semble introduire dans le problème notre inscription nabatéenne, si, par hasard, il ne s'agirait pas de six (ou sept) holocaustes : צִדִּים שָׁשָׁה צִדִּים. Cette interprétation, dont je ne me dissimule pas la hardiesse¹, aurait, au moins, l'avantage de rétablir entre les deux parties du verset un parallélisme parfait.

Les deux derniers mots de la première ligne de notre inscription nabatéenne présentent également un intérêt considérable et demandent quelques explications. Il faut définitivement renoncer à la lecture que M. Sachau avait mise en avant : כִּסְגָדָא = כִּסְגָדָא « sanctuaire, objet d'adoration », et que nous avons acceptée sur sa garantie, tout en rejetant son interprétation. Il n'y a pas moyen de lire autrement que וְהַבִּיגָדָא; ce qui, traduit littéralement, veut dire « qui aiment le *Gad* ». L'épithète, au pluriel, se rapporte évidemment aux Benê Ouitro, auteurs de la dédicace.

1. On peut lui objecter, entre autres choses, qu'un peu plus loin (versets 17 et 18), à propos des sacrifices offerts, l'Arche une fois installée en son sanctuaire, les holocaustes sont appelés, à la façon ordinaire, צִדִּים. L'objection, toutefois, quoique grave, n'est pas décisive, et l'on pourrait y répondre de diverses manières. Il est possible, par exemple, qu'on distinguât entre l'holocauste où la victime, qui devait subir la crémation intégrale, était préalablement exorcisée, et celui où elle était brûlée vive (pour cette dernière forme de sacrifice, cf. l'offrande des enfants à Moloch).

Que signifie-t-elle au juste? Je crois qu'il faut l'entendre ainsi. Le *Gad* — le mot est bien connu dans toutes les langues sémitiques — c'est la bonne fortune, le bon génie, la *Týççr*. Le culte du *Gad* était très répandu dans toute la région du Haurân¹; on y rencontre fréquemment des *Týççiz*, ou *Týççiz* : un des plus importants de ces sanctuaires était celui de Sanameïn. Ces *Tychaea* étaient de véritables *Beit Gada*, בית גדה, semblables à ceux dont nous parle l'auteur syriaque Jacques de Seroug, et qui, situés sur la cime des montagnes, avaient été, à l'époque chrétienne, transformés en monastères. Le culte du *Gad-Týççr* apparaît encore très nettement dans les inscriptions palmyréniennes².

Le *Gad* adoré par le clan des Benê Ouitro pouvait être le génie particulier de ce clan. Mais ce pouvait être aussi une divinité de de plus grande envergure, représentant non un groupe restreint, mais la *civitas* même, et ayant, à ce titre, dans l'ancienne Kanatha, un *Beit*, un *Týççiz*, semblable à celui de Sanameïn et autres lieux. Sans vouloir exclure la première, j'inclinerais assez volontiers vers cette dernière vue, étant donné que cette conception de la ville personnifiée par la *Tychè* était générale dans le monde antique et que la région du Haurân ne semble pas avoir fait exception sous ce rapport; c'est ce qu'attestent suffisamment les nombreuses monnaies des diverses villes de cette région, où l'être de raison appelé *Tychè* est figuré sous les traits classiques d'une femme pourvue d'attributs variés. Si *Gad* est la personnification de la ville, l'expression « qui aiment le *Gad* » équivaldrait donc ici sensiblement à « qui aiment la ville, leur ville natale ».

A ce titre, elle serait à rapprocher d'une expression similaire qui nous en révèle peut-être bien la véritable valeur. C'est une expression dont je relève un exemple dans une inscription ara-

1. Voir Mordtmann, *Zeitschr. d. deutsch. morgenl. Gesellsch.*, XXXI, p. 99; cf. XXXVIII, p. 585.

2. M. de Vogüé, *Syrie centr. Inscr. sem.*, *Palm.* n° 95 (cf. mon *Recueil d'archéologie orientale*, vol. II, p. 1₁) et n° 3, en tenant compte de l'excellente rectification due à M. Noeldeke (*ZDMG.*, XLI, p. 709) : גדה תיכר = *Týççr Týççiz* (à lire peut-être : *Θαμεία(ο)*?).

méenne de Palmyre¹; il s'agit de deux personnages auxquels le sénat et le peuple élèvent deux statues honorifiques :

רחימי בדיתהין ודחלי אלהיא

« qui aiment leur ville et qui craignent leurs dieux »

L'inscription est bilingue, et la contre-partie grecque achève de nous éclairer sur la signification de l'expression : $\epsilon\upsilon\sigma\epsilon\beta\epsilon\iota\varsigma$ καὶ φιλοπατριδίας. Les Benê Ouitro nabatéens « aimant le Gad », c'est-à-dire la Tychè de la ville où ils résidaient, seraient, en réalité, des $\epsilon\upsilon\sigma\epsilon\beta\epsilon\iota\varsigma$ = רחימי בדיתהין, comme les deux personnages de Palmyre dont je viens de parler.

Par conséquent, il est permis de conclure que le monument élevé par eux avait pour objet la commémoration d'un sacrifice d'un holocauste, offert par eux en l'honneur de la Tychè, soit, locale, soit personnelle, sacrifice dont le bœuf, figuré sur l'autel, aurait fait les frais.

§ 41.

Sur un poids en plomb à légendes grecques provenant de Syrie².

Ce poids en plomb est actuellement déposé à la bibliothèque du couvent de Sainte-Croix, près de Jérusalem. Il a été recueilli dans la succession d'un prêtre grec qui a été pendant une trentaine d'années curé de Gaza, et que j'ai eu moi-même l'occasion d'y voir en 1870. Il y a donc beaucoup de probabilité pour que l'objet provienne réellement, sinon de cette ville, du moins d'une ville voisine. La chose, sans être sûre, est d'autant plus vraisemblable que Gaza et la région adjacente nous ont déjà fourni deux poids du même genre³, dont le second surtout présente avec celui-ci une certaine affinité dont je parlerai tout à l'heure.

1. De Vogüé, *op. c.*, *Palm.* n° 1. Pour רחם au lieu de רחים, cf. nos 26, 27, 62. Quant à l'expression $\epsilon\upsilon\sigma\epsilon\beta\epsilon\iota\varsigma$, elle est très répandue dans l'épigraphie grecque de Syrie (voir Waddington, *Inscr.*, etc., n°s 2413, 2580, 2587, 2593, 2591, etc.).

2. Planche II, A, B.

3. Voir mes *Archaeological Researches in Palestine*, vol. II, p. 398-399.

Le P. Paul de Saint-Aignan a bien voulu m'envoyer une photographie, qu'il a pu en prendre grâce au concours obligeant de M. Arvanitakis. Ce poids, qui pèse 313^{gr},9, consiste en une plaque de plomb quadrangulaire mesurant 0^m,093 \times 0^m,089, sur 0^m,0045 d'épaisseur. A la partie supérieure est une sorte de bélière fixe, prise dans la masse même du métal. Sur l'une de ses faces, évidemment la principale, dans un encadrement rectangulaire, est une inscription grecque de 5 lignes; sur le bord inférieur de cette face a été apposé un poinçon de contre-marque, qui a écrasé le métal et l'a fait saillir en dehors du bord; on y distingue un tout petit cavalier passant au galop, à droite.

L'autre face représente une figurine de femme drapée, tenant de la main gauche une corne d'abondance, de la droite, une balance; autour, la légende ΔΙΚΑΙΟΣΥΝΗ, qui, rapprochée de ce dernier attribut, ne laisse aucun doute sur l'identité du personnage symbolique; c'est une « Justice », allégorie bien en situation sur un poids. Le tout est entouré d'un cercle et donne à première vue l'impression d'un revers monétaire. Il est très probable, en effet, que nous avons là la copie d'une véritable monnaie; on trouverait peut-être celle qui a servi de modèle à l'artiste, par exemple dans les nombreuses variétés des bronzes romains d'Alexandrie qui, par sa proximité de Gaza et d'Ascalon, a exercé une grande influence sur ces villes¹. Il est possible, en outre, étant donnée surtout la corne d'abondance, que cette Dikaïosynè soit ici une personnification d'Isis qui, nous le savons par ailleurs, était adorée sous ce vocable². Cette figurine de femme offre de grandes ressemblances avec celle qu'on voit sur l'une des faces d'un poids en plomb étudié autrefois par de Longpérier³, qui y reconnaissait une Fortune; la pose générale est exactement la même, la seule différence, c'est que la main

1. Par exemple, comme je l'ai démontré dans mon ouvrage cité plus haut (p. 422), pour le calendrier de Gaza, identique comme construction au calendrier alexandrin.

2. *C. I. G.*, n° 2295 k.

3. De Longpérier, *Œuvres*, vol. II, p. 213.

gauche, au lieu de tenir une balance, s'appuie sur une ancre(?). M. de Longpérier rapportait ce poids à la ville d'Antioche, dans le monnayage de laquelle on retrouve ce type de la Fortune.

La légende inscrite sur la face principale de notre poids est ainsi conçue :

Ἔτους ΓΠ', β' ἐξαμήνου, ἐπὶ Ἀλεξάνδρου Ἀλφίου ἀγορανόμου :

« De l'an 86, 2^e semestre, sous Alexandros Alphios, agoranome. »

La mention de l'agoranome vient confirmer le fait, déjà établi depuis longtemps par des monuments similaires¹, qu'en Syrie comme ailleurs, le contrôle des poids et mesures rentrait dans les attributions des agoranomes. L'un des deux poids de Gaza que j'ai cités plus haut² est également inscrit au nom d'un agoranome, Dikaïos³.

L'indication du second semestre, β' ἐξαμήνου, est curieuse. Elle se retrouve, avec un libellé légèrement différent, sur un poids en plomb conservé au Musée Kircher et cité par le P. Secchi⁴ : ἀγορανομῶντος τῆν ἐξαμήνον Τ(του) Αἰλίου Δομιτιανοῦ. Le rapprochement des deux légendes est de nature à faire croire que l'exercice de l'agoranome, au moins en ce qui concernait son rôle de vérificateur des poids et mesures, avait une durée de six mois⁵.

1. De Longpérier, *l. c.* (1847). Le fait n'était donc pas ignoré, comme l'a dit récemment (*Bulletin de l'Académie*, 1897, p. 231) le Dr Rouvier, insuffisamment informé.

2. Clermont-Ganneau, *l. c.*

3. On remarquera que, sur l'un et l'autre poids, ne figure qu'un seul agoranome ; tandis que, sur les poids d'Antioche, ces magistrats forment un couple de deux. Les poids de Béryte et de Laodicée-sur-Mer publiés récemment par le Dr Rouvier (*Bulletin*, p. 228 et 229), ne portent également que le nom d'un seul agoranome.

4. Secchi, *Campione d'antica bilibra*, etc, p. 16.

5. Cf., pour l'indication du semestre, une inscription de Séleucie de Piérie (*Bull. de Corr. hellén.*, 1897, p. 75), où nous voyons la prêtresse en charge ainsi désignée : ἐν τῇ δευτέρῃ ἐξαμ(ή)νῃ τοῦ δ' ἔτους. Le mot δευτέρα justifie ma lecture de la sigle β', et montre bien qu'on ne doit pas la rapporter au groupe des sigles numériques qui déterminent l'année en lisant πβ' et en prenant ; pour une simple abréviation, comme on pourrait être tenté de le faire.

A quelle ère faut-il rapporter la date de l'an 86? En raisonnant dans l'hypothèse que le poids est réellement originaire de Gaza, on serait, tout d'abord, tenté de supposer qu'il s'agit de l'ère propre de cette ville, dont j'ai réussi autrefois à fixer avec précision le point de départ au 28 octobre 61 avant J.-C.¹. Mais l'an 86 de Gaza nous reporterait à l'an 23-26 de notre ère, c'est-à-dire à une époque beaucoup trop haute, semble-t-il, pour la paléographie de nos légendes et le style de la figurine. En dehors de son ère propre, Gaza s'est servie, au moins pendant un certain temps, d'une autre ère, datant de la visite de l'empereur Hadrien, en 130 J.-C., visite ayant eu pour résultat la fondation d'une grande fête locale, l'*Ἀδριανή*, et peut-être même, comme je l'ai indiqué autrefois², l'érection de Gaza en colonie romaine. Notre date, rapportée à cette dernière ère, nous donnerait 246 J.-C., ce qui est peut-être, par contre, un peu bas pour l'aspect du monument. En outre, cette ère hadrienne paraît avoir été une ère circonstancielle, dont l'usage ne s'est peut-être pas prolongé bien longtemps, et l'ère propre de Gaza n'a pas dû tarder à reprendre le dessus; en tous cas, c'est cette dernière qui figure sur les nombreuses inscriptions chrétiennes que j'ai découvertes dans le temps à Gaza. C'est pourquoi je me demande si, par hasard, notre poids n'appartiendrait pas à la ville d'Ascalon, toute voisine de Gaza. L'ère propre d'Ascalon commence en l'an 104 J.-C.; calculée sur cette base, notre date de 86 correspond à 190 J.-C., époque moyenne qui conviendrait bien au style du monument et à la paléographie des caractères.

J'hésite à étendre la même conclusion au poids que j'ai publié dans mes *Archæological Researches in Palestine* et que j'ai cité plus haut. Ce poids aurait été trouvé, paraît-il, à Beit Lahyâ (la Bethelia de Sozomène), située entre Gaza et Ascalon. Il porte la date 164, qui, rapportée à l'ère d'Ascalon, correspondrait à 268 J.-C.; ce serait une époque bien basse. Mieux vaut donc

1. Clermont-Ganneau, *Archæolog. Researches in Palestina*, vol. II, p. 424.

2. *Ib.*, p. 429, cf. 399.

peut-être, pour ce dernier poids, s'en tenir, comme je l'avais fait, à l'ère de Gaza, qui nous reporterait à la date, archéologiquement plausible, de 103-104 J.-C. ¹.

§ 12.

Le dieu Tamouz et Melek Tâoùs.

M. Lidzbarski a publié² un curieux exposé de la religion des Yezidis, contenu dans un mémoire en langue arabe présenté par ceux-ci lorsqu'en 1872, le gouvernement turc voulut les astreindre au service militaire.

Chemin faisant, M. Lidzbarski propose ingénieusement de reconnaître dans le nom mystérieux de l'idole fameuse des Yezidis, *Melek Tâoùs*, une déformation, par étymologie populaire, de celui de *Tâoùz*, divinité des anciens Harraniens, qui, elle-même, comme le pensait Chwolson, ne serait autre chose que le nom de *Tamouz*, avec le changement, fréquent dans le dialecte kurde parlé par les Yezidis, de *m* en *ou*.

Le rapprochement est spécieux. On peut objecter, toutefois, qu'aucune des fêtes du Melek Tâoùs des Yezidis ne tombe dans le mois de juillet, le mois spécifique du dieu *Tamouz* qui semble bien lui avoir donné, ou emprunté, son nom.

§ 13.

Jéhovah et la déesse Qadech.

Ibn Khaldoun nous a conservé une légende bien curieuse, relative aux origines de la Sakhra, de la roche sainte de Jérusalem sur laquelle s'élève la mosquée vénérée, héritière authentique du Temple juif :

« La mosquée d'El-Aqsa, nous dit-il, fut, au temps des Sabéens,

1. Clermont-Ganneau, *Archaeological Researches in Palestina*, vol. II, p. 399, note.

2. *ZDMG.*, vol. LI, fasc. 4.

un temple de Vénus ; on oignait d'huile la Sakhra en son honneur. Plus tard les Israélites s'en emparèrent ¹. »

Qui sait si sous cette légende ne se cache pas quelque fond de vérité, qui nous fait toucher aux arcanes les plus mystérieux de la religion primitive des Israélites ? Qui sait si le culte de la roche sacrée, de la sainte Sion, *Har Qodech*, ne se rattache pas effectivement à quelque vieux sanctuaire consacré à la Vénus sémitique, à une de ces multiples Qadech, adorées un peu partout en Syrie ? à une Qadech jébuséenne ayant, sous la forme populaire de *Qoudeüs*, légué son vocable même à la Jérusalem historique ², en même temps qu'elle cédait la place à Jéhovah, ou, peut-être bien, en même temps qu'elle la partageait avec lui en qualité de parèdre ?

Voilà qui est bien propre à donner à réfléchir, quand on se rappelle le rôle mythique si extraordinaire de la Rouah Qodech de Jéhovah, et l'entité du Saint-Esprit marquée de tant de traits féminins ³.

§ 14.

Le « puits » des Tombeaux des rois de Juda.

On a contesté ⁴ la valeur de l'induction que j'ai cru pouvoir tirer de l'expression caractéristique : ἐπὶ τῷ στήθει « sur » ou « auprès de la bouche », dont se sert Josèphe pour définir la position du monument expiatoire d'Hérode par rapport à l'entrée de l'hypogée des rois de Juda à Jérusalem ⁵. Il est certain que le mot *στήθων* peut s'appliquer à un orifice vertical, tel que l'ouverture d'une caverne dans le flanc d'une montagne, aussi bien qu'à un orifice horizontal tel que la bouche d'un puits. Mais, si le sépulcre avait

1. *Prolégomènes*, II, p. 263 (texte arabe, p. 222).

2. Devenue ainsi l'homonyme moderne des anciennes villes de Kadech ou Kedech, si nombreuses en Syrie.

3. Voir, pour cette question capitale de la parèdre féminine de Jéhovah, les vues que j'ai esquissées dans la *Revue critique*, 12 janvier et 1^{er} mars 1880.

4. W. F. Birch, *Pal. Explor. Fund Quarterly Stat.*, 1898, p. 161.

5. *Recueil d'archéologie orientale*, vol. II, p. 260.

réellement une entrée *en forme de porte*, comme on le suppose, pourquoi Josèphe n'a-t-il pas dit alors tout simplement : ἐπὶ τῇ θύρᾳ?

Il est à noter, d'ailleurs, que l'historien juif emploie expressément, dans son récit de la violation de l'hypogée par Hérode, le verbe καταλθεῖν, *descendre*. A rapprocher aussi le passage (*Ant. J.*, VIII, 13 : 3) où il dit que les *thekai* des rois étaient enfouies avec tant d'art sous le sol qu'elles étaient invisibles pour ceux qui entraient dans le *mnèma*.

Quant à ἐν avec le datif, cette préposition peut marquer la superposition aussi bien que la juxtaposition; voir la façon dont la version des Septante¹, dans l'épisode de Jacob et Rachel, décrit la manœuvre de la grosse pierre qui fermait « la bouche du puits » de Laban : ἐπὶ τῷ στόματι τοῦ σπλάγος, « sur la bouche du puits ». On remarquera, en outre, ici l'expression στόμα — dont στόμας n'est que le diminutif — rendant littéralement l'hébreu עַל פִּי הַבַּאֵר².

§ 13.

L'hémisphère, absida ou ciborium du Martyrion de Constantin et de la Mosquée d'Omar.

Je crois avoir réussi à établir précédemment³ que l'hémisphère énigmatique dont parle Eusèbe, dans sa description du *Martyrion* élevé par Constantin à Jérusalem auprès du Saint-Sépulcre, était identique à l'*absida* des descriptions des pèlerins subséquents, et que ni l'un ni l'autre de ces termes ne pouvait s'appliquer à ce que nous appelons aujourd'hui une *abside*, c'est-à-dire à la partie circulaire par laquelle se termine à l'est le vaisseau des églises byzantines régulièrement orientées. J'ai montré, en outre, que ce ne saurait être, encore bien moins comme on l'avait supposé, la coupole de l'Anastasis, ou église de la Résurrection.

1. Genèse, xxix, 2 (hébreu 3), 8, 10.

2. A noter, en passant, l'étroite analogie de l'hébreu et du grec en ce qui concerne la filiation des idées : פֶּה et στόμα « bouche », désignant, dans l'une et l'autre langue, ce que nous appelons le « fil » de l'épée.

3. *Recueil d'archéologie orientale*, vol. II, pp. 353 et 407.

Je crois, après y avoir bien réfléchi, que l'hémisphère ou *absida* en question n'était autre qu'un grand *ciborium*, placé à l'intérieur même de la basilique et recouvrant quelque autel, ou quelque place particulièrement vénérée. La description de l'hémisphère ou *absida*, reposant sur les douze colonnes à chapiteaux d'argent, répond tout à fait à ce que nous savons des anciens *ciboria*, qui formaient un véritable petit édicule indépendant, constitué par une coupole reposant sur des colonnettes.

Voir, par exemple, la figuration du *ciborium* dans la mosaïque de l'église de Saint-Georges, à Thessalonique, dont la coupole est un véritable hémisphère.

Nous savons que, souvent, les coupoles des *ciboria* étaient en métal, par exemple en argent. Bien qu'Eusèbe n'en dise rien, il ne serait pas impossible que l'hémisphère du Martyrion fût en ce métal, comme l'étaient certainement les colonnes qui le supportaient.

C'est également un *ciborium*, et un *ciborium* en métal, que j'incline à reconnaître dans un curieux passage d'une vieille chronique arabe qui, faute d'avoir été bien entendu, paraissait jusqu'ici fort singulier.

Eutychius¹ rapporte que le calife el-Oualid, à qui il attribue la construction de la Qoubbet es-Sakhra, édifiée en réalité, par son père, le calife 'Abd el-Melik, aurait enlevé, pour en recouvrir la Sakhra, une coupole de cuivre doré d'une église de la ville de Baalbek :

وقلع قبة كانت للتصاري في كنيسة مدينة بعلبك وكانت القبة من
نحاس مطلية بالذهب فنصبها على الصخرة

Bien qu'Eutychius se serve, pour définir cette coupole, du mot *qoubbè*, qui désigne, d'ordinaire, l'édifice même de la mosquée, il ne faudrait pas en conclure qu'il s'agit du dôme même de cet édifice. Le transport d'une pareille masse est absolument inadmissible. Je pense que ce devait être simplement un grand

1. Eutychius, ed. Selden, vol. II, pp. 372-375.

ciborium hémisphérique, qui recouvrait un autel chrétien et qui aura servi chez les Musulmans au même usage, comme une sorte de baldaquin placé à l'intérieur de la mosquée et recouvrant la Roche sainte, ou une certaine partie de cette Roche particulièrement vénérée.

§ 16.

Chroniques syriaques relatives à la Syrie arabe.

M. Brooks a récemment fait connaître des fragments intéressants d'une chronique syriaque de l'an 846, d'après un manuscrit du British Museum¹.

L'auteur aurait pu utilement rapprocher le fragment syriaque publié autrefois par Noeldeke (*ZDMG.*, vol. XXIX, 82). Je relève dans celui qu'il donne quelques faits curieux : en 797, les Arabes frappent des monnaies avec de simples légendes, sans figures; fondation d'une ville à *'In-Gero* (province de Baalbek) par Oualid, fils d'Abd el-Melik — c'est aujourd'hui *'Andjar* (contracté de *'Ain Djar*), l'antique Chalcis — il y aurait donc chance de trouver là des monuments et des inscriptions du 1^{er} siècle de l'hégire; avis aux amateurs.

La ville de Jean le « Stylite » n'est certainement pas *Yathreb* ou Médine, mais bien *El-Athareb*, de la région d'Alep, terre de prédilection des divers émules de saint Siméon — la *Cerep* des Croisés.

§ 17.

Notes sur le Haurân.

M. Rindfleisch vient de publier une étude consciencieuse sur le Haurân dans l'antiquité et de nos jours¹. Les pages consacrées au Haurân sous la domination romaine méritent particulièrement l'attention.

La carte y annexée fournira un utile commentaire au *Recueil*

1. *ZDMG.*, vol. LI, fasc. 4.

2. *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*, vol. XXI, fasc. 1.

épigraphique de Waddington. Il est regrettable seulement que l'auteur n'ait pas essayé d'y tracer la limite des provinces d'Arabie et de Syrie, en se servant du principe de la différence des ères dans les inscriptions, principe dont il parle et à propos duquel il aurait dû citer le travail estimable et ingénieux de Wright dans le *Pal. Expl. Fund Statement*, 1895, p. 67. Il y manque certaines localités, par exemple : $\Delta\chi\upsilon\acute{\alpha}\acute{\alpha}\omega\upsilon$ ($\chi\tilde{\omega}\mu\alpha$) = *Dhounceiba*, et $\text{Κ}ώ\rho\iota(\pi)\epsilon\varsigma$ = *Karîfê*, au sud de Chakra¹, et *Maximianoupolis*, qui a certes, comme je l'ai montré², de meilleurs titres archéologiques et épigraphiques à être identifiée avec Soueïdè (Soada) que Salkhad avec Tricomias.

L'auteur me semble, en général, exagérer la part des Ghassanides dans le peuplement et le développement de cette région, et négliger celle des anciens Nabatéens, qui paraissent s'y être maintenus en nombre et très tard. Il en est resté sur ce point aux idées bien vieilles de Wetzstein.

Cà et là, de véritables hérésies archéologiques. La Tychè des monnaies de Bostra n'est pas une déesse spécifique de cette ville dont le culte aurait rayonné de là dans les autres villes de la région; chaque région avait sa Tychè propre. Le Silène à l'outré est un type monétaire banal, répandu dans tout le monde romain, et symbolisant tout bonnement la condition *libre* de la colonie ou de la cité (les avis sont partagés sur ce point); il n'a rien de commun avec le culte de Dusares, lequel lui-même n'est pas d'origine sabéenne, mais certainement nabatéenne (le dieu du Chara, le pays de Petra, capitale de la Nabatène); la preuve en est que nous avons des inscriptions nabatéennes du Haurân mentionnant Dusares et bien antérieures à la date admise pour l'apparition, dans la région, de ce fameux élément sabéen dont le mirage fascine M. Rindfleisch.

Les deux inscriptions chrétiennes datées de 644 et 665 J.-C. ne prouvent pas nécessairement une résistance exceptionnelle du Haurân à l'invasion musulmane; elles prouveraient bien plutôt

1. Voir mes *Etudes d'arch. orient.*, vol. II, p. 149.

2. *Id.*, vol. I, p. 183.

la tolérance de l'Islam primitif pour les populations chrétiennes nouvellement conquises.

§ 18.

Notes sur le pays de Basan.

Les fascicules 1 et 3 du volume XX de la *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins* sont entièrement consacrés à la description topographique et archéologique de la partie méridionale du pays de Basan (entre le lac de Tibériade et Bosra), par M. Schumacher. Cette description est accompagnée d'une carte excellente, au 1/132.000^e, de la région levée par lui. Beaucoup de croquis intéressants, gravés dans le texte, plans d'édifices, vues pittoresques, copies d'inscriptions. A la fin, index général des noms de lieux, avec leurs formes arabes originales, dans l'exactitude desquelles on peut avoir toute confiance.

Parmi les inscriptions copiées par M. Schumacher, le n° 33 est à lire Ἀννῆλος Σχμῆθου πινάρετε(?) ἐθνάρχης, χιλῆς! C'est un *ethnarque*, d'extraction nabatéenne, à rapprocher de celui qui apparaît dans le n° 2196 de Waddington, sous le nom de Adrianos Soaidos Malekhos, ethnarque et « stratège des nomades ». Le n° 56 : Θα(ρ)άρης (cf. Wadd., n° 2147) Νεσσάρου, ἑτ(ων) ζ'.

Au nombre des localités à signaler, je mentionnerai *Er-Rahoûb*, aux sources du Wâdi Chellâlè, qui, réflexion faite, me semble devoir décidément être identifiée avec la fameuse *Cavea de Roob* des Croisés, de préférence à la *Rihâb* vers laquelle je penchais à un moment.

§ 19.

Les noms de la chauve-souris en syriaque et en hébreu.

M. Zenner a proposé¹ une nouvelle explication du nom, jusqu'ici énigmatique, de la chauve-souris en syriaque : *p'rah doûdo*, par *p'rah d oûdono*, « oiseau à oreilles ».

1. ZDMG., vol. LI, fasc. 4.

L'explication est ingénieuse et, bien qu'elle soulève de sérieuses difficultés philologiques, elle contient peut-être tout de même une part de vérité; l'étymologie populaire ne se gêne pas souvent pour enjamber les belles lois établies par MM. les grammairiens.

Je signalerai à l'auteur, à l'appui de son explication, qui, malgré tout, demeure assez tentante, le nom vulgaire qu'on donne chez nous à la chauve-souris : l'*oreillard*.

Je me demande, à ce propos, si les *הפרפרות* *hapharpherot*, qui sont associées aux chauves-souris ('*atallephim*), dans un *hapax legomenon* très obscur de la Bible (Isaïe, II, 20) et qu'on a généralement considérées comme des « taupes » ou des « rats », ne seraient pas, elles aussi, quelque espèce d'oiseau de nuit, ainsi que l'admettaient certains anciens commentateurs juifs.

Dans ce cas, au lieu de chercher, comme on l'a fait, une analogie lointaine dans l'arabe *فرفر* *farfar*, ne pourrait-on pas considérer *הפרפרות* comme le résultat d'une double interversion d'un composé *פרה רבות*, « oiseau de ténèbres » ? Le premier élément serait alors identique à celui qu'offre incontestablement le nom syriaque de la chauve-souris ; le second se rattacherait au verbe hébreu *רפה*, qui s'applique à la « tombée de la nuit » (cf. aussi les *Rephaïm*, « ombres, mânes »), et le tout serait à rapprocher, pour le processus de l'idée, du latin *vespertilio*.

§ 20.

Les dialectes arabes vulgaires de l'Afrique du Nord.

M. Stumme s'est adonné à l'étude spéciale des dialectes arabes parlés dans l'Afrique du Nord, en se plaçant au point de vue de la plus haute méthode scientifique. Il s'étonne avec raison que les arabisants français, qui seraient pourtant si bien en situation pour cela, n'aient pas encore été tentés de faire pour les dialectes populaires de l'Algérie, de la Tunisie et même du Maroc ce qui a été si bien fait déjà pour ceux de l'Égypte et de la Syrie. Je

partage tout à fait son sentiment; j'ai même plusieurs fois exprimé ce regret à quelques-uns des représentants de notre jeune école orientaliste, m'efforçant d'appeler leur attention et d'aiguiller leur activité de ce côté. Jusqu'ici j'ai prêché dans le désert. Puissent l'exemple et la juste objurgation de M. Stumme lui susciter parmi nous quelques vaillants émules ! Il y aurait à faire sur ce terrain tant de travaux du plus grand intérêt; j'entends des travaux philologiques vraiment dignes de ce nom; car nous ne manquons pas d'ouvrages pratiques, assurément estimables, mais ne répondant guère à ces desiderata. L'État, dont l'intervention est malheureusement trop souvent nécessaire chez nous pour ce qui touche aux besoins de la science, devrait bien, à défaut de l'initiative individuelle qui se dérobe, provoquer d'office des recherches dans ce sens. Assurément, il est assez singulier que ce soit dans des ouvrages allemands qu'il nous faille jusqu'à nouvel ordre chercher des renseignements autorisés sur le langage propre et la pensée intime des populations arabes de l'Afrique du Nord vivant dans nos sphères d'action ou d'attraction.

Mais c'est surtout au point de vue de la philologie comparée sémitique que je voudrais présenter quelques observations à propos de certains faits recueillis par M. Stumme au cours de ses recherches.

I

M. Stumme a déjà publié un recueil contenant la transcription rationnelle des contes et poèmes tunisiens, dont je ne puis parler ne le connaissant que par ouï-dire¹. Il nous promet prochainement une Grammaire du dialecte arabe de la ville de Tunis, qui sera la très bienvenue.

Aujourd'hui il nous donne² un ensemble de chants bédouins recueillis par lui, pendant son séjour à Tunis, de la bouche d'un

1. *Tunisische Maerchen und Gedichte*, 2 vol.

2. H. Stumme, *Tripolitunische-Tunisische Beduinenlieder*. Leipzig, Hinrichs, vi-307 pp. in-8, 1894. — Cf. A. Wagnon, *Chants des Bédouins de Tripoli et de la Tunisie*, traduits d'après le recueil du Dr H. Stumme. Paris, Leroux, vi-37 pp. in-8, 1894.

certain Bilgâsem. chanteur de profession, originaire du Matmâta dans le pays de Gâbès, vers la frontière de la Tunisie et de la Tripolitaine. La source unique à laquelle il a puisé n'est peut-être pas d'une entière pureté; son chanteur était de race berbère et, bien qu'il présentât la garantie d'être illettré, M. Stumme nous laisse entrevoir que, derrière son répertoire, il doit exister un recueil écrit auquel celui-ci est emprunté. Ce dernier fait me semble de nature à diminuer un peu la valeur des matériaux philologiques et autres contenus dans ces chansons. Quand la parole vivante a déjà passé par le laminoir de l'écriture savante, elle a pu subir des transformations et des altérations qui n'en font plus qu'un document du second degré. C'est déjà de la matière ouvrée.

Nous avons là, du reste, de vraies chansons faites sur des mètres et dites sur des airs populaires que M. Stumme étudie avec un soin minutieux. Peut-être aurait-il eu profit, pour ces questions si ardues de quantité et d'accentuation, à consulter le mémoire si pénétrant de notre regretté Stanislas Guyard.

Ces petits poèmes, plus ou moins primitifs, ne sont pas sans quelque mérite littéraire, bien que ce mérite nous paraisse être un peu surfait par M. Stumme, et plus encore par son traducteur M. Wagnon, qui vient de nous en donner une bonne version française dégagée de tout appareil scientifique, mais avec des élégances et des raffinements qui ne sont pas toujours dans l'original.

Jusqu'à quel point devons-nous les considérer comme des poèmes du désert inspirés par la vraie muse bédouine? C'est ce que je ne saurais dire. Plusieurs portent la marque évidente d'une facture bien moderne; la mer y joue un rôle assez fréquent, et il semble par endroit qu'on y entend, mêlé au chant monotone et sauvage du vrai Bédouin, fils du désert, l'écho de celui des anciens pirates de la côte barbaresque, écumeurs de la Méditerranée. Ces chansons forment un total de 975 vers que M. Stumme reproduit en caractères arabes, en transcription rigoureusement phonétique, et en traduction, traduction qui parfois tourne à la

véritable paraphrase. Il faut le remercier d'avoir placé le texte arabe en regard de la transcription, car vraiment cette transcription, hérissée de signes conventionnels incompréhensibles aux profanes, serait, sans ce secours, pénible à suivre même pour les professionnels.

Le véritable intérêt du recueil réside, pour nous autres simples philologues, dans le commentaire qui le précède, les notes qui l'accompagnent et le glossaire qui le suit. Quelques observations faites au courant de la lecture :

Dans la prononciation $z''if$ pour $s''if$, سيف « compagnon », je ne crois pas qu'il faille, comme le dit M. Stumme, attribuer le changement du *sin* initial en *zain'* à une prétendue action lénitive du *f* final. J'y verrais plutôt une action de contact du 'ain, qui, dans son genre, et malgré son horrible raucité, est une véritable articulation de l'ordre dit des douces (précédée de la résonance buccale), et, comme tel, est susceptible de faire passer au même ordre la forte qui le précède.

La confusion totale des consonnes emphatiques avec les naturelles, sans les compensations qui l'accompagnent d'ordinaire, est un phénomène phonétique passablement surprenant. Tien-drait-elle par hasard à l'origine berbère du chanteur sous la dictée duquel transcrivait M. Stumme, ou à l'insuffisance de l'oreille du transcripteur? Dans les deux cas ce ne serait plus alors qu'une équation personnelle à éliminer des conclusions générales.

Le changement de la chuintante initiale en sifflante pure se retrouve dans les dialectes de la Syrie; j'ai noté par exemple, à Naplouse — terre classique du traditionnel *chibboleth* — *sadjara* pour *chadjara*, شجرة, « arbre », exacte contre-partie du pluriel *asdjâr* = *achdjâr* اشجار, à Tunis; de même, la façon curieuse

1. Je me sers à dessein de ce nom qui est resté, en arabe vulgaire, le nom courant du ج, appelé en arabe littéral *za* ou *ze*, afin d'avoir l'occasion de faire remarquer une fois de plus combien l'arabe vulgaire est plus conservateur, en nombre de cas, que l'arabe savant.

dontroquent les voyelles, dans certaines formes verbales, est chose courante dans la prononciation syrienne (*yiqēṭ'lou* pour *yagto-lou*, يَقتُلُوا « ils tuent »).

Au point de vue lexicographique il y a plusieurs faits intéressants à noter. M. Stumme avoue qu'il n'est pas toujours sûr d'avoir saisi le vrai sens de diverses expressions insolites, et lui-même avertit que les explications qu'il en a recueillies à Tunis peuvent être entachées de certaines influences extérieures, ce qui les rend suspectes aux yeux de la critique. L'apparition de quelques éléments berbères est peut-être bien à porter à l'actif de la nationalité du chanteur.

Entre autres mots, M. Stumme signale comme bizarres et difficilement explicables : *koût*, كَوْتُ « cheval », et *sâï*, سَاي « lait ». Pour le premier, les rapprochements avec le malais (!) *kouda*, et même avec l'arabe *qaud*, قَوْد, ne sont guère satisfaisants ; il ne m'est même pas démontré que, dans le texte, le mot *koût* ait le sens spécifique que lui prête M. Stumme d'après son *Erklaerer* indigène. Quant à *sâï*, au lieu d'aller chercher midi à quatorze heures, comment M. Stumme n'a-t-il pas vu que c'est tout bonnement l'arabe classique *saiy'*, سَيَّ « lait surabondant » (cf. *saiya'* سَيَّ « tirer le lait surabondant ») ; l'*â* long est peut-être bien ici une erreur de transcription, et l'expression *sâï* (ou *sâi*) *el-khelef*, traduite par « le lait des chamelles venant de mettre bas », semble signifier simplement « lait du pis (خَلْفٌ, *khilf*, prononcé normalement, en arabe vulgaire, *khélëf*) », non pas des chamelles, mais tout naturellement de la jument maternelle, tétée par le poulain du poète.

Dans la locution elliptique *bâlak*, بَالِك, « prends garde », (littéralement : « ton esprit ! »), le verbe à suppléer est *dîr*, دِير (« tourne » = « tourne ton esprit »), ou *roudd*, رَد, comme il appert des locutions complètes usitées dans divers dialectes arabes.

L'idiotisme tunisien *hâra*, حَارَة, pour désigner un groupe de

quatre choses quelconques, est extrêmement curieux. Le mot dans cette acception ne serait-il pas apparenté pour le sens, comme il l'est pour la forme, à *hâra*, « quartier, rue »? La *hâra* était peut-être à l'origine un îlot, un carré de maisons limité par quatre voies se recoupant à angle droit (cf. pour l'analogie de l'idée, le turc *tchârchoû*, « marché, rue », du persan *tchehâr-sou* « quadrilatère »). L'expression *hârtîn zîtoûn*, حارتين زيتون, « 8 olives » (littéralement « deux *hâra*, deux quaternes d'olives ») serait à concevoir, dans ce cas, comme signifiant pour ainsi dire : « deux carrés d'olives » ; un peu dans le sens où nous disons : une « partie carrée », une « période carrée » (cf. l'anglais *square*, « place carrée » et, autrefois, « nombre de quatre »).

Si l'énigmatique *Marmoir*, مرمور, désigne bien « le désert », ne pourrait-on y voir une survivance du nom de la Μαρμαρική libyenne, la grande zone de sables déserte de l'antique Cyrénaïque correspondant au désert de Barka? N'oublions pas que la scène est placée justement dans cette région.

Je suis bien tenté de rapprocher avec M. Stumme le mot *d'moùd*, دمود « semblable, pareil », de l'hébreu et de l'araméen *demoût*, דמוט; pour la transformation de *oût*, وت, final. en *oùd*, ود, cf. *Djâlôût* جالوت = *Djâlôud* جالود, « Goliath ». Je croirais, dans l'espèce, à un emprunt peut-être tardif, plutôt qu'à une véritable dérivation séculaire, bien qu'il faille s'attendre à retrouver de très anciens éléments sémitiques conservés comme des blocs erratiques dans ces dialectes barbaresques trop dédaignés jusqu'ici; c'est ainsi que j'ai démontré, autrefois, que le verbe phénicien, et spécialement punique ܫܠܟ, *chillek*, « sauver, délivrer », inconnu dans ce sens au reste de la famille sémitique, s'était maintenu identique, comme forme et comme sens, dans le verbe arabe *sellek*, سلك, appartenant en propre aux dialectes d'Afrique à l'exclusion des dialectes vulgaires orientaux et de l'arabe littéral lui-même ¹.

1. Recueil d'archéologie orientale, vol. I, p. 165.

Pour les plantes appelées *šimāḡ* et *tayibèt el-ism*, voir mon *Recueil d'archéologie orientale*, vol. II, p. 21 et 402.

II

M. Stumme n'a pas tardé à tenir la promesse qu'il nous avait ensuite faite en publiant ses contes et poésies de Tunisie, et, ses chansons de Bédouins de la Tripolitaine, dont je viens de parler. Il nous a donné, deux ans après, la grammaire du dialecte arabe tunisien¹ ou, plus exactement, du dialecte parlé dans la ville même de Tunis, ce qui n'est pas tout à fait la même chose; et cette grammaire est telle qu'on pouvait l'attendre après les excellents travaux de l'auteur sur ce terrain qui lui est si familier. Elle répond à toutes les exigences de la science philologique; peut-être même les dépasse-t-elle dans un excès de rigueur scientifique qui se traduit par un système de transcription et de figuration conventionnelles d'une complication vraiment exagérée.

Ce défaut est particulièrement sensible dans cette masse d'équations algébriques à l'aide desquelles M. Stumme a imaginé de représenter les types grammaticaux des formes phonétiques propres au dialecte tunisien. Quand on en arrive, par exemple, à des équations de ce genre : $c^1 \vee \frac{w}{j} \vee c^3$ pour figurer certains types de diminutifs populaires, c'est, on l'avouera, compliquer comme à plaisir l'étude de phénomènes beaucoup plus simples en eux-mêmes. Il faut une attention extrême même aux gens du métier, pour suivre l'auteur dans ses explications ainsi hérissées de formules rébarbatives, où, grisé d'une sorte d'ivresse mathématique, il fait appel à toutes les ressources de l'algèbre. Et encore — je parle pour moi — n'y réussit-on pas toujours, et doit-on avoir recours aux exemples, heureusement cités en abondance, pour savoir parfois ce qu'il a voulu dire au juste.

Assurément il y a dans l'arabe parlé une foule de réactions pho-

1. H. Stumme, *Grammatik des Tunisischen Arabisch, nebst Glossar*. Leipzig, 1896, Hinrichs, viii-183 pp. in-8.

nétiqnes d'une nature très délicate, dont la notation vocalique de l'arabe classique ne tient nul compte, et qu'il est nécessaire de mettre en évidence par un mode de transcription approprié. Mais celui choisi par M. Stumme n'est guère heureux, à mon avis. Ses symboles, à eux seuls, constituent une langue à part dont on a à se rendre maître avant d'être en état d'aborder le dialecte même que sa grammaire se propose de faire connaître et — c'est là le but final d'une grammaire — d'enseigner. Or, il est certain qu'au point de vue proprement didactique, cette grammaire n'est pas utilisable. C'est une œuvre de haute philologie, mais de philologie transcendante, inabordable à quiconque n'est pas déjà très ferré sur l'arabe. Je plaindrais ceux qui, sans autre étude préalable, voudraient s'en servir tout uniment pour apprendre la langue parlée à Tunis.

Et pourtant, il eût fallu peu de chose pour lui donner ce caractère didactique, sans sacrifier pour cela rien de la précision scientifique. Il suffisait, au lieu de recourir à tous ces symboles, au lieu de raisonner sur des abstractions, de raisonner sur des espèces, en prenant tout bonnement des mots types, mais de vrais mots. Si jamais l'on songe à traduire cette grammaire en français, — et ce serait à souhaiter car, débarrassée de cet appareil rebutant et, je crois, inutile, elle pourrait rendre de vrais services à nos compatriotes résidant en Tunisie — je conseillerais fort à l'auteur de la remanier de fond en comble dans ce sens.

La lecture de la grammaire de M. Stumme m'a convaincu une fois de plus du bien fondé de cette vue que j'ai émise il y a bien des années, et qui avait pu sembler alors paradoxale, c'est que la notation idéale de la phonétique de l'arabe vulgaire serait, en réalité, la notation vocalique introduite par la Massore dans le texte hébreu de la Bible. C'est, des deux côtés, absolument le même ordre de phénomènes, issus des mêmes causes : des ruptures d'équilibre vocalique dans les mots, provoquées, soit par leurs rapports entre eux, soit par l'addition de divers éléments grammaticaux.

L'on peut reprocher à M. Stumme de n'avoir pas suffisamment

dégagé de l'ensemble des faits, d'ailleurs si minutieusement exposés par lui, les quelques lois fondamentales qui président à toutes ces variations phonétiques et qu'il aurait dû inscrire en tête de sa grammaire. Par exemple, la loi du déplacement de l'accent tonique et de ce que j'appellerai la voyelle motrice, selon que le substantif est à l'état absolu ou à l'état construit, ou, d'une façon plus générale selon que le mot, substantif ou verbe, est isolé ou engagé dans certaines combinaisons¹; l'influence organique de la nature de la consonne sur la coloration de la voyelle venant en contact avec elle, etc.

Le § 2 contient un tableau très complet des assimilations de consonnes réagissant l'une sur l'autre² (tableau qui, soit dit en parenthèses, aurait dû être éclairé d'exemples *immédiats*). Mais il n'eût pas été superflu de traiter aussi spécialement des altérations spontanées de certaines consonnes; par exemple, cette transformation assez surprenante de la sifflante simple en emphatique, sans aucune de ces causes qui la justifient d'ordinaire. C'est là également qu'il aurait convenu de relever cette dégénérescence propre à la côte de Barbarie du *j* (ج) en *z* (ز), en présence d'un autre *z*, même quand les deux articulations sont séparées par l'intervention d'une voyelle; et d'autres menus faits de même espèce, qui ont été consciencieusement notés, mais de façon trop incidente. En un mot, la matière recueillie par M. Stumme l'a été avec une conscience et une exactitude à laquelle je suis heureux de rendre hommage; mais elle gagnerait — pour parler sa langue — cent pour cent à être ouvrée à nouveau.

1. L'on peut dire, en thèse générale, que l'état dynamique du mot tend à remettre en sa vraie place la voyelle primitive, l'état statique à la déplacer. Le vocalisme maugrebin présente un accord remarquable avec le vocalisme araméen par sa prédilection pour faire porter le centre de gravité du mot, verbe ou substantif, sur la seconde radicale quand ce mot est au repos, et à le faire remonter sur la première radicale quand ce mot est en mouvement.

2. Le dialecte tunisien pousse très loin ces assimilations. Il en arrive à dire, par exemple, *ḥayr-rājli* « le cheval de mon homme », pour *ḥayn rājli*, حصان راحلي.

Si minutieuse que soit la méthode de transcription adoptée par l'auteur, il me paraît qu'elle n'a pourtant pas tenu compte de certains faits essentiels qu'il eût été bon à tous égards de mettre en lumière à l'aide d'un artifice quelconque.

Ainsi — et ceci s'applique à tous les dialectes arabes — en ce qui concerne l'élimination, dans la prononciation, des voyelles brèves non accentuées, j'estime qu'aussi bien pour la pratique que pour la théorie, il y aurait eu avantage à marquer la présence latente de ces voyelles par un signe tel qu'une apostrophe; attendu que, dans certaines conditions, elles sont susceptibles de réapparaître sous une forme plus ou moins authentique. Par exemple, *skîr*, سكر « il s'est enivré », se prononce assurément ainsi dans les dialectes barbaresques; je crois, pourtant, qu'il serait plus rationnel de l'écrire *s'kîr*, puisqu'au pluriel l'on dit *sîkrû*, سكروا (que j'écrirais, d'après ce système, *sîk'rû*); l'on verrait ainsi immédiatement comment les formes barbaresques se rattachent aux formes orientales *sîlîr* et *sîl'rû*, et comment le tout se ramène à l'arabe classique pleinement vocalisé *sakira*, *sakirû*. De même *jîlbsû*, يلبسوا « ils revêtent », gagnerait à être transcrit *jîlb'sû*; *jîbîrkû*, يبركوا « ils s'agenouillent », *jîbîr'kû*; *jîktbû*, يكتبوا « ils écrivent », *jîkt'bû*; ce qui ferait mieux comprendre les variétés, *jîktîbû* (forme normale que j'écrirais *jîktîbû*), *jîkîtbû* (= *jîkî't'bû*), *jîkîttîbû* (= *yîkîttîbû*) où la voyelle voltige pour ainsi dire, se posant tantôt sur une consonne, tantôt sur une autre. S'il me fallait définir d'un mot ce mécanisme extrêmement délicat du vocalisme mobile interne qu'on retrouve, sous une forme ou sous une autre, dans tous les dialectes arabes vulgaires, je dirais que les voyelles brèves sont en équilibre instable, mais que leur poids total est invariable.

De même aussi pour les substantifs, il serait plus rationnel de transcrire *q'bâ'r* قبر « tombeau », au lieu de *qbâr*, ne fût-ce que pour faire pressentir le changement qui, à l'état construit, ramène le mot à sa forme normale *qábr*; cf. *ktéf* et *kítf*, كتف « épaule »

(= *k'těf* et *k'ítf*); et ainsi de suite à travers toutes les formes de la grammaire.

Cette apostrophe n'est rien, si l'on veut; mais elle est tout, si l'on se place à un point de vue logique; c'est un zéro, mais un zéro indispensable dans l'énoncé précis des phénomènes; c'est l'équivalent du *cheva*, ce pivot de la vocalisation hébraïque. Combinées d'une part avec l'emploi d'un signe spécial tel que °, marquant les voyelles brèves, prosthétiques et épenthétiques, non organiques, dont le jeu constitue la principale difficulté des dialectes d'arabe vulgaire; d'autre part, avec la notation de l'accent tonique (toujours scrupuleusement observée par M. Stumme), cette convention me paraît suffire pour traduire d'une façon adéquate le mécanisme phonétique de tous les dialectes d'arabe vulgaire, tout en en rendant sensible la raison d'être, au regard de l'arabe classique.

Il y a peu de critique de détail à faire. Je crois qu'il serait difficile de trouver en défaut l'exactitude de M. Stumme. Ça et là, quelques bonnes observations de philologie générale montrant une fois de plus le parti qu'on peut tirer de l'étude, trop dédaignée par d'aucuns, de ces dialectes dits vulgaires. Ainsi, la forme exceptionnelle du duel de *bydha*, بضة « testicule », *bádh-tín*, باضتين, justement rapproché de la forme hébraïque *báttim* ou *báttim*, בתים, pluriel de *bayit*, בית « maison », sur laquelle les grammairiens ont tant disputé. En revanche, je doute fort que *hákkar* (حَكَر ou حَقَّر) « penser, évaluer », ait quelque chose à voir avec l'hébreu חָקַר *haqar*, et puisse être une survivance punique.

M. Stumme fait remarquer, comme une anomalie qu'il n'explique pas, que *sinnín*, سِنَّين, pluriel de *sinn*, سِنَّ « dent », est traité comme un duel à l'égard des suffixes; on devrait dire, d'après les errements de l'arabe vulgaire, *sinnínu*, « ses dents », et l'on dit *sinníh*. Pourquoi cela? Je crois que cela vient de ce que *sinnín* est un duel réel, au même titre que *ídín*, يَدَيْن « les

deux mains ». *rijlîn*, رجلين « les deux pieds », etc., et qu'il s'agit des dents considérées comme un ensemble double, les *deux rangées* de la mâchoire supérieure et inférieure; le mot rentre ainsi dans l'analogie générale du duel s'appliquant aux parties du corps qui vont par paires. C'est à ce point de vue que se place l'hébreu qui, employant le même mot, s'en sert de même au duel (שן *chenn*, « dent »; שיניים *chinnaim*, « les dents »). C'est à ce point de vue également que s'est placé l'araméen, qui se sert précisément du duel pour le même mot, שנין *chinnain*, « les dents »¹. Ce dernier fait est d'autant plus significatif que, comme on le sait, l'araméen a généralement laissé tomber en désuétude l'usage du duel et ne l'a conservé que pour certains substantifs rentrant dans cette catégorie spéciale des membres doubles par symétrie².

P. 123. — *Hijä elgámra bîdha*, هي القمرة بيدها, est traduit par « Sie ist der Mond selber ». Cette traduction, prise au pied de la lettre, impliquerait l'existence dans le dialecte tunisien d'une forme féminine pour désigner la lune, qui est toujours considérée en arabe comme une entité masculine. Il est probable qu'il faut entendre ici *gamra* au sens soit de *qamira* قَمَرَة, soit de *qamrâ*, قمرَاء, non pas la lune, mais la nuit éclairée par la lune, une nuit *enlunée*, comme nous disons « une journée ensoleillée ». Un mot de commentaire n'eût pas été de trop.

P. 127. — Le pluriel *nçâf*, de *nufç*, نصف, « moitié » (pour *nufç* = *niçf*), se rattache régulièrement au pluriel *ançâf* (avec aphérèse de l'élif initial : *nçâf*); la forme correcte a été maintenue au pluriel, d'un usage moins fréquent que le singulier, voilà tout; et je ne crois pas qu'il faille chercher la raison de cet écart entre

1. Daniel, II, 34.

2. Voir sur cette question du duel araméen ce que j'ai dit autrefois dans mon *Recueil d'archéologie orientale*, I, p. 148.

les formes du singulier et du pluriel, dans un prétendu désir d'éviter une confusion avec le pluriel de *nfés*, نفَس « souffle ».

J'ai peine à admettre que l'adverbe composé *qrîblä* « presque » soit une déformation de *qrîb-idhî*, malgré le renvoi aux exemples discutables des *Beduinenlieder* pour *idhâ ilâ*.

Est-il bien sûr que *zâda* soit une altération du substantif *ziâda*, زيادة, dans les locutions telles que *zâda hiya djât...* « elle aussi est venue » (littéralement : « en plus »)? Ce mot ne serait-il pas tout simplement le verbe *zâda*, زاد, employé à l'état invariable, une sorte d'auxiliaire du genre de *mâdam*, ما دام « tant que », *mâzâl*, ما زال « encore », *âd* et *mâ'âdch* ما عادشى pour exprimer la réitération ou la non-réitération d'un acte, etc. ¹.

La véritable étymologie de *deggâz*, « diseur de bonne aventure », est encore à trouver. J'ai entendu prononcer à Benghâzi : *teggâz*, تقّاز.

III

Poursuivant ses intéressantes études sur les dialectes arabes de l'Afrique du Nord, M. Stumme vient de les enrichir d'un nouveau volume, consacré cette fois au dialecte de la Tripolitaine ².

Celui-ci présente les mêmes qualités que j'ai déjà louées dans les précédents, et aussi les mêmes défauts : complication extrême et, à mon sens, inutile, du système de transcription, abus des formules grammaticales à tournure algébrique; en outre, trop grand individualisme de la source presque unique à laquelle il a puisé la matière traitée par lui. C'est moins le dialecte collectif de la Tripolitaine dont l'auteur nous présente l'analyse micro-

1. Je reconnais que, dans cette hypothèse, il resterait à expliquer le maintien de l'*a* final; on attendrait *zâd* en arabe vulgaire. Mais, d'autre part, la disparition de l'*i* long de *ziâda*, même en admettant une influence perturbatrice du *z*, est au moins aussi difficile à expliquer.

2. Stumme, *Maerchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis in Nordafrika*. Hinrichs, Leipzig, 1898.

graphique, que le parler propre au brave Sîdi Brahîm et au jeune nègre M'hemed Brengâli; il est à craindre que M. Stumme n'ait fait la part trop large à l'élément perturbateur appelé dans le langage scientifique « l'équation personnelle ».

Je dois avouer que j'ai examiné le nouveau travail de M. Stumme avec moins d'attention que les précédents. Je me bornerai donc à de brèves observations.

La locution *sittîn s'nè*, ستين سنة, littéralement : « soixante ans ! » n'a rien de particulièrement tripoliteain. Elle est d'un emploi courant en Syrie et équivaut à « je m'en moque bien ! », « la belle affaire ».

Le nom turc-persan-arabe de la carabine, *chechkhânè*, ششخانه, doit signifier probablement, à l'origine, « hexagonal », de la forme du canon taillé à pans.

J'ai des doutes sur l'exactitude de la transcription *matrâh*, مطراح, « endroit », avec *d* long, et je soupçonne une mauvaise audition chez le notateur.

Fettâla, فتالة, au sens de « queue », doit être apparenté à *fetîl*, فتيل, « corde roulée, mèche »¹.

§ 21.

La stèle A de Neîrab.

La lecture *ܨܚܪܒܢ*, pour le nom du prêtre du dieu Sahar, a été rectifiée en *ܨܚܪܒܢ*, par M. Lidzbarski². En effet, le *chin* précédant le *noun* semble être lui-même précédé d'un autre *chin*, qui,

1. J'avais cru pouvoir rapprocher, dans la *Revue critique* (17 oct. 1898, p. 249)

ܨܚܪܒܢ, *cherrech*, de l'hébreu *cherech*, « déraciner », ayant, par inadvertance, pris « *stören* » au sens de « *zerstören* » ; l'acception simple « troubler » rend, ce rapprochement problématique.

2. Communication verbale de l'auteur. Cf. son ouvrage récemment paru, *Handbuch der nordsemitischen Epigraphik*, p. 322.

faiblement gravé, en partie sur le rebord de l'encadrement, n'était pas visible sur l'estampage ayant servi de base à mon déchiffrement¹; la pierre originale, à laquelle j'avais négligé de me reporter, en montre des traces suffisantes pour justifier cette lecture. Le nom propre ainsi rétabli se présenterait donc à nous avec une physionomie sensiblement différente. Faut-il le considérer comme formé des deux éléments que j'avais cru y reconnaître, l'élément théophore כן en combinaison avec le même élément verbal נר, qui, seulement serait, dès lors, à la forme *chaphel*? Faut-il, au contraire, le décomposer en כן+נר+שן et y voir un de ces noms tripartis, si fréquents chez les Assyriens : « *Sin a créé un fils* »? Sin est justement le nom assyrien du dieu lunaire dont notre personnage était prêtre. נר correspondrait à l'assyrien *zirou*; il est vrai qu'on considère généralement la racine comme équivalant à נרע, avec un *ain* radical, qui ne serait pas représenté ici; mais il se peut que cette racine soit, en réalité, apparentée à celle d'où dérive ذرية. Cf. le nom araméo-babylonien בלדירשביש, qui apparaît sur un cachet (C. I. S., Aram. n° 97).

§ 22.

Le titre palmyrénien de *kachich* « sénateur ».

M. Ledrain a fait connaître² deux intéressants bas-reliefs, accompagnés d'inscriptions palmyréniennes, qui sont entrés au Louvre, il y a quelques années. La lecture des inscriptions présentait certaines difficultés que M. Lidzbarski semble avoir très heureusement résolues³. Il propose de lire le nom de la femme figurant sur les deux bas-reliefs, la première fois à titre d'épouse, la seconde fois à titre de mère du défunt : חדירה⁴ *Hadîra*, au lieu de דידא, *Dîda*, nom qui aurait été, selon M. Ledrain, précédé du

1. Voir mes *Etudes d'archéologie orientale*, vol. II, p. 193; cf. 210.

2. *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, 1891, II, pp. 93 et 143, pl. VI.

3. Lidzbarski, *op. cit.*, pp. 365, 481, n° 8.

4. Nom congénère de celui de חדירת, de Vogüé, n° 55.

pronom féminin ה (pour הַי, ce qui, il faut le reconnaître, n'était guère satisfaisant). Il voit, en conséquence, dans les mots qui suivent le nom et la généalogie du mari, un simple titre personnel de celui-ci : קַשִּׁישָׁא דִּי דִּירָא. Il faut donc renoncer à y chercher une indication quelconque du lien qui unissait le mari à la femme, soit le lien conjugal lui-même, comme le pensait M. Ledrain, soit un lien de parenté, indépendant du lien du mariage, comme j'avais été tenté de le supposer ¹.

Qu'était, au juste, ce titre? M. Lidzbarski en s'appuyant sur le sens fondamental de קַשִּׁישָׁא, « vieux », y voit quelque chose comme « le *cheïkh* du quartier, » *Bezirksaeltester*. Je me demande si l'on ne pourrait pas pousser plus loin dans cette voie et serrer le sens de plus près, en traduisant le mot par « sénateur », membre de la γερουσία, ou γέρον. Le dialecte targumique et le syriaque connaissent cette acception particulière de קַשִּׁישָׁא, « sénateur ». Nous avons déjà rencontré, il est vrai, le titre de « sénateur » dans des inscriptions bilingues de Palmyre et ce n'est pas ce mot qui est employé ; c'est soit סַנְזִלְהַטְזִס = σαναλητις ², quand il s'agit d'un sénateur, faisant partie du sénat romain ou σάγκλητος ; soit בִּילְזִסָּא (pour בִּזְלִסָּא) = βουλευτής ³, quand il s'agit d'un sénateur faisant partie du sénat local, ou conseil municipal de Palmyre même (βουλή ou γερουσία). Mais on comprend fort bien qu'à côté de la transcription de βουλευτής, on ait pu se servir de la traduction de son synonyme γέρον = קַשִּׁישָׁא. S'il en était ainsi, il serait assez naturel de reconnaître dans le costume exceptionnellement riche dont est revêtu le défunt, le costume officiel porté par les membres du sénat de Palmyre et, notamment, dans la large bande verticale brodée qui descend sur le milieu de la tunique, une sorte de *clavus* qui serait l'insigne distinctif de cette dignité locale, analogue, à certains égards, bien que différent à d'autres ⁴, au

1. *Recueil d'archéologie orientale*, vol. II, p. 373, note.

2. De Vogüé, n° 21, 22.

3. Id., *ib.*, n° 20.

4. Sur ce détail du costume et sur la différence existant entre cette sorte de *clavus* oriental et le véritable laticlave romain, voir les observations de M. Heuzey, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1891, p. 425.

laticlave des sénateurs romains. Il est à noter que sur l'autre bas-relief, pendant de celui-ci, le fils de notre personnage, représenté comme son père, couché sur un lit d'apparat, la coupe en main, est vêtu d'une simple tunique ou toge, sans aucun ornement similaire ; or, d'autre part, il ne porte aucun titre, *kachich* ou autre ; il est donc assez naturel, en l'espèce, d'établir un rapport entre ce titre de *kachich* et la tunique aux ornements distinctifs.

Quant à l'expression די דיירא qui suit et détermine le mot קשישא, elle pourrait être employée ici pour marquer le caractère régional du sénat auquel appartenait le personnage, et indiquer qu'il ne s'agit pas du sénat de Rome. Le sens propre est peut-être celui de « cercle, circonscription administrative », correspondant à quelque chose comme *curia*, *decuria*, *ordo decurionum*. Déjà, dans l'inscription néo-punique de Maktar, nous avons rencontré le mot congénère דרת employé dans un sens analogue ¹. L'expression ainsi enten due serait l'homologue de celle que j'ai déjà citée ² : ביִלּוּטָא דַּדְמוּרִיא = βουλευτῆς Παλμυρηνός, où l'adjonction de l'épithète « sénateur *palmyrénien* » a justement pour objet de bien spécifier qu'il s'agit du sénat local.

§ 23.

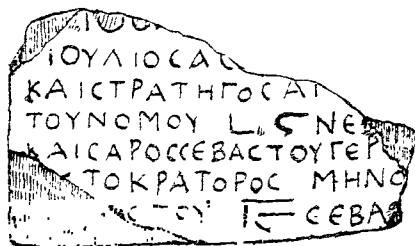
La Sébasté d'après une nouvelle inscription grecque.

La pierre portant l'inscription ci-dessous m'a été présentée à Jérusalem en 1871 comme provenant de la région d'outre-Jourdain. Mais j'ai de grands doutes à cet égard, et la teneur même du texte semble, comme on va le voir, indiquer une origine toute différente. La pierre, pas plus grande que la main, a pu être facilement transportée d'ailleurs. C'est un morceau de basalte ne mesurant pas plus de 0^m,15 de largeur sur 0^m,085 de hauteur, dans son état actuel ; il semble avoir appartenu à une

1. Voir plus haut, p. 37.

2. De Vog., n° 20.

petite plaque quadrangulaire qui a été ultérieurement brisée. Les caractères, menus et serrés, sont gravés avec soin et bien conservés¹ :



- 1 (Γ.) Ιούλιος Ασ (ou Αε)
 2 καὶ στρατηγὸς καὶ
 3 τοῦ νομοῦ. Λ Σ Νέ[ρουα Τραιανοῦ, ?
 4 Καίσαρος, Σεβαστοῦ, Γερμανικοῦ, Δακικοῦ ?
 5 [αὐτοκράτορος, μηνὸς ? Μεσορι καὶ ?
 6 [Αὐγούστου καὶ, Σεβαστῆ (ἡμέρᾳ)]

« Gaius (?) Julius As... (Ae... ou Le... et stratège... du nome. L'an 6 de Nerva (?) Trajanus (?), César, Auguste, Germanique, Dacique (?), Imperator. Du mois de....., août 16, (au jour) Auguste. »

Diverses particularités de cette inscription, d'ailleurs fort intéressante en soi, me font croire qu'elle provient, en réalité, d'Égypte. C'est d'abord la mention du stratège du *nome*, division administrative spécifiquement égyptienne; ensuite, l'emploi de la sigle *L* pour désigner l'année, sigle qui est proprement alexandrine; puis, l'introduction *ex abrupto* du nom de l'empereur, non précédé d'un titre quelconque, tournure fréquente

1. On en trouvera un fac-similé hiéroglyphique dans le vol. I de mes *Archaeological Researches*.

dans l'épigraphie grecque d'Égypte ; enfin et surtout, la mention du *jour Auguste*, dont je parlerai plus au long dans un instant, et l'emploi d'un double calendrier, le mois romain d'août étant mis en concordance avec un autre mois dont le nom a malheureusement disparu, mais qui, si je ne me trompe, devait appartenir au calendrier égyptien.

Le nom du personnage commençait par Αζ... ou plutôt peut-être par Αε...¹ ; c'est une base insuffisante pour essayer de la restituer. Son titre de stratège était précédé d'un autre titre qui est totalement détruit.

Trajan étant monté sur le trône en janvier 98 J.-C., le 16 août de l'an 6 de son règne correspondrait au 16 août 103 de notre ère, d'après le comput ordinaire du calendrier julien. Mais si, comme tout le fait présumer, notre inscription est rédigée selon les formules égyptiennes, il faut tenir compte de la façon particulière dont on calculait en Égypte les années de règne des souverains, en les faisant partir uniformément du 1^{er} Thoth de l'année courante, c'est-à-dire du 1^{er} mois du calendrier égyptien. D'après les données généralement admises, l'an I de Trajan commençait, pour les Égyptiens, le 1^{er} Thoth de l'an 97 J.-C., et le 1^{er} Thoth de cette année pouvait correspondre soit au 29 août, soit au 30 juillet, selon qu'on se servait de l'année fixe ou de l'année vague. Dans le premier cas, le résultat serait le même pour nous, et la date de l'inscription serait toujours le 16 août 103 J.-C. Dans le second cas, au contraire, il y aurait une différence d'une année, et notre date serait le 16 août 102 J.-C.

Il est très fâcheux que la ligne 4 soit incomplète à la fin et que l'on ne puisse savoir si le titre de *Germanicus* était suivi de celui de *Dacicus* ; cela aurait tranché la question, Trajan ayant pris pour la première fois le titre de *Dacicus* à la fin de l'année 102, après sa campagne victorieuse sur le Danube. La justification générale des lignes montre, du reste, qu'il y au-

1. Si c'est un *alpha*, il ne serait pas barré de la même façon que les autres *alpha* de l'inscription ; la barre oblique apparente est peut-être le résultat d'un accident.

rait la place nécessaire pour la restitution $\Delta\alpha\chi\iota\alpha\varsigma$, et c'est ce qui m'a engagé à la risquer, en penchant vers l'idée que l'année égyptienne employée ici est l'année fixe et non l'année vague.

La justification des lignes nous montre, d'autre part, que le mot $\mu\eta\gamma\epsilon\varsigma$, à la fin de la ligne 5, ne tombe pas directement sur le mot $[\text{A}\beta\gamma\omicron\sigma\tau\epsilon\omicron\upsilon$ « d'août », au commencement de la ligne 6; il devait intervenir quelque chose entre ces deux mots; je pense que c'était le nom d'un mois du calendrier égyptien, accompagné de son quantième, et mis en concordance avec le 16 août du calendrier julien.

Si l'année égyptienne employée ici est l'année vague, la date correspondant au 16 août aurait été le 18 *Thoth*; si, au contraire, comme j'incline à le croire, il s'agit de l'année fixe, la date correspondante aurait été le 23 *Mesori*: soit $\Theta\omega\Theta^2$ IH dans le premier cas; soit $\text{MECOPI K}\Gamma$, dans le second cas. Ce dernier nom de mois semble mieux convenir pour remplir la lacune, que le premier qui est un peu court, et cela m'a décidé, abstraction faite des autres raisons, pour l'adopter dans ma restitution. Néanmoins, la première concordance demeure toujours possible.

Le principal intérêt de notre inscription c'est l'apparition de ce fameux « jour Auguste », la *Sébastè*, qui figure déjà dans quelques inscriptions grecques d'Égypte et dont l'explication a provoqué, depuis Letronne, tant de discussions. Il semble que c'était un jour particulièrement solennel, consacré au souverain régnant par suite d'un usage séculaire en Égypte¹. Le fait que, sous le règne de Trajan, la *Sébastè* tombait le 16 août, ou 23 *Mesori*, est une donnée nouvelle qui aidera peut-être à résoudre le problème. Cette donnée ne paraît pas favorable à l'opinion récemment mise en avant par M. Jouguet (*Bulletin de Correspondance hellénique*, 1895, vol. XIX, p. 523), d'après qui la *Sébastè*

1. Ideler, *Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie*, vol. I.
— Cf. les Tables de Unger dans le *Handbuch* d'Iwan Müller, vol. I, p. 824.

2. Ou $\Theta\omega\delta\theta$.

3. Le jour éponyme du roi.

aurait été une fête invariablement célébrée le 8^e *jour* de chaque mois du calendrier égyptien. L'auteur semble avoir un peu trop vite conclu du particulier au général, en s'appuyant sur une inscription où la *Sébastè* tombe le 8 du mois de Pharmouti, an 2 de Claude. Il ne suit pas de là que la *Sébastè*, si tant est qu'elle ait été réellement mensuelle, ait été fixée au 8^e jour du mois, antérieurement et postérieurement à Claude. Il est possible, quel que fût le fait mémorable qui la motivait, que le quantième de la *Sébastè* ait varié selon les règnes. Si c'était le 8 sous Claude, c'était le 23 sous Trajan, et ce pouvait être un quantième tout différent sous Auguste et sous les autres empereurs.

Quant à la raison vainement cherchée jusqu'ici, qui pouvait guider les Égyptiens dans le choix du jour consacré à la *Sébastè*, équivalant au jour éponyme du souverain, si notre inscription ne nous la révèle pas, elle tend au moins à prouver que ce ne devait être ni la date de la naissance du souverain de l'époque, ni la date de son avènement. En effet, nous savons que Trajan est né le 18 septembre (52 J.-C.), et qu'il est devenu empereur en janvier (98 J.-C.), ce qui n'a aucun rapport avec le 16 août, jour de la *Sébastè* sous son règne. La chose est d'autant plus remarquable que Trajan lui-même paraît avoir attaché une certaine importance à l'anniversaire de sa naissance en comptant sa seconde puissance tribunice à partir du 18 septembre. Bien plus, dans ce que nous connaissons de l'histoire de Trajan, nous ne trouvons, jusqu'à l'an 103, date maxima de notre inscription, aucun événement marquant, aucun fait mémorable survenu soit au cours du mois d'août, soit même au quantième 16 d'un mois quelconque.

Je crois devoir rappeler, en terminant, deux documents épigraphiques qu'on semble avoir un peu perdus de vue dans les nouveaux essais dont la *Sébastè* a été récemment l'objet. Le premier est une inscription de Trajanopolis (Grande Phrygie), datée de l'an 216 de l'ère de Sylla (130 J.-C.), où le nom du mois de Daisios est suivi de Σεβαστη ἡ : le second, une inscription d'Éphèse où l'on lit : Ἀνθεστηριῶνος β' Σεβαστη. Henzen reconnaissait

dans cette Sébastè le jour consacré au culte des Augustes. Waddington¹ fait remarquer que le savant épigraphiste n'a pas tenu compte de la sigle qui termine la première inscription et qui, comme dans la seconde, indique le quantième du mois. Il se demande, en conséquence, si la Sébastè n'était peut-être pas un jour de la *semaine*. Si cette conclusion conjecturale était applicable à l'Égypte, la solution du problème serait tout autre, et l'on s'expliquerait aisément que, selon les époques, la Sébastè, hebdomadaire, et non pas mensuelle, puisse se présenter, par suite de la rotation du calendrier, à un quantième quelconque d'un mois quelconque.

§ 24.

Le nom carthaginois de Sophonibe.

Je dois à l'obligeance du Dr Troisier le moulage d'une petite stèle punique rapportée de Tunis par un de ses amis, le Dr Co ne. C'est un de ces ex-voto à Tanit et Baal-Hammon que nous comptons aujourd'hui par milliers. La pierre, terminée à sa partie supérieure par un angle aigu, mesure 0^m,31 de hauteur. En haut, est gravé le symbole, si fréquent sur ces stèles, en forme de figurine levant les bras (?); à l'intérieur du symbole est un caducée cravaté d'une bandelette. L'inscription se lit sans difficulté :

לרבת לתנת בן (sic) בעל
 יראדן רבעל חבן א[ש]
 נדרא צפנבעל בת
 בנין בן עזרבעל

A la grande Tanit. Pené-Baal, et a Baal Hammon, qu'a voué Saphanbaal fille de Magon fils de Azroubaal.

On remarquera la forme féminine du verbe, נדרא, correctement écrite, et la faute curieuse de בעל בן pour בעל. Je me demande si c'est une faute pure et simple de lapicide et si, par hasard, ce n'est pas une faute phonétique impliquant une prononciation

1. Le Bas-Waddington, n° 1676.

vulgaire *Bené-Baal* pour *Pené-Baal*, par suite de l'attraction exercée sur le *p* de *pené* par le *b* de *Baal*.

Le principal intérêt de cette petite inscription, autrement bien banale, c'est l'apparition du nom de femme *Saphanbaal*.

Ce nom s'est déjà rencontré plusieurs fois dans l'onomastique punique¹; et il est toujours, à ce qu'il semble, porté par des femmes, bien qu'il soit noté dans le *Corpus inscriptionum semiticarum* comme pouvant être porté également par des hommes², et bien que M. Bloch, dans son *Phoeniz. Glossar*, l'ait enregistré à tort, comme un nom spécifiquement masculin. Jusqu'à plus ample informé, tout nous autorise, au contraire, à le considérer comme un nom spécifiquement féminin, et le nouvel exemple que j'en produis aujourd'hui est un argument de plus en faveur de cette conclusion. Cela posé il s'ensuit un fait intéressant.

Saphanbaal est visiblement composé de l'élément théophore בלל *Baal*, en combinaison avec la racine verbale צפן, protéger; c'est donc un congénère du nom biblique צפניה ou צפניה, *Sephaniah*, *Sephaniahou*, « celui que Jéhovah protège ».

La façon dont les Septante transcrivent le nom hébreu, Σοφνις, nous indique que le *sadé* emphatique exerçait ici son action ordinaire sur la vocalisation et colorait en *o* les voyelles *a*. Le même phénomène devait se produire dans la vocalisation punique; il est probable qu'à Carthage, צפנבלל se prononçait *Sophonbaal*, et, avec le *i* intercalaire, si fréquent dans ces composés onomastiques : *Sophonibaal*. A cet état, je propose d'y reconnaître la forme authentique et vainement cherchée jusqu'ici³, d'un nom de femme célèbre dans l'histoire de Carthage, celui de *Sophonibe* ou, comme nous disons abusivement, *Sophonisbe*, la fille d'Asdrubal, épouse des rois numides Syphax

1. *Corpus Inscr. Sem., Ph.*, nos 207, 371, 415, 582, 857, et Euting, *Samml. der Karth. Inscr.*, nos 189, 271, 350.

2. Comme me le rappelle mon confrère, M. Berger, M. Pellegrini (*Studii d'epigr. fenicia*, p. 100) avait déjà contesté le bien fondé de cette assertion.

3. Voir les diverses étymologies discutées par Gesenius, *Monumenta, etc.*, p. 414 : צפני ישרעל, *Typhon jurat*, צפניי בה, *thesaurus meus in ea*. Cf. Schröder, *Die Phön. Sprache*, p. 100, 140, 165 : צפני אש בלל « trésor de Baal ».

et Masinissa, dont on connaît la fin tragique¹. Les transcriptions grecques et latines du nom de la reine des Numides présentent diverses variantes; la forme exacte semble avoir été Σορσινίς; la disparition du *lamed* final s'est effectuée par un mécanisme analogue à celui qui de noms tels que *Hannibal*, *Asdrubal*, etc., a fait 'Αννίβης, 'Ασδρούβης, etc., génitif : 'Αννίβη ou 'Αννίβου, Ασδρούβη ou Ασδρούβου.

§ 25.

Nouvelle inscription hébraïque et grecque relative à la limite de Gezer².

' La ville de Gezer a joué, comme l'on sait, un rôle considérable dans l'histoire de la Palestine. Elle existait déjà avant l'arrivée des Israélites dans le pays de Chanaan; le livre de Josué mentionne, en effet, le roi chananéen de Gezer parmi ceux avec lesquels les nouveaux conquérants eurent maille à partir, et le témoignage de la Bible a été expressément confirmé sur ce point par les tablettes cunéiformes découvertes à Tell el-Amarna, aussi bien que par les documents égyptiens, entre autres par la stèle de Merenptah dont la date est fixée vers l'an 1230 avant notre ère. Ville sacerdotale sous la domination israélite, point d'intersection des limites des territoires d'Ephraïm, de Dan et de Juda, ville frontière du territoire philistin à l'extrême Est, Gezer, prise et brûlée par un des pharaons d'Égypte, avait été donnée par ce pharaon en dot à sa fille lorsque celle-ci entra dans le harem de Salomon, et la vieille cité, chananéenne à l'origine, philistine par la suite, devenue définitivement juive, fut reconstruite par le monarque israélite. A l'époque des Macchabées, Gezer figure à chaque instant dans les longues luttes soutenues contre les Séleucides par les Juifs, et elle devient un des principaux boule-

1. Elle s'empoisonna sur les instances de son second mari, pour ne pas tomber entre les mains de Scipion.

2. Note lue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance du 28 octobre 1898.

vards des princes hasmonéens. Enfin, beaucoup plus tard, Gezer, qui n'est autre, comme je l'ai démontré autrefois ¹, que le *mont Gisart* des Croisés si longtemps demeuré une énigme topographique, fut le théâtre d'une brillante victoire remportée par ceux-ci sur Saladin, victoire qui eut alors un grand retentissement dans toute la chrétienté, mais dont, quelques années plus tard, Saladin prit une terrible revanche par le désastre de Hattin où périt le royaume latin de Terre Sainte.

Malgré l'abondance des renseignements historiques et des indications topographiques fournies par les sources anciennes, malgré toutes les recherches des explorateurs, le problème de l'identification et de l'emplacement de cette ville si importante, problème qui contient la clef de beaucoup d'autres, était resté, jusqu'en 1871, sans solution. Gezer demeurait introuvable.

A cette époque, grâce à un passage en apparence insignifiant, perdu dans une vieille chronique arabe, je fus conduit à proposer de reconnaître la ville de Gezer dans un tell antique, couvert de ruines, situé dans une position stratégique des plus remarquables et portant encore aujourd'hui, à côté du nom banal et trompeur de *Abou Choûché*, son nom chananéen primitif, fidèlement conservé sous la forme arabe de *Tell el-Djezer*.

En 1872, je lus devant notre Compagnie, à laquelle je n'avais pas encore l'honneur d'appartenir, un mémoire tendant à établir que ce tell, qui ne figurait alors sur aucune carte et que j'avais réussi à découvrir sur le terrain, répondait à toutes les données historiques, topographiques et toponymiques du problème.

Lorsque j'eus achevé la lecture de ce mémoire, notre regretté confrère, M. Miller, qui présidait alors la séance, tout en adressant à l'auteur de la communication les quelques paroles bienveillantes qui sont d'usage en la circonstance, crut devoir formuler certaines réserves sur la valeur des arguments servant de base à une démonstration qui lui semblait être quelque peu aventureuse.

1. *Recueil d'archéologie orientale*, vol. I, pp. 352-391 : *Mont Gisart et Tell el-Djezer*.

Je me rappelle encore la petite pointe d'ironie, d'ailleurs fort courtoise, avec laquelle, se faisant l'interprète du scepticisme manifesté par les observations de quelques-uns de ses confrères, le savant helléniste ajouta qu'il était fâcheux que je ne pusse pas apporter à l'appui d'une thèse, qui était plutôt une hypothèse, le renfort de quelque bon argument épigraphique, par exemple d'une inscription *in situ* contenant le nom de la ville en litige. C'était peut-être beaucoup exiger de cette pauvre Palestine, qui s'est toujours montrée si avare de ce genre de preuves. Je dus donc confesser humblement que je n'avais pu opérer que sur les éléments précaires constituant le fond de la méthode purement inductive à laquelle sont condamnés, hélas ! tous ceux qui font de la topographie biblique.

Je ne me doutais guère à ce moment que, deux ans plus tard, j'aurais la bonne fortune inespérée de pouvoir répondre pleinement à cette mise en demeure, qui m'a peut-être porté bonheur, et de découvrir sur l'emplacement même que j'avais assigné à Gezer, non pas une inscription, mais une série d'inscriptions décisives justifiant à la fois, en l'espèce, mes vues théoriques et, ce qui est peut-être plus important encore, la méthode générale même qui les avait guidées et dont la valeur avait été mise si sérieusement en doute.

En effet, en 1874, ayant eu l'occasion, au cours de la mission archéologique qui m'avait été confiée par la Société du *Palestine Exploration Fund*, de retourner sur les lieux, je découvris, gravée sur le rocher, à 800 mètres environ au droit est de Tell el-Djezer, une première inscription bilingue, en grands caractères grecs et hébreux, contenant ces simples mots, singulièrement significatifs dans leur laconisme : Ἀλκίος, גְּזֵר, « limite de Gezer ; de Alkios ». Ce nom grec, ou plutôt judéo-grec, de Alkios, au génitif, est vraisemblablement celui du magistrat, civil ou religieux, qui avait présidé à l'établissement de cette limite officielle, vers l'époque des Macchabées a en juger par la paléographie des caractères.

L'identité de Gezer et de Tell el-Djezer était donc, cette fois,

établie de manière à satisfaire la critique la plus exigeante.

Frappé de ce fait que ce jalon épigraphique était normalement orienté par rapport au tell, j'en avais conclu que la limite dont il s'agissait devait être une limite enveloppant la ville, et non pas simplement une ligne de démarcation passant, par exemple, entre deux territoires contigus ; dans ce dernier cas, on s'attendrait, en effet, à avoir la mention du second territoire : « Limite de Gezer et de... » Je supposai, dès lors, me rappelant que Gezer avait été une ville lévitique, que nous pouvions avoir affaire à la délimitation de la zone sacrée, du *migrach*, entourant les villes lévétiques, zone qui rappelle à plusieurs égards le *πρόξενον* ou le *pomœrium* de l'antiquité classique et qui, plus tard, semble avoir servi à fixer la distance légale du fameux « chemin sabbatique », *שבתת הדרך*, dont parlent les Actes des Apôtres et le Talmud.

Partant de cette idée, j'arrivai à en induire que ce jalon épigraphique ne devait pas être isolé et qu'il devait y en avoir toute une série d'autres à découvrir tout autour de l'emplacement de Gezer, à des distances sensiblement égales et sur des points répartis selon des lignes normalement orientées. La Bible nous apprend, en effet, que les côtés du *migrach* étaient orientés sur les points cardinaux.

L'événement ne tarda pas à justifier ce raisonnement. En cherchant le long d'une ligne préalablement relevée à la boussole et dirigée du sud-est au nord-ouest, je découvris bientôt, à 150 mètres environ de la première inscription, une seconde inscription, gravée, comme celle-ci, sur le rocher, et d'une teneur absolument identique : « Limite de Gezer ; de Alkios. » La seule différence, c'est que les deux textes, hébreu et grec, étaient ici disposés dos à dos, au lieu d'être mis bout à bout comme dans le premier cas.

De plus, entre ces deux inscriptions, j'en découvris une troisième, celle-ci purement hébraïque, plus courte et d'une interprétation difficile.

J'avais fait aussitôt exciser dans le roc ces précieux documents

pour les soustraire aux chances de destruction auxquelles ils avaient jusqu'alors miraculeusement échappé. Malheureusement un incident violent, un conflit avec l'autorité locale, suscité par la déloyauté de certains Européens fixés en Terre Sainte, à qui j'avais eu tort de me fier, vint brusquement couper court à la suite de mes recherches autour de Gezer. Je ne pus les reprendre et encore bien incomplètement, que sept ans plus tard, lors d'un nouveau voyage que je fis en Palestine en 1881. En passant à nouveau par le site de Gezer, j'y découvris, toujours sur le même alignement sud-est nord-ouest autrefois déterminé par moi, un troisième exemplaire de l'inscription bilingue de la limite de Gezer. Cette fois, les deux textes, toujours identiques et gravés en grandes lettres sur le rocher, étaient superposés.

Rappelé subitement en France, sur ces entrefaites, je ne pus donner suite à mon projet d'explorer à fond les alentours de Gezer pour y rechercher les autres jalons épigraphiques similaires qui devaient, suivant moi, exister sur les autres côtés du *migrach* : nord, ouest et sud. En publiant dans le second volume de mes *Archæological Researches in Palestine* ¹ mon étude complète sur Gezer, je signalai avec instance ce desideratum aux explorateurs.

Cet appel a été entendu. Le P. Lagrange, dont notre Compagnie a eu plusieurs fois l'occasion d'apprécier l'activité et la science, me fait savoir que, grâce à l'aide des fellâhs de la région que j'avais dressés autrefois à suivre cette piste, il vient de découvrir un *quatrième* exemplaire de l'inscription de la limite, toujours conçu dans les mêmes termes et gravé sur le rocher. On trouvera reproduit à la planche I (D) le croquis qu'il a bien voulu m'en envoyer et qui a été pris par le P. Delau.

תחם גזר אלכיוס

(Hébreu) Limite de Gezer ; (Grec) d'Alkíos.

On remarquera que la disposition des deux textes est identi-

1. Londres, 1896, pp. 224-265.

que à celle de mon exemplaire C, c'est-à-dire que la ligne hébraïque et la ligne grecque sont adossées. L'inscription mesure dans son ensemble 1^m,10 de longueur sur 0^m,25 (?) de hauteur¹.

La découverte de ce nouveau texte, confirmatif des précédents, est en soi fort intéressante. Mais ce qui est surtout important, c'est la position que ce texte occupe par rapport au Tell el-Djezer et aux autres textes congénères. Il est, en effet, situé au *droit sud* du Tell, par conséquent dans une région toute différente du premier groupe d'inscriptions situées à l'est; ce qui tend à démontrer, comme je l'avais supposé, qu'il s'agit bien de lignes limitant une zone périphérique à la ville.

La question, que j'ai longuement examinée ailleurs, est de savoir quelle était la forme de cette zone, si l'aire limitée était un cercle, ou un carré. L'alignement sud-est nord-ouest des quatre premières inscriptions découvertes par moi, A, C, D et, subsidiairement, B, rapproché de la description du *migrach* des villes lévétiques, telle qu'elle est donnée dans la Bible, m'avait amené à penser que cette aire pouvait être un carré, comparable à certains égards à l'aire carrée de l'*ager publicus* des cités et colonies romaines, avec ses deux grandes lignes maîtresses, le *cardo maximus* (nord-sud) et le *decumanus maximus* (est-ouest) se recoupant à angle droit, et avec ses *extremitates* marquées par des *termini territoriales*.

D'autre part, la répartition de ces inscriptions le long d'une ligne oblique allant de l'est au nord semblait indiquer que ce carré était orienté sur les quatre points cardinaux non pas par ses côtés, comme cela pouvait paraître naturel *a priori*, et comme c'est le cas pour l'*ager publicus* romain, mais bien par ses angles. C'est en tenant compte de ces diverses indications que je lui avais fournies, que le P. Vincent a dressé le petit croquis topographi-

1. D'autre part, le P. Delau dit dans une note que la hauteur moyenne des lettres est de 0^m,20, ce qui est difficile à concilier avec la cote de hauteur totale des deux lignes : 0^m,25. D'ailleurs, dans un autre croquis plus sommaire, sont indiquées deux cotes superposées : 0^m,25 + 0,17, soit une hauteur totale de 0^m,42, ce qui est plus vraisemblable.

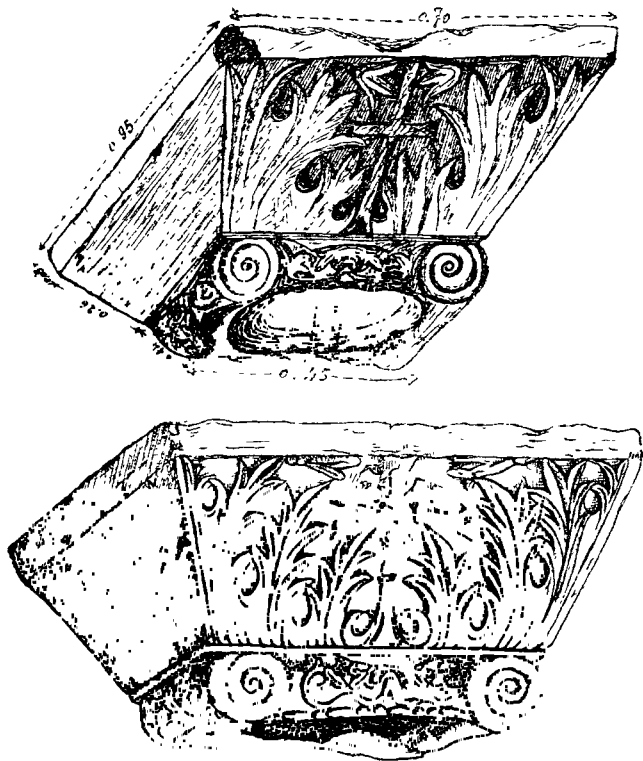
blique, n'est donc pas défavorable à la théorie d'une aire carrée, orientée par ses angles. Mais le problème ne sera définitivement résolu que par un levé complet et rigoureusement exact du terrain, indiquant la position mathématique des points signalés par les inscriptions. Il serait d'autant plus vivement à souhaiter que ce travail fût entrepris, qu'il amènerait sans aucun doute de nouvelles découvertes épigraphiques du même ordre. Je me permettrai donc d'émettre le vœu que l'Académie veuille bien recommander cette tâche au P. Lagrange, si bien préparé pour s'en charger, en mettant en même temps à sa disposition les moyens nécessaires pour l'accomplir.

J'ajouterai, mais sans insister pour aujourd'hui sur un projet dont je ne me dissimule pas les difficultés de toute nature, que le tell même de Gezer serait, assurément, l'un des points de la Palestine les plus indiqués pour des excavations méthodiques. Là, on fouillerait à coup sûr, grâce à la certitude, unique en son genre, que nous possédons relativement à l'identité du site. Tout y serait intéressant, depuis la couche des Croisades qui couvre la surface, jusqu'aux couches profondes où se cachent les restes d'un passé antérieur à l'Exode. Au lieu de s'attaquer, comme on le fait trop souvent, un peu au hasard, à des tells anonymes ou d'origine douteuse, pourquoi négliger, comme on l'a fait jusqu'à présent, celui-ci, qui a l'inappréciable avantage d'avoir un nom connu, une personnalité avérée, une histoire propre et continue intimement liée à l'histoire générale de la Palestine depuis les temps les plus reculés, jusqu'à l'époque des Croisades?

En explorant les alentours de Gezer, le P. Lagrange et ses compagnons ont remarqué, dans le petit ouely de Cheikh Moûsa (*Moûsa Talî'a*), situé non loin et au sud de Gezer, au delà de Cheikh Dja' bâs, un curieux chapiteau en marbre blanc, veiné de noir. Les croquis ci-joints qu'en a faits avec beaucoup de soin le P. Vincent et la petite note qui les accompagne me dispensent d'une plus ample description.

« Ordre très composite. Les grandes faces sont nues, à l'exception des volutes. La face A est d'un travail plus fin que la face B, dans laquelle la disposition des acanthes est irrégulière. La croix a été en partie martelée. »

J'avais déjà vu ce chapiteau en 1874 et j'avais été frappé de sa forme curieuse. J'avais beaucoup regretté que les circonstances



auxquelles j'ai fait allusion plus haut et qui étaient venues couper court brusquement à mes recherches dans cette région, ne m'eussent pas permis d'en prendre un dessin. Grâce au P. Vincent, ce *desideratum* est aujourd'hui satisfait.

On me permettra de citer à ce sujet les quelques lignes suivantes empruntées au volume II de mes *Archæological Researches in Palestine* (p. 236) :

« Further on, and to the south east, on the top of a hill, rises the sanctuary

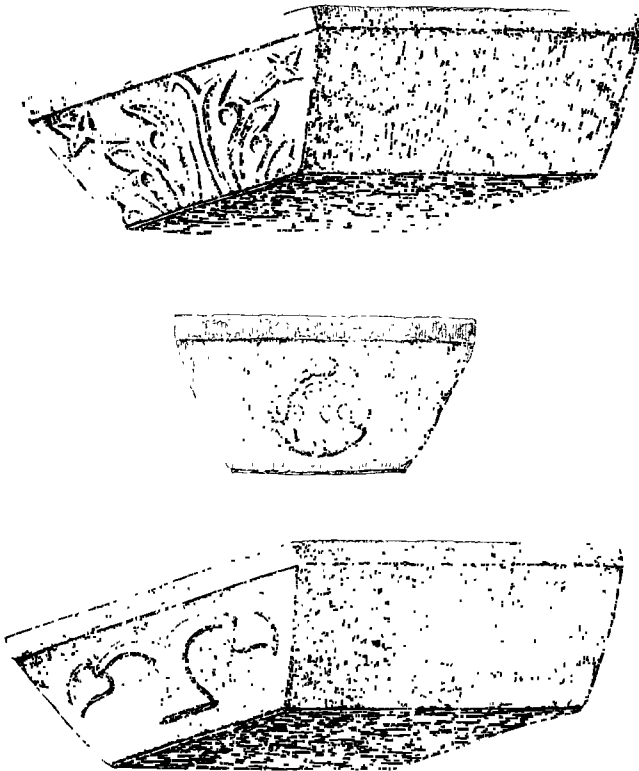
of Mûsa Tali'a, or *esh-Sheikh Mûsâ Tali'a*. It consists of a small *kubbeh* of rough masonry-work, with a court on front of it; the tomb is original. Close by is a large cistern, with its mouth fashioned out of a fine marble capital carved on two sides. I regret that I did not make a drawing of this. I found no trace of the inscription which I had been told the previous June was to be found there, but it does not follow that it is not really there. The holy person answering to the name of Mûsa was placed there, so the fellâhin say, as a « scout » (*tali'a*) to « observe » (طلع) the movements of the Christians, who were fighting with the Musulmans in the Wâd es-Serâr. The Christians surprised him at his post and killed him. he died the death of the martyrs (*Shehid*). It is a fact that the spot is situated in a commanding point, whence there is a very fine and extensive view. The three points, Tell el-Jezer, Sheikh Ja'bâs and Sheikh Mûsa, are similarly situated in this respect; accordingly the fellâhin call them : *Mûsa Tali'a*, *Ja'bâs Tali'a*, and *Jezery Tali'a*, making these three more or less real personages into three warriors of old, placed as scouts of the three places that command the region round about. I am greatly inclined to believe that there is a hidden historical basis to the legend of Mûsa Tali'a, some incident of the great battle of Mount Gisart, between Saladin and the Franks, and that Mount Gisart, the site of which has remained absolutely unknown up to the present time, was, as I shall explain later on, none other than our Tell el-Jezer. »

Je me demande aujourd'hui, en revoyant à plus de vingt-quatre ans de distance l'image fidèle de ce chapiteau, si cette dernière impression n'était pas juste. La présence de croix de forme dite latine sur les deux faces du chapiteau indiquerait-elle un travail des Croisés, bien qu'assurément les feuilles d'acanthé et les volutes bâtardes fassent plutôt songer à un travail byzantin et bien que cette forme particulière de la croix ne soit nullement inconnue à l'art byzantin? Pour répondre avec quelque précision à cette question, il faudrait revoir le monument de très près et vérifier s'il ne présenterait pas, par hasard, dans telle ou telle de ses parties, les stries diagonales caractéristiques de la taille des Croisés. Dans ce cas, on serait autorisé à supposer que le chapiteau pourrait provenir de quelque église dédiée à sainte Catherine de Mont-Gisart, église dont j'ai autrefois déduit l'existence du fait que la grande victoire remportée en ce lieu sur Saladin par les Croisés, l'avait été le jour de la Sainte-Catherine ¹.

Ce n'est, bien entendu, qu'avec beaucoup de réserve que je risque cette hypothèse relative à l'origine du chapiteau. Je ferai

1. Voir, sur cette question, le chapitre du vol. I de mon *Recueil d'archéologie orientale*, cité plus haut.

remarquer que, par sa forme générale, sinon par son ornementation, il offre une certaine analogie avec trois chapiteaux en marbre, également quadrangulaires, que j'ai découverts en 1881, dans les mêmes parages, à Nî'anè, petit village situé à l'ouest et non loin de Gezer¹.



1. J'ai rapporté les originaux au Louvre et j'en ai donné les gravures dans mes *Rapports sur une mission en Palestine et en Phénicie entreprise en 1881*, pp. 63-64, nos 17, 18, 19. Le n° 17 porte, inscrite dans une couronne, la formule bien connue ΕΙΣ ΘΕΟΣ, « un seul Dieu », qui se retrouve également sur le fameux chapiteau bilingue, grec et hébreo-samaritain, d'Emmaus. La feuille d'acanthé du n° 18 rappelle assez celles du chapiteau de Mousa Tali'a.

§ 26.

Le chapitre du Saint-Sépulcre et l'abbaye du Mont-Sion.

M. Schlumberger a publié¹, dans le temps, une bulle de plomb de l'abbaye du Mont-Sion, appendue à une charte datée de Saint-Jean d'Acre, 2 mars 1289, d'après l'original conservé aux Archives nationales. Le revers représente la mort de la Vierge, avec cette légende : *Transitus Dei Genitricis*; l'autre face, le Saint-Esprit descendant sur les Apôtres, avec cette légende : + **SIGILL' SPC. SCI. DE MONTE SYON**, que M. Schlumberger lisait, avec Douet d'Arcq, l'auteur du catalogue : *Sigillum Spiritus Sancti de Monte Syon*. Cette lecture paraissait d'autant plus plausible qu'à l'époque des Croisades, les sanctuaires de la Dormition de la Vierge et du Cénacle faisaient partie de l'abbaye du Mont-Sion.

Depuis, M. Schlumberger ayant acquis un nouvel exemplaire de cette bulle, identique au précédent, à une légère variante près², a reconnu avec raison que la lecture de la seconde légende ne saurait être maintenue, **SPC** ne pouvant représenter *Spiritus*; ce ne peut guère être autre chose que l'abréviation de *Sepulchri*.

Mais alors se pose un petit problème historique : que peut vouloir dire *Sigillum Sepulchri Sancti de Monte-Syon*? On ne saurait songer à voir dans ce *sepulchrum* la désignation du sépulcre de David, que la tradition médiévale plaçait, il est vrai, dans l'église du Cénacle, mais qui n'a jamais constitué un sanctuaire à part desservi par un Ordre spécial. Ce ne peut être que le Saint-Sépulcre, proprement dit, bien que d'ordinaire l'épithète *sanctum* ne suive pas mais précède le mot *Sepulchrum*.

Que peut-il y avoir de commun entre l'église du Saint-Sépulcre et l'abbaye du Mont-Sion? La réponse à cette question nous est fournie, si je ne me trompe, par un curieux document conservé

1. Schlumberger, *Sceaux et Bulles de l'Orient latin*, extr. du *Musee archéologique*, 1879, p. 24, n° 15.

2. *Sancti* en toutes lettres, au lieu de l'abréviation **SCI**.

dans le Cartulaire de l'église du Saint-Sépulcre¹. C'est la relation officielle d'un incident qui s'est passé à Jérusalem en 1136, un conflit entre les chanoines du Saint-Sépulcre et ceux du Mont des Oliviers, qui avaient refusé aux premiers, en l'absence du patriarche Foulques, le droit, dont ils jouissaient depuis la conquête, de célébrer les offices dans l'église de l'abbaye du Mont-des-Oliviers, le jour de la fête de l'Ascension. Au retour du patriarche, les chanoines du Mont-des-Oliviers furent jugés en assemblée générale et condamnés à venir faire amende honorable, pieds nus, aux chanoines du Saint-Sépulcre pour leur acte d'insubordination. Or, à ce propos, le document rappelle que le chapitre du Saint-Sépulcre avait la prérogative de venir processionnellement faire le service religieux dans chacun des principaux sanctuaires de Jérusalem, le jour même de la fête commémorative de ces sanctuaires : au *Templum Domini* (Qoubbet es-Sakhra), le jour de la Purification ; au Mont-des-Oliviers, le jour de l'Ascension ; à la Vallée de Josaphat (église de la Vierge), le jour de l'Assomption ; au *Mont-Sion*, le jour de la Pentecôte. En l'absence du patriarche, de qui tous ces couvents relevaient directement, c'était le prieur du Saint-Sépulcre, son suppléant naturel, qui présidait la cérémonie :

« Hanc esse sanctissimi Sepulcri dignitatem et consuetudinem et debitum, ut ad quamcumque ecclesiam infra² civitatem Iherusalem, vel extra, faciat processionem, sicut in die Purificationis ad Templum, in die Ascensionis ad Montem Oliveti, in die Pentecostis ad Montem Syon, in die vero Assumptionis sancte Marie ad Vallem Josaphat, conventus ipsius Sancti Sepulcri disponendi totius servitii habeat primationem cum plenaria stationis sue dignitate, ita ut, si dominus patriarcha defuerit, prior Sancti Sepulcri missam in his sollempnitatibus per unamquamque ecclesiam cantet, et sermonem ad populum fatiat, nisi alteri alicui id velit iniungere³. »

C'est, à mon avis, cet état de choses que visent les deux bulles en question, associant d'une façon si étroite et, en apparence si singulière, le Saint-Sépulcre et le Mont-Sion. On remarquera, à

1. De Rozière, *Cartulaire de l'église du Saint-Sépulcre*, n° 66.

2. Il faut évidemment corriger *intra*.

3. Cf. *op. cit.*, n° 128 (p. 236), nos 146, 156 (p. 280).

l'appui de cette explication, que la scène illustrant la légende sigillaire représente précisément la Pentecôte, c'est-à-dire le jour commémoratif où le chapitre du Saint-Sépulcre exerçait dans l'abbaye du Mont-Sion son droit solennel de célébrer les offices aux lieu et place des desservants habituels, formant le chapitre particulier du Mont-Sion, et appartenant, comme ceux de l'abbaye du Mont-des-Oliviers, à l'ordre de Saint-Augustin :

§ 27.

L'oiseau emblématique de Karak.

Dans une intéressante étude historique sur Renaud de Châtillon¹, prince d'Antioche et seigneur de la Terre d'outre-Jourdain, M. Schlumberger a reproduit un sceau de plomb, jusqu'ici unique, appartenant à ce héros fameux des Croisades.



L'une des faces de ce sceau, qui avait déjà été publié par le baron de Vaux², représente une forteresse franque de Syrie dont la porte est flanquée de deux hautes tours crénelées. La légende circulaire est ainsi conçue : *Petracensis civitas*, c'est-à-dire *Petra deserti*, « la Pierre du désert », nom que les Francs donnaient couramment, comme l'on sait, à la ville de Karak, la confondant avec la véritable Petra, capitale de l'ancien royaume

1. G. Schlumberger, *Renaud de Châtillon*, Paris, 1898, pp. 398-401, et planche.

2. L. de Vaux, *La Palestine*, p. 277.

nabatéen, dont les ruines grandioses sont situées à une centaine de kilomètres plus au sud.

Sur l'autre face, est figuré un grand oiseau aux ailes éployées, autour duquel est gravée la légende : *Renaldus, Montis Regalis d(omi)n(u)s*, « Renaud, seigneur de Montréal ». Montréal est le nom que les Croisés donnaient à la ville de Chaubak, située entre Karak et la véritable Petra, tout près de cette dernière ville.

Nous avons donc sur ce petit monument sigillographique les noms des deux villes constituant essentiellement le fief d'outre-Jourdain. Renaud, dépouillé de sa principauté d'Antioche, et sorti des prisons sarrasines après seize ans de captivité, avait obtenu ce fief grâce à son mariage avec la dame de Karak et de Montréal, Étiennette de Milly, veuve de Milo de Plancy.

L'oiseau qui figure sur le sceau soulève une question intéressante que M. Schlumberger pose en ces termes, sans en donner une solution : « Que signifie, dit-il, la présence, sur l'autre face du sceau, de cet oiseau emblématique qui semble un cygne ? Je n'ai découvert aucun indice pouvant m'éclairer. Serait-ce un emblème du prince, ou bien celui de la principauté ? Est-ce bien un cygne, et, dans le cas contraire, existerait-il, entre le nom latin de l'oiseau et ceux des châteaux de Karak et de Montréal, quelque rapport pouvant donner lieu à l'un de ces jeux de mots si fréquents dans le choix des emblèmes au moyen âge ? »

Sans prétendre arriver à la solution de ce petit problème d'archéologie figurée, je crois qu'il y aurait lieu de faire entrer en ligne de compte certains indices, qui sont peut-être de nature à nous mettre tout au moins sur la voie.

Il convient, au préalable, de remarquer que, bien que l'oiseau ressemble tant soit peu à un palmipède, il n'est rien moins que sûr que ce soit réellement un cygne. A vrai dire, l'image, s'il fallait la prendre au sérieux, ferait plutôt penser à une oie, un canard ou quelque oiseau d'eau tel qu'une sarcelle. Mais les graveurs de cette époque ne se piquaient pas, en général, d'une grande exactitude en matière de figurations, et si nous réussissions à trouver, dans la tradition locale relative à Chaubak ou à Karak, quelque

oiseau y jouant un rôle particulier, il ne faudrait point, au cas où cet oiseau ne serait pas un cygne, voire même un palmipède quelconque, tirer de cette non-identité ornithologique une fin de non-recevoir absolue.

Une idée se présente tout d'abord. Le nom arabe de la ville que les Croisés appelaient Montréal est *Chaubak*, الشوبك; il paraît être antérieur à la conquête musulmane et je le croirais volontiers identique au mot araméen שובך, *chóbak*, dont le sens propre est *pigeonnier*. D'où la conclusion, assez spécieuse, que l'oiseau qu'on a voulu représenter pourrait bien être un pigeon, faisant allusion à l'étymologie du nom indigène de la ville; d'autant plus que l'oiseau est gravé justement sur celle des deux faces du sceau qui porte le nom de Montréal-Chaubak, tandis que l'autre face, caractérisée par la forteresse, porte celui de Petra, autrement dit Karak.

J'hésite, néanmoins, à m'arrêter à cette idée, non plus qu'à celle d'un rapprochement direct entre les noms, soit indigènes, soit francs, des deux villes en question et les noms de certains oiseaux qui pourraient les rappeler plus ou moins exactement. Diverses paronomasies miroitent devant les yeux, si l'on se place à ce point de vue; mais, tout en en indiquant quelques-unes, j'estime prudent de les laisser de côté. Par exemple, pour *Petra* : *pétrel*, mot dont l'âge et l'étymologie sont, d'ailleurs, douteux; pour *Karak* : κρῆξ, génitif κρῆξκος, espèce d'oiseau d'eau, râle d'eau? (cf. *Anas crecca*) ou le latin *querquedula*, « sarcelle », oiseau qui répondrait assez bien au signalement de celui qui figure sur notre sceau¹.

Sans doute des rapprochements de ce genre, quelque risqués qu'ils puissent paraître, seraient assez dans le goût des Croisés, comme le montre le cas si curieux, et absolument certain, du nom arabe de l'antique Sidon, *Saida*, transformé par eux, grâce à un véritable calembour international, en *Saiette*, *Sagette* = *Sagitta*,

1. Sous ce dernier rapport l'arabe *kourki*, « grue », ou le grec κίρκος, κίρκη, « faucon », seraient peu satisfaisants.

la « flèche », à telles enseignes que les monnaies des Croisés frappées à Sidon portent comme armes parlantes de la ville la *flèche* emblématique¹.

Mais, ici la question se complique peut-être d'éléments d'une autre nature.

J'attacherais plus d'importance à un renseignement d'ordre historique qui nous est fourni incidemment par Ibn Batoûta. Cet auteur, qui écrivait vers le milieu du xiv^e siècle, et avait parcouru lui-même la région, dit² que le château de Karak, *حصن الكرك*, est aussi appelé *حصن الغراب*, *hisn el-Ghorâb*, c'est-à-dire « le château du Corbeau ». Voilà un oiseau qui vient, vraiment, fort à point. N'aurions-nous pas là l'explication de l'emblème représenté sur le sceau du seigneur de Karak et Montréal? Les deux faces du sceau reproduiraient, pour ainsi dire, sous la forme d'une double image, les deux termes même de la dénomination arabe: d'un côté, le « château » — *hisn*; de l'autre, « l'oiseau » — *el-ghorâb*.

Pour ce qui est de l'identité de l'oiseau, de même qu'il ne faut vouloir serrer de trop près la forme que lui a donnée le graveur médiéval, de même il ne faut pas s'attacher servilement à l'espèce impliquée par la dénomination arabe de « corbeau ». Quelles que puissent être l'origine et la personnalité réelle de l'oiseau emblématique de l'antique Karak, les Arabes et les Bédouins ont très bien pu croire y reconnaître un corbeau. Nous savons par expérience la façon fantastique dont les Arabes interprètent souvent les représentations figurées des monuments anciens qui tombent sous leurs yeux. Il n'y aurait rien d'étonnant s'ils avaient pris pour un corbeau un oiseau tout différent, par exemple un aigle.

1. Voir à ce sujet l'élégante démonstration faite autrefois par de Longpérier (*Œuvres*, III, p. 239).

2. Ibn Batoûta, éd. Defrémery et Sanguinetti, I, p. 235. Khalil edh-Dhâhery (texte arabe, éd. Ravaisse, p. 43) donne formellement le nom de *Hisn el-Ghorâb* à la forteresse de Karak, qui appartenait, dit-il, au prince *Arnât*, c'est-à-dire *Renaud*; de même, l'auteur du *Mouthir el-Ghorâm* (cité par Quatremère, *Histoire des sultans Mamlouks*, II, Append., p. 236).

La méprise, si méprise il y a eu, aurait pu, dans une certaine mesure, être, dans ce cas particulier, favorisée par une étymologie populaire jouant sur le nom même de *Karak*, *Χαράκ Μώβζ*, *Μώβζου Χάρτζ* et le nom grec du corbeau, *κόραξ*, *κόρακος*.

Déjà peut-être la légende s'était-elle établie à l'époque byzantine et les Arabes n'ont-ils fait que la recueillir en lui donnant sa dernière forme.

A vrai dire, l'apparition, sur le sceau de *Karak*, de cet oiseau indéterminé, fait penser à l'aigle, d'origine ptolémaïque qui figure sur le revers des plus vieilles monnaies des rois nabatéens¹, possesseurs du pays de Moab et, par conséquent, de *Karak*. Il ne serait pas impossible que l'artiste médiéval, à supposer même qu'il ait introduit dans ce thème ornithologique qui lui était fourni par le passé, une variante de son crû, se fut inspiré plus ou moins directement de ces monnaies locales, où la tradition populaire savait encore voir la marque des anciens maîtres de la région.

Il y a, enfin, une donnée archéologique qui a passé jusqu'ici inaperçue et qui n'est pas à négliger pour l'élucidation de la question envisagée à ce point de vue particulier.

Les explorateurs anglais Irby et Mangles, qui visitèrent *Karak* au commencement de ce siècle, avaient remarqué dans la forteresse de la ville divers fragments antiques qui, après eux, n'ont pas été revus. Parmi ces fragments, ils signalent, auprès du puits, une grande aile, sculptée en bas-relief et mesurant sept pieds de long sur quatre de large. Cette aile leur parut, tout d'abord, ressembler beaucoup à celles du globe ailé égyptien. Ils ajoutent qu'ils n'ont pas, d'ailleurs, trouvé trace du globe, et, après avoir dit qu'ils ne savaient au juste ce qu'elle avait pu être à l'origine, ils concluent que cette aile appartenait peut-être à une aigle romaine².

1. Voir de Saulcy, *Annuaire de la Soc. de numism.*, IV (1873), pl. I, nos 1, 2, 10. Le n° 1 — une monnaie d'argent de Malchus I^{er}, le plus ancien spécimen de la numismatique nabatéenne — avait été acquis par moi d'un indigène de *Karak*.

2. Irby and Mangles, *Travels* (Murray, 1844), p..... : « Close to a well,

Il est fâcheux que la disparition du monument ne permette plus de contrôler le dire d'Irby et Mangles. Mais il me semble bien résulter de cette observation matériellement certaine un fait important pour nous; c'est qu'il y avait jadis, dans la forteresse même de Karak, un bas-relief de dimensions colossales, remontant au moins à l'époque romaine, et représentant soit un oiseau, soit un emblème ailé. L'existence de ce bas-relief caractéristique rendrait compte à merveille, d'une part, du nom de la « forteresse du Corbeau » donné par les Arabes à la forteresse de Karak; d'autre part, du symbole choisi pour personnifier la ville sur le sceau de Renaud de Châtillon, seigneur de Karak et de Montréal.

§ 28.

Le titre romain d'Odeinat, roi de Palmyre.

Une des inscriptions de Palmyre les plus intéressantes pour l'histoire de cette célèbre ville est, assurément, celle publiée par M. de Vogüé¹ sous le n° 28. Elle est datée avec précision du mois d'août 271 de notre ère, et débute par cette phrase :

צלם ספטמיזם אדין[נת] מלך מלכא ומתקננא
די מדינתא כלה

M. de Vogüé traduisait ainsi :

« Statue de Septimius Odainath, roi des rois, regretté de la patrie entière. »

M. J. Derenbourg² a, dans le temps, parfaitement montré que le mot מתקננא devait être rattaché, non pas à la racine קנן, « pleurer », mais bien à la racine תקן, « restaurer », dont il est le participe *paël* régulier, combiné avec la terminaison ; à l'état

a great wing sculptured in basso-relievo, bearing much resemblance to those which we had seen attached to the globe in Egyptian buildings. We could form no conjecture what it originally had been; there was no trace of a globe; possibly it was the wing of a Roman eagle; its length was 7 ft., and its breadth 4. »

1. De Vogüé, *Syria centrale, Inscriptions sémitiques*, p. 28.

2. J. Derenbourg, *Notes épigraphiques*, p. 98.

emphatique. Ce qui l'avait conduit à une traduction qui, incontestablement, est en progrès sensible sur la précédente : « restaurateur de tout son État ».

Toutefois, cette traduction elle-même laisse encore l'expression dans le vague, en lui conservant une sorte de valeur circonstancielle et adventice qui, en l'espèce, ne me paraît pas justifiée, et en la réduisant, en fait, à une simple épithète laudative.

Cette restriction du sens est encore accentuée par la façon dont M. Derenbourg rend les mots *די בדינתא כלה* « de tout son État »; le texte dit, en réalité, d'une façon beaucoup plus large : « de l'État tout entier ». Quant au mot même *בדינתא*, son sens positif semble plutôt être « la province » que l'« État »; c'est proprement la région soumise à une même juridiction; c'est pour cela que, dans la Bible, *בדינא* désigne une satrapie¹. Ce ne sont là, pour ces derniers mots, que des nuances, si l'on veut; mais, comme on va le voir, ces nuances ont leur importance.

L'allure ultra-officielle de l'inscription, qui est une dédicace faite en l'honneur de leur souverain défunt par les deux premiers généraux de l'armée palmyrénienne, et la façon étroite dont l'expression que je discute est rapprochée du titre de « roi des rois », m'inclinent à croire que cette expression doit avoir, elle aussi, la valeur d'un titre précis, ayant un caractère de permanence, titre dont le prototype est à chercher dans la terminologie administrative des Romains, et doit même y répondre à une fonction définie. Au regard de ses sujets, Odeinat portait le titre de « roi des rois »; au regard des Romains, il devait porter un autre titre qui le faisait rentrer dans la catégorie des grands fonctionnaires impériaux. C'est ce titre, selon moi, qui se cache dans cette partie de l'inscription palmyrénienne et qu'il s'agit d'en dégager.

On n'ignore pas combien a été et est encore controversée la

1. Dans les inscriptions palmyréniennes *רחים בדינתא* = *ῥαλόπατρις*. Dans l'une d'elles (de Vog., n° 124), la forme non contractée *בדינתא* correspond à *πόλις* (prise au sens général de *civitas* et non, bien entendu, de *urbs*; c'est, non pas Palmyre seulement, mais la Palmyrène, les Palmyréniens).

question¹ de savoir exactement dans quelles conditions Odeinat aurait été associé à l'empire par Gallien, à qui il avait rendu de si grands services dans la guerre contre les Perses, guerre désastreuse qui avait mis Rome à deux doigts de sa perte, alors que l'empereur Valérien, le père de Gallien, avait été vaincu et fait prisonnier par le roi Sapor. En 257, Odeinat était légat consulaire de Syrie, ὑπατικός, יהפתיקא, et s'intitulait en même temps δεσπότης, ou maître de Palmyre (בון, notre maître). En 264, il dut devenir *imperator*, ἀντοράτωρ, de toutes les provinces orientales de l'empire, si le renseignement qui nous a été conservé par Trebellius Pollion est véridique : *Odenatus rex Palmyrenorum optinuit totius Orientis imperium*. Enfin, toujours au dire du même historien, après sa campagne victorieuse dans la Mésopotamie, Odeinat aurait même reçu de Gallien le titre suprême d'*Auguste*, devenant par là le véritable associé et quasiment l'égal de l'empereur : *Gallienus Odenatum participato imperio Augustum vocavit*.

C'est sur ce dernier point que les avis sont partagés. M. de Sallet et, à sa suite, M. Waddington, étaient portés à donner entièrement raison à l'historien latin, malgré certaines objections sérieuses qu'on pouvait lui faire. S'appuyant sur notre inscription palmyrénienne, M. Waddington tournait la difficulté, en supposant que le titre de « roi des rois », qui y est attribué à Odeinat, serait un équivalent oriental du titre d'*Auguste*. Mais ce n'est là, faut bien le dire, qu'un expédient ; il est bien plus naturel de supposer que ce titre, si caractéristique et si spécifiquement oriental, de « roi des rois », appartenant en propre et *ab antiquo* au protocole perse, avait été pris par Odeinat comme symbole de sa victoire sur Sapor ; il était, en quelque sorte, le fruit naturel de cette victoire et il n'a rien à voir, à mon sens, avec celui d'*Auguste*. D'après tout ce que nous montrent les inscriptions de Palmyre, les titres romains les plus divers — et

1. On en trouvera un excellent exposé dans l'ouvrage de M. Waddington, pp. 599-601 et 604-606. Cf. aussi de Vogüé, *op. cit.*, p. 29-36.

2. Waddington, *op. cit.*, n° 2602. Cf. de Vogüé, n° 23.

ils y sont fréquents — sont toujours rendus, non par des équivalents plus ou moins approchés, mais soit par des transcriptions, soit par des traductions littérales, non pas, il est vrai, des formes latines elles-mêmes, mais, ce qui revient au même pour nous, de leurs équivalents grecs, équivalents parfaitement connus¹.

C'est par voie indirecte et à l'aide d'un argument ingénieux, mais spécieux, que MM. de Sallet et Waddington arrivaient à induire qu'Odeinat avait dû réellement porter le titre d'*Auguste*. En effet, dans une inscription grecque des environs de Byblos, la reine Zénobie, veuve d'Odeinat et régente au nom de son fils, le César Ouahballat Athénodore, est qualifiée elle-même de Σεβαστή. M. de Sallet en concluait que Zénobie ne pouvait jouir de ce titre qu'en sa qualité de veuve d'un Auguste et que, par conséquent, Odeinat, son époux, avait dû réellement porter ce titre de son vivant.

Mais à ce raisonnement on peut opposer une inscription bilingue de Palmyre même, portant exactement la même date (août 271) que notre inscription palmyrénienne et ayant les mêmes auteurs, les deux premiers généraux de l'armée palmyrénienne. La reine y est ainsi désignée : Σεπτیمیαν Ζηνοβίαν τήν λαμπροτάτην εὐσεβῆς βασιλισσαν; puis, un peu plus loin, τήν δέσποιναν; ce qui est rendu mot pour mot dans la contre-partie palmyrénienne :

ספטמיא בת־זבי נהירתא וודקתא (א) מלכתא
מרתהו

« Septimia Bat-Zabbai, illustre, pieuse, reine... leur maîtresse. »

L'on voit que, dans ce protocole, il n'y a pas trace de Σεβαστή ni d'*Auguste*, bien que les épithètes λαμπροτάτη et εὐσεβῆς soient visiblement empruntées au protocole romain : *clarissima*, *pia*. Les deux titres portés par Zénobie dans cette inscription corres-

1. C'est ce que montre, par exemple, la traduction palmyrénienne de *patronus*, קיורא, qui est évidemment modelée sur l'équivalent grec προστάτης.

pondent mot pour mot à ceux portés par son mari¹ dans notre inscription, n° 28, dont celle-ci est, à tous égards, le pendant :

מלך מלכא « roi des rois », = מלכתא, βασίλισσα, « reine » ; לברותין, « à leur maître » = לברותין, τῇν δέσποιναν, « à leur maîtresse ».

Or, si Zénobie avait, comme le suppose M. de Sallet, trouvé ce titre d'*Auguste*, dont elle s'est, en effet, parée à une certaine époque, dans l'héritage de son mari, comment expliquer que, dans une dédicace à elle faite, dans sa propre capitale, par les premiers généraux de son royaume, quatre ou cinq ans après la mort d'Odeinat², on ait omis de lui donner, si elle le possédait, un titre aussi considérable ? L'objection a d'autant plus de force que, dans un autre fragment d'inscription existant sur la route de Palmyre à Homs³, Zénobie est de nouveau simplement appelée : ἡ λαμπροτάτη βασίλισσα..

Il est donc bien plus légitime de supposer que le titre d'*Auguste* n'a été pris officiellement, ou accepté par Zénobie et son fils Ouahballat, que lorsqu'ils commencèrent à lever l'étendard de la révolte. Les monnaies à légendes latines, au nom de Ouahballat, frappées peut-être à Antioche, et celles à légendes grecques frappées certainement à Alexandrie, se divisent en deux séries successives, et c'est dans la seconde série seulement qu'on voit Ouahballat qualifié de *Augustus* et de Σεβαστῆς. L'on constate que c'est en l'an 5 du règne de Ouahballat que le titre d'*Auguste* y fait son apparition, et, chose bien significative, cette apparition coïncide avec la suppression de l'effigie impériale soit au droit, soit au revers de ces pièces. C'est dans la même année 5 du règne de son fils, que sont frappées, également à Alexandrie, des monnaies au nom de Zénobie elle-même, avec le titre de Σεβαστή. C'est donc entre le 29 août 270 et le 28 août 271 qu'on décerna

1. Seul le titre de מלך מלכא די מדינתא n'a pas d'équivalent dans le protocole de Zénobie. On verra dans un instant pour quelle raison ; ce titre ne pouvait appartenir qu'à un homme et n'était pas transmissible par héritage, car il répond à une fonction effective.

2. La mort d'Odeinat est généralement placée entre le 29 août 266 et le 29 août 276.

3. Waddington, *op. cit.*, p. 605, col. 1.

aux deux maîtres de Palmyre ce titre d'*Auguste*, mais seulement dans les parties de leurs possessions éloignées de la capitale, en Égypte et sur la côte de Phénicie ¹. On avançait peut-être ainsi, en les escomptant, des prétentions au pouvoir souverain et indépendant qui ne s'affirmèrent nettement qu'à la mort de Ouabballat, quand Zénobie entra en lutte ouverte avec le véritable et seul Auguste, l'empereur Aurélien, qui devait lui faire bientôt payer cher cette tentative d'usurpation.

Il ressort de là un fait positif, c'est que, quelles que soient les conditions dans lesquelles Zénobie ait pu recevoir ou prendre le titre d'*Auguste*, ce titre ne lui est pas venu, en tous cas, par son époux, et que, par conséquent, Odeinat lui-même ne l'a pas porté.

Comment alors concilier ce fait avec l'assertion de Trebellius Pollion? Si cet auteur a fait erreur sur ce point, comme cela lui est arrivé sur plus d'un autre, il n'en résulte pas moins de tous les témoignages historiques que l'empereur Gallien, pour montrer sa reconnaissance à Odeinat, lui avait incontestablement octroyé une des plus hautes charges de l'administration impériale.

Quelle pouvait être cette charge?

La réponse précise à cette question nous est fournie, si je ne me trompe, par l'inscription palmyrénienne en litige.

Le verbe תקן, d'où dérive le titre בתקנתא, qui fait l'objet de cette étude, a toutes les acceptions du verbe latin *corriger*; par conséquent, il correspond exactement à *corrector*, et c'est ce mot qui en est la traduction nécessaire et suffisante. Je n'hésite pas à proposer de voir dans ברתקנתא די בודיתא כלל, l'équivalent littéral de *corrector totius provinciae*.

Je n'ai pas besoin d'insister sur les attributions bien connues, sinon encore bien définies, des fonctionnaires appelés *correctores*,

1. M. Waddington suppose que l'inscription de Byblos date du règne de Claude II; mais le début en est entièrement mutilé et rien ne prouve qu'on ne doive pas y restituer plutôt le nom d'Aurélien.

par les Romains; elles ont été étudiées en détail et discutées par les maîtres de l'épigraphie latine¹.

Ces attributions, qui ont varié selon les temps et les lieux, étaient considérables et conféraient à celui qui en était revêtu des pouvoirs extraordinaires, comportant l'*imperium* et le droit aux faisceaux, mais beaucoup plus étendus que ceux du légat impérial proprement dit. On comprend facilement que ce rôle de *corrector*, pris dans son acception la plus large, ait été dévolu à Odeinat dans cette partie de l'empire romain qu'il venait de sauver de l'invasion perse et qui, sous le coup de la double menace de l'invasion étrangère et des pronunciamentos militaires, se trouvait dans un état de complet désarroi. Il fallait, pour remédier à cette situation grave, une main exceptionnellement vigoureuse et armée de pleins pouvoirs. Celle de Odeinat, déjà légat impérial, était tout naturellement indiquée; c'est de cette façon qu'il devint *corrector totius provinciae*. L'expression palmyrénienne, ainsi littéralement traduite, offre un rapport frappant avec celle dont se sert Trebellius Pollion : *totius Orientis imperium*.

Le *totius* a sa contre-partie littérale et significative dans le כלה du palmyrénien. Je ne sais si l'on a déjà trouvé des exemples du titre tel que je le restitue; il est, en tout cas, parfaitement symétrique de celui, bien connu, de *corrector totius Italiae*, sur lequel il a été probablement modelé et qui, précisément vers la même époque (en 268), était attribué par Claude II au consulaire Pomponius Bassus². L'on sait que, peu après, en 273, Aurélien lui-même a dû généraliser l'institution en créant en Italie huit régions réparties entre des légats impériaux titularisés en *correctores*³.

C'est cette considération, l'emploi caractéristique du mot כלה = *totius*, qui me détermine à interpréter ainsi l'expression palmyrénienne qu'on aurait pu, autrement, être tenté de rapprocher du qualificatif officiel de *restitutor Orientis*, appliqué à Gallien et aussi

1. Voir l'exposé de la question par M. Cagnat, dans le *Dictionnaire des Antiquités de Daremberg et Saglio*, s. v.

2. Goyau, *Chronologie de l'Empire romain*, p. 321.

3. Id., *ib.*, p. 327.

à Aurélien. Cf. les qualificatifs similaires, très en vogue vers cette époque : *restitutor*, *reparator* ou *pacator Orientis, orbis, generis humani* ou *saeculi*, etc. Aucun d'eux ne contient l'idée impliquée par בָּלָה.

Il n'est pas impossible qu'on découvre un jour à Palmyre, qui est un des terrains de Syrie les plus fertiles pour l'épigraphie, une inscription grecque relative à Odeinat; il est probable même que l'inscription palmyrénienne n° 28 était, comme d'habitude, accompagnée de sa traduction grecque, qui existe peut-être encore. Si mes conclusions sont justes, on peut s'attendre à y voir le roi de Palmyre, le « roi des rois » Odeinat, y porter le titre de διορθωτής, ou ἐπανορθωτής, τῆς πόλεως ἐπαρχείας¹.

§ 29.

Les berquils ou « réservoirs » des Croisés.

J'ai fait autrefois une étude spéciale de ce mot *berquil* qui, sous différentes formes, revient si fréquemment dans les documents des Croisades et dont les divers éditeurs de ces documents n'avaient pu déterminer ni le sens véritable, ni l'étymologie. Je crois avoir démontré qu'il désignait un réservoir pour recueillir les eaux et qu'il avait été emprunté par les Croisés à l'arabe = *birkè*, « piscine ».

J'ai, depuis, relevé un nouvel exemple qui me paraît être démonstratif; c'est dans une légende inscrite sur une des vieilles cartes de Syrie d'origine franque (de Marino Sanudo ou dérivées)²:

« Vocatur regio Trachonitidis eo quod, cum careat omnino aquis fluvialibus, incole aquas pluviales colligunt in *bersulibus* (sic) et cisternis. »

Bersulibus n'est autre chose qu'une leçon fautive pour *bercili-*

1. Ou peut-être même, σατραπεΐας. L'expression, qui sortirait du formulaire romain, serait l'équivalent exact de בְּדִיתָא et approximatif du terme vague, *totius Orientis*, employé pour répondre à une situation nouvelle et anormale.

2. *Études d'archéologie orientale*, vol. II, p. 111 et suiv.

bus, comme le montre la comparaison du passage presque identique de Burchard sur la Trachonite¹ :

« incole tempore pluviarum aquas colligunt in *bercilibus* et cisternis, etc. »

§ 30.

Les Phéniciens en Grèce.

I. — *Hannibal fils de Azroubal, proxène de Thèbes.*

Une inscription grecque² trouvée autrefois à Thèbes contient un décret honorifique de la ligue béotienne rendu au bénéfice d'un personnage carthaginois proclamé proxène et bienfaiteur. Le document original, dont la date peut être exactement fixée à l'an 366-365 avant notre ère, est malheureusement perdu. Il ne nous est connu que par une copie imparfaite du XVIII^e siècle due à Pococke, où la transcription grecque des noms et du patronymique puniques est visiblement altérée :

Νόμας Ἀξιούλω Καρχαδώνιον.

Le patronymique de forme invraisemblable, ΑΞΙΟΥΒΩ, est relativement facile à restituer. Comme on l'a déjà reconnu³, il doit être corrigé en ΑΖΡΟΥΒΩ = Ἀζρουβω, génitif béotien régulier de Ἀζρουβος, = *Azrouba'l*, ערובל (*Azrubal*, *Asdrubal* des Romains).

Quant au nom même du personnage, qui apparaît à l'accusatif, sous la forme de ΝΟΒΑΝ, on ne s'en est pas occupé, que je sache, et on semble l'avoir tacitement admis comme exactement copié. Cependant il n'est pas plus satisfaisant en soi que le patronymique estropié par Pococke et il ne correspond à rien de plausible dans

1. *Zeitschr. d. d. Palaest.-Vereins*, XXI, p. 97, passages cités par M. Röhrich.

2. *C. I. G.*, n° 1565. Cf. Ch. Michel, *Recueil*, n° 217. La copie de Pococke a, en plus, le défaut de n'être reproduite que par une simple transcription en caractères typographiques ordinaires.

3. Blass, *ap. Herzog, Philologus*, 1897, p. 44. Cette correction est bien préférable, au point de vue paléographique, à celle proposée par Meister : ΑΣΔΡΟΥΒΩ.

cette onomastique phénicienne sur laquelle nous sommes aujourd'hui si largement renseignés. C'est pourquoi j'estime que, lui aussi, a été altéré par le copiste. Pour se rendre compte de la nature de la faute qui l'a défiguré, il convient, avant tout, de reproduire la coupe même des lignes dans ce passage :

3 ΠΡΟΞΕΝΟΝ
4 ΕΙΜΕΝΒΟΙΩΤΩΝΚΑΙΕΥΕ
5 ΡΓΕΤΑΝΝΩΒΑΝΑΞΙ
6 ΟΥΒΩΚΑΡΧΑΔΟΝΙΟΝΚΑΙ

...πρ~~ο~~ξενον ειμεν Βοιωτῶν καὶ εὐεργέτην Νώδην Ἀζιούδω (= Ἀζρούδου) Καρχαδόνιον, καὶ, etc.

On voit immédiatement que les lignes 4 et 6 comptent dix-huit lettres, tandis que la ligne 5 n'en compte que quatorze; celle-ci est donc notablement plus courte, et la comparaison des lignes subséquentes ne fait que confirmer cette anomalie. J'en conclus que Pococke aura sauté quelques lettres en copiant la ligne 5 dont la justification devait être sensiblement la même que celle des autres lignes. Partant de cette observation, je pense qu'il a omis un groupe **AN**, qui intervenait entre εὐεργέτην et Νώδην; le texte de la ligne 5 devait se présenter ainsi :

ΡΓΕΤΑΝ(ΑΝ)ΝΩΒΑΝΑΞΙ

La répétition consécutive du groupe **ANAN** prêtait tout naturellement à un bourdon et le copiste n'a pas manqué de le commettre. La véritable leçon serait donc à rétablir : εὐεργέτην Ἀνωδῶν Ἀζρούδω.

Nous obtenons de cette façon, sous une forme particulièrement intéressante, étant donnée surtout la haute époque du document, un nom excellent, celui de *Hannibal*, bien en situation à côté du patronymique Azroubal.

La transcription grecque ordinaire du nom de *Hannibal* est, il est vrai, Ἀννίβης et non pas Ἀνωδάς, et la vocalisation en *i* est confirmée par les transcriptions romaines *Hannibal*, *Annibal*. On sait que la forme punique originale est constituée par la combi-

naison du mot חן *hann* « grâce, faire grâce », avec le nom divin בעל , « Baal ». Dans ce type de nom la voyelle de liaison entre les deux éléments était généralement un *i*. Cette voyelle, pourtant, pouvait être, à l'occasion, un *ou* ou un *o*; c'est ce que nous montre, par exemple, précisément le nom de *'Azrouba'l*, et non *'Azriba'l*, composé semblablement du mot עזר *'azar*, *'azr*, « secourir » et de בעל , « Baal ». Il est parfaitement admissible qu'on pouvait prononcer, selon les temps ou les lieux: *Hanniba'l*, ou *Hannouba'l*, *Hannoba'l*. Ce fait, mis en pleine lumière par l'inscription de Thèbes, qui remonte au iv^e siècle avant notre ère, était déjà indiqué par un document beaucoup plus tardif, une inscription romaine d'Afrique¹ où nous trouvons un *sufète Azdrubal Annobalis f(ilius)*, incontestablement un עזרבעל בן הבעל . On ne saurait manquer d'être frappé de la manière identique dont cette inscription romaine et l'inscription de Thèbes rendent ces deux mêmes noms de *Azrouba'l* et *Hannoba'l*; il est curieux de voir que la nuance vocalique très délicate de *ou* et de *o* est elle-même observée par les deux documents dans chacun de ces deux noms propres homologues: Ἀζρὺβᾶλ(ω) , Ἰαννῶβ(αλ) . Il est à croire qu'en réalité, la voyelle de liaison devait avoir un son vague, oscillant entre *i* et *o*; c'est ce que tendrait à faire admettre la forme intermédiaire *Chanebo* = *Hanniba'l* que nous a révélée l'épigraphie romaine².

Quant au phénomène de contraction qui, dans les transcriptions grecques et romaines, réduit l'élément théophore final *ba'l*, soit à *ba(s)*, soit à *bo(s)*³, il est bien connu, et, par suite, nous ne devons pas être surpris de la divergence que présente la transcription de ce même élément *baal* dans les deux noms congénères juxtaposés par l'inscription de Thèbes: Ἰαννῶβαν Ἀζρὺβᾶω .

1. Gesenius, *Monum.*, p. 469, d'après Reinesius, *Syntagm. inscr. ant.*, p. 477. Cf. Carton, *Découvertes*, n° 28 et *Bulletin archéologique du Comité*, 1898, p. 214, n° 45 (*Annobal*, dans une inscription du Henchir-'Aïn-Zeradou).

2. Sur une *tessera hospitalis* du recueil de Gruter, n° 470. Cf. Gesenius, *Monum.*, p. 405.

3. Voir plus haut, § 24, p. 114, les observations présentées à propos du nom carthaginois *Sophonibe*.

II. — *Abdchemech fils de Abdousir, proxène de Delphes.*

Un bloc de calcaire gris, découvert récemment à Delphes¹, dans le dallage de la voie Sacrée, au-dessous du Trésor des Athéniens, contient un décret accordant la proxénie héréditaire, avec tous les privilèges qu'elle comportait à un Sidonien originaire de Beyrouth, appelé Héliodoros fils de Dionysios : Ἡλιοδόρωι Διονυσίου Σιδωνίου ἐγὼ Βαρυτέου.

Grâce à la comparaison de diverses inscriptions bilingues, phéniciennes et grecques, il est possible de déterminer les formes originales des noms sémitiques qui se cachent sous ces équivalents grecs.

Le nom du père, Dionysios, doit correspondre au phénicien עבדאסיר, *Abdosir* ou *Abdousir*, « serviteur d'Osiris », comme le montre la double dédicace bilingue de Malte². L'inscription grecque de Ma'ad, en Phénicie, nous donne, comme je l'ai montré autrefois, la transcription même de ce nom sous la forme Ἀβδούσιρος.

Quant au nom du personnage même, Héliodoros, nous le retrouvons dans une des inscriptions du Pirée³, comme celui du père d'un certain Artémidoros, *Sidonien* : Ἀρτεμιδώρος Ἡλιοδόρος Σιδωνίος, עבדחנת בן עבדעשתרת הצדני, עבדחנת, « Abdtanit fils de Abdachtoret, le Sidonien ».

On voit que ces équivalents grecs sont de véritables traductions des noms phéniciens, équivalents importants surtout sous le rapport des éléments mythologiques, Osiris correspondant à Dionysos, Chemech à Hélios et Tanit à Artémis. J'ai expliqué dans le temps⁴ pour quelles raisons l'élément formatif *Abd* dans les noms propres sémitiques, en combinaison avec un nom de divinité, était généralement représenté en grec par l'élément *δωρος* = δῶρον, et non pas comme on aurait pu le croire *a priori*,

1. *Bull. de Corresp. hellen.*, 1898, p. 409.

2. *C. I. S.*, I, nos 422 et 422 bis.

3. *C. I. S.*, I, n° 116.

4. *Revue critique*, 1879, II, p. 178, note 2.

par l'élément יָטַן, *yatan* ou *yaton*, « donner » si fréquent, d'autre part, dans l'onomastique phénicienne.

Le Héliodoros de l'inscription de Delphes, homonyme du père du personnage du Pirée, est, comme celui-ci, qualifié de Sidonien. Il ne serait pas impossible, sinon qu'ils fussent identiques, du moins qu'ils appartenissent à une même famille phénicienne qui aurait été fixée en Grèce pendant plusieurs générations et dans laquelle le nom de Héliodoros = Abdechemech aurait pu se transmettre par atavisme onomastique.

A la même famille pouvait appartenir un autre Sidonien homonyme, Héliodoros, fils de Mousaios, Ἡλιόδωρος Μουσαίου Σιδωνίας, auquel un décret des Béotiens d'Oropos¹ accorde également la proxénie pour services signalés rendus à la ville, notamment dans l'importation de blé, circonstance qui est peut-être de nature à expliquer la présence en Grèce de ces divers personnages phéniciens². Cet Héliodoros était certainement, lui aussi, dans sa langue nationale, un *'Abdechemech*; il est plus difficile de savoir quelle était la forme originale du nom de son père, Mousaios.

Le même décret d'Oropos confirme les mêmes honneurs et privilèges à un compatriote du Sidonien Héliodoros, probablement son associé commercial, un Tyrien : Διονύσιος Ἀριστωναῖος Τύριος. En vertu des observations faites ci-dessus, il est à présumer que le nom phénicien de celui-ci était *'Abdousir*: quant au patronymique Ἀριστων, il est possible que ce fût un équivalent paronomastique du nom phénicien très répandu ʾrīš, *Arich*³ (*Aris*, *Arisio* des inscriptions romaines d'Afrique).

Du reste ce nom gréco-phénicien de Héliodoros semble avoir été assez populaire à Sidon, car on le retrouve encore dans une autre inscription d'Attique (C. I. A., n° 3320) comme celui du

1. Ch. Michel, *Recueil d'inscriptions grecques*, n° 189.

2. Cf. le passage de l'inscription d'Echmounazar où il est question de l'annexion au royaume de Sidon des villes de Dor et Joppé, « territoires fertiles en blé ». L'exportation du blé est, encore aujourd'hui, une des principales branches du commerce syrien.

3. « Désire » ? Cf. Herzog, *Namensübersetz.*, *Philologus*, LVI, p. 43, note.

père d'une certaine Delphis, Sidonienne, et aussi dans une très curieuse inscription de Sidon même que j'ai fait connaître autrefois, comme celui de l'archonte de la corporation des couteliers sidoniens¹.

La paléographie de l'inscription du Pirée indique le second ou le troisième siècle avant notre ère. Le décret de Delphes doit être d'une époque voisine, plutôt un peu antérieure, à en juger par la forme des *omega*; peut-être la date exacte pourra-t-elle en être déterminée par les noms des magistrats qui l'ont souscrit.

En tout cas, il est intéressant pour l'histoire de la Phénicie de voir qu'un personnage originaire de la ville de Béryte est considéré comme Sidonien. On peut comparer, sur ce dernier point, la clause finale du décret des Athéniens en faveur de Straton, roi de Sidon, décret remontant au milieu du IV^e siècle et définissant les diverses catégories de Sidoniens habitant Sidon et assimilés : ἐπὶ τοῖς δ' ἂν Σιδωνίων οἰκῶντες ἐκ Σιδῶνι καὶ πολιτευόμενοι. Notre Héliodoros, Sidonien de Beyrouth, était vraisemblablement un de ces πολιτευόμενοι.

§ 31.

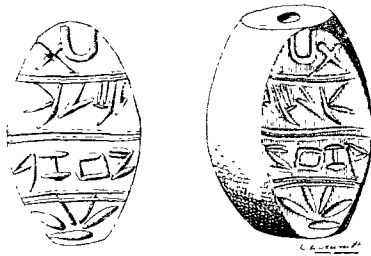
Sceau phénicien au nom de Milik-ya'zor.

M. le Dr Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon, au cours d'un voyage récent en Syrie, a eu l'occasion d'acquérir, à Afka, l'antique Apheka, dans le Liban, vers les sources du fleuve Adonis, une intéressante petite intaille à légende phénicienne qu'il a bien voulu mettre à ma disposition avec une obligeance dont je suis heureux de le remercier publiquement.

C'est une pierre d'agate veinée, taillée en forme de barillet, ou d'olive tronquée à ses deux extrémités, et percée selon son grand axe pour recevoir le cordon, — le *phatîl* de la Bible, — servant à la porter suspendue. Elle mesure 0^m,014 de hauteur. Une large section parallèle au grand axe, et tangente aux deux

1. Clermont-Ganneau, *Études d'archéologie orientale*, vol. I, p. 100.

plans circulaires, supérieurs et inférieurs, perpendiculaires à cet axe, a engendré une surface plane, ovale, sur laquelle sont gravés sept caractères phéniciens, répartis en deux lignes; les lignes sont séparées par des doubles traits qui divisent le champ total en quatre bandes. Les caractères, gravés à l'envers, nous montrent bien que cette petite intaille était à usage sigillaire.



La bande inférieure est occupée par un symbole très sommairement figuré à l'aide de quelques traits rudimentaires, dans lequel on peut voir la représentation soit d'une plante, soit, plutôt, du disque ailé. La bande supérieure contient deux signes qu'on pourrait être tenté, tout d'abord, de prendre pour deux lettres; le second, particulièrement, ressemble beaucoup à un *taw*; je crois, pourtant, que ce ne sont également que des symboles; peut-être le croissant accosté d'une étoile?

Les caractères phéniciens sont d'un type archaïque, à part le *mem* qui n'est pas, ou ne semble pas être zigzagué. Le *zain*, très haut, rappelle celui de la coupe du Baal Lebanon ainsi que le *z'eta* grec archaïque ⌒ . Le *lamed* initial, bien que très réduit et presque atrophié par suite du manque de place, n'est pas douteux. A noter la forme quadrangulaire du *'aïn*. Le tout est à lire :

« A Milk-ya'zor » מִלְכ־יָאֲזֹר

Le nom propre est nouveau, bien que tous les éléments en soient connus et apparaissent, soit isolément, soit engagés dans d'autres combinaisons onomastiques; c'est le nom du dieu que nous appelons couramment *Molek*, *Melek*, *Moloch*, associé à la racine verbale מִלַּךְ « secourir ».

J'adopte, pour le nom de ce dieu, la forme *Milk* et non *Melek*, malgré l'usage suivi dans le *C. I. S.*, parce que telle semble bien avoir été, chez les Phéniciens, la véritable prononciation de ce nom divin, au moins lorsqu'il était engagé dans des combinaisons onomastiques analogues à celle qui s'offre à nous ici. C'est ce qui paraît résulter des transcriptions romaines de noms similaires, transcriptions où domine le son *i*, par exemple *Milchaton* = מִלְכָּתוֹן¹; et, aussi, de la transcription cyprïote syllabique de ce même nom propre dans l'inscription bilingue du *C. I. S.*, n° 89 : *Mi-l(i)-k(i)-ya-to-no-s(e)*² = Μιλχιζθωνος (génitif). De même, le nom carthaginois des inscriptions de Délos, Ἰώμιλλος, représente incontestablement la forme phénicienne originale יְהִימִלִּךְ³. Avec ces témoignages externes viennent concorder diverses indications d'origine sémitique même, telles que les transcriptions assyriennes de noms phéniciens théophores en *milk* et la vocalisation hébraïque du nom de *Milkom*, le grand dieu des Ammonites. Il est, d'ailleurs, possible que ce son *i* virât, dans la prononciation courante, vers le son *é*, très fermé comme celui du *kesra* arabe, soit : *mélk* (*mélk* = *mélék*).

Le *yod* qui intervient ici entre les deux éléments constitutifs de notre nom propre, *Milk* et *'azar*, soulève un problème philologique intéressant. Il n'est pas supposable que ce *yod* joue dans ce nom phénicien le même rôle que dans les noms propres hébreux, congénères en apparence de celui-ci, tels que אֱלִיעֶזֶר, *El'ezer*, אֱלִישָׁפָת, *Elichaphat*, etc. Dans ces noms le *yod* est considéré comme paragogique du premier élément ou même comme une

1. En vertu des lois phonétiques du syllabaire cyprïote *li* et *ki* équivalent ici *l* et *k*.

2. Voir, sur cette question, l'épilogue du tome I du *C. I. S.*, *Pars I* (p. 449), et les observations de M. Homolle dans le *Bulletin de Corr. hellén.*, 1891 (p. 136). Les éditeurs du *C. I. S.* ont rejeté avec raison l'opinion qui voulait reconnaître dans le Ἰώμιλλος des inscriptions de Délos le roi de Byblos appelé *Yehaumelek* (= *Yehaumilk*); mais on ne saurait contester l'identité onomastique; Ἰώμιλλος (et non Ἰωμιλλος) est bien la transcription de יְהִימִלִּךְ, et non de יְהִימִלְכָּת, qui, s'il a jamais existé dans l'onomastique phénicienne, ne s'est, en tout cas, pas encore rencontré dans les inscriptions.

simple voyelle de liaison, une *littera compaginis*, qui, parfois, est l'indice de l'état construit du substantif.

En aucun cas, on n'admet qu'il puisse être rattaché au thème verbal qui suit le nom divin de façon à faire de ce thème, un aoriste = יבעל ; ce thème, — si, du moins, l'on accepte la ponctuation massorétique, et s'il est réellement verbal, — serait au parfait et non à l'aoriste : « El a secouru »¹, « El a jugé, etc... » Cette manière de voir semble, au surplus, confirmée par les variantes instructives de ces mêmes noms propres ; par exemple, pour nous en tenir au premier : אלעזר *El'azar*, à côté de אליעזר, *Eli'ezer*.

Mais en phénicien, où l'orthographe défective est de règle, il ne saurait en être de même, et il ne paraît pas possible de considérer le nom gravé sur notre cachet, בלמיער, comme analysable en ער + בלמי ; ou י + ער + בלמ. Dans ces deux cas, le *yod* n'aurait certainement pas été écrit. Il n'y a qu'une manière rationnelle de rendre compte de sa présence ici, c'est de le rattacher au thème verbal à titre de crément initial et de décomposer le nom en ער + בלמ. Le verbe serait alors, en réalité, à l'aoriste : « Milk secourra » ou « secourt », ou plutôt peut-être « que Milk secoure ». Ce genre de composé onomastique, bien que relativement rare en phénicien, n'est pas cependant sans précédent ; — nous avons déjà rencontré בלמישפט² *Baal-yichphot*, « (que) Baal juge », בעליוהן, *Baal-yahonn*³, « (que) Baal fasse grâce ». Il est beaucoup plus fréquent, en phénicien et surtout en hébreu, avec la transposition des deux éléments constitutifs : le verbe en tête, le nom divin ensuite : en phénicien nous trouvons : יהנבעל (exacte contre-partie de בעליוהן), יהנברך, יהנבשל⁴ ; ינבשלם : en hébreu les exemples abondent⁵.

Il y a encore tout un groupe de noms propres sémitiques qu'il

1. Ou : « est secours » ?

2. *C. I. S.*, I, n° 880. À noter, toutefois, que les dernières lettres ont souffert et ne sont pas tout à fait certaines.

3. *Id.*, n° 102 b.

4. J'en ai cité et discuté un bon nombre, dans le volume II (p. 29) du présent *Recueil*, à propos du nom de *Yahmolyahou*. Je rappellerai que j'ai proposé d'attribuer au verbe, dans ces composés, une valeur optative.

faut également classer comme une variété de ce type : ce sont ceux qui sont constitués uniquement par le thème verbal יפעל : tels sont en phénicien יערר , יחוק , יערכ (?) ; en hébreu biblique יורה (?), יורח , יורב , יורח , יורח , יורח , etc. La famille araméenne et la famille arabe semblent avoir, elles aussi, connu cette espèce de noms propres d'apparence purement verbale. Il est très probable que bon nombre de ces noms, sinon tous, sont des noms théophores virtuels, d'où l'élément divin a été éliminé. Il est difficile de dire seulement s'ils procèdent de types $\text{יפעל} + x$ ou de types $x + \text{יפעל}$, c'est-à-dire si l'élément verbal occupait la première ou la seconde place dans le composé théophore.

Il est probable que dans les noms phéniciens du type soit יפעל , soit $x + \text{יפעל}$, soit $\text{יפעל} + x$, l'élément verbal est au même état grammatical que dans le type hébreu יפעל ou $x + \text{יפעל}$, c'est-à-dire à la 3^e personne du singulier masculin de l'aoriste. Il ne faut pas perdre de vue, toutefois, qu'en phénicien la forme écrite יפעל peut représenter aussi le parfait de la conjugaison *hiphil** ; on est donc toujours en droit de se demander si dans certains composés onomastiques phéniciens, sinon dans tous, où apparaît le thème verbal יפעל , nous n'aurions pas affaire à des formes *hiphil*. Assurément, la chose n'est pas impossible, mais il semble beaucoup plus naturel de conclure à des aoristes.

Il n'est donc guère douteux, vu ces diverses considérations, que notre nouveau nom phénicien מלכיעזר devait être prononcé *Milk-ya'zor*. Sous le rapport de la vocalisation du dernier élément, *ya'zor*, on peut rapprocher ce nom de celui d'un roi de Tyr qui nous a été conservé par Ménandre³ sous la forme légèrement altérée de Βαλέζωρος, à corriger évidemment en Βαλέζωρος. On explique, d'ordinaire, ce nom par בעלעזר , *Baal'azar*, tout comme

1. Se retrouve sur un sceau israélite archaïque (Clermont-Ganneau, *Sceaux et cachets*, n° 7).

2. $\text{המנא} = \text{ימנא}$, $\text{הקדיש} = \text{יחדש}$, etc.

3. Cité par Josèphe, *Contre Apion*, I, 18. Ce *Balezōros* était fils du roi Itobaai.

le nom, en apparence identique, d'un autre roi de Tyr, conservé, également par Ménandre¹, sous la forme Βαλαζζαζαζαζα. Je crois l'explication valable pour ce dernier nom, mais non pas pour le premier. N'oublions point qu'il s'agit de deux personnages historiques distincts, et que ces deux noms, malgré de réelles similitudes, présentent des différences sensibles. Je suis frappé de la présence, dans le premier, de la voyelle ω, là où, dans le second, nous avons la voyelle α; ce son ο est caractéristique de l'aoriste, et, m'appuyant sur l'existence, aujourd'hui certaine, d'un nom phénicien בלעזר, *Milk-ya'zor*, je me demande si, en réalité, Βαλαζζαζαζαζα n'implique pas une forme phénicienne originale בלעזר *Ba'al-ya'zor*, avec le verbe à l'aoriste, forme qui pouvait parfaitement être employée à côté de בעזר Baal'azar (= Βαλαζζαζαζαζα), avec le verbe au parfait. Cela ne serait pas plus surprenant que la coexistence en hébreu des deux formes d'un nom propre congénère telles que, par exemple, יברכהו *Yeberekyahou*, « (que) Jehovah bénisse », à côté de ברכיהו *Berekyahou*, « Jehovah a béni ».

Cette observation peut avoir une conséquence intéressante pour l'élucidation d'un petit problème de philologie phénicienne qui n'est pas encore tout à fait résolu. Nous avons une catégorie nombreuse de noms phéniciens, composés d'un élément théophore suivi de l'élément verbal יתן « donner », par exemple : בלניתן, כנניתן, etc. A quel état grammatical se trouve, au juste, le verbe יתן dans ces composés? Nous avons la certitude, grâce aux inscriptions où le mot apparaît isolé et nettement déterminé par le contexte, que la forme de ce verbe, au parfait, était en phénicien יתן *yatan*, correspondant à l'hébreu נתן, *natan*. On en conclut que, dans ces noms propres, ce verbe est également au parfait et doit toujours être interprété par « a donné » : « Echmoun, Milk, Sakkoun, etc., a donné ». Mais la chose est-elle aussi certaine, et, surtout, aussi générale qu'on le suppose? Dans plusieurs de ces noms propres, l'élément verbal

1. Josèphe, I, 18. *Contre Apion*. Ce Baleazaros était le fils du roi Hiram.

יִתֵּן ne pourrait-il pas aussi bien être à l'aoriste = יִשַׁעַל, du moment que nous avons la preuve, désormais assurée, que les Phéniciens pouvaient se servir *ad libitum*, dans leur onomastique, des formes composées שַׁעַל + *x* ou יִשַׁעַל + *x*? Cela permettrait peut-être de se rendre compte de la vocalisation, assez surprenante s'il s'agit de parfaits, que nous révèlent les transcriptions grecques et romaines : Σαγγαζαθω, Μελχζαθω, *Milchaton*, *Baliatho* et *Balithon*¹ (= בעליתן); cf. l'assimilation paronomastique Σαγγαζω = נשתחתה. La persistance de ce son *o* ne serait-elle pas un indice que, dans ces composés יִתֵּן est à l'aoriste? Sans doute, l'hébreu, suivant la ponctuation massorétique, vocalisait *yitten* à l'aoriste. Mais qui nous dit que le phénicien ne vocalisait pas *yaton*, à ce temps, et *yatan* au parfait?

J'ai dit plus haut qu'on s'accordait à regarder les noms hébreux du type אֵלִיעֶזֶר, *Eli'ezer*, comme formés du nom divin et d'un élément soit nominal, soit verbal au parfait, avec un *yod* intercalaire purement orthographique. Cette explication, applicable, en général, à tous les noms propres hébreux composés de deux éléments quelconques avec le *yod* intercalaire, est assurément plausible pour ceux de ces noms où le second élément n'est certainement pas verbal, par exemple אֵלִיָּאֵל, אֵלִיָּאֵל, אֵלִיָּאֵל, אֵלִיָּאֵל, אֵלִיָּאֵל (cf. אֵלִיָּאֵל, אֵלִיָּאֵל, אֵלִיָּאֵל, אֵלִיָּאֵל, אֵלִיָּאֵל), etc. Mais il en est d'autres sur la composition intime desquels il est permis d'hésiter aujourd'hui, devant l'existence avérée en phénicien de noms du type יִשַׁעַל + *x*. Je me demande si, en réalité, nonobstant les indications contraires de la ponctuation massorétique qui, nous le savons par expérience, ne doit pas toujours être prise pour argent comptant, je me demande, dis-je, si tout un groupe de cette famille de noms propres hébreux ne devrait pas être considéré comme le résultat d'une transposition des deux termes

1. Dans le Tarif des sacrifices de Marseille, ligne 21, יִתֵּן est certainement à l'aoriste, et, d'autre part, il est évident que l'aoriste devait se distinguer du parfait dans la prononciation de la graphie uniforme יִתֵּן.

2. Aux exemples connus ajouter *Balintonis* (génit.), à Henchir-Guergour (*Bull. arch. du Comité*, 1898, p. 209, n° 22).

$x + \text{יעזר}$ en $\text{יעזל} + x$. A ce compte, un nom tel que אליעזר , « Eliezer », par exemple, serait à analyser en $\text{יעזר} + \text{אל}$, « (que) El secoure », = *El-ya'zor*, exactement au même titre que le phénicien מלכיעזר est à analyser en *Milk-ya'zor*. De même le nom biblique אלישפט serait *El-yichphot* « (que) El juge », sur le patron phénicien *Baal-yichphoth*, etc. La même explication pourrait être étendue aux noms hébreux similaires, tels que אלישבע , אליעזב , אלישבי , אליקים , etc. Ces deux derniers sont particulièrement à noter pour la théorie que j'esquisse ; en effet, il est frappant de voir qu'à côté de אלישבע , nous avons ישבעאל . Quant à אליקים ¹, *Elyakim*, « (que) El fasse tenir debout », la forme verbale de l'aoriste est, pour ainsi dire, transparente, grâce à l'effet combiné de la nature de la racine verbale quiescente ע"י et de l'état *hiphil* ; la ponctuation massorétique elle-même a dû la respecter. Le nom אלישיב , *Elyachib*, semble se trouver exactement dans les mêmes conditions². Il n'est pas indifférent, à ce point de vue, d'observer, sous le bénéfice d'une des remarques faites plus haut, que nous trouvons, dans la Bible, les noms propres יחייב , ישיב , qui ne sont que des formes apocopées, réduites au seul élément verbal, toujours à l'aoriste, bien entendu, soit de $\text{יחייב} + x$, $\text{ישיב} + x$, soit de $x + \text{יחייב}$, $x + \text{ישיב}$.

32.

Sceau israélite au nom d'Abigaïl, femme de 'Asayahou.

Le P. Jaussen a fait connaître³ un nouveau sceau israélite en caractères phéniciens, entré récemment dans la collection du baron von Ustinow à Jaffa. La lecture de la légende n'offre aucune difficulté :

לאבגיל אשת עסיהו

« A Abigail, femme de 'Asayahou. »

1. Cf. יהויקים , *Yehoyakim*.

2. Cf., avec l'intervention des deux éléments, ישיביאל , *Yechün-el* (= *Yachim El*).

3. *Revue biblique*, 1897, p. 597.

Le baron Ustinow a bien voulu, depuis, me faire tenir l'objet original même, par l'obligeant intermédiaire du P. Lagrange, ce qui me permet d'en donner ici une représentation plus exacte et plus complète, agrandie au double environ.



La pierre est une cornaline rouge, taillée en forme de scarabéoïde bombé et parfaitement polie, sauf sous le plat, qui a reçu l'inscription. Le scarabéoïde n'a pas été percé, comme le sont nombre de ces cachets sémitiques ; il est donc probable que la pierre devait être enchatonnée dans une bague, au lieu d'être portée suspendue à un cordon (צתיל).

La seconde ligne, formée du seul mot *אשה* « femme de », débute par un signe qui a été omis dans la reproduction et dans la description du P. Jausen, et qui mérite d'être noté ; il consiste en deux longs traits verticaux, dont le rôle était peut-être celui d'une sorte de double tiret, de trait d'union, établissant entre la ligne 1 et la ligne 2 une jonction pour le sens. On remarquera, en outre, que les trois lignes sont séparées par deux doubles traits horizontaux, conformément à une disposition assez fréquente sur les sceaux israélites, pour qu'on puisse la considérer souvent comme distinctive de cette famille de sceaux.

Les deux noms propres appartiennent essentiellement à l'onomastique biblique. Celui du mari, *'Asayahou* « Jehovah a fait », caractérise nettement le personnage comme israélite. Celui de la femme, *Abigail*, est particulièrement intéressant. Il se présente dans la Bible avec diverses variantes : אביגיל, אביגיל, אביגיל ; la forme authentique que nous révèle notre monument nous montre que le second *yod* doit être radical, et me porterait à assigner à ce nom une autre étymologie que celles qu'on en a proposées

jusqu'ici. Je ne serais pas éloigné de croire que ce *yod* représente, en réalité, un *aleph* ou *élif hamzé*, comme dans ראת = רית, sur la stèle de Méša; רים = ראם dans la Bible; ביראל = באראל ?', etc.; le second élément du nom serait, dans ce cas, à expliquer par la racine גאל « délivrer » (cf. *goël* « le dieu sauveur », etc.), et non par la racine גיל, גיל « tourner en rond, se réjouir ».

§ 33.

Notes d'épigraphie palmyrénienne.

I

[Sachau, *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 1881, p. 731, n° 1].

La première partie de l'inscription grecque et palmyrénienne semble avoir été bien lue par M. Sachau. La façon dont il relie les trois fragments est tout à fait plausible. Seuls, les doutes qu'il garde sur la question de savoir s'il ne pouvait pas y avoir encore un nom propre entre Μεζαββζανζ et 'Αδφ:αγνζ, ne me paraissent pas fondés; la justification même des lignes, tant grecques que palmyréniennes, si l'on rétablit matériellement le double texte dans son ensemble, montre bien qu'entre ces deux noms il n'y a place que pour l'article ζνζ, indice du patronymique terminant la généalogie.

Dans la seconde partie, au contraire, M. Sachau me paraît avoir fait fausse route, égaré par les cas auxquels sont les divers termes jouant les rôles principaux dans la phrase grecque. Cette erreur initiale rendait naturellement impossible la restitution et l'interprétation rationnelle du texte palmyrénien correspondant, qui a beaucoup souffert.

Voici comment je proposerais de lire et d'expliquer le tout¹.

1. Voir mes *Sceaux et cachets israélites, phéniciens*, etc., p. 18, n° 10.

2. Les lettres ABCDEF représentent les 6 lignes de l'original et sont destinées à faire comprendre comment le grec et le palmyrenien sont enchevêtrés.

A { Τὸ μνημεῖον τοῦτο σὺν ὑπογραφῇ ἐξ ἰδίων ὠκοδόμησεν Ἰούλιος
 B { Ἀδρηλῖος Μα[ρωνα [Μαλῆ τοῦ καὶ Μεζαδόχου] τοῦ
 C { Ἀδριανοῦ, εἰς τειμὴν αὐτοῦ καὶ υἱῶν καὶ υἰωνῶν, εἰς τὸ παντελές,
 D { ἐτους ζ'ρβ'] μνηεῖ Δύστροφ [commencement du palmyrénien
 E { (une ligne palmyrénienne entière)
 F { Ἰούλιος Ἀδρηλῖος Ζηγνόδιος Ἀσθώρου τοῦ Ζεβεΐδου ε.σ.σ.
 G { τοῦ μνημείου, σὺν ὑπογραφῇ αὐτοῦ καὶ παντὶ τῷ κόσ-
 H { μῳ καὶ δικαίσις πάσι, Ἰούλιος¹ Θεοδώρου Ἀγρίπου τοῦ Μακροκέλλου,
 I { [(ἐ)κυτῶ καὶ υἱαῖς] καὶ υἰωνοῖς, εἰς τὸ παντελές², [μην(ε)]...,
 J { ἐτους...]
 K { (une ligne palmyrénienne entière)

B {קברא דנה ימערתא די
C {בנא בין כוסה} וילום אורלום מרונא בר מלא די {מתקרא מובנא בר
אדוניים ליקרה ולבנה ובנא בנה לעלמא שנת 547 בירה אדר
F {וילום אורלום ובנא} בר עשתיי ובנא {אחבר ?} קברא דנה ומערתא
G {דה ותעביתה וקשט}ה לילום אורלום תדרום בר
לה ולבנה ובנא בנה לעלמא בירה... שנת ...

Grec.

5. A entendre, comme j'ai eu plusieurs fois l'occasion de le faire remarquer, au sens général de « enfants ». L'observation s'applique aussi bien au mot grec *παῖδες* qu'au mot araméen correspondant.

2^o Julius Aurelius Zenobios (fils) de Asthoros, fils de Zebeidos¹, a [concedé la?... de ce] tombeau, avec son hypogée, [toute son ornementation et tous ses droits, à Julius (Aurelius) Theodoros, fils d'Agrippa, fils de Marcellus [... pour lui et pour ses fils] et petits-fils à jamais. Au [mois de... (date)].

Palmyrenien.

1^o [Ce tombeau et la caverne qu'a construits, de sa bourse, Julius Aurelius Marona, fils de Male qui est (surnommé Mezabban]a, fils de Adrianus, en son honneur, et pour ses fils et les fils de ses fils, pour l'éternité. L'an 547, au mois de Addar.

2^o Julius Aurelius Zebida], fils de *Astor, (fils) de Zebida, [a concédé?...? de ce tombeau et de cette caverne]-ci, ainsi que son ornementation et ses droits, à Julius Aurelius Theodoros, fils de [Agrippa].... [pour lui-même, ses fils et les fils de ses fils, pour l'éternité] au [mois de..., l'an...].

Le nom, au nominatif, de Julius Aurelius Zenobios, dans le texte grec, doit être suivi d'un verbe actif, à l'aoriste, à restituer d'après les caractères frustes : €·C·C..... verbe signifiant « a donné, octroyé, cédé ». La restitution de M. Sachau, ἐβεβηκεταις, est, à tous égards, inadmissible. Puis venait, dans la lacune, un substantif à l'accusatif signifiant soit la « totalité », soit une certaine « fraction », soit plutôt le mode de possession, substantif qui gouverne au génitif [τος] γεγεμενος « du tombeau »; à moins que l'on ne préfère admettre que le verbe disparu gouvernait directement le génitif, ce qui est assez fréquemment le cas pour les verbes indiquant la cession². Toutefois, cette dernière conjecture ne s'accorderait pas très bien avec l'étendue de la lacune, et il semble préférable de supposer l'interposition d'un régime à l'accusatif. J'avoue que je ne vois pas le verbe à restituer. J'avais pensé à εἰς σὺν « a permis »; mais ce n'est pas bien satisfaisant; si cette forme n'était pas poétique, εἰς, σὺν répondrait mieux aux

1. Ou *Zebeidas*. On devait prononcer, en réalité, *Zebidos* ou *Zebidas*; et là, comme dans beaucoup d'autres cas, est simplement une manière de représenter le *i* long (זְבִידָא = *Zebida* et non *Zebeida*).

J'insiste sur ce point, parce que l'on a trop souvent le tort de conclure de ce mode de transcription par *ai* la vocalisation *ei* ou *ai* dans les nombreux noms propres des formes זְעִיר, זְעִירָא, זְעִירָה, זְעִירִי, זְעִירָה, et aussi dans ceux des formes זְעִיר. Il peut y avoir des exceptions, mais je crois qu'à Palmyre, la règle générale est que *ai* implique, dans la forme sémitique transcrite, la vocalisation *i*.

2. Cf. ἰσχυροῦς ὁμοῦ ἐξισχυροῦσθαι οὐ παρὰ τὸν ἰσχυρὸν.

indications matérielles de la copie¹. Peut-être avons-nous affaire à un verbe composé avec prépositions [ῥ, ζ, ἑ[γ], ἑ[ξ], ε[π]]. Quant au régime à l'accusatif, ce pouvait être un mot tel que *σῶζετε*, *σῶματέ*, s'il faut faire état du second C disponible; si non, *ζωονίζω*, *ζωονώγησεν*, *μαρτυρίζω*, etc. Il se peut aussi qu'il s'agisse non d'une donation, mais d'une véritable cession: s'il en était ainsi, il faudrait alors chercher les restitutions dans une autre voie, mais toujours dans la même direction: verbe et régime à l'accusatif. Il semble, en tout cas, résulter de la partie palmyrénienne correspondante qu'il ne peut s'agir soit que d'une cession intégrale, soit que d'une donation par moitié, attendu qu'il y a tout juste la place matérielle pour restituer dans cette partie un verbe gouvernant directement à l'accusatif les mots: « ce tombeau et cette caverne ».

Lire ensuite: *CYN TΩ YΠΟΓΕΙΩ ΑΥΤΟΥ ΚΑΙ ΠΑΝΤΙ? ΤΩ ΚΟC ΜΩ ΚΑΙ ΔΙΚΑΙΟΙC ΠΑCΙ*, en éliminant la restitution de M. Sachau *CYN MOKEI ΜΩ*, restitution arbitraire qui ne fait que compliquer le problème et ne peut, d'ailleurs, se concilier avec la justification des lignes. S'il était question réellement d'un personnage appelé Mokim, nous aurions sûrement au moins le nom de son père. *Δικαίους* est le datif du pluriel neutre *δίκαιος*, « droits »² et non de *δίκαιος* « les ayants droits » (*mit Mokim und den gerechten allen*, etc.). Le datif, employé pour le nom du bénéficiaire (unique), Julius Aurelius Theodoros, s'explique alors parfaitement bien; ce n'est pas du tout, comme le suppose M. Sachau, une apposition à *δίκαιους*: c'est le régime indirect du verbe, et il concorde exactement avec la contre-partie palmyrénienne: etc... *א.י.א.י.א.*, « A Julius Theodoros ». A *δίκαιος* répond l'énigmatique *ה.ש.ב.*, que je restitue *ה.ש.ב.ה* « son droit »; cf. le verbe *ש.ב.ה* dans une inscription palmyrénienne que j'ai publiée autrefois³.

1. La restitution *ἑ[ξ][σῶζετε]* serait passible de la même objection.

2. Cf. l'expression *τῶν δίκαιων παραχωρῶ* au sens de « céder ses droits ».

3. *Etudes d'arch. or.*, vol. I, p. 121, 127. Il faut peut-être comprendre là « qu'il n'ait pas droit au pain et à l'eau ».

II

[Schroeder, *Sitz.-Ber. der k. Preuss. Akad. der Wissensch.*, 1884, p. 438, n° 2].

Il y avait certainement une ligne de plus à la partie supérieure du texte grec; les caractères ...**ΗΛΙΟC**.... y sont encore visibles dans la reproduction meilleure qu'en a donnée M. Simonsen¹.

Je propose de lire le tout, en restituant ainsi les parties laissées en souffrance par les premiers interprètes :

- 1 Ἰούλιος Αὐρῆλιος Εὐτύχης²
- 2 [Ἀγγαίου] κοινωνὸν προσ-
- 3 ἑλάβετο. ἐν τῷ ἀναγκ[αίῳ]
- 4 ³ εἰς τοῦ μνημείου[οῦ],
- 5 [Γάιος] Ἰούλιον Ἑρμείαν, ἀ-
- 6 [δὲ] ἐλεῖν αὐτοῦ. ὁ ἀμρό-
- 7 [τε]ροι οἰκοδομήσαντες
- 8 [ἀνενέωσαν] ἐξ ἰδίων. ἐκ-
- 9 τοῖς καὶ υἱοῖς καὶ υἱωνοῖς.
- 10 καὶ εἰς τεύχεον υἱῶν Μαρ-
- 11 γῆ. ἀδελφεῶν αὐτῶν. μη-
- 12 γὰρ Αἰῶ τοῦ ἡμῶν ἔτους

Au-dessous, restes de trois lignes palmyréniennes.

« Julius Aurelius Eutyches, fils de Aggaïos, a accepté (ou pris) comme co-possesseur dans l'étage supérieur... de ce tombeau. C. Julius Herméias, son frère, lequel ils ont tous deux reconstruit

1. *Sculptures et inscriptions de Palmyre*, p. 57, n° 8. Cf. la reproduction photographique donnée par Wright, *Proceed. of the Soc. of Bibl. arch.*, VI (novembre 1883, p. 28).

3. = **ⲛⲧⲧⲛ**, d'après l'excellente identification de J. H. Mordtmann, *ZDMG.*, 1884, p. 588; cf. *ib.*, 1885, p. 354, et Euting, *Epigr. Misc.*, II, n° 106. Cf. Simonsen, *op. cit.*, p. 20, n° C. 10.

4. Le fragment de lettre visible avant l'épsilon semble avoir appartenu à un π, ς, τ ou ε, étant donnée sa grande proximité. Si on pouvait le considérer comme le reste d'un θ (ce qui me paraît paléographiquement un peu difficile), on serait tenté de restituer : [τοῦ ὑπερ]ῆ τοῦ μνημείου, « qui est au-dessus du tombeau ». Autrement on serait conduit à rétablir : [τοῦ....]εἰς τοῦ μνημείου; mais je ne vois pas quelle pourrait être l'épithète terminée en -του, à appliquer au tombeau. D'après les tournures usuelles, il suffit de faire précéder μνημείον de l'article.

à leurs frais, pour eux-mêmes, pour leurs fils¹ et petits-fils, et en l'honneur des fils de Maenas leur frère, au mois de Lôos, de l'an 548 (= août 237 J.-C.). »

Cf. *κοινωνὸν προσλαβέειν*, au n° 71 Vog., correspondant au palmyrénien :

יִלְיִם אֲוִרְלִים אִיטְכָּא הֲגִי אַח[בֵּר] ?² « et (qu'il n'y ait) pas d'association dans (le tombeau), quelle qu'elle soit ».

*Ἀνάγκων*³ doit être formé comme *ὑπόγκων*, *ὑπέγκων*, « hypogée » et désigner l'édifice funéraire, qui était peut-être une de ces grandes tours carrées à étages, si nombreuses dans la nécropole de Palmyre.

Je restitue Γάκων, à cause de la faible étendue de la lacune initiale de la ligne 5, la ligne 4 paraissant être complète avec *ματρημείω*[ω] ; ce prénom convient, du reste, assez bien devant *Julius*.

Quant au texte palmyrénien, je serais tenté de lire et de restituer ainsi les débris des trois lignes partiellement épargnées, et celles, totalement détruites, qui devaient être gravées au-dessous, en me guidant tant sur les indications de la contre-partie grecque que sur l'analogie des formules connues⁴ :

- | | |
|---|---|
| יִלְיִם אֲוִרְלִים אִיטְכָּא הֲגִי אַח[בֵּר] ? | 1 |
| [בִּי]עֲלִי[תֵּא דִי] קִבְרָא דְנָה ל[גִּים] | 2 |
| יִלְיִם הֲרִמִּים בֵּר ? הֲגִי אַח[בֵּר] וְהִי דִי ... | 3 |
| [צִבְתּוֹ וְחֻדְתּוֹ מִן כִּסְחָן לִחָן וְלִבְנִיָּהן וּבְנָא בְנִיָּהן | |
| יִלְיָקֵר בְּנִי מִעֲנִי אַחְהָן בִּירְחָא שְׁנַת 548 | |

1. A prendre, comme toujours, au sens général d' « enfants », comme je l'ai montré autrefois (*Recueil d'archéologie orientale*, vol. II, p. 378, note 7).

2. C'est ainsi que je comprends ce passage si controversé, où l'on voulait généralement couper : *לֹא אַהֲבִירָא*, en y voyant un infinitif. Qu'il faille couper *לֹא* ou *ל*, je crois que c'est la négation. Quant à l'énigmatique *הִי אִישׁ*, ne serait-ce pas l'équivalent de *אֵית הִי* « quelle qu'elle soit » ? quoique le maintien de la sifflante puisse paraître, je le reconnais, quelque peu surprenant. L'expression correspondrait alors exactement à la contre-partie grecque : *αὐτὸς ὅστις ἐστὶν ὁ ἀδελφεός*.

3. Cf. *ἀνώγκων*, *ἀνέγκων*, « étage supérieur ». On sait, d'ailleurs, que souvent, dans le dialecte grec de Syrie, *α* s'échange avec *ο* et *ω*.

4. Sans garantir, bien entendu, la coupe exacte des lignes, que je laisse même complètement de côté à partir de la ligne 3.

5. Les suffixes pouvaient être écrits *הֵן* ou *הִן*.

« Julius Aurelius Eutyches, (fils de) Haggai, a donné en partage l'étage supérieur de ce tombeau à Gaius Julius Hermeias, fils de Haggai, son frère, lequel ils ont construit et renouvelé de leur bourse, pour eux, pour leurs enfants et les enfants de leurs enfants, ainsi qu'en l'honneur (au bénéfice) des enfants de Ma'an-nai, leur frère; au mois de Ab, l'an 548. »

Je restitue אה[ב]ר, *communicavit*, à la fin de la première ligne, au lieu de אה[נ]ר, « son frère », proposé par M. Simonsen. Ce verbe, équivalent rigoureux du grec, s'est déjà rencontré dans diverses inscriptions similaires¹ relatives à des sépulcres possédés en commun. Il se construit avec l'accusatif de la chose partagée et le datif de la personne, avec qui on la partage. Cela entraîne, en tous cas, à la fin de la ligne 2. la valeur de ל pour le caractère lu à tort כ par Schrøder ; אהב[ר] gouverne, en effet, le datif. A la ligne 2, on peut supposer עליה « supérieure », comme dans l'inscription nabatéenne du *C. I. S.* n° 164, soit un adjectif, soit un substantif signifiant, à lui seul, « étage supérieur » = *أعلى*; peut-être même le mot est-il *ב[ע]ליתא*, à en juger par les restes de la lettre qui précédait le *ain* et par laquelle débutait la ligne (cf. l'hébreu *בעליתא* = *עליתא*, *Amos*, ix, 6)? A la fin de la ligne 3, די devait être suivi d'un verbe tel que בנה ou הרה.

Peut-être le nom du troisième frère est-il à restituer dans la forme *בניזא*, au lieu de *בניזי*, d'après l'analogie nabatéenne. Cf. *בניזי* palm. n° 27 Vog., transcrit non pas *Μζνζιζ* (comme au n° 37) mais *Μζνζιζ*, ainsi que l'a expressément noté Waddington, n° 2609 (cf. *Μζζιζ*, *id.* n° 2660, et *Μζζιζ*, n° 2412 n ; ce qui rappelle beaucoup notre présente transcription *Μζνζ*.

1. Voir mes *Études d'archéologie orientale*, vol. I, p. 129; cf. D. H. Muller, *Mem. de l'Acad. de Vienne*, 1898, n° 42.

2. Le *lunet* est suffisamment reconnaissable sur l'estampage que je possède de ce monument, grâce à l'obligeance de M. Løytved.

III

[Euting, *Epigr. Misc*, I, p. 7, n° 22].

Je propose de lire et de traduire :

חבל מרא'
ברת מקימו
בר צעדי אחה
די אקמת דה
די מן לעל

« Hélas ! Mara (?) fille de Moqîmou, fils de Sa'edi, le frère de cette Aqmat² ci-dessus. »

ברת אחה די אקמת est un nouvel et intéressant exemple de cette construction du génitif redondant, avec le relatif די et le suffixe pronominal, dont j'ai autrefois³ démontré l'existence en palmyrénien. Pour la forme que revêt le suffixe féminin avec ce mot אה, cf. Vog. n° 103. Quant à l'emploi du démonstratif pour rappeler un personnage déjà nommé, nous le connaissons déjà aussi bien en palmyrénien (par exemple, de Vog. n° 70) qu'en nabatéen⁴.

Il est probable que cette épitaphe devait, comme c'était fréquemment le cas, faire partie d'un ensemble de textes relatifs aux divers membres d'une même famille et dont l'un mentionnait la défunte Aqmat, tante ou grand'tante de Mara.

IV

[J.-B. Chabot, *Journal asiatique*, 1898, juillet-août (pp. 68-123).]

— N° 49 (p. 72). — Ligne 4. — Peut-être vaut-il mieux, étant donnée la position de la première lettre mutilée, dans la copie de M. Bertone, restituer דנה [ברא] דנה, que דנה [ברא] דנה.

1. Lecture rectifiée du nom proposée par M. Lidzbarski, *Handb. Wortsch.*, s. v.

2. אקמת est peut-être une simple variante orthographique du nom de femme אקביא, Ἀκμῆ; cf. pour cette variante שבא et שבת, nom d'homme, associés dans une même généalogie, n° 3 Vog.

3. *Recueil l'archéologie orientale*, vol. I, p. 301; cf. II, p. 177.

4. Pour l'ensemble de cette construction, voir plus loin, p. 167, un cas tout à fait analogue.

L. 2. — J'ai des doutes sur la lecture matérielle Νεβουλας(ς) ou Νεβουλας(ς)(?) et, partant, sur les explications proposées de ces noms propres inconnus jusqu'ici. Il serait peut-être préférable de restituer ainsi la copie, en considérant le O, à la fin de la ligne, comme un B fruste et mal vu : Νεβουλας (B)ηλασσου. — Νεβουλας pourrait être alors une transcription de נבולה, *Neboul'ha*, nom nouveau formé comme בילה *Bol'ha*. Dans ce cas, on serait amené à considérer, dans la partie palmyrénienne, la dernière lettre mutilée de la ligne 1 comme le *lamed*, et à restituer dans le vide initial de la ligne 2 (avant בני), les deux lettres הו.

L. 3. — הריי, Θαρρες, Θαρρες, n'est pas théophore, au moins dans son élément *Thaim*¹; c'est un nom formé probablement comme עררי, 'Azzir, avec signification analogue (ع, « serviteur »); l'élément théophore, apocopé ou résorbé, est représenté par le simple indice du *yod*. Ainsi que Nöldeke l'a montré, il faut lire, au n° 3 de Vogüé : גר הריי = γρη Θαρρες (à corriger peut-être en Θαρρες²); on remarquera l'entité féminine γρη, répondant au *gad* masculin, personnification du dieu Malakbel.

— *Id.* (p. 75). — La restitution ΓΑΔΔΑΡ[ΑΘ.ΟΥ = גדר]נתה, *Gad-dar'ateh* ne me paraît pas probable pour plusieurs raisons; Γαδραθ est un nom de femme, dont la forme originale, d'ailleurs inconnue, pourrait être aussi bien גדרה. Je propose ΓΑΔΔΑΡ[Γ.ΟΥ = גדר]צר, *Gaddurson*, ce qui me paraît implicitement confirmé par la copie du n° suivant 20 (p. 83) : ~~גדר~~צר; le *tsade* est clair et, en l'espèce, tout à fait démonstratif; M. Bertone, se trouvant en face des deux caractères identiques *dalet*, *rech*, a commis un bourdon dans sa copie; il faut corriger et compléter : גדר]צר. On retrouve, du reste, assez facilement les éléments de ces lettres dans la copie déformée du n° 19. Le nom est connu (de Vogüé, n° 84). La façon dont il est ici transcrit en grec, Γαδραθ, gé-

1. Rectifier, dans le même sens, les étymologies données plus loin (pp. 108, 116) du nom הריה, et, par extension, de בילה.

2. Cependant, Waddington, *op. cit.*, n° 2588, a noté expressément que le *sigma* était certain.

nitif de Γαδδάρσας (ou mieux) Γαδδάρσας¹, est intéressante pour la prononciation ; la reduplication du δ est peut-être un doublon du copiste, mais il est fort possible aussi qu'elle soit réelle : cf. Γαδδός et Γαδός ; d'ailleurs, étymologiquement le *dalet* est double (جد). Ce qui est remarquable dans *Gaddarsou*, Γαδδάρσας, c'est la prosthèse qui frappe l'élément רסו *Resou* = *Ar'sou*, si tant est que ce soit une prosthèse et que la forme originale n'ait pas été *Arson* ; l'accord sur ce point est complet dans la transcription du nom, absolument homologue, תימרסי, Θαιμάρσας, et peut-être *Themarsa*². רסו entre dans la composition de noms théophores où il joue le rôle certain d'un élément divin : תימרסי, « serviteur de Resou » ; גדרסי est formé comme גדרתא.

Le رضان, fabuleux des musulmans, un des anges gardiens du paradis, est peut-être l'héritier plus ou moins direct de cette divinité mystérieuse. On peut se demander si ce nom divin ne se serait pas contracté en סא (avec assimilation du ר initial à la consonne finale de l'élément précédent) dans toute une série de noms propres théophores où il apparaît comme second élément ; c'est ce que tendrait à faire supposer la comparaison des nos 33 *b* et 49 Vog., avec le n° 4 de Schroeder, *Neue Palm. Inschr.*, d'où il semble résulter que les noms תימרסי et תימרסא sont équivalents. Toutefois la chose demeure encore assez problématique.

D'après le grec, Gaddarsas était surnommé Baa(s), βαα(ς) ἐπικλόμενος Báz.

Comme l'a très bien montré M. Chabot, la forme palmyrénienne correspondante devait être בנא, qu'il rapproche avec moi³ du nom d'une comparse figurant dans un récit apocryphe de la Passion, celui de la servante de Pilate, *Bullia* (= ΒΑΛΙΑ =

1. Le nom similaire Θαιμάρσας, au n° 6 Vog., est au datif et implique un nominalif Θαιμάρσας, qui peut faire au génitif Θαιμάρσου aussi bien que Θαιμάρσας comme Ἀγρίππας, génitif Ἀγρίππου et Ἀγρίππα).

2. Dans une inscription d'Afrique (L. Renier, *Inscr. rom. de l'Algérie*, n° 1642) : *B(is) m(anibus) s(acrum). Themarsae Hariani, patri merenti, etc.. Fecit Harian(es) Themarsa, filius.* — *Harianes* = *Hairanes* (?) = Αἰράνης. Χαίρας = חַיִּירַן.

3. Clermont-Ganneau, *Revue critique*, 1893, t. XXXVI, p. 210.

BAAIA = בַּעִיא), nom que j'avais rapporté à la même racine verbale בַּעַס « demander ».

Ce surnom manque, ou paraît manquer, dans la contre-partie palmyrénienne; M. Chabot le rétablit, avec raison, d'après d'autres inscriptions relatives à la même famille, le n° 13 de MM. Mordtmann père et fils, et le n° 20 de M. Bertone; il faut lire, en effet, dans ce dernier, à la ligne 3 : בר גדר[ע]ת די בת[ע]תה בר בע : « fils de Gaddarsou, qui est surnommé fils de Ba'a ».

M. Chabot, ai-je dit, suppose que ce surnom manquait dans la partie palmyrénienne de notre n° 19; il restitue, en conséquence, ainsi la fin de la ligne 2 et le commencement de la ligne 3 :

בר גדר[ע]תה די בנ[ע]ת
 etc... ילביהון ליהון

«... fils de Gaddar'ateh; ils l'ont bâti pour eux et leurs enfants, etc... »

J'ai peine à admettre, quant à moi, que le palmyrénien ait omis une indication aussi importante que celle du surnom.

D'autre part, je ne crois pas que les trois dernières lettres de la ligne 2 représentent le verbe בנ[ע] « ont construit »; la dernière est certainement un *yod* ; de plus, la lacune précédant immédiatement est beaucoup trop grande pour n'avoir contenu que les deux lettres די, car, ainsi que je l'ai démontré plus haut, il faut lire non pas גדר[ע]תה, *Gaddar[ateh]*, mais bien גדר[ע]ת, *Gaddarsou*, écrit au complet, avant la lacune; enfin la construction grammaticale serait peu satisfaisante, avec cette répétition supposée du verbe בנ[ע] formant une seconde phrase à l'aide du relatif די; ce verbe, exprimé au commencement de la phrase, la régit, en réalité, tout entière et ne cesse de faire sentir son influence jusqu'à la fin :

« Ce tombeau et la caverne, (les) *ont construits* un tel et un tel, etc..., fils de un tel, etc..., *pour eux* et pour leurs enfants. »

Ces considérations me décident à proposer la restitution sensiblement différente :

בר גדרצו [די בת] בני
[בנא] ל[הרן] ולבניהון etc...

« fils de Gaddarsou, [*qui est sur*] nommé [*Ba'a*], pour eux et pour leurs enfants, etc... ».

Si l'on admet cette conjecture, il en résulterait un fait intéressant, c'est l'apparition du mot, nouveau dans l'épigraphie araméenne, mais bien connu dans toute la famille sémitique : בתכני, dérivé de la racine כנה, כני, אתכני³, « surnommer, être surnommé ». Jusqu'à présent nous n'avions rencontré, dans ce sens, dans les inscriptions palmyréniennes et nabatéennes, que בתקרה ou בתקרא, qui veut dire proprement « appelé ». Quant à l'orthographe par *yod* final, au lieu de נ ou ה, elle n'a rien qui répugne à la logique⁴ (sur le type בתגלי = בתגלא).

— N° 20 (p. 83). — Lignes 5-6. Peut-être :

בלש[חורי] [בר]ה די [ח]ירן [ד]בה

« Belchouri, le fils dudit Hairan. »

Ce serait un nouvel exemple de la construction du génitif redondant, avec le relatif די, et l'adjonction au nom du père, déjà mentionné, du pronom démonstratif caractérisant la répétition du nom.

Pour cette construction voir l'observation ci-dessus⁵.

— N°s 23-26 (p. 88). — Ces quatre épigraphes sont évidemment celles publiées par M. Post et par M. Porter dans le *Statement* du Palestine Exploration Fund⁶. Elles surmontaient, en réalité, les cinq personnages figurés sur un même bas-relief⁷, quatre frères et leur mère. M. Bertone a omis de copier une des épigraphes,

1. Le 3^e avant-dernier caractère peut être aussi bien un *kaph*, qu'un *beth*; le *noun* et le *yod* paraissent certains.

2. Ou בנא בר.

3. Cf. l'arabe كا, d'où كبة, *kounia*, « surnom », مكنتى, *moukanna*, « surnommé », etc.

4. A la rigueur, on pourrait admettre qu'il y avait בתכניא.

5. Voir, plus haut, p. 163.

6. *Statement*, 1891, p. 35 et p. 313. Cf. *ib.*, p. 156, un essai, peu heureux, de déchiffrement par M. Hanauer, et 1892, p. 47, une note rectificative sur la disposition des clichés et des transcriptions.

7. Il mesure 5 × 3 pieds.

celle de la mère (désignée par A et n° 5 dans les notices de M. Post et Porter).

Au n° 23, il faut lire ברעתא, et non ברעתה (non plus que ברעתו, comme lisait M. Porter); la restitution du mot אהוהו « son frère » est à supprimer.

Au n° 26, le nom n'est ni : ל' בר גדי... « ...l, fils de Gaddai » (Chabot); ni : נבוגרי, « Nabùgri » (Porter); ni : נבוזרי, « Nebo Zari » (Hanauer), mais, probablement : « נבוגדי, *Nebogaddi*, « Nebo est mon *gad* (גד) »¹.

Au n° E, 5 de Post-Porter, pour lequel nous n'avons malheureusement pas le contrôle de la copie de M. Bertone, je serais tenté de lire, au lieu du nom, peu vraisemblable, de גריבון « Ghribùn », soit : גדי בינא, « Gaddi (Gaddai) *fils de Bonnè* »; soit : גדיבול *Gaddiból*, « mon *gad* est Ból »². Quant au nom de la mère, il demeure douteux, vu les divergences considérables des copies de M. Post et de M. Porter.

Le groupe des cinq membres formant la famille représentée sur le bas-relief est donc ainsi constitué :

1° Le personnage principal, couché sur le lit de parade : Bar'até, fils de Barnebo (vraisemblablement le frère aîné);

2° Bar'ateh, son frère;

3° Barnebo, son frère;

4° Nebogaddi (?), son frère;

5°, leur mère.

En examinant ce groupe, on est frappé d'un fait assez singulier au premier abord. C'est que le frère aîné, et principal personnage du groupe, semble porter exactement le même nom que le premier de ses cadets, placé immédiatement à côté de lui; tous deux se seraient appelés Bar'até ou Bar'ateh. On ne s'explique guère, à vrai dire, une telle homonymie, qui aurait donné lieu à toute espèce de confusions. Aussi, je me demande, si par ha-

1. Je constate que, M. Lidzbarski, dans son *Handbuch der nord-semitischen Epigraphik*, p. 321, vient de son côté, de proposer la même rectification.

2. Je ferai remarquer, toutefois, que dans ce dernier nom on ne s'attendrait pas, d'après les analogies, à voir apparaître le *yod* (cf. גדיצו, גרעתא, גרנבז).

sard, nous n'aurions pas affaire à deux noms, très semblables, assurément, mais pourtant distincts. Si l'on compare entre elles les diverses copies que nous possédons des épigraphes, on dirait qu'il y a, en réalité, une légère différence entre les noms des deux personnages, celui du premier étant ברעה, et celui du second ברעהה. Or, nous trouvons dans l'onomastique palmyrénienne ces deux formes de noms propres également usitées. La différence est si faible qu'on n'y avait pas attaché d'importance; elle passait d'autant plus inaperçue que ces noms s'étaient rencontrés jusqu'ici isolément. Aussi les considérait-on comme de simples variantes orthographiques d'un même nom théophore du type de ברנבו *Barnebo*, « fils du (dieu) Nebo », c'est-à-dire formé de *bar* « fils », en combinaison avec le nom d'une même divinité appelée ערה ou ערהה, divinité apparentée à la fameuse Atargatis. La chose paraissait d'autant plus naturelle que le nom de cette même divinité semblait se présenter, avec d'autres variantes orthographiques ערה et ערהה, dans la composition de divers noms propres palmyréniens. Mais notre nouveau document est de nature à nous faire réfléchir. Étant donné qu'il est difficile d'admettre que deux frères aient porté exactement le même nom, nous sommes fondés à nous demander désormais si ברעהה et ברעה sont bien le même nom autrement orthographié; s'il n'y a pas entre eux une différence spécifique, marquée par la variation de la finale *he* ou *aleph*. Faudrait-il conclure de là que ערהה était une entité divine autre que ערה? Ces deux noms qui, d'autre part, ont des affinités évidentes, seraient-ils entre eux dans le même rapport que *Baal* et *Baalat*, par exemple et représenteraient-ils l'un celui du dieu, l'autre celui de la déesse parèdre³? Si cette observation

1. M. Post a malheureusement omis la fin du nom. M. Porter a ברעהה; cette forme existe bien en nabatéen; mais ce qu'il a pris pour un *war* est probablement un autre caractère tronqué dans la copie.

M. l'abbé Chabot a transcrit ברעהה, *Bar'ateh*, mais le caractère dessiné par M. Bertone a tous les éléments et toute l'allure d'un *aleph*.

2. Ici les trois copies concordent; celles surtout de M. Post et de M. Bertone montrent nettement un *he* pour le dernier caractère.

3. Voir, toutefois, un peu plus loin, les observations sur la forme iturénienne *Barguthes*.

applicable aux autres cas que j'ai indiqués en passant. Elle permettrait même peut-être d'entrevoir comment a pu se former le vocable divin, somme toute assez énigmatique, עֲתַרְתָּה; la grande déesse syrienne Atargatis serait peut-être la 'Atar du dieu 'Ateh, au même titre que la déesse moabite est l'Astar du dieu Chamos.

— N° 28 (p. 96). — Je consacrerai plus loin un paragraphe à part à cette nouvelle inscription grecque très mutilée et d'un intérêt considérable pour l'histoire de Palmyre.

— N° 29 (p. 98). — L'existence du nom גבבא = Γαββα ne me paraît pas démontrée. Waddington (n° 2596 = de Vogüé n° 6) a noté expressément qu'il avait copié גבא; comme, d'autre part, il avait (n° 2594) copié ΓΑΒΒΑ, transcription grecque de ce même nom (il s'agit du même personnage), on en a conclu qu'il fallait corriger sa copie palmyrénienne en גבבא, et restituer [Γ]α[ββ]α au n° 2596. Mais je me demande si ce n'est pas, au contraire, sa copie grecque du n° 2594, qui est à corriger en ΓΑΡΒΑ, et s'il ne faut pas maintenir sa copie palmyrénienne, en lisant, bien entendu, גרבא, par un *rech* et non un *dalet*, et restituer, en conséquence, [Γ]α[ρβ]α au n° 2596. S'il s'agissait d'une forme par double BB, il est peu probable, étant données les habitudes de l'orthographe sémitique¹, que l'on aurait écrit deux *bet*; à ΓΑΒΒΑ devrait répondre גבא et non גבבא. Cf. le nom, peut-être congénère, גריבא (de Vog. n° 144) et, dans le *Tarif* (II, B, ligne 27), גרבא, qui, précédant אלקבס (= "Αλκυμης?), semble bien être un nom propre.

L. 2-4 du grec : [ἡ]γεγονηκυῖα? τοῦ ἐμ(π)έροιο.

L. 5 : La restitution du nom de la ville de *Vologesias*, à la ligne 5 du texte grec, paraît confirmée par la 2^e ligne du palmyrénien : אל(ג)שיא.

L. 6 : גבבא? אבבא? אבבא... (« leur étant venu en aide »)? La même était fondée, elle serait, bien entendu, à généraliser et deviendrait

1. Voir, à ce sujet, mes observations sur la vocalisation du nom דגבא (*Études d'arch. or.*, II, p. 59, note 1). Depuis, s'est rencontrée la forme דגבבא (D. H. Müller, *Denkschr. d... Akad...* Wien, 1898, n° 8 a), qui tend à les justifier.

idée est exprimée dans les inscriptions similaires émanant des caravanes de marchands palmyréniens¹.

— N° 29 (p. 100; = de Vog. n° 98). — Les trois premiers caractères de la ligne 4 semblent bien devoir être lus matériellement דבא, et non רבא, ainsi que je l'ai montré autrefois (*Études d'archéologie orientale*, vol. II, p. 58-60). Ils forment à eux seuls un groupe indépendant, qu'on retrouve encore au n° 90². Est-ce un nom propre, tiré de la racine דבי « être pur » (cf. דבי *Zakkai*)? Cela semble plus plausible que d'y voir un mot faisant partie de la formule précatrice³. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas qu'on soit autorisé, au n° 98 Vog., à rattacher ces 3 lettres au nom propre כהני, même corrigé en כהה, en le considérant comme un élément verbal qui ferait partie intégrante de ce nom propre expliqué par אתהרפא *Atehrepha*, « Ateh a guéri ». Sans doute, כהני est bizarre et l'on aimerait une bonne correction. Si la copie de Waddington n'était pas si nette et si la justification des lignes n'était pas un peu courte, on pourrait penser au nom connu כהעקב. Mais c'est peut-être tout bonnement, ברעהה, Βαρκαῖα, en y englobant les deux lettres considérées jusqu'ici comme le mot *bar*, « fils de »; cette forme est usitée⁴ à côté de celle de ברעהה. L'erreur de copie s'expliquerait bien paléographiquement.

L'inscription bilingue palmyrénienne et romaine de South Shields nous donne la transcription *Barates* pour ברעהה, confir-

1. Peut-être faut-il, en conséquence, restituer, dans la bilingue n° 6 Vog., [αααααααα] αααααααα.

2. Au n° 75, la lecture est douteuse, et ב(י)רפא, proposé par M. Euting, est admissible.

3. On pourrait arguer que, dans les trois cas connus, le groupe précède immédiatement ... הוי, et penser à quelque forme apparentée au pronom דך. Mais cette seconde explication me paraît beaucoup moins probable.

4. A. D. Mordtmann, *Neue Beiträge*, n° 4; Jaussen, *Rev. bibl.*, 1897, p. 595 et 597. C'est peut-être aussi ברעהה qu'il faut lire dans l'inscription reproduite *Pal. Expl. F. Statement*, 1891, p. 313, n° 1.

Si cette orthographe était définitivement confirmée, elle nous inviterait à considérer *Barathes*, ברעהה, et subsidiairement ברעהה, comme un véritable nom théophore formé avec le nom de la divinité *Ateh* ou *Ata*, à l'instar de celui de ברנבו, qui l'est avec le nom du dieu *Nebo*. En ce qui concerne la variation des formes כהה et כהה, voir les observations présentées plus haut, p. 169.

mant la transcription grecque Βαρζάθης¹. On a supposé² que c'était le même nom qui se trouvait transcrit *Bargathes* et *Bargatae* (génitif) dans une inscription romaine du *C. I. L.* (III, n° 4371) et dans une autre copiée par Burton et Drake³. Comme dans la première de ces inscriptions il s'agit d'un cavalier servant dans un corps auxiliaire *ituréen*⁴, on en a induit que, dans le dialecte ituréen, on prononçait le nom de la divinité *Gathé* et non *'Até*, en prêtant au *'ain* la valeur du *ghaïn* arabe; ce qui concorderait, d'autre part, avec les transcriptions du nom de la déesse syrienne עֲתַרְתָּה, 'Ατάρχη, 'Ατέρχη⁵. Il est permis toutefois, de conserver quelques doutes à cet égard, et de se demander si ces noms *Bargathes*, *Bargates*, ne seraient pas plutôt à rapprocher du nom nabatéen ברעתי⁶. Les Ituréens étaient dans l'habitat nabatéen. M. Nœldeke, non sans hésitation d'ailleurs, a comparé à ברעתי l'arabe برغوث, *bourghoïth*, « puce ». Je préférerais, vu la vocalisation, impliquée par les transcriptions romaines, comparer l'arabe برغش, *barghach*, « moucheron »⁷.

— N° 1, 2 (p. 102, 103). — La forme originale du nom historique⁸ de Αἰζαῖς pourrait être אֵצַאֵי⁹, impliquant une forme אֵצַאֵי. Je doute qu'elle corresponde à עֲצַאֵי, comme le pensait M. Euting; la transcription grecque 'Αἰζαῖς nous révèle, en effet, une vocalisation toute différente. Quant à אֵצַאֵי¹⁰ (= nabat. אֵצַאֵי), je crois que nous devons l'écarter, n'ayant pas d'exemple avéré

1. Waddington, *op. cit.*, 2703 b.

2. J. Mordtmann, *Zeitschr. f. Assyr.*, 1898, p. 183.

3. Burton et Drake, *Unexplored Syria*, II, 262.

4. *Bargathes Regebali filius) equus) alae Aug(ustae) Ituraeorum*. — *Regebalus* correspondrait-il à une forme originale רֵגְבַל (cf. le nom nabatéen רֵגְבַי (?), *Regbou*, au Sinai, Euting, *op. cit.*, n° 220).

5. Cf. l'inscription palmyrénienne Vog. n° 3, où עֲתַרְתָּה = [Ατάρχη] (datif), et, aussi, Wadd. n° 2172 et 1890 (pour celle-ci, comparer Fossey, *Bull. de Corr. hellén.*, 1897, 60).

6. Euting, *Sin. Inscr.*, n° 65.

7. Sur les rapports des mots برغش, برغوث et עֲצַאֵי, voir mes *Études d'archéologie orientale*, vol. II, p. 14, note 5.

8. Voir le commentaire de Waddington, *op. cit.*, au n° 2582.

9. Euting, *Nab. Inscr.*, n° 10.

10. Cf. אֵצַאֵי. n. pr. f. palmyrénien.

du *tauc* rendu par une sifflante dans les transcriptions gréco-palmyréniennes.

— N° 3 et 4 (p. 103, 104). — Le nom propre רבתי, *Rabbotti*, *Rabbōti*, est à rapprocher de celui de Παζζωθης, qui apparaît comme celui d'une femme, peut-être originaire de Palmyre, dans une inscription métrique provenant, dit-on, de Saïda¹.

— N° 6 (p. 107). — J'ai des doutes sur la construction בתי די ; on attendrait le suffixe ת dans cet emploi du génitif pléonastique dont j'ai démontré l'existence en palmyrénien².

— N° 14 (p. 109). — La correction, excellente d'ailleurs, ירחבולא au n° 124 Vog.³, a déjà été proposée par Wright⁴ et M. Sachau⁵. Le rapprochement avec Παζζωθης, fait par Noëldeke⁶, à propos de la forme nabatéenne similaire גבולא, est applicable à la forme palmyrénienne, étroitement congénère, sinon identique.

— N° 18 (p. 112). — חדיהן, au lieu de צדיהן, est une bonne correction. Le nom est à rapprocher de Αδδζζαυης⁷, plutôt que de Ηδδζζαυης. Si la 2^e lettre était un *rech* au lieu d'un *dalet*, on pourrait penser à Όδδζζαυης (Wadd., n° 2396); mais cette lettre est moins probable.

— N° 22 (P. 113). — Il n'y a pas doute qu'il faille lire, à la 4^e ligne,

1. Haussoullier, *Rev. de Philol.*, 1898, p. 356 : 'Υἱὸς Παζζωθης (ααα) πατρὸς Ἀναβουθου. Quant à l'autre nom qui lui est associé et qui se retrouve aussi dans l'onomastique nabatéenne, il vaut peut-être mieux le lire רמי, *Rami*, que דמי, *Dami*, d'après la judicieuse observation de M. J. Mordtmann (*Zeitschr. f. Assyr.*, 1898, p. 180) s'appuyant sur l'inscription du *C. I. L.*, III, n° 837 : *Salmas Rami ex n(umero) Palmyrenorum*.

2. *Recueil d'archéologie orientale*, I, p. 300; II, pp. 163 et 167.

3. Puisque l'occasion s'en présente, je ferai remarquer, à propos de cette inscription répétée deux fois, que l'intéressante variation orthographique dans le nom propre ננני et נננו, *Anani*, *Ananou*, est un nouveau fait à invoquer à l'appui de la théorie que j'ai mise en avant au sujet de la déclinaison possible des noms propres, d'origine nabatéenne, terminés en *ou* (cf. *Recueil d'archéologie orientale*, vol. II, p. 385). Il se peut que, dans le même exemplaire du texte (voir le fac-similé donné dans le *Pal. Expl. F. Stat.*, 1892, p. 260), le patronymique lui-même soit écrit, en réalité, בילכי et non בילכי.

4. *Note on a sepulchral monument*, 1880, p. 1.

5. *Zeitschr. d. d. morg. Gesellsch.*, 1881, p. 736.

6. Euting, *Sinait. Inschr.*, n° 343 a.

7. Sachau, *l. c.*, p. 742.

ברח, et non בריק, comme l'a fait, du reste, avec raison, le P. Jaus-
sen¹. Je crois aussi, avec lui, qu'il faut lire « Hadirat Akha *fil*le
(ברת) de Bolha », vu la forme nettement féminine des deux pre-
miers noms. Il est regrettable qu'on n'ait pas noté le sexe du
personnage représenté en buste, cela aurait tranché la question.

— Nos 23, 24 — cf. n° 21 (P. 114). — Le nom propre d'homme
עתיכ, dont nous avons maintenant trois exemples², grâce à la
judicieuse correction de M. Chabot au n° 21 de M. D. H. Müller.
doit être incontestablement lu ainsi, et non עתיכא; il suffit, pour s'en
convaincre, de comparer la forme de la seconde lettre à celle du
kaph certain du nom בלח, dans la même inscription³. L'étymo-
logie par עתלכ, proposée par M. Müller, est évidemment insou-
tenable, et c'est avec raison que M. Chabot la rejette, la transcrip-
tion palmyrénienne authentique de ce dernier nom étant, comme
on l'a reconnu depuis longtemps, אטיכא. L'étymologie n'en reste
pas moins très obscure. Je propose de considérer עתיכ comme
l'équivalent de עתיק, « l'ancien », en vertu de la loi orthogra-
phique de l'harmonie des emphatiques, loi sur laquelle j'ai eu
plusieurs fois l'occasion d'appeler l'attention: c'est grâce à l'ac-
tion emphatique du *'ain* que le *k* peut être écrit indifféremment
par *kaph* ou *koph*; cf. l'arabe عتك, qui s'échange, sur presque
toute la ligne des dérivés, avec عتي⁴.

— N° 28 (p. 117). — La restitution de KΩMA en BΩAAA, au
lieu de BΩAAA, est très plausible; toutefois elle explique moins

1. L'*aleph* est parfaitement reconnaissable sur le iac-similé du P. Jaus-
sen, *Rev. bibl.*, 1898, p. 594.

2. Le troisième exemple est au n° 29 de M. D. H. Muller.

3. Id., *ib.*

4. Il est certains de ces dérivés qui offriraient même peut-être des signifi-
cations étymologiques mieux appropriées que celle de עתיכ dans l'araméen
ordinaire. Cf. عاتكة, nom de femme apparaissant plusieurs fois dans la lignée
des ascendants de Mahomet.

En tout cas, l'existence, en palmyrénien même, de la forme עתיק (n° 6 Vog.)
n'est pas exclusive d'une variante orthographique possible עתיך, surtout dans
un nom propre. Les noms propres, en effet, et cela est un phénomène général
en philologie, ont le privilège de nous conserver souvent des formes archaïques,
en retard sur l'évolution normale du langage parlé ou écrit.

bien paléographiquement l'erreur de copie de Wood, **AA** étant plus facile à confondre que **AA** avec **M**; c'est ce qui m'avait déterminé à m'arrêter à la seconde. Il convient, en tout cas, de faire état de la transcription romaine *Bolhas*, que j'ai signalée depuis, en essayant d'expliquer l'absence de reduplication du *l*. Si, réellement, la forme originale palmyrénienne était prononcée *Bol-ha*, et non *Bol-leha*, cela tendrait à remettre en question, d'une façon intéressante, l'étymologie couramment reçue de ce nom : בול + להא. Mais, en tout cas, on ne saurait comparer terme à terme בוללהא et בולהא, car, dans ce dernier nom, הים n'est certainement pas un élément théophore ; d'ailleurs, la lecture matérielle היםבהא est beaucoup plus probable et, par suite, l'objection contre l'étymologie, généralement admise, de בולהא, perd singulièrement de sa valeur.

— N° 31 (p. 117). — J'ai consacré à ce texte très important une étude spéciale (voir plus haut, § 5, p. 47).

J'ajouterai seulement que le même verbe צבה « orner » que M. Chabot a restitué avec raison à la ligne 19, me semble devoir être également substitué dans l'inscription n° 71 Vog., à l'inexplicable דנבה; les éléments graphiques interprétés comme le groupe דב, ne sont autre chose, je crois, que les éléments du *cade*, légèrement dissociés dans la copie de M. Waddington. Étant donné le style direct employé dans cette épitaphe, il est probable que, dans le verbe à la première personne, il faut considérer le *taw* comme redoublé. Nous aurions là, dès lors, une indication intéressante sur la façon dont les Palmyréniens vocalisaient la première personne singulier du parfait; leur prononciation devait, à cet égard, se rapprocher de celle de l'arabe, puisqu'elle déterminait la reduplication du ה dans les radicaux se terminant par cette lettre (cf. تَبَّتْ = تَبَّتْ).

V

[De Vogué, *Syrie centrale, Inscr. sem.*, Palm. n° 67].

Je me suis occupé plus haut ¹ du mot très embarrassant רחבת qui apparaît dans la nouvelle inscription palmyrénienne publiée par M. D. A. Müller. J'avais essayé de déterminer la fonction grammaticale et la signification de ce mot et proposé d'y voir un verbe voulant dire « accorder, concéder ».

Depuis, plusieurs savants ont repris la question. M. Lidzbarski ² est d'avis que nous avons affaire à un verbe dénominatif qui serait tiré du substantif רחב « matrice », et signifierait « enfanter » ; il s'agirait, en l'espèce, des enfants nés de Segol, supposée être la femme de Chau'an, le constructeur de l'exèdre ajoutée au sépulcre. Subsidiairement, il admet la possibilité de la lecture matérielle רחק, qu'il compare à l'arabe دحق et qui aurait toujours le même sens, « enfanter ». M. Cook ³ se range à l'avis de M. Lidzbarski.

Sans parler des autres difficultés que soulève cette explication, à laquelle j'avais tout d'abord pensé aussi mais que j'avais cru devoir écarter tacitement, elle a le tort grave de ne pas tenir compte de l'existence de ce même verbe, quelles qu'en soient, d'ailleurs, la lecture et la signification réelles, dans l'inscription n° 67 Vog.

Comme je l'ai montré, dans cette dernière inscription, le mot רחבת ne saurait être, comme on l'admettait jusqu'alors, soit un substantif signifiant « amour » ⁴, soit un nom propre ⁵. C'est notre même verbe, gouvernant semblablement le datif, comme l'indique la préposition ל précédant la série des noms des bénéficiaires de

1. P. 50 et suiv.

2. Lidzbarski, *Handbuch*, p. 503, n. 1.

3. *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, XXI, p. 78 (1899).

4. De Vogué, *op. cit.*, p. 49.

5. Lidzbarski, *op. cit.*, p. 368, avec lecture possible ארחבת, en distrayant l'aleph final de רחב, ce qui aurait l'avantage de rétablir l'identité entre la forme de ce dernier nom propre et celle qui figure sur une petite tessère, n° 132 Vog.

la concession. Et là, le sens d' « entanter » n'est pas conciliable avec le contexte.

M. J. Mordtmaun¹ est arrivé, de son côté, aux mêmes conclusions que moi sur ces divers points. Il hésite seulement sur la lecture matérielle du mot. Cette hésitation est permise, vu les confusions auxquelles donnent lieu certaines lettres de l'alphabet palmyrénien. Voici le tableau des valeurs possibles des trois radicales constituant notre verbe :

$$\left. \begin{array}{l} \text{רִהַב} \\ \text{רִצַק} \end{array} \right\} \text{ת}$$

Ces valeurs prêtent à plus d'une combinaison. Il y en a une, notamment, qui est peut-être à prendre en considération; c'est רִצַק, variante orthographique plausible de רִכַק = רִזַק = رزق, avec l'acception de « diviser, partager » et, par extension, « attribuer une part ». Nous serions toujours ramenés, bien que par une autre voie, à l'ordre d'idées qui me semble être imposé par le contexte.

M. Mordtmann ne se prononce pas sur la façon dont on doit interpréter la particule רִהַב précédant immédiatement le verbe en litige dans l'inscription de M. Müller. M. Lidzbarski (*l. c.*) se demande s'il ne faudrait pas corriger רִהַב (dont on pourrait être tenté de rapprocher le רִהַב de l'inscription nabatéenne du *C. I. S.*, Aram. n° 209, comparée par lui à notre inscription palmyrénienne pour le sens général). Mais il est difficile d'admettre que le *hé*, si caractérisé du fac-similé, soit le résultat d'une mauvaise lecture de M. Müller pour un *mem*. La correction que j'avais suggérée du *dalet* en *kaph* (רִהַב = רִכַב) est, au moins, dans les vraisemblances paléographiques. Il n'est pas impossible, d'ailleurs, que la leçon רִהַב doive être maintenue; ce pourrait être, à la rigueur, l'équivalent de la particule רִהַב, dépourvue de valeur

1. *Zeitschrift für Assyriologie*, 1898, p. 187. L'article de M. Mordtmann, paru en 1899, porte la date du 1^{er} septembre 1898. Il n'est pas inutile de faire remarquer, à ce propos, que la communication à l'Académie où j'avais traité cette question a été faite à la séance du 26 août 1898 (voir le *Bulletin des Comptes-Rendus*, pp. 558-566).

interrogative et représentant une sorte de forme intensive du relatif, « laquelle ».

Le nouvel examen de l'inscription n° 67 Vog. a amené M. Mordtmann à y introduire, pour les noms propres jusqu'alors méconnus, les mêmes rectifications que celles que j'avais proposées, avec les conséquences qu'elles entraînent pour le sens général du texte. Je suis heureux de constater cet accord qui ne peut, à cet égard, que me confirmer dans ma façon de voir.

Son explication partielle de l'inscription ne diffère sensiblement de la mienne qu'en un point. Il suppose qu'ici, le verbe ירבה est à la première personne, et a pour sujet *Julius Aurelius Bolqa*, tandis que je supposais que ce verbe était, comme dans l'inscription de M. Müller, à la troisième personne du féminin et pouvait avoir pour sujet une femme, dont le nom figurait au début mutilé de la ligne 1 et qui était apparentée au dit *Julius Aurelius Bolqa*.

La chose n'est pas impossible, bien que l'emploi du style direct dans ce genre d'inscriptions ne soit guère en usage, et que le reste du texte semblerait plutôt indiquer l'emploi du style indirect. C'est cette dernière considération, entre autres, qui avait décidé mon choix entre les deux hypothèses, hypothèses dont *a priori* la valeur est égale devant la grammaire.

A vrai dire, je ne connais jusqu'ici qu'un exemple tant soit peu certain de l'emploi du style direct dans l'épigraphie funéraire palmyrénienne: c'est au n° 71 Vog.¹, que M. Mordtmann aurait dû citer (p. 185), de préférence au n° 95² Vog., très sujet à caution, et à l'inscription, non moins suspecte sur le point controversé, qu'a publiée, il y a quelque temps, M. Nældeke³.

1. L'emploi du style direct est ici confirmé par la contre-partie grecque, ἱερῶσιν = ירדשת, « j'ai consacré ». J'ai proposé (voir, plus haut, p. 175) de corriger en צבת, « j'ai décoré », le verbe qui fait le pendant du précédent et qu'on lisait jusqu'ici דגבת, mot inexplicable.

2. Voir le volume II du présent *Recueil*, p. 1. A la fin de la ligne 1, נבד ת' est une restitution tout à fait arbitraire, motivée pour les besoins de la cause, et nullement justifiée par l'estampage.

3. *Zeitschr. f. Assyriol.*, IX, 231. — La solution de la difficulté qu'offre

Cet exemple, bien qu'unique jusqu'à nouvel ordre, est suffisant, cependant, pour autoriser à admettre également l'emploi du style direct dans l'inscription n° 67 Vog. Tout dépend de la façon dont on conçoit les lacunes initiales de cette inscription, et dont on en évalue la longueur. Si ces lacunes, estimées d'après le fruste indiqué sur la copie de M. Waddington, ne sont que de trois ou quatre lettres au plus, il est clair que le sujet de la phrase est *Julius Aurelius Bolqa*; et, alors, le verbe doit être à la première personne. Resterait encore à savoir si le nom du personnage qui prend la parole était, ou non, précédé du pronom אנה, « moi ». Si l'on s'en tient strictement à l'aspect de la copie, il n'y aurait pas même place pour ce pronom, le fruste ayant juste l'étendue nécessaire pour loger les trois premières lettres manquant au prénom יוליאס, « *Julius* ». Bien entendu, le même raisonnement serait applicable aux lacunes initiales des trois autres lignes, à chacune desquelles il n'y aurait à suppléer également que deux, trois ou quatre lettres.

Mais on peut se demander si les lacunes initiales ne sont pas beaucoup plus considérables. Dans sa note descriptive, M. Waddington dit expressément que « le linteau tombé à terre » est *fracturé* du côté droit ». Faut-il entendre par là que le bloc, indépendamment de la petite région marquée en fruste sur sa partie conservée, a perdu une partie notable de son extrémité de droite? Il semble que ce soit l'opinion de M. de Vogué, qui avait peut-être reçu en outre, à ce sujet, des explications verbales de M. Waddington, car, à en juger par le nombre des points de sa transcription, il admet au début de la première ligne une perte totale de onze lettres, dont, seules, les deux dernières se restituent avec certitude : יוליאס :

Dans ce cas, il y aurait toute la marge voulue pour la restitu-

l'expression אנה ברתה, à la ligne 6, est peut-être bien celle qu'a proposée M. Cook (*Proceed. of the Soc. of Bibl. Arch.*, 1899, XXI, 74, en corrigeant tout simplement אהבר (ר)ה. Ce serait le résultat d'une faute de gravure — ou de lecture — tout à fait analogue à celle par suite de laquelle לה די עבד a été transformé en רינע ברתה (?), au n° 5 de M. D. H. Müller (cf. Chabot, *Journ asiat.*, juillet-août 1898, p. 112).

tion d'un nom de femme, rattaché à celui de Bolqa par l'indication d'un lien de parenté; et, par suite, le verbe qui apparaît plus loin serait bien à la troisième personne du féminin.

On voit donc maintenant le fort et le faible de chacune des deux hypothèses. Tout bien pesé, elles se balancent à peu près.

M. Mordtmann a eu une idée ingénieuse, c'est d'interpréter les mots בְּנֵי הֶלָּה, aux lignes 2 et 4, où l'on cherchait jusqu'ici un nom de tribu — les « Benè-Helah » — par: « les fils de son oncle », c'est-à-dire « ses cousins ». En me reportant aux annotations inscrites sur mon exemplaire de la *Syrie centrale*, je constate que j'avais eu autrefois la même idée, en expliquant הֶלָּה par l'arabe خال, « oncle maternel »; mais j'y avais renoncé, sur la foi d'une tessère (n° 132 Vog.) où le nom des בְּנֵי הֶלָּה semble bien être celui d'une famille ou d'un clan. Le rapprochement paraissait être d'autant plus plausible que cette tessère porte, en même temps, le nom בְּנֵי, qui rappelle singulièrement celui de בְּנֵי figurant dans l'inscription en litige.

Toutefois, bien qu'on ait fait bon marché de la variation orthographique, הֶלָּה n'est pas הֶלָּה, et le fait que M. Mordtmann l'a éprouvée de son côté m'engagerait aujourd'hui à attacher plus d'importance à ma première impression. Resterait à savoir si, à la ligne 4, il faut comprendre בֵּת הֶלָּה, « la famille », ou « la fille de son oncle »².

Je dois faire observer, seulement, que cette explication, si elle était valable, constituerait un argument dirimant contre l'emploi du style direct supposé par M. Mordtmann, puisqu'il faudrait logiquement, dans ce cas, הֶלָּה « mon oncle » et non הֶלָּה « son oncle ». L'une des deux conjectures, simultanément admises par lui, est

1. Les *Benè-Halah*; la vocalisation est assurée par la bilingue Euting, *Epigr. Misc.*, n° 103, où הֶלָּה est transcrit Azz, au génitif.

2. בֵּת, forme contractée de בֵּית, ne se rencontre généralement, en palmyrénien, que dans certains composés tout faits, tels que בֵּת דִּינִי « affianceme », ou des noms propres: בֵּת־זַבַּי, *Bat-Zubbai* (Zenobie), בֵּת־זַבְּבִי, *Bat-Quahbi*, etc... Il semble cependant qu'on pouvait l'employer aussi quelquefois à l'état isolé (voir mon *Recueil*, vol. I, p. 132; cf. Simonsen, *op. cit.* p. 33).

donc nécessairement fausse — sans compter qu'elles peuvent l'être toutes les deux.

Quant à moi, j'hésite encore à me prononcer d'une façon définitive sur ce texte hérissé de difficultés. Je me bornerai à consigner ici quelques observations complémentaires que m'a suggérées le nouvel examen auquel je l'ai soumis.

A la ligne 2, au lieu de די בגיה « qu'ils ont construits », je serais tenté de lire, d'après l'aspect matériel de la copie, די בגיה , « qui est à l'intérieur de lui », c'est-à-dire « le tombeau, et l'hypogée qui est à l'intérieur ». Cela changerait notablement le mouvement et l'économie générale de la phrase, puisqu'il ne serait plus question de constructions élevées par les bénéficiaires dans le sépulcre qui leur avait été octroyé. Le membre de phrase commençant par להון , « pour eux », serait alors une sorte d'apposition au membre de phrase commençant par : ליוזל(י)א , « aux Julii Aurelii, etc... », et il se trouverait, en réalité, dans la dépendance du verbe רהבה .

En raisonnant dans l'hypothèse que l'auteur de la concession est Julius Aurelius Bolqa, on pourrait admettre que les deux moitiés de l'inscription relatent deux concessions *partielles*, faites successivement par lui à quelques années d'intervalle. Le cas serait tout à fait analogue à celui du double texte ¹ où nous voyons un certain Lichmach² concéder, en 493, à un premier bénéficiaire une partie de son sépulcre: puis, cinq ans plus tard, une autre partie à un second bénéficiaire. Cela entraînerait à croire qu'ici aussi, à la ligne 2 et à la ligne 4, les mots, si obscurs, précédant קבריא , définissent, soit certaines modalités dans la concession, soit certaines parties, ou certaines fractions du sépulcre. Dans le second passage, faudrait-il lire רבע(י)ה « le quart » ³? Dans le premier,

1. *Zeitschr. fur Ass.*, IX, p. 264; et D. H. Muller, *op. cit.*, p. 14.

2. Ou mieux *Lichanich*, si l'on tient compte de la transcription Λίχανιχος , correction de Λίχμαχος , Waddington, *op. cit.*, n° 2658, proposée par M. Wellhausen, *Reste des Arab. Heidenth.*, Anmerk. 4.

3. Par moment, on serait tenté de lire רבעי עת . Je n'ose m'arrêter à l'idée que עת serait un mot ayant eu le sens de « part, lot » (cf. $\text{عِدَّة, عِدَّة, عِدَّة}$); et

je n'ose proposer קברא ד[נ] גה (בל), « la moitié du tombeau » ; la correction serait vraiment par trop violente. Mais c'est peut-être bien dans cet ordre d'idées qu'il faudrait chercher. Nous avons des exemples topiques de certains sépulcres divisés ainsi en fractions définies. Une inscription nabatéenne¹ nous montre un sépulcre partagé entre deux personnes dans la proportion de 1/3 contre 2/3. Dans trois inscriptions grecques de l'ancien royaume nabatéen, le sépulcre est partagé : dans l'une², en 1/4, et en 1/3 ; dans l'autre³, en $\frac{3}{12} + \frac{3}{12} + \frac{6}{12} = \frac{12}{12}$; dans la dernière⁴, en $\frac{3}{12} + \frac{3}{12}$.

De toute façon, j'ai peine à croire que ces mots énigmatiques seraient, comme on le suppose, des déterminatifs géographiques ou autres, de tel ou tel groupe de la tribu des Benê-Helah. Il est à remarquer, en effet, qu'en palmyrénien, lorsqu'on nomme la tribu à laquelle appartient un individu, cette appartenance est exprimée par la formule : x די בן בני « qui (fait partie) des Benê- x ». La particule די ne manque jamais dans ce cas. Or, ici, non seulement elle fait défaut, mais il n'est même pas certain que nous ayons la préposition בן devant בני הלה, le caractère considéré comme un *noun* final n'étant rien moins que sûr.

À la ligne 4, peut-être faut-il couper ברנב, « Barnebo », au lieu de בןקיא, « fils de Neboqoa ».

VI

[Recueil de travaux... égypt. et assyr., XXI, p. 29.]

Un buste funéraire de Palmyre, buste de femme, évidemment, envoyé dans ces derniers temps au Musée de Constanti-

que ce serait le même mot qui se retrouverait à la fin de la ligne 6 de la grande inscription examinée plus haut (p. 47) : זתה, « sa part » (consiste dans la *cheqâqa* de gauche).

1. C. I. S. Aram., n° 243.

2. Waddington, *op. cit.*, n° 2099. L'inscription, peut-être chrétienne, est mutilée.

3. *Id.*, n° 2245.

4. *Id.*, n° 2146. La fraction $\frac{3}{12}$ est écrite ΓΒ.

nople, porte une inscription que le P. Scheil, de passage dans cette ville, a relevée et transcrit ainsi :

תבא בית
הרשא
(lisez : תבא בית) אתת ביתן
בר נורבל
בהיי חבל

Le P. Scheil se borne à donner un schéma de traduction, et réserve la lecture des noms propres, n'ayant pas, dit-il, moyen de contrôler s'ils existent déjà dans l'onomastique palmyrénienne :

« A, fille de B, femme de C, fils de D, le..... hélas ! »

Il est facile d'établir la forme exacte de ces divers noms propres qui, tous, sont connus par ailleurs. Je propose de rendre ainsi le texte :

« Tamma, fille de Harcha, femme de Mattan aïl, fils de Nourbel (fils de?) Mahoui. Hélas ! »

Je soupçonne que ce buste doit provenir du grand sépulcre de famille dont j'ai publié autrefois¹ la dédicace générale. Cette dédicace, datée de l'an 94 ou 95 J.-C., est faite par un nommé *Mattanaï fils de Nourbel*, fils de Malkou, fils de Taïmça, fils de *Mattanaï*, fils de Bônnè, fils de *Mattanaï* surnommé *Mahouï*. L'identité des noms, dont le dernier est marqué d'un cachet de singularité tout à fait significatif, ainsi que leur alternance dans cette longue généalogie, semble bien indiquer que le mari de notre Tamma, s'il n'est pas le même que le Mattanaï, fondateur du sépulcre, est tout au moins l'un de ses descendants en ligne directe. Il est vrai que la copie du P. Scheil porte ביתן *Mattan*, nom assurément très vraisemblable en soi, et non pas ביתי *Mattanaï*; mais je ne doute guère qu'elle doive être rectifiée et complétée sur ce point. En dehors même de l'analogie générale que j'invoque, il y a un indice matériel en faveur de cette conjecture : le *nom* du nom lu ביתן n'a pas la forme finale qu'il devrait avoir,

1. Pour la justification de la correction que je propose, voir ce que je dis plus loin.

2. *Etudes d'archéologie orientale*, vol. II, p. 55.

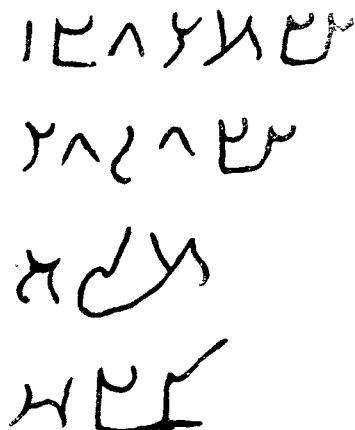
si telle était sa véritable valeur; il a la forme médiale, forme impliquant qu'il devait être suivi d'une autre lettre; cette autre lettre, c'est le *yod* voulu. De petites dimensions, et gravé à l'extrémité de la ligne, dans une partie du champ probablement surplombée par le relief de la sculpture, il aura échappé aux prises du papier à estampage et à l'action de la brosse.

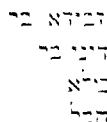
Quant à *Mahout*, dans lequel le P. Scheil semble avoir vu un simple qualificatif, nom de métier ou autre, comme le marque sa traduction schématique, « le.... », c'est sûrement un nom propre ou un surnom spécifique. L'étymologie en demeure toujours douteuse. Peut-être a-t-il quelque accointance avec le nom ou surnom מַהוּן *Mahann*? qui apparaît dans une autre inscription palmyrénienne¹.

VII

Un marchand d'antiquités d'origine syrienne, établi à New-York, M. Azeez Khayat, vient de m'envoyer la copie et l'estampage, assez médiocre, d'une petite épigraphe palmyrénienne, gravée sur un buste de marbre appartenant à ses collections. Il croyait l'inscription phénicienne et désirait la soumettre à mon examen. En voici la reproduction.

Elle se lit sans difficulté²:





1. D. H. Müller, *op. cit.*, n° 34. On pourrait se demander s'il ne faudrait pas lire מַהוּן. Mais le *noun* final paraît être certain sur le fac-similé (planche II). Toutefois, il ne faut pas oublier que l'auteur a eu souvent l'idée de faire des retouches en noir sur ses estampages, retouches qui, parfois, s'inspirent de lectures arbitraires et erronées.

2. Le dessin, exécuté d'après le revers de l'estampage, n'a pas été retourné à la gravure par suite d'une erreur et présente, par conséquent, l'inscription à l'envers.

« Zebida, fils de Dinaï, fils de Malé. Hélas! »

Le seul intérêt que présente ce petit texte, d'ailleurs, très banal, c'est l'apparition d'un nom propre nouveau, celui de *Dinaï*. Il semble se rattacher à la racine דין « juger », et a peut-être quelque parenté éloignée avec celui de *Dinah*, דנה, la fille de Jacob. Je crois que nous en avons la transcription grecque, sous la forme Διναις, dans une inscription de la Batanée¹ mentionnant des personnages d'origine certainement araméenne.

L'analogie partielle qu'il semble présenter avec le vieux nom araméo-perse דנבדיד² est vraisemblablement fortuite.

Un rapprochement de meilleur aloi est peut-être celui qu'on pourrait faire avec un nom figurant dans une inscription du Louvre publiée par M. Ledrain³. Il s'agit d'une certaine Aqmè, qui est dite « fille de *Dimis*-Ça'di », בית דימים צדי. Telle est, du moins, la façon dont M. Ledrain lit et traduit. Si cette lecture est certaine, assurément la terminaison ים semblerait indiquer que *Dimis* est un nom d'extraction hellénique, et les rapprochements faits par M. Ledrain avec Διμις, Δεμις, Δεμις, seraient assez plausibles.

En l'absence de fac-similé, et n'ayant pas encore eu le loisir de faire sur l'original la vérification nécessaire, ce n'est qu'avec beaucoup de réserve que je me demande si le père d'Aqmè ne s'appelait pas, en réalité, דיני, *Dinaï*, comme notre personnage; le second nom Ça'di ou Ça'edi pourrait être celui du grand-père, plutôt qu'un deuxième nom du père. Le *samech*, dans l'alphabet palmyrénien, prête à de faciles confusions avec le *beth*, et cette lettre, gravée à la fin de la ligne, était peut-être encore suivie d'un *rech*, plus ou moins visible ou bien conservé. Dans ce cas, la leçon דינים pourrait être rétablie en דיני בר, « Dinaï, fils de... ». Mais, je n'insiste pas; seule, l'autopsie de l'original permettrait de trancher la question.

1. Waddington, *op. cit.*, n° 2105 : Πατριάρχης Ἀσσυρίων καὶ Δυναῖος υἱὸς τὸ πνεῦμα εἶπεν.

2. Voir, plus haut, p. 64.

3. *Recue d'assyri. et d'arch. orient.*, II, p. 24, n° 3.

§ 34.

Tanit et Perséphone-Artémis.

J'ai essayé de montrer autrefois¹ les affinités qui pouvaient avoir existé entre la grande et mystérieuse déesse carthaginoise Tanit, et le couple hellénique Déméter-Perséphone. Ces vues, qui s'écartaient sensiblement de celles admises jusqu'alors, ont paru mériter quelque attention, bien qu'elles aient été au début assez vivement combattues², on a, depuis, admis la possibilité que cette Tanit, ondoyante et diverse, ait répondu, à un certain moment et dans certaines conditions, soit à Perséphone³, soit à la mère de celle-ci, Déméter⁴.

Ces rapprochements mythologiques ont toujours, il faut l'avouer, quelque chose d'aventureux. Celui que j'avais risqué soulevait plusieurs difficultés que j'ai moi-même signalées et examinées. Dans le nombre, il en est une assez considérable, c'est l'indication fournie par l'inscription bilingue du *C. I. S.*, Ph. n° 116⁵, à savoir que Tanit semble avoir eu dans le panthéon grec, comme équivalent officiel et avoué, Artémis. C'est là un fait précis, qui paraît, de prime d'abord, exclusif de l'identification de Tanit avec toute autre déesse hellénique ou même romaine, car, soit dit en passant, l'objection serait tout aussi valable contre l'identification, généralement admise, de Tanit et de Junon ou Caelestis⁶. J'avais cependant fait remarquer que l'objection

1. *Etudes d'archéologie orientale*, vol. I, p. 119. Cf. *Recueil d'arch. or.*, vol. III, p. 7.

2. Gsell, *Mélanges de l'Ecole franç. de Rome*, vol. XVI, p. 417.

3. Berger, *Rev. d'assyriol. et d'arch. or.*, V, p. 25, qui admet avec moi la possibilité que le sanctuaire de Tanit et d'Astarté ait été celui de Cérès et Proserpine.

4. Gauckler, dans un rapport sur le résultat de ses fouilles à Carthage, rapport lu à l'Académie des inscriptions, séance du 10 mars 1899 : « une statue de la Déméter grecque qui a remplacé la phénicienne Tanit ».

5. Le nom propre Ἀρτεμιζωρος = אַרְטַמִּיזְוֹר, 'Abdtanit (« Serviteur de Tanit »).

6. Je ferai remarquer incidemment que l'assimilation reçue de Tanit et de Junon va directement à l'encontre d'une assertion de saint Jérôme qui dit formellement (*Locutionum* liber VII, 1) : « Juno autem sine dubitatione ab illis Astarte vocatur. »

n'était peut-être pas aussi dirimante qu'elle pouvait le paraître.

J'ai recueilli, depuis, un témoignage important tendant à justifier cette opinion optimiste qu'on aurait pu croire uniquement inspirée par les besoins de la cause. Hérodote¹ nous dit que, selon les Égyptiens, Apollon qu'ils appellent Ôros (Horus) et Artémis qu'ils appellent Boubastis (Bast ou Bastit) sont les enfants de Osiris-Dionysos et d'Isis-Déméter². C'est de ce récit, ajoute-t-il, que, seul parmi les anciens poètes, Eschyle a pris l'idée de faire d'Artémis la fille de Déméter.

Il existait donc une ancienne tradition gréco-orientale, plus ou moins fondée — la question n'est pas là — mais tradition réelle, qui considérait Déméter comme la mère, non pas de Perséphone, mais d'Artémis, laquelle était, du reste, au même titre que celle-ci, une Korè, la Vierge par excellence³. Voilà, il faut l'avouer, qui pourrait expliquer comment il se fait que notre Tanit ait pu correspondre, d'une part à Artémis, d'autre part, à Perséphone, suivant la différence des temps et des milieux.

S'il en est ainsi, on serait conduit à se demander, comme je l'avais déjà fait, mais avec plus d'assurance encore, si l'Astarté mentionnée avec Tanit dans la grande inscription nouvellement découverte à Carthage⁵ ne serait pas l'équivalent de Déméter, mère de Perséphone-Artémis, avec une interférence commune en la personne de l'Isis égyptienne. Je n'ose pousser plus loin l'hypothèse et chercher dans le qualificatif, évidemment topique, du *Lebanon*, déterminant soit Tanit, soit les deux déesses associées

1. Hérodote, II, 156; cf. Pausanias, VIII, 37 : 6.

2. Latone, dit-il, n'aurait été, d'après les Égyptiens, que celle qui les a sauvés et nourris.

3. On peut aussi tenir compte, dans une certaine mesure, du contact mythologique assez intime et depuis longtemps reconnu, qui semble s'être établi entre les divinités lunaires Artemis et Perséphone, par l'intermédiaire d'Hécate.

4. C'est le lieu d'invoquer le passage de la theogonie de Sanchoniathon (ed. Orelli, p. 30), où Astarté apparaît comme mère des sept *Titanides* ou *Artémides*. J'ai essayé de montrer autrefois, dans mon mémoire sur l'*Imagerie phénicienne* (p. 95), qu'ici, les *Titanides* pouvaient être une paronomasie de *Tanit*. Pour ce qui est de la pluralité des Tanits, j'ai comparé le groupe des sept Hathors égyptiennes.

5. Voir plus haut, p. 7.

par l'inscription phénicienne, le nom jusqu'ici inconnu, que les Carthaginois auraient donné en leur langue, soit à la Sicile, soit même à Syracuse.

Nous aurions, dans ce cas, affaire au sanctuaire qu'on avait élevé à Carthage, en l'honneur des deux grandes déesses sici-
liennes, pour expier le sacrilège commis envers elles par Imilcar¹.
Mais ce serait trop beau comme coïncidence historique ; et, à sup-
poser que le toponyme *Lebanon* ne soit pas le Liban même de Syrie²,
qui sait si on ne doit pas tout simplement en chercher l'explica-
tion par la voie étymologique (« blanc »), dans le nom de Λεῖζαζα
qui, selon Diodore (XX, 8), était donné à la ville de Τύνη³, an-
cêtre de la Tunis moderne ?

§ 33.

Quatre nouveaux sceaux à légendes sémitiques.

Les trois premiers de ces petits monuments sont entrés ré-
cemment dans les collections du Musée de Berlin, et M. Lidzbarski
les a fait connaître succinctement, sans fac-similés, dans l'append-
ice de son *Handbuch der nordsemitischen Epigraphik* (p. 486).
Je crois qu'il ne sera pas inutile d'en donner ici des reproduc-
tions figurées, d'après les excellents moulages que je dois à
l'obligeance du Dr Krebs, conservateur du Musée de Berlin. J'y
ajouterai quelques observations qui m'ont été suggérées par l'exa-
men que j'en ai fait.

I

Musée de Berlin, AV 2830.

Scarabéoïde de pierre dure, d'un gris noir, rappelant, selon

1. Diodore de Sicile, XIV, 63, 70, 77. Cf. mes *Études d'archéologie orientale*,
vol. I, p. 150.

2. Il y avait une Aphrodite spéciale du Liban, la Λεῖζαζα (Lucien, *Advers.
indoct.* III) qui devait être une véritable עֲשֶׂרֶת בִּלְבָן.

3. Je rappelle ici, pour mémoire, à ce propos, le rapprochement qui a été fait
autrefois par Gesenius entre le nom même de Tanit qui pouvait fort bien se
prononcer, en réalité, *Tunit*, et celui de Τύνη (génitif Τύνηδος).

M. Stud Moller, la matière de la stèle de Mesa. En haut, le disque ailé aux ailes rabattues, en bas le *oudja* ou œil sacré égyptien. Entre les deux symboles, quatre caractères phéniciens ou hébreux anciens.



לְקָנָה « appartenant à Qanayou ».

Le nom est notoirement israélite; c'est l'exact pendant de celui du père de Samuel, אֶלְקָנָה, *Elqanah*. Il est formé de la racine verbale קָנָה « acquérir, posséder », et du nom divin יְהוָה = יהוה, *Jehovah*, à cet état abrégé et contracté qu'on constate sur légendes sigillaires congénères et sensiblement contemporaines de celle-ci. Cette contraction, très usitée dans la Bible lorsque le nom divin occupe la première place dans le composé onomastique, ne l'était pas moins dans l'usage réel, comme nous le montrent plusieurs anciens sceaux israélites, lorsque le nom divin occupait la seconde place.

Les symboles qui accompagnent l'inscription manifestent une fois de plus l'influence profonde exercée sur les Israélites par les idées religieuses des Égyptiens. Inutile d'insister sur l'importance de ce fait et sur les inductions de toute nature qu'on peut en tirer pour l'exégèse biblique.

II

Musée de Berlin, VA 2839.

Tronc de cône, très bas, percé transversalement. Sorte de quartz, mélangé de blanc et de gris, avec une pointe de rougeâtre.

Sous la base, en haut du champ circulaire un quadrupède cornu, très sommairement gravé, de profil à droite. M. Lidzbarski y voit une antilope couchée, retournant la tête. C'est peut-être tout simplement une chèvre, et l'animal me paraît plutôt courir ou

bondir, comme l'indiquent ses pattes de devant repliées sous lui et ses pattes de derrière projetées en arrière.



Au-dessous, deux lignes de caractères hébreux anciens, séparées par un double trait :

« *יהו'עזר בן עבדיה* » appartenant à Yeho'azar, fils de 'Abdyahou. »

Les noms, tout à fait bibliques, se passent de commentaires et dénotent suffisamment la nationalité israélite du possesseur du sceau. On remarquera le double trait séparant la légende en deux lignes, ainsi que la façon dont le mot *בן* est coupé à la ligne. J'ai plusieurs fois appelé l'attention sur ces deux particularités qui, réunies comme elles le sont ici, semblent être, jusqu'à un certain degré, caractéristiques de la sphragistique israélite.

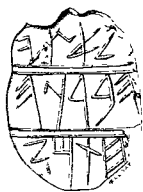
M. Lidzbarski qualifie l'écriture de ce monument d'« anguleuse archaïque ». Je serais porté vers un diagnostic paléographique différent, et classerais plutôt le sceau à l'époque perse, en considération de la forme des *waw*, et surtout de celle des *ain*, polygonaux et couverts par en haut. Le diagnostic archéologique, tiré de la forme même de la pierre, me paraît d'accord avec ce diagnostic paléographique. A noter la structure du second *he*, avec sa première barre dépassant légèrement la haste de support, structure caractéristique de l'écriture proprement israélite.

III

Musée de Berlin VA 2791.

Scarabéoïde. Pierre de même nature que celle de VA 2830. Sous

le plat, trois lignes de caractères phéniciens archaïques, séparées par deux doubles traits.



לאצי
הברכה
התבז

Comme le dit M. Lidzbarski, la lecture matérielle est certaine, ou à peu près certaine. Tout au plus pourrait-on hésiter sur l'identité de la dernière lettre, au-dessous de laquelle est gravé un petit trait, et y voir, au lieu d'un *zain*, soit un *waw*, soit un *samach*. Mais ces dernières valeurs ne nous mènent à aucune lecture satisfaisante, et l'on peut voir dans ce trait l'équivalent d'un élément additionnel qui entre dans la structure de certaines variétés du *zain*.

Par contre, l'interprétation est très obscure. M. Lidzbarski signale plusieurs lectures possibles, sans s'arrêter à aucune :

1° לאצי הברך ההתם ז', ce qui signifierait : « A Açi, le.... ce sceau ». *ברך* serait alors un nom de métier, à rattacher peut-être au mot *ברכה* « piscine ».

2° לאציה ברך ההתם ז', à comprendre, soit : « A Açyah (fils de Barouk ce cachet » ; soit :

3° « A Açyah, soit béni ce cachet. »

On pourrait encore ajouter à ces tâtonnements, mais sans grande utilité, je crois, en rapprochant *ההתם* du n° 118 du *C. I. S.*, où ce mot semble avoir le sens particulier de *cancellarius*; ou bien *הברך* d'un autre cachet du British Museum, de lecture jusqu'ici énigmatique¹. Encore moins vraisemblable, la coupe *תבז*, *Tammouz*, à laquelle on pourrait songer en désespoir de cause.

En tout cas *לאצי* ou *לאציה* semble bien être le nom du possesseur du sceau, quoique ce nom soit jusqu'ici sans analogues dans l'o-

1. De Vogüé, *Mélanges d'arch. or.*, p. 116, n° 18. Cf. Levy, *Siegel und Gemmen*, p. 42, n° 10.

nomastique sémitique, la racine verbale צָר , « être étroit, presser », ne paraissant pas avoir fait souche sur ce terrain particulier. C'est ce qu'indique suffisamment le *lamed* possessif. Il n'est guère possible, d'autre part, de couper בִּר , en y voyant le mot « fils de », les caractères suivants בִּר pouvant être difficilement le commencement d'un second nom propre; à moins d'admettre qu'au commencement de la ligne 3, où l'on remarque une petite fracture, il y avait une première lettre aujourd'hui détruite, un *noun*, par exemple. Mais nous n'avons pas la preuve que le mot כֹּהֵן « prêtre » ait jamais été employé comme nom propre. Impossible, en outre, si on prend ce mot, d'ailleurs tout à fait hypothétique, comme nom commun, de voir dans les quatre dernières caractères le nom du dieu dont notre personnage aurait été prêtre. Force est donc d'en revenir à l'une des hypothèses mises en lignes par M. Lidzbarski, et, faute de mieux, de lire לְאַחַד בָּרֶךְ « A Aqyah Barouk ». Nous aurions, alors, affaire à deux noms propres juxtaposés, dans les mêmes conditions que celles que nous avons déjà constatées sur un sceau israélite étudié par moi dans le volume II de ce *Recueil*¹. Malgré les répugnances que m'inspirait autrefois cette explication, le plus naturel serait peut-être d'admettre, avec M. Lidzbarski, que le second nom représente le patronymique avec le mot בִּר ou בֶּן , « fils », sous-entendu. Resterait à expliquer logiquement les mots הַחֶתֶם et à déterminer le rôle grammatical qu'ils jouent réellement dans la formule. D'après M. Lidzbarski ils signifieraient simplement « ce cachet ». Il faut avouer que, s'ils ont bien cette signification, ils ne s'agencent pas d'une façon très satisfaisante avec le contexte. « Appartenant à Aqyah Barouk, ce cachet » est une tournure assez gauche. Aussi je me demande, s'il ne vaudrait pas mieux, dans ce cas, considérer הַחֶתֶם comme le participe du verbe, précédés de l'article et se rapportant au nom du possesseur; et ו comme le régime de ce participe. Le tout voudrait dire alors : « qui a scellé cela », littéralement : « le scellant cela ». Dans la Bible הַחֶתֶם est fréquemment employé comme verbe actif.

1. *Recueil d'archéologie orientale*, vol. III, p. 28 : *Yahmolyahou Ma'aseyahou*.

Cette dernière conjecture tendrait à remettre en question le sens généralement attribué au même mot **התם**, qui se lit sur quelques sceaux araméens appartenant, selon toute apparence, à l'époque perse. Sur ces sceaux, le mot en litige précède immédiatement le nom du possesseur, et on l'a jusqu'ici toujours traduit par « sceau d'un tel », en lui prêtant la même valeur qu'au *sigillum* des légendes de nos sceaux du moyen-âge :

התם פרשנדת בר ארתדת ¹ « Sceau de Parchandat fils d'Artadat ».

התם מיתרש בר סילי ² « Sceau de Mithras (?) fils de Sili (?) ».

התם נרגש בר שרש ³ « Sceau de Nergas, fils de Seres ».

התם מנן ברבעל ⁴ « Sceau de Manon Berekbaal ».

Mais qui sait si, dans ces formules sigillaires, **התם** n'est pas employé comme verbe, à la 3^e personne du masculin singulier, avec le nom du possesseur pour sujet, et s'il ne convient pas de traduire en conséquence : « a scellé un tel » ? Nous savons que ce verbe peut s'employer ainsi, d'une façon absolue, sans régime (cf. *Jérémie*, xxxii, 40, 44).

IV

Le quatrième de ces petits monuments figurait sous le n° 122 du catalogue d'une collection d'antiquités diverses trouvées en



Syrie, collection qui a été vendue aux enchères, à Paris, par les soins de M. Serrure, le 30 novembre 1897. Il a été acquis par M. Blanchet qui a bien voulu m'autoriser à le publier.

C'est un scarabéoïde en onyx, sous le plat duquel est gravé un lion rugissant, marchant à droite, la queue en trompette, de fac-

1. C. I. S. Aram., n° 100.

2. *Id.* Aram., n° 101.

3. *Id.* Aram., n° 105. Je ne mentionne que pour mémoire la forme **היתם** qu'on a cru lire sur un fragment de papyrus araméo-perse en fort mauvais état (C. I. S. Aram., n° 151).

4. De Vogüé, *op. cit.*, p. 118, n° 21; cf. Levy, *op. cit.*, p. 28, n° 11.

ture assyrienne. Autour de l'animal, il y a cinq caractères phéniciens, irrégulièrement disposés dans les vides disponibles du champ.

La première lettre est incontestablement un *lamed*, la préposition précédant, comme d'ordinaire, le nom du possesseur. Ce nom demeure incertain par suite des doutes qui planent sur l'identité de plusieurs autres caractères :

$$\left. \begin{array}{l} \text{ג} \\ \text{ג} \end{array} \right\} \begin{array}{l} \text{ג} \\ \text{ג} \end{array}$$

En présence de ces doutes paléographiques, je n'ose pas proposer de lecture ferme, bien que plusieurs se présentent à l'esprit ; par exemple גג, qui pourrait être formé de גד, ג'ג' et de ג « élevé ».

§ 36

La famille royale de Palmyre, d'après une nouvelle inscription.

De tous les textes nouveaux copiés à Palmyre par M. Bertone et publiés par M. l'abbé Chabot¹, le plus important est, assurément, celui qui est classé sous le n° 28². C'est une grande inscription grecque, malheureusement très mutilée, qui semble, comme je vais essayer de le montrer, susceptible de jeter une certaine lumière sur l'histoire, encore si obscure, de la fin de la dynastie royale de Palmyre. Il est probable que cette inscription était bilingue, et il est permis de conserver l'espoir qu'on en retrouvera peut-être, quelque jour, la contre-partie palmyrénienne, qui nous permettra de suppléer aux lacunes regrettables du texte grec. En tout cas, il serait bien désirable d'avoir de celui-ci soit une meilleure copie, soit, ce qui serait encore préférable, un bon estampage. Avis au premier voyageur de bonne volonté qui aura l'occasion de faire l'excursion, aujourd'hui facile, de Palmyre.

1. Voir, plus haut, § 33, p. 163 et suiv.

2. *Journal asiatique*, t. c., p. 96.

Au début, la restitution [BAC] [A]EI [BA]CIAEΩN est bien tentante, appuyée surtout par le rapprochement topique avec le בִּלְךְ בִּלְכָא, « roi des rois », du n° 28 Vog. L'objection de la construction au datif pourrait être levée, grâce au précédent fourni par une autre inscription de Palmyre, le n° 2593 Wadd. (dédicace de statue)¹. Nous avons, au surplus, des exemples assez fréquents de l'emploi du datif quand des souverains sont en jeu, et tel semble bien être ici le cas. D'ailleurs, il ne s'agit pas nécessairement, en l'espèce, d'une statue; nous avons peut-être affaire à une consécration d'une autre nature, comportant alors normalement la construction au datif. La forme très allongée du bloc n'est guère celle d'une base de statue; c'est plutôt celle d'un linteau d'édifice.

Au commencement de la ligne 3, je serais tenté de lire [Σεπτίμ]ιος [Οὐρόδ]ω[ος] [δ]ης. Le nom complet de l'auteur de la dédicace aurait été, par suite, *Julius Aurelius Septimius Ouorodes*. Dans ce cas, le personnage aurait pu appartenir à la puissante famille des Ouorod, peut-être d'origine parthe, dont deux membres nous sont connus par d'autres inscriptions grecques et bilingues de Palmyre (nos 20, 24-27 Vog., nos 2583, 2608 Wadd.): l'un, Aurelius Ouorod, chevalier et sénateur; l'autre, Septimius Ouorod, procurateur impérial. Argapète, entrepreneur de caravanes, stratège de la colonie et président des symposies du collège des prêtres de Bel, par conséquent un des gros bonnets de Palmyre.

Au milieu de la ligne 2, la restitution Ἡρώδης [Ἡ]ρώδ[ης] s'impose. On pourrait, tout d'abord, se demander si ce Septimius Herodianus, portant le gentilicium ordinaire des membres de la famille royale de Palmyre, ne serait pas, par hasard, le fils aîné du roi Septimius Odeinat II, celui dont Trebellius Pollion nous parle, à plusieurs reprises, sous le nom, peut-être légèrement estropié, de *Herodes*.

Cet Herodes semble avoir été associé au pouvoir par son père: « assumpto nomine regali cum uxore Zenobia et filio majore, cui erat nomen Herodes². »

1. Τὸν ἀνδρὶ δάντα ἀνέστησαν [Θαίμαρ]σας, « ont élevé cette statue à Thaimarsas ».

2. Trebellius Pollio, *Triq. Tyr.*, § 14, *Ib.*: « Qui et ipse, post reditum de

Cette association, d'ailleurs, ne dut pas être de longue durée, le père et le fils ayant succombé sous les coups du même assassin, en 266-267¹. En tout cas, nous savons que ce fut un fils puîné, et, d'un second lit, Julius Aurelius Septimius Ouahballat Athénodore, qui succéda à Odeinat sous la tutelle de sa mère, la reine Zénobie.

Mais ce rapprochement de notre Herodianos avec Herodes ne me semble pas bien satisfaisant, et j'inclinerais plutôt vers le suivant.

Outre Ouahballat, Zénobie avait deux autres fils plus jeunes, que Trebellius Pollion appelle Herennianus et Timolaus² : « minoribus Herenniano et Timolao » (§ 14). Selon lui³, à la mort d'Odeinat, Zénobie aurait régné au nom de ces deux derniers enfants en bas-âge. Il est singulier qu'il ne fasse aucune mention du fils aîné Ouahballat qui a, cependant, sans aucun doute, succédé à son père, sous la tutelle de sa puissante mère. Le fait est attesté par les données positives de l'épigraphie et de la numismatique, et l'erreur, ou l'omission, commise par Trebellius Pollion est expressément relevée par Vopiscus (*Aurel.* § 38) : « Hacc

Perside, cum patre imperator est appellatus. » Cet Herodes n'était pas le fils de Zénobie, mais d'une première femme d'Odeinat. Zénobie voyait d'un mauvais œil ce beau-fils dont les droits primaient ceux de ses propres enfants, et on soupçonna même la marâtre d'avoir trempé dans l'assassinat qui l'en débarrassa (*id.*, § 15 : « Herodes, non Zenobia matre, sed priore uxore genitus... » ; § 16 : « Zenobia... quæ ferre non poterat ut privignus ejus Herodes priore loco quam filii ejus, Herennianus et Timolaus, principes dicerentur. »

1. Treb. Poll., *ib.*, 14 : « Interemptus est cum filio suo Herode ».

2. On a supposé que le nom de *Timolaus* répondait à une forme palmyrénienne, תימולא (היבאלה). Mais c'est là, jusqu'à plus ample informé, une hypothèse toute gratuite. Ce Timolaus, qui était le cadet, semble avoir joué un rôle assez effacé. Trebellius Pollion (§ 27) se borne à dire de lui qu'il cultivait la langue latine avec ardeur et succès.

3. *Id.*, § 16 : « Odenatus moriens duos parvulos reliquit Herennianum et fratrem ejus Timolaum, quorum nomine Zenobia, usurpato sibi imperio, diutius quam feminam decuit rempublicam obtinuit, parvulos romani imperatoris habitu proferens purpuratos, eosdemque adhibens concionibus quas illa viriliter frequentavit... » Puis il ajoute que, selon les uns, Aurélien les fit mettre à mort, selon les autres, qu'ils moururent de mort naturelle. Et, ailleurs, § 19 : « Zenobia..., diademate etiam accepto, nomine filiorum Herenniani et Timolai, diutius quam femineus sexus patiebatur, imperavit. »

quoque ad rem pertinere arbitror, Vabalati ¹ filii nomine, Zenobiam, non Timolai et Herenniani, imperium tenuisse, quod tenuit. » Est-ce à dire, toutefois, qu'il n'y a pas une part de vérité dans le renseignement que nous a conservé Trebellius Pollion? Ouahballat est mort entre le 29 août 270 et le 29 août 271, et Zénobie a régné encore jusqu'en 272 ²; elle a dû le faire, comme on l'a admis avec raison ³, au nom de ses deux enfants survivants, cadets de Ouahballat, et, plus particulièrement, selon moi, au nom du plus âgé de ces deux enfants, c'est-à-dire de Herennianus, que Trebellius Pollion nomme toujours avant Timolaus. Il n'est pas indifférent, à cet égard, de relever l'expression employée par Aurélien lui-même dans une lettre qu'il adresse au Sénat et dont Trebellius Pollion (§ 19) cite le texte : « quum sibi, vel liberis suis Orientis servaret (Zenobia) imperium. » Le pluriel *liberi* s'expliquerait bien par les règnes successifs des deux premiers-nés de Zénobie : Ouahballat et Herennianus.

Cela posé, je me demande si le *Septimius Herodianus* de notre inscription ne serait pas le personnage même dont Trebellius Pollion — ou l'un de ses copistes — a écrit le nom *Herennianus*. On a supposé autrefois, il est vrai, que *Herennianus* serait une transcription du nom de 𐤇𐤓𐤏𐤍 *Hairan*, assez fréquent dans l'onomastique palmyrénienne; mais cela semble peu probable, attendu que les inscriptions bilingues nous montrent que le nom de *Hairan* est fidèlement transcrit en grec *Αἰράνης* et non pas rendu par *Ἑρηνιανός*, qui en serait un simple équivalent paronomastique. *Herennianus* est un nom essentiellement romain, qui n'a rien à voir avec le nom palmyrénien *Hairan*, *Hairanes*. C'est même parce que c'était un nom romain très populaire qu'on peut s'expliquer comment on aurait pu être amené à le substituer, dans le texte de Trebellius Pollion, au nom helléno-romain de *Herodianus*. On remarquera que la graphie latine *Herodianus* prêtait

1. Le nom est diversement estropié dans les manuscrits : *Babalati*, *Balbuti*, etc.

2. Voir Waddington, *op. cit.*, p. 606.

3. De Vogüé, *op. cit.*, p. 33.

à une transformation facile en *Herenianus* = *Herennianus*¹.

Pour s'expliquer comment la faute a pu se produire, qu'on se représente ces diverses formes écrites en lettres latines onciales.

Quelle que que soit l'individualité réelle du personnage dont le nom apparaît au datif dans notre inscription : Σεπτίμιος Ἡρώδιανος, il est évident, vu l'identité des cas, que ce nom est en corrélation plus ou moins étroite avec le titre également au datif, par lequel débute l'inscription : Βασιλεὺς βασιλέων, « au roi des rois ». Par conséquent, notre Septimius Herodianus participe, dans une mesure qu'il reste à déterminer, au bénéfice de la dédicace. Entre ce titre et le nom de Septimius Herodianus intervient un passage d'une étendue considérable ; on peut l'évaluer à une soixantaine de lettres, dont malheureusement, la majeure partie est, soit détruite ou défigurée par des cassures, soit copiée d'une façon incertaine. La question est de savoir comment combler cette lacune ou, tout au moins, de deviner le sens général des mots qu'elle contenait. Deux hypothèses sont possibles.

Dans la première hypothèse, la dédicace serait faite à deux personnages placés sur la même ligne : le premier, qualifié de « roi des rois », avec son nom, détruit, qui suivait ce titre ; le second, Septimius Herodianus, associé au premier dans des conditions qui seraient expliquées par la série des mots précédant son nom. Dans ce cas, les deux membres de phrase seraient rattachés par la conjonction καί, « et », qu'on pourrait reconnaître dans le groupe copié ΚΑΙ par M. Bertone, vers la fin de la ligne 1. Ce groupe est suivi d'un Α, qui suggérerait la restitution καὶ ἐλξῶ = καὶ ἐλξῶ πατρός, « et à son père..... Septimius Herodianus ». Le nom de ce dernier est immédiatement précédé d'un mot copié ΑΝΔΗCΑΜΕΝΩ, qui, vu son état grammatical, se rapporte incontestablement à Septimius Herodianus. La leçon de la copie semble devoir être rétablie en ἐνὶ ἀνδραγαθήν, « ayant ceint ». Ce parti-

1. La paléographie rendrait compte d'une façon beaucoup moins satisfaisante du changement de *Herodes* en *Herodianus*. Cette considération est une de celles qui m'ont fait écarter l'hypothèse que nous pourrions avoir affaire, dans notre inscription, au Herodes, fils d'Odeinat, issu d'un premier lit.

cipe est lui-même précédé d'un groupe ...**DN̄CIKHN**, qui a bien l'air de contenir une désinence d'accusatif féminin représentant tout ou partie du régime direct du participe : « ayant ceint la... » S'agirait-il, alors, d'une certaine dignité dont aurait été investi Septimius Herodianus, frère du roi en titre ? On pourrait songer, par exemple, en se rappelant certains précédents fournis par l'épigraphie de Palmyre, à quelque chose comme **τῇ τιμῇ** (**ὑπατ)ικῇ**, « la dignité consulaire ». Toutefois, je m'empresse de faire remarquer que cette restitution soulève des objections graves : elle répond mal aux lettres ou éléments des lettres de la copie ; régulièrement il faudrait plutôt le pluriel : **τῶν τιμῶν ὑπαττωδῶν** ; enfin, je doute qu'on ait employé **ἄνωδεω**, dans le sens de revêtir une dignité ou les insignes de cette dignité ; ce verbe qui veut dire proprement « attacher en haut » signifie en réalité « ceindre une couronne ou d'une couronne ».

Quoi qu'il en soit, si l'on passait outre à ces difficultés, il faudrait nécessairement chercher dans les débris de lettres suivant **βασιλεῖ βασιλεύων**, les nom et prénoms du roi même, noms précédés peut-être d'un autre titre complémentaire¹. Ce roi ne pourrait être, soit que Septimius Odeinat, époux de Zénobie, soit que leur fils, Julius Aurelius Septimius Ouahballat Athénodore, selon que notre Septimius Herodianus correspondrait au Herodes ou

1. L'équivalent grec de l'expression **ביתקננא די בדייתא כלה** de l'inscription palmyrénienne du roi Odeinat, n° 28 Vog., que j'ai étudiée plus haut, § 28, p. 134.

Je profite de l'occasion pour ajouter à ce que j'ai dit du titre romain que pouvait porter Odeinat ce passage de Trebellius Pollion (*op. cit.*, 24) : « Odenatus non solum Orientem, quem jam in pristinum reformaverat statum, sed omnes omnino totius orbi partes reformasset. » C'est, en quelque sorte, le développement de l'idée contenue dans le mot **ביתקננא**.

Quant à Zénobie, voici une nouvelle preuve qu'au moins officiellement, au regard des Romains, elle n'a porté que le titre de reine et non, comme on l'a dit celui d'*Augusta*, qu'elle aurait hérité de son mari Odeinat, qualifié lui-même d'*Augustus*. Vopiscus (*Aurelian*, § 27) nous a conservé le texte d'une lettre adressée par Zénobie à l'empereur Aurélien, en réponse à celle que lui avait adressée celui-ci. Cette lettre, dictée par Zénobie elle-même, avait été traduite du syrien en grec par Nicomaque ; or, voici quel en est le protocole initial : « Zēnobia, regina Orientis, Aureliano Augusto » Dans la sienne (*ib.*, § 26), Aurélien s'intitule lui-même « imperator Romani orbis et receptor Orientis ».

ou au Herennianus des historiens, le premier associé au pouvoir par son père Odeinat; le second, par son frère Ouahballat sous la haute main de leur mère Zénobie. Or, il est matériellement impossible de retrouver, dans les lettres mutilées de la copie, les éléments nécessaires pour la reconstitution des noms, soit d'Odeinat, soit de son fils et successeur Ouahballat.

Il y a là un ensemble de difficultés telle que je pencherais plutôt vers la seconde hypothèse, celle que je vais maintenant examiner.

Elle consiste essentiellement en ceci : la dédicace serait faite à Septimius Herodianus *seul*, et ce personnage ne serait autre que le Herennianus de Trebellius Pollion, investi de la royauté, toujours sous la tutelle de la reine-mère Zénobie, après la mort de son frère aîné Ouahballat. C'est à lui que se rapporterait le titre de « roi des rois » au datif, par lequel débute l'inscription, titre qu'il aurait pris ou reçu à l'instar de son père Odeinat. Toute la partie du texte comprise entre le titre royal et le nom propre unique (D) se composerait de deux membres de phrase symétriques, B et C, terminés, l'un et l'autre, par un participe au datif se rapportant à Herodianus et rattachés entre eux par la conjonction $\kappa\lambda\iota$.

La structure du tout pourrait être représentée à peu près ainsi :

- A Βασιλεὺς βασιλέων,
 B σιν (?) $\kappa\alpha\tau\alpha$
 C [$\kappa\lambda\iota$? νε $\nu\epsilon\iota\kappa\eta\nu$ $\acute{\alpha}\nu(\alpha)\delta\eta\sigma\alpha\mu\acute{\epsilon}\nu\omega$,
 D Σεπτύμιω Ἡρωδιανῷ, etc...

« Au roi des rois, qui a..... et qui a.
 (à) Septimius Herodianus, etc.. »

Ainsi que le montre ce schéma, chacun des deux participes au datif serait immédiatement précédé de son régime direct à l'accusatif : le second, $\nu\epsilon\iota\kappa\eta\nu$ (?) $\acute{\alpha}\nu\alpha\delta\eta\sigma\alpha\mu\acute{\epsilon}\nu\omega$, le premier : σιν $\kappa\alpha\tau\alpha$ participe d'un verbe composé avec la préposition $\kappa\alpha\tau\alpha$ (?). La terminaison σιν serait l'accusatif d'un des innombrables substantifs grecs $\alpha + \sigma\iota\varsigma$, tels que $\delta\iota\acute{o}\iota\kappa\eta\sigma\iota\varsigma$, $\delta\iota\acute{o}\rho\theta\omega\sigma\iota\varsigma$, etc... On pour-

rait essayer de pousser plus loin l'hypothèse dans ce sens et de restituer tel ou tel mot d'après les quelques caractères qui apparaissent çà et là dans ce passage si mutilé. Mais la base d'opération est trop précaire pour que je m'engage dans cette voie de pures conjectures, et je crois prudent de m'en tenir, jusqu'à nouvel ordre, à cette indication générale sur ce qui me semble être en gros la contexture de la phrase.

§ 37.

Hébron et Diocletianoupolis.

Comme on le sait, l'identité et la position de la ville de la Palestine I^{re} appelée *Diocletianoupolis* sont demeurées jusqu'à ce jour une énigme. L'existence de cette ville est, pourtant, attestée de la façon la plus formelle par saint Épiphane, par les listes de Hiéroclès et de Georges de Cypre, par les souscriptions des actes des conciles. C'était même une ville importante, puisqu'elle était le siège d'un évêché dont un des titulaires, au moins, nous est sûrement connu ¹.

J'ai émis autrefois ² la conjecture que cette introuvable Diocletianoupolis pourrait bien n'être autre que la ville de Hébron, qui aurait pu recevoir le nom de Dioclétien à l'occasion du double passage de cet empereur par la Palestine méridionale vers 295, lors de son expédition contre Alexandrie. J'avais fait remarquer, à l'appui de cette conjecture, qu'il était assez surprenant que Hébron ne figurât dans aucune des listes des évêchés palestiniens de l'époque byzantine, bien que cette ville, assurément importante et sanctifiée par le souvenir si populaire d'Abraham, méritât, autant et plus que bien d'autres, d'être érigée en évêché. J'ai même fait connaître ³ des inscriptions byzantines provenant d'Hébron même et y attestant matériellement l'existence du culte du patriarche à cette époque.

1. Elissæos en 359 (Epiphane, *Contra Hæres.* 73 : 26 (p. 318)).

2. *Etudes d'archéologie orientale*, vol. I, p. 184

3. *Id.*, p. 143.

Depuis, j'ai relevé un indice qui pourrait bien être un commencement de preuve en faveur de cette hypothèse.

Cedrenus, dans sa chronique¹ dit que Sara, la femme d'Abraham, est ensevelie à Hébron, laquelle est appelée maintenant *Éleuthéropolis* : ἡ τὴν νῦν Ἐλευθερόπολιν καλεῖται.

C'est là, assurément, une erreur manifeste de la part du compilateur byzantin, *Éleuthéropolis* étant incontestablement Beït Djibrîn et non pas Hébron; et le Père Petau a eu tort autrefois de la prendre pour argent comptant.

Cette erreur, toutefois me paraît être instructive pour la question qui nous occupe. Elle semble impliquer deux choses : 1^o que Hébron portait bien un double nom; 2^o que le second nom se terminait en... *polis*. Cela posé, il est permis de se demander si la source à laquelle puisait Cedrenus n'avait pas la leçon Διοκλήτιον-πόλιν ou Διοκλήτιον-πόλιν, et si le compilateur n'a pas confondu cette *Diocletianopolis* avec le nom beaucoup plus connu, d'*Eleutheropolis*. Le lapsus serait du même ordre que la confusion que semblent avoir commise parfois les auteurs de l'*Onomasticon* eux-mêmes, ou leurs copistes, égarés par l'identité des terminaisons, entre *Nicopolis*, *Diospolis* et *Éleuthéropolis*.

§ 38.

Le mois de Qinian-Juillet du calendrier palmyrénien.

J'ai démontré, il y a quelques années², l'existence, dans le calendrier palmyrénien, d'un mois, jusqu'alors inconnu, appelé קִינָן, *Qinian*. J'avais trouvé son nom, pour la première fois, dans une inscription inédite, où il prêtait à quelque doute de lecture, à cause de la très grande ressemblance du *qoph* et du *mem* dans l'écriture palmyrénienne; on pouvait hésiter alors entre קִינָן et קִימָן. Mais, un peu plus tard, j'ai réussi à le retrouver dans deux

1. Voir la référence dans Reland, *Palæstina*, p. 762

2. Voir mes *Études d'archéologie orientale*, vol. II, pp. 60 et 93, et mon *Recueil*, vol. II, pp. 6, 226 et 401.

autres inscriptions, celles-là déjà connues, où il était resté inaperçu, et l'une de ces inscriptions s'offrait à nous dans des conditions paléographiques telles que, cette fois, la lecture קִינְיָן était définitivement assurée.

Restait la question de savoir quelle était la place et la fonction de ce mois nouveau dans le calendrier palmyrénien. Deux hypothèses se présentaient. Ou bien ce mois était l'équivalent du mois de Panèmos correspondant au mois de Juillet dans le calendrier syro-macédonien julianisé, en usage à Palmyre — c'est-à-dire le seul mois qui, jusqu'ici, manquait à l'appel, sous sa forme sémitique. Ou bien, il était l'équivalent soit du mois embolime intercalaire, soit du groupe supplémentaire des jours épagomènes, l'un des deux systèmes ayant dû être employé dans le calendrier syrien, avant la réforme julienne, selon que ce calendrier antérieur était réglé sur l'année lunaire ou sur l'année solaire de 360 jours.

J'avais successivement envisagé ces deux hypothèses, en discutant le pour et le contre, et j'inclinai, au début, vers la seconde, préoccupé surtout du sens que paraissait avoir ce nom de mois lu קִינְיָן « comput », sans analogue dans les calendriers juif, nabatéen et syrien proprement dit, calendriers étroitement congénères du calendrier palmyrénien comme le montre l'identité presque complète des noms des autres mois dans tous ces divers calendriers¹. Mais, depuis, ayant établi que la véritable lecture du nom était קִינְיָן et non קִינְיָן , je reconnus que l'argument tiré du sens apparent du mot perdait sensiblement de sa valeur, et que l'assimilation pure et simple du mois de *Qinian* avec le mois de Panèmos-Juillet, gagnait sensiblement en vraisemblance. Assurément, il pouvait paraître quelque peu surprenant, au premier abord, que les Palmyréniens, s'écartant de l'usage général, eussent donné au mois de Juillet-Panèmos le nom tout particulier de *Qinian*, alors que les Juifs et les Syriens s'accordaient à l'ap-

1. *Études*, II, p. 95; cf. *Recueil*, II, p. 226.

peler *Tammouz*¹. Mais j'avais moi-même fait remarquer² que cette divergence ne serait pas plus surprenante, somme toute, que celle que nous constatons pour le mois de Dios-Novembre appelé *Marhesouân* chez les Juifs, *Tichri II* chez les Syriens, et *Kanoun* chez les Palmyréniens, ou pour le mois de Daisios-Juin, appelé *Siouân* chez les Juifs, les Palmyréniens et les Nabatéens³ et *Haziran*⁴ chez les Syriens.

Cette intéressante question qui, jusqu'à présent, restait ouverte, paraît devoir être enfin tranchée dans le sens de la seconde hypothèse, par un important témoignage découvert tout récemment, par M. l'abbé Chabot, dans une ancienne chronique syriaque que, pour des raisons particulières, je m'abstiendrai aujourd'hui de désigner plus exactement. Voici ce passage qu'il a bien voulu me signaler après en avoir reconnu toute la portée pour le problème qui nous occupe. Il est relatif à la vie de Jules César et, en particulier, à la célèbre réforme du calendrier à laquelle le dictateur a attaché son nom :

« Le quatrième mois, *Qelttilios*, et, selon d'autres, *Qenttilios*, qui est *Qainan*, fut appelé *Julius*. »

Il s'agit évidemment ici du fait, bien connu et rapporté par nombre d'historiens, que le nom du réformateur du calendrier romain fut attribué, en commémoration de la date de sa naissance, à l'ancien mois de *Quintilis* (cf. *Κεντιλιος μην*, Denys d'Hal. VIII, 55), qui était, en réalité, à l'origine, comme l'indique l'étymologie, le cinquième mois de l'année romaine et qui devint donc le *mensis Julius*, *Julius* = *Juillet*, comme le mois suivant, le *mensis sextilis* devint, en l'honneur d'Auguste, le *mensis Augustus* = *Août*.

L'auteur syriaque ajoute à ce propos un renseignement précieux pour nous, à savoir que le mois de Quintilis-Juillet correspond à un certain mois appelé, selon toute vraisemblance, dans

1. Cf. *Θεμελις* du calendrier syro-grec d'Héliopolis-Baalbec (*Études*, II, p. 70).

2. *Ib.*, p. 63.

3. *Recueil*, II, p. 226.

4. Cf. *Ἡζιρ* ou *Ἰζιρ*, dans l'ancien calendrier d'Héliopolis.

un dialecte araméen, *Qainan*. Il est difficile de ne pas reconnaître, dans ce dernier nom, une forme très légèrement altérée de notre mois de *Qinian* palmyrénien; cette altération de ܩܝܢܐܢ en ܩܝܢܐ s'explique à merveille par la très grande ressemblance, dans l'alphabet syriaque, du *noun* et du *yod*, ressemblance qui a pu amener facilement la transposition de ces deux caractères écrits côte à côte. Le palmyrénien nous montre quelle est la véritable forme du nom.

Cette indication si précise vient converger remarquablement avec le fait que, sur douze mois du calendrier palmyrénien que nous ont révélés les inscriptions, onze sont identifiés avec certitude, grâce aux textes bilingues, avec onze mois du calendrier syro-macédonien; et que, d'une part, nous trouvons dans cette série un nom de mois, non encore identifié, *Qinian*, d'autre part, une lacune correspondant, justement, au mois de Juillet-Panèmos. L'identité de *Qinian* et de Panèmos-Juillet semble donc désormais s'imposer à nous.

Reste à trouver la véritable origine étymologique de ce nom de mois, jusqu'ici isolé dans la famille sémitique. Est-ce bien même le mot קנין, « acquisition », auquel, en apparence du moins, il correspond lettre à lettre? Faut-il tenir compte de ce fait que, dans les autres dialectes syriens, ce même mois était appelé le mois de *Tammouz* ou *Tamouz*, c'est-à-dire, selon toute apparence, le mois d'Adonis, probablement parce qu'on célébrait à cette époque les fêtes du grand dieu de Syrie? Dans ce cas קנין aurait-il quelque rapport avec les קניניה = (קניניה) bibliques, c'est-à-dire les thrènes ou lamentations qui caractérisaient les mystères de la *Passion* d'Adonis? Je ne saurais me prononcer.

Le passage de notre auteur syriaque contient peut-être aussi, au point de vue chronologique, un autre indice très important sur l'ordonnance réelle des mois dans le calendrier palmyrénien, ou plutôt dans le vieux calendrier araméen dont celui-ci dérive. On admet généralement que l'année palmyrénienne, réglée entière-

1. On trouve une fois dans la Bible (*Ezech*, II, 10) cette forme masculine de pluriel.

ment sur le calendrier syro-macédonien julianisé, commençait, comme ce calendrier, le 1^{er} Octobre, c'est-à-dire, le 1^{er} Hyperbeteaios, ou 1^{er} Tichri. Dans ce cas le mois de Qinian, correspondant à Panemos-Juillet, aurait été le X^e mois de l'année palmyrénienne. Toutefois, j'avais fait remarquer, à l'encontre de cette opinion dominante, que certaines considérations tendaient à faire croire qu'au moins à une certaine époque, l'année palmyrénienne, réglée sur l'équinoxe vernal, pouvait avoir commencé, comme l'année juive et l'année nabatéo-arabe primitive, non pas le 1^{er} Octobre, mais le 22 Mars, par le mois de Nisan (= 22 Mars-21 Avril). Dans ce cas, le mois de Qinian-Panemos-Juillet ne serait plus le X^e, mais le IV^e de l'année palmyrénienne. Or, l'auteur syriaque, comme nous l'avons vu, nous dit que le *quatrième* mois, appelé *Quintilis* (chez les Romains) et (chez les Araméens) *Qainan* (= *Qinian*), reçut le nom de *Julius* (= *Juillet*). Il est difficile d'admettre que par *quatrième* il faille entendre la place du mois dans le *calendrier romain*, puisque l'appellation même de *Quintilis* montre suffisamment que ce mois était le *cinquième* et non le *quatrième*. Il résulte de là que le mot de *quatrième* ne saurait guère s'appliquer, dans l'esprit de l'auteur, qu'à la place occupée par le mois en question, *dans le calendrier araméen* visé par lui. Cela semblerait donc venir donner tout à fait raison à ma théorie d'après laquelle le mois de Qinian serait précisément le *quatrième* et non pas le *dixième* de l'année palmyrénienne normale, commençant le 22 Mars et non le 1^{er} Octobre.¹

§ 39.

Une « éponge américaine » du VI^e siècle avant notre ère.

M. Pottier a fait connaître, dans le dernier numéro de la *Revue archéologique*², un singulier vase peint, en terre cuite, provenant

1. *Etudes*, II, pp. 70-72; cf. p. 74, et *Recueil*, II, p. 226, le tableau de l'année palmyrénienne que j'ai dressé sur cette base.

2. Janvier-février 1899, p. 7-8, fig. 6.

de Béotie et récemment entré dans les collections du Louvre. C'est, d'après la description qu'il en donne, un vase de 0^m,22 de hauteur, décoré de figures à la manière noire, dans le style du vi^e siècle. Les peintures, bien que d'une exécution un peu rapide et négligée, constituent une décoration assez riche : Hercule combattant le lion de Némée; six personnages drapés; deux sphinx; deux Sirènes, deux lions rugissants; des rosaces semées dans le champ, etc.

Mais ce ne sont pas les sujets qui le décorent, c'est le vase



lui-même, sa structure et son mode d'emploi, dont j'ai à m'occuper.

Il est de forme ovoïde, muni d'une anse qui fait l'arc de cercle par-dessus (comme une anse de seau). Complètement fermé à sa partie supérieure, il présente sous sa base un grand nombre de petits trous, disposés comme ceux d'une pomme d'arrosoir et destinés évidemment à donner passage à un liquide.

L'anse ronde, dit M. Pottier, forme un tuyau creux qui est percé d'un trou à la partie culminante. Dans ce trou, ajoute-t-il, on versait le liquide qui, par les deux branches de l'anse, se ré-

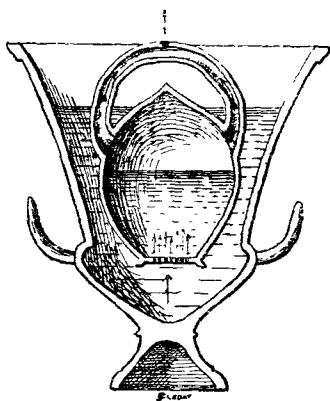
pandait dans la cavité du vase (avec laquelle elles communiquent) et se déversait ensuite en pluie par les petits trous du fond.

M. Pottier se demande, en terminant cette explication, si c'était un vase à douche, ou un vase destiné, comme aujourd'hui, à abattre la poussière sur le plancher, ou sur les dalles de la palestrestre.

Quel que fût l'usage réel de ce curieux ustensile, jusqu'ici unique en son genre, il n'est pas douteux qu'il devait servir à laisser tomber en pluie le liquide qu'il pouvait contenir. C'est ce que M. Pottier a parfaitement reconnu. Toutefois, j'estime qu'il ne s'est pas rendu compte de la façon dont on procédait tant pour remplir le vase que pour le manœuvrer. Il me paraît extrêmement difficile d'admettre qu'on ait introduit, comme il le dit, le liquide par le petit trou pratiqué à la partie supérieure de l'anse circulaire. L'opération, longue et malaisée, eût, d'abord, nécessité l'emploi d'un entonnoir, et d'un entonnoir à tube très effilé. Ensuite, même avec le secours de cet ustensile accessoire, on ne serait jamais arrivé à remplir le vase, le liquide qu'on aurait pu y faire pénétrer ainsi par cet étroit orifice devant nécessairement tomber aussitôt au fond du vase et s'écouler au fur et à mesure par les trous inférieurs. C'eût été, en petit, le problème du tonneau des Danaïdes. Impossible, enfin, de transporter d'un endroit à l'autre, selon les besoins, le vase qu'on aurait, malgré ces difficultés, réussi à remplir. Dans ces conditions, l'appareil n'eût donc été tout au plus qu'une simple passoire, d'un système très compliqué et bien peu pratique.

Voici, je crois, comment l'on devait procéder en réalité. L'opération que j'imagine est exactement l'inverse de celle décrite par M. Pottier. On saisissait, d'abord, le vase par l'anse, et on le plongeait préalablement dans un large récipient de profondeur convenable, cratère, voire même simple seau, rempli du liquide dont on voulait faire usage. En vertu de la loi physique, bien connue, de l'équilibre des liquides, celui dont on se servait pénétrait par les petits trous pratiqués dans le fond du vase et montait à l'intérieur, en refoulant progressivement, grâce à la pres-

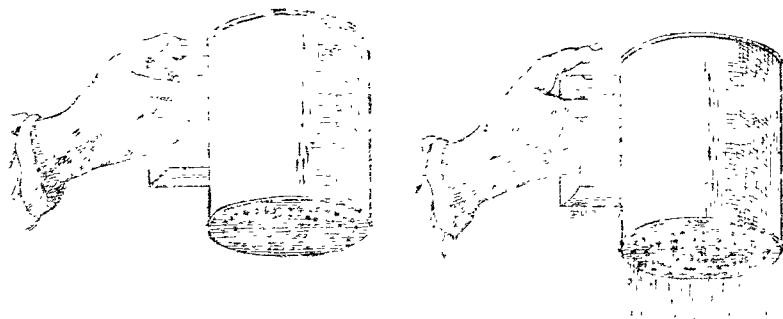
taut à l'intérieur, en refoulant progressivement, grâce à la pression exercée par lui de bas en haut, l'air qui s'échappait par le trou unique pratiqué au sommet de l'anse. Cela fait, le vase une fois plein, l'on apposait un doigt, soit le pouce, soit le médius, selon la position de la main, sur le trou d'air de l'anse, et l'on retirait le vase du récipient. Moyennant cette obturation momentanée, et tant qu'elle durait, la pression atmosphérique s'exerçant de bas en haut suffisait pour empêcher tout écoulement du liquide par les trous du fond; et l'on pouvait alors, sans que



rien s'en échappât, transporter le vase tout chargé sur tel point où l'on voulait s'en servir. Là, il suffisait de lever le doigt obturant la prise d'air de l'anse, pour faire intervenir la pression atmosphérique s'exerçant en sens inverse, et déterminer, par suite, l'écoulement immédiat du liquide qui tombait en pluie par les trous du fond. On était maître d'interrompre à volonté cet écoulement, puis de lui redonner cours et ainsi de suite, par le simple jeu du doigt alternativement abaissé ou levé sur le trou d'air. On pouvait, par conséquent, obtenir ainsi une véritable pluie intermittente.

Telle est, si je ne me trompe, l'interprétation rationnelle de cet ingénieux petit dispositif, qui rappelle d'une façon frappante celui de l'ustensile balnéatoire moderne qu'on désigne couramment sous le nom d'*éponge américaine* et qu'on pourrait plus

justement appeler désormais : l'*éponge béotienne*. La seule différence entre ces deux appareils basés sur les mêmes principes et appartenant l'un et l'autre à la famille des *pipettes*, c'est la forme et la matière du récipient, qui, de nos jours, est généralement un simple cylindre de fer blanc, muni d'une anse creuse de même métal, soit courbe, soit rectangulaire, disposée latéralement. Le cylindre est clos sur ses deux faces; la face supérieure est pleine, la face inférieure perforée de nombreux petits trous servant, d'abord, à l'introduction, puis au déversement de l'eau. Le petit trou d'évent, qui commande le jeu général de l'appareil,



est pratiqué dans la branche supérieure de l'anse creuse communiquant avec l'intérieur du récipient.

Nous avons trop peu d'occasions de faire intervenir dans la science archéologique les méthodes expérimentales pour que nous négligions celle-ci qui s'offre si naturellement à nous. Il serait donc intéressant de procéder, avec le vase de Béotie, à la manœuvre opératoire telle que je viens de la reconstituer. L'expérience confirmerait, je n'en doute pas, l'explication théorique que j'ai essayé d'en donner et qui nous montre que les Grecs étaient déjà, vers le *vi*^e siècle de notre ère, familiers avec l'observation des phénomènes hydrostatiques obéissant à la double loi de la pression atmosphérique et de l'équilibre des liquides. Héron d'Alexandrie a eu des précurseurs lointains dans la personne des industriels potiers béotiens qui, en fabriquant

ces petits appareils, faisaient de la physique un peu comme M. Jourdain faisait de la prose¹.

Cette vérification matérielle permettrait du même coup — ce qui n'est pas indifférent pour la détermination de l'usage de cet appareil, — d'évaluer sa jauge ainsi que le temps qu'il met à se vider. Il est à prévoir, en outre, — et ce ne serait pas là le résultat le moins piquant de cette petite expérience archéologique, — que l'air, en rentrant par le trou d'évent supérieur, et surtout en s'en échappant, sous la pression de l'eau pénétrant à l'intérieur, produira un sifflement plus ou moins accentué, selon le diamètre et la forme des bords de l'orifice; nous serions ainsi en mesure de ressusciter en quelque sorte un son précis, celui-là même qui, il y a près de deux mille cinq cents ans, frappait des oreilles grecques².

Quant à ce qui est de la destination réelle de ce vase, le rapprochement assez topique que je viens de faire avec l'« éponge américaine » tendrait à faire pencher la balance en faveur de l'hypothèse balnéatoire. Ce serait un véritable vase à douche plutôt qu'un vase à arroser le sol. La faible capacité du récipient, qui, à vue d'œil, doit être celle d'une bonne carafe, est également en faveur de cette hypothèse, l'appareil pour demeurer d'un maniement facile et pour qu'on pût l'élever, sans effort,

1. L'industrie béotienne semble, du reste, s'être fait une spécialité de ces vases à dispositifs plus ou moins compliqués, utilisant l'action combinée de l'air comprimé et de l'équilibre des liquides. Voir, par exemple, celui du *Satyre buveur*, si bien étudié par M. Pottier (*Bulletin de Correspondance hellénique*, XIX, p. 225), et un canthare de l'Antiquarium de Berlin. Ce sont là, à vrai dire, des jouets de physique amusante plutôt que des appareils répondant, comme celui-ci, à un besoin réel. M. Pottier veut bien m'informer que le Louvre vient d'acquérir tout récemment un vase à surprise tout à fait analogue à celui de Berlin.

2. Malheureusement, l'expérience est irréalisable, à ce que m'apprend M. Pottier. Le vase, en effet, fendillé et recollé, est, paraît-il, très malade et ne résisterait probablement pas à l'immersion dans l'eau. Je me demande cependant, si l'on ne pourrait pas la tenter en employant un liquide autre, l'huile ou l'alcool absolu, par exemple. En tout cas, il serait facile d'exécuter en verre soufflé un fac-similé exact du vase qui en reproduirait tout le dispositif mécanique et permettrait de procéder à l'expérience en se plaçant dans des conditions sensiblement identiques.

d'une main, au-dessus de la tête, ne devant pas dépasser, avec sa charge d'eau, un poids raisonnable.

§ 40.

Orphée-Nébo à Mabboug et Apollon.

Le document syriaque apologétique connu sous le nom fallacieux de Discours du philosophe Méliton, discours qui, censément, aurait été adressé au César Antonin, contient, entre autres, un passage bien singulier¹ qui a attiré à diverses reprises l'attention des critiques, mais qui, jusqu'à ce jour, est demeuré lettre close :

« Au sujet de Nébo, adoré à Mabboug, à quoi bon vous écrire ce que tous les prêtres de Mabboug savent, que c'est l'image d'Orphée, le mage de Thrace. »

Au premier aspect, l'assimilation à Orphée du dieu Nébo, l'un des plus importants du panthéon assyro-babylonien, paraît absolument arbitraire et d'autant moins compréhensible en l'espèce que, comme on l'a remarqué à ce propos², Nébo, de l'aveu même de la tradition syriaque, correspond à la planète de Mercure ou Hermès. Quelle idée, alors, d'aller choisir Orphée comme équivalent de Nébo ?

La chose peut, je crois, s'expliquer cependant assez aisément. Nous nous trouvons en face d'un de ces phénomènes de mythologie *iconologique* dont j'ai eu mainte fois l'occasion de signaler l'existence et dont, malgré cela, l'on ne se préoccupe pas assez, bien qu'ils soient un des facteurs les plus importants du processus mythologique en général³.

L'expression même dont se sert l'auteur syriaque : דצלכא הו, « qui est l'image d'Orphée », nous montre bien le terrain

1. Cureton, *Spicilegium syriacum*, p. 25, lignes 12-5; traduction, p. 41, notes, p. 91. J'emprunte la traduction française de M. R. Duval (*La littérature syriaque*, p. 168).

2. R. Duval, *l. c.*

3. Voir à ce sujet mon mémoire sur l'*Imagerie phénicienne* (1880), et, en particulier, l'introduction (pp. ix-xxxix) : *La mythologie iconologique*.

sur lequel nous devons nous placer pour résoudre le problème, c'est le terrain des *représentations figurées*.

Que s'est-il passé? Supposons, dans le sanctuaire de Mabboug, autrement dit Hiérapolis, l'existence d'une représentation quelconque, statue, bas-relief, peinture, etc., consistant essentiellement en un personnage, d'allure plus ou moins divine, qui jouait de la lyre, ou d'un instrument à cordes de la même famille, harpe ou cithare. L'imagination populaire, frappée par ce détail caractéristique, pouvait fort bien voir là un *Orphée*, tandis que l'artiste avait entendu pourtraire un *Apollon*. Entre ces deux citharèdes, la confusion iconologique était facile. Les Grecs eux-mêmes n'avaient-ils pas étroitement rapproché le dieu et le héros, puisqu'ils font quelquefois d'Orphée le propre fils d'Apollon? Le type de l'Apollon *Musagète*, avec sa couronne de lauriers et sa longue tunique talaire, offre d'ailleurs de frappantes affinités avec celui d'Orphée. A ce compte, l'égalité Nébo = Orphée reviendrait donc à Nébo = Apollon : or, sous cette dernière forme, l'assimilation, comme je vais le montrer, est parfaitement acceptable.

L'identification, rappelée plus haut, de Nébo avec la planète de Mercure, soit Hermès, ne saurait être opposée comme objection. Nous savons, en effet, pertinemment que les anciens ont longtemps hésité entre Hermès et Apollon pour l'attribution de cette planète¹. Aux témoignages bien connus de divers auteurs grecs viennent s'ajouter ceux, très importants, de l'archéologie figurée et de l'épigraphie. En effet, sur le curieux bas-relief² astrologique découvert à Nimroud-Dâgh, près de Samosate, et représentant le thème de conception, ou de géniture, soit du roi de Commagène, Antiochus I^{er} Épiphane, soit de l'empereur Auguste, la planète dite de Mercure est expressément nommée comme étant la *planète d'Apollon* (Στίλβων Ἀπόλλωνος). De ce chef, donc, nulle difficulté. Nébo, à qui appartient la planète dite ordi-

1. Voir, pour les documents et références, Bouché-Leclercq, *L'astrologie grecque*, pp. 68, note 2, 100, 439. C'est l'école stoïcienne qui, semble-t-il, a fait prévaloir l'attribution sidérale à Hermès.

2. Humann et Puchstein, *Reisen in Klein-Asien*, p. 333. Cf. Bouché-Leclercq, *op. c.*, pp. 373, 439.

nairement de Mercure, se trouve bien être ici, à ce titre, l'équivalent sidéral d'Apollon.

Mais, il y a mieux. Nous avons des faits qui tendent à établir directement l'assimilation officielle et courante de Nébo à Apollon. On a trouvé, à Islâhiyé (Nicopolis du golfe d'Issus), une inscription grecque ¹ mentionnant un personnage qui porte le double nom de Βαρνεζεύς τὸν καὶ Ἀπολλωνίαν; d'où il découle que, בר נבו correspondant à *Apollinarios*, l'élément divin *Nébo* doit correspondre à *Apollon*, dans ces deux composés onomastiques parallèles. D'autre part, M. J. P. Six ² a montré, que Seleucus, le fondateur de la dynastie, le maître de Babylone, se prétendant issu d'Apollon, faisait, en réalité, remonter son origine à Nébo, le grand dieu de Borsippa. Aussi, Apollon figure-t-il très souvent sur le monnayage des Séleucides, non pas seulement l'Apollon Pythien, nu, armé de l'arc et assis sur l'omphalos de Delphes, mais aussi l'Apollon citharède, l'Apollon Daphnéen ou Musagète, tenant la lyre, et proche parent d'Orphée, c'est-à-dire le type même qui a déterminé à Hiérapolis la formation de la légende en question ³.

L'explication que je propose du passage du pseudo-Méliton vient apporter à l'appui de ces faits, et, en particulier, à l'identification de Nébo à Apollon, un argument indirect qui n'est pas sans valeur. Elle se ramène, somme toute, à ceci : Nébo étant assimilé normalement à Apollon, la légende populaire que nous rapporte le pseudo-Méliton a confondu, à Hiérapolis, Apollon avec Orphée, à cause de la lyre; d'où l'identification, de prime abord si surprenante, du Nébo de Mabboug avec Orphée.

On remarquera que, dans cette bizarre et ultime métamor-

1. Humann et Puchstein, *op. c.*, p. 398.

2. J. P. Six, *Monnaies grecques inédites et incertaines*, 1897, p. 28.

3. Voir Babelon, *Les rois de Syrie*, pp. xxxiv, xcvii, cf. p. vii; cf. pl. XII, 12. Le type d'Apollon Musagète vêtu, sur une monnaie d'Antiochus IV Épiphanes, et aussi sur un bronze du satrape révolté Molon. Cf. nos 157, 186, 187, Apollon nu, sur l'omphalos, avec la lyre. Comparer l'Apollon Musagète classique des pièces d'Antioche sous Philippe père et fils, Trébonien Galle et Julien l'Apostat.

phose du mythe, c'est le détail caractéristique de la lyre qui semble avoir été, somme toute, la cause déterminante de l'évolution de la légende. Ce fait est tout à fait conforme au principe dominant de l'*iconologie*, dont les déviations s'expliquent généralement par la préoccupation qu'éprouve l'imagination populaire à expliquer bon gré mal gré, tel ou tel détail de la représentation figurée, détail plus ou moins accessoire en soi, mais dont elle est avant tout frappée. Ici, ce détail est peut-être même susceptible de jeter quelque lumière sur la manière dont a pu s'opérer, plus anciennement encore, sur le terrain grec, la bifurcation singulière entre Apollon et Hermès, en ce qui concerne l'attribution de la planète Mercure, revendiquée par l'un et par l'autre. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'Hermès a, lui aussi, d'étroites accointances avec la lyre. Il me suffira de rappeler qu'il passe même pour être l'inventeur de cet instrument de musique. Tout le monde connaît l'histoire de la carapace de la tortue qui lui donna l'idée et lui fournit les éléments essentiels de l'instrument qui aux mains d'Apollon devait faire merveille.

Ces considérations nous conduisent peu à peu à assigner comme point de départ initial au mythe en question l'existence d'une image hypothétique, d'origine orientale, représentant un dieu indéterminé qui jouait de la lyre, ou d'un instrument à cordes analogue. Les Grecs, mis pour la première fois en présence de cette image, pouvaient y reconnaître soit Apollon, soit Hermès, et, de fait, leur interprétation iconologique, au point de vue astrologique ou astronomique, a oscillé, comme nous l'avons vu, entre ces deux divinités qui se prêtaient l'une et l'autre assez bien à l'attribution. Beaucoup plus tard, et dans le milieu spécial de Mabboug, la même image, ou, ce qui revient au même, une image dérivée, a été prise pour celle d'Orphée, et cela pour la même raison : Apollon, Hermès et Orphée étant tous trois des virtuoses de la lyre. Mais cette image orientale dont j'induis l'existence par voie de conjecture n'a-t-elle pas existé réellement? L'art assyro-chaldéen nous montre assez souvent un personnage aux longs cheveux et à la barbe bouclée jouant d'un

instrument à cordes. Ce personnage, d'aspect héroïque ou divin, ressemble quelque peu au héros Gilgamech, qu'on appelait autrefois Izdoubar. Ne serait-ce pas, par hasard, une des formes de Nébo?

§ 41.

La Lettre de Jésus au roi Abgar, la Koutbi juive adorée à Édesse et la mezoûzah.

Immédiatement avant le passage du pseudo-Méliton dont je viens d'essayer de donner une explication rationnelle, il y en a un autre qui constitue, lui aussi, une énigme, énigme encore plus déroutante, si possible, que la précédente :

« Les Mésopotamiens adoraient la Juive Koutbi, qui avait sauvé de ses ennemis Bakrou, le *abaya* d'Édesse. »

Qu'est-ce que peut bien être cette « Juive Koutbi », objet de ce culte singulier ? A quel titre se trouve-t-elle mêlée à l'histoire de la ville d'Édesse ?

Aucune explication tant soit peu satisfaisante n'a été, que je sache, proposée jusqu'ici de cette légende bizarre. Elle doit avoir, cependant, sa raison d'être. Deux choses sont évidentes : c'est qu'elle est très tardive dans sa forme actuelle, et que, d'un autre côté, elle vise un fait marquant de l'ancienne histoire d'Édesse.

Elle est tardive, comme le montre l'emploi du mot *abaya*, אבא, où l'on s'accorde à reconnaître un terme forgé artificiellement, avec אב « père », sur la forme grecque πατρίκις, « patrice ». Ce titre, de basse époque, me paraît être donné rétrospectivement, dans notre passage, à un personnage qui, par son nom, semble être un des premiers rois de la dynastie d'Édesse, Bakrou I ou Bakrou II, ou quelque autre homonyme dont les chroniques ne nous ont pas conservé le souvenir. Il est assez remarquable que, dans ce cas, l'auteur syriaque n'ait pas tout bonnement qualifié de « roi » son personnage. Peut-être puisait-il son renseignement à quelque source plus ou moins primitive, où le Bakrou en

question ne portait pas le titre spécifique de « roi », mais bien le simple titre de « toparque », ou « dynaste », qui étaient justement ceux sous lesquels ces petits potentats d'Édesse étaient désignés autrefois¹. Il aura pu, alors, choisir, dans la terminologie en usage de son temps, le titre de « patrice », qui lui aura semblé équivalent. Quoi qu'il en soit, en admettant même qu'il s'agisse réellement ici d'un des Bakrou, rois d'Édesse, nous n'en sommes guère plus avancés, il faut l'avouer, en ce qui concerne les origines de la mystérieuse Koutbi.

A la réflexion, j'ai été frappé d'une chose ; c'est la forme du nom de cette manière de déesse : כִּתְבִי se rattache étroitement à la racine כתב, « écrire », *ketoûba*, « écriture, écrit », *kotban* « écrivain », etc. Partant de là, je me suis demandé si, par hasard, nous n'aurions pas ici un écho, plus ou moins direct, de cette fameuse légende locale qui, croit-on, a dû se former à Édesse vers le milieu du III^e siècle et qui joue un rôle si considérable dans l'histoire de l'introduction du christianisme en cette ville. Je veux parler de la prétendue Lettre de Jésus-Christ adressée au roi Abgar. Ce récit fabuleux est trop connu, et a été trop souvent l'objet des essais de la critique pour que j'y insiste. Je n'en retiendrai que les traits essentiels. Jésus aurait envoyé au roi d'Édesse Abgar une lettre en réponse à la sienne. Cette *Lettre* divine, qui se terminait par ces mots : « ta ville sera bénie et aucun ennemi ne prévaudra contre elle », aurait été précieusement conservée à Édesse, pendant des siècles ; placée comme un véritable palladium aux portes de la ville, elle aurait suffi pour repousser victorieusement plusieurs attaques des Perses, une entre autres du temps même d'Abgar. C'était donc un *écrit* tout puissant, un écrit magique, un véritable talisman², digne de toutes les vénéra-

1. Voir les textes dans Babelon, *Mélanges de numismatique*, II, p. 217.

2. Et de fait, la Lettre de Jésus à Abgar a été employée comme tel, ainsi que le montre le fait curieux qu'on en a trouvé la traduction copte gravée, à titre de phylactère, dans un ancien tombeau de Nubie transformé en église (*Recueil de travaux... égypt.*, XX, p. 174 ; XXI, p. 133).

L'existence et l'importance de cette légende édessénienne sont attestées, en dehors des documents syriaques, ou autres, paraissant tous dériver de la *Doctrina de Addai* (commencement du v^e siècle) par des témoignages extrinsèques dont on ne saurait méconnaître la valeur : celui d'Eusèbe¹, celui de la pèlerine franque connue sous le nom de sainte Sylvie (iv^e siècle), celui de Procope, etc.

Cet *écrit* sacré, ce palladium de la ville d'Édesse ne nous fournirait-il pas la clef de cette entité énigmatique de la *Koutbi juive* « qui avait sauvé de ses ennemis Bakrou, roi ou patrice d'Édesse » ?

Sans doute, Bakrou n'est pas Abgar, et, d'autre part, la qualification de *juive* donnée à la *Koutbi* ne répond pas à l'origine spécifiquement chrétienne de l'*écrit* de Jésus. Mais ces variantes des deux légendes, si graves qu'elles puissent paraître de prime abord, ne sont peut-être pas cependant irréductibles pour la critique historique. Ce qu'il faut en retenir, avant tout, c'est la donnée fondamentale, et commune aux deux — si l'on accepte mon interprétation étymologique du nom de *Koutbi* — d'un *écrit* doué d'une vertu surnaturelle et tutélaire s'exerçant en faveur d'un souverain d'Édesse. Cela admis, tous les autres détails divergents deviennent susceptibles d'une explication rationnelle.

Sans même prétendre que les deux noms de *Bakrou* et d'*Abgar* ont pu être confondus graphiquement — ce qui, toutefois, n'est pas impossible — il ne faut pas oublier que l'Abgar de la légende — Abgar V Oukhama, ou le Noir, s'il faut l'en croire — est déjà, lui-même, le résultat d'une confusion flagrante, et voulue, avec Abgar VIII, Abgar le Grand (179-244 J.-C.), sous lequel semble avoir eu réellement lieu, vers l'an 206, la première

1. Eusèbe ne parle pas, il est vrai, de la bénédiction finale de la Lettre, relative à la ville d'Édesse, mais ce passage caractéristique, omis par Eusèbe ou inconnu de lui, est expressément mentionné dans la relation de sainte Sylvie qui nous fournit, par conséquent, sur ce point, une attestation antérieure à la *Doctrina de Addai* elle-même. Voir, au surplus, en ce qui concerne cette finale essentielle, la curieuse observation de Procope : « La fin de la Lettre qui contenait la bénédiction est ignorée des auteurs qui ont écrit l'histoire de ces temps; mais les Edesseniens assuraient que cette bénédiction se trouvait bien dans la Lettre. »

introduction officielle du christianisme à Édesse¹. La personnalité du roi étant ainsi traitée sans façon par la légende, nous sommes autorisés, par là même, à considérer son nom, dans une certaine mesure et à un certain point de vue, comme un élément indifférent et négligeable.

Tout bien pesé, je suis porté à croire qu'il y a entre ces deux légendes de la Koutbi et de la Lettre de Jésus, légendes si dissemblables en apparence, des contacts intimes, susceptibles de dégager quelque lumière éclairant leur véritable origine. Reste à savoir, sinon laquelle des deux est la déformation de l'autre, du moins dans quelle relation elles pourraient être entre elles par rapport à un fond commun, jusqu'ici inconnu. La question se ramènerait, par suite, à celle-ci : Étant donné que la légende de la Koutbi juive et celle de la Lettre de Jésus sont congénères, laquelle des deux a pu servir de modèle à l'autre, ou bien, si elles ont un même point de départ, quel est ce point de départ?

Assurément, en tenant compte de ce phénomène, fréquent en matière de légendes, que le fond de la version la plus récente n'est pas nécessairement et toujours le moins ancien, on pourrait admettre que la tradition rapportée par le pseudo-Méliton est une altération et une adaptation de la tradition relative à la Lettre de Jésus. Toutefois, il faut avouer qu'une pareille déviation serait peu explicable, vu le caractère profondément chrétien du document dit de Méliton. L'adoration de la Koutbi est citée par l'auteur comme une pratique anti-chrétienne et, elle est, à ce titre, inscrite par lui au nombre des cultes idolâtriques contre lesquels il proteste au nom du christianisme. Il n'aurait certainement pas, de propos délibéré, travesti à ce point une tradition chrétienne qui, de bonne heure avait reçu droit de cité à Édesse et devant laquelle il devait être, sûrement, le premier à s'incliner avec un profond respect et une foi absolue.

S'il en est bien ainsi, comment alors rendre compte de la

1. Et non Abgar IX, comme l'a montré M. Babelon (*op. c.*, p. 244 et suiv.), rectifiant l'erreur de M. von Gutschmid, erreur partagée encore par M. R. Duval, dans sa *Littérature syriaque*, p. 104.

chose? Le fin mot de l'énigme me paraît être contenu dans le qualificatif de « juive » donné à la mystérieuse *Koutbi*. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que l'introduction du christianisme à Édesse y a été précédée par celle du judaïsme, tout au moins dans la famille royale des Abgar, comme cela ressort de l'histoire d'Hélène, reine d'Adiabène, et des traditions ultérieures, quelques-unes tout à fait fabuleuses, dont cette histoire a été le noyau ¹.

Le récit de Josèphe ne nous laisse pas le moindre doute sur la réalité et l'efficacité de cette propagande juive dans la région mésopotamienne, justement vers l'époque où la fable locale ultérieure veut nous y faire voir l'introduction du christianisme. Cela posé, n'aurions-nous pas là l'origine de notre *Koutbi juive*? c'est-à-dire un *écrit juif* revêtu d'un caractère sacré? On pourrait, dès lors, penser à la Torah, l'Écriture sainte par excellence. Mais certain détail caractéristique de la tradition me ferait pencher plutôt vers une solution légèrement différente, bien que du même ordre. Ce détail, c'est celui de la *porte* de la ville, trait qui ne manque jamais dans la légende de la Lettre de Jésus; c'est toujours là, dans les diverses versions, que la fameuse Lettre exerce son action prophylactique en faveur d'Édesse et de son roi. Ce trait significatif est fortement souligné dans la relation si intéressante de sainte Sylvie; on lui a montré à Édesse la porte sacrée par laquelle était entré Ananias, le courrier d'Abgar rapportant à son maître la Lettre de Jésus; c'est à cette porte même que l'évêque d'Édesse conduit la pèlerine gallo-romaine et lui donne lecture du texte divin; cette porte était, depuis cette époque, considérée comme sainte; rien d'impur, aucun cadavre ne pouvait y passer. Il y avait donc une relation intime entre la porte et l'écrit.

1. La tradition arménienne fait d'Hélène la femme même d'Abgar V, le prétendu introducteur du christianisme à Édesse. Nous savons, d'autre part, qu'Abgar VII était fils d'Izate, ce qui semble le rattacher à la famille royale d'Adiabène, Izate étant le nom du fils d'Hélène, enseveli avec elle à Jérusalem. On connaît, du reste, l'évolution extraordinaire de la légende qui a fini par identifier Hélène d'Adiabène avec l'impératrice Hélène, mère de Constantin, et a confondu le prosélytisme juif de la première avec la foi chrétienne de la seconde.

Or, nous connaissons l'existence chez les Juifs d'une pratique religieuse des plus importantes, encore en vigueur aujourd'hui, qui rendrait singulièrement bien compte de cet ensemble de faits ; c'est celle des *mezoûzôt*, ces extraits de certains passages fondamentaux du *Deutéronome* (VI, 4-9 et XI, 13-24) transcrits sur une feuille de parchemin dont on faisait un petit rouleau, lequel rouleau était fixé au jambage¹ droit des portes, de façon à laisser voir le nom divin de *Chaddaï* écrit à l'extérieur du rouleau. Les *mezoûzôt* des portes assuraient aux lieux la même protection morale et matérielle que les *tephillim*² aux personnes.

On voit maintenant ce qui a dû se produire ; voici comment on pourrait se représenter la succession des faits, faits qui ont sensiblement réagi les uns sur les autres. A la suite de l'introduction du judaïsme à Édesse, installation d'une *mezoûzah* rituelle à la porte de la ville. Aux yeux des adeptes judaïsants, cette *mezoûzah*, cette « koutbi juive », douée d'une vertu tutélaire qui ne devait pas être moindre que celle attribuée plus tard par les chrétiens à la prétendue Lettre de Jésus. Superstitions populaires se formant autour de cet *écrit* sacré et tendant en quelque sorte à le personnifier ; la *koutbi* devient une espèce d'être de raison : la *Koutbi* ; c'est absolument comme si, dans nos milieux populaires occidentaux, l'« Écriture Sainte » avait donné naissance à une *sainte Écriture*, inscrite au martyrologe. Enfin, apparition du christianisme qui, ayant à compter avec une tradition locale profondément enracinée, fut conduit, comme toujours, non pas à la supprimer, mais à se l'assimiler, en la déformant : l'*écrit* sacré devient une *Lettre* de Jésus ; mais il conserve, bien entendu, sous cette nouvelle forme, toutes ses anciennes vertus caractéristiques. Sur ce terrain la légende aurait suivi,

1. La *mezoûzah*, d'où par extension le nom donné au phylactère même qui y était fixé. Pour de plus amples détails sur la *mezoûzah*, ses origines et les diverses superstitions auxquelles elle a donné naissance chez les Juifs, voir von Haneberg, *Die religiösen Alterthümer der Bibel*, p. 595 et suiv. ; cf. p. 589.

2. On sait que les *tephillim* sont des feuillets roulés de parchemin contenant les quatre extraits de l'*Exode* (XIII, 1-10, 11-16) et du *Deutéronome* (VI, 4-10, XI, 13-24), et se portant attachés au front et au bras.

selon moi, une marche tout à fait parallèle à celle qu'elle a suivie sur un autre terrain et que j'ai signalée plus haut, lorsque avec cette désinvolture habituelle des procédés populaires, confondant les noms et les temps, elle n'a pas hésité à faire d'une prosélyte juive du 1^{er} siècle une néophyte chrétienne du iv^e, et à métamorphoser Hélène, reine d'Adiabène, en l'impératrice Hélène, mère de Constantin.

Le passage du pseudo-Méliton me paraît viser l'état intermédiaire de la tradition, la pratique juive qui, fortifiée par les interprétations superstitieuses mêmes auxquelles elle avait pu donner naissance peu à peu, n'a pas dû céder le pas, sans résistance, à la fable chrétienne, et qui devait être d'autant plus vivement combattue par celle-ci que les deux traditions se trouvaient en concurrence directe, sur un même objet matériel leur servant de commun substratum. Il est à croire que le pseudo-Méliton n'avait pas conscience lui-même de l'identité de la Koutbi juive, dont il parle probablement par ouï-dire, et de la prétendue Lettre de Jésus. On l'eût, certes, fort étonné si on lui eût dit qu'en condamnant la première, il faisait virtuellement le procès de la seconde. Mais peu nous importe; nous ne pouvons que lui savoir gré d'avoir, en puisant à des sources qu'il ne se souciait guère de contrôler, enregistré parmi les anciens cultes païens de la Mésopotamie, celui de la *Koutbi*, sans se douter que cette prétendue déesse n'était autre chose, à l'origine, qu'une simple *mezoûzah* juive, et, de son temps même, que la fameuse Lettre de Jésus.

En résumé, nous voyons que, dans ce cas, nous aurions affaire tout bonnement à une même légende, de substance identique et dérivée d'un même fait initial, mais se présentant à nous, en quelque sorte, sous deux faces différentes et opposées : une face juive, déjà fortement défigurée, et une face chrétienne où les traits primitifs, masqués par la fable, sont restés pendant si longtemps tout à fait méconnaissables, même pour les yeux perçants de la critique moderne.

Quant à ce qui est de la petite difficulté signalée plus haut, que l'action miraculeuse de la Koutbi s'exerce au profit d'un dynaste

d'Édesse appelé Bakrou, tandis que celle, absolument semblable, d'ailleurs, de la Lettre de Jésus, s'exerce au profit d'un roi d'Édesse appelé Abgar (et de ses successeurs), nous sommes maintenant plus à l'aise pour nous en rendre compte. C'est le moment de se rappeler que ces deux noms de Bakrou et d'Abgar sont expressément associés dans l'histoire même d'Édesse, Abgar I^{er}, dit Peka ou le Bègue (94-68 av. J.-C.), ayant régné conjointement avec Bakrou II pendant deux ans et quatre mois, avant de se débarrasser de son collègue en le tuant. Ce fait historique, qui associe étroitement les noms de Bakrou et d'Abgar, pourrait contribuer à expliquer le glissement de la légende d'un nom à l'autre, glissement favorisé peut-être par la double et contradictoire manipulation, juive et chrétienne, à laquelle cette légende semble avoir été successivement soumise, et par le besoin de marquer plus nettement la différenciation du mythe, par la différenciation du nom du principal acteur. On ne saurait dire si, en l'espèce, celui de Bakrou repose sur quelque fondement historique; les renseignements nous font défaut; mais, en tout cas, celui d'Abgar était fatalement imposé par les conditions mêmes de l'introduction du christianisme à Édesse et par la nécessité pour la légende de confondre systématiquement Abgar VIII, contemporain de Septime Sévère, avec son homonyme et ancêtre Abgar V, contemporain de Jésus.

§ 42.

La Palestine au commencement du VI^e siècle et les Plérophories de Jean Rufus, évêque de Maioumas.

J'ai montré autrefois, dans une étude assez étendue ¹, le parti qu'on pouvait tirer, pour la géographie et pour l'histoire de la Palestine au ^ve siècle de notre ère, du document syriaque connu sous le nom de *Vie de Pierre l'Ibère* ².

1. *Études d'archéologie orientale*, vol. II, pp. 1-22 : § 1 : « Sur quelques localités de Palestine mentionnées dans la *Vie de Pierre l'Ibère* ».

2. Raabe, *Petrus der Iberer*, Berlin, 1895. Dans les pages suivantes, je citerai, pour plus de commodité, le document d'après la bonne traduction fran-

Je voudrais aujourd'hui examiner au même point de vue un autre document, étroitement apparenté à celui-ci sous plus d'un rapport, dont M. l'abbé Nau¹ vient de publier la traduction française. C'est le traité syriaque d'un certain Jean Rufus, évêque de Maioumas, intitulé les *Plérophories*² et conservé dans un manuscrit du ix^e siècle appartenant au British Museum.

Quelques mots, d'abord, sur l'auteur, qui écrivit son traité vers 512-518 (sous le patriarcat du fameux Sévère d'Antioche). Ainsi qu'il nous l'apprend lui-même incidemment dans un passage de son ouvrage³, il semble avoir été de race arabe, originaire du sud de la Palestine. Nous pouvons même préciser cette origine. Il résulte, en effet, d'un passage d'un autre ouvrage syriaque, la *Vie de Sévère* (p. 23), que cite M. l'abbé Nau (p. 387, en note) et dont il a bien voulu me communiquer le texte original, que notre Jean était natif de la ville d'Ascalon. Il avait été étudiant à Beyrouth, qui était alors un centre renommé de culture grecque⁴; puis il fut appelé à Antioche par le patriarche Pierre (Le Foulon), qui l'ordonna prêtre. Ensuite, il retourna en Palestine et professa le monachisme sous la direction de Pierre l'Ibère, évêque de Maioumas⁵. Il avait vendu auparavant tout ce qu'il possédait à Ascalon, « car il était de là » et, renonçant complètement au monde, il avait distribué aux pauvres le prix de ses biens.

Il est probable que Jean avait eu l'occasion d'entrer en relations

gaise qu'en a donnée M. l'abbé Chabot, dans la *Revue de l'Orient latin*, III, pp. 367-397, en suivant la numérotation des paragraphes qui y a été adoptée.

1. *Revue de l'Orient chrétien*, 1898, pp. 232-259, 337-392. (En extrait, pp. 1-84.)

2. Πληροφορίαι, « certitudes, convictions ». Je doute qu'il faille l'entendre au sens de « compléments », comme le pense M. R. Duval (*Revue critique*, 1890, 24 avril); il faudrait, dans ce cas, πληρώματα.

3. XXII (p. 257) « ma famille d'Arabie ».

4. L'école de Béryte était, comme on le sait, fameuse surtout pour l'enseignement du droit. Elle fleurit du III^e au milieu du VI^e siècle, sous le règne de Justinien, époque à laquelle, à la suite d'un tremblement de terre qui ruina la ville, elle fut transférée à Sidon (551 J.-C.).

5. Le port de Gaza, appelé, à une certaine époque, Constantia.

suivies avec Pierre l'Ibère, dont il devint un des disciples favoris et dont il devait recueillir plus tard la succession épiscopale, lorsque celui-ci avait fixé sa résidence dans un village voisin d'Ascalon, dont je parlerai plus loin. A la mort de Pierre, deux autres de ses disciples, Jean de Canopis⁴ et Théodore (d'Ascalon) furent nommés supérieurs du couvent de Maioumas; quant à notre Jean Rufus, il le remplaça comme évêque de Maioumas (« il fut choisi pour l'autel »)⁵. Dans le titre de l'ouvrage, l'auteur se présente à nous comme « le prêtre Jean, de Beth Rufin, d'Antioche, évêque de Maioumas de Gaza ». Il est possible que, par *Beth Rufin*, il faille entendre, avec M. l'abbé Nau, que Jean avait été attaché soit à la maison d'un grand personnage, soit à un monastère d'Antioche, ainsi appelé⁶. Ou bien y aurait-il quelque rapport entre ce nom de *Rufin* et celui de *Rufus* porté par notre personnage, et par *Beth Rufin* faudrait-il entendre « la famille des *Rufi* »?

Je serais tenté de me demander si, par hasard, notre Jean Rufus ne serait pas l'auteur, jusqu'ici inconnu, de la *Vie de Pierre l'Ibère*. Ce n'est là, jusqu'à plus ample informé, qu'une hypothèse, et il faudrait voir si elle peut se concilier avec les diverses données biographiques et chronologiques, contenues dans les deux documents. En tout cas, assurément, nul mieux que ce fidèle disciple n'était à même d'écrire l'histoire du vénérable maître auprès

1. Sur cette localité des environs de Gaza, voir mon mémoire précité, p. 14.

2. Ce passage de la *Vie de Sévère* doit être rapproché d'un passage correspondant de la *Vie de Pierre l'Ibère* (§ 29 et, subsidiairement, § 13), où il est dit que Pierre institua, par testament, quatre légataires : le diacre Jean le Canopite, Zacharie et André ses syncelles, et le scholastique Théodore d'Ascalon; ce dernier est mentionné plus haut (§ 13) comme étant devenu ultérieurement le supérieur du monastère de Pierre. Les quatre mêmes personnages sont énumérés, dans le même ordre, par la *Vie de Sévère*. Cet accord est d'autant plus à remarquer que, dans le passage de la *Vie de Pierre*, il n'est pas question de notre Jean Rufus. Ce silence est peut-être à expliquer par le fait que Pierre n'avait pas à désigner son héritier épiscopal, le choix de celui-ci devant être, selon l'usage, le résultat d'une élection opérée à la mort du titulaire.

3. On peut comparer, sous le rapport des expressions, la façon dont est désigné (VII, p. 240) « le vénérable Jean, prêtre d'Alexandrie, appelé de *Beth Tetina* » (טתינא = *Tatianus*? de même au § XLVIII, p. 361 ?).

duquel il avait passé une partie de sa vie et à qui il avait finalement succédé comme évêque de Maioumas.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, plus d'une fois, les deux documents offrent des points de contact remarquables et se présentent ainsi à un mutuel contrôle.

Les *Plérophories* sont un recueil de courtes anecdotes pieuses et édifiantes, tendant à la glorification des doctrines monophysites dont Jean était un ardent partisan et qui étaient alors, comme l'on sait, très combattues. Ce sont des anecdotes banales, souvent même franchement niaises, où les songes et les prodiges les plus abracadabrants tiennent une place considérable. L'ouvrage a dû avoir une certaine vogue chez les monophysites, car il a été reproduit en abrégé, ou en partie, dans la Chronique syriaque de Michel¹ et dans celle attribuée à Denys de Tell-Mahré. Pierre l'Ibère y est assez souvent mis en scène. Au milieu de ce fatras, l'auteur donne çà et là des renseignements intéressants pour la géographie de la Palestine et, parfois même, pour l'histoire et l'archéologie de ce pays qu'il devait bien connaître, puisqu'il en était originaire. Quoique ces données n'aient pas toujours l'importance de celles contenues dans la *Vie de Pierre*, elles méritent, néanmoins, d'être signalées. Plusieurs d'entre elles, comme on le verra, recourent utilement celles de ce dernier document.

Je relèverai, au point de vue critique auquel je me place, les particularités suivantes, dans l'ordre où elles se présentent, en laissant de côté, bien entendu, le fond même des récits, généralement dépourvus de tout intérêt intrinsèque.

§ VI (p. 240). — L'« hôtel » tenu à Ascalon par le Père Cyrille, chassé de Maioumas lors de la persécution dirigée contre les monophysites, était peut-être bien un hospice, un *xenodocheion* d'intérêt public, comme l'« hôtellerie » de la *Vie de Pierre l'Ibère* (§ 27) qui avait été bâtie à Azote par ordre de l'impératrice Eu-

1. Voir la version arménienne traduit par V. Langlois (*Chronique de Michel le Grand*, p. 154-167). Mais, réduites à cet état et défigurées par ces traductions successives, les *Plérophories* avaient perdu à peu près tout ce qui constitue leur intérêt réel pour la géographie et l'histoire.

docie. A noter le nom donné au monastère de Maïoumas : « le monastère de Haroun le marchand de blé ».

§ VII (p. 241). — *Kephar-Se'orta* ou *Se'arta*. — J'ai démontré (§ 10) que cette localité, également mentionnée dans la *Vie de Pierre l'ibère*, devait être identifiée avec la *Khirbet Cha'artâ* de nos jours, la *Saarethe* des Croisés, dans le nord-est de Gaza.

§ X (p. 243). — A Césarée, hors de la ville, existence d'une « église des Apôtres ».

§ XI (p. 245). — Histoire de l'incendie de la grande croix qui surmontait l'église de l'Ascension, sur le Mont des Oliviers et qui fut remplacée, par les soins de l'impératrice Eudocie, par une croix d'airain pesant six mille livres.

§ XXI (p. 248). — *Le lieu maudit de Judas*. — « Sur la route allant de Siloé dans la vallée, jusqu'aux coteaux environnants, à gauche du chemin », on voyait les ruines d'un grand monastère où Juvénal, le renégat, était moine avant son élévation à l'épiscopat. On y remarquait nombre d'arbres desséchés ou arrachés.

A ce propos, Juvénal, le fameux évêque de Jérusalem, la bête noire des monophysites, est comparé à Judas par l'auteur, qui ajoute : « c'est pourquoi ce lieu a hérité de la malédiction de Judas ».

Je pense que ce n'est pas là un rapprochement gratuit entre les deux renégats, mais que ce passage contient un renseignement topographique d'une valeur réelle, visant le lieu légendaire où Judas se serait pendu à un arbre. Ce lieu a pas mal varié, selon les temps. Aux textes cités par Tobler¹, il faut ajouter celui de Barbarus que j'ai rapproché autrefois² de celui d'Épiphanè. Les *Plérophories* introduisent dans la question un élément nouveau et plus ancien que tous les autres. Le renseignement mérite d'autant plus l'attention que l'auteur devait le tenir de la bouche même d'un des notables de la ville qui l'accompagnait dans cette

1. *Topogr. von Jerusalem*, II, p. 207.

2. *Revue critique*, 1893, t. XXXVI, p. 212.

excursion et « qui connaissait tous les environs ». On pourrait, à la rigueur, le concilier avec le dire d'Antonin le Martyr (fin du ^{vi}^e siècle), qui a vu le lieu en question, en montant de Gethsemani à la ville, à droite de la porte ¹. Dans ce cas, la route dont parlent les *Plérophories* serait celle qui part de la piscine de Siloé² et remonte, au nord, la vallée du Cédron, en se tenant au bas de la colline sur laquelle s'élève la ville. En suivant cette direction, notre auteur recoupait perpendiculairement la route suivie par Antonin le Martyr et devait, en effet, trouver à sa gauche le lieu décrit par celui-ci.

Malheureusement, la description des *Plérophories* manque de précision. Un détail important, c'est l'insistance avec laquelle notre traité rattache la tradition au grand monastère, alors ruiné, d'où était sorti Juvénal. Cette donnée matérielle aidera peut-être à résoudre le problème, si jamais on retrouve les substructions de ce monastère qui devait s'élever presque à la porte de Jérusalem.

§ XVIII (p. 249). — La mention formelle d'une *église de la Probatique* est importante pour l'histoire si compliquée des origines et des transformations de ce sanctuaire de Jérusalem. C'est la même église dont il est parlé dans la *Vie de Pierre* (§ 19) sous le nom de « l'église du Paralytique », avec sa position expressément indiquée entre l'*église de Pilate* et Gethsémani.

1. *De locis sanctis*, § 17 : « De Gethsemane ascendimus ad portam Hierosolyme per gradus multos. In dextera parte porte est olivetum et ficulnea, in qua Judas laqueo se suspendit, cujus talea stat munita petris. »

2. Il y avait à Siloé, à cette époque, une église, que mentionne déjà expressément la *Vie de Pierre* (§ 11). Cela tendrait à faire supposer que la construction de la *basilica volubilis* de Siloé, décrite par Antonin le Martyr (§ XXIV), pourrait être antérieure à Justinien, à qui on croyait (*Revue bibl.*, 1897, p. 453) pouvoir l'attribuer. Était-ce le simple *quadriporticus*, signalé dès 333 par le Pèlerin de Bordeaux, qui aurait été, entre temps, transformé en église ? ou bien une nouvelle église édifiée de toutes pièces ? Il est à remarquer, en tout cas, qu'Antonin le Martyr (vers 570) ne se sert pas ici de l'expression *modo*, « récemment », comme il le fait quand il s'agit de constructions dues à Justinien et même à Eudocie. Il est bon de noter, toutefois, d'autre part, que Theodosius (vers 530) ne parle pas de l'existence d'une église à Siloé.

Je profiterai de l'occasion pour rappeler qu^a ce dernier passage est d'une importance capitale pour le problème si controversé de l'emplacement traditionnel du Prétoire, et par suite, pour tout le tracé de la Voie Douloureuse.

Il tend, en effet, à remettre en question la théorie fameuse de Tobler qui avait, croyait-on, définitivement démontré que le véritable Prétoire devait être sur le Mont Sion et que la tradition monastique actuelle, qui le localise dans la grande caserne, site certain de la forteresse Antonia, était le résultat d'un transfert de la légende ne dépassant pas l'époque des Croisades. L'itinéraire de Pierre l'Ibère est clairement tracé dans ce passage ; parti de la basilique de Saint-Étienne, il va au Golgotha, puis, de là, il procède droit de l'ouest à l'est, descendant à l'église dite de Pilate, ensuite à celle du Paralytique (Sainte-Anne) et finalement à Gethsémani. L'église de Pilate était donc nécessairement entre l'église du Saint-Sépulcre et celle de Sainte-Anne, ce qui concorde absolument avec la tradition si malmenée par Tobler. L'expression « descendit » est parfaitement justifiée, la cote d'altitude du parvis de l'église du Saint-Sépulcre étant de 2 479 pieds anglais et celle de la Voie Douloureuse, à l'angle nord-ouest de la caserne, étant de 2.448¹.

A cette église de Pilate avait succédé, un peu plus, tard la basilique de Sainte-Sophie, vue et décrite par Antonin le Martyr (§ XXIII), vers 570. Récemment construite (*modo*)², probablement par Justinien ou par Eudocie, ce grand édifice s'élevait sur l'emplacement même du Prétoire de Pilate.

1. On a voulu justement tirer argument, contre la tradition actuelle, de l'expression du passage de l'*Évangile de saint Matthieu*, xxvii, 65, où Pilate dit aux Juifs : « *descendez* (ἐπάγετε) pour faire garder le tombeau », en s'appuyant sur ce fait que la caserne est à un niveau inférieur à celui du Saint-Sépulcre. Mais l'argument n'est pas sérieux. Quelle que fût l'altitude de la forteresse Antonia, elle constituait un terre-plein élevé ; on montait forcément pour comparaître devant le gouverneur et par conséquent, quand on sortait de chez lui, il fallait toujours descendre, où que l'on voulût aller ensuite, fût-ce vers un point plus élevé de la ville.

2. Cf. la même expression employée par l'auteur (§ XXV), en parlant de la source de Siloé, englobée dans le mur d'enceinte par l'impératrice Eudocie.

§ XX (p. 252). — *Ganta*, ^{جانتا}, village situé à 15 milles au nord de Jérusalem et appartenant à l'impératrice Eudocie, qui l'avait donné par testament à l'Église de Jérusalem. Le prêtre Paul y avait fondé un monastère grand et illustre.

M. l'abbé Nau suppose que *Ganta*, ^{גנטא}, peut être le même village mentionné ailleurs (§ X, p. 243), sous le nom légèrement différent de *Gatta*, ^{גטא}. La chose est possible, mais elle ne me paraît pas démontrée. En tout cas, il est difficile d'admettre l'identité avec « Gath, au nord-ouest de Jérusalem, dans la tribu de Dan ». Par ces mots, le commentateur semble viser Gath Rimmon ; mais le territoire de Dan était à l'ouest et non au nord de Jérusalem.

Si nous cherchons dans la région voulue (nord-nord-ouest de Jérusalem), nous trouvons, à peu près à la distance indiquée, un village *Djanié*, ^{جانية}, dont le nom répondrait assez bien à ^{גנתא} ; on y voit encore une mosquée qui est une ancienne église, ornée de colonnes ¹, peut-être d'origine byzantine. Mais, un peu plus au nord, tout près de Beït Ello, et à une distance qui représenterait plus exactement les 15 milles dont parle le document syriaque, je relève deux toponymes qui me semblent avoir conservé littéralement le nom cherché : c'est le *Ouadi Djennata* et le '*Aïn Djennata*, la vallée et la source de *Djennata*'. Nous savons qu'en Palestine, lorsqu'un nom a été retenu à la fois par une source et par une vallée, il y a des chances pour que ce nom soit celui d'une ville ou d'un village antique. Ce doit être le cas ici, soit que le centre habité qui était ainsi appelé ait matériellement disparu, soit, ce qui arrive assez fréquemment, qu'il ait changé de nom au cours des siècles. Il est à remarquer que, dans les parages immédiats, il y avait certainement plusieurs anciens couvents byzantins comme le montrent les noms caractéristiques de certains villages, tels que Deir 'Ammâr, Deir

1. Guérin, *Samarie*, II, 83.

2. ^{جنتا}, selon l'orthographe du Survey ; ^{جنتا}, selon Guérin, qui est souvent sujet à caution pour la forme exacte des toponymes arabes.

Nidhâm (N'dhâm)¹, etc...; l'un d'eux pourrait représenter le grand monastère de Paul.

§ XXII (p. 257). — L'endroit « près d'Ascalon » où habitait Pierre l'Ibère, doit être le village appelé dans la *Vie* de celui-ci, פאלאס ou פאלאס; le nom de ce village, ainsi que je l'ai montré², n'est autre chose que la transcription de Πέλας, nom qui, signifiant « colombe », a été fidèlement conservé dans celui du village actuel de *Hamâmé*, même sens, à 5 1/2 kilomètres au nord-est d'Ascalon.

§ XXV (p. 339). — Le grand monastère dirigé par l'abbé Romanus, « près du village de *Thécué*, à 15 milles au sud de Jérusalem ». C'est le monastère dit « la Nouvelle Laure ». Cf. pour l'historique et la position la *Vie de saint Euthyme*, § 86, et la *Vie de saint Sabas*, § 36 (sur les bords d'un torrent au sud de Thecoa). L'établissement évacué par Romanus devait être considérable, puisque, d'après notre document syriaque, il contenait plus de six cents moines.

§ XXVII (p. 344). — Le « soldat Zénon » est qualifié de

פלחא הו פרימיקרא ד אריתמוס ד דקן דסיים באלכסנדריא

Les mots syriaques laissés sans traduction me semblent n'être autre chose que la transcription littérale des termes grecs : *πριμικέρ(ι)ος ἀριθμοῦ τῶν Δακῶν τοῦ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ*, c'est-à-dire *primicerius numeri* (ou *cohortis*³) *Dacorum, Alexandriae*. Je crois bien que le mot דקן doit être considéré ici comme une forme du

1. C'est de là que provient une très curieuse inscription grecque de l'époque byzantine, inscription encore inédite, que je compte faire connaître un jour, et qui semble être relative à un tracé de limites entre plusieurs villages de la région.

2. *Etudes d'archéologie orientale*, vol. II, p. 2 et suiv. Je renvoie à cette dissertation pour les origines de cette localité et le culte traditionnel de la colombe à Ascalon.

3. Ἀριθμός, qui est proprement un *numerus*, est pris souvent aussi au sens de *cohors*. A l'époque basse où nous sommes, le *numerus* désignait un corps quelconque, parfois de la milice palatine. Une inscription du Haurân (Waddington, *op. c.*, n° 1906 a; cf. le commentaire, p. 458, col. 1) nous apprend que le duc de Libye avait cinq *numeri* sous ses ordres, sous le règne d'Anastase (491-518), par conséquent vers l'époque de notre document.

pluriel syriaque en ܐ, forme d'origine hellénique qui se maintient souvent dans les mots et noms empruntés au grec, tels que ܡܬܘܝܩܝ = Στοιχίαι, pluriel de ܡܬܘܝܩܝܐ, Στοιχάς; à ce compte ܕܩܝ serait exactement Δαχοί, et le pluriel normal de ܕܩܝܡ, Δαχίμα, qui apparaît dans la littérature syriaque ¹. Il s'agirait donc, dans ce cas, d'un corps de troupes de recrutement Dace ou, du moins, classé sous cette rubrique qui, à cette époque, pouvait n'avoir plus qu'une signification historique et traditionnelle, la province de la Dacie étant, depuis la mort d'Attila (453), tombée au pouvoir des Gépides. La chose n'a rien en soi que de vraisemblable; l'épigraphie et la *Notitia dignitatum* mentionnent plusieurs fois des détachements Daces faisant partie de l'armée romaine ².

Ce passage, ainsi interprété, nous apporterait un renseignement nouveau et intéressant pour l'histoire de l'armée romaine, puisqu'il en résulterait, chose que nous ignorions, que, vers la fin du v^e siècle, la garnison d'Alexandrie comprenait un corps portant le surnom de *Dace*.

Quant au « soldat » Zénon, ce devait être, en réalité, un officier d'un assez haut grade, délégué par le cubiculaire Cosme (cf. *Vie de Pierre l'Ibère*, § 21 : l'eunuque Cosmas, grand officier du palais impérial). Le *primicerius* était une sorte de chef de bureau de l'*officium*. On s'explique assez bien qu'on ait détaché un officier d'administration en résidence à Alexandrie pour s'assurer de la personne de l'évêque Pierre et de l'anachorète Isaïe, ceux-ci habi-

1. Cf. *Thesaurus*. Le fait que le nom des *Daces* se rencontre aussi en syriaque sous la forme ܕܩܝܡ n'est pas une objection contre cette façon de voir, la nouvelle forme ܕܩܝ s'expliquant très logiquement et étant même plus rigoureusement exacte que la précédente.

2. Mon confrère, M. Cagnat, que j'ai consulté sur ce point, a bien voulu me communiquer les exemples suivants relevés par lui sur ses fiches :

1^o *Coh. I Ael. Dacorum*, en Bretagne, Dipl. mil. LXXV. C. I. L., VII, 808, 809, 810, 811, 813, etc. (ii^e et iii^e siècles); *Not. Dign.*, Oc. XL, 44, en Bretagne.

2^o *Coh. I Ulp. Dacorum* : *Not. Dign.*, Or. XXXIII, 33, en Syrie.

3^o *Coh. II Aug. Dacorum*, en Pannonie, C. I. L., III, 6450.

4^o *Ala I Ulp. Dacorum* : *Not. Dign.*, Or. XXXVIII, 23, en Arménie.

5^o *Legio Dacorum* (sub dispositione magistri militum praesentalis) : *Not. Dign.*, Or. VI, 43.

tant alors au sud de Gaza ¹, non loin de la frontière d'Égypte.

Quant à « l'écolier Pierre », qui figure dans la même anecdote, ce doit être, en réalité, un *scholaris* (סכולר), c'est-à-dire un officier appartenant à la garde impériale, et camarade ou collègue du primicier Zénon.

§ XXIX (p. 345). — Détails curieux sur l'église de Sébaste, où était conservé en entier le corps de saint Jean-Baptiste ²; les deux châsses enrichies d'or et d'argent, de saint Jean et du prophète Élisée, dans le sanctuaire entouré de grilles, et le trône sacré.

XXXIII (p. 348). — Le grand personnage d'Alexandrie, dont il est question dans cette anecdote, ne pouvait pas être « un comte », puisqu'il est envoyé par le comte lui-même (קומיט) pour payer la solde aux troupes; c'était un *comitianus* (קומיטיאנוס), c'est-à-dire un officier de l'état-major du comte. De même, un peu plus loin (§ LXXII, p. 372), il faut reconnaître un *comitianus* du comte d'Alexandrie dans le personnage appelé Jean et laissé indéterminé (יוחנן קומיטיאנוס).

XXXIX (p. 355). — Le nouveau monastère, où s'était établi Romanus, après avoir abandonné celui des environs de Thecoa ³, était situé à 5 milles d'Éleuthéropolis.

Ce renseignement topographique vient se combiner d'une façon intéressante pour nous avec celui qui nous est fourni par un autre texte syriaque auquel M. l'abbé Nau renvoie en note ⁴.

Là, il est dit que Romanus s'étant transporté dans le pays d'Éleuthéropolis, y reçut bon accueil ⁵. Il y trouva un lieu élevé qui convenait bien à un monastère, à deux milles du Saint pro-

1. A Magdal-Toutha et Beth-Daltha (voir mon mémoire, *op. c.*, p. 9). La mission de Zénon avait certainement un caractère comminatoire, car elle déterminait l'évêque Pierre (*Vie*, § 21) à prendre la fuite.

2. Cf. § LXXII, p. 376.

3. Voir, plus haut, p. 231 (§ XXV).

4. Land, *Anecd. Syr.*, III, p. 345. Je remercie M. Nau de l'obligeance qu'il a eue de me communiquer le passage original *in extenso*.

5. Cela concorde bien avec l'indication des *Plerophories*, à savoir que Claudien, alors procureur général des biens de l'église d'Éleuthéropolis, fit de nombreuses et abondantes aumônes, durant sa vie et après sa mort, au nouveau monastère fondé par Romanus.

phète Zacharie, sur le territoire du village appelé *Kephar-Toûrban*¹, lequel appartenait à l'impératrice Eudocie. Il y bâtit un grand et beau monastère, y mourut et fut enseveli sous l'autel.

Si l'on examine la carte de la région d'Éleuthéropolis, aujourd'hui Beït Djibrîn, l'on voit immédiatement que le lieu dit *Saint prophète Zacharie* ne doit être autre que le village de *Zakariyâ*², à environ 12 kilomètres au nord-nord-ouest de Beït Djibrîn. Ce village possède encore actuellement un *maqâm*, ou sanctuaire de *Neby Zakariyâ*, « le prophète Zacharie », qui lui a donné ou en a reçu son nom. Le même nom est attaché au tell antique, *Tell Zakariyâ*, qui s'élève non loin de là, à 1.100 et quelques mètres, au sud-ouest du village.

Si les coordonnées fournies par les deux récits parallèles étaient rigoureusement exactes, on devrait trouver le monastère de Romanus au point d'intersection de deux cercles, l'un de 3, l'autre de 2 milles romains de rayon, ayant respectivement pour centres Beït Djibrîn et Zakariyâ. Or, les cercles ainsi tracés, même en prenant, pour centre du second, Tell Zakariyâ, qui est plus rapproché de Beït Djibrîn que le village même de Zakariyâ, n'interfèrent pas; ils ne sont même pas tangents; il s'en faut de 1.400 mètres dans le premier cas, de 300 mètres dans le second. En réalité, Zakariyâ est distant de Beït Djibrîn de 8 milles romains, alors que les deux cotes additionnées ne nous en donnent que 7. Les distances indiquées doivent donc être considérées comme approximatives; elles le sont suffisamment, cependant, pour permettre de circonscrire le champ des recherches. On a le choix entre plusieurs localités de l'époque byzantine³ dont on voit les ruines dans ces parages le long de l'ancienne voie ro-

1. על תרין מילא ד נביא קדישא זכריא בתחובא ד קרייתא ד מתקריא כפר טורבן.

2. L'orthographe exacte, زكريا, correspondant littéralement à la forme syriaque זכריא, nous est fournie par Moudjir ed-Dîn (texte arabe du Caire, p. 431) qui mentionne notre *Quriat Zakariya* comme le point de repère de la limite nord-ouest du district de Hebron (direction de Ramlé).

3. Sur le caractère byzantin de ces ruines voir les quelques détails donnés par Guérin, *Judée*, vol. II, et dans le vol. II des *Memoirs* du Palestine Exploration Fund, *passim*.

maine allant de Beït Djibrîn à Tell Zakariyâ : Khirbet Soufîè, Khirbet 'Okboûr, Khirbet Noueïtth, Khirbet 'Askaloûn, 'Adj-jour. Cette dernière, située sur un monticule assez notable, aurait pour elle de répondre à l'un des traits distinctifs signalés par la *Vie de Sévère*.

Mais des fouilles seules permettraient de trancher la question, puisqu'on aurait quelque chance de découvrir, dans la crypte de l'église du monastère, le tombeau même de son fondateur Romanus¹.

Le passage de la *Vie de Sévère* contient une autre donnée topographique intéressante ; c'est la mention de ce village de *Ke-phar-Toûrban*, sur le territoire duquel se trouvait le monastère en question. La région étant ainsi déterminée, on serait bien tenté d'identifier ce village avec celui qui porte aujourd'hui le nom de Deïr Doubbân, à 7.400 mètres dans le nord-nord-ouest de Beït Djibrîn, à 6.300 au sud-ouest de Zakariyâ. Sans doute, les noms de *Toûrban* (טורבן) et *Doubbân* (ذبان), bien que présentant une certaine analogie, sont radicalement différents ; mais il ne serait pas impossible que la vieille forme araméenne, comme cela arrive souvent, ait été ramenée, par voie d'étymologie populaire, à un mot arabe d'apparence significative, *doubbân* = « mouches ».

Un autre rapprochement se présente à l'esprit qui serait peut-être préférable sous le rapport phonétique, sinon sous le rapport topographique. A 5 kilomètres dans l'ouest de Zakariyâ se trouve la localité ruinée de *Khirbet Atraba*, dont le nom, si l'on peut s'en fier à l'orthographe notée dans les *Name lists*, اطربا, rappellerait assez celui de *Toûrban*². A 2 kilomètres plus loin, dans l'ouest, sont les ruines d'un ancien couvent, Deïr el-Boutm, dans lequel

1. Ou, à défaut, celui de son successeur, Mamas (Liberatus, *Breviarium*, Migne, *Patr. lat.* vol. LXVIII, col. 1033), ou de Jean et Timothée de Peluse, moines de ce couvent, dont il est question plus loin (§ LXXXVII, p. 384). Peut-être avec une inscription en mosaïques, comme dans l'église de Oumm er-Roùs, récemment découverte dans les parages voisins.

2. On pourrait aussi penser à Tell *Bournât* (interversion de *Toûrbân*?) au nord-ouest et non loin de Beït Djibrîn.

on pourrait, alors, vouloir reconnaître le monastère de Romanus. Mais, en cherchant de ce côté, nous nous écarterions de plus en plus des données numériques du problème, Deir el-Boutm étant à près de 7 milles de Beït Djibrin.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux qu'il faille reconnaître dans le *Zakariyâ* du document syriaque, le *Χαζάρ Ζαχαρία* placé par Sozomène ¹ dans le territoire d'Éleuthéropolis, et où l'on disait avoir découvert le corps de Zacharie, sur le chemin qui conduit à la ville de Βεθσέβιν (variante Βεθσέμιν). Ce dernier nom a une certaine similitude avec celui de *Kephar-Tourban* ²; mais il est possible que ce soit tout simplement celui de *Bettîr*, bien que ce dernier point soit assez éloigné de Zakaryâ.

Tout cela vient cadrer admirablement, ce qui concerne Zakariya, avec les dires des anciens pèlerins Theodosius ³ et Antonin le Martyr ⁴ et, finalement, avec le témoignage matériel de la mosaïque géographique de Mâdeba ⁵, qui est formel sur ce point.

Il est encore question de ce monastère de Romanus dans un autre passage de la *Vie de Sévère* que M. l'abbé Nau veut bien me communiquer ⁶. Il y est raconté que Sévère, ayant quitté le monastère de Maïoumas, vint s'établir comme anachorète dans le désert (βεδβρία) d'Éleuthéropolis. Tombé malade, il est recueilli par le supérieur du monastère bâti par Romanus. Malheureusement il n'y a là aucune indication précise pour la question topographique.

§ XLI (p. 357). — Au-dessus du sanctuaire du Golgotha il semble

1. *Hist. eccl.*, IX, 17.

2. A remarquer, toutefois, que le double θ impliquerait un *taw* plutôt qu'un *tet* dans la forme originale du nom proprement dit.

3. Theodosius, XXII : « Ab Eleutheropoli usque in locum, ubi jacet sanctus Zacharias, millia sex. » La distance réelle étant de 8 milles romains, le chiffre doit être faux ou altéré (VI pour VIII).

4. Antoninus Martyr, § XXXII : « Deinde (après Éleuthéropolis) venimus in locum, ubi Zacharias occisus est et jacet in corpore. Est ibi ecclesia ornata; sunt ibi Dei servi multi. »

5. Βεζαζάρ, τὸ τοῦ ἁγίου Ζαχαρίου, placé à l'est de Σαφίθ (Tell es-Sâfiè). Il semble que la carte entende par là et marque deux localités distinctes, quoique très voisines; la première pourrait correspondre à Tell Zakariyâ, le site de la ville antique; la seconde, à Zakariyâ, avec le sanctuaire proprement dit.

6. *Vie de Sévère*, p. 25, lignes 31-39 (édition de M. Spanuth, Gættingen, 1893), dont M. l'abbé Nau a entrepris de nous donner la traduction.

y avoir eu une chambre haute (ביתה עליון), où couchait chaque nuit un diacre de garde.

§ XLII (*ib.*). — La cellule occupée par Pierre l'Ibère auprès de la Tour du patriarche David, correspond au monastère dit des Ibériens, dont il est question dans la *Vie* de celui-ci (§ 9) et qu'il avait fondé au lieu appelé « Tour de David », au-dessous de Sainte-Sion, à gauche lorsqu'on va de Sion par la deuxième porte de la *Tour*. La Tour de David, c'est le *Mihrab Ddaoud* des anciennes descriptions arabes, la Qal'a d'aujourd'hui, à côté de la porte de Jaffa. Le détail s'accorde fort bien avec ce que dit Antonin le Martyr (XXI), quelques dizaines d'années plus tard : « in turrim David.... in qua sunt monasteria in cenaculis singulis ».

§ XLIV (p. 338)¹. — Le nom réel de la bienheureuse *Ourbakia* אורבכיא, diaconesse, fille d'un évêque de Crète, doit être Ὀρβίκια, Ὀρβίκια, qui, lui-même, n'est autre chose que la transcription du nom romain *Urbicia* * ou *Orbicia*.

§ XLV (p. 339). — Le nom du moine de Cilicie, *Tourqétas*, טורקוטאס, est peut-être bien Τορκουάτος, Τουργουάτος, transcription du nom romain *Torquatus*. La leçon primitive serait alors à rétablir par une simple transposition de deux lettres : טורקוטאס.

§ XLVIII (p. 364). — *Afta*, village du *Saltou*, à côté du monastère de Saint-Sylvain, le père des moines.

Le *Saltou* (שלטו) n'est autre, à mon avis, que le Σάλτων Γερουσιῶν de la *Palaestina I*^a de Georges de Cypre², leçon qu'on a proposé, depuis longtemps et avec raison, de corriger soit en Γερουσιῶν (Reland), soit en Γερουσιῶν (Noeldeke); le Γερουσιῶν Σάλτων de Théodoret; le Γερουσιῶν * [Σα]λτων de la carte mosaïque de Madaba. Nous savons justement, par ailleurs³, que le monastère de

1. Cf. § LI (p. 364).

2. La forme masculine *Urbicius* est bien connue. Cf. le haut fonctionnaire de ce nom au sujet duquel Theodosius (*De Terra sancta*, XX) rapporte une curieuse anecdote, sous le règne d'Anastase (vers l'an 500).

3. *Georgii Cyprii descriptio*, éd. Gelzer, n° 1027; cf. p. 193.

4. Ce document confirme la correction du vieux Reland et montre qu'elle est préférable à celle de M. Noeldeke (*Hermes*, X, p. 162).

5. Sozomène, *Hist. eccl.*, VI, 32; IX, 17.

Saint-Sylvain dont il est question ici se trouvait situé à *Gerar*, ou dans le territoire de *Gerar* (ἐν Γεράραϊς), « dans le torrent ». Aucun doute n'est donc possible sur l'identité des noms de personnes et des noms de lieux. Resterait à déterminer celle du village de *Afta* (אֶפְתָּא); mais, pour cela il faudrait au préalable déterminer la position même de la fameuse ville biblique¹ de *Gerar*, la ville royale philistine dont il s'agit certainement dans ces divers passages, et, par suite, la position de la région à laquelle elle avait donné son nom. D'après l'opinion courante, le site de *Gerar* serait à reconnaître dans les ruines de *Khirbet Oumm Djerrâr*, à environ 10 kilomètres au sud de Gaza. J'ai des réserves sérieuses à faire sur ce point. Assurément, le nom moderne répondrait bien au nom antique, quoiqu'il se présente sous une forme arabe banale, *Djerrâr* ou *Djerâr*, pluriel de *djarra*, « jarre », qui peut tout simplement avoir pour origine les nombreux fragments de poterie dont le sol est jonché en cet endroit. Mais il y a de graves objections topographiques. Plusieurs indications antiques tendent à faire chercher le pays de *Gerar* non pas au sud de Gaza, mais au sud d'Éleuthéropolis; l'*Onomasticon* met *Gerar* à 23 milles au sud d'Éleuthéropolis, au delà du Daroma; Théodoret place également le Γεραρχηγῶν Σάλτων dans les parages d'Éleuthéropolis; la position donnée à Γέραρα et au Γεραριτικὸν Σάλτων, sur la carte mosaïque de Mâdeba, est dans une tout autre direction que la position de *Oumm Djerrâr*, au plein est de Gaza, vers Βηρὲσσαβα, ou Bersabée. Cette dernière indication prend une importance particulière, si on la rapproche du dire de Georges de Cypre (*I. c.*) : Σάλτων Γερα(ρ)ιτικὸς ἔχει Βερσάμων; et, sans aller jusqu'à admettre avec Ritter (*Eräkunde*, XIV, p. 107) l'identité de Βερσάμων avec la Βερσάμων de Georges de Cypre (n° 1052), laquelle était dans la *Palaestina III*^a et non *I*^a, on peut se demander si Βερσάμων n'est pas un équivalent plus ou moins exact du nom de Bersabée². En tout cas, la véritable *Gerar* serait à chercher, non pas à une di-

1. *Genèse*, x, 19; xx, 1; xxxvi, 1, 6, etc.

2. Cf. la Βερσάμων d'Idumée, de Ptolémée, V, 15, 10. L'*Onomasticon* place expressément Bersabée dans la Geraritique.

zaine de kilomètres au sud de Gaza, mais bien au sud de Beït Djibrin, dans la direction, et peut-être à proximité de Bir es-Seba¹; par suite la Geraritique se serait étendue entre ces deux dernières villes. Le « torrent » dans lequel s'élevait le monastère de Saint-Sylvain pourrait être soit le Ouâd es-Seba¹, qui, à son extrémité occidentale, prend le nom de Ouâd Ghazza, soit, peut-être, son affluent septentrional, le Ouâd ech-Cherî'a¹. La question, ainsi posée, est susceptible d'être tranchée par la découverte du site du village de Afta; malheureusement je n'ai trouvé, soit dans ces parages, soit même dans ceux de Oumm Djerrâr, aucune localité dont le nom soit en rapport avec celui-là². La disparition de ce nom de la tradition toponymique n'a, d'ailleurs, rien de surprenant, toute cette région, à peu près déserte aujourd'hui, étant dans l'habitat des Bédouins qui, à l'inverse des fellâhs sédentaires, sont de médiocres conservateurs de cette tradition. Il est fort possible que le nom soit tombé dans l'oubli, ou ait échappé aux recherches de ceux qui ont dressé la carte de cette partie encore fort imparfaitement connue de la Palestine méridionale. Il est d'autant plus à souhaiter de voir, un jour, cette lacune comblée, que la position de Afta fournirait la solution du problème de Gerar. La découverte du monastère de Saint-Sylvain, reconnaissable aux noms des moines qui y ont été ensevelis, y contribuera puissamment.

J'ajouterai en terminant que le nom rappelle singulièrement

1. Dans ce cas, on pourrait songer, pour le site cherché, au point très important qui porte le nom banal de Tell ech-Cherî'a, et doit certainement marquer la place d'une ville antique. La distance concorderait bien avec celle donnée par l'*Onomasticon*. Je n'ose faire état, à l'appui de cette hypothèse, du nom du ouely local recueilli par Guérin (*Judée*, II, 288) sous la forme *Abou Ghrara*; il est permis, cependant, de se demander, vu l'inaptitude avérée de l'auteur à noter les sons arabes, si la forme réelle n'est pas *G'râra* (= جرارة), avec un *djîm* dur prononcé *g*, à l'égyptienne.

2. A moins d'admettre, ce qui me paraît bien aventuré, que la leçon פתחא doive être corrigée et ramenée à une forme originale qui répondrait à Khirbet *Fouteïs* ou *Fetïs*, à peu près à moitié chemin entre Gaza et Bersabée, localité qui, comme je l'ai montré autrefois (*Recueil d'archéologie orientale*, vol. II, p. 172), représente la Φωτεινὴ de la carte mosaïque de Mâdeba. Mais, en aucun cas, je crois qu'on ne saurait descendre au sud jusqu'au Ouâd *Djerouër*, vers Moueilh, proposé par Trumbull et Guthe (*ZDPV.*, VIII, p. 215).

celui de אֶפְתָּוִרָא, *kômè* de Judée, dont parle Josèphe, *G. J.*, IV, 3 : 8).

§ LI (p. 364). — « Le *portique* qui précède le *Saint-Sépulcre*. » On aimerait connaître les termes exacts dont se sert l'original pour cette intéressante indication architecturale sur la disposition des édifices construits par Constantin.

§ LII (p. 364-365). — L'histoire de l'évêque Léontius, outre qu'elle nous fait connaître le nom d'un évêque d'Ascalon, contient des détails bien curieux pour l'archéologie : le corps du cocher célèbre, originaire d'Ascalon, et ramené de Constantinople dans un cercueil de plomb confondu avec celui qui contenait les restes de l'évêque ; celui-ci jeté à l'eau, par suite d'une erreur, au cours d'une tempête ; le cadavre embaumé du cocher, couché dans le cercueil en grand costume de cirque avec son bonnet et son fouet, etc... Le cercueil de plomb rappelle ceux qu'on trouve fréquemment sur la côte de Syrie et qui sont généralement ornés d'élégants bas-reliefs¹.

§ LIV (p. 366). — Les évêques de Jérusalem étaient vêtus de blanc quand ils administraient le baptême.

§ LXXI (p. 376). — Le frère Anastase, à la suite d'une vision, se rend, à cheval, de Beyrouth à une localité appelée *Aphthorida* (אֶפְתָּוִרָא) pour y rejoindre Pierre l'Ibère qui s'y trouvait alors auprès du Père Grégoire. Ce passage est en étroit rapport avec celui de la *Vie de Pierre l'Ibère* (§ 26, cf. § 30) où la même localité est appelée *Aphthoria* (אֶפְתָּוִרָא), et placée à 12 milles au sud de Césarée. J'ai discuté tout au long la question de l'identité de cette ville², et j'avais conclu que le nom devait en être altéré par les copistes. Sur ce point, le nouveau passage me donne pleinement raison ; la chose est encore confirmée par un passage de la *Vie de Sévère*³, qui se superpose exactement à celui des *Plérophories* et dont M. l'abbé Nau a bien voulu me

1. Voir, par exemple, celui dont j'ai publié les fragments dans mon *Album d'antiquités orientales*, planche L.

2. *Études d'archéologie orientale*, vol. I, p. 18-20.

3. *Vie de Sévère*, p. 22, lignes 10-30.

communiquer le texte exact. Le même incident y est relaté et, cette fois la localité est appelé בארודא; le ב semble être ici la préposition demeurée accolée au nom, par suite d'une altération évidente dans la construction de la phrase¹; le nom serait donc ארודא, *Aroda*. Nous voilà, par suite, maintenant en présence de trois leçons très divergentes pour le nom de cette localité énigmatique. La dernière, si l'on transpose les points, *Adora*, ferait penser à la Dora antique, voisine de Césarée; mais Dora, aujourd'hui Tantoûra, est à 14 kilomètres au nord de Césarée², tandis que la localité cherchée est dite, par la *Vie de Pierre*, être au sud de cette dernière ville, à 12 milles. Cette position relative est implicitement confirmée par le passage de la *Vie de Sévère* qui nous montre le frère Anastase, parti de Beyrouth, arrivant à Césarée et, là, s'enquérant de l'endroit où se trouve Pierre; si celui-ci avait été à Dora, Anastase l'aurait trouvé sur sa route même et n'aurait pas eu besoin de pousser jusqu'à Césarée³. Malheureusement, je ne vois rien, à la distance et dans la position requises, qui corresponde comme toponyme à l'une ou à l'autre de ces trois variantes, même en prenant l'indication du sud dans son sens le plus large et en inclinant fortement dans l'est. J'en reviens toujours, par conséquent, à ma première hypothèse d'une altération dans le chiffre des milles, hypothèse qui permettait de songer à *Apollonias* (Arsoûf). La variante des *Plérophories* : *Aphtorida*, pourrait faire penser à *Antipatris* (Ἀντιπατρις, au cas oblique), qui serait assez bien dans la région indiquée. Mais je dois avouer que, somme toute, le problème topographique se trouve plutôt compliqué que simplifié par l'introduction de ces éléments nouveaux.

1. Le mot קרייתא « bourg », γ a été sauté par suite d'un bourdon de copiste.

2. A 9 milles, selon l'*Onomasticon*.

3. Si l'on n'était pas arrêté par cette objection, on pourrait se demander si, à la base des diverses leçons syriaques, ne se trouverait pas l'ancien nom de Dor, enregistré par l'*Onomasticon* : Νεφεδωρ, *Nephehdor* (*Dor Napheth*), avec un bourdon de copiste portant sur deux *nu* consécutifs : ΕΙΚΩΜΗΝΝΑ-ΦΕΘΔΩΡ = ΚΩΜΗΝ ΑΦΕΘΔΩΡ.

§ LXXIV (p. 377). — A noter l'existence d'une église à Rhinocoroura (cf. le paragraphe suivant).

§ LXXV (p. 379). — « La ville (?) d'*Iamnius*. » — בִּמְנִיָּא est certainement « l'emporium » ou port de Iamneia. Il faut corriger בִּמְנִיָּא ou בִּמְנִיָּא ; c'est le vieux mot araméen בִּמְנִיָּא, fidèlement conservé par les anciens auteurs arabes, qui connaissent encore le ماحوز يوبنا, *Māhoḏz Youbna*, c'est-à-dire le « port de Youbna », ou Iamneia, aujourd'hui *Minat Roḥbān*, à 7 kilomètres au nord-ouest de Yebna¹. Quant à יַמְנִיָּא, c'est la transcription servile du grec Ἰαμνεία, qui a retenu sa terminaison du génitif = *de Yamneia*.

§ LXXVIII (p. 380). — A noter l'existence d'un anachorète stylite établi dans un village voisin de Beyrouth.

§ LXXIX (p. 381). — Une église de Saint-Étienne et de Saint-Jean-Baptiste à Jérusalem.

§ LXXXVI (p. 384). — Le nom de femme אֶתְחַתְקִלָּא laissé sans transcription n'est évidemment autre chose que Ἀγθὲς λεῖξ.

§ LXXXVIII (p. 385). — Le palais impérial à Antioche. — « Il y a dans cette ville un palais impérial, qui ne le cède en rien, disent ceux qui l'ont vu, ni en beauté, ni en grandeur, ni en tout genre de perfection, à ceux de Rome et de Constantinople. A cette époque il était fermé, parce qu'il ne servait pas ; on le gardait pour le cas où l'empereur viendrait dans cette ville. »

§ 43.

Notes d'épigraphie palmyrénienne.

[J. Mordtmann, *Palmyrenisches* (Mitteil. der Vorderasiat. Gesellsch., 1899, 1, 4 Jahrgang. — Berlin, 1899, 50 pp., in-8].

P. 1 (n° 199). — אֶלְקִיָּא, transcription du nom Ἀλκιμας, avec élimination de la terminaison grecque, remplacée par une terminaison araméenne. Il est intéressant de la rapprocher de la trans-

1. Voir sur ce point mes *Études d'archéologie orientale*, vol. II, p. 5.

cription intégrale אלקבם, qui apparaît dans le grand tarif de Palmyre (II, B, 28).

בר הנא, au lieu de הנא « fils de *Haneou* ». M. Mordtmann en fait une forme *nisbé*, ou adjectif dérivé, de la forme usuelle. C'est bien plutôt un nouvel exemple à invoquer en faveur de ma théorie¹ sur la flexion des noms nabatéens en *ou*, faisant *i* au génitif.

P. 3 (n° 202). — הלפתא, *Khalaphta*. Le nom n'est pas nouveau en palmyrénien, comme le dit M. Mordtmann. Il a déjà apparu dans une inscription que j'ai publiée, il y a pas mal d'années, et j'en ai donné la même explication² étymologique que M. Noeldike fournit aujourd'hui à M. Mordtmann. J'ajouterai que j'en ai retrouvé, depuis, la forme judéo-grecque, dans une inscription, encore inédite, je crois, de la nécropole de Jaffa :

ΑΛΛΦΘΑ
ΥΙΟC ΥΑΝΑ
Ψ ΔΟC Ξ

P. 5 (n° 204). — Le rapprochement du cheval caparaçonné d'une cotte de mailles et des *clibanarii* de Palmyre est très plausible. Je comparerai une des épitaphes que j'ai découvertes autrefois dans l'hypogée dit *Tombeaux des Prophètes*, à Jérusalem³ :

Ενθάδε κ(ε)ῖτε Ἀναμος κλιβανάρ(ι)ς τρίτος (?), Παλμύρας.

Le τρίτος, dont la lecture matérielle est quelque peu douteuse, pourrait rendre compte de la mention de la *Notitia dignitatum imperii Romani* : « cuneus equitum secundorum clibanariorum Palmirenorum ».

Le nom nouveau יר'ou pourrait aussi, à la rigueur, être lu יד'ou, *Yad'ou* (de la raison ידע).

P. 6 (n° 206). — Le nom propre d'homme דיניס s'est déjà ren-

1. *Recueil d'archéologie orientale*, vol. II, p. 385.

2. *Etudes d'archéologie orientale*, vol. I, pp. 109-110.

3. Clermont-Ganneau, *Archaeological Researches in Palestine*, vol. I, p. 364 et suiv. Le personnage, qui porte le nom caractérisé de *Anamos*, était chrétien, comme l'indique le chrisme constantinien accompagnant l'inscription.

contré sur un monument du Louvre ¹ qui sort peut-être du même sépulcre de famille que celui d'où provient le bas-relief de Constantinople. Les deux défuntes sont représentées l'une et l'autre avec la quenouille et le fuseau. Il est possible que les deux généalogies interfèrent. La troisième ligne est très obscure; si *אִיקְרָה* est bien le verbe « elle a honoré », peut-être vaudrait-il mieux entendre le régime direct : « Malikou son père (*à lui* et non *à elle*²) », c'est-à-dire le frère de Bennouri, mari de la défunte. La défunte avait pour père un Malikou, et il est rare, quoique pas sans exemples, que le fils porte le nom du père.

P. 17 (Vog. n° 3). — M. Mordtmann revendique avec raison la paternité de la très heureuse correction *גַּד תִּימִי*, à la ligne 4, correction qu'il avait proposée bien avant M. Hoffmann, M. Reckendorf et, aussi, aurait-il pu ajouter, avant M. Noeldeke ³. Je serais tenté, toutefois, de restituer le passage d'une façon légèrement différente, au point de vue matériel, mais qui entraînerait d'importantes conséquences pour l'interprétation. Jusqu'ici on lisait et comprenait, M. Mordtmann comme les autres :

לְמַלְכַּבֶּל וְלַגַּד תִּימִי וְלַעֲתַרְעָתָהּ

« A Malakbel, et à la *tychè* de Taimai, et à Atar'ateh. »

J'inclinerais plutôt vers la restitution : *לְמַלְכַּבֶּל גַּד תִּימִי* « A Malakbel, *tychè* de Taimai ». Il n'y aurait plus alors trois divinités, assez bizarrement associées, dont la seconde n'aurait pas, en réalité, de nom en propre, mais deux divinités seulement, Malakbel et Atar'ateh, dont la première serait qualifiée de « *gad*, ou génie de Taimai » (apposition à Malakbel); les deux formeraient un couple mâle et femelle, régulièrement constitué. On ne manquera pas d'objecter à cette façon de voir que la contrepartie grecque du texte palmyrénien interpose un *αἰ* entre

1. Ledrain, *Rev. d'ass. et d'arch. or.*, II, p. 24, n° 3. Ce nouvel exemple lève les doutes que l'on pouvait avoir sur l'existence de ce nom jusque-là unique et que j'avais exprimés précédemment (voir plus haut, p. 185).

2. « Ihren Bruder ». La transcription a *אִהְרֵי*, mais le fac-similé ne porte que *אִהְרֵה*.

3. *Zeitschr. DMG.*, 1877, p. 100.

4. *Id.*, 1887, p. 79).

[Mzλx]χθήλω et Τύχη Θαιμείως, semblant ainsi nettement indiquer deux personnalités distinctes. Mais je me demande si le rédacteur de la partie grecque n'a pas été arrêté et embarrassé par la difficulté de faire correspondre l'entité masculine du *gad*, personification du dieu Malakbel, à l'équivalent grec de ce *gad* qui, d'après les conceptions helléniques, est une entité spécifiquement féminine, la Tychè. D'où, peut-être le trouble dans la construction. Ce trouble se révèle, d'autre part, par une singularité grammaticale dont jusqu'ici on n'est pas parvenu à rendre un compte satisfaisant : la forme Θαιμείως, alors qu'on attend un génitif. Quoi qu'on fasse, il me paraît impossible de voir là un génitif; strictement, ce ne peut être qu'un nominatif, et le nominatif d'un adjectif (faisant *ως* aux deux genres)¹, de sorte que l'expression signifierait littéralement : « Tychè Thaimeienne ».

P. 18. — Les lectures גרבא, Γαբα, au lieu de גבבא, Γαββα, ont déjà été proposées par moi².

P. 19. — Même observation pour la lecture de plusieurs passages de Vog. 16³. Il n'y avait certainement pas, à la fin, טַוּ נִי [ג]ד[א] ni [ג]ד[א] נִי [ג]ד[א].

P. 22. — Même observation pour l'interprétation de Vog. 67⁴, précisant le premier essai de l'auteur.

P. 25 (Vog. 93). — Je possède l'estampage de l'inscription; les *rech* sont pointés; à la fin je lis היה, au lieu de היהי.

P. 30 (Mordt. n° 9); ll. 3-4, peut-être à lire פְּצִי עַל [הַיְהוּדִים] (ou [הַיְהוּדִי])?

P. 32 (Mordt. 19); la restitution : דַּה [בִּזְדָּה] דַּה גְּדִיָּה, n'est pas très satisfaisante, avec le verbe בִּידַה qui aurait pour régime « cet autel ». Je serais plutôt tenté de restituer : דַּה [עַבְדָּה] דַּה גְּדִיָּה « a fait cet autel *Agr..a* ». Les copies de M. Mordtmann père sont si

1. Avec la préoccupation de mettre en relief le caractère masculin du *gad*.

2. Voir ci-dessus, p. 170.

3. Clermont-Ganneau, *Études d'archéologie orientale*, vol. II, p. 103. M. Mordtmann le constate lui-même dans ses *Nachträge*.

4. Voir, ci-dessus, pp. 52 et 176.

5. Ou דִּי עַבְדָּה.

défectueuses qu'on peut se demander si son *yod* ne serait pas le débris d'un *phé* plus ou moins bien conservé; auquel cas, nous aurions אגריפא, « Agrippa », transcription intéressante que nous n'avons pas encore rencontrée, mais qui a certainement dû exister en palmyrénien¹.

P. 50. — Le prétendu mois de *Dagon*, dont Chwolson aurait « démontré » l'existence, ne représente certainement pas le mois de Juillet-Panemos; je crois avoir définitivement établi² que ce dernier mois correspondait, dans le calendrier de Palmyre, à *Qimian*. Nous avons donc maintenant les douze mois au complet. Par suite, Chwolson me paraît avoir pris pour argent comptant une copie défectueuse, et son דגון doit, selon toute vraisemblance, être tout bonnement rétabli en כנין, conformément à la tacite et judicieuse correction de M. de Vogüé (n° 30 a).

Je profite de l'occasion pour constater que la correction que j'ai proposée plus haut (p. 159) : קט[ב]ה = τὰ δίκαια, « les droits », l'avait déjà été autrefois par M. Noeldeke³. Je suis heureux de cette rencontre, parce qu'elle montre que l'idée a du bon. Je n'en regrette pas moins de n'avoir pas connu à temps la note de M. Noeldeke. Je dois dire, pour mon excuse, qu'elle avait échappé même à un savant aussi bien informé que M. Lidzbarski⁴ sur tout ce qui touche à l'épigraphie palmyrénienne.

§ 44.

Inscription grecque d'Édesse.

M. Sachau a publié une inscription d'Édesse, en grec extrêmement barbare, ainsi conçue⁵ :

1. Elle existait, par exemple, dans l'inscription bilingue que j'ai étudiée plus haut (p. 157), mais elle est détruite. Même accident à la bilingue Vog., n° 16.

2. Voir plus haut, p. 202 et suiv.

3. *ZDMG.*, XXXVI, p. 664.

4. *Handbuch*, p. 366 (s. v.).

5. *Zeitschrift der d. morgenl. Gesellsch.*, XXXVI, p. 166. Cf. le fac-similé, pl. I, n° 9.

ΕΙΣΘΕΟΣΚΕ
 ΑΧΡΙΣΤΟΣΑ
 + Α Μ Ε Α Σ Κ Α □ Υ Μ Θ Α +
 ΑΔΕΛΦΑΣ ◊ ΕΦΗΚΑΝΤΩΤ
 ΟΥΤΑΜΝΗΜΙΑΝΤΩΤ²ΕΝ
 + ΨΑΥΤΟΛΑΕΚΛΗΠΙΣΜΑΘΑ +

Toutes les lettres sont matériellement certaines, sauf la troisième avant-dernière de la cinquième ligne, qui est défigurée par une cassure. M. Sachau a bien reconnu çà et là plusieurs mots et noms propres qui sont évidents, mais d'autres sont demeurés encore inexpliqués. Je serais tenté de couper un peu autrement qu'il ne l'a fait dans sa transcription, et de lire ainsi :

Εἰς Θεὸς καὶ Χριστὸς α. — Αμείας καὶ (αὐτὸν) Αδελφὰς ἐφηκὰν τοῦτα μνημεῖον τῷ γενῶν αὐτοῦ Ασκληπιὸς Μᾶθα.

La formule εἰς Θεὸς καὶ Χριστός, « un seul Dieu et le Christ », est bien connue et fréquente dans l'épigraphie grecque de Syrie¹. Je doute que le mot ΧΡΙΣΤΟΣ, accosté des deux Α, soit à interpréter par εἰς Χριστὸς εἰς; la formule, à cet état, serait tout à fait insolite. Peut-être faut-il comprendre : καὶ (αὐτὸν) Χριστὸς αὐτοῦ, comme dans une inscription de Dâna² (Antiochène)? En tout cas, je crois qu'à plusieurs reprises, les *alpha* de notre inscription représentent des *omicron*; l'échange de ces deux voyelles est un phénomène courant dans l'épigraphie gréco-syrienne et paraît correspondre aux habitudes phonétiques des populations indigènes qui parlaient des dialectes araméens. Cette observation est de nature à rendre compte de diverses singularités de notre inscription et à y faire un peu de lumière; en effet, en vertu de cette règle, α = ο, nous sommes autorisés à considérer ἀδελφὰς = ἀδελφός, τοῦτα = τοῦτο, μνημεῖον = μνημεῖον (= μνημεῖον). Ces deux dernières corrections nous débarrassent de l'interprétation bien peu satisfaisante de M. Sachau : ταῦτα (τὰ) μνημεῖα, avec un pluriel tout à

1. Voir l'étude spéciale que j'en ai faite dans mes *Rapports sur une mission en Palestine et en Phénicie* (1881), p. 21 et suiv.

2. Waddington, *op. cit.*, n° 2689.

fait improbable, suivi d'un groupe qui demeurerait absolument inexplicable : NTΩ? ENΩ. De cette façon l'inscription se tiendrait à peu près sur ses pieds, bien entendu avec des solécismes et des barbarismes qui ne sont pas faits pour surprendre dans une langue aussi déformée :

« Un seul Dieu et son Christ! — Ameas et Aoumtha (?) (son frère (ou sa sœur?) ont élevé ce tombeau à leur... Asclépios Ma(t)tha. »

Pour la forme du nom propre Αμεας, il faut, cela va de soi, tenir compte encore de la possibilité, indiquée ci-dessus, de α=ο. A la troisième ligne, je crois préférable et plus conforme à l'usage épigraphique d'isoler le K pour en faire l'abréviation de ζκ, au lieu de restituer ζκ(ι), comme l'a fait M. Sachau; l'*alpha*, rendu ainsi disponible, serait alors à reporter au nom propre suivant, qui prendrait une physionomie nouvelle et pourrait peut-être, à cet état, se prêter à de meilleurs rapprochements avec l'onomastique araméenne. Εζηζζν, pour ἐθηζζν, si c'est réellement le résultat d'un fait phonétique et non d'une faute graphique, serait intéressant pour l'histoire de la transformation du θ en φ (cf. Ἀθηνάσιος = *Afanasios*, etc.). Quant à ?ενφ, je soupçonne que c'est un mot indiquant la relation, de parenté¹ ou autre, existant entre le défunt Asclépios et les auteurs du monument; mais je ne vois pas pour le moment, je l'avoue, comment le restituer d'une manière quelque peu plausible. Αἰζζς pourrait être pour αἰτων et Ἀσζζλῆπι(ς)ς pour Ἀσζζλῆπιφ; à moins qu'on ne préfère admettre l'emploi d'une tournure tant soit peu insolite : « il (est) », c'est-à-dire « qui est Asclépios, fils de Ma(t)tha. ».

§ 45.

La relation du voyage du sultan Qâit-bây en Syrie.

Le 14 avril 1477, le sultan mamlouk Qâit-bây partit du Caire, pour faire une grande tournée d'inspection jusqu'à l'Euphrate,

1. Le père? τῆ[ν]φ αἰτω(ς) ne cadrerait guère avec le contexte.

probablement en vue du conflit imminent avec le sultan ottoman Bajazet II, conflit qui éclata un peu plus tard.

Moudjir ed-Din¹ mentionne succinctement ce voyage. Il en existe une relation détaillée, faite par une des personnes de la suite même du sultan, qui l'avait accompagné dans la plus grande partie de son voyage. M. Lanzone a publié, il y a quelques années, le texte arabe autographié de cette relation, sans traduction et sans commentaire². Il s'est borné, dans une courte introduction à présenter quelques renseignements historiques sur le règne du sultan Qâit-bây et il a laissé complètement de côté les données géographiques qui constituent à peu près la seule valeur de ce petit opuscule.

M. Gildemeister³ a examiné à ce dernier point de vue le document publié par M. Lanzone et en a fait l'objet de bonnes observations. Toutefois, dans cette étude très concise, il a négligé quelques points qui méritent d'être examinés.

L'auteur de la relation, qui devait être un fonctionnaire de la cour, ne rejoignit son maître qu'un peu plus tard, alors que le sultan et sa suite étaient déjà arrivés à El-Mounié, au-dessous de Safed (p. 4)⁴. *El-Mounié*, dont le nom est vocalisé à tort dans le manuscrit *El-Mounayia*, doit être, malgré les réserves de M. Gildemeister, certainement identifiée avec *Khân Miniè*⁵, ou *Moûniè*, sur les bords mêmes du lac de Tibériade.

L'auteur ne décrit pas en détail l'itinéraire du Caire à El-Mounié. Il se contente de dire que lui et ses compagnons passèrent par Gaza et visitèrent en route les sanctuaires de Selmân el-Fâ-

1. Moudjir ed-Dîn, *El-ouns el-djelil*, texte arabe du Caire, p. 651.

2. R. V. Lanzone, *Viaggio in Palestina e Siria di Kaid Ba, XVIII sultano della II dinastia mamelucca, fatto nel 1477*. Testo arabo. Torino, 1878.

3. *Zeitschrift des deutschen Palaestina-Vereins*, III, p. 246-249.

4. Cf. p. 35, dans l'itinéraire du retour; là, le nom est écrit المنية, avec une vocalisation meilleure pour la première syllabe.

5. Sur les origines de Khân Miniè, voir les explications données un peu plus tard par Gildemeister, même *Zeitschrift*, IV, p. 194 sq. Un plan détaillé de la localité et des parages environnants a été publiée dans l'*Echo franciscain d'Orient*, juillet 1899, p. 120.

resy et de Cheikh Ibrahim *El-Matouly* (*sic*) à Soudoùd, ainsi que celui de Abou Horeira à Yebnâ :

بعد ان زرنا سيدنا سلمان الفارسي والشيخ ابراهيم المتولي بسُدُود
وسيدنا ابا هريرة بينا

Le sanctuaire d'Abou Horeira à Yebna est bien connu¹. Les deux autres, ceux de Soudoùd (= *S'doud*, *Es'doud*) existent encore aujourd'hui, dans ce village représentant l'*Achdod* biblique, en grec *Azote*; ce sont les deux *koubbé* de *Soliman el-Farsi* et de *Ibrahim el-Matbouli*, comme les appelle Guérin². Le premier nom est un peu écorché; le second semble être exactement noté³ et il nous montre que la leçon de notre manuscrit المتولى doit être corrigée en المتبولى.

De là, le sultan se rend en droiture à Baalbek, en restant à l'ouest du haut Jourdain et du lac de Houlé et en laissant de côté Damas, réservée pour le retour. L'auteur, habitué aux commodités de la circulation sur le terrain plat de l'Égypte, ne tarit pas, là et tout le long de son récit, sur les difficultés des routes syriennes, difficultés qui, plus tard, seront encore augmentées par le mauvais temps. Cette marche à grande vitesse semble avoir été réellement très dure, car plusieurs des personnages de la suite succombèrent sur divers points du parcours, et le sultan lui-même fut assez gravement malade. Les localités successivement mentionnées sont :

Le *Djoubb Sîdna Yousef*, « la citerne de notre seigneur Joseph », aujourd'hui *Khân Djoubb Yousef*, à 6 kilomètres au nord de Khân Mounié; ce détail, à lui seul, suffirait pour assurer l'identité de cette dernière localité avec El-Mounié. Le sultan semble n'avoir pas touché Safed, dont le *ntib* s'était porté à sa rencontre et qu'il visitera seulement au retour.

1. Voir mes *Archaeological Researches in Palestine*, vol. II, pp. 167, 168.

2. *Judée*, II, p. 71.

3. Cf. *Palestine Exploration Fund, Name lists*, p. 273.

4. M. Gildemeister traduit, par inadvertance, *Jakobsbrunnen*.

L'étape de ce jour finit à *El-Mouleïha*, où l'on passe la nuit. Il est difficile de ne pas y reconnaître, avec M. Gildemeister, *El-Melliha*, sur la rive nord-ouest du lac de Houlé¹. L'étape totale (25 kil. environ) obtenue ainsi n'a rien d'excessif. La différence de vocalisation dans le toponyme peut s'expliquer par le phénomène phonétique de l'*imâlé* syrienne ($a = é, è$). Cette forme particulière est déjà connue de Guillaume de Tyr (XVIII, 13) qui donne au lac de Houlé le nom de « *Lacus Meleha* ».

La route entre cette étape et Baalbek est très succinctement décrite. Elle passe par le *Ouâd et-Taïm*, appelé aussi la vallée de 'Aïn et-Touït, « la source des mûriers », à cause des grandes plantations de mûriers pour l'élevage des vers à soie; c'est la vallée du Nahr el-Hasbâni qui, aujourd'hui encore, porte le même nom, Ouâd et-Teïm. L'auteur y mentionne, chemin faisant, le beau khân que le sultan avait donné ordre d'y construire pour les besoins des voyageurs et des habitants; ce doit être le *Souq el-Khân*, sur le bord même du Hasbâni, entre El-Djedeïd et Hasbeïya².

Les deux seules étapes nommées avant Baalbek sont :

1° Le pont de *Zeïnoûn* (aujourd'hui Deïr Zeïnoûn), dans les Beqâ' (la plaine vulgairement dite de la Beka), « du Haurân ». Par cette dernière expression l'auteur entend peut-être désigner la partie méridionale de cette vaste et fameuse plaine qui, en réalité, s'étend au nord jusqu'à l'ouest de Baalbek, et même jusqu'à la hauteur de Homs, d'après la conception des anciens géographes arabes³. Je ne sais au juste ce que représentent les localités (*amâkin*) des « sept Qalâbât » dont parle, à ce propos, notre itinéraire. Peut-être cette dénomination fait-elle allusion aux résultats du dessèchement de la Bohairat el-Beqâ, entrepris, plus d'un siècle auparavant, par l'émir Doungouz, dessèchement qui transforma

1. Les cartes actuelles marquent 'Aïn et *Tell el-Melliha* au nord-ouest du lac. Berggren (*Guide français-arabe vulgaire*, p. 493) dit, au contraire, que c'est le rivage sud-ouest qui est appelé *Melaha*.

2. Le khân est aujourd'hui ruiné; il s'y tient encore un grand marché tous les mardis (Robinson, *Later biblical researches*, p. 376). On y trouvera peut-être, en cherchant bien, quelque *tariikh* confirmant l'identification que je propose.

3. Yâqoût, *Mo'djem*, I, p. 699.

en une plaine cultivée et couverte de villages le grand marais qui s'étendait au fond de la Beqâ', entre 'Ain el-Djarr ('Andjarr) et Karak Noûh¹.

2° Le « Karak de notre seigneur Noé » avec le maqâm du patriarche contenant son tombeau long de 60 coudées, est le *Karak Noûh* actuel.

Il n'est pas sans intérêt de comparer l'itinéraire de Qâit-bây entre le lac de Tibériade et Baalbek à la route inverse, décrite par Qodâma :

« Le chemin de Baalbek à Tabaryya (Tibériade) s'appelle *chemin des sentiers*. On va de Baalbek à 'Ain al-Djarr, 20 milles; al-Kar'oun, station au fond de la vallée, 15 milles; de là, en passant par le village de al-'Iyoun, à Kafarlailâ, 20 milles; Tabaryya, 15 milles. Sur ce chemin se trouve Djobb Yousof (le puits de Joseph)². »

Le nom de la seconde étape est écrit dans les manuscrits *قرعون* et *فرعون*; nul doute qu'il faille adopter *قرعون*; c'est aujourd'hui, *Qera'oun*, à une quinzaine de kilomètres dans le nord-ouest de Racheiya. Al-'Iyoun doit être dans le Merdj 'Aiyoun, soit à Tell Dibbîn, soit à quelque autre position de ce territoire. Quant à *Kafarlailâ*, *كفر ليلي*, je suis bien tenté de corriger *لي* en

1. Abou'l-Feda, *Géographie*, II, A, p. 49 (note). Cette *bohairè* de la Beqâ, cet immense lac marécageux, qui barrait ainsi la vallée du Litani, serait-elle, par hasard, le témoin géologique de la vaste *limnè* qui, selon Polybe (V, 46, 61) faisait suite à la plaine de Marsyas, et au bord de laquelle se trouvait la localité de Gerrha? Entre *Gerrha* et le lac, il n'y avait qu'un étroit passage, nous dit l'historien grec, et, sur le bord opposé, faisant en quelque sorte pendant à Gerrha, se trouvait la localité qu'il appelle *Brochoi*. J'inclinerais, pour ma part, à reconnaître dans *Gherra* la transcription très exacte du nom de ('Ain el-)Djarr. Quant à *Brochoi*, ne serait-ce pas *Karak* (Karak Noûh)? Il est frappant de voir, si l'on se place à ce point de vue, qu'on obtiendrait ainsi deux points correspondant précisément aux deux points qui, pour Abou'l-Féda, marquent les limites de la largeur du lac. Dans ce cas, on pourrait se demander si la leçon de Polybe, *Βρόχοι*, ne serait pas à rétablir en *Κρόχοι*, transcription satisfaisante de *كرك*, *كرك*. La confusion de B et de K serait très paléographique; d'autre part, elle aurait pu être favorisée par la préoccupation d'obtenir ainsi un mot ayant une bonne apparence hellénique, *βρόχοι*, « lacets, courroies », et symétrique, pour le sens, de *ῥέγγα*, considéré comme étant *γέγγα*, « boucliers ».

2. De Goeje, *Biblioth. Geogr. Arab.*, VI, p. 166 (p. 219 du texte arabe).

کلی et d'y reconnaître *Kefr Kila*, à 6 1/2 kilomètres au nord de Houînin ; position et distance concordent bien ¹.

De Baalbek le sultan, après avoir expédié directement les bagages et leurs conducteurs sur Antioche, se rend à Tripoli en passant par El-Lamoûnè, El-Hadath, localités bien connues, et *Kefr Qâhir* (قاهر) qu'il faut identifier, comme l'a bien vu M. Gilde-meister, avec le *Qcsr Qâhil* des listes de Robinson ². J'inclinerais à y retrouver le *Kafrahael* des Croisés ³, non identifié encore.

De Tripoli, le sultan suit la côte jusqu'à Lattakié. Il trouve, d'abord, à environ un *berîd* (une étape) de Tripoli, le pont d'*Ar-*

1. Ordnance Survey, *Map*. II, Q b. Les *Name Lists* orthographient كفرکلا, mais le texte de Qodâma semble indiquer que c'est un *i* long et non un *i* bref entre le *kâf* et le *lîm*.

2. Probablement le *Ferqâhel* de Berggren (*op. c.*, p. 477), des environs immédiats de Tripoli (coquille pour *Kfer Qâhel*?).

3. Delaville Le Roulx, *Archives de l'Ordre de Saint-Jean*, p. 197; id., *Cartulaire général*, II, p. 868.

Kafrahael pourrait être une transcription de *Kafr Qahel*, avec le *q* éliâ à la mode syrienne : *Kafr 'ahel*. Peut-être avons-nous une autre transcription approximative du même nom dans le casal *Casuracel* (à lire *Cafaracel*) du comté de Tripoli, d'après l'*Inventaire* de Jean Raybaud (édit. Delaville Le Roulx, n° 168).

Dans le même groupe figure un casal de *Boutourafiq* que l'on a proposé d'identifier avec *Blurrân*; cela ne me paraît pas démontré. Je rapprocherais plutôt de ce nom celui d'un village des environs de Tripoli que mentionne Berggren (*op. c.*, p. 477) sous la forme *Betouratidj*, malheureusement sans en indiquer la position exacte. Les deux noms présentent une ressemblance frappante; reste à savoir si le *t* pour *f* est le résultat d'une coquille d'impression dans l'ouvrage de Berggren (il en est criblé), ou bien, au contraire, s'il faut lire dans le document médiéval un *t* au lieu d'un *f* (confusion très paléographique). Je soupçonne que c'est le *Tartej* que, seule des cartes que j'ai à ma disposition, porte celle de van de Velde.

C'est ce même nom de *Boutourafiq* que je propose de reconnaître dans celui du casal *Botrafis*, mentionné dans l'*Inventaire* de Jean Raybaud (*op. c.*, n° 332). Les conditions des deux actes sont telles que, malgré la curieuse divergence des deux transcriptions, il ne saurait y avoir le moindre doute sur l'identité du casal.

En résumé, les formes modernes *Betouratidj* et *Tartej*, enregistrées, d'une façon indépendante, par Berggren et par van de Velde, se contrôlent et se confirment l'une l'autre; on sait que, dans les dialectes libanais surtout, l'élément formatif *beîl*, au commencement des noms de lieux, peut s'apocoper en *bt*, *b*, *t*: *Tartej* (*Tartedj*) doit correspondre à *B'tartedj*, *Betartedj*, ce qui nous amène facilement à *Betouratidj*. Il résulterait de là que les graphies des deux documents des Croisés seraient à rétablir : *Boutourafiq* en *Boutouratig* et *Botrafis* en *Botratig*.

toṭsiḍ ('Oṭṭawṣiḥ) sur le Nahr el-Barid, avec un khān ¹. Puis, Antarsoûs, El-Marqab, Bāniās et Djebelè, où il va faire ses dévotions au sanctuaire de notre seigneur le cheikh Ibrahim ben Adham (إدحم) ². Quelques détails curieux sur les édifices de Lattakié, le port et un moulin à vent, construit sur le modèle de ceux des Francs, par un habitant revenu de captivité ³. De là, à Antioche par Qourachiye ⁴ (aux confins de la province de Tripoli), entourée par plusieurs replis du fleuve; le pont de Ech-Choughr, sur l'Oronte, d'où partent diverses routes allant à Alep, Antioche et autres lieux; Ed-Derkoûch, dont le sultan donne ordre de réparer le pont ruiné (près de là est Qousair el-Akrād) ⁵.

Antioche; brève et assez intéressante description de la ville. Sanctuaire de notre seigneur Habib en-Naddjār ⁶.

En quittant Antioche, le sultan passe au-dessous de Baghrās⁷, après avoir traversé le pont. Là, il se détache de son escorte (ركب بنفسه الشريفة), pour faire une pointe de reconnaissance de cette forteresse à une autre forteresse; ici, il y a visiblement dans le texte un nom sauté, celui de cette seconde forteresse (من قلعتها... إلى القلعة...). Il s'agit peut-être de la forteresse de *Dār Besak* ou *Deir Bessâk*, le *Trapessac* des Croisés, qui se trouvait dans ces parages ⁸. Un peu plus haut, l'auteur avait déjà parlé incidemment de Baghrās, en même temps que du *Bâb el-Moulk*, « porte du

1. Marqué, sur la carte de van de Velde, sur la rive droite du fleuve.

2. Aboul-Féda, II, B, p. 33; Ibn Batoûta, I, pp. 173-176.

3. Il dira, plus loin (p. 17), que depuis Lattakié jusqu'à l'Euphrate, la langue dominante des populations est le turc.

4. La *Crusia* de Maundrell (Wright, *Early travels*, p. 388)? Le nom me paraît s'être conservé dans celui du Khān el-Qurchiyè (carte de Hartmann, *Zeitschr. d. d. Pal.-Ver.*, XIV, pl. 6).

5. Cf. les noms des districts voisins, appelés encore aujourd'hui Djebel el-Qousair, et Djebel el-Akrād.

6. Le manuscrit écrit le nom fautivement جيب. Sur la curieuse légende de ce saint personnage vénéré à Antioche, voir les témoignages des anciens auteurs arabes dans Le Strange, *Palestine under the Moslems*, pp. 375-377.

7. Estropié en بغراض, au lieu de بغراس, ou بغراس; le *Gaston* des Croisés.

8. Et plus loin d'Antioche que Baghrās (*Hist. Crois. ar.*, IV, p. 377).

royaume », par lequel il faut peut-être entendre le défilé de l'Amanus, les Pylae Syriae, à Beilân, qui commande, en effet, comme il le dit, la route menant à Mopsueste, Tarsoûs, etc., c'est-à-dire le passage de la Syrie à l'Asie Mineure. Entre temps, il avait expédié directement les bagages d'Antioche à Alep. Après cette pointe, il se rabat vers *Yaghrâ* (écrit fautivement *Boughrâ*), à « l'extrémité (septentrionale) de la plaine du 'Amq », formant le bassin du grand lac d'Antioche. Il traverse le pont *Es-Soultâni*, ayant *Yaghrâ* à sa droite ; il donne l'ordre de réparer à *Yaghrâ* la forteresse et le pont qui, construits par Sultan Inâl, étaient dans un état de délabrement complet. Le gros de son escorte (العسكر)¹ l'avait devancé à *El-Ouîtâq*², localité extrêmement malsaine située sur une rivière, dans un bas-fond entre les montagnes. Après une marche longue et pénible par des chemins presque impraticables, il atteint le Ouâdi 'Ifrîn. De là, il pousse jusqu'à *El-Qastal* (القسطل) auprès de 'Azâz, où les autorités civiles et religieuses d'Alep viennent se présenter à lui. Il ne garde avec lui que les émirs et continue sa route en passant par le Merdj *Dâbigh* (*Dâbeq*, avec la prononciation bédouine), la rivière du Qoueîq et *Zaghzaghâr* (زغزغير) pour toucher à 'Ain-Tâb (sanctuaire d'El-Ghazzâlî et de son frère). De là, il va à El-Bîré et, enfin à *Qal'at el-Mouslimîn*, autrement dite *Qal'at er-Roûm*, sur l'Euphrate, objectif de son expédition. Cet objectif atteint, il rebrousse chemin pour aller gagner Alep, *via* Es-Sâdjoûr.

Itinéraire d'Alep à Damas :

- le *maqâm* de Sa'd el-Ansâri ;
- Khân Toûmân ;

1. M. Gildemeister me paraît s'être mépris sur le sens du passage, en supposant qu'il s'agit des bagages ; ceux-ci avaient été expédiés préalablement à Alep, et suivaient un itinéraire tout différent de celui du sultan dont l'objectif immédiat n'était pas Alep, mais 'Ain-Tâb, dans le nord-ouest. Ces *'askar* ne sauraient être autre chose que le gros de l'escorte, dont le sultan s'était séparé à Baghrâs pour faire la pointe dont j'ai parlé.

2. الوطاق.

— Sermain (Sermin);

— *Khân Mandjak*¹, peut-être celui appelé aujourd'hui *Khân Sebil*, entre Sermin et Ma'arrat en-No'mân. Son nom doit avoir pour origine celui de Mandjak, ou Mondjok, vice-roi de Syrie, vers l'an 760 de l'hégire², qui fonda un autre khân à Hasiâ, dont il est question un peu plus bas (p. 26). L'auteur signale en cet endroit le tombeau (?) de Ech-Chibl (?)³ le maudit qui, dit-on, a tué notre seigneur Hosein;

— Ma'arrat en-No'mân, où se trouvent les sanctuaires de Seth ou de Josué⁴;

— *Khân Chakhou* (شخو), évidemment *Khân Cheïkhoûn*, au sud de Ma'arrat en-No'mân.

— Hamâh : dans le voisinage, le *maqâm* de Zein el-'Abidin⁵, père de Sittna Nefisè, pour la réparation duquel le sultan alloue une somme de mille dinars;

— Homs; *maqâm* de Khâled ben El-Oualîd;

— Hasiâ⁶, avec un khân fondé par (l'émir) Mandjak ou Mondojk;

— Qâra (قَار, sic)⁷;

— En-Nebk;

— Et-Qouteifè (vocalisé الْقَطِيفَة), ouaqouf du *bîmârestan*, ou hôpital, de Damas;

1. Bien que mentionné après Ma'arrat en-No'mân, il semble l'être rétrospectivement et avoir été situé entre Sermin et cette dernière ville.

2. Cf. Moudjir ed-Dîn, *El-Ouns*, p. 380, et Maqrîzi, *Khitat*, II, p. 323.

3. Bien que le nom de *Khân Sebil* semble devoir s'expliquer tout simplement par خان السبيل, on peut se demander s'il n'aurait pas quelque rapport avec Ech-Chibl. Le texte porte بقر السبل اللعين (sic). سبل serait-il une altération de Chemr?

4. Pour le tombeau de Josué à Ma'arrat en-No'mân, cf. Yâqout, IV, p. 574.

5. Le Djebel Zein el-'Abidin, dans le nord et près de Hamâ. Cf. Burckhardt, *ap. Ritter, Erdkunde*, 17, II, p. 1045.

6. Le texte porte fautivement جَسِيَا; à corriger حَسِيَا, car il ne saurait s'agir de *Djoûsyé*, qui est en dehors de la route directe.

7. قارا de Khalil edh-Dhâhery (*Kechif*, texte arabe, édit. Ravaisse, p. 117), relais de la poste aux pigeons, entre Baalbek et Homs, et aussi relais de poste entre Damas et Homs (*ib.*, p. 119). Cf. Ibn Khordâdbeh (p. 56) édit. de Goeje

— El-Qouseîr, à un berîd et demi de Damas.

Après un assez long séjour à Damas (du 16 Cha'bân au 10 Ramadhân), le sultan, qui avait expédié ses bagages par la voie du Haurân, part pour le Pont de Jacob, sur le haut Jourdain. Il passe par le Khân المَرِج, premier berîd à partir de Damas ; par Sa'sa (où il donne l'ordre de construire un khân) ; au-dessus, ou le long de Harfâ (من على حرقا) ; par El-Qonaîtrè, et arrive au Pont de Jacob sur « le fleuve qui coule de la Birket Qades » (le lac de Houlé). L'auteur dit qu'il y a entre Damas et ce point six berîds, qui sont : 1° الرِج ; 2° Sa'sa' ; 3° El-Oureînîbè ; 4° El-Qonaîtrè ; 5° Na'rân¹, et 6° le Pont. On remarquera que, dans la relation même du voyage, il omet de parler du berîd de Na'rân, entre El-Qonaîtrè et le Pont, et, qu'au lieu de El-Oureînîbè, entre Sa'sa' et El-Qonaîtrè, il mentionne Harfâ. Pour ce dernier point, M. Gildemeister paraît douter qu'il s'agisse d'une localité réelle ; il me semble certain, cependant, qu'elle doit s'identifier avec la localité appelée *Harfah* et marquée sur la carte anglaise au 3/8 de pouce par mille, à peu près à moitié chemin entre Sa'sa' et El-Qonaîtrè, un peu au nord du tracé de la route. Droit au sud de Harfah, sur la route même, est inscrite *El-Khureibeh*, qui est peut-être une déformation de *El-Oureînîbè* ; à cette localité paraît correspondre le *Khân de Kereimbè*, que Berggren (*Guide*, p. 492) signale justement entre Sa'sa' et El-Qonaîtrè, et que la carte de Robinson marque ainsi sur la route même : *Khân Kereimbè*². Il est possible que l'écart phonétique qu'on constate avec la forme de notre auteur ; الارينبه, provienne de la confusion à laquelle prête le *qûf*, prononcé comme un simple *hamza* dans les dialectes

1. Ou mieux : *No'rân*.

2. Je pense que ce pourrait être l'espèce de fortin *El-Harnbi* marqué, avec un signe de doute, à l'ouest-ouest-sud de El-Khureibeh, sur la carte de M. Stubel. Cf. plus bas, pour la forme du nom, la variante اربة, donnée par un manuscrit de Khalîl edh-Dhâherî.

syrien et égyptien. Khalil edh-Dhâhery (*op. c.*, p. 120), décrivant le même itinéraire¹ énumère quatre relais de poste : 1° البريج; 2° القلوس; 3° الارينة; 4° نعران. Les n^{os} 1, 3 et 4 concordent exactement avec les n^{os} 1, 3 et 5 de notre document. L'étape de El-Qonaitrè est omise. Le n^o 2, قلوس, remplace Sa'sa', dont la position est parfaitement connue; je ne vois pas comment l'identifier; c'est un nom à retrouver sur le terrain, terrain très insuffisamment exploré jusqu'ici. Quant au n^o 1, البريج (*El-Bou-reïdj?*), Khalil nous fournit une variante intéressante, et peut-être exacte, de la graphie incomplète du n^o 1 de la relation; mais l'emplacement de la localité est également encore à retrouver.

Itinéraire du Pont de Jacob au Caire :

— Safed, où le sultan se rend après avoir dirigé ses bagages directement à El-Mounié (voir plus haut); il y visite le maqâm de Cheïkh Ni'ama et ordonne de réparer la forteresse²;

— Visite au maqâm de Cho'aïb (Yethro), qui était sur sa route³, en allant à :

— Kafr Kennâ — Nazareth — Laddjoun — Qâqoun — Djal-djoûlia — Ramlé — Soudouh — Gaza⁵ — Khân Yoûnès — Ez-Za'qa — El-'Arîch — Oumm el-Hasan — Qatia — El-Ghorâby (avec sebîl, citerne, mosquée, eiouân, khân) — El-'Aqoula — Es-Sâlehiyè (où le sultan avait construit une mosquée) — Bol-beïs — El-'Akracha... Le Caire.

1. De Damas à Safed, ce qui est précisément l'itinéraire du sultan Qâit-bây.

2. Variante اربنة.

3. A signaler l'arrivée à Safed, pour présenter ses hommages au sultan, de En-Nâsery (= Nâser ed-Din) Mohammed edh-Dhâhery en-Nechâchibî, nâdher des deux Harams de Jérusalem et d'Hébron, personnage dont Moudjîr ed-Din parle à plusieurs reprises (*op. c.*, pp. 624, 626, 653).

4. M. Gildemeister ne veut pas que ce soit le sanctuaire fameux de Hittin. Il a tort; car, bien que la relation ne mentionne ce point qu'après Kafr Kennâ et Nazareth, elle dit expressément, d'une façon rétrospective, que le sultan l'avait traversé en se rendant à ces villes (وَمَرَّ فِي طَرِيقِهِ).

5. Entre autres personnages venus pour le saluer il trouve là le naïb de Es-Salt (السليط), à corriger en السلط) et 'Adjloûn.

Je terminerai l'examen de cette intéressante petite relation, en y relevant l'emploi d'une expression qui vient pleinement justifier l'explication que j'avais proposée autrefois¹ pour le mot « came », de la langue franque des Croisés, en le considérant comme une transcription de l'arabe اقامات, اقامه, (i)qāmē, (i)qāmāt. L'auteur y parle à plusieurs reprises de l'*iqāmē* qui est offerte au sultan au cours de son voyage par tel ou tel personnage. Dans deux de ces passages² on voit nettement qu'il entend par là des provisions de bouche. dont il énumère même les principales : du sucre, du *halouz*, des pastèques d'été, de l'eau du Nil. L'*iqāmē* constituait donc une véritable collation, les « viandes » de la *Chronique du Templier de Tyr*. On remarquera qu'ici, le mot est employé au singulier, ce qui justifie pleinement la transcription médiévale « came », et supplée au silence des lexiques que j'avais signalée en ce qui concerne l'emploi du singulier dans cette acception.

§ 46.

Itinéraire d'un pèlerin français du XIV^e siècle de Damas à Naplouse.

M. Omont a fait connaître dans la *Revue de l'Orient latin* (III, p. 457) un intéressant fragment contenant l'itinéraire d'un pèlerin français anonyme, du XIV^e siècle, qui décrit la route suivie par lui pour aller de Damas à Naplouse. La section de Damas au Jourdain et au lac de Tibériade mérite d'être comparée à la section correspondante de l'itinéraire de Qâit-bây que j'ai étudié dans le paragraphe précédent. L'objectif est sensiblement le même, mais il semble que la voie choisie soit différente.

1. *Études d'archéologie orientale*, vol. I, p. 144. Cf. *Recueil*, vol. II, p. 239.

2. P. 24 : وفيه حضرت اقامة من المقر السيفي الامير يشبك الدوادر الكبير اعز الله ; et, plus bas, même page : وحضر بها اجد ابن طقيش شيخ نوى وصحبته اقامة وبطيخ وغيره.

Débarqué à Beyrouth, notre pèlerin se rend en droiture à Damas où il arrive le 22 février 1383 (1382, vieux style). Il en repart le 24 et marque ainsi ses étapes :

1° — 24 février : au *Pont*, péage de 5 1/2 « drans » (dirhems); couche à *Melinha*;

2° — 25 février : au *Prat*, péage de 5 dirhems; dort au *Filz* (« al Filz »), et y paie pour « treuage », 2 dirhems;

3° — 26 février : passe par le *val de Galilée* et paie au *Pont* 3 dirhems; passe par les *bains de Vertu* « chaus comme feu et sales » se jetant dans le lac de Tibériade; va à l'*église de Saint-André*, où eut lieu le miracle de la multiplication des cinq pains d'orge et des deux poissons; au *lac de Tibériade*; à la ville de *Tibériade* où il s'arrête et paie 3 dirhems;

4° — 27 février : va au *mont Thabor* et paie 1 dirhem; à *Nazareth*, où il paie 32 dirhems, dont 20 pour cette ville et 12 pour un château de *Cafaca*;

5° — 28 février : va à *Guini* (Djenîn)¹, où il paie 12 dirhems, et (en plus?) 9 dirhems qu'on lui a extorqués « je ne sçay pour quoy », ajoute-t-il.

6° — 1^{er} mars : va au lieu où fut « décolé » saint Jean-Baptiste (Sébaste), et de là à *Naplouse* où il paie 3 1/2 dirhems...

Là, s'arrête le fragment, malheureusement.

La dernière section de l'itinéraire comprise entre Tibériade et Naplouse n'offre pas de difficulté. Seul, un point peut prêter à quelque doute; c'est celui du « chastel » de *Cafaca*. M. Omont l'identifie avec *Kefr Kenna*, au nord-est de Nazareth. Peut-être a-t-il raison. On peut trouver, toutefois, que *Kefr Kenna* est bien en dehors de la route; l'on ne s'explique guère un pareil détour, à moins d'admettre que ses guides le lui aient fait faire pour avoir l'occasion de le faire rançonner une fois de plus. On pourrait se demander s'il ne s'agirait pas plutôt de *Kefr Sabt* ou de *Kefr Kama*, par lesquels, ou à proximité desquels il avait dû

1. Remarquer la façon dont le nom est transcrit; l'emploi du *gu* dur pour rendre le *djim* semblerait indiquer que le truchement de notre pèlerin était d'origine égyptienne.

passer en allant de Tibériade au Thabor, ou bien de *Iksdl*, qui est justement entre le Thabor et Nazareth.

La partie de l'itinéraire comprise entre Damas et le Jourdain est, au contraire, très difficile à déterminer. M. Omont a proposé de reconnaître, dans le Pont du n° 1, le Pont de Jacob, et, dans Melinha, gîte d'étape situé au delà, Mòh el-Hima, petit ouady au sud-est de Tell es-Sandjaq, dans l'est de Safed. A ce compte, notre pèlerin aurait suivi la même route que le sultan Qâit-bây près d'un siècle plus tard. Je crois que la chose est matériellement impossible. Ce premier pont atteint par notre pèlerin le *jour même de son départ* de Damas et avant la halte de nuit, ne saurait être le Pont de Jacob; entre Damas et celui-ci il y a au moins deux bonnes journées de marche avec une halte de nuit intermédiaire. Ce premier pont doit être, à mon avis, cherché dans les environs immédiats de Damas. Il fait penser à celui dont parle, plus d'un siècle auparavant, Jacques de Vérone¹, pont de pierre qui était situé à 10 milles de Damas, et où se tenaient des gardiens chargés de percevoir le péage des caravanes. Jacques de Vérone allait en sens inverse, du Jourdain à Damas. Or, avant d'arriver à ce pont, il a passé par un grand village qu'il appelle *Melea* et qui est situé, dit-il, à deux petites étapes (*duas parvas dietas*) de Damas. Le nom de *Melea* rappelle quelque peu celui de *Melinha*, et les deux petites étapes de Jacques de Vérone pourraient, à la rigueur, correspondre à une grande étape de notre pèlerin. M. Rœhricht a identifié cette *Melea* avec la *Meleha* de Guillaume de Tyr et la *Mellâha* de nos jours sur le bord nord-ouest du lac de Hoûlé. La chose ne paraît pas démontrée, attendu que cette *Melea*, située selon Jacques de Vérone « in capite montis Galaad et Hermon », à l'endroit où commence la Syrie Damascène, semble plutôt devoir être cherchée à l'est du bassin du Hoûlé et du Jourdain. La question est d'autant plus obscure qu'il est difficile, d'après le texte assez embrouillé de la relation de Jacques de Vérone, de savoir s'il partit, en dernier lieu, du lac

1. *Rev. de l'Orient latin*, III, p. 290.

de Tibériade ou bien de Banias, et même, dans cette dernière hypothèse, s'il a suivi la route septentrionale bordant le pied de l'Hermon, ou la route plus méridionale passant par 'Ofâni et allant rejoindre, à la hauteur de Khoraièb, la route ordinaire — celle suivie par le sultan Qâit-bây — de Damas au Pont de Jacob.

En tout cas, le pont où notre pèlerin a franchi le Jourdain ne saurait être que le pont du n° 3, le pont du « val de Galilée », où il n'est arrivé que le 26 février, après avoir successivement couché à Melinha et au Filz.

Cela nous donne les deux journées de marche, minimum nécessaire pour atteindre le Jourdain quand on vient de Damas. La question est de savoir quel est au juste ce pont. En somme, il y avait, et, il y a encore, trois routes principales, allant de Damas à la vallée du Jourdain, ou, plus exactement, aux trois sections du Jourdain supérieur : au nord du lac de Hoûlé (complexe d'affluents qui donnent naissance au Jourdain); au sud de ce lac; au sud du lac de Tibériade. Elles aboutissent, en procédant du nord au sud : la première à Bâniâs; la seconde au Pont de Jacob; la troisième au Djisr es-Sidd. Laquelle a prise notre pèlerin?

En faveur de la première on pourrait indiquer la grande ressemblance du nom de son gîte d'étape, le *Filz*, avec celui de 'Ain *Fit*, au sud et tout près de Bâniâs; mais il faut remarquer que cette route est passablement plus longue que les autres, quand on a, comme notre pèlerin, Tibériade pour objectif; et puis, il serait excessif de considérer la vallée au nord du Hoûlé comme le « val de Galilée »; enfin, il serait assez surprenant que notre pèlerin fût allé coucher à la petite localité insignifiante de 'Ain *Fit* de préférence à une ville de ressource telle que Bâniâs.

La seconde route serait beaucoup plus vraisemblable *a priori*; mais il est impossible, entre Damas et le Pont de Jacob, d'identifier avec les localités existantes une seule des étapes mentionnées par le pèlerin.

Reste la troisième, celle qui aboutit au Djisr es-Sidd, non loin du point où le Jourdain émerge du lac de Tibériade;

on est bien là « dans le val de Galilée », à la naissance du vrai Ghaour. Cette route passe par *Fiq* (à l'est du lac de Tibériade), où il serait bien tentant de reconnaître le *Filz*¹ de notre pèlerin. Le *Prat*, mentionné avant Filz, pourrait, dans ce cas, correspondre au Tell el-*Faras*. Resterait à retrouver, en remontant vers Damas, le premier gîte d'étape *Melinha*, puis le pont à péage. Le pont est peut-être celui, très important, de El-Kisoué, sur la route du Hâddj, à environ 15 kilomètres au sud de Damas; le chemin allant à *Fiq*, *via* Tell-el-*Faras*, se détache de la route du Hâddj, à environ 6 kilomètres au sud d'El-Kisoué. En évaluant la première étape de Damas à 8 ou 9 heures, ce qui est raisonnable, et en suivant cette direction, on serait conduit à placer *Melinha* vers Tell-Shaqhab ou Tell-Mer'i. Ce dernier nom, je l'avoue, ne présente qu'une analogie lointaine avec celui de *Melinha*; il n'est pas impossible cependant qu'il s'y cache en partie.

Cette troisième route, très directe, était tout aussi usitée que les deux premières. C'est celle que décrit, entre autres Qodâma² :

« La route directe³ de Damas aux montagnes⁴ du Jourdain passe par Al-Koswa, 12 milles; Djâsim, 24 milles; Afik, 24 milles; Tabaryya, 6 milles ».

Si tel a bien été l'itinéraire suivi par notre pèlerin, s'il a franchi le Jourdain non pas au Pont de Jacob mais au Djisr es-Sidd, ce n'est plus au nord, mais au sud de Tibériade entre Djisr es-Sidd et cette ville, qu'il faut chercher les « Bains de Vertu » et

1. Peut-être prononcé *Fî* (comme « fils »). Or, *Fiq* se prononce *Fî'*, avec l'élimination du *q* si fréquente en Syrie, et aussi en Égypte (j'ai relevé plus haut un indice tendant à faire croire que le truchement de notre pèlerin devait être d'origine égyptienne).

2. De Goeje, *op. c.*, vol. VI, p. 167 (p. 249 du texte arabe).

3. الطريق المستقيم.

4. Le texte porte, en effet, جبال, « montagnes »; mais les « montagnes du Jourdain », sont invraisemblables. Je ne doute pas que la leçon primitive devait être جند, « district »; le *djound el-Ordoun*, ou « district du Jourdain », est une expression consacrée, qu'on retrouve plus loin (p. 188) employée par Qodâma lui-même (cf. Yâ'qûby, p. 327). Un copiste aura, d'abord, altéré graphiquement جند en جبل; puis, un autre, renchérissant sur cette première faute, on aura tiré logiquement la forme plurielle جبال.

l'église de Saint-André. Les Bains de Vertu répondraient parfaitement à la célèbre source thermale, située au sud de Tibériade, sur le bord du lac. Quant à l'église de Saint-André, surtout avec le souvenir évangélique qui y est rattaché, on pourrait la chercher du côté du Hadjar en-Nasâra (les *Khamsé khoubzât*, « les cinq pains »), entre Tibériade et Hittin. Cette légende a été très flottante dans ces parages ; elle pouvait, à l'époque de notre pèlerin, avoir été déviée encore plus au sud. Ne voyons-nous pas déjà, un siècle plutôt, Jacques de Vérone (*l. c.*, p. 279), placer Bethsaïda, la « ville d'André » au débouché du Jourdain *sortant du lac de Tibériade*?

§ 47.

Gezer et ses environs; nouveaux relevés.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a bien voulu, sur ma demande, charger le P. Lagrange de faire un relevé détaillé de l'emplacement de la ville de Gezer, découvert autrefois par moi, en vue, surtout, de déterminer la position exacte des inscriptions hébraïques et grecques gravées sur le rocher et fixant la limite sacrée qui entourait la ville. Le P. Lagrange, assisté de ses excellents collaborateurs, s'est acquitté de cette tâche avec le soin qu'on était en droit d'attendre de lui, et il m'a envoyé sur le résultat de ses recherches un rapport accompagné de nombreux documents graphiques que je reproduis ci-dessous. Le tout forme, comme on le verra, un important supplément aux observations présentées plus haut (pp. 116 et suivantes) et permettra d'étudier désormais sur une base certaine les diverses questions archéologiques très importantes soulevées par les inscriptions bilingues de Gezer.

La triangulation faite au théodolite et contrôlée par des chaînes directs, rectifie sur nombre des points les données topographiques établies en 1875 par la mission anglaise des Royal Engineers.

La recherche de nouveaux textes similaires n'a pas donné de

résultat. Mais il appert d'indications recueillies de la bouche des fellâhs de la région qu'il doit en exister d'autres encore, et l'on peut conserver l'espoir de les découvrir un jour en reprenant l'exploration du terrain.

J'ai cru devoir faire figurer dans cet ensemble la vue photographique d'un ancien sépulcre très curieux, de la nécropole de 'Amouâs, dans la région de Gezer. Ce sépulcre, construit en pierres de taille et voûté en plein cintre, présente de frappantes analogies avec un ancien sépulcre juif de Lydda que j'ai étudié en détail ailleurs¹, et où j'ai découvert une grande épitaphe gréco-juive contenant entre autres, le nom de *Alkios*, identique à celui qui se lit dans les textes bilingues de Gezer.

GEZER ET SES ENVIRONS

Légendes des planches III, IV, V, VI.

PLANCHE III. — Tell Djezer et ses environs; plan détaillé au 1/15.000 : A, B, C, D, inscriptions découvertes par M. Clermont-Ganneau en 1874 et 1881; E, inscription découverte par le P. Lagrange en 1898.

PLANCHE IV. — Nos 1, 2, 3 : coupes H-A, E-A et H-E (voir diagramme n° 4);

N° 4, diagramme d'ensemble : lignes d'orientation. Les inscriptions A, C, D forment un alignement sud-ouest, nord-ouest $\approx 32^\circ/160^\circ$, sur 510 mètres environ de longueur. Cet alignement semble prolongé au nord-ouest par un texte vu jadis par Cheikh Ahmed Hamdallah, de Qoubâb, mais que lui-même n'a pu retrouver (il était, dit-il, à fleur de sol et ressemblait au texte C); peut-être est-ce celui signalé par M. le Dr Chaplin aux ingénieurs de Survey (Palest. Expl. Fund, *Quart. Stat.*, p. 75-76), et dont on ne voit pas très exactement la situation. La position hypothétique en est indiquée, sur la planche III, par un point d'interrogation, à environ 300 mètres au nord-ouest de l'inscription D;

N° 5, inscription D; dessin du P. Delau;

N° 6, inscription C; hauteur moyenne des lettres 0^m,18, longueur totale 0^m,90. Le texte paraît avoir été gravé dans l'angle d'un pressoir brisé; en tout cas, la façon dont le bloc de rocher est cassé montre qu'il ne présente aucune forme de cartouche et qu'il n'a pas été ainsi taillé pour recevoir l'inscription;

N° 7, croix gravée à 100 mètres environ au nord-est de l'inscription A, sur un rocher plat, à côté d'un pressoir; elle offre les mêmes particularités de taille que les inscriptions E et C.

PLANCHE V. — N° 1. — Vue de Tell Djezer.

1. Clermont-Ganneau, *Archæological Researches in Palestine*, vol. II, p. 342.

N° 2. — Vue de l'inscription E¹.

N° 3. — Vue d'un ancien sépulcre à 'Amouàs.

PLANCHE VI. — N° 1. — Chapiteau de Mousa Tali'a².

N° 2. — Vue de Tell Djezer (partie occidentale).

N° 3. — Tell Djezer vu de Cheikh Dja'bàs.

N° 4. -- Stèles (?) à l'est du Ouély de Tell Djezer.

LETTRE DU R. P. LAGRANGE A M. CLERMONT-GANNEAU

Jerusalem, le 28 mars 1899.

Monsieur le Professeur,

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a bien voulu me charger, sur votre demande, d'un nouvel examen des inscriptions-limites de Gezer. Le but de notre recherche était nettement déterminé : 1° fixer d'une manière très précise la situation du texte nouvellement découvert; 2° déterminer son rapport avec le Tell Djezer d'une part, et les textes relevés par vous d'autre part; 3° essayer de calculer les deux points nord et ouest qui complèteraient le *migruch*; 4° rechercher de nouveaux textes.

J'ai entrepris cette étude pendant les journées du 30 et du 31 janvier, passées sur le terrain avec les PP. Vincent, Delau et Savignac. Les opérations au théodolite et les relevés sont du P. Vincent.

La localisation du texte sud eût été facile et n'eût exigé que peu de travail, s'il n'eût été nécessaire de vérifier l'orientation du Tell donnée avec quelque divergence dans la grande carte et dans le plan spécial du *Survey*. Nous avons donc dû procéder à une nouvelle triangulation au théodolite. Pour abréger le travail, la base a été empruntée à l'échelle de la grande carte et choisie entre le village d'*El-Latroïn* et *Cheikh Mousa Tali'a*.

Quand le texte E (voir le diagramme) eut été rattaché à cette base, le triangle ECH a été construit par une visée directe sur le sommet de l'ouély *Mohammed el-Djezary* (H) et au moyen d'un jalonnement préalablement établi le long de la ligne EC. Le point C a été choisi parce que, le texte étant encore en place, il offrait encore plus de garanties comme point de fermeture. Les difficultés que nous ont créées les fellahs nous ont obligés ensuite à renoncer au jalonnement, et les deux autres lignes ont été mesurées en se dirigeant seulement à la boussole sur des repères naturels déterminés au point de départ.

En l'absence d'une chaîne d'arpentage, les mesures ont été prises au décamètre, avec les précautions voulues. Ces mesures ont complété les indications nécessaires pour donner les coupes prises sur chacun des côtés du triangle.

Voici les mesures trouvées par l'arpentage : longueur de la ligne EC, 2,225 mè-

1. En plus de la photographie d'après laquelle a été exécuté ce fac-similé, il a été pris de l'inscription E un estampage que le P. Lagrange n'a pu encore m'envoyer.

2. C'est la photographie du chapiteau dont j'avais donné plus haut (p. 124), de simples croquis.

tres; de la ligne CH, 2.210 environ (la mesure prise directement entre AH est de 2.293 mètres); de la ligne HE, 2.580 mètres.

Voici les mesures au théodolite : EC, 2.232 mètres (EA, 2.180); HE, 2.175; HA, 2.035. La mesure de la ligne EC, à l'arpentage, cadre exactement avec la longueur calculée au théodolite; pour les deux lignes HC (HA) et HE, l'écart étant un peu sensible, le plan détaillé a été dressé uniquement d'après les données du théodolite. L'écart du métrage doit être attribué au défaut du jalonnement précis le long de ces lignes et aux nombreux accidents de terrain.

Le remplissage du plan a été fait par cheminement à la boussole, mais ce travail n'a pu être achevé entre *Dja'bas* et *Abou Choucheh*, car le levé assez compliqué de ce massif de collines eût exigé un temps considérable qu'il valait mieux consacrer à l'étude des autres côtés du *migrach*. Nous croyions, d'ailleurs, alors que cette partie était dessinée en détail dans le plan du *Survey*. Pour le même motif, le croquis du village d'Abou Choucheh, tel qu'il est donné sur le plan, n'a pas été mesuré.

L'orientation du Tell est bien en réalité d'ouest en est.

La détermination des points extrêmes nord et ouest est subordonnée à la connaissance du point précis, choisi comme centre dans le tracé de la limite, ou peut-être à la disposition des murs de la ville. Cependant, à l'aide des éléments déjà acquis, il est possible d'inférer que les points cherchés peuvent être avec l'ouély dans un rapport analogue aux points A (extrême est, à peu près certainement) à E (extrême sud, seulement probable). Des angles, calculés en conséquence, ont placé le point nord assez près d'un sentier qui va de *'Ain Yerdek* à *El-Barriyeh* et l'occidental dans la direction de *'Aqir*. Bien que ces deux points soient au milieu des cultures, ils ne dépassent pourtant point la ligne extrême des derniers îlots de rocher à fleur de sol.

C'est là que nous avons cherché, mais il nous a été impossible de découvrir aucune inscription nouvelle. Ahmed Chattat, que vous aviez employé autrefois, a conservé le souvenir d'un texte qui serait plus à l'ouest, quoique rapproché du point D. Il l'a cherché inutilement avec le cheikh Ahmed Hamdallah, de Koubâb, qui prétendait le connaître, mais sans succès, quoique nous n'ayons épargné ni les étrennes, ni les promesses. De même à l'ouest, les fellahs ne connaissent rien, et quoique notre nombre ait facilité la division du travail, les rochers sont demeurés muets.

Comme vous aviez des photographies des points A, B et C, je me suis borné à D, à peu près impossible à photographier, à cause de la courbure de pierre. Au point E, une distraction a été cause de l'effet lamentable que produisent deux clichés sur une plaque¹.

L'inscription C ne présente pas une boucle qui figure dans les *Archaeological Researches*². La lecture n'en demeure pas moins un mystère. Il semble, d'après

1. Accident réparé depuis, par la prise d'un nouveau cliché (gravé pl. V, n° 2). — C. C.-G.

2. Vol. II, p. 229. — Comme je l'ai fait remarquer (*ib.*, p. 258, note), cette boucle, qui figure dans le croquis de M. Lecomte, n'existe pas, en réalité, sur l'original

le mouvement des lettres, qu'il y a deux mots en sens inverse. En regardant vers l'ouest, on lit les trois lettres du milieu נגנ, les deux dernières ayant été ornées d'appendices, peut-être pour leur donner un sens en lisant en regardant l'est : נגנ א'. Toutefois, la gravure est plus égale que je ne l'indique par le pointillé, qui ne doit être pris que comme une explication de ma pensée.

En constatant la distance de 2.232 mètres pour EC, j'ai été frappé de la coïncidence presque absolue avec les 4.500 coudées (?) d'Ézéchiel (xlvi, 10). Ce texte a, il est vrai, un objet différent; mais aurait-il inspiré notre distance, ou aurait-il été emprunté à un usage préexistant? Tels sont, Monsieur le Professeur, les résultats de notre recherche. Ils sont moins complets que je ne l'aurais désiré. Peut-être pourrions-nous satisfaire à vos *desiderata*, si vous voulez bien nous les faire connaître, par une nouvelle vérification.

Veuillez agréer, etc.

Fr. M.-J. LAGRANGE, *des Fr. Pr.*

§ 48.

Création d'un fonds spécial pour l'acquisition d'antiquités.

Je crois devoir reproduire ici une lettre par laquelle j'ai saisi l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres d'un projet qui, sous plus d'un rapport, intéresse l'archéologie orientale.

La Commission des travaux littéraires, à l'examen de laquelle ce projet a été envoyé, a émis un avis favorable sur l'espèce qui m'a fourni le point de départ de ce projet. J'ai cédé, avec son agrément, au Cabinet des Antiques de la Bibliothèque nationale, le petit monument dont M. le Dr Lortet avait bien voulu m'autoriser à disposer en vue de cette combinaison, et j'ai mis à la disposition de l'Académie la somme de deux cents francs repré-

dont j'ai exécuté dans le temps un excellent estampage. Le fac-similé que j'ai pris soin de faire graver en face du croquis en fait foi d'ailleurs. — C. C.-G.

1. L'hypothèse est ingénieuse. mais elle me paraît difficile à concilier avec les réalités paléographiques. Après nouvel examen de mon ancien estampage, je me demande si la troisième lettre ne pourrait pas être, à la rigueur, un *rech*; le trait horizontal inférieur est peu profondément marqué et est peut-être plus ou moins accidentel. Dans ce cas, nous serions conduits à une lecture גרדא, « garde, gardien », sens qui serait assez bien en situation, car on comprend que le tracé de la limite, quelle qu'en fût, du reste, la véritable nature, ait pu être l'objet d'une surveillance de la part de postes de garde chargés de la faire respecter. — C. C.-G.

sentant le bénéfice de cette opération. Reste maintenant à trancher, pour l'avenir, la question de principe. Je me plais à espérer que notre Compagnie ne refusera pas d'entrer résolument dans la voie qui lui a été ouverte par la décision de sa Commission et dans laquelle le premier pas est fait aujourd'hui. En tout cas, je pense qu'il ne sera pas inutile de porter la question devant ceux de nos lecteurs qu'elle peut intéresser.

Paris, le 13 février 1899.

Monsieur le Président et cher confrère,

J'ai eu l'honneur de communiquer, vendredi dernier, à notre Compagnie, un sceau à légende phénicienne archaïque, recueilli en Syrie par M. le Dr Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon, qui avait bien voulu le soumettre à mon examen¹. Comme je l'ai indiqué dans ma notice, il résulte de cet examen que ce petit monument présente un intérêt exceptionnel pour l'onomastique sémitique en général, et pour l'onomastique biblique, en particulier, tant par les questions qu'il soulève que par celles qu'il résout. Il serait, en conséquence, souhaitable qu'il vînt prendre place dans nos collections publiques d'antiquités. Tel est, du reste, l'avis de notre savant confrère, M. Babelon, qui a bien voulu m'assurer que le Cabinet des Médailles et Antiques serait prêt à en faire l'acquisition moyennant une somme de 200 francs.

Sur ces entrefaites, M. le Dr Lortet m'a écrit pour me dire que, puisque cette gemme me paraissait être intéressante, il se faisait un plaisir de me l'offrir. Je lui ai répondu pour le remercier de son offre gracieuse, en ajoutant, toutefois, que j'éprouvais quelque scrupule à l'accepter, vu la valeur matérielle assez considérable attribuée au petit monument. Il m'a répondu qu'il n'en persistait pas moins dans ses intentions libérales.

Dans ces conditions, ma première idée avait été de faire purement et simplement hommage du monument au Cabinet des Médailles et Antiques, au nom du Dr Lortet. Mais, à la réflexion, une autre idée m'est venue que je désirerais soumettre à notre Compagnie, tout à fait d'accord, d'ailleurs, avec le Dr Lortet, qui s'y est rallié très volontiers et m'a laissé libre d'agir à ma guise pour la réaliser, si elle est réalisable.

La voici, en deux mots :

J'ai l'honneur d'offrir à notre Compagnie, de la part de M. le Dr Lortet, le sceau en question, mais à une condition. Notre Compagnie ne formant pas de collections archéologiques, je lui demande, en même temps, de vouloir bien se dessaisir du monument en faveur du Cabinet des Médailles et Antiques, non pas à titre gracieux, mais contre le paiement de la somme de 200 francs à laquelle a été évalué l'objet. La somme touchée serait consacrée par nous à former le premier noyau d'un petit fonds dont je rêve depuis longtemps la création : un

1. Voir plus haut, § 31, p. 147.

fonds de roulement permettant à l'Académie d'ouvrir à nos missionnaires archéologiques un crédit pour l'acquisition éventuelle, sur place, d'antiquités destinées à nos collections nationales, et de répondre ainsi à un besoin qui n'a pas encore reçu satisfaction. Nos Musées sont, en effet, organisés de telle façon qu'il leur est interdit par leurs règlements de procéder à des arrangements de ce genre qui, seuls, cependant, pourraient les mettre en état de lutter avantageusement contre la concurrence, chaque jour croissante, des établissements similaires de l'étranger. L'institution récente de la Caisse des Musées ne leur donne pas, à cet égard, plus de latitude; si leurs ressources s'en trouvent augmentées, il ne leur en faut toujours pas moins attendre trop souvent que la montagne vienne à eux; d'où, le double inconvénient d'acquisitions à la fois rares et chères. Ce principe des acquisitions sur place et à bon compte, par les soins de nos missionnaires scientifiques, est, pourtant, appliqué avec profit par d'autres établissements de l'État, tels que le Muséum d'Histoire naturelle.

En attendant le jour, peut être lointain, où on se décidera à l'étendre au recrutement de nos collections archéologiques, j'estime qu'il y aurait quelque chose à faire dans ce sens et je me demande s'il n'appartiendrait pas à l'Académie de suppléer, dans certains cas, au manque forcé d'initiative de la part de l'État.

J'ai déjà obtenu de notre Compagnie, — qu'il me soit permis de le rappeler, — qu'elle voulût bien tenter cette expérience, et, dans plusieurs circonstances, celle-ci a parfaitement réussi. C'est grâce à elle, par exemple, que nous avons pu, dans ces dernières années, assurer au Louvre, paralysé par l'étroitesse de ses règlements, la possession de monuments de premier ordre : les stèles araméennes de Neirab, un riche mobilier funéraire archaïque de Crète, le cippe nabatéen de D'meir, la grande inscription phénicienne de Larnaka.

Dans ces diverses négociations, l'Académie a pris résolument l'initiative, supporté les frais et couru les risques d'une acquisition chanceuse, de la sortie de l'Empire Ottoman, du transport, etc.; le Louvre lui a remboursé ses dépenses et est ainsi devenu, à peu de frais, possesseur de précieux monuments dont, pour plusieurs, l'équivalent n'existe jusqu'ici dans aucun autre Musée d'Europe, et qui, sans cette intervention, ne fussent certainement jamais entrés dans ses galeries.

Malheureusement, ces sommes momentanément distraites de certains fonds de l'Académie à affectation spéciale, ont dû, comme de juste, y être reversées; à la prochaine occasion, il serait nécessaire de plaider à nouveau et, peut-être, avec moins de succès, en faveur de cette combinaison consentie à titre exceptionnel. Ce qu'il faudrait, c'est que l'exception devint la règle, c'est que nous eussions à notre disposition les éléments d'un fonds propre, spécialement réservé à des opérations de ce genre, un fonds dont le capital même, et non pas seulement les intérêts, serait intégralement dépensé selon les besoins et, en même temps, reconstitué au fur et à mesure par les remboursements de l'État, sous forme d'acquisitions, au prix coûtant, par ses Musées et établissements assimilables.

J'irais même plus loin dans cette voie, s'il ne me fallait tenir compte d'objections que je prévois, mais qui, je n'hésite pas à le déclarer, ne me touchent guère pour ma part, persuadé que je suis d'être inspiré par les véritables inté-

rêts de la science et d'agir au mieux de ceux de notre pays. J'admettrais le principe de majoration des prix, majoration très minime, d'ailleurs, et laissée à l'appréciation même et à la discrétion des établissements intéressés. Cela permettrait d'accroître d'autant ce fonds et d'augmenter ainsi les ressources dont il serait fait, par nos soins, un si bon emploi, tout en parant aux déchets inévitables dudit fonds; il faut, en effet, compter avec les opérations manquées dont nous serions seuls à supporter les conséquences pécuniaires. Cette légère majoration représenterait, en quelque sorte, une prime d'assurance contre les risques inhérents à ce mode d'action.

Telle est, en quelques mots, Monsieur le Président et cher confrère, l'économie générale du projet que j'ai l'honneur de vous soumettre, en vous priant de vouloir bien consulter notre Compagnie sur la possibilité de la mettre à exécution. Le modeste bénéfice réalisé par l'Académie, grâce à la libéralité de M. le Dr Lortet, pourrait être, si nous le voulons, la première graine, bien petite graine, sans doute, mais d'où sortiront peut-être un jour, pour nos Musées, de riches épis. La combinaison reviendrait, en définitive, à celle-ci : prendre de l'argent à l'État, pour en faire, à son bénéfice, un meilleur emploi qu'il ne peut le faire lui-même, lié, comme il l'est, par ses propres règlements. Sans lui demander d'avances, sans toucher, d'autre part, à nos ressources qui ont d'autres attributions, nous arriverions, en quelque sorte, à lui forcer doucement la main, en créant à son profit un fonds initial à alimentation pour ainsi dire automatique.

Notre Académie a toute qualité pour prendre cette position vis-à-vis de l'État; c'est un intermédiaire qui, en raison même de sa personnalité morale, est au-dessus de tout soupçon, et, en raison de sa composition, présente toutes les conditions requises de compétence. La Commission qu'elle nommerait pour administrer le fonds de crédit ouvert aux missionnaires archéologues en vue d'acquisitions éventuelles sur place, devrait comprendre, d'ailleurs, en première ligne, ceux de nos confrères qui, appartenant aux établissements de l'État intéressés à la combinaison, sont le mieux à même d'en connaître et d'en faire connaître les besoins, de nous éclairer sur l'aptitude individuelle des missionnaires auxquels il conviendrait d'accorder notre confiance, de fournir à ceux-ci les instructions nécessaires, etc.

Agréez, etc.

§ 49.

Jéhovah, Seigneur du Sinaï.

הרים גדלו כפני יהוה זה סיני כפני יהוה אלהי ישראל

« Les montagnes ont vacillé¹ devant Jéhovah, ce Sinaï (lui-même) devant Jéhovah, dieu d'Israël. »

Telle est la traduction traditionnelle de ce fameux verset du

1. Ou bien, peut-être, « se sont abaissées », en interprétant גדול par גָּן ?

Cantique de Déborah¹, qui n'est pas sans présenter une notable obscurité.

On a proposé de considérer tout bonnement les deux mots זה סיני, « c'est le Sinaï », comme une glose qui se serait glissée anciennement dans le texte. C'est peut-être se tirer d'embarras à trop bon compte. M. Grimme² met en avant une autre solution. S'appuyant sur des considérations métriques qui paraissent bien incertaines, il élimine du texte le premier יהוה, et propose de comprendre ainsi :

« Es wankt' der Fels vor Sinaïs Herrn, vor Jahves Nah'n, vor Israels Gott. »

Il considère זה סיני *Zeh Sinaï*, « celui de Sinaï, » comme un véritable nom spécifique de divinité, une sorte de ذو سينا, *Zhou-Sinu*, analogue au dieu nabatéen דו שרא, *Dou-Chara*, « Dusares ».

Point n'est besoin, il me semble, de recourir à d'aussi fortes corrections; une simple modification de ponctuation³ permet d'obtenir un sens très plausible — il suffit de supprimer l'*atnah* massorétique [^] sous le premier יהוה; on a ainsi :

« Les montagnes ont vacillé

A) devant Jehovah, seigneur du Sinaï, B) devant Jehovah, dieu d'Israël. »

Les deux membres de phrase A et B offrent, de cette façon, un parallélisme rigoureux, qui explique à merveille la répétition du nom de Jehovah. *Zeh Sinaï*, « le Seigneur du Sinaï », n'est plus qu'un simple surnom de Jehovah, surnom bien en situation, étant donné l'habitat primitif du dieu sur la montagne sainte. L'image serait très conséquente; ce seraient, en somme, toute les autres montagnes humiliées devant celle du Sinaï dans la personne de Jéhovah son dieu, et non pas toutes les montagnes y compris le Sinaï. On voit la nuance.

Le vocable similaire de *Dusares* est à considérer, lui aussi, comme étant originairement un surnom du dieu nabatéen dont le

1. Juges, v, 5. Cf. Psaumes, LXVIII, 9.

2. Zeitschr. der d. morgenl. Gesellsch., 1896, p. 573.

3. Il va de soi que la ponctuation serait à modifier d'une façon analogue dans le passage parallèle des Psaumes.

véritable nom spécifique est encore à trouver¹. Comme je l'ai montré ailleurs², le *Zeus Saphathenos*, le dieu du Safâ, appartient à la même famille de vocables géographiques; il nous cache un שפא 77, *Dou-Sapha* nabatéen dont le nom spécifique est, également, encore à trouver.

§ 50.

Gath et Gath-Rimmon.

Les fouilles si intéressantes entreprises par M. Bliss à Tell Zakariyâ ont été négatives en ce qui concerne l'identité supposée de Gath avec cette localité. Celles qu'il vient d'entamer à Tell es-Sâfi seront-elles plus concluantes en ce qui concerne ce point? En attendant, la question reste ouverte, avec toutes les solutions hypothétiques très divergentes qu'on en a proposées et qui sont légion. Dans le nombre il en est une qui n'a guère fait fortune, car elle n'est même pas citée dans les derniers ouvrages où la question est traitée avec autorité, et ce n'est qu'après être arrivé à cette conjecture en raisonnant de mon côté que je me suis aperçu qu'elle avait été déjà émise³, je ne sais au juste ni quand, ni par qui. Toute paradoxale qu'elle puisse sembler au premier abord, elle mérite peut-être tout au moins d'être examinée. L'introuvable Gath ne serait-elle pas, par hasard, tout simplement Beït Djibrîn?

Beït Djibrîn, l'antique Betogabra ou Eleuthéropolis, est certainement le site d'une ancienne ville très importante. Or, chose singulière, elle ne figure sous aucune forme dans la Bible; et, d'autre part, Gath a disparu de bonne heure de la tradition toponymique. Ne pourrait-on pas expliquer l'une par l'autre ces deux lacunes con-

1. *Recueil d'archéologie orientale*, vol. II, p. 375.

2. *Etudes d'archéologie orientale*, vol. II, p. 32. Je suis bien aise de dire, à ce propos, que M. Dussaud vient de rapporter tout récemment un bon estampage de l'inscription où j'avais cru reconnaître le nom d'un *Zeus Saphathenos*, et que cet estampage confirme pleinement ma lecture et, par suite, les conséquences que j'en avais tirées.

3. Je ne l'ai trouvée citée sommairement que par Fürst, *Hebr. Wærterb.*, 2^e édit., I, p. 277. Elle appartient peut-être bien à Hitzig.

cordantes et admettre qu'à un certain moment, Gath a changé son nom contre celui de Betogabra, exactement, comme plus tard, à l'époque grecque, Betogabra a changé le sien contre celui d'Éleuthéropolis? Gath, la patrie de Goliath le גִּבּוֹר, *gibbor*, « le géant », aurait pu être ultérieurement appelée *Betogabra*, בֵּית גִּבּוֹר, « la ville des géants ». Il faut, en se mettant à ce point de vue, remarquer deux choses : 1° le site de Morechat est placé tout près de Beït Djibrîn; 2° dans la Bible, cette ville de Morechat est appelée Morechat-Gath.

Cette hypothèse, je le sais bien, semble se heurter dès le premier pas à une objection absolument dirimante, et c'est peut-être pour cela que la critique en a fait si peu de cas jusqu'ici. L'objection c'est que l'*Onomasticon* distingue expressément Gath de Éleuthéropolis-Beït Djibrîn. Mais elle n'est peut-être pas aussi dirimante qu'elle en a l'air. Il résulte, en effet, des contradictions mêmes et des tâtonnements d'Eusèbe et de saint Jérôme qu'au fond, ils ne savaient pas au juste où placer la Gath biblique; les diverses identifications qu'ils nous en offrent n'ont guère plus de poids que celles de la critique moderne; ils font, eux aussi, de l'exégèse à leur manière, par conséquent leur témoignage diminue singulièrement de valeur.

L'*Onomasticon*, à propos de Gath, nous parle, d'abord, d'un très grand bourg appelé *Geththa* situé entre Antipatris et Iamneia; puis, d'un autre appelé *Geththim*. La tournure de la phrase et le fait même que l'auteur mentionne deux localités notoirement différentes nous montrent bien qu'il ne fait là, ce qui lui arrive souvent, qu'un simple rapprochement onomastique; il n'a nullement la prétention de faire une identification ferme. Ailleurs, il semble être mieux informé et dit formellement que la ville de Gath est encore aujourd'hui un bourg situé au 5^e mille d'Éleuthéropolis, sur la route de Diospolis-Lydda. Voilà qui se concilie assez mal avec ce qu'il a dit tout à l'heure. Mais voici qui constitue une contradiction flagrante, tout au moins pour ceux qui admettent — ce qui n'était peut-être pas le cas des auteurs de l'*Onomasticon* — l'identité de Gath et de Gath-Rim-

mon : dans un troisième passage Gath-Rimmon nous est présentée comme un très grand bourg à 12 milles de Lydda, sur la route d'Éleuthéropolis.

Saint Jérôme suit fidèlement Eusèbe dans ces diverses fluctuations. Et, alors même qu'il écrit pour son compte, on voit clairement qu'il n'était rien moins que fixé sur la position de Gath. Dans sa préface sur le prophète Jonas il parle « aliarum Geth urbium quæ juxta Eleutheropolim, sive Diospolim, hodie quoque monstrantur. »

Puis, ailleurs, dans son commentaire sur le prophète Michée, c'est une autre chanson ; Gath est un grand bourg situé sur la route d'Éleuthéropolis à Gaza.

Il est bien difficile de ne pas tirer de toutes ces contradictions la conclusion qu'Eusèbe et saint Jérôme parlent en gens qui ne savent pas et que, par conséquent, leurs témoignages ne sauraient peser d'un grand poids dans la balance. Ils peuvent donc être écartés sans inconvénient du débat pour laisser le champ libre à tout autre théorie que l'examen de données plus sérieuses pourrait suggérer.

Il est un témoignage, autrement grave, qui n'a pas encore été introduit dans la question¹. C'est celui qu'est venue nous fournir la carte mosaïque de Mâdebâ. Celle-ci nous montre tout près de Diospolis-Lydda, dans le sud-ouest — autant qu'on peut se fier à l'orientation très naïve de la carte, l'image figurée d'un bourg, accompagnée de cette légende : Γῆθ, ἡ νῦν Γίττα, πρὶν ποτὲ τῶν πέντε σατραπείων, « Geth, qui est aujourd'hui Gitta, autrefois une des cinq satrapies ». Voilà, au moins, qui est catégorique, et l'on s'étonne que l'*Onomasticon*, en quête d'identification, n'ait pas enregistré celle-là que lui offrait une tradition locale aussi formelle, car on a peine à admettre, vu la distance, qu'il ait visé cette localité dans la Gethrimmon qu'il place à 12 milles de Diospolis, encore moins dans le bourg situé à 5 milles d'Eleuthéropolis.

1. J'en ai pourtant indiqué succinctement la portée dans l'étude que j'ai consacrée à la mosaïque de Mâdeba (*Recueil d'archéologie orientale*, vol. II, p. 169).

A ne considérer que la mosaïque et en tenant compte de la distance, sinon de la position que celle-ci lui assigne, on serait tenté de voir dans cette Gitta la ville de Ramlé. Je sais bien que Ramlé passe généralement pour être de fondation arabe. Il est historiquement certain que le calife Omiade Souleimân a créé là une grande ville¹ dont l'importance a crû, avec le temps, au détriment de Lydda, et qui est devenue la capitale de la province de Palestine. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'y avait pas, auparavant, sur ce point très bien situé, un bourg avec un nom — ce bourg, ce serait justement la Gitta de notre mosaïque. Cette Gitta, autrement dite Ramlé, serait donc un candidat pouvant faire valoir des titres assez sérieux à l'identité avec la Gath philistine et, du coup, l'hypothèse de Beït Djibrîn se trouverait ruinée. Mais, d'autre part, il faut avouer qu'il serait bien malaisé de concilier cette identité avec les indications proprement bibliques qui tendent à assigner à la Gath philistine une position beaucoup plus méridionale.

La solution de la difficulté est peut-être celle-ci : Ramlé correspondrait bien à la Gitta de la carte, dont la donnée matérielle s'impose; ce qui s'impose moins, c'est la glose ajoutée par le document, glose qui nous présente cette Gitta comme la Geth ou Gath de la pentapole philistine — ça, c'est de l'exégèse, l'exégèse du temps, et nous savons, par celle de nos jours, ce qu'en vaut souvent l'aune. Cette Gitta ne serait-elle pas, par hasard, la Gath-Rimmon de Dan², que tout nous invite à distinguer de son homonyme la Gath philistine? Je suis frappé d'une chose, c'est de constater qu'une tradition juive assez ancienne³, mais qu'on n'a jamais prise au sérieux, prétend que Ramlé est Gath. Il est assez curieux de voir la conclusion à laquelle nous avons été conduits par une tout autre voie, recoupée ainsi par cette tradition, qui

1. Voir les passages des divers auteurs réunis dans *Le Strange. Palestine under the Moslems*, p. 303 et suiv.

2. Il suffirait, pour mettre l'*Onomasticon* à peu près d'accord sur ce point avec la mosaïque et avec la matérialité des faits topographiques, de corriger, dans le passage afférent (s. v. Γεθρεμμών) le chiffre des milles 12 en 2 (13' en 3').

3. Voir Schwarz, *Das Heilige Land*, pp. 91, 103.

n'est peut-être pas tant à dédaigner maintenant, à condition de la rectifier, elle aussi, en substituant Gath-Rimmon⁴ à Gath des Philistins.

Il ne faut pas s'étonner, d'ailleurs, d'une telle homonymie. Le nom de Gath semble avoir été très répandu² dans toute la Palestine. La Bible mentionne plusieurs autres villes de ce nom, dans des régions bien plus éloignées. Pour distinguer entre elles, on faisait souvent suivre le nom d'un déterminatif : Gath ha-Hepher, Gath-Rimmon. Peut-être en était-il de même pour la Gath philistine, et disait-on Gath-Morechat, comme on disait, nous le savons, Morechat-Gath.

De cette façon, le terrain se trouverait notablement déblayé. Gath-Rimmon³ étant fixée à Ramlé et les témoignages suspects de l'*Onomasticon* ramenés ainsi à leur juste valeur, la question de l'identité possible de Beït Djibrîn et de la vieille Gath philistine se poserait à nouveau, dans de meilleures conditions.

Je ferai remarquer, en terminant, que Beït Djibrîn répondrait aussi bien qu'aucun des nombreux sites mis en avant, aux quelques données purement bibliques que nous avons sur la position de Gath. Elle est bien située dans le groupe des villes connues : Socho, Adoullam, Marechah, Ziph¹. En outre, elle peut fort bien s'adapter aux conditions du récit de I *Samuel*, xvii, 1, 52. D'après ce récit, les Philistins, concentrés à Socho de Juda (Khîrbet Choueïké) en viennent aux mains avec les Israélites, dans la vallée de Elah (« vallée du Térébinthe », le Ouâd es-Sant);

1. Et elle ne les mentionne certainement pas toutes. Il devait y en avoir d'autres encore, que nous révéleront peut-être les documents assyriens et égyptiens. Cf. par exemple une *Ginti-Kirmil* dans une des tablettes de Tell el-Amarna, et les divers *Ganoutou* des textes hiéroglyphiques.

2. La chose peut s'expliquer par le caractère significatif de ce nom, *Gath* (*Gath*) semblant être la contraction d'une forme *Gannath*, *Gannah* (גַּת, גִּנָּה) « jardin ».

3. Il n'est pas impossible que le surnom de *Rimmon* ait eu quelque influence sur l'adoption du nom de *Ramlé*, nom en apparence purement arabe (« sable »). *L* et *n* s'échangent souvent dans les dialectes palestiniens, et la toponymie populaire, en Syrie comme ailleurs, a une tendance marquée à déformer les noms de lieux pour les ramener à des mots connus.

4. II *Chroniques*, xi, 8.

David tue Goliath, et les Philistins, mis en déroute, se sauvent en se repliant sur Ekron et sur Gath. On a voulu induire de là que Gath devait se trouver sur une ligne reliant Socho à Ekron, soit Choueiké à 'Aqer. Cette induction serait assurément exclusive de Beït Djibrin ; mais elle ne me semble pas juste. Je crois bien plutôt, et les termes mêmes du texte me paraissent pleinement justifier cette interprétation¹, que Ekron et Gath ne sont pas indiqués dans ce passage comme deux points situés dans le prolongement l'un de l'autre, mais bien, au contraire, comme deux points marquant l'extrémité de deux lignes divergentes. Les Philistins battus se replièrent, ce qui arrive souvent dans une déroute, dans *deux directions différentes*, en se divisant en deux corps : le premier corps sur Ekron, le second corps sur Gath, c'est-à-dire l'un au nord-ouest et l'autre, si l'on admet l'identité de Gath et de Beït Djibrin, au sud-sud-ouest.

§ 51.

Le tombeau de Dja'far, cousin-germain de Mahomet.

Les deux fragments d'inscriptions coufiques que je reproduis ici ont été gravés d'après des copies qu'a bien voulu me communiquer mon ami sir Charles Wilson. Celles-ci lui ont été données, au cours d'un voyage récent en Palestine, par un jeune officier

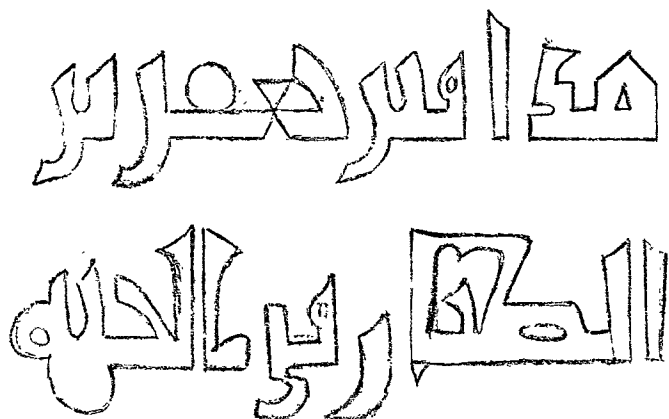


ture, Mehemed Nâzim, qui les avait fidèlement exécutées d'après les pierres originales découvertes par lui dans une fouille qu'il a pratiquée, il y a quelque temps, au lieu-dit Dja'far, à environ 16 kilomètres au sud de Karak, en plein pays de Moab.

1. יעד גת ועד עקרן. « et jusqu'à Gath et jusqu'à Ekron ».

Le premier fragment, en beau coufique fleuri, consiste simplement dans la formule courante بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ, « au nom du Dieu clément, miséricordieux », par laquelle devait débiter l'inscription, dont malheureusement il ne reste plus rien d'autre.

Le second fragment, au contraire, d'une écriture coufique plus sévère et plus archaïque, dont les formes accusent, à première



vue, la paléographie du ⁱⁱe siècle, présente, comme on va le voir, tout incomplet qu'il est, un intérêt exceptionnel, parce qu'il nous permet d'authentifier un des sanctuaires les plus anciens, un des souvenirs les plus glorieux de l'Islam à ses débuts, et une parole célèbre attribuée par la tradition à Mahomet lui-même.

Je le lis ainsi :

هذا قبر جعفر بن [أبي طالب]

الطيار في الجنة

« Ceci est le tombeau de Dja'far, fils de [Abou Tâleb...] qui vole dans le Paradis.... »

On voit immédiatement que nous avons là l'építaphe, je ne dis pas, bien entendu, contemporaine, mais commémorative — remon- tant, il est vrai, à une haute époque — d'un des héros de l'Islam, le

fameux Dja'far, frère de 'Ali et, par conséquent, comme celui-ci, cousin-germain de Mahomet. C'est ce qui met hors de doute le surnom caractéristique donné ici à ce personnage : *Et-Taiyâr fil-Djenné*, littéralement « le volant dans le Paradis ».

Voici, en quelques mots, le fait historique ¹ auquel se rapporte ce surnom, et qui est relaté avec plus ou moins de détails, par nombre de chroniques et de hadîths. Il s'agit du premier conflit qui mit aux prises les Byzantins et les musulmans. L'an 8 de l'hégire (629 J.-C.), une expédition musulmane commandée par Zeïd ben Hâretha, Dja'far ben Abou Tâleb et 'Abd Allah ben Raouâha, partit de Médine, au mois de djoumâda I^{re}, se dirigeant au nord, vers la Belqâ, l'ancien pays de Moab. Son objectif était El-Mechâref et Môté. La position exacte de la première de ces localités, où était adorée l'idole fameuse de Okaisir ², n'est pas connue; celle de Môté, au contraire, l'est parfaitement; c'est un point, portant encore aujourd'hui le même nom et situé à une lieue environ, au nord du lieu-dit Dja'far, sur la route menant à Karak, à une douzaine de kilomètres au sud de cette ville.

Les musulmans espéraient surprendre l'ennemi. Mais ils avaient compté sans leur hôte. Le vicaire byzantin Théodore, qui commandait le district, averti à temps, concentra rapidement ses forces et écrasa, près de Môté même, le petit corps expéditionnaire. Les trois chefs musulmans succombèrent l'un après l'autre, après une défense héroïque. Le premier chef ayant été tué, l'étendard de l'islam passa aux mains de Dja'far qui tomba, à son tour, criblé de blessures. Un premier coup de sabre lui ayant abattu le bras droit, il avait saisi l'étendard de la main gauche et continué ainsi la lutte, jusqu'à ce qu'un second coup lui eût abattu le bras gauche.

1. Voir sur l'événement, entre autres, Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes avant l'Islamisme*, III, p. 245; de Goeje, *Mémoires d'histoire et de géographie orientales*, III, p. 5, avec l'indication des principales sources, sources qu'il serait facile de multiplier. Cf. comme contre-partie, le récit du chroniqueur byzantin Théophanes, *Chronogr.*, I, p. 515.

2. Voir sur El-Méchâref et Okaisir le vol. II du présent *Recueil* (p. 247).

Cet échec, qui était de mauvais augure pour les projets de Mahomet, lui fut fort sensible. Il n'en accueillit pas moins chaleureusement les rares survivants de cette défaite, les défendit contre les murmures de la foule qui les taxait de lâcheté, et exalta l'héroïsme de ceux qui étaient restés sur le champ de bataille. Il manifesta hautement, en particulier, son admiration pour la conduite intrépide de Dja'far. « Dieu, dit-il, a remplacé les deux bras qu'il a perdus par deux ailes avec lesquelles il vole maintenant dans le paradis parmi les anges. » Cette parole du Prophète valut à Dja'far les surnoms populaires de *Dhoû'l-Djend-haïn*, « celui qui a deux ailes » et de *Et-Taiyâr fil-Djenné*, « le volant dans le Paradis » ou *Et-Tayâr*, « le volant » tout court; ces surnoms lui sont restés dans l'histoire et même dans la tradition locale actuelle, car, aujourd'hui encore les Bédouins des environs de Môté connaissent Dja'far et-Taiyâr, bien qu'ils expliquent à leur manière l'origine de ce surnom¹. Ils disent que la bataille, dont ils ont conservé un souvenir assez vague², eut lieu à El Mechhed, petite localité voisine de Dja'far, dont je reparlerai tout à l'heure; mortellement blessé, et entouré par les chrétiens, Dja'far allait tomber entre leurs mains, quand soudain il *s'envola* en l'air et, traversant la plaine, alla se poser à environ 3 milles de là, au sud-ouest, sur le sommet d'une petite colline où il rendit le dernier soupir et fut enseveli. On reconnaît là l'évolution ordinaire de la légende, opérant sur un thème historique et préoccupée surtout de rendre compte d'un mot qui, dans ce thème, l'a particulièrement frappée.

On voit encore aujourd'hui, au lieu-dit Dja'far, les restes d'une mosquée « qui devait offrir autrefois un aspect très pittoresque »³.

1. Légende recueillie sur place par M. Hornstein, Palestine Exploration Fund, *Quarterly Statement*, 1898, p. 97.

2. Cf. la relation de MM. Mauss et Sauvaire, dans le *Voyage d'exploration du duc de Luynes*, vol. II, p. 130. Les Bédouins disent que Môté s'appelait anciennement *Neneva* (?), qu'elle fut détruite par les musulmans et que son chef portait le nom *Melek-Anzeroun*.

3. M. Mauss, *op. c.*, p. 131. L'auteur dit en avoir levé le plan (p. 132) et pris un croquis de la façade; il est regrettable qu'ils n'aient pas été reproduits.

M. Sauvaire¹ y a relevé deux inscriptions arabes. L'une est gravée sur la porte d'un mausolée, ou *tourbé*, distinct de la mosquée, proprement dite; elle est datée de l'an 727 de l'hégire (1327 J.-C.), et paraît montrer que cet édifice, « improprement regardé par les Arabes comme le mausolée de Dja'far », est simplement celui d'un certain Behâder, gouverneur de Karak et Chaubak, sous le règne du sultan mamlouk² En-Nâser Mohammed. L'autre inscription est gravée sur la porte intérieure de la mosquée, à laquelle est adjacente du côté nord, la *tourbé* susdite. Elle nous apprend que la mosquée a été restaurée en l'an 752 de l'hégire (1351 J.-C.) sous le règne du sultan mamlouk es-Sâleh, fils du sultan précédent, par un autre gouverneur de Karak et Chaubak, dont le nom est en partie effacé. Mais rien n'y définit l'origine et le nom de l'édifice.

Notre fragment, bien que fort mutilé est, comme on le voit, autrement significatif, sans parler de sa date apparente qui nous reporte à une époque incomparablement plus ancienne. Malheureusement, je ne saurais désigner au juste le point d'où il provient. Sir Charles Wilson dit simplement, dans la note qu'il m'a remise, que l'officier Mehemmed Nâzim l'a trouvé après avoir fouillé à plusieurs pieds au-dessous de la surface du sol, « sous la tombe plus moderne ». S'agit-il bien de la mosquée dont j'ai parlé, ou de quelque autre point? Il serait très important d'être fixé à cet égard. Les divers monuments qu'on voit à Dja'far n'ont été que superficiellement examinés jusqu'ici par les voyageurs européens³. Ils mériteraient certainement d'être étudiés avec attention. Il en est de même du lieu-dit El-Mechhed, qui est

1. Sauvaire, *op. c.*, p. 131; cf. p. 206, nos 23 et 24.

2. Cf. l'inscription de Nebî Hâroûn, près de Pétra, qui émane de ce sultan même (*Recueil d'archéologie orientale*, vol. II, p. 365) et semble avoir été gravée sur l'ordre d'un autre gouverneur de Karak et Chaubak, peut-être prédécesseur immédiat de celui-ci.

3. Seetzen (*ap. Ritter, Erdkunde*, XV, p. 691) a entendu parler, étant à Karak, du tombeau de notre Dja'far Et-Taiyâr, qu'il appelle *Dschaffar Szeljar* (*sic*), comme étant à 3 heures au sud de Karak et consistant en un édifice de marbre blanc, avec deux colonnes de pierre verte, construit en l'an de l'hégire 788; auprès serait un rocher avec une cloche invisible qui sonne une fois l'an.

situé tout près de Môté, à l'est, et que la tradition locale rattache, comme nous l'avons vu, à la célèbre bataille livrée près de cette ville. En quoi, elle doit avoir raison, le nom même de *Mechhed*, équivalent littéral de *martyrion*, semblant indiquer que l'on avait élevé là un monument commémoratif, peut-être d'un caractère général, aux premiers guerriers de l'Islam tombés sous les coups des Byzantins. C'est peut-être là même qu'eut lieu le fort du combat. Les descriptions des rares voyageurs qui ont vu de loin, ou visité El-Mechhed, sont encore plus sobres de détails que pour Dja'far¹.

Quoi qu'il en soit, le précieux fragment d'inscription que je viens d'examiner nous prouve que vers le deuxième siècle de l'hégire, c'est-à-dire à une époque où le souvenir de l'événement devait être encore vivant, Môté était bien considérée comme le lieu de la célèbre bataille; que, sur l'ordre d'un calife, peut-être Omiade, on avait construit un tombeau au principal héros de la bataille, au lieu même où il avait succombé; et, enfin, que ce héros portait déjà à cette époque le surnom caractéristique *Et-Taïyâr fil Djenné*, « qui vole au Paradis », surnom qui, selon la tradition aurait été décerné à Dja'far par Mahomet lui-même en souvenir de son glorieux exploit. Il y a désormais toute probabilité que cette tradition qu'on pouvait, comme tant d'autres de l'Islam primitif, accueillir avec réserve, est parfaitement fondée.

§ 52.

Nouveau lychnarion à inscription coufique. .

J'ai déjà fait connaître² un certain nombre de ces petites

1. Par exemple, Tristram, *The land of Moab*, p. 104. Selon lui, c'est près d'El-Mechhed même qu'on montrerait le tombeau de Dja'far : « a tall, crumbling mass of masonry supported on arches ». Hornstein, *l. c.*, p. 97 : « an old ruin on the roadside... contains several Arabic inscriptions »; d'après la tradition populaire, c'est d'El-Mechhed même que Dja'far aurait pris son vol. M. Mauss (*op. c.*, p. 130) a aperçu de loin un angle d'édifice ruine; ailleurs (p. 165), il parle d'une arcade avec une inscription arabe, peu intéressante à ce qu'il paraît, puisque M. Sauvaire n'a pas jugé utile de la reproduire.

2. *Recueil d'archéologie orientale*, vol. II, pp. 49-51, 47-51, 402; vol. II, p. 43-47. Cf. mon *Album d'antiquités orientales*, pl. XLVII, nos 9-9 c.

lampes en terre cuite, qui, reproduisant fidèlement le type courant des *lychnaria* byzantins, présentent cette rare et curieuse particularité de porter, au lieu des inscriptions grecques assez fréquentes sur ceux-ci, des inscriptions en caractères coufiques, remontant aux premiers siècles de l'hégire. En voici un nouveau spécimen ¹, qui, comme les autres, provient de Palestine et dont je dois la connaissance au P. Lagrange, qui l'a acquis récemment à Jérusalem.

La lampe mesure 0^m,094 de longueur. La terre rouge, bien cuite, d'une pâte fine, est recouverte d'une couche grisâtre, pulvérulente. On distingue très nettement la suture de la partie supérieure et de la partie inférieure, ces lampes s'exécutant, comme je l'ai expliqué ailleurs ², en deux morceaux estampés séparément et ajustés avant la cuisson. La queue, courte, est de forme conoïde. Entre le trou à huile et le trou à mèche, une petite rosace à trois branches. Au dessous, un petit bourrelet forme une base circulaire assurant la stabilité de la lampe; dans le cercle est inscrite une étoile à huit rais, rappelant peut-être, d'une façon déguisée, le chrisme constantinien. Le bout, noirci par la fumée, montre que la lampe a servi. Tout autour court une ligne de beaux caractères coufiques, bien conservés, dont la lecture, sauf peut-être en ce qui concerne le dernier mot, ne présente aucune difficulté :

بسم الله بركة من الله لمن يشتري

« Au nom de Dieu ! Bénédiction de Dieu pour celui qui achètera. »

Je ne vois guère moyen de lire autrement le dernier mot, bien que, je l'avoue, la forme ou plutôt la position du *yâ* soit quelque peu insolite; on dirait que le potier, gêné peut-être par le manque de place, l'a redressé au lieu de le poser horizontalement. A la rigueur, on pourrait y voir un *lâm*; mais cette

1. Gravé, d'après l'original, pl. VII, B (face supérieure), C (dessous).

2. Clermont-Ganneau, *Archaeological Researches in Palestine*, vol. I, p. 510.

lettre ne nous conduirait à aucune lecture plausible, la valeur des caractères précédents étant à peu près imposée ; du moins, les combinaisons que j'ai tentées dans ce sens ne m'ont donné rien de satisfaisant. Je m'en tiens donc, jusqu'à meilleur avis, à la présente lecture. La formule consisterait alors en une sorte de réclame de fabricant, d'invite au chaland, rentrant un peu dans la même catégorie que celle qu'on trouve assez fréquemment sur les lampes romaines d'Afrique et que j'ai déjà eu l'occasion de citer plus haut :

« emite lucernas colatas ab asse. »

§ 53.

Une inscription du calife Hichâm (an 110 de l'hégire).

M. Poinssot vient de publier, d'après le manuscrit autographe de l'auteur, tombé entre ses mains par suite d'une bonne fortune enviable, la relation, fort intéressante à divers égards, d'un voyage de Bagdad à Alep exécuté par Rousseau en 1808¹.

A la page 154, l'auteur parle d'une vieille inscription coufique, trouvée par lui à l'intérieur d'un vaste édifice ruiné, qui semble être un ancien khân fortifié, à Guessour-el-Ekheweïn², à environ une heure de marche à l'est de Tayibé³, localité située elle-même au sud de Rosâfa, et à l'est et non loin de Palmyre.

La pierre était encastrée à une assez grande hauteur au-dessus d'un pilier carré faisant partie d'une série d'arcades intérieures.

Rousseau en donne la traduction suivante, sans transcription :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ; il est seul, sans compagnon, Mahomet est son prophète. Cette ville a été

1. J.-B.-Louis-Jacques Rousseau, *Voyage de Bagdad à Alep* (1808), publié d'après le manuscrit inédit de l'auteur par L. Poinssot, Paris, 1899, André.

2. Prononciation bédouine de **قصور الاخوين** « Les châteaux des deux frères ».

3. Ce doit être la Tayibé qui, d'après les *Mérasid* (II, 219), était un village du 'Ourd, situé entre Palmyre et Alep.

bâtie par ordre d'Abdullah Héchain, prince des croyants. C'est un des monuments qu'ont élevés les habitants de Homs, par la main de Suleiman, fils d'Obeide, en l'an [cent]¹ dix. »

Constatant qu'en dehors de ce vaste Gasr et d'un autre Gasr plus petit situé tout à côté², il n'y a aucun vestige indiquant l'emplacement d'une ville, Rousseau inclinerait à croire que la pierre en question a pu être apportée d'un autre endroit du désert, peut-être bien de Rosâfa, la ville fameuse à laquelle le calife Hichâm avait attaché son nom³. L'hypothèse semble, tout d'abord, assez plausible. Nous allons voir ce qu'il faut en penser.

Grâce à l'obligeance de M. Poinssot j'ai pu avoir à ma disposition le manuscrit même de Rousseau. Dans une note qui n'a pas été reproduite par l'éditeur, l'auteur dit :

« Elle (la pierre) a 2 pieds 8 1/2 pouces de longueur sur 2 pieds 5 1/2 pouces de largeur et 4 doigts d'épaisseur. Elle est un peu endommagée et tellement lourde qu'elle m'a coûté 70 piastres de transport jusqu'à Alep. Elle formait juste la moitié d'une charge de chameau ».

Il y aurait donc, grâce à cette indication que je signale à qui de droit, quelque chance de retrouver à Alep, où il a dû rester, l'original de cette précieuse page de l'épigraphie arabe. Et, dans ce cas, il serait bien désirable qu'on en prît une bonne reproduction.

A défaut, le manuscrit de Rousseau nous offre un dessin de la pierre, très joliment exécuté au lavis par l'auteur. Je crois utile de donner ici⁴ une gravure en fac-similé de ce dessin encore inédit, qui ayant été exécuté à loisir, avec beaucoup de conscience et une réelle habileté, présente de sérieuses garanties.

Il est facile d'établir la transcription rigoureuse du texte, transcription qui justifie d'une façon générale la lecture et la traduction de Rousseau, moyennant le rétablissement du mot

1. Le mot « cent » a été omis par Rousseau par suite d'un lapsus évident.

2. D'où le nom pluriel de la localité : *Guessour* قصور.

3. Sur la Rosâfat Hichâm (l'antique Sergiopolis), occupée, dans l'intervalle, par les Ghassanides, voir entre autres les textes arabes réunis par M. Le Strange, *Palestine under the Moslems*, pp. 521-523.

4. Planche VII, A.

« cent » sauté par lui dans sa traduction, et avec une réserve portant sur le mot « ville » :

- 1 [بسم الله الرحمن الرحيم]
 - 2 [لا] اله الا الله وحده لا شريك له
 - 3 [م] حمد رسول الله امر بصنعة
 - 4 هذه المدينة عبد الله هشام
 - 5 [ا] مير المؤمنين وكان هذا مما
 - 6 عمل اهل حمص على يدى سليمان
- بن عبيد سنة عشر ومائة

Au point de vue paléographique on comparera avec intérêt cette inscription à celle du père de notre calife, le calife 'Abd el-Melik, et aussi à celle du calife Abbasside El-Mahdi de l'an 155 de l'hégire, que j'ai publiées autrefois¹. C'est avec cette dernière, surtout, que la comparaison est instructive ; elle s'étend même à l'invocation religieuse du début, qui est identique dans les deux inscriptions. On ne se douterait guère que, dans le court intervalle de temps qui les sépare, passant des mains des Omiades à celles des Abbassides, l'Islam, avait subi dans la forme de son gouvernement une grave révolution qui n'avait pas été sans influencer sur ses doctrines officielles. Tout au plus la différence se marque-t-elle dans le titre, plein d'humilité musulmane, de « serviteur de Dieu » que Hichâm porte comme son père, tandis que El-Mahdi s'intitule *ex abrupto* « prince des Croyants ». On re-

1. A noter, en passant, l'orthographe défective et archaïque سليمان = سلیمان, comme رجاء = رجا.

2. *Recueil d'archéologie orientale*, vol. I, pp. 201-213, 214-218, planche XI (numérotée XII par erreur).

marquera, en plus, que le nom de Hichâm n'est suivi d'aucune formule laudative, comme l'est le nom de son père¹ aussi bien que celui de El-Mahdi.

Il est intéressant de constater ici, à la ligne 3, l'apparition du substantif صنعة, au sens de « exécution matérielle » de l'œuvre ordonnée par le calife. Ce mot s'était déjà rencontré dans l'inscription de 'Abd el-Melik, mais dans des conditions qui pouvaient faire quelque peu hésiter par suite d'une lacune du contexte. Ici, nul doute. D'ailleurs, depuis, l'existence de cette forme et sa valeur lexicographique ont été confirmées par les légendes inscrites sur certaines mesures et certains poids étalons en verre²; par exemple³ : امر بضعة هذه المثقال « a ordonné (un tel) la fabrication de ce poids ».

Cela m'amène tout naturellement à parler du mot qui suit صنعة, à la ligne 4, et qui ne semble guère pouvoir être lu autrement que ne l'a fait Rousseau : هذه المدينة « de cette ville ». Il faut avouer, toutefois, que l'expression ne laisse pas de surprendre, la « fabrication, la confection », en parlant d'une ville. Assurément, on serait assez tenté, comme l'a été Rousseau, de voir là une inscription se rapportant à la fondation de la Rosâfa de Hichâm. A la rigueur, on pourrait admettre, comme il l'a fait, que la pierre a

1. Je profiterai de l'occasion pour dire que, vérification faite sur l'estampage, il faut lire رجت الله et non رجة الله, « miséricorde de Dieu », à la ligne 5.

En outre, une observation matérielle qui a son importance, et que je n'ai été à même de faire que plus tard, grâce à un très bon dessin que je dois à l'obligeance de Hamdy-Bey. Le milliaire de 'Abd el-Melik consiste en une dalle dont la face postérieure n'est pas dressée; cette dalle devait être, par conséquent, encastree soit dans un mur, soit plutôt dans un massif de maçonnerie qui constituait le milliaire même. C'est donc sous cette forme et non sous celles de colonnes analogues à celles des Romains, qu'il faut se représenter les milhaires qui, au premier siècle de l'Islam, jalonnaient les routes de l'empire des califes.

2. Casanova, *Memoires... Miss. arch. fr. au Caire*, pp. 337, 349 et suiv. L'inscription de 'Abd el-Melik, et, subsidiairement celle de Hichâm, me paraissent apporter un argument en faveur de M. Casanova qui, avec raison je crois, a proposé de substituer la lecture صنعة à la lecture طبعة « estampillage », adoptée par ses devanciers.

3. *Op. c.*, p. 380, n° 39.

été transportée ultérieurement de Rosâfa aux Guessour-el-Ekhewein et réencastrée dans un édifice plus moderne, quoique Rosâfa soit bien loin et que l'on ne s'explique guère le motif d'un pareil transport. Si les conditions dans lesquelles Rousseau a copié l'inscription, si le soin minutieux dont témoigne l'ensemble même de son dessin n'étaient pas propres à inspirer toute confiance, j'oserais me demander si, pour ce mot, son exactitude n'a pas été en défaut et s'il ne s'est pas laissé entraîner à cette lecture précisément par le souvenir de la ville fameuse de Hichâm qui se présentait naturellement à son esprit. *صنة* semble impliquer un travail d'une nature bien plus restreinte que la fondation d'une ville. Nous avons vu le mot employé pour la fabrication de pierres milliaires, de poids, de mesures de capacité, etc. On s'attendrait *a priori*, ici aussi, à quelque chose d'analogue, plutôt qu'à la fondation d'une ville, fondation qui aurait été faite aux frais des habitants de Homs, ce qui n'est pas moins singulier. Faudrait-il supposer soit une faute de copiste, soit une faute du lapicide même, et corriger *مدينة* en *مئدة*, « minaret » ? Je reconnais que l'hypothèse est risquée et prête elle-même à des objections. Le mot *صنة*, bien que plus compréhensible dans ce cas, n'est pas non plus exactement celui qu'on attendrait; *انشاء*, par exemple, comme dans l'inscription de El-Mahdi qui est justement relative à l'érection d'un minaret (à Ascalon) — ou tel autre mot similaire, serait, assurément, mieux en situation. D'autre part, il faut remarquer que Rousseau signale lui-même, entre les deux Gasr, et proche des portes, les restes d'un « minaret tronqué, de forme carrée, entouré de débris qui l'encombrent¹ ».

Serait-ce là le minaret en question, d'où l'on aurait transporté la dalle à l'intérieur du Gasr, pour l'encastrer après coup au dessus d'un des piliers de l'édifice, construit ou restauré ultérieurement²? Ou bien s'agirait-il d'un minaret qui avait été élevé à Ro-

1. Il est visible sur une des planches au lavis, non reproduites dans l'édition et accompagnant le manuscrit (face à la p. 161 *ter*). Je la donne ici (pl. VIII).

2. Rousseau dit lui-même (p. 154) que les deux Gasr « malgré leur délabrement, n'ont pas le cachet d'une haute antiquité; tout au plus remontent-ils aux premiers siècles de l'Islamisme. »

sâfa, ou même à Taiybé, qui est beaucoup moins éloignée? Dans tous les cas, ce pouvait être quelque minaret monumental dans le genre de celui que le même Hichâm avait fait construire dans la fameuse Mosquée blanche, à Ramlé¹.

Quant à l'absence de toute épithète, telle que *المباركة* « bénie », pour accompagner le mot *المئدة*, si tant est qu'il faille réellement lire ainsi, on ne doit pas s'en étonner à une si haute époque. La même sobriété d'expression existe dans la dédicace du minaret de El-Mahdi.

D'après la légende locale rapportée par Rousseau, ces deux édifices jumeaux seraient l'œuvre de deux frères illustres qui, après avoir embrassé l'islamisme, vinrent s'établir en ces lieux. Il se demande s'il faut prendre ce dire au sérieux, ou bien s'il ne faut pas voir là tout simplement « des dépôts d'armes et de munitions créés par les califes pour faciliter la traversée du désert ». Il ne serait pas impossible qu'il y ait quelque fond de vérité dans la légende et qu'elle ait conservé le vague souvenir du calife Hichâm et de l'un de ses frères et prédécesseurs, Oualîd, Souleïman, ou Yezîd II.

Les Bédouins qui escortaient Rousseau lui avaient parlé de l'existence dans un des Gasr d'une autre inscription « en arabe vulgaire », qu'il dit y avoir vainement cherchée; d'après eux, elle était ainsi conçue :

« Nous autres, ô postérité, nous avons rempli ce palais de raisins et de figues, mais toi, tu ne le <s> rempliras que de fiente de chameaux et d'objets de destruction². »

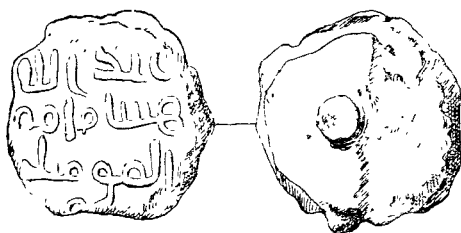
On reconnaît là une de ces traductions fantastiques d'inscriptions plus ou moins imaginaires, qui sont monnaie courante dans le folk-lore écrit ou oral des Arabes et dont j'ai recueilli dans le temps, à Beït Djibrîn, un spécimen coulé dans le même

1. Moqaddesi, p. 164.

2. Je donne, à titre de curiosité, le texte arabe d'après le manuscrit de l'auteur : نحن املينا هذا القصر من زيب وتين فاتم يا ايها المتأخرين لستم قادرين ان تملوه الا من بر الجمل واثار الهدم

moule¹. Vraisemblablement, aux Guessour-el-Ekheweïn, c'est la présence de la vieille inscription de Hichâm, illisible pour les Bédouïns, d'ailleurs, peu lettrés, qui a donné naissance à la légende, et Rousseau l'avait belle à en rechercher sérieusement l'original.

Ce texte, s'il est rétrospectivement le premier, n'est pas le seul que nous possédions de Hichâm. J'ai trouvé en Syrie, il y a bien des années, et je conserve dans ma collection un petit sceau de plomb inscrit à son nom (légende disposée en trois lignes) :



عبد الله هشام امير المؤمنين

« Le serviteur de Dieu, Hichâm, prince des Croyants ».

On remarquera que la titulature est identique à celle qu'offre l'inscription de Rousseau.

Je suppose, d'après sa forme même et l'aspect du revers, que ce plomb était un scellé fermant quelque coffre du trésor de Hichâm, calife réputé pour sa cupidité. Les historiens arabes nous disent que Hichâm possédait sept cents coffres, « tous scellés de son sceau ». M. Casanova, à qui j'ai communiqué ce petit monument et qui l'a publié dans ses *Sceaux arabes en plomb*², s'est rallié à cette façon de voir et incline à considérer ce sceau comme le plus ancien connu de cette série spéciale³.

Rousseau a relevé, en outre, au centre de la cour intérieure du grand Gasr, un fragment d'inscription arabe d'une époque cer-

1. Clermont-Ganneau, *Archaeological Researches in Palestine*, vol. II, p. 206.

2. *Revue de numismatique*, 1894, extr. p. 3, n° 1; cf. p. 1.

3. Sur ces sceaux de plomb à légendes arabes, cf. les travaux de M. Stickel, *Zeitschr. d. d. morg. Gesellsch.*, XX, p. 336 et XLIX, p. 63.

tainement moins ancienne¹, sur un linteau au dessus d'une arcade reposant sur deux piliers carrés. Il le traduit ainsi :

« Le logement heureux de Sahide, fils de Djemal-ed-Din. »

En voici la transcription en caractères arabes d'après le manuscrit original :

..... المكان المبارك سعيد ابن جمال الدين

Il faut traduire un peu moins librement : « cet endroit béni ».

Jesignalerai encore, en terminant ce petit examen épigraphique de la relation de Rousseau, une ligne arabe non datée, gravée au dessus de la porte d'un ancien minaret ruiné, de forme carrée², qu'il a vu à Tayibé. Il l'a traduit ainsi :

« Que Dieu inspire aux bons et aux justes la pitié et la bienfaisance envers les pauvres et les misérables ».

Le manuscrit original en contient la transcription en caractères arabes :

رَحِمَ اللهُ الصَّالِحِينَ وَالْعَادِلِينَ عَلَى الْفُقَرَاءِ وَالْمَسَاكِينِ

Enfin, je crois devoir relever : au profit de l'épigraphie grecque, une petite inscription gravée « sur l'épaisseur d'une pierre noire au bord d'une citerne extrêmement profonde »³, dans les ruines de *Hazem-el-ser*⁴, que Rousseau traversa en remontant de Tayibé vers Alep. Voici le fac-similé de la copie contenue dans son manuscrit :

ΛΕΛΙΧΟCΛΙΕΙΑΝΟΥΕΛΤΡΟΝ*

Il semble que l'inscription débute par un nom au nominatif

1. A en juger par l'aspect des caractères neskhis, visibles dans le dessin original représentant la vue intérieure du Gasr. Ce détail a disparu dans la gravure exécutée, pour l'édition, d'après ce dessin.

2. Comparer la forme du minaret des Guessour-el-Ekheweïn.

3. Je rétablis les termes exacts du manuscrit original.

4. Telle me semble être la véritable leçon du manuscrit (au lieu de *Hozen* et *Hozem* de l'édition). Un peu plus loin, il dit que ces ruines sont aussi désignées sous le nom de *Auze-el-route*.

suivi du patronymique au génitif. Mais la copie est trop incertaine pour que j'ose proposer une restitution ferme. Rousseau ajoute, en note, après le dernier caractère : « mufle de sanglier ».

§ 54.

El-Kahf et la Caverne des Sept-Dormants.

La célèbre légende des Sept-Dormants d'Éphèse est une de celles qui ont pénétré dans le monde musulman dès la première heure et elle s'y est fait, par la suite, la superstition populaire aidant, une place aussi large que celle qu'elle s'est faite d'un autre côté, dans le monde occidental. Comme on le sait, cette légende a été, en effet, accueillie par Mahomet lui-même, qui l'a accommodée à sa façon dans la xviii^e sourate du Coran, intitulée *Sourat el-Kahf*, « Chapitre de la Caverne ». Au verset 8 il fait dire à Dieu : « As-tu considéré que (l'histoire des) *Compagnons de la Caverne* أصحاب الكهف *et d'Er-Raqîm* الرقيم est un de nos signes miraculeux? »

Le Prophète semble, d'ailleurs avoir été très insuffisamment renseigné sur cette histoire, malgré l'apparente précision de certains détails matériels, sur lesquels il s'étend avec complaisance, selon son habitude, à seule fin de faire croire qu'il est parfaitement au courant de la question, ce qui est toujours son grand souci : orientation sud-nord de la caverne ; les Dormants retournés, par les soins même de Dieu, tantôt sur le flanc droit, tantôt sur le flanc gauche ; leur chien fidèle couché à la porte de la caverne, les pattes étendues ; la durée de leur sommeil surnaturel (309 années) ; la construction d'une chapelle commémorative sur le lieu du miracle, etc. On dirait le tableau peint, en quelque sorte, d'après nature. En revanche, se faisant probablement l'écho des récits divergents dont il s'inspire et au milieu desquels il devait avoir quelque peine à se reconnaître, Mahomet hésite à se prononcer sur le nombre exact des Dormants : trois, cinq ou sept.

Il se tire d'embarras par l'échappatoire chère aux musulmans : « Dieu seul sait combien ils étaient¹. »

Comme de juste, cette légende, ayant ainsi reçu droit de cité dans le Coran, devait fort préoccuper les commentateurs musulmans. Et de fait, elle a servi de texte à de nombreux *hadiths* et récits, et cela, d'autant plus naturellement que, de bonne heure, les noms des Sept-Dormants et celui de leur chien, ont été considérés par la superstition populaire comme une formule talismanique, douée de vertus extraordinaires². Sur ce point particulier, les musulmans n'ont fait, selon toute apparence, que suivre l'exemple qui leur était donné par les chrétiens orientaux eux-mêmes. Je n'en veux pour preuve que l'existence de ces noms magiques gravés en copte, vers le VIII^e siècle, dans une ancienne chapelle de Nubie³, en compagnie d'autres textes d'un caractère prophylactique évident : la Lettre de Jésus à Abgar⁴, les noms des Quarante Martyrs de Sébaste et la formule reversible bien connue :

« Sator Arepo tenet opera rotas ».

On a beaucoup disserté, et il y aurait encore beaucoup à dire sur l'origine même de cette singulière légende chrétienne des Sept-Dormants localisée à Éphèse, ainsi que sur l'évolution propre qu'elle a subie ultérieurement entre les mains des musulmans. Les derniers travaux de M. Koch⁵ et de M. Guidi⁶ sont loin d'avoir épuisé la matière. Il semble bien que cette légende, qui s'épanouit dans le christianisme vers le V^e ou le VI^e siècle, plonge par ses racines dans un vieux fond purement mythologique, où elle a puisé des éléments de nutrition très complexes. On a

1. Certaines traditions musulmanes ultérieures portent ce nombre jusqu'à neuf.

2. Cf. Reinaud, *Descriptions des monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, I, pp. 184-187; II, pp. 59-62.

3. *Recueil de travaux... égypt. et assyr.*, XX, p. 174; XXI, pp. 133-136.

4. Voir ce que j'en dis plus haut, p. 172.

5. John Koch, *Die Siebenschläferlegende* (Leipsig, 1883).

6. Guidi, *Testi orientali inediti sopra i sette dormienti di Efeso* (*Atti de l'Accademia des Lincei*, 1883, série III, vol. XII, p. 443 et suiv.).

depuis longtemps¹ reconnu qu'elle présentait, en outre, des points de contact évidents avec certains mythes à forme plus ou moins astronomique, stellaires ou planétaires. Pour ma part, j'ai été amené il y a déjà bien des années² à la conclusion que la génération de cette légende a été influencée spécialement par le mythe si populaire d'Endymion dormant d'un sommeil éternel, sans vieillir, dans la caverne mystérieuse du mont Latmos. La légende païenne de Carieme semble avoir exercé une action de présence sur la légende chrétienne de Lydie. Il est frappant de voir que les deux centres de localisation des deux légendes parallèles, les deux cavernes merveilleuses d'Éphèse et de Milet, ne sont, somme toute, séparées que par une dizaine de lieues, et il ne faut pas oublier que, de l'aveu même des anciens, le sanctuaire d'Éphèse était une fondation carienne. C'est peut-être bien au mythe d'Endymion qu'est due, en particulier, l'introduction dans la fable chrétienne et musulmane d'un acteur dont le rôle va grandissant avec le temps : le chien³. Chasseur ou berger, Endymion avait cet animal comme inévitable compagnon.

1. Déjà, le bon vieux d'Herbelot (*Bibliothèque orientale*, s. v. *Ashab Kahaf*) en avait eu l'intuition très nette quand il disait, en parlant du chien des Sept-Dormants placé au ciel par les musulmans : « mais c'est apparemment dans le Ciel des Astronomes, où nous en voyons deux de leur façon ».

2. J'ai eu l'occasion de communiquer cette idée à diverses personnes, notamment au regretté Rayet, alors qu'il commençait la publication de son grand ouvrage sur Milet et le golfe Latmique.

3. L'existence du chien dans la légende chrétienne est attestée, dès le VI^e siècle, par le curieux passage de Theodosius (*De Terra Sancta*, § XXXIV), qui lui donne le nom de *Viricanus*, *Mercanus*, *Urcanus* (*Hyrcanus*?). Les musulmans ont attaché une grande importance au chien des Sept-Dormants; ils lui ont même accordé l'entrée au Paradis (cf. dans l'Avesta, le chien du Paradis, et, sur le terrain indien, Rama refusant d'entrer dans le ciel d'Indra si l'on n'y admet aussi son chien). Ils donnent généralement à ce chien le nom de *Qitmîr* (قطمير), nom qui est doué d'une vertu particulière et constitue à lui seul un véritable phylactère. Pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer en ce moment, je serais tenté de considérer *Qitmîr* = *Qintîr* comme une transcription, légèrement déformée, de *κοιμητήριον* (prononcé avec l'iotacisme *kimitîr[in]*, *kim'tîr[in]*), mot qui se lit en tête de nombre d'épithaphes chrétiennes. La légende, aussi bien musulmane que chrétienne, semble viser expressément une inscription funéraire de ce genre, quand elle parle de la *tablette* sur laquelle étaient écrits les noms des Sept-Dormants et leur histoire. L'altération de *Qintîr* en *Qitmîr* s'expliquerait aisément par la mobilité de l'*r*, qui, dans les dialectes

Mais cette étude de mythologie transcendante m'entraînerait trop loin. C'est un point particulier de la légende musulmane dont je voudrais m'occuper exclusivement aujourd'hui, un point qui intéresse d'une façon spéciale la géographie de la Palestine et qui a été négligé jusqu'ici par la critique.

La tradition musulmane¹, mieux informée que ne pouvait l'être Mahomet, n'ignore pas que la Caverne des Sept-Dormants se trouvait en Asie-Mineure, auprès d'Éphèse. Elle connaît même et cite, tant bien que mal, les noms grecs des personnages et des lieux. Mais, en même temps, elle nous apprend que la légende avait été localisée ailleurs², en Palestine même, dans une région répondant mieux à l'horizon géographique qui devait être celui de Mahomet, dans les parages de 'Ammân, l'antique Rabbat-Ammon, la Philadelphie des Séleucides.

Istakhry, reproduit par Aboul-Féda, dit que Raqîm ou Er-Raqîm, mentionnée dans le Coran, avec la Caverne des Sept-Dormants, est une petite ville, située sur les confins de la province de la Belqâ, et qu'on y voit des maisons entièrement taillées dans le roc vif.

Moqaddesy place cette Raqîm à un parasange de 'Amman, sur la limite du désert³. L'on y voit une caverne avec deux portes, une petite et une grande. « On prétend, dit-il, que celui qui entrant par la grande porte ne peut pas passer par la petite, c'est un bâtard⁴. »

arabes, a une tendance marquée à changer fréquemment de place dans les mots et les noms propres. Les exemples abondent dans la phonétique syro-arabe. L'altération serait analogue à celle qu'a subie, en Perse, le nom même de *Qitmîr*, recueilli autrefois par Chardin (II, p. 301) sous les formes de *Kratim* et *Cratin*.

1. Voir l'ensemble des principaux textes réunis par M. Le Strange, dans sa *Palestine under the Moslems*, pp. 274, 286; cf. p. 392.

2. Je n'ai pas à m'occuper ici de la localisation tardive en Espagne, auprès de Tolède, rapportée, d'ailleurs avec beaucoup de réserve, par Yâqoût.

3. Cette partie des *Tokhoûm* formée par la route du Hâddj qui va de Damas à la Mecque, concorde sensiblement avec le *limes* romain de la province d'Arabie, du côté de l'est.

4. C'est ainsi que j'entends ce passage demeuré jusqu'ici à peu près incompréhensible. La traduction proposée par M. Le Strange s'écarte sensiblement du texte, sans aboutir, d'ailleurs, malgré ces changements tout à fait

Cette caverne renferme trois tombes, et, à ce propos, l'auteur raconte l'histoire fantastique de trois hommes qui s'y trouvèrent bloqués par la chute d'un gros rocher.

Yâqoût parle de 'Ammân, la ville voisine de notre Raqîm, comme étant la ville de Daqianoûs (l'empereur Dèce), sous le règne de qui les Sept-Dormants entrèrent dans la caverne.

Ibn el-Athîr met Er-Raqîm à deux journées au nord de Karak, sur la route de Damas ¹.

Abou Châma ² la place entre 'Ammân et Zîza, deux localités bien connues.

arbitraires, à un sens satisfaisant : « They say that he who enters by the larger is unable to leave by the smaller, unless he have with him a guide. » L'entrée n'est pas opposée à la sortie, comme pourrait le faire croire cette traduction; il s'agit simplement de passer par deux portes, l'une grande, l'autre petite. M. Le Strange semble avoir corrigé tacitement le mot énigmatique مبذر, en مبذوق, le rattachant au verbe بذق, « guider »; mais ni l'expression, ni la construction, ni le sens général ne me paraissent admissibles. On ne voit pas comment l'intervention d'un « guide » peut permettre de franchir un passage dont la difficulté consiste dans son exiguité. Je crois que la leçon مبذر est fautive, et doit être remplacée par un mot d'une graphie analogue, ayant le sens de « bâtard, enfant illégitime ou adultérin ». L'auteur veut dire que si l'on ne peut passer par la petite entrée, c'est signe qu'on est un bâtard : فهو . . . Je m'appuie, pour cette conjecture, sur un passage de Ousâma que je citerai plus loin. J'avais pensé, pour le mot à suppléer, à بتدوق, qui a l'acception particulière de « bâtard » dans le dialecte syrien; mais ce mot est d'âge douteux; on pourrait aussi songer soit à منبوذ, « enfant trouvé », soit à مزند, « bâtard ». M. de Goeje, que j'ai consulté à ce sujet et qui se rallie complètement à ma façon de voir, serait tenté de restituer مبذر, ou même ممر (en détachant le ق pour en faire le و commençant la phrase suivante), et d'y voir la transcription de l'hébreu במזר, mamzer, « bâtard ». Quoi qu'il en soit, c'est là une vieille superstition, qui existe, avec quelques variantes, sur divers points de Syrie (par exemple, dans la mosquée d'El-Aqsa, pour deux colonnes laissant entre elles un étroit passage). Cette explication me paraît absolument confirmée par le témoignage d'Ousâma dont j'ai parlé et qui se rapporte incontestablement à la même caverne que celle dont parle Moqaddesy; elle est, en outre, comme je le montrerai, matériellement vérifiée par la disposition des lieux mêmes que visent les deux auteurs.

1. *Hist. ar. des Crois.*, I, p. 594.

2. *Id.*, p. iv, 253. Itinéraire partant de Râs el-Mâ et aboutissant à Karak en passant successivement par : Edh-Dhalil (= *Outd Dhoulail*), Ez-Zerqâ, (= *Qal'at Zerqâ*), 'Ammân, (el-Belqâ), Er-Raqîm, Ez-Zîzâ (= *Qal'at Zîza*), En-Nouqoûb (= ?), El-Laddjoûn (= *Laddjoûn*, près de Oumm er-Resâs), Adar (?), Er-Rabba, le Oûad Karak.

Dans ses mémoires d'une lecture si attachante, Ousâma¹ dit avoir passé, au cours d'une de ses aventureuses expéditions, par cette localité, et il la décrit dans des termes tels qu'on ne saurait douter qu'on y voyait bien à son époque celle mentionnée par le Coran. « Je passai en chemin, dit-il, par *El-Kahf et Er-Raqîm*. Je m'y arrêtai et j'entrai pour prier dans la mosquée. » Puis, il y signale une certaine entrée étroite et d'accès difficile, avec une bizarre superstition s'y rattachant²; ce dernier trait caractéristique rappelle tout à fait celui rapporté plus haut par Moqaddesy et achève de nous prouver que nous avons bien affaire à la même localité.

La question, maintenant, est de savoir où nous devons chercher, sur le terrain, cette *Er-Raqîm*, autrement dit *El-Kahf* (« la Caverne »). Depuis longtemps, on a renoncé, avec raison à y voir la ville de Petra, comme on le faisait depuis Schultens, sous prétexte que cette ville portait, chez Josèphe et dans le Talmud, le nom de Rekem³. M. H. Derenbourg, dédoublant les deux noms, a proposé d'identifier le *Er-Raqîm* d'Ousâma avec un village

1. Édité, H. Derenbourg, p. 11 du texte arabe, p. 230 de la *Vie d'Ousâma*.

2. Je crois devoir insister sur ce détail qui vient éclairer complètement le passage de Moqaddesy tel que j'ai essayé de l'expliquer dans une note précédente. Ousâma raconte qu'après avoir fait sa prière dans la mosquée, il ne se souciait pas de s'engager dans le passage étroit (المضيق) qui s'y trouve, lorsqu'un de ses compagnons se mit en mesure d'y pénétrer. Ousâma l'interpella, en lui disant : « Qu'est-ce que tu vas faire par là? prie donc dehors! » — « Par Dieu! lui répondit celui-ci, *suis-je donc un bâtard* que je ne puisse entrer dans cet étroit passage! » Et, il expliqua à Ousâma, intrigué par cette riposte, que nul bâtard ne pouvait malgré tous ses efforts passer par ce chemin. Piqué au jeu, Ousâma, bien que fort sceptique, fit aussitôt l'essai et s'en tira à son honneur, ainsi que d'autres soldats de l'escorte. Il n'en fut pas de même d'un esclave noir d'un de ses officiers qui, bien que très mince, ne réussit pas à passer malgré tous ses efforts, et ce à son grand dépit. Comme on le voit, c'est de point en point la légende superstitieuse relatée tout à l'heure par Moqaddesy. Et ici, les mots très clairs, حرام زاده = حرام زاء, d'après l'excellente correction proposée par M. de Goeje pour la leçon fautive du texte de M. Derenbourg), et ولد زنا, « enfant illégitime, adultérin, bâtard », sont la justification de la correction que j'ai proposé d'introduire, dans le texte de Moqaddesy, pour la leçon fautive میندرق.

3. Cf. Le Strange, *op. c.*, p. 277, note.

de *Rakîm*, mentionné dans le *Guide Joanne*¹, entre Karak et Rabba, et El-Kahf avec les *Cavæ*, château fort des Croisés situé en Arabie, non loin du Sinaï, selon Guibert de Nogent. Ces deux solutions, dont la seconde n'est, d'ailleurs, que toute relative, car il resterait à savoir où se trouvaient les *Cavæ* des Croisés, me paraissent être inadmissibles². Tout nous invite, comme il appert des divers témoignages rapportés ci-dessus, à circonscrire nos recherches dans une région beaucoup plus septentrionale, dans les parages immédiats de 'Ammân.

Je proposerai une localité qui par sa position, par son nom, par ses particularités archéologiques même, me semble répondre à toutes les données du problème. C'est *El-Kahf* ou *Maghâret el-Kahf*, située à 4 1/2 milles anglais de 'Ammân, dans le sud-sud-est³. On y voit justement une remarquable nécropole composée de tombeaux avec façades monumentales sculptées dans le roc vif. Deux de ces tombeaux attirent particulièrement l'attention. On peut en voir les levés détaillés dans les *Memoirs* du *Survey* déjà cités⁴. Devant l'un d'eux, l'on distingue encore les restes non équivoques d'une petite mosquée avec son *mihrdâb*, attestant une vénération formelle des musulmans pour ce lieu, sans parler des fondations d'une tour (?) ruinée, d'un âge indéterminé, qui s'élevait au-dessus même du tombeau⁵. Ces sépulcres richement décorés sont d'origine notoirement chrétienne, comme le montre la présence de la croix qui intervient dans l'ornementation d'une des deux façades architecturales.

La localité n'est plus connue aujourd'hui que sous le nom

1. Les auteurs, MM. Chauveau et Isambert, ont probablement emprunté ce renseignement à Tristram, *The land of Moab*, p. 109 (cf. sa carte), qui, à ma connaissance, est le seul voyageur parlant de ce prétendu Rakim près de Karak.

2. Bien que M. G. Röhrich (*Gesch. d. Kön. Jerus.*, pp. 322, 357) s'y soit rallié sans hésiter.

3. Voir la Carte du Palestine Exploration Fund, *Portion of Eastern Palestine*. Cf. *Memoirs, the Survey of Eastern Palestine*, p. 116 et suiv.

4. Tout récemment encore, M. Brünnow a pris la photographie de la façade de l'un d'eux (gravée dans les *Mitth. u. Nachr.* du Palastina-Verein, 1899, p. 27).

5. Cf. *Coran*, xviii, 20 : « élevons un édifice au-dessus ... nous y construirons un *mesdjid* ».

d'*El-Kahf* « la Caverne » ; mais, grâce au passage explicite de Ousâma, qui lui donne en même temps le nom de *Er-Raqîm*, on ne saurait hésiter à reconnaître que c'est bien celle que désignent tous les autres auteurs arabes seulement sous ce dernier nom. Il ne serait pas impossible que ce nom de *Raqîm* eût été autrefois le nom véritable de la ville dont on remarque, tout près de là, les ruines et dont El-Kahf est la nécropole. Ce nom a disparu de la tradition d'autant plus facilement que, de bonne heure, il a embarrassé les commentateurs du Coran ; nous les voyons, en effet, différer d'avis sur le point de savoir s'il faut distinguer les « Compagnons de l'El-Kahf », des « Compagnons de Er-Raqîm ». Le nom même, ou le mot *raqîm* a prêté, de leur part, aux explications les plus divergentes ; pour les uns, c'est le nom de la montagne ou de la vallée où était située la caverne ; pour les autres, c'est celui de la ville même d'où les Dormants étaient originaires ; pour d'autres, c'est le nom de leur chien, ordinairement appelé *Qitmîr*¹ ; pour d'autres, enfin, c'est le nom de la tablette de plomb ou de pierre où étaient écrits (*raqam*) les noms des Dormants.

Assurément, l'on ne saurait affirmer qu'en dictant sa sourate sur les « Compagnons de la Caverne », Mahomet lui-même avait en vue notre localité de El-Kahf, localité qu'il avait été pourtant à même d'apercevoir, sinon de visiter, au cours de ses fréquentes pérégrinations en Syrie comme chamelier². Ses idées sur ce

1. Voir, plus haut en note, l'observation relative à l'origine possible du nom du chien *Qitmîr* tiré artificiellement d'un mot fréquent dans l'épigraphie grecque funéraire.

2. Il est à noter que le plus grand des deux sépulcres d'El-Kahf, forme avec les oliviers et le térébinthe qui s'élèvent devant lui « conspicuous objects from a great distance on the south. » Or, El-Kahf est tout près de la route du Hâddj allant de la Mecque à Damas, route sur laquelle Mahomet a dû plus d'une fois traîner ses sandales.

Il est à noter, également, que l'orientation de l'entrée du sépulcre, qui regarde le sud, répondrait bien à celle dont parle le Coran (verset 16) : « Tu vois le soleil, quand il se lève, obliquer à droite de la Caverne et, quand il se couche, décliner à gauche. » La majorité des commentateurs musulmans ont tiré de là la conclusion que l'entrée de la caverne regardait le nord ; tel est, par exemple, l'avis de Tabari. Ils supposent tacitement que le spectateur est placé dans la caverne même, ou à la porte, et lui tournant le dos ; mais, logiquement, d'après la teneur même du verset, le spectateur est censé en dehors de la caverne, et la

point étaient peut-être beaucoup plus vagues. Mais, en tout cas, ce dont on ne saurait douter, après ce que je viens d'exposer, c'est que la tradition musulmane syrienne s'était prononcée de bonne heure dans ce sens, et que, pour elle, la Caverne des Dormants du Coran était à El-Kahf, près de 'Ammân.

Ces pages étaient déjà à l'impression quand j'ai reçu, sur la nécropole si curieuse d'El-Kahf, des renseignements complémentaires qui arrivent tout à fait à point pour corroborer ce que je viens de dire. Dans un récent voyage, M. Brünnow a relevé avec le plus grand soin les deux sépulcres décrits plus haut et a pris d'excellentes photographies de leurs façades architecturales. Avec une obligeance dont je ne saurais trop le remercier, il a bien voulu, ayant appris par notre ami commun, M. van Berchem, l'intérêt tout particulier que je prenais à la question, mettre ces documents à ma disposition, en attendant qu'il les publie dans la relation de son exploration de la Belqâ et de la Gebalène. Je donne ici, avec sa gracieuse autorisation la gravure de ces deux façades (pl. IX), A et B), et le plan de celui des deux sépulcres qui me paraît correspondre à la caverne visée par la vieille tradition musulmane pl. X. Ce sépulcre (A) est celui qui est désigné, dans la description des *Memoirs*, sous le qualificatif de « eastern tomb ».

Les restes de la mosquée sont parfaitement reconnaissables, en avant de l'espèce de cour entaillée dans le roc qui précède la porte monumentale du sépulcre ; on voit encore, dans le mur méridional, la niche du mihrâb régulièrement orientée au sud. Au-dessus du sépulcre souterrain est une plate-forme supportant les arasements d'un édifice carré, mesurant 10^m,30 × 10^m,20, qui avait sa porte à l'est et devant lequel semble s'être élevé au-

regardant ; dans cette position le soleil se lève naturellement à droite et se couche à gauche ; par conséquent l'entrée fait face au sud et non pas au nord.

trefois un large vestibule tétrastyle. Ce doit être la « tower » dont parlent les *Memoirs*. M. Brünnow y verrait plutôt un petit temple. Peut-être bien est-ce une mosquée, plus ancienne que l'autre, ou, tout au moins, si c'était réellement un *sacellum* ou peut-être même une chapelle, cet édifice a-t-il pu être transformé, à une certaine époque, en oratoire musulman. C'est ce que pourrait tendre à faire croire une observation que je ferai plus loin.

Le sépulcre proprement dit consiste en quatre chambres excavées dans le roc, et contenant six sarcophages diversement ornements, distribués par groupes de trois dans les deux chambres de droite et de gauche.

La chambre du fond offre une particularité qui, étant donné le point de vue spécial auquel je me place, est du plus haut intérêt. En effet, dans la paroi de l'arcosolium oriental est pratiquée, en *a*, une petite ouverture carrée qui communique avec un puits vertical, également carré, montant vers la surface du sol, et que M. Brünnow compare justement à une « cheminée ». La pl. X en contient le plan spécial et une coupe qui feront mieux comprendre cette disposition d'un caractère tout exceptionnel.

Cette « cheminée », dont la section carrée, mesure 0^m,53 × 0^m,60, est tout juste suffisante pour donner passage à une homme pas trop gros, m'écrit M. Brünnow. Il n'a pu l'explorer que sur une hauteur de 2^m,25 et il suppose, mais sans avoir été à même de le vérifier, qu'elle devait déboucher dans le sol de la plate-forme supérieure, au milieu du vestibule du *sacellum*; il évalue à 1 mètre environ l'épaisseur de la couche de rocher qui sépare ce sol du point jusqu'où il a pu pousser l'exploration intérieure de la cheminée.

On ne saurait manquer d'être frappé du rapport qui existe entre cet étroit passage et celui qui est décrit dans les récits de Moqaddesy et de Ousâma; c'est bien le مضيق et le شق dont parle ce dernier. Ce rapprochement achève d'assurer, à mon avis, l'identité de la localité et du sépulcre avec la Caverne des Sept-Dormants de la tradition musulmane. Elle est confirmée, en

outre, par l'existence de la mosquée¹ dont on voit les ruines en avant du sépulcre A et, aussi, par les nombreuses marques de tribus (*ouousoïm*) qui couvrent les parois, surtout celle du sépulcre B, et qui sont visibles dans la photographie, marques attestant une vénération séculaire des musulmans pour ce sanctuaire.

Mettant à profit l'extrême obligeance de M. Brünnow qui a fait de toute cette région une exploration détaillée, je l'ai consulté sur une petite question accessoire de topographie que j'ai touchée incidemment plus haut (p. 297, note 2) : les divers points qui jalonnent l'itinéraire de Saladin marchant de Damas contre Karak, occupée alors par les Croisés. L'avant-dernière étape du sultan est appelée *Adar* أدر, par Abou Châma. Les cartes très imparfaites de la région n'offraient aucun nom correspondant. Mais M. Brünnow a relevé dans ses carnets celui de *Adir* qui, situé entre Laddjoûn et Karak, à environ 6 kilomètres est-est-nord de cette dernière ville, paraît bien être le point cherché. Il est vrai que, de là, l'itinéraire de Saladin aurait fait un crochet assez singulier, de près de 8 kilomètres, dans le nord, pour aller toucher Rabba, avant de venir prendre position au Ouâdy Karak ; mais ce crochet peut s'expliquer par quelque nécessité stratégique, par exemple, comme me le fait justement observer M. Brünnow, par le besoin, capital pour un corps d'armée en marche, de trouver de l'eau ; à Rabba, il y a de nombreuses citernes et une très grande *birké*. Il ne resterait plus à déterminer que l'identité et la position de l'étape de *En-Nouqoub*, entre Ziza et Laddjoûn. Le nom النقب est peut-être altéré ; en tout cas, le terrain, autant que nous le connaissons, n'offre rien de correspondant comme toponyme, bien qu'*a priori* on pourrait songer à tel ou tel point qui se recommande par sa position, sinon par son nom.

1. Il ne serait pas impossible, toutefois, que la véritable mosquée où Ousâma a prié, avant de s'engager dans l'étroit passage, ait été, à cette époque, installée dans le *sacellum* même construit au-dessus du sépulcre, étant donné que l'orifice de la cheminée débouche vraisemblablement dans le vestibule de ce *sacellum*.

§ 55'.

« *Tabella devotionis* » à inscription punique.

M. Berger vient de nous faire connaître² un monument carthaginois jusqu'ici unique en son genre³, une *tabella devotionis* avec inscription phénicienne, découverte par M. Gauckler dans la nécropole de Douimès, à Carthage. Cette *tabella*, comme les monuments similaires grecs et romains, consiste en une mince lamelle de plomb, gravée au stylet⁴ et ensuite roulée pour être expédiée à son adresse, c'est-à-dire à quelque divinité infernale, peut-être par l'intermédiaire d'un sépulcre, les sépulcres servant souvent de boîtes aux lettres pour ces missives⁵ chargées d'assurer par les moyens magiques la perte de tel ou tel vivant qui portait ombrage.

Le texte, composé de six lignes, présente de grandes difficultés de lecture et d'interprétation. Mon savant confrère en donne une transcription et un essai de traduction qui, il en avertit lui-même, ne sont pas définitifs, mais qui ont l'avantage de fournir une base ferme de discussion. Je les reproduis ici en les faisant suivre de quelques observations que m'a suggérées

1. Lecture faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séances des 4 et 11 août 1899.

2. *Comptes-rendus de l'Académie des Inscr. et Belles-Lettres*, 1899, pp. 173 et 179-186 avec deux planches.

3. Voir pourtant le n° 113 du *Corp. Inscr. Att., Appendix*, que rappelle avec raison M. Berger, et qui contient peut-être, comme le pense M. Wünsch, les restes d'un texte bilingue, phénicien et grec. Mais le fac-similé n'est pas suffisant pour permettre d'en tirer quelque chose. Le P. Delattre a aussi découvert récemment, à Carthage, une *tabella devotionis* avec inscription phénicienne; mais elle est dans un tel état de mutilation que l'étude n'en a pas encore été possible, les fragments s'effritant au moindre contact.

4. Les Sémites étaient familiers avec ce mode d'épigraphie; Job (xix, 24) le définit parfaitement quand il parle de l'écriture gravée sur du plomb avec un stylet de fer.

5. Voir à ce sujet les intéressantes observations du P. Delattre, *Revue archéol.*, 1898, II, p. 218.

l'étude du texte, contrôlée par l'examen attentif [de l'original :

רבת חות אלת מלכת ש יסכה	1
אתך אנכי מצלה אית אמענש[תרת	2
ואית עמרת ואית כל אש לא? כא	3
[ש]לנכא עלתי בנכסף אברחת [עלנב]	4
אם אית כל אדם אש [ש]לנך עלתי	5
[ב]רניתחנא[פני]מ??ת יסכה[ה] ענב[ל]	6

- « 1. Grande Haoua, déesse, reine de..... :
 « 2. Avec toi je... Ammastoret
 « 3. Et Amrat, et tous ceux qui.....
 « 4. contre moi,.... des esprits, à jamais,
 « 5. Soit tout homme qui..... contre moi.
 « 6. Par la grande..... reine..... »

— L. 1. — Le nom spécifique de la divinité invoquée ne serait-il pas אלת, à lire *Allat*, au lieu de le considérer simplement comme le mot générique « déesse »? — אלת, au sens de « déesse » ne s'est pas encore rencontré jusqu'ici en phénicien, tandis que l'existence, dans le culte punique, d'une déesse portant le nom spécifique de *Allat*, semble être prouvée par deux inscriptions de Carthage¹ et une inscription néo-punique de Sardaigne². Il est possible que cette déesse soit essentiellement identique à la déesse assyrienne Allat, sœur d'Istar, femme de Nergal et reine (cf. מלכת) des enfers.

Cette divinité infernale, une sorte d'Hécate sémitique, serait bien en situation ici, sur une *tabella devotionis*. Dans ce cas, חות ne serait plus un nom divin, « Haua », apparenté au nom hébreu d'Ève et désignant, pense M. Berger, l'esprit du défunt invoqué par l'auteur de la *devotio*. Peut-être faut-il y voir simplement un mot tiré de la racine חיה = היה « vivre ». On pourrait penser à un substantif abstrait signifiant « vie » et construire רבת חית,

1. C. I. S., nos 243, 244 : « prêtre de Allat ».

2. C. I. S., n° 149 : ירהבת לארת, « à la Grande Ailat ».

« maîtresse de vie », vocable qui rappellerait quelque peu celui qui est donné à Anat-Athénè dans la bilingue de Larnax Laphithou¹ : **לני חיים** « force de vie ». Seulement, cet exemple même, et d'autres encore, plus caractérisés à cet égard², nous montrent qu'en phénicien c'était, comme en hébreu³, la forme plurielle masculine, **חיים**, **חיים**, qui était usitée pour rendre l'idée abstraite de « vie ». Faudrait-il considérer ce mot comme un adjectif ou participe au féminin pluriel, « les vivantes » = **חיות**? Nous savons qu'en phénicien, la racine **חיה** = **חיה**, « vivre », maintenait volontiers dans ses dérivés le *waw* radical⁴, là où l'hébreu préfère le *yod*. « Maîtresse des vivantes » pourrait, à la rigueur, s'expliquer assez bien, si l'on se rappelle que le masculin **ח** est susceptible de se construire avec un substantif au génitif, et si l'on tient compte du fait que la personne vouée aux puissances infernales par la *tabella* est justement une femme. Peut-être, toutefois, vaut-il mieux, grammaticalement, considérer **חיה**, comme un participe ou un adjectif au féminin singulier, se rapportant à **רבתי** : « Grande vivante », le tout qualifiant par une sorte d'antinomie, Allat, déesse des enfers.

La fin de la ligne est d'une lecture très incertaine. Le caractère qui suit le groupe **חיים**, lecture qui semble confirmée par la répétition qui en apparaît à la fin de la ligne 6, est-il bien un *he*, ici et, aussi, à cette même ligne 6? En tout cas, ce caractère douteux était certainement suivi encore, à la ligne 1, d'un autre caractère, qui a échappé à l'attention de M. Berger et qui, d'après ce qui en reste, a toutes les allures d'un *aleph*. Cela

1. C. I. S., n° 95.

2. Par exemple, **בחי** « de mon vivant » C. I. S., n° 15.

3. L'hébreu connaît cependant aussi une forme féminine de nom abstrait **חיות**, « vie ».

4. Sur la stèle de Byblos, C. I. S., n° 1 : **חיה** « qu'elle fasse vivre » et le nom même de *Yehaumelek*. Cf. la salutation phénicienne et carthaginoise, qui sonnait ainsi aux oreilles grecques et romaines : **Αἰὼν(ις)** (épigramme de Méléagre), *Auo donni*, *Hau ammasilli*, *Hauon bene* (*Pœnulus* de Plaute) « bonjour, monsieur; bonjour, ma mère; bonjour, mon fils » (**חי**, **חיה**, **חי**, « vive »).

Il faut tenir grand compte, enfin, de l'usage du néo-punique, où le *waw* se maintient avec une remarquable fixité dans les formes, à orthographe très variée, signifiant « il ou elle a vécu » : **חיה**, **חיה**, **חיה**, **חיה**, etc.

nous donnerait pour l'ensemble de ce groupe terminal שִׁיכְחָה. Nous verrons tout à l'heure comment on pourrait essayer de le couper.

— L. 2. — בִּצְלָה doit-il être réellement considéré comme un participe, qui gouvernerait à l'accusatif les propositions successives précédées de la particule אִיה, propositions qui désignent incontestablement les diverses catégories, de personnes, ou de choses, touchées par l'imprécation? Ne serait-ce pas, plutôt, un nom propre, *Mesalleah*, *Mesoullah*, le nom de l'auteur de la *devotio*, nom dont l'absence, dans la traduction obtenue par M. Berger, paraît bien singulière et qu'on attendrait *a priori*. On peut, en faveur de cette façon de voir, faire valoir plusieurs considérations. Le verbe צָלַח ne fournit aucune acception ayant le sens péjoratif qui serait de rigueur, si c'était réellement un participe définissant l'acte même de la *devotio*; toutes les acceptions impliquent, au contraire, des idées favorables qui conviennent bien à un nom propre : « bene processit, successum habuit, prosperatus est, prosperavit, prospere fecit, etc... » Ce verbe צָלַח entre dans la composition de plusieurs noms propres phéniciens et puniques¹. L'onomastique sémitique connaît des noms propres constitués par de simples participes en צָ. Enfin la tournure employée ici, avec le pronom personnel emphatique אֲנִי, « moi », semble annoncer, à première vue, que le mot suivant ce pronom doit être un nom propre : « moi un tel ». C'est la façon ordinaire dont l'auteur se présente dans les inscriptions. Il y a même une hypothèse qui vient à l'esprit, mais que je signale sans y insister. La *scriptio* אֲנִי, avec le *god* final, est insolite², étant données les

1. אֲשַׁכְּחָהּ, בִּצְלָה, etc. . Nous rencontrons même deux fois à Carthage le nom propre צָלַח, tout court (*C. I. S.*, nos 291, 411).

2. Cf. כִּנְהָם, à côté du nom composé téophore נְהָמִיָּהוּ. Il est même possible, malgré un léger doute sur la lecture matérielle, que nous ayons déjà rencontré à Carthage un personnage appelé בִּצְלָה en toutes lettres (*C. I. S.*, n° 803). Le nom propre בִּצְלָה (n° 133) est peut-être une simple variante orthographique de ce dernier nom, avec un ס = צ, en vertu de la loi harmonique que j'ai eu fréquemment l'occasion de mettre en lumière (présence de l'aspirée *heth*).

3. Cette orthographe ne s'est rencontrée jusqu'ici que sur les proscynèmes d'Abydos. Je n'en connais pas d'exemple dans l'épigraphie proprement punique.

habitudes de l'orthographe punique. Faudrait-il distraire ce *yod* final de אבני pour le reporter au commencement du groupe מבעלה? On aurait ainsi un nom propre יבעלה, à décomposer עלה + ים, ayant un sens analogue à celui du nom propre hellénique *Εὐήμερος*, et rabbinique טביימי, *Tabyómi*. Il est vrai que, d'après les analogies, on s'attendrait plutôt, à Carthage, pour un nom de ce genre, à quelque chose comme יומנעם. Somme toute, il semble plus prudent d'accepter jusqu'à meilleur avis, malgré ce qu'elle a d'un peu inusité, l'orthographe אבני et de s'en tenir à מבעלה, en y voyant toujours, bien entendu, non pas un participe, mais, comme je l'ai proposé, le nom de l'auteur de la *devotio*.

S'il en est ainsi, il devient nécessaire de chercher ailleurs le verbe moteur des propositions qui suivent à l'accusatif. Ailleurs, ce ne peut-être que plus haut. Par suite, on serait enclin à croire que ce verbe doit se cacher dans les deux groupes de lettres compris entre מלכת et אבני (lignes 1-2) : שיסכהא אהך.

Mais, là, les difficultés sont grandes. Faut-il couper : שיסך הא, en supposant, sans pouvoir le justifier avec quelque précision, un sens approximatif tel que : « celui qui dévoue avec toi, c'est moi Mesoullah, etc... »? Même en admettant qu'on puisse considérer יסך comme un verbe ayant le sens de « dévouer, ensorceler » — ce qui est encore à démontrer — il faut reconnaître que la construction grammaticale serait médiocrement satisfaisante, avec ce verbe ainsi séparé de son régime direct אית, etc. par plusieurs mots qui en interrompraient l'action grammaticale. D'autre part, il semble plus naturel, comme nous y invite la particule relative ש, de rattacher, ainsi que l'a fait M. Berger, les mots אש יסך הא à la divinité invoquée au début de l'inscription; malheureusement la fonction exacte de ce אש, affectionné par le dialecte phénicien, n'est pas encore bien connue. Est-ce un simple indice du génitif¹, impliquant toujours, pour le second des deux termes qu'il

1. Cf. פסנעם, גדנעם.

2. Telie est, semble-t-il, sa fonction ordinaire. Il semble aussi, parfois, pouvoir remplacer l'indice explicite du patronymique ב, entre deux noms propres. En-

met en relation, la valeur d'un nom, soit propre, soit commun? Ou bien, peut-il, à l'occasion, jouer le même rôle que le véritable pronom relatif ש , c'est-à-dire commander un verbe? Ce qui vient compliquer encore ici la question, c'est l'intervention de l'*aleph* qui, ainsi que je l'ai dit, doit être certainement rétabli à la fin de la ligne 1. Si le caractère précédent est bien un *he*, la coupe ה s'impose, et ce mot ne peut guère être autre chose que le pronom de la troisième personne, masculin ou féminin. D'autre part, le ש étant naturellement dégagé de ce qui précède et de ce qui suit, il en résulte que le groupe trilitère יכ est lui-même nettement isolé. Cela posé, deux explications approximatives sont possibles. Ou bien ש יכ ה se rapporte à « Allat, reine », ou bien ces trois mots forment une petite phrase indépendante; dans les deux cas, ה aurait une force verbale. Dans le premier cas, on pourrait comprendre : « Allat, reine, laquelle est יכ »; mais on est surpris alors de voir que le mot יכ ne porte pas les signes extérieurs du féminin. Dans le second cas, ce pourrait être quelque chose comme : « ce qui est, ceci est יכ ; voici ce qui est יכ », c'est-à-dire une sorte de formule introductive de l'imprécation qui suit; littéralement, et en pauvre latin : *quod devotum est id est*. Il faudrait, sans doute, pour donner quelque consistance à cette conjecture, arriver à établir le sens propre de יכ . Le mot ne serait-il pas apparenté à l'hébreu הכין , הכ « faire une libation » et, par extension, « consacrer, vouer »? On peut imaginer que le rite de la *devotio* comportait un sacrifice liquide, eau, vin, ou, peut-être, sang¹, et que la libation préliminaire de

fin, on a plusieurs exemples, où il est employé d'emblée, sans premier terme corrélatif apparent. L'origine étymologique en est encore plus obscure que le rôle grammatical, rôle très complexe, comme l'on voit. Je me demande si ce n'est pas au fond une contraction de l'expression ש ה (qui apparaît complète au n° 144 du C. I. S.) = הש , « lequel lui », *is qui, is quem, id quod* : l'apocope de l'*aleph* s'expliquerait par l'agglutination du pronom réduit lui-même à une simple voyelle non visible. Dans plusieurs des cas, cette façon de voir rendrait bien compte de certaines tournures autrement bien difficiles à analyser. par exemple dans la grande inscription de Narnaka, dans la bilingue punique de El-Amrouni, sur les ossuaires puniques et néo-puniques à épigraphes peintes, etc.

1. Cf. pour le sang de la victime le mot rabbinique נִיכָה et l'arabe نَسَك .

l'opération avait fini par désigner l'opération elle-même¹. Le phénicien בִּכַּךְ serait alors à l'hébreu בִּכַּךְ comme יָתֵן est à יָתַן « donner ».

Pour bien comprendre l'usage des libations dans le culte des morts, en général, et dans notre cas particulier, il faut se reporter aux intéressantes observations du P. Delattre relativement à une des nécropoles de Carthage (*Rev. archéol.*, 1898, II, p. 216-218). Plusieurs des sépulcres y présentent un dispositif des plus curieux, un long tuyau de terre cuite, quelquefois de plomb, posé obliquement, qui communiquait avec l'extérieur et par lequel on pouvait verser du dehors les libations rituelles, de façon à les faire arriver jusqu'à l'urne funéraire. C'est justement par ces mêmes conduits que les amateurs de sortilèges glissaient subrepticement à l'adresse des divinités infernales, leurs missives d'exécration. Il ne serait pas surprenant qu'ils crussent devoir accompagner ces envois indiscrets de libations rituelles destinées à leur rendre favorable soit la divinité elle-même, soit le défunt dont ils venaient mettre ainsi à contribution l'intermédiaire complaisant. Ce pouvait être, en quelque sorte, une manière d'acquitter les droits de port et d'assurer bon accueil à leurs requêtes. Cette pratique n'était pas toujours du goût de la famille du mort, comme le remarque justement le P. Delattre, car il a constaté plusieurs fois que, pour y faire obstacle, l'orifice du conduit était fermé par une plaque de métal percée de petits trous formant passoire et ne permettant que l'introduction des *liquides*.

Ce rapprochement tout à fait topique rendrait bien compte de l'emploi du mot בִּכַּךְ « faire une libation » appliqué par notre texte à l'expédition de la *tabella devotionis* par le canal même des libations, le contenu de la *tabella* étant, pour ainsi dire,

1. Une explication analogue serait applicable si l'on préférait rapprocher la racine בִּכַּךְ , הִכִּיךְ , « oindre ».

Je rappellerai pour mémoire que בִּכַּךְ semble avoir eu aussi en hébreu le sens de « tisser ». On pourrait supposer alors qu'il aurait passé au sens métaphorique d'« ensorceler » par une association d'idées du genre de celle que nous offre le verbe grec $\alpha\gamma\gamma\epsilon\lambda\epsilon\iota\omega$ « lier, ensorceler ». Mais c'est peut-être aller chercher bien loin la vérité, et, tout bien pesé, je ferai plutôt pencher la balance en faveur de בִּכַּךְ « faire une libation ».

versé par ce canal. On conçoit ainsi que le sens ait pu passer du mode d'envoi à l'envoi lui-même et que l'auteur de la *devotio* l'annonce en quelque sorte comme une libation. Il n'est pas impossible que, par suite, le mot בִּיָּה , verbe ou substantif, ait pu prendre la signification générale de *devovere*, *devotum*; le verbe latin *libare* a lui-même subi une évolution analogue et s'emploie souvent, d'une façon toute métaphorique, au sens large de « consacrer, dédier, vouer ».

Quoi qu'il en soit, si, d'une façon ou d'une autre, la fin de la ligne 1 forme un tout indépendant du commencement de la ligne 2; si, d'autre part, בִּיָּה n'est pas un participe, mais un nom propre, comme je crois l'avoir montré, force nous est de chercher au début même de la ligne 2 le verbe indispensable à la construction de la phrase subséquente. Mais comment dégager un verbe de ces trois lettres אִתְּךָ , qui, à première vue, semblent bien être simplement, comme l'admet M. Berger, le pronom suffixe de la deuxième personne, combiné avec la préposition אִתְּ , « avec toi »? — A moins de supposer, chose peu vraisemblable, que, dans cette formule, le verbe pouvait être sous-entendu. On ne saurait guère songer au verbe אָתָּה qui, à la forme *hiphil*, a le sens de « apporter ». Par moment, je me demande si la troisième lettre ne serait pas un *noun*; le *noun* et le *kaph* sont souvent difficiles à distinguer l'un de l'autre dans cette inscription, et, ici, l'attache de la tête de la lettre a un peu souffert, bien que, je le confesse, la lecture *kaph* soit paléographiquement plus vraisemblable. C'est dommage, car nous obtiendrions de cette façon אִתְּךָ , « je donne », verbe qui serait excellent au sens de *devovere*¹. Et encore attendrait-on un régime indirect : « je *te* donne » ou « *je* donne *à* », avec la proposition לְ ou bien avec l'expression בְּיָדְךָ « dans ta main ».

— L. 3. — J'hésite à suivre M. Berger qui considère בְּרַחֵם comme un second nom de femme : 'Amrat. Je croirais plus volontiers qu'il n'y a qu'une seule femme en cause — Amas-

1. On a de nombreux exemples dans la Bible de בָּרַךְ au sens de « vouer » (à la mort). Cf. l'emploi fréquent de ἀνατίθωμι sur les *tabellae* classiques.

toret — et que l'auteur de la *devotio* englobe dans son maléfice différentes choses qui dépendent de son ennemie. Je serais tenté de comprendre ainsi : « Je *dévoue* Amastoret, et (la) *'amrat* et tout ce qui est à elle. » עבירה serait déterminé, en réalité, par le *אש לא* « qui est à elle », qui suit *ואיה כל* « et tout ce qui », et qui, bien qu'exprimé une seule fois, tombe effectivement sur les deux termes. Cette détermination est même suffisante pour motiver l'absence de l'article devant le substantif *'amrat*, absence dont, autrement, on pourrait s'étonner et tirer objection, איה appelant généralement après lui l'article quand le mot qu'il commande n'est pas un nom propre ou un substantif déterminé d'une autre manière, par exemple, par l'état construit ou bien par le pronom relatif; le cas est semblable à celui que présente le décret du Pirée (ligne 7) : *איה אדמים אש בעל*, « *homines qui fecerunt* » ¹. Quant à *אש כל*, ce ne peut être que « *tout ce qui* » (*kol ach*) et non « *tous ceux qui* » (*kol ich*); dans ce dernier sens on aurait employé, comme plus bas, le mot *אדם*, « homme ».

Ce point acquis, quelle peut être la chose appelée עבירה? La racine hébraïque fournit des dérivés qui semblent signifier « moissonner » et, aussi, « faire le commerce »; à ces sens qui, d'ailleurs, ne sont pas très bien assurés, vient s'ajouter, dans la langue rabbinique, celui ² d'« habiter » et surtout de « travailler, faire ou faire faire un travail manuel ». Il ne serait pas impossible que quelqu'un de ces sens fût de mise ici. On pourrait penser, entre autres, si l'on tient compte de ce fait que ce mot apparaît plusieurs fois dans les *tabellae* grecques, à un ἐργαστήριον, « atelier ou boutique, » appartenant à Amastoret. En tout cas, je crois qu'il s'agit là, non pas d'autres personnes, mais bien de choses, et de choses appartenant à l'unique femme — Amastoret — visée par la *devotio*.

Entre autres avantages, cette explication aurait celui de lever une difficulté qui a empêché M. Berger d'adopter le sens, si natu-

1. La même règle souffre, en hébreu, la même exception dans les mêmes conditions; par exemple : « Absalon avait érigé pour lui de son vivant *le cippe qui est dans la Vallée du Roi* »... *את מצבת אשר*... (II Samuel, xviii, 18).

2. Il y a peut-être là une influence araméenne.

rel, auquel il avait tout d'abord songé avec raison, en coupant : אית כל אש רא , et en comprenant : « tout ce qui est à lui » (ou, mieux, « à elle » ¹) ; du moment qu'il n'y a plus qu'une seule femme en cause, l'expression devient d'une clarté parfaite.

Ici, je pense qu'il y a dans la phrase une coupure marquée, et que nous arrivons à une autre proposition, une proposition incidente, introduite par la conjonction explicative כא , « parce que ». L'inscription va nous faire connaître maintenant, par là, ce qui devient très intéressant, le motif de la *devotio*. Entre לא et כא , il y a bien place, il est vrai, pour une lettre, comme l'indique M. Berger en interposant un point d'interrogation dans sa transcription. Mais, vérification faite sur l'original, j'estime qu'il n'y a jamais eu rien de gravé dans ce vide, et qu'au contraire, c'est un blanc intentionnel destiné à mieux accentuer pour l'œil la coupure de la phrase. Quant à l'orthographe כא pour כ , elle n'a rien d'inadmissible ; sans parler de l'orthographe néo-punique de cette particule (כה et כע), nous la trouvons, en punique même ², orthographiée, exactement comme ici, כא .

Je considère, ensuite, les quatre lettres par lesquelles débute la ligne 4 comme représentant un verbe au prétérit, à la troisième personne du féminin, régissant עלתי : « parce qu'elle a fait..... contre moi..... » Dans ce verbe est articulé, à mon avis, le grief de l'auteur de la *devotio* contre Amastoret. Malheureusement, la première lettre a souffert et reste douteuse ; M. Berger croit y reconnaître un *chin*, je pencherais plutôt pour un *ain*, et cette valeur semblerait être confirmée si nous avons bien, comme je le pense avec lui, la répétition de ce même verbe, suivi de la même proposition avec le même suffixe, à la fin de la ligne 5. Quant à la quatrième lettre, je doute fort que ce soit un *kaph* ; vérification faite sur le plomb, elle a bien plutôt l'allure d'un *sadé*, tout à fait semblable au *sade*, certain celui-là, בגלה , à la ligne 2 ³. Resterait à déterminer le sens de עִיִּץ , si

1. La forme du suffixe א indique bien le féminin ; si c'était le masculin, nous aurions probablement לי .

2. Inscriptions de Cirthe, Costa-Reboud, n° 3, 11, 29.

3. On y observe la même disjonction des éléments constitutifs de la lettre ; et,

tant est qu'il faille bien lire ainsi. En hébreu, ce verbe veut dire « se réjouir » et, parfois, « se réjouir méchamment du mal qui arrive à quelqu'un »¹. Il est vrai qu'alors, il se construit avec la proposition ל; mais l'emploi de la proposition על = עלה, dans cette acception, ne serait pas en désaccord avec le génie des langues sémitiques. Je n'ose faire un rapprochement avec l'arabe عاص عاص « engager une querelle avec quelqu'un »; cela nous conduirait, cependant, à un sens général assez plausible, celui d'une dispute, d'un procès; je vais montrer, dans un instant, qu'il s'agit justement d'une question d'argent, et nous savons, d'un autre côté, que plusieurs des exécutions des *tabellae* classiques sont motivées par le désir d'écraser un adversaire judiciaire. J'hésite à choisir entre ces deux voies nouvelles d'interprétation qui s'ouvrent à nous.

Le reste de la ligne se construit, sinon s'explique assez facilement et se rattache bien à la proposition précédente : בבִּסְף אֶשׁ : « au sujet de l'argent que j'ai — — ». אברהת a la physionomie d'un verbe à la forme *hiphil-aphel*, à la 1^{re} personne du singulier du prétérit. Toutefois, on pourrait se demander si ce n'est pas plutôt la 3^e personne du féminin et si, par suite, le sujet du verbe n'est pas Amastoret; mais il semble qu'en phénicien, cette 3^e personne était marquée, quand elle l'était, par l'adjonction d'un *aleph* et non pas d'un *taw*², et l'on s'attendrait, dans ce cas, à אברהת, à l'instar de עלה.

à elle seule, l'inclinaison à gauche de la hampe exclut la possibilité d'y chercher un *kaph*.

1. *Psaumes*, xxv, 2 : אֶל־יֵעֲלִצוּ אֹיְבֵי לִי « que mes ennemis ne se réjouissent pas à mes dépens ! » Cf. les variantes phonétiques ערס et עלו.

2. Le *kaph*, sur l'existence duquel M. Berger hésite, peut être tenu pour matériellement certain et la lecture totale du mot est assurée.

3. C'est ici qu'il me paraît qu'il faut intercaler ces deux lettres, gravées en surcharge dans l'interligne.

4. Cf. la forme, assez fréquente dans les dédicaces, בדרא, « elle a voué »; l'orthographe néo-punique, qui remplace souvent cet *aleph* par un *ain*, est confirmative de la prononciation de cette terminaison féminine, comme une simple voyelle *a*. L'usage phénicien est, en somme, sur ce point conforme à l'usage de l'hébreu, où cette même terminaison féminine est représentée par un ה. Ces ה, א, ע, ne sont, au fond, que de simples supports vocaliques.

Quant à l'*aleph* initial de אִבְרִיחָה, marquant une forme *hiphil-aphel*¹, on pourrait objecter qu'ordinairement, en phénicien, ce rôle était dévolu au *yod*; mais on conçoit sans peine que ce *yod*, qui n'est, somme toute, qu'une simple *mater lectionis* indiquant un *i* bref initial, ait pu être remplacé orthographiquement, à une certaine époque, par un *aleph* qui jouit de la propriété de pouvoir servir indifféremment de support à toutes les voyelles, brèves ou longues, quel que soit leur timbre².

Voilà pour l'état grammatical du mot. Pour ce qui est de sa signification, c'est une autre affaire; je ne l'entrevois guère. Je dois dire avant tout qu'il plane un certain doute sur l'identité du *rech*; la lettre est disloquée par une forte cassure du plomb, et sa tête, bouclée d'une façon un peu insolite, ne semble pas s'être rattachée à la hampe à la hauteur normale. Si, malgré tout, c'est bien un *rech* — et, à vrai dire, je ne vois pas trop quelle autre lettre ce pourrait être — le lexique hébreu ne nous offre pour la racine רַח que des dérivés difficiles à concilier avec le sens général que je poursuis : הִרְחִיחַ « chasser, expulser », בְּרִיחַ « verrou ».

On pourrait aussi considérer, à la rigueur, אַ comme = בּ, la préposition orthographiée ainsi qu'elle l'est dans l'inscription de Narnaka, avec un *aleph* prosthétique; ce serait, alors, non pas « l'argent que j'ai..... », mais « l'argent qui est dans la... ou les..... »; seulement, que pourrait être le substantif יִרְחָה?

Quant au dernier mot de la ligne, je reste perplexe, la première des trois lettres qui la constituent étant très indistincte. Si c'est bien un *chin*, on pourrait prendre שֶׁלם au sens soit d'« in-

1. Je dis *aphel* par analogie avec l'araméen; mais c'était peut-être bien, en réalité, une forme *iphil*.

2. Le néo-punique semble nous avoir conservé une trace de cet état de choses. Cf., dans la grande inscription néo-punique nouvellement découverte à Maktar (colonne III), אִכְרַבִּיא, impliquant une orthographe punique אִכְרַבִּיא; et, aussi, dans l'inscription d'Altiburos, l. 5 (cf. plus haut p. 32, note du *Recueil*): אִיִּצְבִּין. Peut-être d'autres exemples encore au n° 130 (lignes 4 et 5) d'Euting. L'hébreu a opté, lui, pour la convention ה, comme support de ce son *i* initial, caractéristique de la forme verbale facilitive.

3. Un rapprochement avec l'hébreu יָרַח (de רָחַח « moulin ») serait bien téméraire.

tégralité », soit de « paiement », qui, l'un et l'autre, seraient assez en situation, puisqu'il s'agit d'une somme d'argent¹.

— L. 5. — Les cinq premiers mots sont tout à fait certains comme lecture et comme sens : « ou bien tout homme qui... ». Il résulte évidemment de l'intervention de la conjonction **או** « ou bien », suivie de la particule **כִּי**, indice de l'accusatif, que les mots « tout homme qui » sont pour la dépendance du verbe, quel qu'il soit, qui gouverne toute la phrase au début de l'imprécation. Après avoir désigné nommément Amastoret et indiqué succinctement, dans une petite phrase incidente, le motif pour lequel il la dévoue, l'auteur étend son imprécation à quiconque en agirait de même à son égard. En effet, après le pronom relatif **אֲשֶׁר**, viennent les mots **עָלַי עָלַי**, qui semblent bien être la répétition, au masculin cette fois, de l'expression de la ligne 4 : **עָלַצָה עָלַי** « elle a fait ...contre moi. » Malheureusement la répétition de ce verbe, même dans ces conditions nouvelles, ne contribue pas à en éclaircir pour nous le sens ; elle implique, néanmoins, une conséquence qui n'est pas sans importance. En effet, la généralité même de cette seconde partie de l'imprécation semble indiquer non plus un acte accompli, mais un acte éventuel, comme l'est l'acteur lui-même : « ainsi que *quiconque ferait*... contre moi. Cet emploi du prétérit avec la valeur du futur, ou du conditionnel, est conforme au génie des langues sémitiques. On peut conclure de là que l'acte mis à la charge de Amastoret est susceptible, soit d'être continué, soit d'être répété par d'autres. Cela se concilierait assez bien avec l'hypothèse d'un différend, judiciaire ou non, portant sur une question d'argent et dans lequel pouvaient intervenir des tiers (par exemple l'avocat ou les témoins² de la partie adverse), plutôt qu'avec l'hypothèse, à laquelle on aurait pu songer, d'un détournement, ou d'un vol pur et simple.

— L. 6. — Je ne puis réussir à discerner les quatre premiers caractères lus par M. Berger **כִּרְבָּה** « par la grande », vocable qui,

1. A la rigueur on pourrait lire **כָּלָם** « leur totalité ».

2. Il est à noter que le cas se présente dans les *tabellae* de l'antiquité classique

selon lui, rappellerait celui de la ligne 1. Je verrais plutôt, cela dit sous toute réserve, quelque chose comme בדרת, ou יבדבה. Quel que soit le sens du mot, il me paraît se rattacher, par la préposition ב, aux derniers mots de la ligne 5, et, de plus établir un lien étroit entre ce qui le précède et ce qui le suit. Un examen minutieux du plomb m'a permis, en effet, de déchiffrer avec une certitude presque entière, immédiatement après בדרת, les mots : הכסף (de) cet argent » ; mots que je propose de substituer à la leçon absolument inexplicable : ה[א]פ[ד]. Nous obtenons de cette façon une clarté relative là où, jusqu'ici, nous errions en pleines ténèbres. Le squelette de la phrase ainsi construite pourrait être figuré comme suit : « (je dévoue aussi) tout homme qui ferait... contre moi, au sujet de la... de cet argent. »

Après quoi vient une nouvelle petite proposition par laquelle se termine l'inscription. Elle est introduite par la particule ב, au sens, soit de « parce que, car » ; soit, plutôt, de « selon ce que »¹. Cette particule commande directement le mot בי?ת, — verbe à la 1^{re} personne du prétérit² participe ou substantif féminin? — en tout cas, sens que je ne saurais déterminer pour le moment. Puis, réapparaît le mot ou groupe énigmatique de la ligne 1 : יסב?, avec le même doute, encore plus accentué ici, sur l'identité de la quatrième lettre. Enfin, le dernier mot de l'inscription, que je lis non pas עבל, mais עפרת. La seconde lettre est un *phé* très distinct, et non un *beth* ; toute la longue hampe du *rech* est visible à droite de la large cassure qui en a détruit la tête, mais en laissant encore subsister une petite pointe sur l'autre bord ; quant au *taw*, la tige prise pour celle d'un *lamed*, se prolonge, en

1. Je n'ose m'arrêter à l'idée d'un rapprochement avec l'hébreu דבה, *calumnia*, en prêtant à *calumnia* le sens particulier de « chicane, réclamation non fondée » qu'il a dans la langue du droit romain.

2. Ce dernier sens paraît plus probable, notre inscription, comme nous l'avons constaté, orthographiant בא la particule qui répond à l'hébreu כי, « car ».

Le second caractère, très peu distinct, ressemble par instant à un *chin* ; si l'on pouvait y voir un *dalet*, כבדת rappellerait tout à fait la formule du Tarif des sacrifices de Marseille (C. I. S., n° 165, ligne 17) : ... כבדת שת בכתבת. « selon les, conformément aux dispositions de l'inscription ».

On pourrait aussi essayer d'expliquer, si l'on admet la lecture *chin* : כב כשת, en considérant כשת comme un participe de ש(ית) ; ou bien même : שת (כ) כשת.

réalité, notablement par en bas, formant même un petit retour légèrement piété à gauche, et cette tige est recoupée en croix par le trait transversal qui dépasse nettement à gauche. Le mot lu ainsi : עפרת, est identique au mot hébreu signifiant « plomb », et il semble bien qu'il doit désigner ici la matière de la *tabella*, ou, mieux encore, par une restriction de sens facile à comprendre et analogue, par exemple, à la synecdoque que nous offre le latin pour *cera*¹, la *tabella* de plomb elle-même. Si le caractère qui le précède est bien un *hé*, comme le pense M. Berger — j'avoue que, pour ma part, je ne réussis pas à en saisir les éléments² — on pourrait y voir l'article déterminant עפרת et indiquant un rapport entre ce mot et יכך, qui, dès lors, serait, ici comme plus haut, constitué par ces seules trois lettres.

Cette dernière petite proposition pourrait être, à la rigueur, considérée comme une sorte de clause finale et récapitulative, condensant, en quelques mots, l'ensemble de la *devotio*. Mais il est peut-être plus logique de la considérer comme s'appliquant spécialement à la seconde partie, celle qui, commençant par les mots : « ou bien tout homme qui, etc. », prévoit l'éventualité de tierces personnes qui se rendraient coupables des mêmes agissements que Amastoret. On comprendrait mieux, en effet, dans ce cas, que l'auteur de la *devotio* ait cru devoir, pour plus de sûreté, ajouter expressément que ces tierces personnes seraient passibles de la même peine surnaturelle, l'imprécation de « la *tabella* de plomb » étant, dans toute la portée de sa teneur, également valable contre elles.

Voici, jusqu'à plus ample informé, comment je serais tenté de transcrire et de traduire ce petit texte d'une difficulté exceptionnelle. Je ne me flatte pas, certes, d'en avoir dissipé toutes les obscurités; mais je crois avoir réussi à faire au

1. *Cera*, « cire » a fini par signifier la tablette même enduite de cire, la *cerata tabula* sur laquelle on écrivait.

2. On dirait presque les restes d'un *aleph*. Il est vrai que cela reviendrait sensiblement au même, car souvent, en punique, le *he* de l'article se change en *aleph*, surtout quand le mot commence par une aspirée ou une gutturale, ce qui est le cas ici. עפרת יכך équivaudrait, alors, à העפרת יכך.

moins un peu de lumière sur quelques points qui ne sont pas sans importance.

- | | |
|---|---|
| רבת חַיִּת אֵלֶּת מַלְכָּת שׁ יִסֵּב הָאֵל | 1 |
| אַתָּה אֲנִי מַעֲלָה אֵת אֲמַעַשְׁתֶּרֶת | 2 |
| וְאֵת עֲבֹרֶת וְאֵת כָּל אִשׁ לֹא כֹא | 3 |
| עֲלֵצָא עֲלֵתִי בַכֶּסֶף (אִשׁ) אֲבֹרֶחַ שְׁלֹם | 4 |
| אִם אֵת כָּל אָדָם אִשׁ עֲלֵךְ עֲלֵתִי | 5 |
| בְּדֶרֶת הַכֶּסֶף וְכִמָּ? ת יִסֵּב ? עֲפָרָת | 6 |

Maitresse des vivantes (ou : grande vivante?), Allat, reine! Voici ce qui est (l'objet) de la *libatio* (*devotionis*?) : moi, Mesoullah (ou Mesalleah), je (te?) donne (?) Amastoret, et la 'amourat (= *ergasterion*?) et tout ce qui est à elle, parce qu'elle a fait — contre moi pour l'argent que j'ai — —; ou bien tout homme qui ferait — contre moi au sujet de la — de cet argent, selon la teneur (?) de la *devotio* (?) de (la *tabella* de) plomb.

§ 56.

Note sur la création, en Syrie, d'une station d'archéologie orientale dépendant de l'École du Caire.

Cette note a été rédigée en 1882, et des copies autographiées en ont été communiquées alors aux diverses personnes qualifiées pour s'intéresser au projet qui y est exposé. Je pense qu'il sera peut-être utile de faire connaître publiquement aujourd'hui la teneur de cette note, jetée dans les oubliettes du Ministère de l'Instruction publique. Je la reproduis, sans y rien changer, le besoin qu'elle visait, il y a dix-sept ans, étant toujours le même. Sera-t-elle prise, cette fois, en plus sérieuse considération? Je le souhaite, sans oser l'espérer. En tout cas, j'aurai la satisfaction d'avoir fait mon devoir en signalant aux bons esprits une idée que je crois juste et à laquelle il n'a manqué peut-être, pour aboutir, que d'être présentée par quelque *persona grata* dans les bureaux omnipotents de la rue de Grenelle.

Nous possédons en Grèce, en Italie, en Égypte, des établissements scientifiques permanents, les Écoles françaises d'Athènes, de Rome et du Caire.

L'archéologie grecque, l'archéologie romaine, l'archéologie égyptienne ont leurs quartiers généraux solidement et définitivement installés. Seule l'*archéologie orientale* attend encore le sien. La Syrie et ses annexes naturelles méritent bien cependant qu'on fasse pour elles ce que l'on a déjà fait si heureusement pour l'Italie, la Grèce et l'Égypte. Des explorations sérieuses et répétées y ont bien été entreprises, mais d'une façon intermittente, et, malgré des résultats considérables, elles sont encore loin d'avoir donné tout ce qu'on est en droit d'attendre de ces régions qui intéressent sous tant de rapports l'art, la science et l'histoire.

Le moment ne serait-il pas venu de combler cette lacune et de créer, là aussi, un centre permanent de recherches méthodiques et continues?

L'archéologie orientale a désormais conquis son autonomie. L'enseignement en a été introduit en France et inauguré officiellement, il y a déjà plusieurs années, à l'École pratique des Hautes-Études. Son domaine a été reconnu et constitué dans nos musées par la création récente ¹, au Louvre, d'un Département des antiquités orientales, distinct du Département classique, grec et romain, et du Département égyptien. Enfin l'on a, avec raison, dans le plan d'organisation définitive de l'Institut archéologique du Caire, qui est à la veille d'être exécuté, introduit à côté de la section d'égyptologie une section d'archéologie orientale. L'idée est excellente et bien faite pour répondre au *desideratum* qui vient d'être signalé, à la condition toutefois que cette dernière branche ait un point de contact avec son terrain naturel, et soit placée dans les conditions les plus favorables pour prendre racine. Le complément indiqué et nécessaire de l'École du Caire est l'établissement d'une station d'archéologie orientale en Syrie, relevant immédiatement de l'École.

Quelle est l'étendue et quelles sont les limites du champ sur lequel doit s'exercer l'action de cette station? Dans quel centre convient-il de l'installer? Quels seraient ses principaux objectifs et son utilité pratique? Dans quelles conditions peut-elle être organisée?

Le domaine de l'archéologie orientale commence, géographiquement et scientifiquement, aux confins des domaines de l'archéologie romaine, grecque et égyptienne, dans lesquels il a cependant plus d'une enclave. Les antiquités hébraïques, les antiquités phéniciennes et, dans un sens plus large, les antiquités syriennes, de toutes les époques et de toutes les races, sont de son ressort immédiat. Il comprend, en outre, ces antiquités mixtes, produit du contact et de la pénétration réciproque de plusieurs civilisations, antiquités qui sont peut-être les plus intéressantes pour l'histoire de l'esprit humain. Point d'intersection des mondes égyptien, assyrien, hellénique et romain, berceau du judaïsme, du christianisme, et, dans une certaine mesure de l'islamisme, lieu de rencontre de l'Orient et de l'Occident au moyen-âge, la Syrie a, pour ainsi

1. La création, au Louvre, du Département des Antiquités orientales, due à l'initiative de M. de Ronchaud, a été, comme celui-ci m'en a donné plus tard l'assurance formelle, la réalisation point pour point d'un plan que j'avais présenté à qui de droit quelques années auparavant et que le regretté Directeur des Musées nationaux avait retrouvé dans les archives de son administration. — C. C.-G.

dire, le monopole de cette catégorie d'antiquités instructives entre toutes. L'aire d'investigation de l'archéologie orientale embrasse Chypre, toutes les côtes de la Syrie et s'étend jusqu'à l'Euphrate et au Tigre, en se prolongeant dans la péninsule arabique.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour voir quel est le point le plus favorablement situé pour rayonner dans ce vaste espace. C'est, sans contredit, Beyrouth, qui offre toutes les ressources intellectuelles et matérielles voulues, jointes à des facilités uniques de communication avec le reste de la côte et les régions de l'intérieur.

Les principaux objectifs de la station à créer à Beyrouth seraient :

1^o Recherches, excursions, explorations, voyages de découvertes, dans l'aire déterminée plus haut. L'on procéderait par une série de campagnes sur divers points variant suivant la saison et les circonstances, campagnes coupées par des séjours à Beyrouth employés à mettre en œuvre les matériaux recueillis et à en préparer la publication au fur et à mesure des découvertes.

2^o Relevé des monuments : estampages, moulages, photographies, plans et dessins.

3^o Excavations sur des points déterminés.

4^o Acquisition des antiquités, sur place, pour nos collections nationales.

Ce dernier objectif mérite une attention spéciale et vaut qu'on y insiste. L'acquisition des antiquités sur place serait une ressource précieuse pour l'enrichissement de nos collections nationales. C'est même aujourd'hui, d'une façon générale, le seul moyen, pour elles, de lutter avantageusement contre la concurrence que leur font les musées étrangers. Ce n'est pas assez d'accueillir les antiquités quand elles viennent à nous. Il faut aller à elles. Sans quoi l'on s'expose à n'avoir trop souvent que les rebuts des autres ou à payer de beaux objets des sommes exorbitantes. C'est sur les lieux même qu'il convient de recueillir les antiquités en les achetant de première main, des paysans ou des nomades. C'est ainsi, d'ailleurs, qu'ont été formées, en grande partie, nos anciennes et merveilleuses collections et que nous nous sommes assurés, sur nos rivaux étrangers, une avance que nous sommes menacés de perdre à bref délai, si l'on n'y avise. Nos musées, à l'instar des musées étrangers, devraient avoir, au dehors des agents spéciaux chargés de les alimenter. A Beyrouth, l'on pourrait profiter de la station d'archéologie pour organiser un service d'acquisitions de ce genre qui nous permettrait de drainer, à très peu de frais, et au plus grand bénéfice du Louvre, tout le Levant. Les collections particulières sont remplies et s'enrichissent chaque jour d'objets d'art exquis, ou de monuments d'une grande valeur historique, provenant de Syrie et dont la place au Louvre serait marquée. Rien ne serait plus facile que de détourner à notre profit ce courant d'antiquités, en jetant sur la Syrie et sur Chypre un vaste réseau de correspondants indigènes reliés directement à la station de Beyrouth. Avec quelques milliers de francs consacrés chaque année à ce service spécial, l'on recueillerait de véritables trésors, dont la valeur intrinsèque surpasserait de beaucoup, non seulement le prix d'achat, mais *la totalité des dépenses de la station permanente*. Par ce côté pratique la création projetée différerait sen-

siblement de nos grandes Écoles archéologiques qui poursuivent, en général, un but un peu platonique.

Pour ce qui est des conditions dans lesquelles l'on pourrait organiser cette station appelée à rendre tant de services, il suffirait d'emprunter les éléments déjà contenus dans le projet de l'École du Caire, en les appliquant au milieu même en vue duquel ils ont été admis et où seulement ils ont chance de trouver leur plein et entier développement. La section d'archéologie orientale, partie intégrante de l'École du Caire, aurait simplement besoin d'avoir en Syrie un prolongement matériel, aboutissant au centre fixe de Beyrouth. Ce centre, qui ne serait en quelque sorte qu'un pied-à-terre de l'École du Caire, serait représenté par un local peu coûteux, destiné principalement à l'emmagasinement des collections. Un personnel restreint, mais actif, y poursuivrait d'une façon permanente l'œuvre esquissée plus haut qui, pour être efficace, doit être menée sans interruptions, *cette continuité étant la condition même du succès*. Un archéologue expérimenté, assisté d'un collaborateur graphique pour les plans, dessins et photographies, répondrait à tous les besoins. Ils seraient fournis tous deux par la section d'archéologie orientale de l'École du Caire. Les membres de nos Écoles du Caire, d'Athènes et de Rome, qui viendraient faire une tournée en Syrie, nos missionnaires scientifiques, seraient sûrs de trouver toujours là un centre de ralliement, des livres, des conseils et des directions. Cette combinaison qui permettrait d'atteindre de la manière la plus directe l'un des buts principaux de l'École du Caire, aurait l'avantage de ne nécessiter aucun nouveau sacrifice d'argent, puisqu'elle n'impliquerait que l'application, dans des conditions éminemment pratiques, des dépenses prévues au budget de cette école, pour la section spéciale d'archéologie orientale.

Ce projet peut être envisagé à un autre point de vue dont l'importance n'échappera à personne et qu'il suffit d'indiquer ici en quelques mots.

La création à Beyrouth d'un établissement français de haute science, représentant la grande École du Caire, contribuerait sensiblement à augmenter en Syrie notre prestige, dont nous nous montrons si justement jaloux et à y assurer notre suprématie intellectuelle, en mettant à notre disposition un moyen d'influence qui n'est pas à dédaigner. Elle ne serait pas déplacée assurément à côté des encouragements que le gouvernement de la République, suivant une politique séculaire, croit nécessaire encore aujourd'hui d'accorder dans tout le Levant, et notamment en Syrie, sous forme de subventions considérables, aux établissements religieux ayant un caractère scolaire. S'il paraît expédient à nos hommes d'État d'utiliser, sur ce terrain d'une espèce à part, l'élément religieux comme véhicule de la langue et des idées françaises, il ne leur déplaira peut-être pas d'affirmer en même temps l'indépendance de leurs idées en y fondant une institution consacrée à la science pure et libre.

Sous ce dernier rapport, le projet se recommande particulièrement à l'attention du Département des Affaires étrangères, à l'appui et à la coopération duquel il serait peut-être permis de faire appel dans une certaine mesure.

§ 57.

Les inscriptions néo-puniques de Maktar¹.

Maktar, la colonia Aelia Aurelia Mactaris, ou Mactaritana, est un des points de l'Afrique septentrionale qui, dès la première heure, nous ont fourni les plus intéressantes inscriptions néo-puniques. Il suffit de rappeler celles qui avaient permis à Ewald², il y a déjà bien des années, d'y reconnaître, avec une sagacité remarquable pour l'époque, le nom même de cette ville sous sa forme punique originale de מַכְתָּרִים, *Maktarim*, fidèlement conservée par le toponyme arabe مَكْتَر, *Makteur*, et confirmée, plus tard, par les transcriptions de l'épigraphie romaine.

Depuis, de nouvelles trouvailles épigraphiques ont été faites à Maktar, notamment celle d'un groupe de trois inscriptions néo-puniques des plus importantes, provenant d'un temple antique. Ces trois textes, dont l'un est d'une étendue exceptionnelle — 47 lignes disposées en 10 colonnes³ — ont été étudiés à diverses reprises par M. Berger⁴. Ils présentent des difficultés considérables, au sujet desquelles j'aurais à faire quelques observations.

I. — Première inscription de Maktar.

COLONNE I. — Je crois avoir réussi à établir d'une façon définitive le sens exact de la première ligne de la grande inscription dédicatoire du sanctuaire, dont M. Berger comprenait d'abord ainsi le début⁵ :

1. Communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séances des 11 et 18 août 1899.

2. Ewald, *Entzifferung der neupunischen Inschriften*, Goettingen, 1852 (p. 24 et suiv.).

3. Il me paraît résulter de l'examen des divers estampages qu'il y avait une onzième colonne, qui a été martelée intentionnellement dans l'antiquité ; je crois distinguer encore des traces de lettres appartenant à la première ligne de cette colonne.

4. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1893, p. 6 sq. — Cagnat et Gauckler, *Les monuments historiques de la Tunisie*, I, pp. 129-131. — *Mémoires de l'Académie...*, t. XXXVI, part. 2, pp. 135-178 (extrait, avec 5 planches).

5. Dans l'ouvrage de MM. Cagnat et Gauckler, *l. c.*

1. « Ceci est le *Mizrah* du *Dor* qu'ont construit comme sanctuaire du parvis
2. [les *Pachus*] des choses sacrées (*Mehazot*) de Tat-Ammon
3. comme couronne brillante pour lui et pour son peuple habitant le pays,
4. à la divinité du sanctuaire, etc... ».

J'ai montré¹ qu'il fallait comprendre tout différemment et considérer le mot énigmatique *Mazrah*, *Mezrah* ou *Mizrah*, par lequel débute l'inscription, non pas comme une certaine partie de l'édifice, mais bien comme le nom spécifique d'un groupe de personnages, assemblée civile ou religieuse, — *ordo* ou *collegium*, — qui avaient construit le sanctuaire; ce mot est le sujet et non le régime de la phrase, et, ainsi entendu, il nous donne la clef même de toute l'inscription. Il nous a permis notamment de traduire d'une façon rationnelle les expressions : « noms (des membres) du *Mazrah* » et « chef du *Mazrah* », expressions qui apparaissent plus loin (colonne III, ligne 1 et colonne IV, ligne 1). Enfin, cette explication, comme je l'ai établi — et cela en est une précieuse vérification — nous fournit le moyen de résoudre deux autres problèmes qui jusqu'ici nous arrêtaient dans le Grand Tarif des sacrifices de Marseille (*C. I. S.*, n° 163) et dans une inscription néo-punique (n° 124) d'Altiburos, en même temps qu'elle jette une vive lumière sur l'organisation sociale du monde punique. Je montrerai tout à l'heure qu'on peut en tirer encore un autre parti pour l'interprétation de la troisième inscription de Maktar.

M. Berger s'est pleinement rallié à cette façon de voir et l'a admise, avec toutes les conséquences que j'avais indiquées. Dans le mémoire définitif² qu'il a consacré à l'inscription de Maktar, il en traduit maintenant ainsi le début :

1. « Le *Mizrah* [de la ville] est celui qui a construit le sanctuaire du parvis
 2. des choses saintes, [par suite d'une vision] de Tât dieu Ammon,
 3. [couronne brillante] pour lui et pour son peuple habitant le pays, etc...
-

1. Voir plus haut, § 3, p. 22.

2. *Mémoires*, p. 144.

La ligne 1 étant désormais hors de cause¹, il faut avouer que les lignes suivantes, ainsi entendues, offrent un caractère d'étrangeté bien fait pour inspirer des doutes. L'apparition d'un dieu répondant au nom de *Tât*, dieu inconnu par ailleurs, vient encore accentuer ces doutes; d'autant plus que l'on ne s'explique guère l'intervention de ce dieu suspect, alors que la dédicace est faite à une autre divinité mentionnée plus loin, au début de la ligne 4, avec la formule introductive usuelle : ... לאלה הקידש ל, au dieu saint², à... ».

Ces doutes m'ont amené à envisager cette seconde ligne sous un aspect tout différent et à y chercher simplement l'énumération des diverses parties du sanctuaire construit par les soins et aux frais du *Mazrah* de Maktar. Je lirais matériellement :

בִּחְזֵת קִדְשָׁם בַּחֲזֵת שְׁתֵּת אֱלֹהִים³

Ce seraient cinq substantifs, soit au singulier, soit, plutôt, au pluriel, tous commandés par le verbe de la ligne 2, בִּנָּא, « a construit » ou « ont construit », sans l'interposition de la conjonction *waw* et sans l'adjonction de l'article. Cette tournure pourrait s'expliquer par une influence latine, si, comme je suis porté à le

1. Reste encore à déterminer, toutefois, le sens exact de דָּרָה, qui peut être un pluriel, aussi bien qu'un singulier. Si le *Mazrah* représente l'*ordo* de Maktar, plutôt qu'un *collegium* quelconque, il faut peut-être voir dans דָּרָה un mot indiquant les circonscriptions électorales, bureaux ou comices dans lesquels étaient répartis les habitants. Étymologiquement ce seraient des « cercles » (cf. les *circuli* de Carthage dont parle Tite-Live et que j'ai rappelés plus haut, p. 29). Nous ignorons encore bien des choses dans l'organisation municipale des villes africaines, par exemple ce qui concerne l'origine et le fonctionnement des *curiæ* qui, malgré l'identité du nom, semblent avoir été essentiellement différentes des *curiæ* des cites romaines ordinaires. Peut-être y aurait-il lieu de rapprocher les דָּרָה de Maktar, des *portæ* qui apparaissent dans une intéressante inscription récemment découverte à Dougga : « huic senatus et plebs, ob merita patris, omnium porturum sententis (sic), ornamenta suetis gratis decrevit » (Homo, *Mélanges... Ecole fr. de Rome*, 1899, p. 297).

2. J'exposerai plus loin les raisons pour lesquelles je traduis ainsi et non, comme le fait M. Berger : « au dieu du sanctuaire ».

3. J'inclinerais à voir dans ce caractère un *tw* plutôt qu'un *noun*, bien que le petit trait de la tête soit peu marqué; mais il ne l'est guère davantage dans quelques *tw* certains du reste de l'inscription, par exemple, dans le mot אֱלֹהִים, à la ligne suivante, où il est armé d'un simple crochet à gauche comme le *noun*.

croire d'après d'autres indices, notre inscription néo-punique est coulée dans le moule d'une de ces nombreuses dédicaces romaines d'Afrique, où nous voyons précisément des énumérations analogues de parties d'édifices, énumérations dont les termes parfois ne sont pas reliés par la conjonction *et*.

Cela aurait le premier avantage de nous débarrasser de cette locution bizarre de la fin de la première ligne, « le sanctuaire *du* parvis », tandis qu'on attendrait l'inverse : « le parvis *du* sanctuaire » ; ces deux mots ne seraient plus à l'état construit, mais ils se feraient suite, séparés pour ainsi dire par une virgule : « Ils ont construit (le) sanctuaire, (le) parvis » ; puis se succéderaient, dans les mêmes conditions syntactiques, les cinq mots de la ligne 2 que je vais examiner de plus près en me plaçant à ce point de vue nouveau. Mais, auparavant, je ferai encore une petite observation de détail qui me paraît être de nature à le justifier *a priori*. הַצִּיר, « parvis », doit être, en réalité, un pluriel et non un singulier ; en phénicien, comme en hébreu, la forme du singulier était הַצִּיר, *haçer* et non הַצִּירָה, *haçrat* ; c'est ce que nous montre clairement le décret phénicien du Pirée (lignes 2 et 3), où apparaît cette forme régulière du singulier : הַצִּיר בֵּית אֱלֹהִים, « le parvis du temple des dieux ». En hébreu, *haçer* pouvait prendre au pluriel, à volonté, la forme masculine ou la forme féminine : *haçerim* ou *haçerot*. L'inscription de Maktar, rapprochée du décret du Pirée, nous montre que l'usage de la forme féminine avait prévalu au pluriel en phénicien. Si, donc, nous avons bien affaire ici à un pluriel, l'interprétation de M. Berger devient encore plus sujette à caution, puisqu'il faudrait traduire, en bonne philologie, « le sanctuaire *des parvis* ». Au contraire, l'existence de ce pluriel est tout à fait en faveur de l'hypothèse d'une énumération procédant par termes successifs : « le sanctuaire, les parvis, les etc... ».

J'arrive maintenant aux autres termes de ce que je considère comme étant une énumération des diverses parties, ou des dépendances du sanctuaire en question.

Le troisième mot est suffisamment clair par lui-même, et il me

paraît jeter une lumière générale sur le sens de ceux qui l'entourent; c'est **בהזה**, correspondant exact de l'hébreu **בהזה**, *mehezeh*, qui, dans la description du temple de Salomon¹, semble bien avoir le sens de « fenêtre » ou, tout au moins, « baie », de la racine **הזה**, « voir ». Ici, aussi, le mot est vraisemblablement au pluriel, *mehezot*.

Le cinquième mot, que je lis **אלעבות**, au lieu de **אל אמן**, « dieu Ammon », est, à mon avis, une orthographe néo-punique pour **אלבת**, pluriel féminin d'un mot identique soit à **אילם**, soit à **אילם** qui, dans la Bible, désigne un membre d'architecture sur la nature duquel les commentateurs ne sont pas bien fixés, mais qui paraît être une sorte de vestibule².

C'est dans le même ordre d'idées que je chercherais le sens du quatrième mot : **שתעה**. Il réapparaît à la ligne 2 de la colonne II et, là, il est, comme nous le verrons, encadré de telle façon qu'il semble bien difficile de persister à y voir le nom d'un « dieu Tât ». Serait-ce une transcription indirecte³ du mot grec **σταί** : « portique » ? On s'attendrait, il est vrai, plutôt dans ce cas, à voir le *sigma* rendu par un *samech* ou un *çadé*, et le *tau* par un *tet*⁴. Il est possible aussi que ce soit une orthographe néo-punique de **שתה** = **שתה**, mot biblique auquel on prête le sens de « colonnes » ou « fondations »⁵.

1. I Rois, vii, 4, 5.

2. Cf. dans une des inscriptions romaines d'Afrique, dont j'ai oublié le numéro : *porticus et antæ et propyla cum vestibulo*.

3. Je dis « indirecte », parce que, s'il en est bien ainsi, l'emprunt a pu se faire, en Afrique, par l'intermédiaire d'une transcription latine. Il est à remarquer que les inscriptions romaines d'Afrique abondent en termes d'architecture d'origine grecque; j'y relève, au hasard : *pronaum*, *tetrastylus*, *epistilium*, *exedra*, *zotheca*, *propyla*, *cathedres*, *diatonia*, *tholus*, *acrolithum*, etc... Je n'ai pas, il est vrai, rencontré *stoa*; mais il est à présumer que ce mot devait être d'un usage courant dans le langage technique des architectes romains.

4. L'objection perdrait de sa force si l'on admettait que le néo-punique avait trouvé le mot grec déjà transcrit dans le punique classique, c'est-à-dire si le mot avait été emprunté à une époque plus ancienne, alors que le *sigma* et le *tau* pouvaient être rendus normalement par le *chin* et le *taw*.

5. On pourrait aussi se demander s'il ne faudrait pas lire **שתה** = **שתה** (cf. néo-pun. n° 67) « qui sont au-dessous des.... ». Mais il semble bien que **שתה** doive être considéré comme un groupe compact, ainsi qu'à la col. II, l. 2, où le mot était peut-être même précédé de l'article.

Reste le premier mot de l'énumération qui est, je l'avoue, fort embarrassant si l'on veut le faire rentrer dans cette catégorie. La difficulté est augmentée par le doute matériel planant sur l'identité des lettres, notamment sur celle de la troisième, qui a quelque peu souffert. Est-ce un *noun*, est-ce un *tauw*? Dans ce dernier cas, nous aurions פתחת. Serait-ce, par hasard, une interversion de פתחת, « portes »¹, ou « sculptures »², sens qui cadreraient bien avec le contexte³. Quant au mot קדשם, qui le suit, si tant est qu'il ne désigne pas, à lui seul, une partie déterminée du sanctuaire, on pourrait continuer à le considérer comme dépendant, au génitif, du mot précédent : « les קדשם des פתחת ».

Les mots עזרת אדראת, par lesquels débute la ligne 3, semblent bien se rattacher encore à cette longue énumération; peut-être ceux-là n'ont-ils plus de valeur technique propre et résument-ils, dans une sorte d'apposition, l'ensemble des travaux exécutés : « ornements magnifiques », expression qui fait penser à la formule, fréquente dans les dédicaces romaines des sanctuaires africains : « cum ornamentis », « cum ornamentis suis », « cum omnibus ornamentis », etc... Toutefois, si l'on préférerait y voir encore, au moins dans le premier, un terme désignant telle ou telle partie du sanctuaire, on pourrait songer à l'acception spéciale que le mot עזרת, proprement « couronne », en hébreu classique, reçoit en hébreu rabbinique : « treillis, grillage »; à moins que l'on

1. En hébreu, il est vrai, le mot est masculin et garde au pluriel la forme masculine. Mais ce ne serait pas une difficulté, car nous savons que le phénicien et l'hébreu différaient sur le genre attribué à nombre de mots communs aux deux vocabulaires. Voir, sur ce point, l'observation faite plus haut, p. 10.

2. L'hébreu פתחת. Cf. le פתח, de sens assez obscur, dont il est question à plusieurs reprises dans l'inscription de la stèle de Byblos.

3. Je me suis demandé par moment, si l'on ne pourrait pas lire דת. On obtiendrait aussi un mot assez satisfaisant, correspondant à l'hébreu דת, « fornix, taberna, cella » (cf. les דתות, et les boutiques installées dans les portiques du Temple de Jérusalem); et, avec קדשם : « cella ou cellae sacrorum »?? Mais, dans ce cas, que faire de la première lettre qui précède le *het*? Je n'ose y voir la préposition ב, au sens de « avec »; le caractère ressemble certainement plutôt à un *phé* qu'à un *beth*. D'autre part, il paraît paléographiquement impossible de considérer comme un seul *het* tout l'ensemble des éléments précédant דת.

ne préfère y voir un équivalent direct de la *κορωνίς* ou *corona* de l'architecture classique = « corniche ».

Si l'on comprend ainsi l'ensemble de la phrase, toutes réserves faites sur la valeur précise de ces termes techniques, le dieu Tāt disparaissant définitivement, les mots qui suivent : « pour *lui* et pour son peuple habitant le pays » sembleraient devoir être rapportés au *Mazrah*, qui est le sujet de cette phrase. Cf. la formule d'épigraphie romaine d'Afrique : « ad ornandam patriam ». Cela tendrait à faire supposer que le *Mazrah* représente une assemblée d'essence politique — l'*ordo* de la cité de Maktar — plutôt qu'un simple *collegium* soit civil, soit religieux. Je dois dire qu'on est un peu surpris de l'emploi du mot ארצה au sens de « pays », au lieu du mot usuel ארץ; ארצה, par son étymologie, a une signification plus large, celle de « monde habité »; dans plusieurs passages de la Bible c'est proprement l'« orbis terræ »; toutefois, dans d'autres passages, le mot désigne, d'une façon plus restreinte, un « pays »; cela est suffisant pour nous autoriser à lui prêter ici la même valeur. Je me suis demandé, par moment, si, au lieu de rapporter cette petite proposition à ce qui précède, il ne faudrait pas la rapporter à ce qui suit, c'est-à-dire, par anticipation, à la divinité qui semble faire son apparition immédiatement après, à la ligne 4. Mais une pareille construction serait peut-être bien forcée; sans compter qu'il semble plus naturel de voir le peuple mis en parallélisme avec le *Mazrah* qu'avec le dieu¹.

La formule par laquelle débute la ligne 4 : לאלה הקידש..., annonce incontestablement la divinité à laquelle est faite la dédicace. Seulement, je la traduirais par : « au dieu saint », plutôt que par : « au dieu du sanctuaire »; dans ce dernier sens, en effet, on aurait dû dire, semble-t-il, הקדש. Je m'appuie, pour donner la préférence à cette interprétation, sur l'analogie des formules latine et grec : *numini sancto*, θεῷ ἁγίῳ. Cette dernière se retrouve, notamment, dans la dédicace de la confrérie des couteliers de

1. La distinction de l'*ordo* et du *populus* est constante dans l'épigraphie romaine d'Afrique.

Sidon, que j'ai fait connaître autrefois¹; j'ai essayé alors d'en faire ressortir le caractère spécialement oriental.

Notre **לְאֱלֹהִים הַקִּדֹּשׁ**, ainsi entendu : *au dieu saint* (= **לְ(ה)אֱלֹהִים הַקִּדֹּשׁ**), correspond terme à terme à la locution hébraïque **יְהוָה הָאֱלֹהִים** (יהוה),² « Jehovah le dieu saint que voici ». Je préfère cette explication grammaticale à celle, à laquelle on aurait pu aussi songer, à la rigueur, et qui consisterait à regarder **קִדְּשׁ** comme étant le substantif abstrait « sainteté »; la traduction littérale serait alors : « au dieu de la sainteté », c'est-à-dire, d'après les habitudes bien connues des langues sémitiques : « au dieu saint »; mais, dans ce cas, on s'attendrait à voir **אֱלֹהִים** mis à l'état construit — si tant est que ce soit bien, comme on le suppose, un pluriel de majesté équivalant au **אֱלֹהִים** biblique. Cette objection, d'un ordre tout technique, est, en tout cas, éminemment applicable à la traduction adoptée par M. Berger : « au dieu du sanctuaire ». On sait qu'au contraire, il est de règle que l'adjectif se rapportant à un pluriel de majesté reste au singulier³ — cette règle est observée ici, si l'on admet ma façon de voir qui me paraît répondre à toutes les exigences de la grammaire.

Tout ce qui suit est extrêmement obscur, et l'on est tenté de dire avec M. Berger : « Autant d'impossibilités que de mots; je ne comprends pas, voilà ce qu'il y a de plus clair. » Je n'ai point la prétention de résoudre le problème qui a résisté aux efforts de mon savant confrère; mais je voudrais, du moins, présenter sur certains points quelques observations qui, tendant à en rectifier les données préalables, pourront peut-être contribuer à en faciliter la solution.

1. Voir mes *Etudes d'archéologie orientale*, vol. I, p. 100 et suiv. Je signalerai encore l'existence du vocable **ḥzḥz ḥḥḥz**, dans une inscription de Niha, dans le Liban (*Bull. de Corr. hell.*, 1894, p. 548); dans un autre de Milet, d'origine gnostique (*C. I. G.*, n° 2895); et sur une gemme de même origine (Le Blant, *750 inscriptions*, p. 76).

2. I *Samuel*, vi, 20.


3. Voir, entre autres, l'exemple cité ci-dessus. Cela répond à l'objection devant laquelle s'est arrêté M. Berger, qui estime que, pour que la tournure fût parfaitement correcte, il faudrait qu'il y eût **לְאֱלֹהִים הַקִּדְּשִׁים**.

Je discuterai, tout d'abord, la lecture matérielle de plusieurs caractères qui me paraissent susceptibles d'une valeur autre que celle qui leur a été attribuée par M. Berger. On comprend sans peine que la plus petite modification de ce genre puisse être le premier pas nous rapprochant de la vérité.

Le dernier mot de la ligne 4 doit-il être lu [ר]בצ? Je ne le crois pas. La dernière lettre est, à mon avis, non pas un *rech*, mais un *dalet*; c'est ce que me paraît pleinement démontrer la comparaison minutieuse des autres *rech* et *dalet* de l'inscription; les premiers ont une longue queue, verticale, ou même légèrement inclinée en arrière; les seconds, au contraire, une queue très courte et fortement inclinée en avant, — ce dernier signalement est justement celui du caractère en discussion¹. Il faut donc renoncer, de ce chef, à la traduction de M. Berger, basée sur cette lecture : « sur le rocher », ou bien « à Tsor », c'est-à-dire « à Tyr ».

Voilà pour la dernière lettre de ce groupe. La seconde lettre ne me paraît pas moins sujette à caution, et là, le cas est plus grave. Cette lettre, en effet, se trouve répétée très souvent dans l'inscription, et M. Berger la considère, ici et ailleurs, comme un *cadé*. Je crois plutôt que c'est un *samech*. La valeur de ce signe, fréquent dans l'alphabet néo-punique, n'a jamais été bien assurée. La nouvelle inscription de Maktar me semble trancher cette importante question de paléographie. Nous avons, plus haut, à la fin de la ligne 1, un spécimen certain du *cadé*, dans le mot parfaitement clair הַצִּיר, « parvis »; or, là ce caractère diffère très sensiblement de celui dont je discute l'identité : il consiste en une longue hampe rectiligne, notablement inclinée en avant, c'est-à-dire à gauche \, à laquelle vient s'attacher, à droite et aux deux tiers environ de sa hauteur, un élément angulaire à deux branches \wedge ; à cet état \vee la lettre est bien conforme au vieux prototype du *cadé* phénicien. Au contraire, le caractère en

1. Que l'on compare, par exemple, le *dalet* incontestable du mot הַרְדֵּת, écrit immédiatement au-dessous; l'on sera frappé de la similitude des deux lettres presque superposées.

litige  présente une structure et a une attitude bien différentes. Réapparaissant plusieurs fois dans le reste de l'inscription, il est constitué essentiellement par une longue hampe, soit verticale, soit, comme ici, ayant une tendance à s'incliner légèrement en arrière, c'est-à-dire à droite, par conséquent en sens inverse de celui du *çadé* authentique; en haut de la hampe, s'ouvre une fourche comme celle d'un Y; la branche de gauche de la fourche est courte et sans autre développement, tandis que la branche de droite se prolonge fortement en se repliant sur elle-même, de manière à faire un zigzag à *trois* branches, tantôt franchement anguleux, tantôt plus ou moins sinueux.

Pour moi, ce caractère d'une individualité si marquée, ne peut guère être autre chose que le *samech* qui, jusqu'à ce jour, chose assez étrange, faisait pour ainsi dire totalement défaut dans l'alphabet néo-punique tel qu'on l'avait dressé, parce qu'on attribuait indûment à ce caractère, selon les circonstances, tantôt la valeur de *çadé*, tantôt celle de *chîn*, tantôt celle de *zain*. La nouvelle inscription de Maktar nous rend un grand service en nous montrant côte à côte, et sous des formes nettement distinctes, les quatre signes différents correspondant, respectivement, dans l'écriture néo-punique, aux quatre sifflantes de l'organe sémitique : *zain*, *samech*, *çadé* et *chîn*.

On n'a pas suffisamment tenu compte, à mon avis, dans tous les déchiffrements opérés jusqu'ici, du départ paléographique à faire entre ces quatre signes. Il y aurait lieu de reprendre, en se plaçant à ce point de vue, *toutes les inscriptions déjà publiées*, et cette revision, désormais nécessaire, aura probablement pour résultat de notables modifications dans les transcriptions reçues couramment de nombre de mots et noms propres néo-puniques ¹.

1. J'ai eu la curiosité de faire l'expérience sur un certain nombre d'inscriptions prises un peu au hasard; voici les résultats que j'ai obtenus :

Néo-puniques, n° 130, l. 1 : je lis le premier mot כִּבֶּר « souvenir » — la forme classique en phénicien — au lieu du monstre צִבֶּר; par contre à la même ligne nous avons un *tsalé* authentique, et tout à fait différent comme structure et attitude, dans le mot très clair בִּי־צִבֶּת « cippe ». — N° 61, l. 1 : כֶּת, « cette » au lieu de דֶּת; כִּזְרָא (*Severus*? fils de Gaius Julius) au lieu de צִזְרָא; l. 3 : עֶסֶר,

La physionomie des noms propres d'origine libyque, par exemple, si nombreux dans les inscriptions néo-puniques, pourra en être sensiblement affectée, si les sifflantes qui abondent dans ces noms, sifflantes considérées universellement jusqu'ici comme des *çadé*, doivent être interprétées en réalité, comme des *samech*.

En tous cas, il ne me semble pas douteux qu'il faille attribuer, dans le mot qui nous occupe, la valeur de *samech* au caractère en question; il va de soi que cette valeur devra lui être attribuée également dans tout le reste de l'inscription, où il est très fréquent. Paléographiquement parlant, je ne relève guère, dans toute l'inscription, que deux exemples authentiques du *çadé*: d'abord, dans le mot הַצֵּר « parvis », déjà signalé, colonne I, ligne 4; ensuite dans le mot הָרֵץ « or », colonne II, ligne 4; mots dans lesquels le *çadé* est, du reste, parfaitement à sa place au point

« dix », au lieu de עֶשֶׂר. — N° 62, l. 2 : רִבְתִּיקָא (*Rusticus*? père de Lucius). — N° 51, l. 4 : אַכְרִים « vingt », au lieu de אֶשְׂרִים. — N° (du *Corpus*) 149, l. 2 : פֶּלֶחֶם?, plutôt que הַשְּׁלֵכִי; ll. 3 et 4 : בַּת, plutôt que דָּת. — N° 58, l. 1 : פֶּלֶחֶם (*Felix*), plutôt que פֶּלֶחֶשׁ. — N° 52, l. 2 : בִּינְעֻקְלָא (*Masculus*), plutôt que בִּינְעֻקְלָא. — N° 69, lire יַעֲשֻׁכְתֵּן (bilingue *Iasucta*), au lieu de יַעֲשֻׁכְתֵּן; בִּעְלֻדִיא, au lieu de שְׁעֻלִּיא; l. 2 : בַּת, au lieu de דָּת. — N° 66, l. 2 : בִּעְלֻדִיא, plutôt que שְׁעֻלִּיא (voir ci-après); l. 4 : בַּת, au lieu de דָּת. — N° 12, l. 2 : כִּדְרִיא, au lieu de שְׁלֻדִיא. — N° 53, l. 2 : כִּהְלֻדִיא, au lieu de שִׁהְלֻדִיא. — N° 67, ll. 2-3 : כִּנְעֻלִּיא (voir ci-avant); ll. 3-4 : עֶכְרִים, « vingt », au lieu de עֶשְׂרִים; l. 5 : בַּת, au lieu de דָּת. — N° 45, l. 3 : יַכְתֵּנָת (n. pr. réapparaissant dans la grande dédicace de Maktar, col. V, l. 2, et peut-être, colonne X, l. 2); l. 4 : בִּכְקֻרְעַת (cf. plus haut בִּינְעֻקְלָא, *Masculus*, et, grande dédicace, col. VII, l. 5, col. IX, l. 5, à lire בִּינְעֻקְלָא), au lieu de בִּינְעֻקְלָא (*Lidzbarski*, *Hun lb.*, p. 437). — N° 68, l. 2 : סַעֲלֻכִּי, au lieu de la correction, tout à fait arbitraire, de Lévy, Schröder et Lidzbarski : שְׁעֻלִּיא (le nom me paraît être le même que celui de la grande dédicace, col. IV, l. 4, et col. V, l. 2, que je lis כִּהְלֻכִּי, et non כִּהְלֻכֶּם); l. 3 : יַעֲשֻׁכְתֵּן (comme plus haut), au lieu de יַעֲשֻׁכְתֵּן; l. 4 : כִּזְאִית (groupe douteux), plutôt que כִּזְאִית. — Dans la grande inscription d'Altiburos (néop., n° 124), je substituerai, *passim*, à peu près partout, des *samech* aux *tsade* admis; notamment l. 5, où, m'appuyant, d'autre part, sur une observation matérielle que j'ai faite plus haut incidemment (p. 32, note) j'inclinerais à lire maintenant [ר] הַכֶּבֶּ, « le scribe », c'est-à-dire, « le greffier », au lieu de הַכֶּבֶּ « le voyant ». Ces résultats partiels pourraient être facilement multipliés. Il faut compter aussi avec le manque d'exactitude de beaucoup de fac-similés qui ne permettent pas toujours de distinguer avec sûreté entre le *chin* et le *samech*, qui présentent de grandes similitudes et ne diffèrent guère, parfois, que par la taille.

de vue étymologique, ce qui est une coïncidence assez frappante ; deux cas sont douteux, les caractères étant endommagés : colonne II, ligne 3, dans les mots $\text{זלך}^?$ et $\text{זב}^?$. Partout ailleurs, je propose de substituer des *samech* aux prétendus *sadé*.

On m'excusera d'avoir insisté aussi longuement sur ce point, vu l'importance qu'il a aussi bien pour le déchiffrement néo-punique en général que pour le cas spécial qui nous a arrêtés. J'aurai, comme je l'ai dit, à faire application des conséquences qu'il entraîne à plusieurs passages de notre inscription même. Ainsi, par exemple, pour nous en tenir à la colonne I, à laquelle nous avons affaire en ce moment, on voit immédiatement qu'à la ligne 5, il faut lire le nom de la divinité : ביסכר , *Meskar*¹ = בככר , c'est-à-dire comme il est écrit partout ailleurs en bon phénicien, et non ביצכר ; ce qui a le double avantage de nous débarrasser d'une forme par trop barbare qu'on avait vraiment peine à s'expliquer, et d'apporter une première confirmation, qui n'est pas à dédaigner du bien-fondé de mon observation paléographique.

Pour en revenir au mot qui en a été le point de départ, ce n'est donc plus la graphie ביציר à laquelle nous aurions affaire, mais bien la graphie בכיר . Sans préjuger encore le rôle exact qu'il peut jouer dans le contexte, j'incline à y reconnaître le mot כיר , précédé de la préposition ב , « dans, avec », et identique au mot hébreu signifiant « consessus, familiaritas, consilium, arcanum »².

A la ligne 6, il y aurait également des réserves matérielles à faire sur la valeur attribuée à plusieurs caractères. La lecture

1. Cette vocalisation par le *yod* est fort intéressante, parce qu'étant données les habitudes de l'orthographe néo-punique, elle implique que la première syllabe de ce nom de divinité devait se prononcer *Mi*, ou plutôt peut-être *Mé* ; cf. ביקם = ביקם , *meqim*. Cela me conduit à me demander si, par hasard, dans le fameux passage du *Pœnulus* de Plaute, les mots si controversés *meschar bocha*, mis dans la bouche du Carthaginois Hannon, ne seraient pas à interpréter par בככר בכך , « que Meskar soit avec toi ». Ce serait la suite de la salutation de Hannon, salutation coupée en trois par les répliques intempestives et les coq-à-l'âne de ses interlocuteurs Milphion et Agorastocles : *Avo* (« bonjour »)... *Avo donni*... (« bonjour, Monsieur »)... — *Meschar boka*.

2. De la racine יכד , « posuit, fundavit », sens originels qu'il faudra peut-être prendre en considération pour déterminer, le moment venu, l'acception réelle de notre mot néo-punique.

וְגַבְרָתָם offrirait un sens relativement satisfaisant; mais, outre que le *guimel* n'est pas absolument certain, il faut admettre, chose plus grave, qu'il y avait un caractère en plus dans la cassure actuelle; cela conduirait à des combinaisons autres, telles que וְגַבְרָתָם ou וְגַבְרָתָם, qui ouvrent le champ à de nouvelles conjectures. Dans le mot suivant, le second caractère me semble être plutôt un *yod* qu'un *kuph* : כִּיתְבְּתִי ou même כִּיתְבְּתִי. Puis, je lirais plutôt יִתְנַסּ ou יִתְנַסּ, que 'יתנכ'.

Le dernier mot שְׁבִיעָה est peut-être non pas une orthographe néo-punique de שְׁבִיעָה « repos », mais bien l'orthographe régulière des mots hébreux signifiant, soit « sept », soit « semaine », soit « serment ».

Je reviens, pour un instant, sur la ligne 4.

La première idée qui se présente à l'esprit c'est de chercher le nom spécifique de la divinité immédiatement après le second *lamed* suivant les mots qui semblent bien l'annoncer : לְאֵלִים... הַקִּדֹּשׁ « au dieu saint, à un tel... » C'est la tournure habituelle des dédicaces phéniciennes, et c'est avec raison que M. Berger a pris cette idée en considération. Néanmoins, il ne s'y est pas arrêté, parce qu'elle se heurte à de réelles difficultés. Elle conduirait à lire et à traduire littéralement : לְשִׁאת אֵת שְׁבִיעָה, « à Sat, sœur du ciel ». Qu'est-ce que pourrait être cette déesse jusqu'ici tout à fait inconnue? A la rigueur, le panthéon égyptien nous fournirait un nom assez convenable, celui de la déesse *Sati*²; notre Sat serait alors de même extraction que Hatar-Miskar, dont le nom apparaîtrait un peu plus loin, si tant est — ce qui est, d'ailleurs, loin

1. Cf. les observations précédentes sur la forme du *samech* réel; l'élément en zigzag, s'il s'agissait ici de cette lettre, devrait être à droite et non à gauche de la hampe; c'est pourquoi je considère cet élément comme une lettre à part, un *yod*. La même conclusion est applicable, ainsi qu'on le verra, au même groupe graphique, colonne IV, ligne 1 et colonne V, ligne 2.

2. Sati figure avec la déesse Anouké dans la triade nubienne de Noum-Chnouphis. Elle paraît s'identifier avec Isis, et les inscriptions latines l'assimilent à Junon. Elle est coiffée de la mitre blanche flanquée des deux cornes de vache. Elle porte les titres de « fille du soleil », « régente des mondes » et de *dame du ciel*; ce dernier fait songer au שְׁבִיעָה de notre inscription (cf. de Rougé, *Notice somm. des mon. ég. du Louvre*, p. 124; Pierret, *Dict. d'arch. ég.*, s. v., et *Panth. ég.*, pp. 10-11).

d'être démontré — que Hatar corresponde à Hathor et Miskar à Sokari. Mais aussitôt s'élèvent des objections sérieuses. D'abord, s'il s'agissait d'une déesse, on attendrait plutôt la formule introductive לַרַבָּת, que לַאלֹהִים. On pourrait alléguer, il est vrai, que אֱלֹהִים peut avoir le sens général de « divinité » sans acception de sexe ; mais la chose est à démontrer. Puis, l'expression « sœur du ciel » serait bien bizarre, שְׁכֵמֶת ne semblant pas avoir été jamais personnifié directement chez les Sémites comme l'était Ouranos chez les Grecs. Enfin, comment rattacher cette déesse par l'intermédiaire du mot énigmatique בַּכּוֹד, au nom, certain celui-ci, de la divinité Hatar-Miskar qui figure au début de la ligne 5, précédé de בִּלְךָ ? Il semble plus naturel de considérer ce nom, répondant à une personnalité avérée, sinon bien connue dans son essence, du panthéon sémitique, comme celui même de la divinité à laquelle est dédiée le sanctuaire. Dans ce cas, la proposition לַשָּׁמַיִם אַחַת שְׁכֵמֶת בַּכּוֹד ne pourrait plus être guère autre chose qu'une sorte d'apposition se rapportant par anticipation à ladite divinité et analogue aux deux autres appositions, du reste passablement obscures en elles-mêmes, qui suivent le nom de cette divinité : בְּלֵל חֲרוּדָה et וְרִיחַ יָבֹם. A vrai dire, on s'attendrait, dès lors, à voir la préposition לְ répétée une troisième fois devant מִיַּבֵּיבֶר ; il y a bien devant le *mem* un petit trait oblique dont on pourrait faire état ; mais j'avoue qu'il est placé un peu bas et un peu hors de l'alignement pour qu'on puisse le prendre pour le reste du *lamed* voulu. Quoi qu'il en soit, si l'on passait sur cette petite difficulté grammaticale¹ — et en matière de syntaxe néo-punique nous savons par expérience qu'il ne faut pas toujours être très exigeant — la structure générale du passage pourrait être quelque chose comme :

« Au dieu saint, à (celui) qui a placé la (ou les) אַחַת des cieux (?) dans le בַּכּוֹד, (à) Molok Hatar-Miskar², prince des jours (ou des mers), בְּלֵל de... ».

שְׁכֵמֶת pourrait être considéré comme un participe se rapportant

1. Strictement, on serait amené à considérer בַּכּוֹד comme étant à l'état construit : « dans le בַּכּוֹד de Molok, etc... »

2. Si, ce qui n'est pas prouvé, Hatar-Miskar est, comme on le croit, une entité féminine, la combinaison mythologique *Molok Hatar-Miskar* serait analogue à celle, bien connue, de שְׁכֵמֶת אֶשְׁתֵּר, *Molok Astoret*.

par anticipation au dieu Molok Hatar-Miskar, dont le nom suit, participe tiré de la racine verbale שׂוּת. Je ne vois pas le sens de אַחַת. Est-ce un substantif féminin, singulier ou pluriel? Serait-ce le féminin de אַחַד, pris adverbialement?? Quant à כִּיד, rapproché de שָׁבַח, il fait songer à la conception hébraïque des fondations du ciel¹ bâti par Jéhovah.

COLONNE II. — L. 1. — צִבְל, — à corriger, en tout cas, en כִּבְל — est-il réellement le mot phénicien signifiant « statue »? On ne s'attend guère à la mention d'une ou plusieurs statues (כִּבְלִים) à cette place. Ne serait-ce pas l'équivalent de שְׂבָאל, « gauche » ou « nord », avec le *sin* représenté normalement par un *samech*, comme, par exemple, dans le mot hébreu עֶשֶׂר, « dix » = עֶסֶר en phénicien et en néo-punique? Le *aleph* a pu disparaître comme dans בִּלְאֵת = בִּלְתָּת. A ce mot, ainsi compris, répondrait peut-être, à la fin de la ligne : עַל מַעְרֵב = « à l'ouest », ou « jusqu'à l'ouest », au lieu de la lecture restituée : עִבְד, « Abd(-iarad) », nom propre d'homme. Nous nous trouverions ainsi ramenés à tout autre ordre d'idées. Il s'agirait en ce cas, tout simplement, de l'orientation de certaines parties du sanctuaire, et cela pourrait rendre compte des mots énigmatiques qui apparaissent au début de la ligne 2 : יִרְד בְּעֵמֶק, à traduire, alors : « (en) descendant dans la vallée »². Il faut se rappeler, à ce propos, que le temple de Maktar, d'où provient l'inscription et auquel elle se rapporte bien certainement, est construit sur le point culminant, sur ce qu'on pourrait appeler l'acropole de la ville, assise elle-même sur un haut plateau, *entre deux vallées*, le Oued Miran, au sud, et le Oued Saboun, au nord, avec une petite rivière coulant au fond de celui-ci³. On a déblayé huit marches d'un large escalier descendant de la face nord du temple.

1. Cf. par exemple, II *Samuel*, xxiii, 8 : מוֹסְדוֹת הַשָּׁבִיִּים.

2. On pourrait aussi lire, à la rigueur : עַל מַעְרֵב, « sur le passage »; ou bien encore couper : עֲלֵם, « degrés d'escalier », comme dans la grande dédicace punique de Carthage (voir, plus haut, pp. 9-10). A tenir compte aussi de la possibilité יִרְד = יִרְדָּ « marché », le *forum* de Maktar? Mais tout cela est fort douteux.

3. Cf. le plan d'ensemble dressé par le capitaine Espérandieu et reproduit par Tissot, *Géogr. comparée*, etc., tome II, p. 621.

— בִּרְנִי..... La tête de la seconde lettre est bien grosse pour un *rech*; si l'on pouvait y voir un *bet*, malgré le manque d'incurvation de la tige ou l'absence de crochet à sa partie inférieure, on serait tenté de restituer בִּרְנִי, « construction » (cf. décret du Pirée, l. 2).

— בִּפְלִתָא est peut-être un dérivé (avec \aleph suffixe pronominal) de פָּלַל, « tomber (en ruine) ». Il pourrait s'agir d'une partie de l'édifice, ou de l'enceinte, qui était en ruine; cf. pour l'analogie de ce détail, plusieurs dédicaces romaines d'Afrique relatives à des restaurations de sanctuaires¹; y aurait-il eu quelque chose comme : « les parties ruinées du côté nord de la construction ont été restaurées jusqu'au côté ouest, en descendant dans la vallée »?

— L. 2. — הָלַח, « tabula », ou « tabulatio »? Peut-être les placages (de marbre)»? Ce mot me paraît commencer une nouvelle phrase, isolée de ce qui précède par un blanc intentionnel bien marqué.

— וְאַחֲרֵיהֶם², avec *samech* au lieu de *gādē*, comme toujours; à rapprocher peut-être de l'hébreu חָרַשׁ « terre cuite », ou de חָרַשׁ, « sculpter »; cf. aussi le mot obscur חָרַר de la grande dédicace punique de Carthage (l. 4), en tenant compte de l'équivalence connue ח = ר.

— [ש...הַנֶּה]. Ici, le contexte semble nettement montrer que ce mot, déjà rencontré col. I, l. 2, ne peut guère être autre chose, comme je l'ai supposé, qu'un terme d'architecture, et non pas un prétendu nom de dieu que tout contribue à rendre suspect. Faut-il, en comblant la lacune de deux ou trois lettres qui le précède, restituer : וְהַשְׁתַּעַת? ou bien suppléer un petit mot, tel que אַשׁ ל, אַשׁ ב, ou tout autre, indiquant que לַה et הַרְסַת faisaient partie intégrante du membre d'architecture appelé שְׁתַּעַת? J'inclinerais assez vers cette dernière idée, לַה et הַרְסַת paraissant être des

1. Par exemple, dans une inscription dont j'ai oublié le numéro, mais dont j'ai le texte sous les yeux : « *porticum Cererum vetustate consumptum a solo restituit* ».

2. Le \aleph = ה de l'article, avec le changement habituel devant une gutturale.

matériaux ou éléments de construction, et, au contraire, שחטת une construction d'une forme déterminée dans laquelle pouvaient entrer ces éléments.

A remarquer la différence d'orthographe de אדרת (אדראת, à la l. 1). Cette différence peut tenir à ce que, dans le premier cas, le mot est au singulier, dans le second cas, qu'il est au pluriel. Peut-être toutefois n'est-ce là qu'une de ces simples variations orthographiques dont le néo-punique est coutumier et qui ne tirent pas à conséquence.

— L. 3. — ראש « tête », peut être pris ici aux sens dérivés ou métaphoriques, soit de « somme totale », soit de « chapiteau », soit de « la meilleure qualité d'une chose ». Le *aleph* final n'est peut-être pas le suffixe pronominal, mais, conformément aux errements du néo-punique, l'indice de l'état construit du pluriel.

Quel que soit le sens de ce mot obscur, et d'une lecture douteuse pour la première lettre, je grouperais : צלקתם, en un seul mot, au lieu d'en faire deux mots séparés; את pourrait être la terminaison du pluriel féminin (comme plus haut dans אדראת), plus le suffixe pronominal pluriel. L'agencement de la phrase s'établirait alors ainsi : « les צלקתם de leurs ראש ».

— ליבא; la dernière lettre me semble être plutôt un *mem* qu'un *aleph*. Je n'ose penser à ליבא.

— דל? Peut-être le trait courbe précédant le *dallet*, si c'est bien un élément de lettre, appartient-il à un *yod*??

— Ll. 3-4. — Je lirais et couperais ainsi : חרץ ערת ש חרץ. Je pense qu'il s'agit de « revêtements d'or » et non pas de « sculptures ». Cf. l'hébreu biblique 'חפה, « plaquer d'or », et l'expression de la stèle de Byblos (l. 5) : יהערט חרץ « et les pellicules (?) d'or » (appliquées sur pierre). Peut-être le mot précédant immédiate-

1. Le mot est employé à propos des revêtements d'or de diverses parties du temple de Jérusalem (II *Chroniques*, III, 5, 7, 8, 9). Il est souvent question, dans l'épigraphie romaine d'Afrique, de la dorure entrant dans la décoration des édifices publics ou religieux. Un exemple, pris au hasard : « marmoribus et laquearibus (*sic*) aureis et exedra ».

ment (לִצַּב ou לִצָּב) est-il à prendre au sens de « ornementation » (hébreu biblique צִבָּה).

Quant au mot דַּרְקָן, qui suit דַּרְקָן, je doute fort que ce soit un nom propre « Darkan », auteur des prétendues sculptures; je serais tenté de croire que c'est un mot définissant l'or, employé aux revêtements, soit comme qualité, soit peut-être comme quantité; ce serait l'orthographe néo-punique de l'hébreu rabbinique דַּרְקָן, « darique » (cf. le décret du Pirée, l. 6 : דַּרְקָנִים, et, l. 3 : דַּרְקָנִים, « dariques », pour l'or de la couronne offerte à Chamabaal Diopetithes par le *Koinon* phénicien du Pirée). Ce qu'on attendrait ensuite, c'est le chiffre des dariques; mais il est difficile d'admettre qu'il se cache dans les lettres דַּרְקָן, même si on voulait leur attribuer la valeur de signes numériques; d'autant plus que, dans ce cas, דַּרְקָן devrait être au pluriel; le singulier tendrait à faire croire que le mot définit plutôt la qualité que la quantité de l'or — « de l'or de darique », c'est-à-dire de l'or très pur?

— L. 4. — יָתֵן pourrait être, à la rigueur, יָתַת, « nous avons donné ». Faudrait-il, en outre, chercher dans לִן אֶחָד une forme, particulière au néo-punique, du pronom pluriel de la première personne = אֶחָד, « nous » ?

On pourrait lire matériellement נִפְתָּחַת, au lieu de נִכְתָּחַת, ce qui aurait au moins l'avantage de nous ramener à une racine acceptable; à rapprocher peut-être du mot énigmatique qui apparaît dans une inscription romaine³ du sanctuaire de Saturne Balcanensis : NIPTIAM?

— L. 5. — פֶּלֶלַת fait penser au nom du mois phénicien bien connu; si, dans le mot précédent, on devait restituer le nom du mois de Adar, comme y avait songé un instant M. Berger, on aurait affaire aux deux calendriers mis en concordance et l'on pourrait même soupçonner le complément de la date dans les

1. Cette définition de l'or se retrouve dans les passages bibliques cités ci-dessus et relatifs au temple de Jérusalem, et aussi dans d'autres passages (voir les lexiques, s. v. דָּהָב).

2. Cf. l'arabe دَرَقَان, qui devient اِدْرَاكًا dans les dialectes vulgaires.

3. *Mélanges... École franç. de Rome*, 1892, p. 84, n° 361.

mots ביתן שבעה. Mais il faut avouer que la chose est des plus douteuses et le véritable sens doit être encore à trouver.

Col. III. — 1. 3. קרא est peut-être à l'impératif : « lis-les » ; *les*, c'est-à-dire les noms des membres du Mazrah ; toutefois, le *chin* de שבואת, « noms », est quelque peu incertain ; les éléments qui restent du caractère mutilé pourraient appartenir à un *samech*, bien que la tige principale soit un peu courte. Le verbe קרא peut être construit avec la préposition composée בעל, comme en hébreu¹ ; le *aleph*, joint à la préposition, pourrait être soit le suffixe de la troisième personne, soit l'indice de l'état construit (forme plurielle).

— L. 4. Je lis : למדתם, plutôt que [למדת] ; ז=ם, le pronom démonstratif, pour זת=סת, au féminin ? Le néo-punique semble, en général, avoir laissé tomber en désuétude la règle d'accord en genre pour le pronom démonstratif. Il se peut, d'ailleurs, que בדת soit à l'état construit par rapport à ז : « de cela ».

— בעזרת (cf. עזרת=אזרת, dans la bilingue de Dougga) aurait-il ici le sens matériel de « subsides » ? Si la troisième lettre était un *sin* et non un *zain* — ce qui n'est pas impossible — cela nous conduirait au sens, soit de « dimes », soit de « dix »². Il est vrai que, dans ce cas, on s'attendrait à voir le *sin* remplacé, comme d'habitude, par le *samech*³.

Col. IV. — 1. 1. — Là (et aussi col. II, l. 2) je lirais le nom du président du Mazrah סהלכני, *Selikani*, au lieu de צהלכם, *Celkos*.

— 1. 2. פלכני (*lamed* douteux) pourrait être une transcription

1. Cf. קרא בעל ספר (*Jérémie*, xxxvi, 11), littéralement : « legere de-super libro. »

On aurait pu être tenté de grouper : בעל אבותא, « de sur son linteau », l'inscription étant justement gravée sur un linteau (אברה, סקטלמקט, *superliminaria*, Septante et Vulgate) ; mais les coupes de mots, nettement marquées par le lapicide, s'y opposent.

2. Si l'on entrerait dans cette voie, on pourrait se demander si le dernier mot de la ligne précédente, ברתא, ne serait pas à expliquer par באת « cent » ? Mais je m'empresse de dire que tout cela est bien hasardé.

3. Dans la plupart des inscriptions néo-puniques, notamment nos 51, 61, 64, 67, il faut lire : עכר, עכרם, אכר, etc., par des *samech* et non, comme on le fait couramment, par des *sin*.

4. Je ne m'attarderai pas à relever par le menu tous les *samech* qui appa-rais-

d'un nom romain tel que *Felicus*, *Felicio*, très répandus en Afrique (peut-être même **Felicius*, dont l'existence est impliquée par le féminin *Felicia*, fréquent dans cette région).

— l. 4. Au lieu de קערטא « Quartus », je lis קפּעטא, *Capito*, nom qui revient assez souvent dans l'onomastique romaine d'Afrique.

— Col. V. — l. 2. — Le patronymique me semble être יסתענת, plutôt que יסתען « Jaçtatan »; on discerne des traces du *taw* final sur l'estampage; à cet état il serait à rapprocher du patronymique de la col. X, l. 2, que je lirais יסתענת, plutôt que ישתענת.

— Col. VIII. — l. 4. — Le nom propre est à lire יערכני, plutôt que יערכס.

— l. 2. סלכני, plutôt que צלכס, ici et à la l. 5.

— l. 5. מינסקלת, par *samech*, au lieu de *sadé*, ici ainsi que col. IV, l. 3 et col. IX, l. 5, et aussi dans diverses autres inscriptions néo-puniques. Il vaut peut-être mieux vocaliser *Maskula* que *Maçiklat* (cf. *Masculus* de l'onomastique romano-punique).

— l. 6. Peut-être ארשא, au lieu de ארשא (les deux formes existent dans l'onomastique punique, la première très fréquente dans la néo-punique).

— Col. VIII, l. 4. — La lecture כעשא « Cassus » est très incertaine. L'avant-dernière lettre est peut-être un *phé*; en tout cas, elle est pourvue d'une très longue queue qui semble exclure la valeur *chin*; avant la première, il y a la place, et peut-être même la trace d'une autre lettre encore.

II

Deuxième inscription de Maktar.

La deuxième inscription néo-punique découverte dans le temple de Maktar est en caractères plus cursifs et, vraisemblablement,

sont fréquemment dans cette longue liste de noms propres et qui, d'après ce que j'ai dit plus haut, semblent devoir être uniformément substitués aux *çadé* de la transcription.

1. Ce nom aurait-il quelque rapport avec celui de *Istantius* (L. Renier, *Inscr. rom. d'Alg.*, n° 2031)?

d'une époque moins ancienne que la précédente et, aussi, que la suivante.

Conformément à l'observation paléographique que j'ai faite plus haut, j'inclinerais à voir des *samech* dans les caractères *passim* auxquels M. Berger attribue la valeur de *çadé*. Cela changerait sensiblement la physionomie de plusieurs mots et noms propres. C'est ainsi que je lirais :

— 1. 1 : *המקדש* *ס*, au lieu de *המקדש* *ץ*, équivalent régulier de *המקדש* *ז*, « ce sanctuaire »¹; *מיסכר*, le nom du dieu *Miskar*, toujours écrit ainsi, au lieu du monstre *מצכר*.

Le *aleph*, conservé avant *המקדש*, pourrait être l'indice d'un substantif pluriel, à l'état construit : « ... les.... du sanctuaire » ; par moment, il semble qu'il était précédé de *על??* ou bien serait-ce la terminaison d'un verbe à la troisième personne du pluriel ?

— 1. 2. Le lapicide paraît avoir marqué avec intention la coupe *בני אפתען* ; si, malgré tout, comme l'admet M. Berger, le *aleph* est à rapporter au premier mot : *בניא*, la forme pourrait être verbale : « ont construit », peut-être même avec le suffixe : « l'ont construit ». Tout dépend de la restitution du début, si malheureusement mutilé, de la première ligne.

— 11. 2-3. *סלדיא*, au lieu de *צלדיא* ; ce même nom (= *SELDIV.*) est est à rétablir ainsi dans toutes les autres inscriptions néo-puniques où il revient souvent, avec des variantes intéressantes : *שהלדיא* et *שעלדיא*, transcriptions reçues jusqu'ici qu'il faut corriger également, à mon avis, en *סהלדיא* et *סעלדיא*.

— 1. 3. A la fin, après *בעליתן*, on aperçoit encore une longue hampe, légèrement inclinée à gauche, qui appartenait peut-être encore à une autre lettre ??

— 1. 4. *הסגן*, au lieu de *הץ גן*. Cf. le nom ou mot, d'ailleurs obscur, *הסגס*, de la trilingue de Sardaigne (*C. I. S.*, n° 143).

1. Je rappelle encore que le changement phonétique du *zain* en *samech* est normal dans les dialectes phéniciens.

Je crois que, dans beaucoup d'autres cas également, le pronom démonstratif *ז, זה* est écrit, en réalité, *ס, סה*, par exemple dans nombre d'épithames néo-puniques où l'on prête, à tort selon moi, au caractère en question la valeur paléographique de *zain* (voir la note de la p. 332.).

המקם ש « de ce lieu »? Peut-être faut-il comprendre : « qui est le *meqim* (-*elim*) »?

— l. 5, lire : מנדסען et מכולי, au lieu de מנדען et מצולי.

— l. 6. מיגורען, au lieu de מיגורען.

III

Troisième inscription de Maktar.

Comme le remarque fort justement M. Berger, la troisième inscription découverte dans le temple de Maktar est de la même écriture que la grande inscription dédicatoire. Il serait déjà permis d'induire de là qu'elle en est à peu près contemporaine. Je vais montrer qu'elle a avec celle-ci un lien encore plus étroit que les similitudes paléographiques.

A la première ligne, M. Berger a cru reconnaître le nom d'un dieu *Moloc-Hets*, orthographié המולך האץ, « le Moloc-Hets », avec un *aleph* intercalaire quiescent et, en outre, l'article, ce qui serait assez surprenant. Un examen attentif de l'estampage m'a convaincu qu'il faut lire tout autrement :אם המורה, « le *Mazrah* qui (?)... ».

Le trait pris pour la tige du *lamed* est accidentel; les deux traits courts, obliques et quasiment parallèles du *zain* se distinguent nettement, ainsi que la boucle fermée du *rech* fortement renversé en arrière comme plusieurs autres *rech* de l'inscription.

Nous retrouvons donc encore ici, à la place d'un prétendu nom de dieu que tout contribuait à rendre suspect, notre fameux *Mazrah*, « collegium » ou « ordo ». Est-ce le même *Mazrah* que celui qui figure dans la grande dédicace? La chose est possible; mais la lacune qui suit ne permet pas de l'affirmer. On voudrait, ici aussi, retrouver les mots qui le déterminaient tout à l'heure : אש לדרה; mais la dernière lettre visible après l'*aleph*, n'a pas l'allure d'un *chin*¹; elle ressemble bien plutôt à ce caractère qu'on

1. N'était la longueur très accentuée de la tige, on pourrait y voir, à la rigueur, un *chin*, construit un peu comme celui de la fin de la ligne 2.

prend ordinairement pour un *cadé*, et dans lequel, ainsi que je l'ai expliqué tout à l'heure, il vaut peut-être mieux voir un *samech*. Il demeure, néanmoins, toujours possible que nous ayons là le pronom relatif *שם*, ou son équivalent.

M. Berger croit qu'il ne manque rien ou presque rien de l'inscription. Je serais d'un avis contraire, étant donnée surtout l'apparition du mot *Mazrah* qui, placé comme il l'est, au début du texte, semble impliquer *a priori* que celui-ci avait un notable développement. J'estime qu'il faut tenir grand compte, sur ce point, de l'avis de M. Bordier, qui a découvert la pierre originale, malheureusement perdue depuis, et qui a pu l'examiner à loisir :

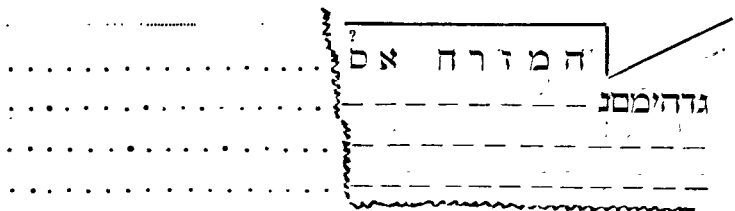
« La pierre, dit-il, est *brisée à gauche et en bas*; de l'inscription gravée dans un *cartouche à queue d'aronde*, il ne subsiste que quatre lignes *incomplètes* ».

Il est incontestable que nous avons, en tout cas, le commencement même de l'inscription qui, comme la grande dédicace, s'ouvrait par le mot *המזרה*, « le *Mizrah* ». Ce mot est bien le premier, comme l'admet avec raison M. Berger, bien qu'il le lise tout différemment; mais il n'est pas, à proprement parler, « en retrait », ni « précédé par une cassure de la pierre »; et il n'est pas exact de dire que le texte débute au milieu de la ligne 1. Trompé par l'aspect un peu confus de l'estampage, M. Berger a pris pour une cassure ce qui, en réalité, est l'écoinçon normal, externe, du cartouche et de son oreillette de droite; le fait est que la ligne commence exactement au bord du cadre rectangulaire; la seconde ligne, au contraire, et les suivantes¹, utilisent le champ de la grande oreillette flanquant le cadre à droite, et, par suite, elles commencent beaucoup plus en avant, en manchettes, (6 à 7 lettres en plus). Voici un petit *schéma*² qui fera mieux comprendre cette disposition, et qui, à lui seul, suffirait à montrer,

1. Ces lignes devaient, naturellement, déborder d'autant à la fin, dans l'oreillette de gauche qui n'existe plus.

2. Je me borne à donner le début des deux premières lignes pour indiquer la mise en place générale.

par de simples raisons de symétrie, qu'il doit manquer à gauche, sans parler de la région inférieure, une partie considérable du texte.



Dans ces conditions, l'étendue des lacunes est telle qu'elle nous interdit toute tentative pour tirer un sens quelque peu suivi de ce qui ne peut plus être considéré que comme des lambeaux de phrases. L'essai de traduction de M. Berger, basé sur l'hypothèse d'un texte continu, doit donc être écarté et, il serait oiseux, désormais, de le discuter par le menu¹. Notre seul espoir

1. Par exemple, à la ligne 3, la lecture du nom propre supposé תתהא, *Tateu* nom de forme étrange, et dépourvu, qui plus est, du patronymique réglementaire, devient très problématique. Peut-être faut-il couper tout différemment (le pronom personnel הָא? ou bien un des deux הָא = אֵית, marque de l'accusatif en néo-punique?). D'ailleurs, toute cette lecture peut être remise en question par un fait matériel; je crois, en effet, discerner entre les groupes שלא et תתהא, les traces d'une autre lettre, peut-être d'un *lamed*, fortement couché, le lapicide s'étant trouvé gêné par le grand *hé* de la ligne supérieure qui descend très bas. L'intervention de cette nouvelle lettre conduirait à de tout autres combinaisons, entre autres à celle-ci :

ש לאלת האלא בברכתם ל...??

« ... qui est à ces déesses (?), avec leurs bénédictions pour...?? »

Sans perdre de vue que le mot ברכת pourrait être « piscine » (cf. les nombreux poissons figurés, avec des sortes de bassins, sur tout un groupe de stèles votives découvertes à Maktar). Mais, en face d'un texte aussi mutilé, il est plus prudent de s'abstenir de conjectures.

A la ligne 2, dans l'expression נדער נדרה, le substantif n'est-il pas plutôt le premier terme, et le verbe le second terme? C'est, du moins, ce que tendrait à faire croire l'usage orthographique du néo-punique, où נדער est toujours le substantif, tandis que le verbe est נדר, נעד, נאדר; l'un devait se prononcer *n'dār*, « vœu », avec l'accent sur la seconde syllabe; l'autre : *nūdar* « a voué », avec l'accent sur la première.

Remarquer la même orthographe, plus bas, à la ligne 4, où le mot, précédé de l'article הנדער, « le vœu », est certainement un substantif. Il faudrait traduire, dès lors, non pas : « a voué son vœu », mais bien : « vœu (qu')ils ont

est qu'un jour, l'on retrouve, dans des fouilles ultérieures, le morceau complémentaire de l'inscription, morceau qui, selon toute apparence, doit être beaucoup plus grand que celui qui nous a été conservé.

§ 58.

L'építaphe de Ya'mour d'Ascalon.

On conserve au Musée de Beauvais une inscription grecque qui offre un certain intérêt pour l'histoire de la Palestine. C'est un petit *titulus* funéraire provenant, à ce que l'on suppose, de Rome. M. Seymour de Ricci vient de la publier à nouveau¹; il la lit ainsi, avec ses devanciers, je crois :

Θ(εοῖς) Κ(αταχθονίοις) Ἰαμοῦρ Ἀσάμου Σύρος Ἀσχαλωνεῖτης Πιλα-
στείνῃ ἀδελφὸς Ἀντωνεῖνου, στρατιώτης χέρ(της) ἡ' περ(αιτορίας).

Il s'agit donc d'un soldat d'origine syrienne, né à Ascalon de Palestine, et servant à la V^e cohorte prétorienne (?).

Son nom et celui de son père ont une physionomie bien sémitique. Je me demande seulement si l'on doit les accepter dans la forme où on les a lus, et s'il ne faudrait pas couper plutôt Ἰαμοῦρας Ἀμου; il est rare, en effet, que l'on se borne à transcrire à cette époque les noms sémitiques à l'état brut, sans l'addition d'une terminaison grecque. Quoi qu'il en soit, qu'on lise Ἰαμοῦρ ou Ἰαμοῦρας, cela ne change rien à l'étymologie du premier nom,

qui est visiblement l'équivalent exact de la forme arabe ^{يعمر} Ya'mour(ou), apparaissant dans l'onomastique nabatéenne sous la forme ^{ימור} Ya'm(ou)rou. La précision avec laquelle la voca-

voué. » Cela viendrait apporter une nouvelle confirmation indirecte à ma lecture *Mazrah*, pour le premier mot de la ligne 1; c'est ce mot qui serait le sujet du verbe et, en sa qualité de substantif collectif, le gouvernerait régulièrement au pluriel, pluriel dont nous aurons l'indice dans le *aleph* final: ^{מזרה} מדרה (cf., pour cette forme grammaticale, première inscription de Maktar, col. III, l. 2: ^{מזרה} מדרה).

1. *Revue archéologique*, 1899, II, p. 117.

2. Voir, sur ce nom nabatéen, les observations présentées dans le volume II, pp. 188, et 207 et suiv. du présent *Recueil*.

lisation de la forme arabe a été rendue, dans la transcription grecque, est très remarquable. L'apparition de ce nom si nettement caractérisé est un indice important de l'existence à Ascalon et, par suite, dans la région environnante, d'un élément ethnique arabe, à l'époque à laquelle remonte notre inscription, certainement païenne. Cet indice s'accorde bien avec ce que nous savions déjà, d'autre part, à ce sujet¹.

Si cette façon de couper les mots ne modifie pas sensiblement l'explication du nom du soldat *Ya'mour*, elle conduirait, au contraire, à changer tout à fait le nom de son père, nom qui serait, dès lors, non plus Ἀσσυρος mais bien Ἀυρος. Sans doute, Ἀσσυρος pourrait, à la rigueur, s'expliquer par quelque racine sémitique, mais il a contre lui de ne pas s'être encore rencontré dans l'onomastique gréco-syrienne, sans compter que l'onomastique araméo-arabe ne nous a pas encore offert de nom similaire. Pour Ἀυρος, au contraire, — à lire peut-être Ἀυ(ρ)ος, — nous avons l'analogie du nom nabatéo-grec Ἀυρου* (génit.).

1. Cf., par exemple, plus haut, p. 224, ce que je dis au sujet de l'origine arabe de Jean Rufus d'Ascalon. Il est bien probable que la famille « iduméenne » d'Ascalon à laquelle appartenait Hérode était, en réalité, d'extraction arabe.

2. Waddington, *op. cit.*, n° 2429. Bien entendu, la forme au nominatif pourrait être Ἀυυς, tout aussi bien, sinon mieux, que Ἀυυς.

ADDITIONS ET RECTIFICATIONS

- P. 16, note 1, l. 12, au lieu de *VI*^o אַתְּנִים, lire : *VII*^o.
- *ib.*, note 2, l. 4, au lieu de *C. I. L.*, lire : *C. I. S.* et ajouter : où לֹא a peut-être le sens de « *adhuc* ».
- P. 22, note 1, l. 1, au lieu de יהוֹיָקִים, lire : יהוֹיָקִים.
- P. 42. — Dans cette formule, le mot **KAAH** pourrait être considéré comme étant pris adverbialement. Toutefois, il semble résulter d'un autre *tychnarion* encore inédit, qui m'a été communiqué par l'abbé Thédénat, que ce mot pourrait appartenir à une autre formule **KAAH HMΕΡΑ**, rappelant tout à fait le « *bonjour* » des Grecs modernes.
- P. 48, note 1, l. 6, au lieu de *prosthétiques*, lire : *prosthétique*.
- P. 81, note 2, l. 3, au lieu de *Neldeke*, lire : *J. H. Mordtmann*, et ajouter : (*Z. D. M. G.*, XXXI, 100).
- P. 114, § 24, l. 2, rétablir le nom : *D^r Coyne*. — Il résulte des informations ultérieures qu'ont bien voulu faire prendre, à ma demande, les docteurs Troisier et Coyne, que la stèle a été trouvée, au milieu de nombreux autres débris antiques, au cours de fouilles entreprises en 1886 pour le déblaiement et la restauration des citernes de Carthage.
- P. 140. — Il y a peut-être lieu de tenir compte sur ce point, du titre de *rector Orientis*, donné au préfet du prétoire C. Julius Priscus, « *pater et patruus* » des deux empereurs Philippe, par une très importante inscription latine nouvellement découverte à Chehbé du Haurân (Philippopolis). Voir le texte dans le *Philologus*, 1898, p. 159, cf. *Rev. arch.*, 1899, II, p. 189, n° 100.
- P. 160. — Les notes 3 et 4 doivent être numérotées 2 et 3.
- P. 168, l. 10, au lieu de : *Au n° E, 5*, lire : *Au n° A, 5*.
- P. 172, l. 18 : Ἀψαῖος. — La forme originale pourrait aussi avoir comporté un *het* initial, si l'on rapproche, avec M. J. H. Mordtmann (*Palmyrenisches*, 1899, p. 26), Ἀψαῖος de Χαψαῖος.
- 201, § 37. — Le P. Vaillhé, à propos d'un passage altéré de l'*Histoire ecclésiastique* de Socrate, est d'avis que Hébron n'a jamais dû être un siège épiscopal avant les Croisades (*Byzantin. Zeitschr.*, 1899, p. 390).
- P. 209, la ligne 1, doublon de la dernière ligne de la p. 208, est à supprimer.
- P. 235, l. 17, au lieu de בּוֹרֵב, lire : בּוֹרֵב.
- P. 211, note 1, M. Pottier me signale un nouvel exemplaire de « vase-éponge », trouvé en Russie et mentionné dans le *Jahrbuch* de l'Institut allemand, 1899, *Anzeiger*, p. 57. D'après la description sommaire qu'en donne M. Kieseritzky, c'est un vase en terre cuite jaune, décoré de figures d'un brun foncé (scène

dionysiaque, d'un côté, de l'autre groupe de quatre hommes; style de Nicosthènes); il est en morceaux, mais peut se reconstruire presque en entier. L'auteur de la notice ne donne aucun détail sur le dispositif spécial du vase, qu'il se borne à qualifier de « Handdouche ».

- P. 256, l. 13, après *Zein el-'Abidin*, ajouter : *autrement dit, Aty*.
- P. 262, l. 21, au lieu de : *indiquer*, lire : *invoker*.
- P. 277. — La note 3 doit recevoir le n° 1, et la note 1, le n° 3 (avec l'appel rétabli au mot *Bible*, l. 6); l'appel de note n° 3 à *Gath-Rimmon*, l. 13, est à supprimer.
- P. 303. *Adar*. — Je trouve notre localité mentionnée, sous une forme encore plus voisine, dans une courte relation de voyage de Sir Charles Wilson (Pal. Expl. F. *Stat.*, 1899, p. 315); allant de Karak à Laddjoûn, il dit avoir passé successivement par les localités ruinées de Chinâr et *Adr* ou *Adar*.
- P. 304, note 2, ajouter : cf. *Comptes-rendus de l'Académie, etc.*, p. 307.
- P. 305. — Il se peut que le vocable מלכת ait, lui aussi, la valeur d'un véritable nom spécifique de la divinité; le tout serait alors à transcrire *Allat-Milkat*, en faisant abstraction du sens étymologique de ce dernier vocable, au lieu de le traduire simplement par « reine ». Ce vocable semble se manifester, avec sa force onomastique, dans la composition de nombreux noms propres puniques tels que עבדמלכת et autres congénères.
- P. 308, note 2, l. 1, au lieu de : ב, lire : בן.
- P. 313. — La note 1 est à supprimer, la distinction orthographique א et י pour les formes féminine et masculine du pronom suffixe n'existant pas en punique, comme je l'ai dit par inadvertance. L'argument, d'ailleurs surérrogatoire, ne porte plus, mais l'interprétation de לָא par « pour elle », interprétation suffisamment justifiée en elle-même par le contexte, n'en subsiste pas moins en l'espèce.
- P. 330, note 1, l. 3, au lieu de : *un autre*, lire : *une autre*.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
§ 1. — Le cippe phénicien du <i>Rab</i> Abdmiskar	1
§ 2. — La grande inscription phénicienne nouvellement découverte à Carthage	22
§ 3. — Le <i>mazrah</i> et les <i>curiæ</i> , <i>collegia</i> ou ordines carthaginois dans le Tarif des Sacrifices de Marseille et dans les inscriptions néo-puniques de Maktar et d'Altiburos	22
§ 4. — Deux nouveaux <i>lychnaria</i> grec et arabe	41
§ 5. — Sur deux inscriptions funéraires de Palmyre	47
§ 6. — La Nea, ou Église de la Vierge de Justinien à Jérusalem	55
§ 7. — Inscription des Croisades découverte à la Khânkâh de Jérusalem (<i>relative à la fondation du palais patriarcal</i>)	57
§ 8. — Inscription araméenne de Cappadoce	59
§ 9. — Amphores à épigraphes grecques et jarre à épigraphe sémitique, provenant d'un sépulcre phénicien	70
§ 10. — L'inscription nabatéenne de Kanatha	75
§ 11. — Sur un poids en plomb à légendes grecques provenant de Syrie	82
§ 12. — Le dieu Tamoûz et Melek Tâoùs	86
§ 13. — Jehovah et la déesse Qadech	86
§ 14. — Le « puits » des Tombeaux des Rois de Juda	87
§ 15. — L'hémisphère, absida ou ciborium du Martyrion de Constantin et de la Mosquée d'Omar	88
§ 16. — Chroniques syriaques relatives à la Syrie arabe	90
§ 17. — Notes sur le Haurân	90
§ 18. — Notes sur le pays de Basan	92
§ 19. — Les noms de la chauve-souris en syriaque et en hébreu	92
§ 20. — Les dialectes arabes vulgaires de l'Afrique du Nord	93
I.	94
II.	99
III.	105
§ 21. — La stèle A de Neirab	106
§ 22. — Le titre palmyrénien de <i>kachich</i> « sénateur »	107
§ 23. — La Sebastè d'après une nouvelle inscription grecque	109
§ 24. — Le nom carthaginois de Sophonibe	114
§ 25. — Nouvelle inscription hébraïque et grecque relative à la limite de Gezer	116

	Pages.
§ 26. — Le Chapitre du Saint-Sépulcre et l'abbaye du Mont-Sion.	127
§ 27. — L'oiseau emblématique de Karak	129
§ 28. — Le titre romain d'Odeinat, roi de Palmyre	134
§ 29. — Les <i>berquils</i> ou « réservoirs » des Croisés	141
§ 30. — Les Phéniciens en Grèce.	142
I. Hannibal, fils de Azroubal, proxène de Thèbes	142
II. Abdchemech, fils de Abdousir, proxène de Delphes	145
§ 31. — Sceau phénicien au nom de Milk-ya'zor	147
§ 32. — Sceau israélite au nom d'Abigaïl, femme de 'Asayahou	154
§ 33. — Notes d'épigraphie palmyrénienne	154
I.	156
II.	160
III.	163
IV.	163
V.	176
§ 34. — Tanit et Perséphone Artémis.	188
§ 35. — Quatre nouveaux sceaux à légendes sémitiques	188
I.	189
II.	190
III.	193
IV.	194
§ 36. — La famille royale de Palmyre d'après une nouvelle inscription.	201
§ 37. — Hébron et Diocletianoupolis.	202
§ 38. — Le mois de Qnian-Juillet du calendrier palmyrénien	206
§ 39. — Une « éponge américaine » du vi ^e siècle avant notre ère	212
§ 40. — Orphée-Nébo à Mabboug et Apollon.	216
§ 41. — La lettre de Jésus au roi Abgar, la Koutbi juive adorée à Édesse et la mezoûzah	233
§ 42. — La Palestine au commencement du vi ^e siècle et les Plérophories de Jean Rufus, évêque de Maioumas	242
§ 43. — Notes d'épigraphie palmyrénienne	246
§ 44. — Inscription grecque d'Édesse	248
§ 45. — La relation du voyage du sultan Qâit-bây en Syrie	259
§ 46. — Itinéraire d'un pèlerin français du xiv ^e siècle de Damas à Naplouse	264
§ 47. — Gezer et ses environs; nouveaux relevés.	268
§ 48. — Création d'un fonds spécial pour l'acquisition d'antiquités.	271
§ 49. — Jéhovah, Seigneur du Sinaï	273
§ 50. — Gath et Gath-Rimmon	278
§ 51. — Le tombeau de Dja'far, cousin-germain de Mahomet.	283
§ 52. — Nouveau lychnarion à inscription coufique	285
§ 53. — Une inscription du calife Hichâm (an 110 de l'hégire)	293
§ 54. — El-Kahf et la Caverne des Sept-Dormants.	304
§ 55. — « Tabella devotionis » à inscription punique	

TABLE DES MATIÈRES

353

Pages

§ 56. — Note sur la création, en Syrie, d'une station d'archéologie orientale dépendant de l'École du Caire	319
§ 57. — Les inscriptions néo-puniques de Maktar	323
I. — Première inscription de Maktar	323
II. — Deuxième inscription de Maktar.	342
III. — Troisième inscription de Maktar.	344
§ 58. — L'építaphe de Ya'mour d'Ascalon.	347
Additions et rectifications	349

TABLE DES FIGURES DANS LE TEXTE

	Pages
Lychnarion à inscription grecque (2 fig.)	41
Lychnarion à inscription coufique.	44
Inscription coufique	47
Plan d'un hypogée de Palmyre	49
Inscription grecque du 16 août de l'an 6 de Trajan (jour de la Sebastè).	110
Plan de Gezer et de ses environs montrant la position des inscriptions bilingues	122
Chapiteau sculpté de Mousa Tali'a, près Gezer (2 fig.).	124
Chapiteau sculpté de Ni'ânè (3 fig.)	126
Sceau de Renaud de Châtillon	129
Sceau phénicien de Milik-ya'zor (2 fig.).	148
Sceau israélite de Abigail, femme de 'Asayahou	155
Inscription palmyrénienne	184
Sceau de Qanayahou.	189
Sceau israélite de Yeho'azar, fils de 'Abdyahou	190
Sceau phénicien	191
Sceau phénicien	193
Vase peint béotien du VI ^e s. avant J.-C. (2 fig.).	207
Dispositif et manœuvre du vase	209
Manœuvre de l'« éponge américaine » (2 fig.)	210
Inscription coufique du pays de Moab	278
Épithaphe coufique de Dja'far, cousin-germain de Mahomet.	279
Sceau du calife Hichâm (2 fig.).	291
Inscription grecque de Hazem-el-Ser	292

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

Planches.

- I. — Autel nabatéen. — Inscription bilingue de Gezer.
- II. — Poids en plomb. — Jarres phéniciennes à épigraphes.
- III. — (pl. double). — Tell Djezer et ses environs, plan détaillé.
- IV. — (pl. double). — Tell Djezer, coupes, détails divers, copies d'inscriptions, etc.
- V. — 1, vue de Gezer. — 2, vue de l'inscription E. — 3, vue d'un ancien sépulcre à 'Amouâs.
- VI. — 1, chapiteau de Moûsa Tali'a. — 2, Tell Djezer, partie occidentale. — 3, Tell Djezer, vu de Cheikh Dja'bâs. — 4, Stèles (?) à l'est du Ouély de Tell Djezer.
- VII. — A. Inscription au nom du calife Hichâm (an 480 de l'hégire). — B. Lychnarion à inscription coufique.
- VIII. — Vue des façades orientales des Guessour-el-ékhéwéin.
- IX. — A et B, façades des sépulcres sculptés dans le roc à El-Kahf.
- X. — (pl. double). Plan et détails intérieurs du sépulcre d'El-Kahf (Caverne des Sept-Dormants).



NOUVELLES ADDITIONS ET RECTIFICATIONS

(TOME III)

— P. 55, § 6. Pour la justification de la transcription de Néz par نَـ, avec l'intercalation de l'i représentant l'hiatus, je relèverai une des transcriptions syriaques du nom de Νεάπολις = נִיאָפּוֹלִיס.

— P. 72, l. 8. Cf. sur une anse d'amphore rhodienne découverte à Carthage (*Mél. de l'Éc. Franç. de Rome*, 1891, p. 60) :

ΕΠΙ ΞΕΝΟΦΑΝΤΟΥ ΣΜΙΝΘΙΟΥ (*Sminthios*, mois du calendrier rhodien).

— P. 75. Une photogravure du monument nabatéen de Kanatha a été donnée également dans *A visit to Bashan and Argob*, de Algernon Heber-Percy.

— P. 110. M. Seymour de Ricci croit qu'il s'agit d'As(clepiades), gouverneur du nome A(rsinoïte), et préférerait restituer au commencement de la ligne 6, [Σεδασ]του à [Ἀσκληπ]ιδου.

— P. 132. Je m'aperçois seulement aujourd'hui que le rapprochement entre l'oiseau héraldique du sceau de Renaud de Châtillon et la dénomination de *Hisn el-Ghorab*, appliquée au château de Karak, a déjà été fait par Rohricht (*Stud. zur mitteltalt. Geogr.*, p. 266, n° 5). Cette rencontre même montre qu'il est assez plausible.

— P. 198, l. 27, au lieu de « père », lire « frère ».

— P. 206. — *Le mois palmyrénien de Qnian*. — M. Chabot (*Chron. de Michel*, I, trad. p. 133, n. 3) ayant constaté que, dans son manuscrit de la *Chronique* de Michel, le *daleth* et le *zain* sont souvent confondus, croit que, dans ce passage, il faut substituer cette dernière lettre à la première. Dans ce cas, le mois serait le VII^e et non le IV^e, ce qui serait d'accord avec le rang assigné par le *Chronicon Paschale* et par le Syncelle au mois de Quintilios dans l'année romaine nouveau style : cela confirmerait l'identité de Qnian et de juillet, mais annulerait les inductions qu'on pouvait être tenté de tirer de la leçon textuelle pour la détermination du point de départ de l'année palmyrénienne.

— P. 212. Sur le culte d'Apollon à Mabboug et sur la façon dont ce dieu y était figuré, au dire de Lucien et de Macrobe, voir Mordtmann, *Zeitschr. der d. morg. Gesellsch.*, 1878, p. 561 s. Les vues exposées dans ce paragraphe viennent d'être combattues par M. Isid. Lévy, dans la *Rev. de l'Hist. des Relig.*, XL,

p. 370 s., par des arguments qui ne me semblent pas probants; elles ont, d'autre part, recueilli l'adhésion (lettre privée) de M. Noeldeke qui est un bon juge dans la matière.

— P. 252, n. 1. L'identité possible de la Gherra de Polybe et de 'Aïn el-Djarr, avait déjà été admise (cf., entre autres, Noeldeke, *Z. der d. morg. Ges.*, XXIX, p. 441, n. 3).

— P. 285, n. 3, au lieu de 'Ourd, lire : 'Ourdh.

— P. 291. Cf. une autre inscription du calife Hichâm, qui a été copiée autrefois, d'une façon malheureusement imparfaite par Mordtmann (*Beitrag zur Kunde Palmyra's*, p. 87), au château de Qasr el-Melh, entre Qariatein et Palmyre, et dont le P. Ronzevalle m'a rappelé l'existence. J'ajouterai qu'elle a été transcrite à nouveau par Moritz, *Abhandl.* de l'Acad. de Berlin, 1889, p. 13. Les deux inscriptions appartiennent, comme on le voit, à la même région, et les points où elles se trouvent sont symétriquement situés par rapport à Palmyre, les Guessour el-Ekhewein au nord-est, le Qasr el-Melh (= *Qasr el-Kheir*) au sud-ouest. Il est possible que les Guessour de Rousseau correspondent à un autre *Qasr el-Kheir*, marqué avec un signe de doute, au sud-est de Tayibé sur la Carte de Moritz. Cette synonymie, si elle est réelle, s'expliquerait bien par la commune origine des deux fondations de Hichâm. Je crois qu'il faut lire au milieu de la dernière ligne :ن.علی یدی. « ... a été fait par les soins de... fils de ... »

— P. 293, § 54. Cf. l'important mémoire sur la légende musulmane de la *Caverne des sept Dormants*, publiée depuis, par de Goeje, dans les *Mém. de l'Acad. des Sc.* d'Amsterdam (4^e reeks, deel III, 1900).

— P. 297, n., ligne 20 : au lieu de בִּימֹד, lire בִּימֹדִי.

— P. 337, n. 2. On pourrait se demander aussi si בִּנְבִיךָ n'aurait pas le sens de *funditus*, « de fond en comble » définissant la restauration du sanctuaire dégradé. — Voir dans le *Bull. archéol. du Comité* (1891, p. 510) un autre plan de Maktar, plus au courant, dressé par MM. Bordier et Vial.

— P. 341, avant-dern. ligne, cf. *Sulcis* et *Sulcanis* dans les inscriptions romaines d'Afrique (*C. I. L.*, VIII, *index*).

— P. 342, l. 4, au lieu de קַעֲפִטָא, lire קַעֲפִטָא.

— P. 342, n. 1. Cf. le nom *Istatani* (génitif) au n° 109 des *Inscr. inédites* de Léon Renier.

— P. 347, § 58, l. 9, au lieu de « V^e cohorte » lire : VIII^e.

— P. 348, n° 1. En tout cas, Hérode, par sa mère Cypros (Josèphe, *G. J.*, I, 8 : 5) avait certainement du sang nabatéen dans les veines.

— P. 349 (addit. à la p. 140) : lire « compte », au lieu de « comte ». Ajouter : Domaszewski, *Rhein. Mus.*, 1899, p. 159, et *M. u. N. Deutsch. Pal.-Ver.*, 1899, p. 85 : « *frater* et *patruus*. »

— P. 350 (addit. à la p. 303). — *Adar*. La localité figure déjà dans la liste de Berggren (*Guide*, p. 500) sous la forme *Addâr*, parmi les ruines du district de Karak. La carte du bassin du Maudjeb, tout récemment publiée par le R. P. don Giuseppe Manfredi, missionnaire du Patriarcat latin de Jérusalem (*Bollet-*

tino de la Société géographique italienne, février 1899), en marque la position, sous la forme *Ader*, à une bonne lieue au droit est de Karak.

Quant au crochet fait par Saladin, remontant de Adar à Rabba, il peut s'expliquer par le fait que c'est sur ce dernier point que le sultan avait établi son quartier général (*Hist. arabes des Crois.*, IV, p. 248). Le choix de Rabba avait-il été déterminé uniquement par la question d'eau? A ce point de vue Saladin aurait pu tout aussi bien, et même mieux, s'établir soit à Adar, soit à Laddjoûn même, qui est sensiblement plus près de Karak que ne l'est Rabba, et où il aurait eu à sa disposition des sources abondantes (cf. Ibn Bâtouta, I, p. 255). J'inclinerais à croire que Saladin obéissait surtout à une nécessité stratégique, Rabba lui permettant de barrer le chemin aux troupes des Croisés qui auraient tenté de se porter au secours de Karak investi en venant du nord par la route Hesbân-Mâdeba-Diban. C'est précisément ce qui se produisit un peu plus tard (cf. *Hist. ar. des Crois.* III, p. 81 et IV, p. 251).

Trompé par une indication erronée de la carte anglaise de 3/8 de pouce par mille, très imparfaite pour cette région, j'ai dit à tort (p. 297, n. 2) que Laddjoûn était près de Oumm er-Resàs; en réalité, ces deux localités sont très distantes, la seconde étant à près de 8 lieues au nord de la première. Oumm er-Resàs, par sa position, pourrait répondre à l'énigmatique *En-Nouqoub*, étape intermédiaire de Saladin marchant de Zizâ sur Laddjoûn. On remarquera, en tout cas, que Saladin, dans cette marche, se tient notablement dans l'est, à distance de la route normale Hesbân-Mâdeba-Diban, et suit l'itinéraire que suivaient encore les pèlerins musulmans au ^{xiv}^e siècle (Ibn Batouta, *l. c.*), ce qui semblerait bien indiquer, comme je le disais tout à l'heure, que la ligne Hesbân-Diban pouvait être menacée par un corps de Croisés descendant du nord et tombant sur les derrières des Musulmans. S'il en était ainsi, *En-Nouqoub*, ou la forme qui se cache sous cette graphie, nous conserverait un nom plus ancien, sinon le vrai nom antique de la localité connue aujourd'hui sous l'appellation purement populaire de Oumm er-Resàs. Mais il se peut aussi que *En-Nouqoub* corresponde à une autre localité plus méridionale, par exemple à M'seïtbé, Thourayyâ, Roudjm el-'Al, voire à Q'soùr B'cheïr; à moins qu'il ne représente le point (quelque défilé? ^{نقب}), où Saladin a dû franchir le Ouâd el-Kharazè, affluent oriental du Maudjeb, ou le Maudjeb lui-même à la passe habituelle.

— P. 350 (addit. à la p. 313). On a, toutefois, des exemples, mais très rares, du suffixe masculin de la 3^e personne représenté en punique par *god*, comme en phénicien.

TABLES ALPHABÉTIQUES

DES TOMES I, II, III DU RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DRESSÉES PAR

J.-B. CHABOT

Il a paru avantageux, pour la commodité des lecteurs, de diviser l'*Index français* en trois séries :

- I. Un Index des *noms propres* de lieux et de personnes ;
- II. Un Index des auteurs et autorités cités dans le cours de l'ouvrage ;
- III. Un *Index rerum*.

A la suite de l'*Index français* on trouvera :

- I. Un index des noms et mots grecs ;
- II. Un index des noms et mots sémitiques qui sont transcrits en lettres hébraïques (hébreu, phénicien, punique, néo-punique, palmyrénien, nabatéen, araméen, moabite, etc.) ;
- III. Un index des noms et mots arabes.

Principales abréviations.

b. = ben.

kh. = khirbet ; (*khân* est écrit en entier).

l ou *n. l.* = nom de lieu ; souvent omis après les vocables géographiques caractérisés par les termes *ʿAin, Beît, Deir, Djebel, Khân, Khirbet, Ouâdi, Tell*, etc.

o ou *ou.* = ouâd, ouâdi.

p. ou *n. p.* = nom de personne.

— Par suite de certaines nécessités typographiques, il n'a pas toujours été tenu compte de l'accentuation des voyelles dans les transcriptions.

INDEX DES NOMS PROPRES

DE PERSONNE ET DE LIEU

A

- Aaron (Tomb. d'), I, 363 sqq.
 Abacuc (Couv. de Saint-), I, 372.
 'Abâra, I., I, 348, 349.
 'Abarim (mont), II, 196.
 'Abarta, I., II, 189, 195.
 'Abd ai-Ba'ali, II, 213.
 'Abd el-Melik, I, 204, 244; II, 48, 53, 318, 337, 400; III, 89, 90, 287, 288.
 'Abd er-Rahman, I, 255.
 'Abdachtoret, I, 188; III, 145.
 'Abdallah, I, 38, 59, 211, 264; II, 368, 403.
 'Abdallah ben Raouha, III, 280.
 'Abdallahi, II, 368.
 Abdallas, II, 197.
 'Abdhaal, I, 91, 187; II, 195.
 'Abd-Caphon, p., I, 192.
 'Abdçed, p., I, 188, 189 sqq.
 'Abdechemech, III, 145.
 'Abdelah, II, 268.
 Abdhadad, n. p., I, 167.
 'Abiharetat, I, 42, 46, 167, 168; II, 368 n. 3.
 Abdiarad, n. p., III, 337.
 Abdias, I, 38.
 Abdibel, I, 61.
 'Abdlesept, n. p., III, 1.
 'Abdmalkou, I, 42, 46, 62; II, 188, 368, n. 3.
 'Abdmelkart, III, 2, 13, 16, 91 n. 5.
 'Abdmiskar, n. p., III, 1-5.
 Abdnesept, n. p., III, 1.
 'Abdo, I, 135.
 'Abd'ohodat, I, 42, 46; II, 189, 368 n. 3.
 'Abdhodeinat, n. p. ? I, 46.
 'Abdousir, I, 240; III, 145.
 Abdousiros, II, 299.
 'Abdrabel, I, 44.
 'Abdsakoun, I, 192.
 'Abdsasam, I, 183.
 'Abdsasun, I, 240.
 'Abdtamit, n. p., III, 145.
 'Abdyahou, I, 34; III, 190.
 'Abed, p., I, 59.
 'Abellin, I, I, 303, 304, 311, 324.
 Abgar, n. p., III, 223.
 Abgar (Rois d'Édesse du nom de), III, 216-223.
 Abgar (Lettre de Jésus à), III, 294.

- el-Abiadh (Djâmé'), n. l., I, 268 n. 1.
 Abib, n. p., III, 16 n. 1.
 Abibaal, II, 8 n. 1, 66.
 Abichou', II, 46.
 Abigail, p., III, 134.
 Âbil el-Qamh, n. l., II, 40.
 Âbil es-Souq, n. l., II, 40.
 Âbil ez-Zeit, n. l., II, 40.
 Abila, n. l. I, 17; II, 37, 66.
 Abila de la Décapole, I, 17; II, 40.
 Abila de Lysanias, II, 33, 40.
 Abiram, p., I, 33.
 Abiyon, I, 33.
 Abl, n. l., I, 17; II, 39.
 Abou 'l-'Abbâs es-Saffâh, I, 395.
 Abou Chouché, n. l. (v. *Gezer* et *Djezer*), III, 117, 267.
 Abou Ghrara, n. l., III, 239.
 Abou 'l-mounedja (canal), I, 270, 398.
 Abou Horeira, III, 250.
 Abou 'Obaidé, I, 344, 345, 319.
 Abou Tâleb, III, 279.
 Abou Zaboûra (fl.), II, 97.
 'Abou'd, I, 279; II, 168.
 Abraham, I, 326; (Tombeau d'), III, 201-202.
 Abreiké, n. l., I, 336.
 Abroukhiah, I., II, 59.
 Absalon, I, 190 n. 3; tombeau (dit d'), II, 261 n. 2.
 Abydos, I, II, 61 n. 2.
 Ach'aya (Isaie), I, 341.
 Achéménides, III, 66.
 Acher (tribu), I, 83 n. 2.
 Achera (myth. sémit.), I, 83.
 Achhoûr el-Qana, n. l., II, 59.
 Achir (Acher), n. p., I, 400.
 Achtorga, n. p., III, 52 n. 1.
 Acre (Saint-Jean d'), I, 273-275, 303, 307, 308, 311, 324, 359, 363 n. 1, 371, 379, 400; II, 36, 96; III, 127.
 Kh. el-'Adâr, I., II, 172.
 Adam, p. (v. *'Ain el-baqar*), I, 311.
 Adamah, I., I, 164.
 Adar, n. l., III, 297 n. 4, 350, 358, 359.
 Adathar, I., II, 123.
 Addâr, v. *Adar*.
 'Addjé, I., I, 329, 331, n. 4.
 el-'Adeliyé, I., I, 349, 350.
 Ader, v. *Adar*.
 Kh. el-'Adésé, n. l., II, 92.
 Adhémar de Césarée, I, 401.
 Adiabène (famille royale d'), I, 107, 108.
 Adites (peuple), I, 318.
 Adir, n. l., III, 303.
 Aditha, I., II, 166, 171.
 'Adjdjé, I., I, 332.
 Adjloûn, I., I, 207, 275, 280, 393; III, 258.
 — (Djebel), I, 48, 319.
 'Adjour, n. l., III, 233.
 Admedera, I., I, 49.
 Adonibaal, p., I, 90, 91 n. 1; III, 32 n. 1.
 Adonichemech, p., III, 75.
 Adontchou', p., II, 46.
 Adomphelet, p., II, 31 n. 1.
 Adonis, III, 205.
 Adonis libanais, I, 190.
 Adonis (fl.), III, 147.
 Adora, I, II, 169.
 Adoulis (Inscr. d'), I, 84.
 Adoullam, n. l., III, 277.
 Adr, n. l., III, 350.
 Adraa, I., I, 17; II, 123, 245.
 Adramou, p., I, 36.
 Adranon, I., I, 236.
 Adranos (dieu), I, 236.
 Adrianus, III, 157, 158.
 Adrianus Soaidos, III, 92.
 Aelia (Colonia = Mactar), III, 37 n. 2.
 Aelia Capitolina, I, 213, 281; II, 336 n. 1; v. *Jérusalem*.
 Aelia Nicolas, n. p., I, 108.
 Aelius, III, 33 n. 4.
 Aelius Aurelius Theo, II, 244.
 Aeneias (= Aretas IV), II, 373, 377.
 Aerita (= 'Ahiré), I, 11, II, 66.
 Aethogurza, n. l., III, 38 n. 1.
 Afik, n. l., III, 363.
 El-'Afiné, n. l., I, 8.
 Afka, n. l., III, 147.
 Afradisia, n. l., II, 57.
 Afrique (Inscript. rom. d'), III, 27 n. 3; Dialectes du nord de l' —, III, 93 sqq.
 Afrodite, p., I, 106.
 Afta, n. p., III, 237-239.
 Agape, p., I, 106.
 Aggaios, n. p., III, 160.
 Aglibol (dieu), II, 404.

- Agrigente, n. l., I, 188.
 Agrippa, III, 158.
 Ahaz, p., II, 117.
 el-Ahmar (Bourdj), II, 57, 98.
 Ahoura Mazda, III, 64 n. 2.
 Ahouramazd, III, 70.
 el-Ahsa (Ouadi), II, 169.
 'Ain el-Baqar, I, 314, 312, 313, 400.
 'Ain oul-Baqar, I, 400.
 'Ain Beida, II, 78, 403.
 'Ain Djâlout, I, 243, 260, 265, 274, 396.
 'Ain Djarr (— el-Djarr), III, 90, 252, 358.
 'Ain Djennata, III, 320.
 'Ain Faqa'îe, II, 58.
 'Ain Fit, III, 262.
 'Ain el-Foloûs, I, 313.
 'Ain Ghamr, I, 164.
 'Ain Haud el-Furâdis, I, 330.
 'Ain Ib'âl, II, 58.
 'Ain Moûsa, II, 94.
 'Ain Qânié, II, 92.
 Ainquene, II, 92.
 'Ain Rachamôn, II, 57.
 'Ain Selwân, I, 316 (v. *Silwâ*).
 'Am es-Sitt, I, 312.
 'Am Soubiê, II, 92.
 'Ain-Tâb, III, 255.
 'Ain et-Tannoûr, II, 73 n. 3.
 'Ain Ter'ain, II, 169.
 'Ain et-Toût, III, 251.
 'Ain Yerdeh, II, 267.
 'Ain Zakariya, I, 330.
 'Ain Zemzem, I, 313.
 Airanos, p., II, 4.
 Airé, I., II, 178, 184, 405.
 Kh. el- 'Aitê, I, 306 n. 5.
 Aithara, I., II, 93.
 Aithiah, II, 58.
 Aitit, II, 58.
 Kh. 'Aiyâ, II, 59.
 Akaba, I., I, 163, n. 5.
 'Akbor, p., II, 27.
 'Akboram, III, 18, 49, 21.
 Akhatmulkat, p., II, 388.
 Akhaz, p., II, 253.
 el-Akhdhar (II.), II, 97.
 Akuba, p., I, 322.
 'Akk, p., I, 303, 316 sqq.
 'Akkar (Djeb.), I, 358.
 Akko, I., I, 314 (v. *Acre*).
 Akrabit, I., II, 166.
 el-'Akracha, I, III, 258.
 el-Akrad (Hesn), n. l., II, 179.
 Akron (?), p., I, 128.
 'Ala ed-Din 'Ali es-Sauwâq, I, 264.
 'Alam ed-Din, I, 216 n. 4, 395.
 'Alâm ed-Din Qaisar, I, 372.
 Alba Specula, I., I, 390.
 Alep, II, 381; III, 90, 234, 253, 285.
 Alexandre I^{er} (Ptol.), II, 11.
 Alexandre II (Ptol.), II, 11.
 Alexandre Balas, II, 231, 232.
 Alexandre Jannée, II, 199, 204.
 Alexandrie (Juifs d'), I, 99; Alexandrie, III, 83, 138.
 Alexandros Alphios, III, 84.
 Alga (dieu), I, 16.
 'Alî, III, 280; v. *'Aly*.
 'Ali (ismaélien), I, 256.
 'Ali ben Abou Tâleb, I, 312.
 'Ali ben Isa, II, 328 n. 1.
 Ahlat (déesse), II, 374.
 Alkimos, p. I, 186.
 Alkios, n. p., III, 267.
 Allat (déesse), II, 373-375; III, 305.
 Alphios (Alexandros), II, 84.
 Alphonse VIII (de Castille), I, 249.
 Althiburitanum (municip.), III, 33 n. 4.
 Altiburos, I., I, 177; III, 22, 30, 31, 33, 34-38, 315, 324, 332 n. 1.
 'Aly (v. *'Aly*), III, 250.
 'Aly Malkina, n. l., II, 168.
 'Alyân, I., II, 97.
 Amaad, I., I, 346.
 Amaçyah(ou), p., 45, 46.
 Amad ed-Din, I, 246.
 el-Amava, à Jérus., n. l., II, 147, 149.
 Amanus, III, 254.
 'Amar, p., II, 177.
 el-Amâra (Ouadi), I, 346.
 Amarei, n. p., II, 208.
 Amarios, p., II, 207.
 Amarna (Tell el-), III, 116, 277.
 Amastoreth, I, 285; III, 312, 313.
 Amatha, I, I, 349.
 Amaury (roi), I, 370 n. 1.
 — (Comte d'Ascalou), I, 216 n. 4.
 — (Vicomte de Naplouse), I, 331.
 Ambroise (jongleur), I, 370, 377, 379, 382, 383, 386.

- Amerei, p. II, 208.
 'Ammân, I., I, 164, 349; II, 25, 45, 205, 216
 sqq., 240; III, 296, 297 n. 4, 298 sqq.
 Ammata (Tell-), I, 350.
 'Ammnadab, p., II, 31 n. 1.
 Ammon? III, 324.
 Amon, p., I, 36.
 'Amouâs (v. *Emmaus*), II, 220; III, 265
 sqq.
 'Amrân (Neby), II, 58.
 'Amrat?, p., III, 311.
 'Amri, p., II, 208.
 Amriû, p., II, 213.
 Amrouû, p., II, 213.
 el-Amrouni (Inscr. néopun. d'), III, 308
 n. 2.
 'Amta, I., I, 349.
 'Amtha, I., I, 349.
 Amyclée, I., I, 187.
 Anamos, p., III, 243.
 Ananias, III, 220.
 Anar (atabek), I, 250; II, 24.
 Anastase, n. p., III, 240.
 Anastase (empereur), III, 231.
 Anastase le Sinate, I, 162 n. 1.
 Anastasie (Égl. de l' — ou du Saint-Sépulcre), à Jérus., II, 158, 251, 320 sqq.,
 328, 330 sqq., 360 n. 1; III, 88.
 Anath (déesse), I, 181.
 Anath-Athéné (déesse), III, 306.
 'Andjar, n. l., III, 90, 252.
 André (moine), III, 225 n. 2.
 André (Relique de saint), II, 327.
 André (Égl. de Saint-), III, 260, 264.
 Anne (Égl. Sainte-), à Jér., II, 150, 156,
 159; III, 229.
 Annibal, III, 143.
 Annus Libo, I, 210.
 Annobal, III, 144.
 Auouké (déesse), III, 337.
 Ansel (chantre), II, 239.
 Antarsous, III, 254.
 Antigonos (Antiochus XII), II, 231.
 Antioche, I, 268, 332; III, 81, 138, 221,
 242, 253, 254.
 Antiochus Epiphane, I, 155 n. 2; III, 213.
 Antiochus VII, III, 73.
 Antiochus XII (Dionysius), II, 230-231.
 Antiochus (praeses d'Arabie), II, 243.
 Antipatris, n. l., III, 241, 274.
 Antistia, p. l., 106.
 Antistius Vetus, I, 103, 106, 394.
 Antonia (tour), II, 290 n. 2; III, 229.
 Antonin (emp.), I, 207, 208; III, 197.
 Antoniniana (legio), II, 26.
 Antoninus (Domitius — gouvern. d'A-
 rabie), II, 243.
 Antonius Gemellus cornic., II, 242.
 Anubis, I, 158, 237.
 el-Aoutâriyé, I., II, 167 n. 2.
 Apharis (Vadi), n. l., II, 193.
 Apheka, n. l., III, 147.
 Aphrodisias (Carie), I., II, 71.
 Aphrodite, I, 20; III, 188.
 Aphthorida, I., III, 240, 241.
 Apis (bœuf), II, 110; III, 75.
 Apollodore, I, 86, 283.
 Apollon, I, 176 sqq., 289, 291, 399; II,
 68; III, 47 n. 1, 72, 212 sqq., 337.
 Ap. d'Amyclée, I, 176, 187.
 Ap. Argien, I, 176, 180.
 Ap. Hylates, I, 179.
 Ap. Musagète, III, 214.
 Apollinaria (légion XV), II, 218 n. 1.
 Ap. phénicien, I, 268 n. 1.
 Apollonias, I., I, 177; III, 241; v. *Ar-*
souf.
 Apôstomos, p., I, 278.
 Apôtres (Égl. des) à Césarée, III, 227.
 Apsasomos, p., I, 183.
 Apsès, p., I, 190.
 'Aqer (Ekron), I., I, 337; III, 278.
 Aqlabou, p., III, 373.
 Aquat, n. p., III, 163.
 el-'Aqoula, n. l., III, 258.
 el-Aqsa (mosquée), III, 322, 337, 341; III,
 37, 86, 296 n. 4.
 Ar (Moab), I., II, 218.
 'Ara (Ouadi), I., II, 363.
 el-'Arab (Ouadi), I, 316, 349.
 Araba, I., I, 164.
 Arabianus, legat., II, 243.
 Arabie (Province d'), I, 9; III, 91, 296.
 Arabissos (Inscr. aram. d'), III, 60.
 Arabique (dieu), III, 14.
 'Arad (Tell-), II, 172.
 Aram, I., II, 92.
 A'râq el-Emîr, II, 205.
 'Ar'ara, I., I, 363.
 Arbah, I., I, 320.

- Arbél, I., I, 321.
 Arbela, I., I, 320.
 Arbîl, I., I, 303, 303, 320.
 Archelaüs (Tomb. d'), II, 131 sqq.
 Ardéchir I^{er}, II, 35.
 Ardî el-Houla, I., I, 244.
 Aréopolis, I., II, 193, 218.
 Aretas I^{er} (v. *Huretât*), I, 42; II, 205.
 Aretas II, I, 42.
 Aretas III, I, 42; II, 198, 206, 217, 230, 233, 375, 376, 379.
 Aretas IV, I, 43; II, 189, 200, 202, 203, 217, 230, 368, 375-379.
 Aretas V (?), II, 229.
 Argiens, I, 182.
 Argo (le navire), I, 174.
 Argos, I., I, 173, 180.
 Argurokastron, I., II, 170 n. 1.
 el-'Arîch, I, 352; II, 179; III, 146, 258.
 Aris, n. p., III, 146.
 Arisio, n. p., III, 146.
 Aristôn, n. p., III, 146.
 Aristobule (roi juif), II, 198.
 Arnât, p. I, 355 (v. *Arnaud*), III, 132 n. 2.
 Arnon (fl.), II, 195; (Gué de l'), II, 182.
 Arnona (fl.), II, 195 n. 2.
 Arnoul, p., III, 59.
 Arnoulfe, p., III, 58.
 Arnulphe de Roux, III, 59.
 Aroda ?, n. l., III, 241.
 Arra, n. l., II, 70.
 'Arrâbâ, I, 329.
 'Arrâbè, I., I, 320.
 Arsinoé, I, 81.
 Arsinoite? (uome), III, 357.
 Arsoûf, I., I, 177, 267, 268 n. 1, 272, 307; II, 96, 142; III, 241.
 Arsûr, I., II, 96.
 Artaban II (roi), II, 35.
 Artadat, p., III, 193.
 Artâh, I., I, 344 n. 4.
 Artavazd (roi), II, 35.
 Artémis, I, 189, 288; III, 186 seqq.
 Artémis-Tamî, III, 145.
 Arthabec, I., I, 336.
 Artoûsiâ (Pont d'), III, 253.
 Arundinetum casellum, I, 372.
 Asabaia, I., II, 195 n. 2.
 Asasos, p., II, 85.
 el-Asawer (Tell —), I, 363 n. 1.
 Asayah, p., I, 37.
 'Asayahou, p., II, 32.
 Ascalon, I, 215, 216 n. 4, 351-354 sqq., 359, 363 n. 1, 371-379, 384, 386, 389, 390, 395; II, 171, 238; III, 83, 85, 224, 226, 231, 240, 289, 347, 348.
 Ascension (Égl. de l'), II, 251; III, 227.
 Asclepiades (gouverneur de nome), III, 357.
 Aschhour, I., v. *Achhour* et *Chouhour*.
 Asclépiates (Aurelius, praeses d'Arabie), II, 242.
 Asclepios, n. p., III, 248.
 Asdrubal, n. p., III, 114-116, 142.
 Kh. Askaloun, III, 235.
 Asmathé, p., I, 20.
 Asrifâ, I., II, 57.
 Assebeibe, I., I, 243, n. 3.
 Astarté, I, 237; III, 2, 7, 17, 187.
 Astartyatou, p., I, 91, 186.
 'Astor, p., III, 158.
 Astorga, p., III, 52, n. 1.
 Astoret, III, 336 n. 2.
 Astoros, III, 158.
 Aswit (Château d'), II, 405.
 'Atar (divinité), III, 170.
 Ataraberet, I., II, 93.
 Ateh (divinité), III, 170.
 Atergatis (déesse), I, 168; II, 74 n. 2; III, 170.
 el-Athareb, I., III, 90.
 Athénè, I, 290, 291; III, 306.
 Athénè Gozmayè, I, 11.
 Athènes, I, 180.
 Athénodore, II, 94; III, 196, 199.
 Athiaqab, p., I, 125.
 Athila, n. l., I, 57 n. 2.
 Athinathan, p., I, 126.
 el-Atôt (Bourdj), II, 97.
 Kh. Atraba, III, 235.
 Attâra, I., I, 331; II, 93.
 Attidius Cornelianus (légal de Syrie), I, 210.
 Attula (roi), III, 232.
 Attius (C) Fuscianus (légal d'Arabie), II, 242-243.
 'Aûc, n. p., III, 52 n. 1.
 'Audja (fl.), I, 272, 401; II, 167 n. 2, 179, 180 n. 1.
 Auguste (emp.), II, 377; III, 113, 213.

- Auletès (Ptol. XII), II, 10.
 Aumou, p., II, 110.
 Auranite, l., I, 2, 9.
 Auray (Bretagne), I, 366.
 Aurelia (Colonia = Mactar), III, 37 n. 2.
 Aurélien (emp.), III, 139-141, 162, 196.
 Aurelius, III, 157, 158, 160, 178, 195, 196.
 Aurelius Asclepiates (lég. d'Arabie), II, 242.
 Aurelius Julius Ogga, II, 4.
 Aurelius Théo (Ael., lég. d'Arabie), II, 244.
 Aurès, l., II, 126.
 Aus-al-ba'ali, p., II, 213.
 Aus-allahi, p., II, 213.
 Auze-el-route, l., III, 292 n. 4.
 Auzia, l., I, 107.
 'Azâz, n. l., III, 255.
 Azizou, p., II, 2; III, 53 n. 1.
 Azmilik, p., I, 90.
 Azote, l., III, 226, 250.
 Azrikam, p., I, 36.
 Azroubaal, n. p., III, 44, 142.
 'Azz ed-Din, l., I, 317 n. 4.
 'Azziyé, l., II, 58.

B

- Ba'al (dieu), I, 5; III, 18, 19.
 Baal-Cilleh, III, 1, 2 n. 1, 5.
 Baal-Harach, III, 18.
 Ba'al-Hammon, I, 81, 83, 231; III, 31, 114, 115.
 Ba'al-Lebanon, I, 35, 190; III, 148.
 Ba'al-Marcod, l. 94, 101, 104; III, 4 n. 1.
 Baal Saphon (?), III, 24.
 Ba'al-bek, I, 21; III, 89, 90, 250, 251, 253.
 Baalchamin (dieu), I, 177.
 Ba'alchillek, p., I, 165; III, 18.
 Ba'alalai, n. p., III, 71.
 Baalatyaton, III, 2.
 Ba'ali, n. p., III, 74.
 Baalpilles, III, 74.
 Baalsillek, III, 1.
 Baalyahon, III, 74 n. 2, 150.
 Baalyaton, p., I, 187.
 Baalyichpot, III, 150.
 Bab el-'Amoud, I, 269.
 Bab el-Azab, I, 282.
 Bab Djeïroûn (Damas), III, 45.
 Bab el-Magharbê, III, 57.
 Bab el-Moulk, III, 254.
 Bab Nebi Daoud, III, 57.
 Bab Sehyouun, III, 56.
 Bab et-Tih, III, 56.
 Bab el-Zâhiré, II, 158.
 Babouc, II, 57 n. 1.
 Babylone, II, 393 n. 4.
 Bacatha, l., II, 219.
 Bacchidès, II, 204, 207.
 Bacchus, III, 36.
 Bagdad, II, 213, 313, 314, 326; III, 285 sqq.
 Bagras, III, 254.
 Baida, p., I, 135.
 El-Ba'iné, l., I, 267 n. 2, 274.
 Bains de Vertu, n. l., II, 263, 264.
 Baisan, I, 345.
 Bajazet II, III, 249.
 Bakrou I^{er}, n. p., III, 216, 218, 223.
 Balaam, I, 154 n. 2.
 Balal, III, 32 n. 1.
 Balaq, p., I, 154 n. 2.
 Balcaranensis (Saturnus), III, 340.
 Balduinus, de Mont-Gisart, I, 365 n. 2.
 Baliatho, III, 153.
 Balithon, III, 153.
 Ballia, n. p., III, 165.
 Balmarc..., I, 104; v. *Baal-Marcod*.
 Balsilech, p. I, 165; v. *Baalsillech*.
 Balthasar (Festin de), I, 136 sqq., 155 sqq.
 Bânias, I, 241, 245 sqq., 253 sqq., 396; III, 254, 262.
 Bâqa (?), l., II, 56.
 Baqbouq, l., II, 57.
 Bar-Chemach, II, 177.
 Bar Rekoub, II, 101 sqq.
 Bar Yahou, II, 252.
 Barada (Onadi), II, 397.
 Barates, p., I, 60; III, 171.
 Barbarie, III, 101.
 Bargathes, III, 169, 172.
 Bariakh ?, II, 252.

- el-Barid (Nahr), III, 254.
 Barimeta, I., II, 92.
 Barinta, I., II, 92.
 Barin, I, 2 n. 2, 23.
 Barithmeta, I., II, 92.
 Barka, p., III, 98.
 Barouch, I, 99; III, 192.
 el-Barriyeh, n. l., III, 267.
 Baruch, I, 99.
 Basan, III, 92.
 Basile (Saint), III, 42.
 Bassa, I, I, 84.
 Batanée, I, 2, 3; II, 71.
 Bat Ouahbi, III, 180.
 Bathan, I., II, 57.
 Bathhai, p., I, 122.
 Bath-Zabai, I, 123.
 Batiauro, p., II, 58.
 Batiole, I., II, 38; v. *Metjelle*.
 Batroun (= Bo rys), II, 298.
 Paudoin II, I, 236 n. 1.
 Baudoin III, I, 351 n. 3, 364; II, 167.
 Baudoin IV, I, 352 sqq.
 Baudoin de Mirabel, II, 167.
 B'cheir (Kasr), II, 242.
 Beauvais (Musée de), III, 317.
 Bechchit, I., I, 357.
 Beeliabos, p., II, 65, 99.
 Beerel, n. p., I, 33.
 Behâdjir, III, 282.
 Behitou, I., II, 193.
 Beibars, I, 216 n. 4, 244, 250, 262 sqq.,
 396-398; II, 22, 56, 98, 179.
 Beilan, III, 254.
 Beisan, I, 313, 327, 346, 348.
 Beit, III, 81.
 Beit Alfé, I, 386.
 Beit Daltha, III, 233.
 — Djerdia, I, 368 n. 1.
 — Djibrin, I, 206, 370 n. 1, 373, 376,
 377, 389, 390, III, 202, 234, 235, 239,
 273 sqq., 290.
 — Doukkou, II, 92.
 — Ello, III, 230.
 — Gada, III, 81.
 — Lahyâ, III, 85.
 — Liddjé, II, 92.
 — Likâ, II, 92.
 — Meri, I, 94, 95 n. 3.
 — Nouba, I, 374, 375, 377, 383, 386, 387.
 Beit Nouba, I, 385.
 — 'Our, II, 169.
 — er-Râs, I, 18.
 — Ras, I, 48.
 — Rima, II, 168.
 — Rufin, III, 235.
 — Tatianus, III, 225.
 — Uneh, I, 385.
 Beitin, II, 168.
 Beitligge, II, 91, 168.
 Beitoûnia, II, 92, 93.
 Bel (dieu), II, 29 n. 1.
 Bel-Mont, I, 379 n. 1.
 Bel-Veeir, I, 379 n. 1.
 Belaios (fl.), I, 319.
 Belâqès, I., I, 394.
 Belesis, n. p., III, 64.
 Beletanas, n. p., III, 64.
 Belfort (casal), II, 167.
 Belinas (= Banias), 256 n. 1.
 Belitaras, n. p., III, 64.
 Belos (myth.), II, 68.
 Belouris, n. p., III, 64.
 Belqâ, III, 280, 296.
 Belus (fl.), I, 3, 19.
 Benghazi, n. l., III, 105.
 Bène Bol'a, II, 215.
 Ben-Hadad (roi), I, 168.
 Benê Hanapi, II, 215.
 Benê Komara, II, 84.
 Benê Mattaböl, II, 84 sqq., 215.
 Benê Mita, II, 215.
 Benê Ouitro, III, 76, 77, 89-82.
 Benê Taimarsou, II, 215.
 Benê Ya'amrou, II, 14.
 Benê Zabdiböl, II, 215.
 Beni Mounqidh, I, 255.
 Benissoa (en Phrygie), I, 107 n. 4.
 Benjamin (Tomb. de), I, 324, 327, 330.
 Benjamin le Juste, I, 324.
 Bennouri, n. p., III, 244.
 Benoît, év. de Marseille, I, 258.
 Benteligel, I., II, 91.
 Beqâ', n. l., III, 215 sqq.
 Beranger II, I, 221.
 Berekbaal, n. p., III, 193.
 Béréké (-Khân), p., I, 265.
 Berekyah, p., I, 99.
 Berheleya, I., II, 41.
 Bernard, p., I, 383.

- Beroeth, I, I, 308.
 Beroué, I, I, 303, 308.
 Beroukhei (Khirbet), II, 59.
 Bersabée, II, 172; III, 238.
 Berytus, I, 300; II, 82; III, 84, 146; v.
 Beyrouth.
 Bès (dieu), I, 94.
 Betafe, I, I, 385, 390.
 Betartedj, n. l., III, 253.
 Betdigge, I, II, 91.
 Beteligel, I, I, 91.
 Betenopolis, I, 373, 374, 377, 383.
 Bethabara, I, 344, 348.
 Bethalga, II, 68.
 Bethaven, I, 385.
 Bethelégel, II, 91.
 Bethiben, I, 385.
 Bethilia, n. l., III, 85.
 Bethléem, II, 133; possessions de l'église de, II, 167; — église de, II, 323 sqq. : (crypte, 333), 361.
 Bethmelchi(s), I, II, 166, 167.
 Bethsaida, III, 264.
 Betogabra, n. l., III, 273, 274.
 Betouratidj, n. l., III, 253.
 Bettir, n. l., III, 236.
 Beyadel, p. I, 35, 135.
 Beyrouth, I, 23 n. 2, 81, 94, 110; III, 74, 145, 224, 240, 242, 260; v. *Berytus*.
 el-Biar, I, 370 n. 1.
 Bil (roi), III, 65 sqq.
 Bir Nebâla, II, 92 n. 2.
 Bir es-Seb'a, III, 239.
 Birah, I, 396.
 el-Biré, I, 259, 260; II, 92, 168; III, 255.
 Birket Mamilla, II, 144.
 — Mefchoûkh, II, 56.
 — es-Soultân, II, 144.
 El-Bizâria, I, 331.
 Bkharoun (à Jér.), II, 148, 157.
 Bkaya (=Lebka'a), I, I, 7.
 Blanche Garde, I, 362 sqq., 373, 374, 376, 379 n. 1, 386, 389, 390.
 Bodastoret, p., I, 188.
 Bodmelqarth, p., I, 90; III, 2.
 Bodo, p., I, 135; III, 2.
 Bohairat el-Béqâ', III, 251.
 Bolana, p., I, 126; II, 2; III, 5 n. 1, 5.
 Bolanos, II, 4.
 Bolbeis, n. l., III, 258.
 Bolha, I, 126, 131.
 Bolhas, II, 128.
 Bollas, II, 83.
 Bollha, II, 85 sqq.
 Bolqâ, n. p., III, 52-55, 178.
 Bône (Algérie), II, 181.
 Bonus (Fl.), *dux* d'Arabie, I, 393.
 Porrepha, p., I, 124, 126.
 Borsippa, III, 214.
 Bosana, I, 5.
 Bostra, Bosra, I, 9, 13, 14, 16, 17, 73, 110, 230; II, 15, 24, 67, 184, 195 n. 2, 244, 245, 374; III, 45, 51, 52.
 Botratig, n. l., III, 253.
 Botrys, II, 298.
 Bou Seba'a (Qal'at), III, 37 n. 2.
 Boubastis, III, 187.
 Boudastratos, p., I, 187.
 Boul (dieu), III, 16 n. 1.
 de Bouraiges, I, 365.
 Bourchein (Ou.), I, 363, 369.
 Bourd, I, I, 15.
 el-Bourdj, n. l., II, 77, 99.
 el-Boureidj, III, 258.
 Bourin, I, II, 98.
 Bournât (Tell-), III, 231.
 Bourqâ, I, 329, 331.
 Bousr el-Hariri, I, 11.
 Boutourafg. Boutouratig, III, 253.
 Bouvines, I, 366.
 B'rak, I, II, 66.
 Brech (Chartreuse de), I, 366.
 Breiké, I, 15, 20.
 Brochey, I, II, 59.
 Brochoi, n. l., III, 252.
 Broet, I, 308.
 Brumacius, p., I, 113.
 Bturrân, III, 253.
 Bubil, I, II, 92.
 Bubin, I, II, 92.
 Byblos (et stèle de —), I, 394; II, 129, 198, 394; III, 137, 149 n. 2, 328, 339.
 Byrra, I, II, 92.
 Byrsa, n. p., III, 12 n. 3.

C

- Caaba, II, 56.
 Cabor (casal), I, 308.
 Caco, n. l., I, 273; II, 96.
 Çaddatha, p., I, 132.
 Cadmus, II, 68.
 Cecilius Felix, gouv. d'Arabie, II, 406.
 Cafaca (Château de), III, 260.
 Cafar-Dabael, II, 58; v. *Ceffar*.
 Cafar Melek (— melic), II, 167.
 Cafaracel (cas.), III, 253.
 Caffetum (cas.), I, 401.
 Caforana (casal), I, 370 n. 1.
 Le Caire, I, 258, 259, 269, 270, 398; II, 323, 366; III, 258.
 Caisac, p. I, 372.
 Calcalia, n. l., I, 336, 342.
 Calcelie, Calcille, n. l., I, 336.
 Clodie, I, 336.
 Callinicus, II, 405.
 Calvaire (Eglise du), II, 328; v. *Martyrion*.
 Cambyse, I, 396; III, 66.
 Canaie des Étourneaux, I, 369, 376, 377.
 Cannetum Esturnellorum, I, 353, 361, 368, 370; (— sturnellorum, I, 372), 377, 379, 382, 383, 387-391.
 Cannetum Turcorum, I, 370 n. 1.
 Canope (Décret de), I, 71 n. 1.
 Causie, I., I, 351.
 Caphar, I, II, 168.
 Caphet (casal), I, 334 sqq., 401.
 Capito, n. p., III, 342.
 Capitole (Inscript. palmyr. du), II, 386.
 Capitolas, I., I, 48, 48.
 Cappadoce (Insc. aram. de), III, 59, 66, 68.
 Caracalla, II, 26, 119.
 Careblier (casal), I, 308, 310, 311.
 Carie, I, 174; II, 71, III, 29.
 Carmel, I, 273, 363.
 Carmathes, II, 326.
 Carnuntum, n., II, 218.
 Carpentras, I, 75.
 Carroblier (casal), I, 310.
 Carthage, I, 83, 188, 231 sqq.; III, 5, 6 sqq., 8 n. 2, 10, 12, 13, 17, 18, 21 n. 1, 21 n. 1, 25, 29, 30, 33, 37, 183-188.
 Carthage (?), I, 190 n. 2.
 Carthaginois (Organisation sociale des), III, 30.
 Casale Latine, I, 336.
 — Phardesi, I, 334.
 Casamae, I., II, 125.
 Casaracel, n. l., III, 253.
 Cassianus, n. p., III, 54 n. 2.
 Cassus, n. p., III, 342.
 Castel Blanc, I., II, 179.
 Castellare Rogerii Longobardi, I, 336.
 Castelletum, I, 401.
 Castrum Feniculi, I, 370 n. 1.
 — Ficuum, I, 369, 381.
 Catara, I, 216 n. 4.
 Catherine (Egl. Sainte-), III, 123.
 Catherine (Egl. Sainte-) de Lydda, I, 351 sqq., 363.
 Catherine (Sainte-) de Mont-Gisard, I, 352, 365 n. 2.
 Catherine (Egl. Sainte-) du Val des Écoliers, I, 366.
 Catherine (Egl. Sainte-) de Tyr, I, 365.
 Catuallauna, I, 60 n.
 Cavæ (castrum), III, 299.
 Cavea Artais, I, 334.
 Cavea ficuum, I, 334, 335.
 Cavea de Roob, III, 92.
 Caverne, v. *Sept-Dormants*.
 Çed (dieu), I, 188-190.
 Çed-Tanit, I, 189.
 Çed-Yaton, p., I, 188.
 Cédron (Vallée du), II, 263.
 Ceffar Debaél, II, 58; v. *Cafar*.
 Çelem (dieu), II, 249.
 Celer (Vibius), II, 242.
 Cénacle (Egl. du), III, 96, 127.
 Cerealicii (confrérie), III, 33 n. 2.
 Cerep, n. l., III, 90.
 César, III, 110.
 Césarée de Palestine, I, 267, 273, 275, 307-309, 316, 336, 370 n. 1; II, 22, (son territoire, 56), 96, 142; (église : 328); 227, III, 210.
 Césarée de Cappadoce, III, 60.
 Kh. Cha'arta, III, 227.
 Chaco, I., I, 273.

- Cha'fat, I., I, 211, 280; v. *Cho'fat*.
 ech-Châghoûr (Tell-), I, 161.
 Chahpouhr, p., II, 33.
 Chakra, n. l., III, 91.
 Chalcis, II, 66, III, 90.
 Chalma, p., III, 34.
 Chalman, n. p., III, 3.
 Chamabaa, p., III, 340.
 Chamach (dieu), II, 373 n. 1, 398, 404:
 v. *Chemech*.
 Cham'al, I., II, 102, 103, 107.
 Chamâl, I., II, 73.
 Chanaan (= Ammonitide), II, 216 sqq.
 Chanaan (= Moabitude), II, 207 sqq.
 Chanébo, n. p., III, 144.
 Cha'oudat, p., II, 378.
 Chaphan, p., I, 37.
 Chara (Djebel), II, 178, 363; III, 91.
 Charafiyât, I., II, 59.
 Charles de Blois, I, 366.
 Chasteauneuf, I., I, 236.
 Chastel Blanc, II, 170 n. 1; v. *Castel*.
 Chau'an, n. p., III, 50, 51, 176.
 Chaubak, I, 162 n. 4, 249, 258, 259, 269,
 370 n. 1; II, 178, 222; III, 130, 131, 282.
 Cha'ya, p., I, 341.
 Chebaniahou, p., I, 33; II, 231.
 Chefa 'amr, I., I, 310, 311.
 Chégo, n. p. f., III, 19-31.
 Chedjereb, I., I, 318 n. 6.
 Cheeila, p., II, 2.
 Chehbé (Hauran), III, 349.
 Chellâlâ (Ouadi), III, 92.
 Chemech (= Hélios), III, 143.
 Chem'oun, p., I, 303; v. *Chim'on*.
 Chems ed-daulé Tourân-Châh, I, 361.
 Cherchel, III, 31.
 ech-Cherî'a, (II), III, 239.
 Cheri'at el-Mandhour (II), I, 343, 346 n.
 1.
 ech-Chibl, n. l., III, 236.
 Chichipham, n. p., III, 2.
 Chihân (Kh.), I., II, 172.
 Chikronah, I. I, 402.
 Chim'oun, p., II, 177; v. *Chem'oun*.
 Chinar, n. l., III, 330.
 Cho'aib (= Jéthro), I, 303, 306, 307; II,
 184; III, 238.
 Cho'lat, I., II, 92; v. *Cha'fat*.
 Chophet, n. p., III, 2 sqq., 10 n. 2, 11, 16.
 Chorta, n. l. (Jérus.), II, 338.
 Choueké, III, 277, 278.
 ech-Choughr. n. l., III, 234.
 Chouhoûr, II, 38.
 Chouhoûr el-Qâna, II, 38, 39.
 Chouqailat, reine, II, 381.
 Chouqailat, femme d'Arétas IV, II, 376,
 379.
 Chouqailat, femme de Malchus II, II,
 229, 379 n. 1.
 Chourakou, p., II, 126.
 Christophore, patr., I, 328.
 Christophore, abbé, II, 352.
 Chrys-aor (myth.), I, 173-175.
 Chypre, I, 172, 176, 183, n. 2, 351 n. 3;
 III, 16 n. 1, 19, 42 n. 2.
 Cilicie, III, 77.
 Citium, I, 187, 237; II, 391.
 Claude César, I, 69, 314; III, 113, 139.
 Claude II, emp., III, 140.
 Claudien, n. p., III, 233.
 C. Claudius Severus, lég. d'Arabie, II, 241.
 Cléopâtre, II, 11.
 Clément III (Bulle de), II, 98 n. 4.
 al-Coçair, I., I, 343.
 Coçair Amîno'ddin, I, 343.
 Coelestis (déesse), III, 186.
 Collina (tribu), II, 218 n. 1.
 Collo, I. II, 404.
 Colonia, I., I, 375 n. 4.
 Colonia Claudii Cæs. (Ptolémas), I, 314.
 Colonia prima Flavia, I, 316.
 Colonia Julia Augusta Felix, I, 309.
 Colosse (de Rhodes), II, 72.
 Commagène, III, 213.
 Commode, II, 246, 247; III, 37 n. 2.
 Constance César, I, 4; II, 37.
 Constant, II, 37.
 Constant II, II, 406.
 Constantin le Grand, III, 88; milliaire :
 II, 37; édifices bâtis par lui : voir
 Anastasie, Calvaire, Saint-Sépulcre.
 Coustantin II, II, 37.
 Constantiu Manassés, I, 232.
 Constantine, II, 126.
 Constantinople, II, 174, 180, 251; III,
 240, 242.
 Copais (lac), II, 267.
 Copenhague, I, 115.
 Coptos, II, 118 sqq.

- Coré, II, 7.
 Cornelianus : v. *Attidius*.
 Cornelius Palma, I, 44; II, 228.
 Cos (île), I, 187.
 Cosme et Damien (Couv. des SS.), II, 148, 154, 155. — Église à Ramlé d'Égypte, II, 327; III, 232.
 Crac des Chevaliers, II, 179.
 Cranius, p., II, 302.
 Crésime, p., I, 106.
 Crète, I, 175.
 Croix (Couv. de Sainte-), Jérus., III, 82.
 Croix (Égl. de Sainte-), II, 325 n. 2.
 Croix (vraie), II, 140, 143, 146.
 Crusia, I., III, 254.
 Cuthéens (= Samaritains), II, 220.
 Cybèle, I, 290-292.
 Cynasin, n. I., III, 38 n. 1.
 Chypre, I, 240, 390 n. 2; III, 73; v. *Chypre*.
 Cypros (mère du roi Hérode), III, 338.
 Cyrénaïque, légion IIIe, I, 13; III, 98.
 Cyriaque (Église de S.), à Ramlé d'Égypte, II, 327.
 Cyrille, moine, II, 157; III, 226.
 Cyrille de Scythopolis, II, 151.

D

- Dabel (pour Rabel), II, 66 sqq., 63, 73.
 Dabigh (Merdi), I., III, 255.
 Daces (Dacorum cohors), III, 231, 232.
 Dagobert, III, 58.
 Dadjoun, n. I., II, 220.
 Dairram, n. I., II, 58.
 Daimbert, n. p., III, 58.
 Dâmâ, I., II, 56 n. 1.
 Damas, I, 8, 9, 67, 161, 164, 204, 244, 257-259, 330, 345, 396, 461; II, 24, 39, 51, 55, 74, 83, 232 n. 4, 312 n. 2, 326 (église : 328), 329, 330, 374; III, 45, 250, 255-264, 296, 297, 303.
 Damas (Porte de), à Jérus., II, 356 n. 1.
 Dami, n. p., III, 173.
 Dâmié, I, 270, 273; (pont de —), II, 166.
 Damiette, I, 88, 270.
 Damor (casal), I, 308.
 Damoûn, I., I, 303, 308.
 Dan, III, 116, 230, 276.
 Dan (Tombeau de), I, 320.
 Dâna, III, 247.
 Daniel (proph.), I, 136 sqq.
 Danube, III, 111.
 Daouaimé, I, 394.
 Daoud (Mihràb), III, 237.
 Daoud (Djebel Nebi), II, 254.
 Daphné, I., I, 155 n. 2.
 Dâr 'Ala, I, 350.
 Dâr Besâk, III, 254.
 Dâr el-Khilâfê, II, 313.
 Darat (fl.), III, 37 n. 1.
 Darius le Mède, I, 138.
 Darôma, III, 238.
 Daron, I, 379 n. 1.
 Daroûn, II, 362, 370 n. 1, 371-376, 380, 389.
 David, III, 12, 79, 278.
 David (Tomb. de), II, 254 sqq.; III, 127; — (Tour de), III, 237.
 Décapole, I, 2, 17.
 Dèce, III, 297.
 ed-Deir (Kh.), II, 58.
 Deir el-Achar (Inscrip. de), II, 77 n. 1 (corr. 103).
 Deir el-Achar, II, 97 n. 3.
 Deir Afsin, II, 186.
 Deir 'Ala, II, 349.
 Deir 'Ammar, III, 230.
 Deir 'Amrân, II, 58.
 Deir el-Belah, II, 373 n. 3, 389.
 Deir Bessâk, III, 251.
 Deir el-Boutm, III, 233, 236.
 Deir ed-Daouakes, II, 112.
 Deir Dosy, II, 49 n. 1, 143 n. 1.
 Deir Doubbân, III, 235.
 Deir Doughiya, II, 59.
 Deir Fâkhouîr, I, 344, 349.
 Deir el-Ghoussoûn, II, 57, 58.
 Deir Ibn 'Obeid, II, 113.
 Deir el-Kal'a, I, 94, 101.
 Deir el-Leben, I, 15.
 Deir Nidhâm, III, 230.
 Deir Qanoûn, II, 58.
 Deir es-S'meidj, II, 71.

- Deir Zeinoûn, III, 251.
 Dekir, I, 18.
 Delos, I, 86; III, 36 n. 2, 149.
 Delphes, III, 145.
 Delphis. n. p., III, 147.
 Déméter (déesse), III, 7, 186 sqq.
 Demetrius (Sôter), II, 204.
 Dennabé, I, 1, 334, 401; II, 98.
 Der'at, I, 17; II, 243, 245.
 Dergah (mosquée) à Jérus., II, 338.
 ed-Derkouh, III, 254.
 Derrima, Derima, II, 38.
 ed-Dhâher (Khan), I, 250.
 edh-Dhaheriye, I, 370 n. 1.
 edh-Dhalil, I, III, 297 n. 2.
 Dhiban = (Dibôn), III, 162 sqq., 182-193; v. *Diban*.
 D'hoûra (= Ophel), II, 251.
 Dhahr el-Houmar, I, 327, 330, 331.
 Dhoulail (Ouadi), III, 297.
 Dhouneiba, III, 91.
 edh-D'hoûr (Tell-), II, 97.
 Dhrâ'a (Ouadi), II, 169.
 Diane, I, 399.
 Dib'al, I, II, 58.
 Dibân, II, 182; III, 359; v. *Dhiban*.
 Dibbiu (Tell-), III, 252.
 Dibiân, II, 181.
 Dida, p., II, 373; III, 107.
 Dikaïos, n. p., III, 84.
 Dina (Tomb. de), I, 321.
 Diu Mâzdiçânû, III, 61 n. 3.
 DINMZDIS, III, 63.
 Dioclétianopolis, III, 201.
 Dioclétien, I, 4; II, 243; III, 201.
 Diogène, I, 14 n. 3.
 Dionysias (= Soada?), I, 12.
 Dionysios, I, 290; III, 145, 146, 187.
 Dionysos, II, 375.
 Diopeithès (= Chamabaa), n. p., III, 340.
 Diospolis, I, 262; = Lydda, III, 202, 271, 275.
 Disderium, I, II, 97.
 el-Djabân, I, I, 381.
 Dja'bas (Cheikh), III, 123, 125, 267.
 Dja'far, n. p., III, 278-280, 282, 283.
 Dja'far, n. l., III, 281, 282.
 Djaldjoulia, n. l., III, 258.
 Djaloûd (nahr), I, 348, III, 98.
 Djamé' el-Abiadh, I, 268.
 Djanba, I, I, 274.
 Djasim, I, I, 3, 5, 7, 393; inscript. grecque, II, 18; III, 263.
 Djaulan, I, I, 323.
 Djebad, II, 298; inscript. rom., II, 203.
 Djebel (les mots commençant par *djebel*, sont à leur place sous le second vocable).
 Djebelè, III, 265.
 Djedeidé, n. l., III, 251.
 Djeharkis, p., I, 245.
 Djeïroûn, n. p., III, 45.
 Djelamé, I, II, 98.
 Djendal, I, II, 99.
 Djendas, I, I, 262, 277, 279.
 Djenin, I, 329; III, 260.
 Djennata (ouadi), III, 230.
 Djerach (Inscr. de), II, 14, 16-18, 21, 47, 50, 51, 398; III, 44-47.
 Djeroûr (Ouadi), III, 239.
 el-Djerrâh, n. p., I, 349.
 Djezer (Tell el-), I, 351 sqq., 358, 366, 388, 391; III, 117 sqq., 121 sqq. (v. *Gezer*).
 Djezeri (Mohammed el-), III, 266.
 Djibia, I, II, 168.
 Djerza, I, I, 368.
 Djifna, I, II, 168.
 Djifné, I, I, 180.
 Djildjouliâ, I, II, 57.
 Djisr benât Yâ'qoub, I, 401.
 Djisr el-Medjâmé', I, 346.
 Djisr es-Sidd, III, 262, 263.
 Djisr es-Souïda, I, 271.
 Djoubb sidna Youssef, III, 250.
 Djoub Youssef (Khan), I, 332.
 Djoneiyâ, I, II, 38.
 Djouldjouli (= Golgotha), II, 158.
 Djoussyé, n. l., III, 256.
 D'meir, I, I, 46-48 (inscript.), 393.
 Domitius Antoninus, lég. d'Arabie, II, 243.
 Domitius Valerianus, lég. d'Arabie, II, 406.
 Do'mmilik, p., I, 90.
 Dongouz (émir), III, 251.
 Doqouz Khatoun, p., I, 261.

Dor, I, I, 86; III, 146, 241.

Dora, n. I., III, 241.

Dormants, v. *Sept-Dormants*.

Dou-Chara, Douchara, II, 363, 373
v. *Dusarès* et *Dionysos*.

Dou-Sapha ?, III, 273.

Dougga, n. I., III, 320, 341.

Douimès, n. I., III, 304.

Doumeir, I, I, 48.

Dusarès, I, 40; II, 363, 373, III, 91, 272,
v. *Dou-Chara*.

E

Ebed-Molek, p., I, 37 n. 1.

Ebn-Châouer (émir, I, 375.

Ebueh (Khan), I, 385.

Echmoun (dieu), I, 237; III, 12 n. 3, 22

Echmoun-Astarté (divin.), III, 2.

Echmounazar, I, 87, 283; III, 146 n. 2

Echmounchillek, p., I, 165.

Echmounpilles, p., III, 22, 74 n. 2

Echmounyatou, p., III, 75.

Edesse (Rois d.), III, 216, 217 sqq., ins-
cript. d' —, 216 sqq.; introd. du
christianisme à —, III, 222, 223.

Édouard (Prince), I, 273-275.

Edra'at, I, I, 164.

Effroi (Egl. N.-D. de l'), I, 310.

Egypte (Inscrip. gr. d'), III, 109-112

Eitha, I, I, 20, II, 193 n. 3.

Ekron, III, 278.

el-Ekseir (ouadi), I, 347.

El (dieu), II, 46.

El-ya'zôr, n. p., III, 151.

El-yichpôt, n. p., III, 154.

Élagabale, I, 316; II, 26.

Elah, III, 277.

Elahbel, II, p., 176.

Elamaç, p., II, 45.

Elath, I, I, 163.

Elephas (Mattius.), I, 233.

Eleuthéropolis, I, 206 n. 2, III, 262,
233, 234, 236, 238, 273, 274

Eleutherus (fl.), II, 167, 179, 180 n. 1

Elga (dieu), I, 16.

Elias, patr. Jér., II, 151.

Elias, f. de Mansour, II, 333.

Elcha', p., II, 46.

Elchou', p., II, 45.

Elie (proph.), I, 38.

Elisabeth, I, 341.

Éli-ée (Reliques du proph.), III, 233.

Ehsséos, n. p., III, 201.

Elkanah, p., I, 36.

Elusa, I, II, 247.

Elymais, n. I., I, 155 n. 2.

Emmaüs-Nicopolis, I, 119, 315, II, 220;
III, 126.

Endymion, III, 293.

Enosim, I, I, 177.

Ephea (source sacrée de Palmyre), II, 1.

Ephèse, II, 174; III, 113, 294-296.

Ephraïm (tribu), I, 177 n. 3; III, 116.

Ephrata, I, II, 133.

Epidaure, I, I, 243.

Epidaure Limera, I, II, 73 n. 2.

Erbed, I, I, 320.

Ernald (chaste), I, 373, 376, 379 n. 1.

Erogé, I, (Jérus.), II, 265 n. 1.

Erotimos (roi), II, 203.

Ertah, I, I, 334 n. 1, 335.

Eryx, I, I, 236.

Kh. Erzé, I, 368, n. 1.

Esau, I, 341.

Esculape, I, 244, 233 sqq.; III, 12 n. 3.

Fs'doùd, n. I., III, 250.

Esdoûd (O.), I, 363.

Esprit (Figure du saint-), III, 87.

Essabon, I, II, 218, n. 4.

Estornels (Cannoie des), I, 372, 373.

Estornois (Les), I, 368.

Esturnelli, v. *Canetum*.

Etienne (Egl. Saint -, à Jér., II, 160; III,
229, 242; reliques - II, 238

Eudoxie (impér.), II, 158, 160; III, 226,
227, 229.

Euhelpis, p., I, 112.

Euphémie (Reliques de sainte), II, 180.

Euphrate, III, 15.

Euterpe, I, 291.

Eutyches, n. p., III, 162.

Exoche, p., I, 106.

Ezéchas, II, 266 sqq., 288, 289.

F

Fabaria, p., I, 106.
 Fagaris, I., I, 350.
 Fahmé, I, 329.
 el-Faleq (fl.), II, 97.
 Faq'aiyé, n. I., II, 58.
 Faqarès, I., I, 349.
 el-Faras (Tell-), III, 263.
 Fardisia, I., I, 344: v. *Fardisia*.
 Fatima, n. p., II, 371.
 Faustinus, p., II, 218.
 Felicia, n. p., III, 342.
 Felicianus, II, 78.
 Felicio, n. p., III, 342.
 Felicius, n. p., III, 342.
 Felix, III, 332 n. 1.
 Fendaqoumié, I., I, 331.
 Fendecumia, I., I, 334.
 Feniculi (castrum), I, 370 n. 1.
 Ferâsin, I., II, 36.
 Fer'aun, I., I, 334, 401.
 Fardisia, I., II, 37: v. *Fardisia*.
 Ferqâhil, I., II, 253.
 Fetês (Kh.), I., II, 472: III, 239.
 Fetome, I., II, 58.
 Fêtoûniye, I., II, 58.
 Ficuum (castrum), I, 369, 381.

Ficuum (cavea), I, 334, 335.
 le Fier (casal), I, 372, 376, 377, 379-383.
 Filonice, p., I, 106.
 Filz (le), n. I, III, 260, 262.
 Fiq, n. I., III, 263.
 Fiq (ouadi) I, 323.
 Fir'aun, I., 335.
 Flavia (Colonia = Césarée), I, 316.
 Flavius Julianus, II, 242.
 Focai, Focay, I., II, 58.
 Fortune (déesse), III, 83, 84.
 Foulques, patr. de Jerus., II, 239: III, 128.
 Foulques d'Acre, II, 256.
 Fouqeiqis, I., I, 206 n. 2.
 el-Fouraidisé, n. I., I, 330.
 Fourbie, Forbie, I, 371, 372, 374, 376.
 Fouteis, v. *Fetês*.
 Frédéric, emp., II, 96.
 Fretensis (legio XI; I, 210: II, 20, 299, 302.
 Fulvius C. Jan(uarius), gouv. d'Arab., II, 406.
 Furbi, Furbie, n. I., I, 371.
 Furius Severianus, lég. d'Arab., II, 212.
 Fuscianus (Att.), lég. d'Arab., II, 212-243.

G

Gabatha, I., II, 207.
 Gabès, III, 95.
 Gabinus, II, 200.
 Gabriel (ange), I, 312.
 Gad (= Tyché), III, 77, 80-82.
 Gadara, n. I., I, 17, 21, 393, II, 300, 301, 399.
 Gadilat, n. p., I, 55.
 Gadlou, n. p., I, 55.
 Gadrat, n. p., I, 56.
 Gadres (= Gaza), I, 373 n. 1.
 Gaius, III, 110, 162.
 Galatie (la), casal, I, 379, 384, 386, 387.
 Galilée, II, 67.
 Galilée (Val de), III, 260-263.
 Gallien (emp.), II, 243: III, 156.
 Galon, év. de Paris, III, 239 n. 1.
 Ganoutou, n. I., III, 277.

Ganta, n. I., III, 230.
 Ganymède, I, 20.
 Garmalba'ali, p., II, 213.
 Gaston (casal = Baghras), III, 234 n. 7.
 Gath, n. I., III, 273-277: v. *Geth*.
 Gath ha-Hepher, III, 277.
 Gath Morechat, I., III, 277.
 Gath Rummôn, III, 230, 273-277.
 Gatta, n. I., III, 230.
 Gaulos, n. I., III, 7.
 Gavinus, p., I, 109.
 Gaza, I, 163, 259, 352, 353 sqq., 370-372, 378, 379, 389, 394, 401, 402: II, 472, 492 n. 4: 220, 224, 303 n. 1: III, 82-83, 224, 225, 233, 238, 249, 258.
 Gazar, I., I, 358.
 Gazres = *Gaza* I, 373.
 Gedor, I., II, 166.

- Gedour, l. II, 169.
 Gedrous, l. II, 170.
 Geirôn, n. p., III, 43.
 Gellius, lég. d'Arab., II, 243.
 Gemellus (M. Ant.), cornic., II, 242.
 Gemilat, p., I, 43.
 Gendas, casal, I, 278.
 Gênes, I, 221.
 Genialis, p., I, 111.
 Génois (les), I, 219 sqq.
 Genoï (Château du), II, 90.
 Gentianus, lég. d'Arab., II, 243.
 Georges (Autel de Saint-), à Jérus., II, 147, 149; (Église de —) à Jérus., 157; III, 89.
 Georges (Image de saint), I, 267 n. 2.
 Georges (Saint-), de Labaene, I, 273.
 Georges (Saint-) de Lidde (évêché), I, 351: église à Lydda, I, 273, 277.
 Georges (Saint-) casal, I, 273.
 Gépides, III, 232.
 Gérache (Gérasa), inscript. de —, II, 53, 240, 242; v. *Djerach*.
 Gerar, l. II, 172; III, 238.
 Gerasa, III, 44; v. *Djerach*.
 Gérasimos, patr. Jér., II, 164.
 Gerced, p. I, 188.
 Gerysmôn, p. I, 187.
 Geth, l. II, 169; v. *Gath*.
 Geth Rimmon, III, 275.
 Gethsémani (Église de), II, 150, 152, 153, 160: couvent: 338; III, 228.
 Geththa, n. l., III, 274.
 Geththim, n. l., III, 274.
 Gezar, I, 358.
 Gezer, I, 358, 368 sqq.; II, 170; limites de Gezer, III, 116 sqq., 284 sqq.
 Ghamr (ouadi), I, 163, 164.
 Ghamr el-'Arabat, I, 394.
 Ghassanides, III, 91.
 Ghaur, l. I, 345, 347, 349.
 Ghaur de Baisan, l. I, 345.
 Ghaur es-Sâfi, l. I, 162.
 Ghanta, l. II, 330.
 el-Ghazza, III, 255.
 Ghazza (Ouadi), III, 239.
 Gherra, n. l., III, 252, 358.
 el-Ghorâby, l., III, 258.
 Gidirtha, l., II, 169.
 Gigthenses, I, 210.
 Gilbert d'Assailly, gr. maître de l'Hôpital, II, 167.
 Gilgamech, III, 216.
 Ginti-Kirmil, l., II, 277.
 Gisart (Mont-); v. *Mont-Gisart*.
 Gitta, n. l., III, 276.
 Godefroy de Bouillon, II, 91 sqq.: III, 58.
 Gofna, l. I, 280.
 Golgos, l., I, 173.
 Golgotha (Egl. du), II, 118, 158, 159, 356, 406-408; III, 236; v. *Calvaire et Martyron*.
 Goliath, III, 98, 274, 278.
 Gomorrhe, I, 160 sqq.
 Gordiana (Leg. X, Fret.), II, 25 sqq.
 Gordien l'Africain, II, 25.
 Gordien III, II, 26, 406.
 Gorgone, I, 172, 173.
 Goumrân, l., I, 160.
 Gozma, l., I, 70.
 Gozzo, l., III, 7.
 Grapté, p., I, 107 n. 4.
 Grégoire, n. p., III, 240.
 Gualatie (casal), I, 379 n. 1; v. *Galatie*.
 Guérin II, gâ. m. de l'Hôpital, II, 96.
 Guessour el-Ekhewein, III, 285, 289, 358.
 Gui, prieur de Sainte-Catherine, I, 365.
 Guibelacard, l. I, 358, 359.
 Guini, n. l., III, 260.
 Gurza, l., III, 38 n. 1, 39 n. 2. Gurzenses, III, 38.

H

- Haba (?), p., I, 218.
 Habib en-Naddjâr, p., III, 254.
 Hablé, l., II, 57.
 Hachach, p., I, 84 sqq.
 Haboûr Seisamakh, l., I, 394.
 Hadad (dieu), I, 167.
 Hadad (roi de Damas), I, 168.
 Hadad-ezer, p., I, 168.
 Hadad-Rimmon, l., I, 168.
 el-Hadath, l., III, 273.
 Hadhiré, l., I, 303, 304.
 el-Hâdi (calife), I, 215.

- Hadira, n. p., III, 109.
 Haditha, n. l., II, 171.
 Hadjar en-Nasàra, l., III, 264.
 Hadra (?), l., II, 123.
 Hadran (dieu), II, 134.
 Hadriana-Palmyra, II, 122.
 Hadrien (emp.), I, 210, 314; II, 36, 89, 248 n. 1, 299, 301; III, 83.
 Hadrinus (= Hadrianus), II, 123.
 Haggai, p., II, 231; III, 162.
 Hagirou, fils d'Aretas IV, II, 379.
 Hague, p., I, 166.
 Hàil, n. l., II, 402.
 Hairan, n. p., II, 176; III, 197.
 Hairanès, p., III, 97.
 Hàkem, calife, II, 333, 335.
 Haldou (= Houldou), I, 13.
 Halifah (Tell-), II, 179.
 Halous, p., I, 35.
 Ham (Inscript. de), I, 21; II, 65.
 Hamadie. Hammâdiyè, n. l., II, 57.
 Hamâh, l., III, 256.
 Hamamé, n. l., III, 231.
 el-Hamâm (ouadi), I, 306.
 Hamilcar Barca (Portrait d'), II, 8.
 Hamilkat, p., I, 231.
 Hamoul, n. p., II, 28.
 Hamranyè, n. l., II, 39.
 Hananyahou, n. p., II, 27.
 Haneou, p., I, 55.
 Hanina, p., I, 320 n. 2.
 Hannata, p., I, 124.
 Hann'el, n. p., II, 110; III, 75-77.
 Hannibaal, n. p., III, 18, 21, 116, 142, 143.
 Hanno, n. p., III, 14, 16.
 Har ha-'Abarim (mont.), II, 196.
 Har Qodech (Jérusalem), III, 87.
 Hara, Harra, l., 3.
 el-Hara (Tell), I, 8.
 Hàrem, l., I, 352.
 Harenc, l., I, 352.
 Haretat, v. *Aretas*.
 el-Hareth, p., II, 103.
 Harfa, n. l., III, 257.
 Hariani, p. (cas obl.), III, 165.
 Harith le Ghassanide, II, 73.
 Harnbi, n. l., III, 257.
 Haroun (Monast. de), III, 227.
 Haroun (Inscr. de Nebv), II, 362; III, 282.
 Haroun er-Rachid, l., 215, 395.
 Harraniens, II, 75; III, 86.
 Hasban (Nahr-), III, 211.
 Hasbeiya, l., III, 251.
 Hasiâ, l., III, 256.
 Hasye, l., II, 58.
 Hatar (dieu), III, 336.
 Hatar-Miskar, III, 334, 336.
 Hathor (div.), II, 131; III, 187 n. 336.
 el-Hatroua (Khan), I, 201.
 Hattin, l., I, 303, 305, 324, 371, 400.
 Hand el-Faridis, l., I, 330.
 Hauran, l., I, 1, 2; II, 9, 76, 81, 90, 257.
 Hazem el-ser, n. l., III, 292.
 Hawara, l., I, 74 n. 1.
 Heberré, l., II, 167, 168.
 Hebrân (Insc. nab. de), I, 6 n. 1, 69.
 Hébron, I, 163, 206, 341, 372 n. 1, 374, 394; II, 235, 359; III, 201, 202, 234 n. 2, 258, 349.
 el-Hedjr (Inscript. de), II, 131, 203.
 Helena, religieuse, II, 134.
 Hélène (Sainte), II, 302, 338; III, 220, 222.
 Hélène d'Adiabène, l., 107; II, 190, 214 n. 2, 237 n. 1; III, 220, 222.
 Helenus (= Helenium), I, 111.
 Heliodoros, III, 145, 146.
 Héliogabale, II, 76.
 Héliopolis, I, 21, 95, II, 39, 66.
 Héliopolitanus (Jupiter), II, 397.
 Helios (= Chamech), III, 145.
 Henchir Guergour, n. l., III, 153 n. 3.
 Henri, abbé de Sainte-Marie, II, 96.
 Henri de Bourgogne, l., 385.
 Hepeibah, p., I, 191.
 Hephaistos, I, 175.
 Héra (?), I, 110, 292; III, 65.
 Herbia, l., I, 371, 374, 382.
 Hercule, III, 207.
 Herenna, p., I, 107.
 Herennianus, p., III, 196, 197, 200.
 Hermeas, p., III, 162.
 Hermès (div.), I, 237, III, 212.
 Heruogènes, l., 287.
 Hermon, l., II, 98; III, 262.
 Horod Antipas, II, 200, 378.
 Hérode le Grand, II, 200, 206, 220, 232 n. 4, III, 368, 368 d'origine naba-téenne).

- Herodes, p. III, 88, 195, 198, 348.
 Hérodiade, II, 378.
 Herodianus, III, 195, 197.
 Hérodiad, II, 200.
 Hérodion, n. I. (= Macherous), I., II, 200 n. 2.
 Hérodion (= mt. des Francs), II, 200 n. 2.
 Hesbân, Hesbon, I., II, 162, 181, 195 n. 2; III, 339.
 Hesn el-Akrâd, n. I., II, 179.
 el-Hesv (ouadi, et Tell-), I, 361, 374-376, 378, 383, 386, 387, 388, 391, 394.
 Hettin, I., II, 305, 307, 317 n. 6.
 el-Hevât, n. I, I, 20.
 Hichâm (calife), III, 285-291, 358.
 Hicham el-Qorachi, I, 215.
 el-Hidjané, n. I., I, 4.
 Hierapolis, I, 168; II, 174 n. 2; III, 213.
 Hinnom (Vallée d'), II, 254, 263.
 Hippolyte (Relique de S.), II, 180.
 Hippos, I., II, 170.
 Hira, I., I, 323; II, 75, 210.
 Hiram, p., I, 35, 190 n. 2.
 Hisn el-Ghorâb (Karak), III, 132, 357.
 Hit, I., I, 20, II, 183, 193 n. 3.
 Hitou, n. I, II, 193.
 Hittin, I, 305; III, 258, 264; v. *Hattin*, *Hettin*.
 Hizmé, I., II, 135.
 Hochmea, p. II, 134.
 Homeire, I., II, 78.
 Homs, II, 26; III, 138, 251, 256, 289.
 Hôpital (Ordre de l'), II, 96, 238.
 Hor, n. p. égypt., I, 239.
 Hor en-Kheb, p., I, 395.
 Hor (mont) II, 363.
 Hormouz, I., II, 405.
 Horonaim, I., II, 194.
 Horus (dieu), I, 158, 173, 393; III, 187.
 Hosban, I., II, 181.
 Hosein, p., I, 322; III, 256.
 el-Hosn (Qal'at), I, 323.
 Hossam-eddyn, I, 274 n. 4.
 Hotaichou, p., II, 371.
 Houbeichiyé (Ouadi), II, 59.
 Hou'd, p., I, 303, 305, 311.
 Houdj, I., II, 172.
 el-Houla (Ardh), I, I, 244.
 Boulagou, p., I, 260, 261, 396.
 Houldah, p., I, 37.
 Houldou (reine), II, 376, 379; v. *Haldou*.
 Houlé (Lac de), III, 250, 251, 257, 261, 262.
 Houmaira, I., II, 58.
 El-Houmraniyé (Ouadi), II, 59.
 Hou'nin, III, 253.
 Housein b. 'Ali, I, 216.
 Houthem, I, 306.
 Hubim, Hubin, I., III, 92.
 Hugues, roi de Chypre, I, 273, 275.
 Hugues de Rame, I, 278.
 Hugues Revel, grand-maitre de l'Hôpital, II, 96.
 Humfroi II de Toron, I, 256 n. 4.
 Hysistus (Zeus) = Chamach, II, 398.
 Hyrcan, fils de Tobie, II, 205.
 Hyrcan I^{er}, II, 256.
 Hyrcan II, II, 198, 266.
 Hyrcan, fils de Simon, II, 205 n. 4.
 Hysimbard, p., I, 336.
 Iaach, n. p. f., III, 2.
 Iannicia, I., III, 242.
 Ianni, p., II, 206 sqq.
 Kh. Iarzeh, I, 368 n. 1.
 Iascuta, n. p., III, 332 n. 2.
 Ibadr, I., I, 17; v. *Irbid*.
 Ibreiké, I., I, 336.
 Ibn Chihâb ez-Zohri, I, 241.
 Ibrahim b. Adham, III, 254.
 Ibrahim el-Matouly, III, 250; v. *Matbouli*.
 Kh. Ibthân, n. I. II, 57.
 'Ich, p., I, 303.
 Ichma'el, II, 252.
 Idalie, Idahon, I, 176; II, 392; III, 29 n. 3.
 Ifrin (Ouadi), III, 255.
 Ikhchilites, II, 326.
 Imilcar, p., III, 188.
 Imthân, n. I., II, 232 n. 4.
 'In-Gero, I., III, 90.
 Inâl (sultau), III, 254.
 Inô (déesse), II, 67.
 Ioulia Aurelia, III, 54.

Irbid, I., I, 17, 18, 303-305, 320.
 'Iré, I., II, 108, 109 n. 1; III, 76.
 Irtâh, I, 334.
 'Isâ p., I, 341.
 'Isâ, b. Mousa, I, 217.
 Isaac, I, 341 n. 3.
 Isaac de Naalein, II, 167, n. 3.
 Isaïe, I, 341; II, 288; III, 232.
 Isis, I, 173; II, 68; III, 187, 337.
 Iskanderouné (Nahr), II, 97.
 Islâhiyé, III, 214.
 Ismael, I, 336.

Issachar (Tomb. d'), I, 320.
 Issus (Golfe d'), III, 214.
 Istantius, v. p., III, 342 n. 1.
 Istar (déesse), III, 303.
 Istar-Assurite, I, 83 n. 2.
 Istatani, p., III, 358.
 Itabel, p., II, 91, 189.
 Itobaal, n. p., III, 151 n. 3.
 Iturée, II, 66; Ituréens, III, 172.
 al-Tyoûn, III, 232.
 Izate, I, 107; II, 190; III, 320.
 Izdoubar, III, 216.

J

Jacob, III, 88.
 Jacob (Tomb. des fils de), I, 303.
 — (Gué de), I, 401.
 — (Pont de), III, 277, 278, 261.
 Jacques le Majeur (Couv. de Saint-
 II, 238; reliques, 237.
 Jacques (Maison de saint). à Jér., II,
 118, 156.
 Jagtatan, n. p., III, 342.
 Jaffa, I, 86, 99, 268, 272, 273, 325, 352,
 383, 386, 401; II, 96, 167; III, 42, 146.
 Jaffe, I., I, 379 n. 1, 390.
 Jamblique, II, 210.
 Japhe, I., I, 351.
 Jason, I, 186; II, 205.
 Jean évangéliste (Couv. de Saint-, I,
 352.
 Jean, frère de Richard C. de L., I, 374.
 Jean, patr. de Jérusalem [968], II, 378.
 Jean d'Acre (Saint-), v. *Acre*.
 Jean d'Alexandrie (Saint), III, 225.
 Jean l'Aumônier (Saint), II, 238.
 Jean-Baptiste (Couv. de Saint-) à Jérus.,
 II, 148, 157.
 Jean-Baptiste (Saint), I, 318, 342-344;
 II, 378; reliques, II, 237; III, 233;
 Eglise de —, a Damas, II, 329-330.
 à Jérusalem; III, 242; decolation de
 —, II, 200-201.
 Jean de Canope, III, 225.
 Jean de Constantinople, II, 158.
 Jean Gaddis, II, 204 n. 2.
 Jean de Gischala, I, 90, n. 3.
 Jean le Silencieux, II, 157.
 Jean le Stylite, III, 90.

Jean Lalleman, I, 303.
 Jean Macchabée, II, 206 sqq.
 Jean de Montfort, I, 366.
 Jean de Montgrison, I, 36, n. 2.
 Jean de Peuse (moine), III, 235.
 Jean de Ronay, grand precepteur de
 l'Hôpital, II, 96.
 Jébova et la déesse Kadech), III, 87.
 — seigneur du Sinai, III, 271.
 Jerablûs (= Hiérapolis), II, 119, 120.
 Jéricho, I, 160, 204, 344, 348, II, 143.
 Jérusalem, I, 211, 218, 250, 280-284, 314,
 316, 326, 330, 332, 338, 352, 371, 373,
 375, 376, 384, 386, 394; II, 22 n. 2,
 26, 48, 55, 89 sqq., 261 sqq., 314 sqq.;
 III, 9 n. 2, 43, 42, (églises : 55, 56,
 82, 86, 87, 88; (ses évêques : 89), 258,
 (temple : 339). — monast. monophy-
 site, III, 228; — prise par les Perses,
 II, 137 sqq. III, 55; par Titus, II, 220;
 — topographie, II, 146 sqq.; — ins-
 cript. lat. de : II, 398; III, 57-59; con-
 cile de —, II, 386.
 Jésus (Lettre de), III, 216 sqq.
 Jéthro, I, 306; v. *Cho'arb*.
 Joachim, III, 22 n. 1.
 Johannes seign. de Mont-Gisart, I, 365.
 Joie, Johie, n. l., II, 58, Joiette, I, 308.
 Jonathan, II, 19, 204, 206.
 Joppe, I, 86, 99; III, 146, v. *Jaffa*.
 Josaphat (Vallée de), III, 128.
 Joseph (Citerne de), I, 332; III, 250,
 252.
 Joseph d'Arimathie (Couvent de), I, 352.
 Josué, I, 186, 367; III, 256.

- Jourdain, II, I, 344, 346, n. 4, 349; II, 207; III 230, 234, 237, 239, 261; v. *Outre-Jourdain*.
 Jovi Balmarcodi (datif), I, 111-114.
 Juda (Tombeau de), I, 323; III, 227.
 Juda (Tombeau des rois de), II, 254 sqq.; III, 87 sqq.
 Juda (Tribu de), III, 116.
 Judas Macchabée, II, 203 sqq.
 Jude (Reliques de saint), II, 238.
 Julius Aurelius Ogga, n. p., II, 4.
 Julius Geminius Marcianus, lég. d'Arab., II, 242.
 Judith (Date du livre de), II, 216; nouvelle rédaction, II, 216 n. 2.
 Julia (famille), I, 231.
 Julia Mammea, II, 17.
 Julii Aurelii, III, 54.
 Julii Septimii, III, 55.
 Julius, n. p., III, 110, 157, 158, 160, 162, 178, 193, 196.
 Julius Aurelius Bolqa, III, 52, 53, 54.
 Julius Aurelius Chalma, III, 54.
 Julius Aurelius Ogga, III, 53, 54.
 Julius Marianus, I, 16.
 Julius Maximus (C.), I, 108.
 Julius Verus, 210.
 Juno Regina (déesse), I, 108, 109, 114.
 Junon, I, 105, 108, 109; III, 186, 335.
 Jupiter Capitolin à Jérus., I, 283.
 Jupiter, II, 75; Jup. Heliopolitanus, II 397. V. *Zeus, Marcod*.
 Justice (La) (déesse), III, 83.
 Justinien, II, 140, 151, 152, 158, 168, 323; restaure l'égl. de Béthléem. 361 n. 2.; III, 55, 56, 224.
 Juvenal (év.), III, 227, 228.

K

- Kaab ibn Mounah, I, 344 sqq.
 Ka'aba, III, 11 n. 1.
 Kaboul, I, I, 308.
 el-Kabry, n. l., II, 36.
 Kaddou, n. p. nab., II, 215.
 Kadech (La déesse — et Jéhovah), III, 87.
 Kadou (= Gad), tomb. de, I, 320.
 Kafar Nai, n. l., II, 58.
 Kafar Tab, n. l., II, 139 n. 1.
 Kafarlaila, I, III, 202.
 Kaffa, I, I, 335, 401.
 Kafr, v. *Kefr*.
 Kafr 'Aqub, n. l., II, 92.
 Kafr Dib'al, II, 58.
 Kafr Dounin, n. l., II, 57.
 Kafr Kenna, III, 238.
 Kh. Kafr Lou't, II, 169.
 Kafr Mälek, n. l., II, 167.
 Kafr Menda, I, 400.
 Kh. Kafr Roût, II, 169.
 Kafr Sâba, I, 325.
 Kafrabael, n. l., III, 252.
 Kafraïn, n. l., I, 270 n. 1.
 el-Kahf, n. l., III, 293, 299, 300.
 Kaisar, p., I, 331.
 Kalansaoué, n. l., II, 116.
 Kalendie, n. l., II, 92.
 Kalensue, n. l., I, 336.
 Kana, n. l., II, 232 n. 4.
 Kanaouât, n. l., II, 109, n. 2; III, 76.
 Kanata (Inscript. grecque de), I, 8; II, 225 n. 1, 232 n. 1.
 Kanatha, n. l., I, 14, 12; II, 67, 70, 168, 232 n. 4; III, 75, 81, 357.
 Kanawat, II, 232 n. 1.
 el-kantara (Inscr. palmvr. d'), II, 123.
 Karak, v. *Kerak*.
 Karak, n. l., I, 269, 370 n. 1, 394; II, 181, 169; III, 129 sqq., 134, 278, 282, 290, 303, 350, 357, 358, 359.
 Karak (Ouadi), III, 297 n. 4, 303.
 Karak Nouh, III, 252.
 el-Karifé, n. l., III, 91.
 Kariout, n. l., II, 166.
 al-Kar'oun, n. l., III, 252.
 Kasémyé (fl.), II, 57.
 Kasïoun (Deir), n. l., II, 66.
 Katherine (Sainte), v. *Catherine*.
 Katpatouka, I, III, 66.
 el-Kebîr (Nahr), v. *Eleutherns*, ou *Audjt*.
 Kefar-Chanuïn, I, 321.
 Keffa, I, 335; v. *Kaffa*.
 Kefr, v. *Kafr*.

- el-Kefr, n. l., I, 6; II, 51, 168.
 Kefr Kama, III, 260.
 Kefr Kenna, I, 303, 310 n. 4, 323; III, 260.
 Kefr Kila, III, 253.
 Kefr Koûk, n. l., II, 63, 77 n. 4.
 Kefr Manda, I, 324.
 Kefr Qâhir, III, 253.
 Kefr Saba, I, 334.
 Kefr Sabt, III, 260.
 Kh. Kefr Nay, n. l., II, 58.
 Kefreachab, n. l., II, 92.
 Keisân (Tell-), I, 360.
 Kemochsedek, n. p., II, 116.
 Kenaçéan, III, 31 n. 3.
 Kepher, v. *Kefr*.
 Kepher Tourbân, III, 234, 235.
 Kepher Sé'orta, III, 227.
 Kerak, I, 8; II, 181, 193 n. 2, 206, 231 n. 4, 366; v. *Karak*.
 Kerâoua, v. l., II 116.
 Keratiya, n. l., I, 386.
 Kerbéla, I, I, 322.
 Kereimbé (Khân de), III, 257.
 Kethogha, p. I, 401.
 Khalasa (= Elusa), I, II, 247 n. 3.
 Khaled, n. p., II, 330.
 Khaled ben el-Onalid, III, 256.
 Khalifa (Tell-), II, 179.
 Khalifé (Nahr), II, 179.
 el-Khâlil (Djebel), I, 374.
 Khànqâh (à Jérusalem), n. l., II, 340 sqq.; III, 57, 58.
 Kharazé (ouad el-), III, 359.
 Kharroubé, (Djebel, ou Tell-) I., I, 310.
 Kheb, p., I, 239.
 Khammis, I., I, 239.
 Khiâra, I., I, 307.
 Khomaraoueih (sultan), II, 326.
 Khoueïlfé (Ouadi, Tell-, Kh.), I, 387.
 — (bir), I, 387.
 el-Khoulda (Khân), III, 71.
 el-Khureibeh, III, 257.
 el-Kisoué, n. l., III, 263.
 Koboûr el-Moloûk, II, 254 sqq.
 Kobour es-Salâtîn, II, 254 n. 4.
 Komas ^{١٢}, n. p. palm., II, 85.
 Koniah, I., III, 59.
 Koré (déesse), III, 187.
 al-Koswa, I., III, 263.
 Kotylas, p., II, 205.
 Koubbet es-Sakhra, III, 9 n. 2.
 Konchi, p., I, 37.
 Kourion, I., I, 172, 174, 182.
 el-Kouseir, I, 348 n. 2.
 Koussayou, n. p., II 110, 215 n. 3; III, 75, 77.
 Koutbi, n. p., III, 216, 217 sqq.
 Kranion (Saint) = Calvaire, II, 359 n. 1.
 Krein Sartaba, I., II, 166.
 Kreiyé, n. l., III, 43.
 Krouos (dieu), II, 173.
 Kuseir (Ouadi), I, 346.

L.

- Labæne, I., I, 267 n. 2.
 Laban, p., III, 88.
 Labrandeus (myth.), I, 174.
 Lachon, n. l. II, 204 n. 1.
 Laconie, II, 68.
 Ladjdoun, I., I, 327; III, 258, 297 n. 4, 303, 350; v. *Leddjoun*.
 Ladjin (Sultan), I, 401.
 Ladjoun, I., I, 326, 327.
 Lælius, III, 31 n. 5.
 Lagides, II, 11.
 Lakich, n. l., II, 46.
 Lambèse, n. l., I, 233; II, 267, 270 n. 2 III 2 n. 6.
 El-Lamouné, I., III, 253.
 Laodicée de Chanaan, II, 80 sqq.
 Laodicée de Phénicie, II, 82; III, 84 n. 3.
 Laouah, I., I, 331 n. 4.
 Lapithos, I., I, 80.
 Larcus Lepidus, I, 210.
 Larcus Priscus, I, 208, 209.
 Laris, I., I, 352.
 Larnax Lapithou, I., I, 181; inscrip. bil., I, 183.
 Lathara, I., I, 331.
 Lathyros (Ptolémée), II, 10.
 Latine, n. l., I, 336.
 Latire, n. l., I, 336.
 Latmos (mont), III, 293.

- Latone (déesse), III, 187.
 el-Latroun, n. 1, III, 266.
 Lattakié, III, 252, 254.
 Laure (Nouvelle), couv., III, 231.
 Laurent (Reliques de saint), II, 180-238.
 Lâwi, Lâwy, I., I, 327.
 el-Lawiyé, n. 1, I, 329.
 Lebanon, III, 187; v. *Baul*.
 Lebka'a, I, 7, 8.
 Ledja, I, 1, 2 n. 4.
 Leddjoun, n. 1, II, 97, 195; v. *Ladjoun*.
 el-Lehesiye (Ouadi), II, 194 n. 2.
 Léonce (Saint), martyr, II, 34.
 Leontius, év., III, 240.
 Leucothea (déesse), I, 105; II, 65, 67 sqq., 98.
 Leucothea (ville), II, 68.
 Leuld, I., I, 262; v. *Lydda*.
 Leuke Kômé, I., I, 74.
 Lévi (Tomb. de), fils de Jacob, I, 321, 327, 328.
 Liban (mont), III, 188.
 Libb, n. 1, II, 195 n. 2.
 Liber (Pater), III, 36 n. 3.
 Lichmach, p., I, 61; III, 3, 52 n. 4, 181.

- Limyra, n. 1, III, 67.
 Litani (fl.), III, 232.
 Lod, I, 1, I, 262; v. *Lydda*.
 Loie, casal, I, 331.
 Londres (*Miliarium aureum* de), I, 284.
 Lot (Filles de), I, 160, 161.
 Lot (Villes du peuple de), I, 164.
 Loubaina (myth.), II, 69.
 el-Loubban, I., II, 168.
 Louhit, n. 1, II, 194.
 Louhita, n. 1, II, 193.
 Loubito, n. 1, II, 189, 194, 196.
 Louis (Saint), I, 256, 264, 316.
 Luban, n. 1, II, 167, 168.
 Lucius Magnus Felix, soldat, II, 399.
 Lucius Verus (emp.), I, 207, 208, 280.
 Lycie (Inscript. de), I, 286.
 Lydda, I, 262 sqq., 268, 273, 351 sqq., 379 (pont : 396-399; — église : 399; II, 170, 183; II, 265, 276. v. *Loud, Lod*.
 Lydda (Inscript. gréco-juive de), 378 n. 7.
 Lydie, III, 295.

M

- Mâ (déesse égypt.), I, 158, 289.
 Kh. el-Mâ el-Abiod (Algérie), II, 181.
 Ma'ad, n. 1, I, 346, 348 n. 2; II, 298; III, 143.
 Ma'annai, p., III, 162.
 Ma'ara, n. 1, I, 178.
 Ma'arat en-No'man, I, III, 256.
 Ma'asai, n. p. héb., II, 30.
 Ma'aséyah, n. p. héb., II, 30.
 Ma'aséyahou, n. p. héb., I, 36; II, 28, 29, 30; III, 192.
 Mâb, n. 1, II, 182.
 Mabboug, n. 1, III, 212, 377.
 Mabiou, n. p., III, 32 n. 4.
 Maboue, n. 1, II, 37.
 Macchabées (Livres des), II, 212 n. 2.
 Macchabées (Sépulcre des), II, 190.
 Macherous, n. 1, II, 196, 200, 202.
 El-Ma'chouq, n. 1, II, 57.
 Ma'chouqa, n. 1, II, 57.
 Mactar, Mactaris, Mactaritana (colon.), III, 37 n. 2, 323; v. *Maktar*.

- Madaba I, II, 217; v. *Madeba*.
 Madd ed-Deir, n. 1, II, 95, 97.
 Madeba, II, 13 n. 2, 195, 250. — Incriptions de —, 53, 189; cf. 402-403; carte mosaïque de —, II, 355, 356 n. 4, 357 n. 2, 358 sqq., 407, 408; III, 236, 237, 238, 275, 339; v. *Medaba*.
 Madebah, II, 161 sqq.
 Madfala, n. 1, II, 57; v. *Medfeneh*.
 Madian, n. 1, I, 400.
 Kh. Madin, I, 306 n. 5, 400.
 Madiou, p., III, 32 n. 1.
 Madjdal-Charkiah, I., II, 59.
 Madras (Inscr. nabat. de), II, 379.
 Maenas, p., III, 160.
 Magdal-Tontha, III, 233.
 Magdoula, I., I, 8.
 Maghârat el-Kahf, I, III, 299; v. *Kahf*.
 Maghdouché, n. 1, I, 78, 79, 393.
 Magou, n. p., III, 115.
 Mahadye, n. 1, I, 8.
 Mahalleh, Mahalliba, n. 1, II, 57.

- el-Mahdi, calife. I. 206, 244 sqq.; 395 : III, 287, 289-290.
- Mahomet, I. 341 n. 3 : III, 278, 280, 293.
- Mahlab, n. l., II, 37.
- Maien (casal), I, 379 n. 1.
- Ma'ïu, n. l., II, 194 n. 2.
- Maïouma (Gaza), III, 236.
- Maïoumas (Gaza), I., II, 168 : III, 223 sqq.
- Makhzan el-Djindi. n. l. II, 127 (Inscriptions gr. de).
- Makhzen el-Beylik (Jérus.), II, 341.
- Maktar (Inscr. phén. de), II, 388 ; III, 22 sqq., 27, 30-38, 109, 313 n. 2, 323 sqq.; 358 : v. *Mactar*.
- Maktarim (= Maktar), 37 n. 1, 323.
- Malagbelus (dieu), II, 125.
- Malagues, n. l., I, 394.
- Malan, n. p. palm., I, 125.
- Malakbel. div. palmyr., II, 404 : II, 164, 245.
- Malchus, v. *Malkou*, *Malikou*.
- Malè, n. p., I, 433 : III, 158.
- Malè Agrippa, p., II, 4.
- Maleiha (Ouad el-), I, 378.
- Maleikhathou, n. p. nab., II, 110.
- El-Malek el-'Adel. fr. de Saladin, I, 243, 257.
- El-Malek el-Afdhal, f. de Saladin, I, 257.
- El-Malek el-'Aziz 'Othman. I. 242, 245, 253 sqq.
- El-Malek edh-Dhâher, I. 257.
- El-Malek el-Mansour, I, 401.
- El-Malek el-Mo'addham, I. 245, 246, 258.
- El-Malek el-Moughith, I. 258.
- El-Malek es-Sa'id, I, 243, 245 sqq., 257, 264.
- El-Malek es-Sâleh Nedjmed-din Ayoûb, I, 244, 258.
- Malès. III, 157.
- Malichos, n. pr. II, 85 ; III, 92, v. *Malikou*.
- Malikou, n. p., I, 122, 124, 125, 131 : III, 244.
- Malikon 1^{er} (Médaille de), I, 42 ; II, 206 ; III, 133.
- Malkou II, roi nab., I. 42 ; II, 206, 230, 375, 376.
- Malikou III, roi nab., I. 43 ; II, 178, 229, 30.
- Malkou, fr. d'Arétas IV, II, 376-377.
- Malkichou, n. p. héb., I, 46.
- Malkiyahou, n. p., I, 36.
- Malkou, n. p., I, 61.
- Malkou, n. pr. pal., II, 177 ; v. *Malichos*.
- el-Mallâhah (Tell), I, 350.
- Mamas, n. p., III, 235.
- Mamilla (birket), II, 144, 145, 148, 157.
- Mâmoûn, calife, I, 212 ; II, 334, 400.
- Mampsis, n. l., II, 171.
- Manassé, roi de Juda, II, 288 ; III, 42.
- Mandjak (khan), III, 256.
- Manou, p., III, 193.
- el-Mansour, calife, I, 217 sqq. : II, 313.
- Manuel Comnène, II, 140.
- Maqsoura, n. l., I, 18.
- Mara, p. III, 163.
- Marabouin, n. l., I, 22.
- Marathus (Monnaies de), II, 396 n. 3.
- Marbouq, n. l., II, 57.
- Marc, diacre, disc. de saint Porphyre, III, 349, 350.
- Marc (Reliques de Saint-), év., II, 238.
- Marc (Couv. de Saint-), à Jérus., II, 5, 148, 155.
- Marc Aurèle, I, 46, 207, 208, 281, 395 : II, 15 : monnaies, II, 301.
- Marcellus, III, 458.
- Marcilla, II, 158 n. 3.
- Marcus, I, 1.
- Marcod, v. *Baal M*.
- Marcus, II, 43.
- Marcus Cocceius Germanus, I, 13.
- Marcus Helenis, I, 111.
- el-Mardj (khan), III, 257.
- Marechah, n. l., I, 27.
- Marfouq, n. l., II, 57.
- Marguerite de Tyr, II, 57.
- Marianus (J.), n. p., I, 16.
- Marie (casal de Sainte-), II, 167.
- Marie la Catholique (Egl. Sainte-), à Damas, II, 328.
- Marie (Sainte) l'Égyptienne, III, 352 n. 2.
- Marie la Latine (Egl. Sainte-), à Jérus., II, 96, 98.
- Marie la Neuve (Egl. Sainte-), à Jérus., II, 152, III, 53 ; v. *Nea*.
- Marie (Sainte-) de Sardinia (= Sed-nayâ), I, 258.
- Marie (Sainte-) Trium Umbrarum, I, 352.

- Marinus, n. p. lat., I, 408 n. 4; II, 427.
 L. Marius Perpetuus, lég. d'Ar., II, 242.
 Marmour = *Μαρμαρίτζα*?, III, 98.
 Marnas (culte de), II, 224, 225.
 Marona, Maronas, n. p., III, 437, 458.
 Mâroûn, I., II, 58.
 El-Marqab, I., III, 254.
 Marqod, n. l., I, 94 n. 3; v. *Baal Marcod*.
 Marseille (Inscript. phén. de), I, 83 n. 1, 253; III, 8 n. 2, 22 sqq., 37, 38.
 Marsyas, n. l., II, 66; III, 32 n. 2, 252.
 Marsyas (dieu), I, 285-292.
 Marthi, p., I, 128.
 Martyrion du Saint-Sépulcre (Calvaire), II, 458, 320 sqq.; III, 83, 89.
 Martyrs égyptiens (Les trois), à Ascalon, II, 174.
 Masculus, n. p., III, 332 n. 1, 342.
 Muskula, n. p., III, 342.
 Ma'souh (Inscr. ph. de), I, 81; II, 129, 194; III, 7, 41, 22.
 Ma-sa, I., II, 49.
 Masriyé, n. l., II, 59.
 Massarie, Massorie, n. l., II, 57.
 Massinissa (Portrait de), II, 8; III, 116.
 Massyas, n. l., II, 66.
 Matboûli (Ibrahim el-), III, 250.
 Mater Matuta, v. *Matuta*.
 Matmâta, n. l., III, 93.
 Maththas, n. p., II, 4.
 Mattha, n. p., III, 248.
 Matthieu, apôtre (Reliques de saint), II, 238.
 Mattias, ap. (Reliques de saint), II, 238.
 Matrouniyât de l'église de la Résurr. a Jérus., II, 448, 458, 404.
 Matuta (div.), I, 103; II, 68.
 Maudjeb (ouadi), III, 358, 359; v. *Môdjeb*.
 Maurétanie, III, 37 n. 1.
 Maximianopolis, III, 91.
 Maximien (emp.), I, 4; II, 26, 406.
 Maximos, n. p., I, 95.
 Maximus, I, 442.
 Mazaka, I., III, 60, 64 n. 2.
 Mazda (dieu), III, 64 n. 2.
 Mâzdiqnân (div.), III, 64 n. 3.
 Méandre (fl.), I, 290.
 el-Mechâch, I., I, 370 n. 1.
 el-Mechâref, III, 280.
 el-Mechârif, n. l., II, 247.
 el-Mechâriq, n. l., II, 247 n. 3.
 el-Mechhed, n. l., II, 169; III, 282, 283.
 el-Mechrifé, n. l., II, 247 n. 3.
 La Mecque, I, 74, 206, 214, 313, 347; III, 296.
 Medaba (v. *Madeba*), ère de —, II, 13 incript., II, 12.
 Medaba, n. l., II, 52 sqq., 162, 199, 401.
 Medâin Sâleh (Inscript. de), I, 44, 46, 48, 53, 62, 66, 73; II, 13, 363; sanctuaires, II, 368.
 Medié, n. l. (= Modin), II, 467 n. 5, 170.
 Medjâdel (Khirbet, Ouadi, Tell), I, 382, 387.
 Medjâmé' (Djâsr el-), I, 346.
 El-Medjdel, n. l., I, 380; II, 182.
 Medjdel Bââ, I, 380.
 M. Beni Fadhl, I, 380.
 M. el-Djabbâr, I, 381, 382.
 M. Djenab, I, 379.
 M. el-Habâb, I, 375, 379.
 M. Islim, I, 380.
 M. es-Saddiq, I, 380.
 Medjdel-Yâba, n. l., I, 374-379, 381; II, 166, 468.
 Kh. el-Medjdelé, I, 383.
 Medteneh, n. l., II, 57; v. *Madjalah*.
 Mediesarche, n. l., II, 59.
 Médine, I, 74 n. 1, 241; III, 90.
 Medinet el-Aiké, I, 306 n. 5.
 Méduse, I, 472 sqq.
 Mefchoûkh (Birket, Nahr, Tell), II, 56.
 Mefdjir (Nahr), II, 97.
 Megalopolis, I, 180.
 Kh. Meita, II, 92.
 Melea, n. l., III, 261.
 Meleha (lac), III, 251, 261.
 Melek Anzeroun (myth.), III, 281.
 Melek Taous (myth.), III, 86.
 Kh. el-Melh, n. l., II, 171.
 Mélicertes, II, 68.
 Mehk el-Achraf, II, 66.
 el-Melik el-Afdhal, n. p., II, 338.
 el-Melik en-Nâser, II, 365, 366.
 Melik Said, I, 396.
 Melinha, I, III, 260, 261, 263.
 Melkarth (dieu), I, 83.
 Mellâha, n. l., III, 251, 264.
 Memoria (div.), III, 5.
 el-Menâdhiré (fl.), I, 345.

- Menahem, n. p., I, 186; III, 75.
 Menelaüs, II, 205.
 Menidamas, p. III, 72.
 el-Meniqa, n. l., II, 170 n. 1.
 Mennas (Egl. de Saint-), à Cple, II, 180.
 Menneas, n. p., II, 63.
 el-Mer (Pétra), inscr. nab., II, 379 sqq.
 Mercanus (myth.), III, 295.
 Mercure, III, 212.
 Mercurio, n. p., I, 22.
 Mer'i (Tell-), III, 263.
 Mesa (roñ., I, 268 n. 4; II, 105; III, 5 n. 1, 189.
 Mesalleah, n. p., III, 307.
 Meskar (dieu), III, 334; v. *Miskar*.
 Mesoullah, n. p., III, 307.
 Messaria, n. l., II, 59.
 Meteffele, n. l., II, 57; v. *Medfeneh, Batoule*.
 Mezabbanas, p., III, 157, 158.
 Mezgebinum (casal), I, 401.
 Michel (Eglise Saint-) du Camp, I, 366.
 Michel Serquey (casal), II, 59.
 Mihrâb de David (Jérus.), II, 149, 159, 160.
 Mikal, n. p., III, 79.
 Milchaton, n. p., III, 149, 153.
 Milet, l., III, 49 n. 2, 295, 330.
 el-Milh (Ouadi), I, 370 n. 4.
 Milkom (dieu), III, 149.
 Milkya'zor, III, 147 sqq.
 Milly (Etienne de), III, 130.
 Minat Roûbin, l. III, 242; v. *Roûbin*.
 Minié (khan), III, 249.
 Mirabel (casal), I, 351, 352, 379.
 Miran (Ouadi), III, 337.
 Miskar (dieu), III, 5, 336, 337, 345.
 Miské, l., I, 366.
 Misr, l., I, 270.
 Misriah, n. l., II, 59.
 Mithras, p., III, 193.
 Mithridate 1^{er}, II, 35.
 el-Mizar (Tell-), I, 350.
 M'kàouër (= Machéronte), II, 202.
 Muasas, n. p., I, 186.
 Mnemosyné (myth.), I, 292; v. *Miskar*.
 Moab (Pays de), I, 160, 164; II, 216 sqq., 403.
 Moabitide, II, 182.
 el-Mo'addhem (sultan), I, 244.
 Mo'adh (Tomb. de), I, 344 sqq.
 Mo'awia (calife) à Jérusalem, II, 406.
 Mobeni (castra prætorii), II, 242.
 Modestus (abbé), II, 142.
 Modestus, patr. de Jérus., II, 302, 348 sqq.
 Modin, l., II, 169, 170, 190.
 Môdjeb (ouad), II, 182; v. *Maudjeh*.
 el-Mofaddhal, n. p., I, 215.
 Moghr Djenades, l., I, 279.
 Moh el-Hima, l., III, 261.
 Mohammed fils de Qelaoun, I, 269; II, 366.
 Mo'in ed-Din Ataz, n. p., I, 401.
 Moise (Femme de, mère de), I, 303, 338; tomb. de la mère de —, 320.
 Mokatteb (Ouadi), II, 210 n. 3.
 Mokimos, n. p., II, 4; v. *Moqimou*.
 Molek (dieu), 80 n. 1, 147; v. *Moloch*, III.
 Moloch-Astarté-Astoret, I, 81, 83; III, 236.
 Molok-ram, p., I, 35.
 Molon, n. p., III, 214 n. 3.
 Monder, n. l., II, 96.
 Mondjok, n. p., III, 256.
 Mondisder, n. l., II, 93, 96.
 Mongisart (famille dei, l., 301 n. 3; v. *Mont-Gisard*.
 Monimos, p., I, 14.
 Monobaze, I, 107; II, 190.
 Mons Clarus, Mont Clers, I, 358.
 Mont Gisardus, Mont Gisart, Mont Gisart, Gisarth, I, 351, 358, 366 sqq., 388-391, 402; III, 117, 125.
 Montréal, l., 162 n. 4; III, 130, 134.
 Mopsueste, III, 254.
 Moqéimou, n. p., I, 124, 133.
 Moqimou, p. I, 128; III, 163; v. *Mokimou*.
 el-Moqtader, calife, II, 328, 329.
 Morechat, n. l., III, 274.
 Morechat-Gath, n. l., III, 274, 277.
 Mossoul, III, 60.
 Moristân (Jérus.), II, 231.
 mer Morte, I, 160.
 Môta, n. l., II, 169; Môté, III, 280, 283.
 Motha, Mothana, n. l., II, 232 n. 4.
 Motho, n. l., II, 231, 232 n. 4.
 el-Mo'todhed, calife de Bagdad, II, 326.
 Mou'ad fils de Djebel (Tomb. de), I, 344 sqq.

- el-Mouchrifé, n. l., II, 26 (tête de statue archaïque).
 Kh. Moudjeidalat, I, 382.
 el-Moudjeidel, I., I, 8; 9.
 Kh. el-Moueileh, n. l., II, 172; III, 239.
 Moughâr, I., I, 337.
 el-Mouleiha, I., III, 241.
 el-Mounâbir, n. l., II, 97.
 el-Mounié, I., III, 249, 258.
 Mounié (khân), III, 250.
 Moûsa (Ouadi), II, 94, 178.
 Moûsa (Cheikh), n. l., III, 266.
 Moûsa, fils d'el-Mahdi, I, 395.
 Moûsa Tali'a, I., III, 123; v. *Musa*.
 Mousaios, n. p., III, 146.
 el-Mouslim (Qal'at), III, 255.
 el-Moustakfi, calife, II, 326.
 Moustapha, n. p. II, 213.
 Moûta, Moûté, n. l., II, 232 n. 4.
 el-Mouti', calife, II, 326.
 el-Mouttaqi, calife, II, 326.
 M'seitbé, n. l., III, 359.
 Mtrouniyat, v. *Matrouniat*.
 el-Muntâr (Kh.), I, 347.
 Murgion (mont), I, 235.
 Mus, n. p., I, 233.
 Musa (Sentia), n. p., I, 143.
 Mûsa Tali'a, III, 123; v. *Moûsa*.
 Mustellus, n. p., I, 233.

N

- Naampaam, p., III, 40 n. 2.
 Nabatéens, III, 91.
 Nabatha, n. l., II, 207.
 Nabathène, I, 2.
 Nabuchodonosor, I, 137, 155.
 en-Nâcer Youssouf, I, 259.
 Nadabâth, n. l., II, 206 sqq.
 Naftâli (Tomb. de), I, 400.
Nahr, V, sous le second terme du vocabulaire.
 Naissance de la Vierge (Egl. de la), à Jérus., II, 152, 153.
 Nakebos, n. p. nab., II, 220.
 Na'leïn, n. l., II, 167.
 Na'man, II, 75.
 Namar, I, I, 3.
 Namara, I, I, 3.
 Namefamo, p., I, 107.
 Navia, p., III, 52, 54.
 Nâouâ, I., I, 3.
 Naplouse, I, 280, 326, 327, 330-332; II, 22 n. 2; III, 96, 259 sqq.; v. *Neapolis*.
 Na'rân, n. l., III, 257.
 Narnaka (Inscr. phén. de), III, 187, 392, III, 308 n. 2, 315.
 en-Nâsery, n. p., III, 258.
 Nassirah, I., I, 338.
 Nativité (Eglise de la) à Bethléem, II, 139, 323.
 Natroun, I., I, 374, 375.
 Nazala (Inscr. de), II, 177.
 Nazareth, I, 274, 338 sqq., 342; III, 250, 260.
 Nawa, n. l., II, 22.
 Néa La', églis. de Jerus., II, 147, 150, 151; III, 35, 37, 357.
 Neapolis, I, 280, III, 337; v. *Naplouse*.
 Néas (Monastère de), II, 154 n. 4.
 Neba (Djebel), II, 196.
 Nebi Amin, I, 326.
 — Chem'on, I, 326.
 — Choa'ib, I, 366.
 — Daoud, I, 283, III, 56.
 — Hâroûn, III, 282.
 — Hazqin, I, 312.
 — Lâwin, Lâwîn, I, 327, 329.
 — Sa'in, I, 339, 341.
 — Sâleh, I, 316, 317.
 — Sarâqa, I, 325.
 — Seïlau, Silân, I, 317, 329, 330.
 — Yamîn, I, 326.
 — Younès, I, 303.
 — Zakariya, III, 234.
 en-Nebk, I., III, 256.
 Nebo (mont), I, 268 n. 1, II, 196; III, 171, 212 sqq.
 en-Nedjilé (Tell-) I, 378.
 Nedjm ed-Din, p., I, 215.
 Nefisé (Sittna), III, 256.
 Neirab (Inscr. de), II, 26, 103, III, 106.
 Northmân ?, p., III, 32 n. 1.
 Nemara, I, I, 3.
 Nemea (Lion de), III, 207.
 Némésis (Autel de), II, 16.
 Neneva, I., III, 284.

- Neptune. II, 300.
 Neqidou, p., I, 56.
 Nergal (dieu). III, 305.
 Nergas, p. III, 493.
 Néron (emp.), I, 394.
 Nerva (emp.), III, 33, 110.
 Nésa, n. p., I, 61 ; II, 84 sqq.
 Nesept (déesse). III, 1 n. 1.
 Nesib Malak Baal (myth.), I, 29.
 Neteiros, n. p., II, 61 sqq., 62.
 Névchehir, III, 60.
 Ni'ama (Cheikh), III, 258.
 Ni'ané, I, I, 170, 337 ; III, 126.
 Nice, p., I, 106.
 Nicodémos, patr., II, 164.
 Nicolais Saddane, p., I, 105, 107-108.
 Nicomaque, p. III, 199.
 Nicopolis, I, III, 202, 214 : v. *Emmaus*.
 Niha, n. l., II, 134, III, 330.
 Niké (déesse), I, 289.
 Nimrin, I, I, 161.
 Ninroud-Dagh, I, III, 215.
 Nitai, p., I, 321.
 N'meira (Ouadi), I, I, 162.
 N'meira (Bourdj), I, 162 n. 1.
 Nounus Datus, p. II, 267 n. 1.
 No'ran, n. l., III, 237.
 Kh. Noueitih, n. l., III, 235.
 Noum Chnouphis (divin), III, 335.
 Nouqoub. I, III, 297 n. 4, 303, 309.
 Nour ed-Din, I, 236.
 Nous-ij'biu, I, I, 401.
 Nubie, III, 217, 294.
 Numr, I, I, 3-5.
 Nust Jebil, I, 335.
 Ny Carlsberg, I, I, 115, 278.
 Obaichat, n. p., II, 215.
 Obaichou, n. p., II, 188.
 Obaid Allah, n. p., II, 334.
 Obéd-Edom, p., III, 79.
 Obédanès, I, 8 n. 2.
 Obeisou, I, 62.
 Oboda, n. l., II, 194, 369 n. 1.
 Obodas (dieu), II, 366.
 Obodat, roi, II, 223 sqq.
 Obodat allaha (?), II, 367 sqq., 370.
 Obodat I^{er}, I, 42 ; II, 198, 231, 233.
 Obodat II, I, 42 ; II, 220, 230, 368, 376, 381.
 Obodat, fils d'Arétas IV, II, 376, 377.
 Odeinat, II, 124, 244.
 Odeinat I^{er} (roi), III, 134, 199, 200 sqq.
 Odeinat II (roi), III, 195.
 Odon, gd. maître des Templiers, I, 364 n. 1.
 Ofani, n. l., III, 262.
 Ogailou, Ogilou, p., I, 124.
 Ogga (Jul. Aurél.), p., II, 4 ; III, 52-55.
 Oïres (portes) à Jérus., II, 157.
 Okaisir (dieu arabe), II, 247 ; III, 280.
 Kh. 'Okbour, III, 235.
 Olbia, n. l., II, 63 n. 1.
 Oliviers (Mont des), II, 148, 251, 331 ; Ab-
 baye du —, III, 128, 129, 227.
 Omar I, II, 302, 330, 406.
 Omar (Entrée d') à Jérusalem, II, 314,
 320 sqq.
 Omar (Mosquée d') à Jérusalem, I, 204,
 II, 139 n. 4, 329, 400 ; III, 88.
 Omar (Petite mosquée d'), sa date : II,
 332.
 Omar (Oratoire d') à El-Aqsa, II, 342 n. 1.
 Omar II, II, 330.
 Omar(ou), n. p., II, 214.
 Omri, n. p., II, 208, 210.
 Oneichou, n. p., II, 380.
 Ophel, I, II, 251, 254, 263 sqq.
 Ophrah, n. l., II, 22 n. 2.
 Orbicia, p. III, 237.
 Orchamos (myth.), II, 68.
 O'ro (dieu), II, 371.
 Orontas, n. p., II, 63 n. 1.
 Oronte, fl., III, 254.
 Oropos, n. l., III, 116.
 Oros (= Horus), III, 187.
 Orotal (dieu), II, 371 : 375.
 Orphée (Nébo), III, 242 sqq.
 Osiris, I, 158, 317 ; III, 115, 187.
 Oswald (Reliques du roi saint), II, 238.
 Otrante, I, I, 208.
 Ouahballahi, n. p., II, 213.
 Ouahballat, III, 138, 139, 196, 200 : v.
Wahballath.
 Ouahballat-Athénodore, III, 137.
 Ouairà (Château d'), II, 178, 405.
 Ouâlê (Ouâb'lê Ouadi), II, 195 n. 2.

- el-Qualid (calife), II, 330; III, 89, 90, 290.
 Ouaseathou, n. p., II, 110.
 Ouatar, n. l., II, 184.
 el-Ouitâq, n. l., III, 255.
 Ouitro, n. p., II, 183.
 Oultre-Jourdain (Fief d'), III, 130.
 Kh. Oumm 'Adra, n. l., II, 172.
 Oumm el-Awamid, I, 81, 83, 84, 285;
 II, 296.
 Oumm Djerrar, n. l., II, 172; III, 238,
 239.
 Oumm el-Hasan, I, III, 238.
 Oumm Keis, I, 1, 21; II, 300; v. *Gadara*.
 Oumm el-Qasab, I, 370 n. 1.
 Oumm er-Rasâs (Inscrip. d'), I, 46, 62; II,
 185, 199; III, 235, 297 n. 4, 339.
 Ouorod, p., III, 195.
 Ouorodes, n. p., III, 195.
- Ouranos (dieu), III, 336.
 'Ourdh, n. l., III, 285 n. 3, 358.
 el-Ourdoun (djound), III, 263; fleuve, I,
 344.
 el-Oureinibé, n. l., III, 257.
 Ousâma (émir), II, 139 n. 4; III, 296
 n. 4, 297 n. 4, 303.
 Ousdoun (Djebel), I, 162.
 'Ouzeir, n. p., I, 302.
 Ouza (déesse), II, 75.
 Ouzziou, n. p., I, 35.
 'Oyoûn el-Asâwed, I, 1, 365.
 'Oyoûn el-Haud, I, 1, 330.
 'Oyoun el-Hesry, I, 738; v. *el-Hesry*.
 'Oyoûn Qassaba, I, I, 378, 382, 387-389,
 391.
 Ozias (roi), II, 265 n. 1.

P

- Palaemon (myth.), II, 68 n. 2.
 Palestine (Carte antique de), I, 161
 sqq.; v. *Madeba*.
 Palmarum (villa), II, 169.
 Palmer, n. l., I, 162; II, 169.
 Palmyre (Inscr. de, I, 115 sqq.; II, 1,
 13, 82, 83 sqq. (cf. 404), 122 sqq.,
 215; III, 5 n. 1, 29, 47, 82, 108. (sénat);
 194; (rois : 195 sqq.), 243, 283, 358.
 Palmyre, colonie romaine, I, 67, 115,
 164; II, 124 n. 1.
 Palmyre (momie de), I, 115.
 Panamou, n. p., II, 102, 107.
 Panéas, I, I, 241.
 Paralytique (Égl. du), III, 228, 229.
 Parchaudat, p., III, 193.
 Parembolés, n. l., II, 195.
 Parthes, II, 206.
 Paryahou (?), n. p. héb., II, 252.
 Pasnaam, n. p., III, 10, n. 2.
 Passarion (Saint), à Jérus., II, 159.
 Paul (Saint) : sa fuite de Damas, II, 202,
 203; reliques : 237.
 Paul (Couv. de), III, 230, 231.
 Paule (Sainte), II, 136, 158 n. 3.
 Peculiaris, n. p., I, 111.
 Pedabêl, n. p., I, 35; II, 233.
 Pedasour, n. p., II, 253.
 Pedayahou, n. p. héb., II, 253.
- Pegase, I, 173, 174.
 Pekah, n. p. héb., II, 118.
 Pekahiah, n. p. héb., II, 118.
 Pekhai, n. p. héb., II, 117, 253.
 Pélérin, abbé de Sainte-Marie, II, 96.
 Pelha (?), p., I, 131.
 Pella, n. l., II, 196.
 Pélopes, II, 76.
 Pentapole, I, 160 sqq.
 Pérée, n. l., II, 196.
 Periadre? (Portrait de), II, 8.
 Persee, I, 172 sqq.
 Perséphone, III, 7 n. 1, 186 sqq.
 Perses (à Jérusal.), III, 55 sqq.
 Petammou, n. p., II, 371.
 Petra (Ville et inscript. de), II, 93 sqq.,
 178, 190, 195 n. 4, 204, 206, 221 sqq.,
 363, 370 sqq., 405; III, 91, 129-131,
 298.
 Petra Deserti, III, 129.
 Petra Molarum (cas.), I, 334.
 Pharan (mont), I, 338.
 Pharaon (casal), I, 334, 401.
 Phurdesi (casale), I, 334.
 Phatmon, n. p., II, 371.
 Phéniciennes (Inscript.), II, 294; v. *Inscriptions*.
 Phéniciens, III, 5, 10-15, 24 n. 4; (en
 Grèce), 142; à Chypre, I, 183 n. 2.

- Philadelphie (Ptolémée VIII), II, 40.
 Philadelphie, n. l., II, 23, 217, 219, 240;
 III, 296.
 Philhellène (surnom), II, 233-234.
 Philippe (Reliques de l'ap. saint), II, 238.
 Philippe-Auguste, I, 366.
 Philippe l'Ancien, II, 402; III, 349.
 Philippe de Flandre, I, 333.
 Philippe le Jeune, II, 402.
 Philippopolis, III, 349.
 Philippus, I, 114.
 Philocalus, n. p., II, 302.
 Philoclès (roi), I, 86, 285, 286.
 Philometor (Ptolémée VIII), II, 10.
 Phitmon, n. p., II, 371.
 Phraate II, II, 33.
 Phrixus, n. p., II, 76.
 Phrygie, I, 290; III, 113.
 Physkôn (surnom), II, 10.
 Pierre (Reliques de saint), II, 237.
 Pierre, patr. de Jérus., II, 131.
 Pierre le Foulon, III, 224.
 Pierre (du Désert), n. l., III, 129.
 Pikol, n. p., I, 33.
 Pilate, III, 163.
 Pilate (Egl. de), III, 228, 229.
 Pilate (Maison de), II, 134.
 Pirée (Inscr. phen. du), I, 396; II, 129,
 390 n. 2, 395, 396; III, 29, n. 3, 36 n. 2,
 312, 326, 338, 340.
 Pisgah (mont), II, 196.
 Plains (Casal des), I, 379, n. 1.
 Plancy (Milo de), III, 130.
 Pompée, I, 18; II, 233.
 Pomponius Bassus, III, 140.
 Pont, n. l., III, 260, 261.
 Porta speciosa à Jérus., II, 157.
 Porte dorée à Jérus., II, 157.
 Poseidon, I, 173.
 Pouzzoles, I, 16.
 Prat, n. l., III, 260, 263.
 Prétoire de Pilate, II, 154; III, 229.
 Priscus (C. Julius), III, 349.
 Probatique (piscine), II, 148, 152, 156,
 III, 228.
 Proculus, n. p., II, 218.
 Prophètes (Tomb. des), III, 243.
 Province d'Arabie, II, 240 sqq.
 Ptolémaïs, I, 81, 85 n. 2, 314; v. *Acre*.
 Ptolémée, n. p., II, 66, 205.
 Ptolémée Lathyros, II, 10-11.
 Ptolémée II Philadelphie, I, 86 n. 2,
 93, 285, 286; II, 296, 391.
 Ptolémée III Evergète, I, 74 n. 4, 81,
 84; II, 395.
 Ptolémée VI Philométor I^{er}, II, 231.
 Ptolémée VIII Physkôn, II, 10, 11.
 Ptolémée XII Aulète, II, 10.
 Purpurarius, n. p., I, 112-113.
 Pyla, n. l., I, 178.
 Pylae Syriae, II, 254.

Q

- Qabail (?), n. l., à Jérusalem, II, 148, 156.
 Qabr Hiram, II, 53.
 Qagiou, n. p. nab. II, 373, 374.
 Qadech (Dan), n. l., III, 86, 87.
 Qadech (déesse), v. *Kadech*.
 Qadès (Birket), III, 257.
 el-Qadisiyé, I, 206.
 el-Qafzé (Djebel), I, 340, 341.
 Qaimoun, n. l., I, 363 n. 1.
 Qait-Bey (sultan), I, 398; (son voyage
 en Syrie), III, 248 sqq., 259, 262.
 Qal'a (la — à Jérus.), II, 160.
 Qalabât (Les sept), n. l., III, 241.
 Qalandia, n. l., II, 92.
 Qalansaoué, n. l., I, 334, 336; II, 56.
 Qalaoûn (sultan), I, 375 n. 1; v. *Qalaoûn*.
 Qal'at el-Hosn, I, 323.
 Qal'at el-Q'rein, n. l., II, 57.
 Qalônié, I, I, 169, 170, 375 n. 4.
 Qalqilia, Qalqilié, n. l., I, 325, 326, 336,
 352, 353 n. 1.
 Qanayou, n. p., III, 189.
 Qanbés, n. l., II, 181.
 Qâqoûn, I, 273, 274, 334; II, 96; III,
 258.
 Qaratiyé, n. l., I, 384.
 Qariatein, Qarietein (= Nazala), n. l., II,
 177, 358.
 Qariet Seisamakh, I, 394.
 Qarzoun, n. l., II, 59.

- el-Qasab (Kh.), I, 370 n. 1.
 el-Qasabiyé, I, 370 n. 1.
 Qasr el-Bachariyé, I, 162.
 Qasr el-Balqâ, n. 1., II, 193 n. 2.
 Qasr B'cheir, n. 1., II, 193.
 Qasr Khaled, I, 343.
 Qasr el-Kheir, III, 338.
 Qasr el-Melh, III, 338.
 Qasr Qahil, III, 233.
 Qassâba (Khirbet, Ouadi), I, 378.
 el-Qastal, I., III, 253.
 Qatana, n. 1., II, 62.
 Qâte' el-Modjeb, n. 1., II, 181.
 Qatîa, I., III, 258.
 Qelâoûn (sultan), I, 219 sqq.; II, 57: v.
Qalaouân.
 Qenawât, I., I, 8.
 Qera'oun, n. 1., III, 252.
 Qeratiyé, I., I, 386, 387.
 Qiâmé (= Anastasis), église de Jérus.,
 II, 158, 339.
 Qitmir, n. p., III, 295.
 Qlôpa, n. p., II, 385.
 Qobour Bené Isram, II, 135.
 el-Qomâmé (= *Qîâmé*), II, 359.
 el-Qonaitre, n. 1., III, 257, 258.
 el-Qosair el-Mo'iné, n. 1., I, 401.
 el-Qosair, n. 1. de Mo'in ed-Dîn, I, 345.
 Qotouz, sultan, I, 243, 260, 263.
 Qoubbet Rahil, II, 135.
 Qoubbet es-Sakhra, II, 55, 322, 337.
 Qoubeibet edh-Dhahour, I, 329, 331.
 Qoudeus (= Jérus.), III, 87.
 Qoueious (Kh.), I, 394.
 Qoueïq (H.), III, 255.
 Qouffin, I., II, 57.
 Qourachiyé, I., III, 254.
 Qousair el-Akrâd, III, 254.
 Qouseib (Ou.), I, 278.
 el-Qouseïr, I., III, 257.
 el-Qouteïfe, I., III, 256.
 Qréyé, n. 1., I, 4, 5, 14.
 Q'souïr B'cheir, n. 1., III, 359.
 Quartus, n. p., I, 342.
 Quiberon, I., I, 366.
 el-Qurchiyé (khan), III, 254.

R

- Rabba, n. 1., II, 182, 193, 193: III, 297
 n. 4, 299, 303, 359.
 Kh. Rabba, II, 218; er-Rabba, III, 297
 n. 4.
 Rabbat, n. 1., I, 161.
 Rabbat Ammon (Philadelphie), II, 193,
 203, 217: III, 296.
 Rabbat Moab, II, 82, 193, 218.
 Rabbouti, n. p., III, 173.
 Rabel Ier, II, 221 sqq., 232 sqq.; généa-
 logie, 234, 369, 374.
 Rabel II, I, 43, 66 sqq., 73: II, 228, 229,
 379 n. 1, 380, 403.
 Rabel, fils d'Aretas IV, II, 376, 377.
 Rabel, p., I, 63; II, 223.
 Rabel (prononciation du nom), II, 221
 n. 2.
 Rabdos, Rabilus, II, 221, 218 n. 4, 231.
 Racha, n. p., I, 160.
 Rachel (Tombeau de), II, 134 sqq.; III,
 4, n. 2, 88.
 er-Rachi, café, II, 328, 329.
 Ragaba, n. 1., I, 350.
 er-Rahoûb, I., III, 93.
 Raimond, g. maître de l'Hôpital, I, 102.
 Rainaldus de Mont-Gisart, I, 365 n. 2.
 Raïpta, n. 1., II, 220.
 Raissemon, n. 1., II, 57.
 Rakhlé, n. 1., II, 77 n. 1, 99, 101.
 Rakim, n. 1., II, 299.
 er-Râm, n. 1., I, 284; I, 192.
 Rama, n. 1., I, 284, 332, III, 295.
 Rame, I., I, 278, 351.
 er-Râmé, I., I, 329, 332.
 Rami, n. p., II, 173.
 Ramin, I., I, 332.
 Ramitta, n. 1., II, 92.
 Ramlé, I, 163, 266, 268, 271, 273, 275, 278,
 303, 351 sqq., 356 sqq., 364 sqq., 379
 n. 1, 385, 388, 402; II, 48, 167, 168;
 III, 234 n. 2, 258, 276, 277.
 Ramlé (d'Égypte), II, 327.
 Ramula, n. 1., I, 364.
 Raoua, n. p., I, 160.
 Raoucha, n. p., I, 160.
 Raphanea, n. 1., I, 2 n. 2.

- Raqim, n. l., III, 293, 296 sqq., 300.
 Râs el-'Ain, l., II, 58.
 Râs el-Hesÿ, II, 387; v. *el-Hesÿ*.
 Râs el-Mâ, III, 297 n. 2.
 Râs Siâgha (mont), II, 196.
 Raybaud (Jean), III, 253.
 Raymond Visconte, II, 57.
 Rechkanânin, l., II, 59.
 Rechmoun, n. l., II, 57.
 Regeb, n. l., I, 350.
 Regina, n. p., I, 60.
 Rehoubel (dieu), II, 102, 107.
 Remagen, n. l., I, 208.
 Renaud de Châtillon, I, 353, 355: III, 122 sqq., 337.
 Rentis, n. l., I, 352: II, 168.
 Reonde Cisterne, I, 384, 387.
 Rephah, I, 373 n. 3.
 Reseph (dieu), I, 176 sqq., 268 n. 1: v. *Arsoûf*.
 Reseph Alahyotas, I, 178.
 Reseph Eleyit, I, 178.
 Reseph-Hec, I, 176, 179 sqq.
 Reseph-Muk'l, I, 176, 187.
 Résurrection (Egl. de la), à Jérusalem, II, 148, 153, 404: v. *Anastasis* et *Basilique du Saint-Sépulcre*.
 Revel (Hugues), gr. maître de l'Hôpital, II, 96.
 Reyra, n. p., I, 160.
 Rhéa (déesse), III, 7.
 Rhiconoroura, III, 242.
 Rhodes, l., II, 68 n. 1: III, 71, 72.
 Richard Cœur-de-Lion, I, 216 n. 1, 330, 359, 363 n. 1, 371, 379, 383.
 Richard de Cornouailles, I, 216 n. 4.
 Ridjâl edh-Dhahra, n. l., I, 329.
 Robert (abbé de Sainte-Marie), II, 96.
 Robertus, de Mont-Gisart, I, 365 n. 2.
 Rogel (Chêne de), II, 289.
 Rogerii Longobardi (castellare), I, 336.
 Rosâfa, l., III, 285, 288, 289.
 Rosafât Hichâm, n. l., III, 286.
 Rouah-Qodech (myth.), III, 87.
 Roubin (nahr), I, 364, 402: II, 42 n. 2.
 Roubin (Kh.), II, 92.
 Roudjm el-'Al, III, 359.
 Roueis, n. l., I, 310.
 Rouge (Mer), I, 363.
 Rouhou, n. p. nab., II, 373 sqq.
 Roma, n. l., I, 324.
 Romanus (abbé), III, 231, 233, 235, 236.
 Romanus (Couv. de), III, 236.
 Rome, I, 341 n. 3: III, 4, 242, 347.
 Romulus, I, 314.
 er-Roum (Qal'at), III, 255.
 Rouma, n. l., II, 67.
 Roumah, n. l., I, 323.
 Roumé (khân), n. l., I, 323.
 R'soph, R'soup, R'spou (dieu), I, 177. v. *Reseph*.
 Rubat, Rubatis, n. p., II, 126.
 Rubea Cisterna, I, 384 n. 1.
 Ruben (Tomb. de), I, 324, 325.
 Rufus (Jean), III, 223 sqq., 318.
 Rujib (Ouadi), I, 350.
 er-Ruma, n. l., I, 324.

S

- Saafin, n. l., II, 59.
 Saarethe, III, 227.
 Sabas (Couvent de), II, 141.
 Sabbaghin, n. l., I, 363 n. 1.
 Sabbarin, l., I, 363 n. 1.
 Sabéens, II, 74; III, 86.
 Saboun (Ouadi), III, 337.
 Sa'd el-Ansâri, p. III, 255.
 Sadau, n. pr., II, 257 n. 1.
 Sadau, Saddane, p., I, 103, 107.
 es-Sadjour, l., III, 255.
 Sa'edi, p., III, 163.
 Saephare, n. p., I, 23 n. 2, 103 n. 1.
 Safa (dieu du), II, 80.
 Safari (Nahr), n. l., II, 195 n. 1.
 Safed (Puits de), I, 267, 273: II, 282 n. 2; III, 249, 250, 258, 261.
 es-Safi (Tell-), III, 273.
 es-Sâfié (Tell-), I, 358, 362 sqq., 373, 375, 386, 389, 394, 402: II, 170.
 es-Safita, l., II, 170 n. 1, 179 sqq.
 Safara, n. l., II, 182.
 Safoura, femme de Moïse, I, 307, 400.
 Safrâ, n. l., II, 181.
 Safrâ (autre lieu), II, 182.
 Sagette (= Sidon), III, 131.

- Sagnomie, Sahonye, n. l., II, 58.
 Sahar (dieu), III, 106.
 Sahel (Le). n. l., I, 354.
 Sahide, p., III, 292.
 Sahiel (lire *Phasaël*), III, 49.
 Sahin. n. l., I, 356.
 Sahnoumiyé, n. l., II, 38.
 Sahonye casal, v. *Sagnomie*.
 Saïd, n. l., I, 339.
 Saïda, n. l., I, 78; III, 131, 173; v. *Sidon*.
 Saïette, n. l., III, 131; v. *Sidon*.
 Saïr (Mont de), I, 338.
 Saïr, n. l., I, 341, 342.
 Saïr Fouqa, n. l., II, 37.
 Sakhra (Roche de la), II, 320 n. 2, 334, 490; III, 86, 87, 89; v. *Qoubbet*.
 Sakkariyé, l., I, 394.
 Saladin, I, 216, 242, 245, 257, 277, 305, 310 n. 4, 330, 352, 354 sqq., 359 sqq., 364 sqq., 370 n. 1, 371 sqq., 379, 384, 399; II, 239, 314, 319, 333, 335, 336; III, 58, 117, 303, 359.
 Salamiyé, l., II, 26.
 Salammestha, n. p., I, 5.
 Salcanis, p., III, 358.
 Saleis, p., III, 358.
 Salda, n. l., II, 267.
 es-Sâleh (sultan), III, 282.
 es-Sâlehiyé, n. l., III, 258.
 Salkhad (Salkhat). l., I, 15; (inscr. de), II, 373, 374; III, 91.
 Salman (dieu), III, 1, 2.
 Salmas, n. p., III, 173.
 Salomon, II, 261.
 es-Salt, n. l., I, 96, 204, 275; III, 258.
 Saltus Domini, n. l., I, 341.
 Samaria, n. l., II, 169.
 Samaritains, II, 219.
 Samosate, l., III, 213.
 Samuel (casal de Saint), I, 331.
 Sanamein, n. l., III, 81.
 Sanatruces Ier, II, 35.
 Sanchoniathon, p., I, 173, 189, 190, 317.
 es-Sandjak (Tell-), III, 261.
 Sangeor, l., I, 273.
 es-Sant (Ouadi), III, 277.
 Saphaubaal (= Sophonibe), n. p., III, 114.
 Saphara, n. p., II, 65.
 Saphathenos (Zeus), II, 80; III, 273; v. *Safa*.
 Saphi (Telle), I, 358.
 Saphon (Baal-), III, 24.
 Sapor II, II, 244; III, 136.
 Sarafa, n. l., II, 182.
 Saraidin (Inscr. aram. de), II, 133.
 es-Sarâr (Ouadi), I, 271.
 Saraqa, l., I, 324, 325.
 Sardinia (Sainte-Marie de), I, 258.
 Sarephtha (Inscript. de), II, 163; II, 429.
 Sarf el-Mâl, n. l., II, 183 n. 1.
 Sarfand, n. l., II, 183.
 Sarfend, n. l., II, 250.
 Sarfut el-Mâl, n. l., II, 182.
 Sarifa, n. l., II, 183.
 Sa'sa, n. l., III, 257, 258.
 Sasam (dieu), I, 183.
 Sat (?), Sâti (déesse égypt.), III, 335.
 Satrape (dieu), II, 249, 299.
 Saturne Balcaranensis, III, 340.
 Saul, n. p., I, 99.
 Saut (Mont du), à Nazareth, I, 340, 343.
 Sawâf, n. l., II, 59.
 Scaurus, n. p., II, 217, 233.
 Schesmou, n. p., I, 183 n. 2.
 Scholarius (Couvent du), II, 143.
 Scribanus, n. p., I, 401.
 S'doud, n. l., III, 250.
 es-Seba' (ouadi), I, 170 n. 1; III, 239.
 Sébaste, n. l., I, 327, 329 (Epitaphes judéo-grec. à), II, 174; III, 260; — (Quarante martyrs de), III, 294; —. église : III, 233.
 Sebele (= Sebebe), I, 236 n. 1.
 Sebil (khan), III, 206.
 Seboim, n. l., I, 164.
 Sednaya, n. l., I, 258.
 Sefârin, n. l., I, 334.
 Ségeste, n. l., I, 236.
 Ségol, n. p., III, 176.
 Ségor, n. l., I, 160 sqq. : II, 169, 173, 194, 404.
 Segueira (?), n. l., II, 65.
 Sehan, n. l., II, 172.
 Sâ'ia, n. l., I, 12.
 Seif ed-Din, II, 365.
 Seilau, n. l., I, 329.
 Seiloun, n. l., I, 332, 333.

- Seingibis, n. l., I, 334 sqq., 401.
 Se'ir (Mont), I, 341, 342.
 Siesamakb, n. l., I, 394.
 el-Seklab (ouadi), I, 346 n. 1.
 Séla, n. l., II, 405.
 Selâmech, n. p., I, 263.
 Seldiu, n. p., III, 343.
 Seletes (casal), I, 331.
 Séleucie de Piérie, III, 84 n. 5.
 Seleucus I^{er}, II, 393 n. 4; III, 214.
 Seleucus Nicator, I, 70.
 Selikâni, n. p., III, 341.
 Sellâm, n. p., I, 215.
 Selman el-Faresy, III, 249.
 Selwâa, I, 294; v. *Siloam*, *Siloé*.
 Semiramis, III, 61 n. 1.
 Seni, n. p. (?), III, 2 u.
 Sennachérib, II, 266.
 Sentia magna, n. p., I, 23 n. 2.
 Sentia Muse, I, 113.
 Sephanie (= Saphorah), p., I, 307.
 Séphora, p., I, 307.
 Sapphoris, n. l., I, 323.
 Sept-Dormants, III, 293, 358.
 Septime Sévère (Consulats de), 242 n. 1; III, 223.
 Septimius, n. p., III, 53, 195, 196, 199.
 Sépulture (Inscr. gr. du Saint-), II, 18; église du S.-S., I, 283; II, 145, 159, 234, 250, 302, 328 n. 2, 339, 346, 358, 360 sqq., 406; III, 58, 88, 128, 240; chanoines, II, 91 sqq.; III, 127 sqq.
 Seqilat (reine nab.), I, 43.
 Seradin (Inscr. aram. de), III, 67.
 Serapion (Égl. de Saint-), à Jérusalem, II, 148, 159.
 es-Serar (ouadi), III, 125.
 Seres, n. p., III, 193.
 Sergiopolis, III, 286.
 Sergius, prêtre de Madeba, II, 174.
 Sergius, év. de Madeba, II, 174.
 Sermau, Sermin, n. l., III, 256.
 Serpents (Mosquée des), à Jérusalem, II, 339, 342.
 Serquey (Michel-), n. l., II, 59.
 Sesmou, n. p., I, 183 n. 2.
 Seth (Tomb. de), I, 321; (sanct.), III, 256.
 Sévère Alexandre, II, 17, 406.
 Sévère d'Antioche, III, 224.
 Severus, n. p., III, 332 n. 1.
 Seyhoua (Silo), n. l., I, 352.
 Seyidet el-Mantara, I, 79.
 Kh. Shahûr el-Kana, II, 39.
 Shaqhad (Tell), III, 263.
 Shêkh Ma'a'l, I, 346.
 esh-Shûni, I, 347.
 Si'a, n. l., I, 12.
 Sibistin, I, 327.
 Sicile, I, 188, 236; III, 188.
 Siddein, n. l., II, 57.
 Siddîna, n. p., I, 107.
 Siddiqin, n. l., II, 56, 58.
 Sidi-Brahim, III, 106.
 Sidia, n. l., I, 370 n. 1.
 Sidna 'Ali, I, 268 n. 1.
 Sidon, III, 1, 5, 36 n. 2, 131, 132, 146, 224, 330.
 Sidon (Rois de), I, 86, 190, 285; (sarco-phage de), I, 399; (inscript. phén. de), I, 77 sqq.
 Sidonius, III, 2; au Piree, 145 sqq.
 Si'ir, n. l., I, 342.
 Silé, n. l., I, 329, 331.
 Silé edh-Dahr, I, 327-331, 332.
 Silène (dieu), I, 291; III, 91.
 Siloam (Monolithe de), I, 299, 316, 399; v. *Siloé*, *Selwân*.
 Siloé, n. l., III, 227; aqueduc, II, 252 sqq.; inscript., I, 293 sqq.; II, 266; source, III, 229; église, III, 223.
 Siméon, moine, II, 134.
 Siméon, f. de Juda (Tomb. de), I, 321, 326.
 Siméon, gd prêtre, II, 203.
 Siméon (Saint), III, 90.
 Siméon (Reliques de saint), II, 238.
 Sin (dieu), III, 107.
 Sinai, I, 338; II, 363; III, 271, 272, 299; manuscrits du couvent du, II, 171.
 Sinatiques (inscriptions), II, 213.
 Sindjil, n. l., I, 332, 333; II, 167.
 Siou, n. l. (Jérus.), II, 87, 140, 254; (porte de), III, 36; chapitre du Mont-Sion, III, 127, 129.
 Kh. Sir, n. l., II, 57.
 Sirènes (Les), I, 289.
 Sitt Iskené, I, 321.
 Sitt Sekiné, I, 322.
 al-Sjusur (Tell-), I, 359 n. 4.
 Smyrne, II, 174.
 Smirna (?) (Jérus.), II, 148, 151.

- Souda, n. l., I, 12; II, 70; III, 91.
 Sobal (Syrie), I, 370 n. 1.
 Socho, n. l., III, 277, 278.
 Socrate, III, 349.
 Sodome, I, 160 sqq.
 Soghar, n. l., I, 161, 162.
 Sohafin, n. l., II, 59.
 Sokari, n. l., III, 336.
 Sophie (Egl. Sainte-) à Jérus., II, 148.
 154, III, 229; à Constantinople, II, 231.
 Sophonibe, n. p., III, 114-116.
 Sophronius, patr. de Jérus., II, 138.
 320 sqq.
 Soquerius Scribanus, n. p., I, 401.
 Sôter (Ptolémée VIII), II, 10.
 Souaret el-Kebiré, n. p., I, 49.
 Souaret es-Seghiré, n. l., I, 19.
 Soubeibé, n. l., I, 243, 246, 253 sqq.,
 272, 273, 396.
 Kh. Soubié, n. l., II, 404.
 Soudouâd, n. l., III, 239, 238.
 Soueida, n. p., I, 12; III, 76.
 Soueidé, n. p., III, 91.
 Kh. Soufié, III, 237.
 Souk ouâdi Barada, II, 35 sqq.
 Soukemé, n. p., I, 322.
 Soukkariyé, n. l., I, 163, 324.
 Soukrein, n. p., I, 402.
 Soukreir, n. l., I, 337, 401, 402.
 Soukreir (nahr), I, 363, 364, 402.
 Soukriyé, n. l., I, 394.
 Souleiman (calife), III, 276, 290.
 es-Soultân (Birket), III, 144.
 es-Soultâni (pont), III, 235.
 Souq el-Khan, n. l., III, 234.
 Souqereir, n. l., I, 402.
 Soussié (Hippus), n. l., I, 323; II, 170.
 Soussitha, n. l., II, 170 sqq.
 South Shields, n. l., I, 53, 60-61; III, 171.
 Sparte, I, 180.
 Statilius, n. p., I, 112.
 Statilius Ammianus, I, 244.
 Stratôn, I, 186; III, 147.
 Sturnellorum, v. *Cinetum*.
 Subahiet, n. l., II, 92.
 Subbeila, n. l., I, 243 n. 3.
 Subbette, I, 246.
 Subebea, I, 238.
 Sufetula, n. l., III, 39 n. 2.
 Suricius, n. p., II, 126.
 Suse, III, 60.
 Sylla, III, 113.
 Syllaëos, n. p. nab., II, 220.
 Syllaëos, ministre, II, 378 n. 1, 381.
 Sylvain (Eglise Saint-), III, 238, 239.
 Syphax, n. p., III, 115.
 Syracuse, III, 188.
 Syrie, III, 4 n. 1, 15, 82, 89, 90; — province rom. de), III, 91.
 Szorcoorum, n. l., II, 58.

T

- Taanat, n. l., II, 166.
 Tabakah, v. *Tab'kat*.
 Tabân, n. l., II, 57.
 Tabariyé, I, 303; v. *Tibériade*.
 Tabayrya, III, 232, 263; v. *Tibériade*.
 Tab'kat, n. l., II, 219.
 Tabut, n. p., I, 285, 286.
 Tahounet el-assawer, n. l., I, 363.
 Taibol, n. p. palm., II, 82.
 et-Taim (ouadi), III, 231.
 et-Tayar (surnom), III, 289.
 at-Takakah, n. l., II, 219.
 Tal'at el-Hensa, n. l., II, 194, 196.
 Talebiyé, n. l., II, 58.
 Talha, n. l., II, 169.
 Talos, n. p., I, 173.
 Tamassos, n. l., I, 172, 178, 184, 186, 198;
 (inser. de), II, 393.
 Tamouz (dieu), III, 86.
 Tamra, n. l., I, 309.
 Tanit (déesse), I, 189; III, 7, 17, 114,
 115, 186.
 Tanit Artémis, III, 145.
 Tanit Pené-Baal, I, 231; III, 7.
 Tantourâ, n. l., I, 309; III, 244.
 Taous (myth.), III, 86.
 Tare (casal), I, 331.
 Tarichée, n. l., II, 300.
 Tarsous, n. l., III, 274.
 Tartares, I, 260.
 Tartej, n. l., III, 253.
 Tât (dieu), III, 324, 325.

- Tatura = Tamra (casal), I, 308.
 et-Taybé (ouadi), I, 346 n. 1.
 Tayibé, n. l., I, 206 n. 2; II, 22, 36.
 III, 283, 290, 292, 358.
 Tayibét el-Isn (plante et ville), II, 21.
 cf. 402, 56.
 Tégéates (peuple), I, 182.
 Tégée, n. l., I, 180.
 et-Teim (ouadi), III, 231.
 Teima, n. p. palm., II, 176; III, 68.
 Teir Chiha, n. l., II, 57.
 Teir Sambât, n. l., II, 58.
 Teir Sinbè, n. l., II, 56.
 Teira, n. l., I, 336.
 Telchines (myth.), II, 68 n. 1.
 Tell... (les noms commençant par *Tell*
 sont rangés au second vocable).
 Telle Saphi (cas.). I, 358; v. *es-Safîe*.
 Temed (ouadi), II, 193 n. 2.
 Temoudites, I, 348.
 Temple, v. *Jérusalem*.
 Templum Domini, I, 204; III, 428.
 Tenedos, n. l., II, 76.
 Tennis (Egl. de), II, 328.
 Tercia, Tersyha, n. l., II, 37.
 Térébinthe (Vallée du), III, 277.
 Terentianus, lég. d'Arabie, II, 243.
 Terpsichore, I, 288, 289.
 Thabaryeh, n. l., I, 320, 323; v. *Tibériade*.
 Thabor, n. l., I, 347 n. 6; III, 260, 261.
 Thalabie, Thalobie, n. l., II, 38.
 Thalie, I, 289.
 Thamatha, n. l., II, 193 n. 2.
 Thamos, n. p., II, 299.
 Thamugas, n. l., I, 209; III, 38 n. 4.
 Thasos, n. l., III, 71.
 Thèbes, III, 142.
 Thécoa, n. l., III, 233.
 Thécué, n. l., III, 234.
 Themarsa, n. p., III, 465.
 Théo (El. Aur), II, 244.
 Théodora, II, 50.
 Théodore, n. p., II, 48; III, 280.
 Théodore d'Ascalon, III, 223.
 Theodoros, architecte, II, 431.
 Théodosios (Couvent de Mar), II, 142.
 Theraspis, n. l., II, 466.
 Théron, n. p. (son équivalent phénic.),
 I, 487 sqq.
 Thessalonique, III, 89.
 Thimgad, I, 209.
 Thomas (dent de saint), apôtre, II, 238.
 Thomas, patr. de Jérus., II, 334.
 Thomas, chrétien de Jérus., II, 147.
 Thoron, n. l., I, 236 n. 4; v. *Toron*.
 Thoron des Chevaliers, I, 373, 374, 377,
 379 n. 1.
 Thôt (dieu), I, 458.
 Thourayya, n. l., III, 359.
 Thrace, III, 212.
 Tibériade, I, 303, 306, 307, 322-324,
 333 (345, 346, lac), 349, 400, 401; III,
 92, 249 sqq., 260-264.
 Tiglatpileser (roi), II, 102, 107.
 Tigre (fl.), III, 13.
 Timolaüs, III, 196, 197.
 Timothée de Péluse, moine, III, 239.
 et-Tin (ouadi), I, 335.
 et-Tiné, I, 369 n. 1.
 Tir (= Tyr), II, 250.
 et-Tiré, n. l., I, 309, 316.
 Tittius (M.), I, 104.
 Titus (emp.), I, 107, 112; II, 26, 220, 290
 n. 2, 300.
 Titus Vihullius, II, 43.
 Tobie (Hyrcau), II, 205.
 Tolède, III, 296.
 Tôra, n. l., II, 59.
 Toron (Seigneurie du), I, 243 n. 3.
 Toron de dame Joiette (casal), I, 308, 310.
 Torquetus, n. p., III, 237.
 Torsia, n. l., II, 37.
 Toudja (Djebel), II, 267.
 Toul Keram, n. l., II, 22.
 Touleil, n. l., I, 463.
 Toulonnides, II, 326.
 Tôuman (khan), III, 255.
 Tour de David (Jésus), II, 460; v. *David*,
Daoud.
 Tour-Rouge (La), n. l., II, 57.
 Tourre-Rouge, n. l., II, 95.
 et-Tourmous (Tell-), I, 369.
 Toutha (Magdal-), III, 233.
 Trachonite, I, n. l., 2, II, 66; III, 141,
 142.
 Trajan (emp.), I, 48; II, 65, 228, 240, 241;
 III, 110-113.
 Trajanopolis, III, 443.
 Trapessac, n. l., III, 254.
 Trébizonde, II, 89.

Treis Ombres (Couv. de), I, 352.
 Trepte, n. p., I, 106.
 Tricomias, n. l., III, 91.
 Tripoli, n. l., I, 358; III, 94 n. 2, 253.
 Tripolitaine, II, 23. III, 95, 105.
 Trium Umbrarum (Sainte-Marie), I, 352.
 Tuce, n. p., I, 106.
 Tumele, n. p., I, 160.
 Tunis, III, 94, 96.
 Tunisie, II, 23; III, 94 n. 2.
 Turbata Cisterna, I, 384 n. 1.
 Turriclée, n. l., II, 98.
 Turris rubea, n. l., II, 96.

Tuscus, lég. d'Arabie, II, 243.
 Tychæa, III, 81.
 Tyche, n. p. I, 106: divinité; III, 91, 244, 245.
 Tyché de la source, II, 2.
 Tyr, I, 81, , 90, 247. 256, 285, 286; II, 56, 250; inscript. phén., I, 87; II, 294; basilique; II, 351; ère de Tyr; II, 395 n. 1.
 Tyriens, III, 146.
 Tyropæon (Vallée du), I, 254. 264: III, 57.

U

Ulpia Gordiana, n. p., II, 25.
 Uniet, Urniet, n. l., II, 93.
 Uranie (muse), I, 291.

Urbicia, n. p. III, 237.
 Urcanus, p., III, 295, n. 3.
 Uzita, n. l., III, 38 n. 2

V

Vabalati (génit.), III, 197; v. *Ouahballat*.
 Val des Écoliers, n. l., I, 366.
 Valérien, emp., II, 244, 246; III, 136.
 Valtha, n. l., II, 195 n. 2
 Vandales, III, 51 n. 2.
 Vaux Moyse, n. l., II, 405.
 Venise, I, 331. n. 3.
 Vénus, III, 87.
 Vénus (Temple de), à Jérus., I, 293.
 Vénus (Bains de), à Acre, I, 313 n. 4.
 Vénus arabe (= 'Ouzza), II, 75.
 Vernié de Cple, n. p., III, 158.
 Véronique (Maison de sainte), II, 155.
 Vertu (Bains de), n. l. III, 260, 263, 264.
 Vespasien I, 316; II, 301.
 Vetus, n. p., I, 106.
 Vibius (Celer), proc. d'Arabie, II, 242.

Vibullius (Titus), II, 43.
 Victoire, I, 175: (Temple de la), I, 396
 Victor. Victorina (?), Victorinus (?), I, 106, II, 25.
 Vierge (Eglise de la), II, 153; 153, v. *Nea*.
 Ville d'or (?) (n. l.), à Jérusalem, II, 118, 157.
 Viri Galilaei, II, 174 n. 2.
 Viricanus, n. p., III, 295.
 Visconte (Raymond), II, 57
 Vitellius, gén. romain, II, 201.
 Vitus, martyr (Reliques de saint), II, 238.
 Vologèse IV, II, 33.
 Vologèse VI, II, 35.
 Vologesias, n. l. III, 170.
 Vraie-Croix, v. *Croix*.

W

Wahballath, n. p., I, 118; v. *Ouahballat*.
 Waila, n. l. I, 163 164.

Waira, n. l., II, 178, 465.
 Willelmus de Mont-Gisart, I, 365 n. 2.

X

Xandeh, n. l., I, 346.

Xenophantos, III, 12, 357.

Y

- Ya'amrou, n. p., I, 62; II, 62, 109 sqq.
 Yaazanyah, n. p., II, 29.
 Yaazanyahou, n. p., II, 29.
 Yabné, n. p., II, 170.
 Yabneh, II, 219.
 Yaghmour, n. p., I, 259, 396.
 Yaghra, n. l., III, 257.
 Yahannbaal, n. p., II, 29.
 Yahaziel, n. p., II, 29.
 Yahmolyah, II, 32.
 Yahmolyahou, II, 28, 30, 31; III, 150 n. 4, 192.
 Yahzeyah, n. p., II, 29.
 Yakonchalom, n. p., II, 29; III, 2.
 Yalal, n. p., III, 32 n. 1.
 Yamneia, n. l., III, 274.
 Yammias, n. l., III, 242.
 Ya'mour, n. p., III, 347.
 Ya'mourou, n. p., II, 188.
 Yaqob, n. p., II, 29 n. 1; v. *Jacob*.
 Yaqoub (Tombeau des fils de), I, 320 (v. *Jacob*).
 Ya'qoub (Djîr benât), I, 401.
 Yarhaï, n. p., I, 122.
 Yaribel, n. p., I, 61.
 Yârîn, n. l., II, 59.
 Yarmouk, n. l., I, 347, 346 n. 4.
 Yarpouz, n. l., III, 60, 62, 67, 68.
 Yatançed, n. p., I, 188.
 Ya'tman, n. p., III, 32 n. 1.
 Yatreb, n. l., III, 90.
 Yazour, n. l., I, 401, 402.
 Ybelin de l'Ospital, n. l., I, 373.
 Yehak, n. p., II, 29 n. 1; v. *Isaac*.
 Yeberekyahou, n. p., II, 29; III, 152.
 Yebna, n. p., I, 357, 359; III, 250.
 Yechimel, n. p., III, 154.
 Yehauek, n. p., II, 29.
 Yehaumelek, n. p., I, 91 n. 1; II, 29; III, 149, 316.
 Yehezak, n. p., II, 29 n. 4.
 Yehezkeel, n. p., II, 29 n. 1.
 Yehiel, n. p., II, 29.
 Yehizkyahou, n. p., II, 29 n. 4.
 Yeho'azer, n. p., III, 190.
 Yehochou', n. p., II, 46.
 Yehoyakim, n. p., III, 154.
 Yehoyaquim, n. p., III, 22 n. 4.
 Yekolyah, n. p., II, 32.
 Yekolyahou, n. p., II, 32.
 Yekonyahou, n. p., II, 29 n. 2.
 Yemmâ, n. l., II, 98.
 Yerahmel, n. p., I, 36; II, 29.
 Yethro, n. p., II, 183 sqq.; III, 258; v. *Yitro, Ouitro*.
 Yezdegerd II, roi, II, 33, 34.
 Yezid II, calife, III, 290.
 Yezidis, III, 86.
 Yibneyah, n. p., II, 29.
 Yibniyah, n. p., II, 29.
 Yismakyakou, n. p., II, 29.
 Yitro, n. p., II, 145 n. 1; v. *Yethro*.
 Yizrahya, n. p., II, 29.
 Yoach, n. p., I, 36; II, 46.
 Yochiyah, n. p., II, 29.
 Yochiyahou, n. p., II, 29.
 Yoiaquim, n. p., I, 394.
 Yokebed, n. p., I, 321.
 Youbna, n. l., I, 339; III, 242.
 Younès (Khan), III, 258.
 Yousef, n. p., III, 47.
 Yousepheh, n. l., I, 333.

Z

- Zabbai, n. p., III, 53.
 Zabda, n. p., III, 52, 53.
 Zabdaz, n. p., III, 53.
 Zabdibel, n. p., I, 428.
 Zabdibol, n. p., I, 422; II, 177; III, 54.
 Zabdiboles, n. p., II, 423.
 Zabdriel, n. p., II, 231, 232.
 Zabulon (Tomb. de), I, 320.
 Zacharie, n. p., I, 343; III, 227.
 Zacharie (Tomb. de), III, 234.
 Zacharie, n. l., II, 58.
 Zaha, n. p., I, 460.
 Zaharie, n. l., II, 58.
 Kh Zaherive, n. l., II, 58.

- Zahlé, n. l., II, 131.
 Zaïbaq, n. p., I, 234.
 Zaïdîl, n. p., II, 9.
 Zakariya (Nébi), III, 234.
 Zikariya (Tell-), III, 234-236, 273.
 Zaghzaghîr, n. l., III, 255.
 ez-Za'qa, n. l., III, 258.
 ez-Zara, n. l., II, 169, 404.
 Zara'a (Tell-), I, 347.
 Zared (Il.), II, 169.
 Zat-Rass, n. l., II, 222.
 Zebala, n. p., I, 206.
 Zebeida, n. p., I, 135.
 Zebeidos, n. p., III, 458.
 Zebida, n. p., III, 49.
 Zeheriyé, n. l., II, 58.
 Zein el-'Abidin, n. p., III, 246, 350.
 Zeid ben Harêtha, n. p., III, 280.
 Zeinoun (Pont de), III, 251.
 Zemargad, n. p., I, 8 n. 2.
 Zendjirli, n. l., II, 26, 101.
 Zénobie (reine), I, 123; II, 424; III, 53, 137-139, 480, 495, 496, 499, 200.
 Zénobios, n. p., II, 4; III, 158.
 Zénon, n. p., I, 3, 187; II, 205.
 Zénon (soldat), III, 231, 233.
 Zera (Rabbi), I, 321.
 Zer'in, n. l., I, 274.
 Zerisia, II, 57.
 ez-Zerqâ, n. l., III, 297 n. 4.
 Zérqa (ouadi), I, 270.
 Zérqa (Qal'at), III, 297 n. 4.
 Zérqa Ma'in, n. l., II, 482 n. 2, 196, 202.
 Zerzer, n. l., II, 35.
 Zeus, III, 63.
 Zeus (Temple de), à Héliop., I, 95.
 Zeus Chrysaoreus, I, 174.
 — Gozmaïos, (?) I, 11.
 — Héliopolites, II, 397.
 — Phratrîos, I, 110.
 — Safathenos, II, 80; III, 273.
 Ziga, Zigè, n. l., II, 493 n. 2, 3.
 Zikri, n. p., I, 36.
 Zindjirli, n. l., II, 101.
 Ziph, n. l., III, 277.
 Zirisia, n. l., II, 57.
 Zita, n. l., III, 297.
 ez-Ziza, n. l., III, 297, 303, 359.
 Ziza (Qal'at), III, 297 n. 4.
 Zoar, n. l., I, 161.
 Zobedanes, I, 8 n. 2.
 Zoghar, n. p., I, 160.
 Zoghar, n. l., I, 161.
 Zoora, n. l., II, 169.
 Zora, n. l., I, 7.
 Zou' l-Kifl, n. p., I, 303.
 Zorava (Insc. de), II, 66.
 ez-Zouairé, n. l., I, 163 n. 6, 394.
 Zoueir, n. l., I, 394.
 Zozime, n. p., I, 106.

II

LISTE DES AUTORITÉS ET OUVRAGES CITÉS

A

‘Abd el-Ghâni, I, 328 sqq. : II, 314.
 Abou Chama, I, 361, 364 n. 2, 330, 386, II, 43 : III, 297, 303.
 Abou’l Faradj, I, 364 n. 1.
 Abou’l Fêda, I, 243, 245, 258, 259, 347, 354, 401 ; III, 252, 254, 296.
 Abou’l Mahasen, I, 244 n. 5 : v. *Beha ed-Din*.
 Abou Taleb ed-Dimachqy, II, 75.
 Agostini, I, 8.
 ‘Aini, I, 247, 274 n. 4, 275.
 ‘Aly el-Herewy, I, 216, 306, 312, 317, 320, 322, 323, 326, 328, 334, 338 ; II 340 n. 2
 Amari, I, 219, 394.
 Ambroise (*Estoire*), I, 370 ssq
 André, I, 299.
 Antigone, II, 68 n. 3.
 Antonin Martyr, II, 152, 154 n. 3, 171 : III, 212, 228, 229, 236, 237.
 Antonin, archim. russe, II, 15, 305, 346.
 Appien, II, 82 n. 1.
 Arculfe, II, 158, 220 sqq.
 Ardzrouni (Thomas), II, 139
 ‘Arib, II, 312 n. 4.
 Aristote, III, 29.
 Arvanitakis, II, 161 sqq. : III, 83.
 Ascarî (Joseph), II, 141.
 Ascoli, II, 378 n. 7
 Aurès, I, 399-400.

B

Babelon, III, 214, 217, 219, 269.
 Baluze, I, 267 n. 2
 Bandini, II, 90 n. 4.

Barbarus, III, 227.
 Barbier de Meynard, I, 206, 218.
 Barclay Head, II, 194.
 Barre, III, 42 n. 2.
 Barthélemy, II, 175 sqq. 238
 Bède, II, 158.
 Béha ed-Dîn, I, 244 n. 5, 277 n. 4, 310 n. 4, 314 n. 4, 355, 359, 374, 375, 386.
 Bénédict, II, 185.
 van Berchem, I, 396, 398 : II, 24, 26, 265 n. 1, 3, 4, 366.
 de la Berge, II, 65.
 Berger (Ph.), I, 44, 48, 178, 184, 198 : II, 46, 337, 392, n. 2, 393 n. 3 ; III, 6, 22, 23 sqq., 29, 31, 32, 71, 72, 115, 140, 186, 304, 323, 343 sqq.
 Berggren, III, 231, 233, 237, 558.
 Bertone, III, 163 sqq., 194.
 de Bertou, II, 364.
 Bible. *Ancien Testament*.
 Genèse, v, 40 : II, 168.
 — x, 19 : I, 164 : III, 238.
 — x, 22 : I, 301.
 — xix, 15, 23 : I, 162.
 — xx, 1 : III, 238.
 — xxii, 2, 3, 7, 8 : III, 77.
 — xxix, 2, 8, 10 : III, 88.
 — xxxv, 19 : II, 135.
 — xxxvi, 1, 6 : III, 238.
 — xxxvi, 36 : I, 6, II, 247 n. 3
 — xxxvi, 35, 36 : I, 168 n. 1.
 — XLII, 13, I, 90.
 — XLVI, 12 : II, 28 n. 1.
 — XLIX, 13, II, 163.
 Exode, nr. 4 : II, 145 n. 1.
 — iv, 18 : II, 113 n. 1.
 — xii, 1-46 : III, 221.

Bible. *Ancien Testament.*

- Nombres, I, 9 : II, 36.
 — XVI, 1 : II, 63.
 Deutéronome, VI, 4-19 : III, 221.
 — XI, 13-24 : III, 221.
 — XXXIII, 2 : I, 1.
 Josue, XV, 10 : I, 342.
 — XV, 11 : I, 402.
 — XVIII, 25 : I, 284.
 Juges, V, 3 : III, 272.
 I Samuel, IV, 15 : II, 5 n. 3.
 — VI, 20 : III, 27.
 — X, 2 : II, 133.
 — XIII, 6 : 363 n. 2.
 — XVI, 5 : II, 63.
 — XVII, 4 : III, 277.
 — XVII, 7 : I, 179.
 — XX, 29 : III, 27.
 II Samuel, VI, 13 : III, 79.
 — VIII, 3, 12 : I, 168 n. 3.
 — VI, 17, 18 : III, 80 n. 1.
 — XX, 19 : II, 81.
 — XXI, 49 : I, 179.
 — XXIII, 8 : III, 337.
 — XXXVIII, 29 (coll. 21) : I, 37.
 I Rois, II, 14, 15 : I, 168.
 — II, 23 : I, 168 n. 3.
 — VII, 4, 5 : III, 327.
 — XIV, 5 : II 3, n. 3.
 — XV, 20 : I, 168.
 — XVII, 9 : II, 163.
 — XX, 4 : I, 168.
 — XXII, 26 : I, 36.
 II Rois, XIII, 1 : I, 168.
 — XV, 2 : II, 32.
 — XX, 12-15 : II, 290.
 — XXII, 12 : I, 37 n. 2.
 — XXIII, 12 : II, 372 n. 1.
 I Chron., I, 30, 46, 47 : I, 168.
 — II, 55 : III, 27.
 — IV, 2 : I, 301.
 — VII, 25 : I, 177 n. 3.
 — IX, 12 : II, 30 n. 3.
 — XV, 18, 20 : II, 30 n. 1.
 — XVI, 4 : II, 63.
 — XX, 5 : I, 179.
 II Chron., III, 5-9 : III, 339.
 — VI, 8 : III, 277.
 — XXII, 3, 4 : II, 266.
 — XXIII, 1 : II, 30 n. 1.

Bible. *Ancien Testament.*

- II Chron., XXVI, 3 : II, 32.
 — XXVIII, 7 : I, 36.
 — XXXI, 31 : II, 192.
 — XXXII, 30 : II, 266.
 — XXXIII, 14 : III, 12.
 — XXXIV, 20 : I, 37 n. 2.
 Esdras, IV, 8, 9, 17 : I, 57.
 — IV, 24 : II, 192.
 — V, 8 : II, 192.
 — VI, 7, 18 : II, 192.
 Néhémie, II, 13, 14 : II, 288.
 — III, 15, 16 : II, 288.
 — XI, 7 : II, 288.
 — XII, 37 : II, 288.
 Judith, V, 3 : II, 216.
 Job, XIX, 24 : III, 304 n. 4.
 — XLII, 10 : III, 4.
 Psaumes, XXV, 2 : III, 314.
 — XXVIII, 8 : I, 181.
 — XXIX, 6 : I, 94.
 — XL, 7 : III, 77.
 — L, 8 : III, 77.
 — LIII, 13 : III, 77.
 — LXVIII, 9 : III, 272.
 — LXXI, 13, 15 : III, 79.
 — LXXVI, 13 : III, 79.
 Proverbes, V, 6, 21, 26 : III, 21 n. 2.
 Cantique, IV, 9, 10, 12 : III, 65.
 — V, 4 : III, 65.
 Ecclésiastique, XLVIII, 17 : II, 266.
 Isaie, II, 20 : III, 93.
 — XI, 11 : III, 4.
 — XIV, 4 : III, 27.
 — XV, 5 : II, 194.
 — XVI, 6 : I, 161.
 — XVI, 7 : III, 21 n. 2.
 — XXXIII, 9 : II, 103.
 — XXXIX, 1 : II, 290.
 — XLIX, 5 : I, 181.
 — XLIX, 6 : II, 103.
 Jérémie, XIV, 3 : III, 13.
 — XVI, 5 : III, 28, 29.
 — XVI, 8 : III, 29.
 — XIX, 13 : II, 372.
 — XX, 75 : II, 368 n. 7.
 — XXI, 1 : II, 30.
 — XXIX, 21 : II, 30.
 — XXXI, 15 : I, 284.
 — XXXII, 10, 14 : III, 193.

Bible. Ancien Testament.

Jérémie. xxxii, 29 : II, 372.

— xxxv, 4 : II, 30.

— xxxvi, 41 : III, 341.

— xxxvi, 26 : I, 36.

— xxxviii, 6 : I, 36.

— xxxviii, 7 : I, 37.

— xxxix, 46 : I, 37.

— xlviii, 5 : II, 494.

— xlviii, 34 : I, 161.

Ezéch., ii, 10 : III, 203.

Daniel, ii : I, 136 n. 1.

— ii, 28 : II, 491.

— ii, 34 : I, 448 ; III, 404.

— iv : I, 136 n. 1.

— iv, 45, 46 : I, 452.

— iv, 27 : II, 491.

— v : I, 136 sqq.

— vi, 3 : II, 191.

— vi, 24 : II, 192.

— vii, 4, 7, 25 : I, 148.

— vii, 10 : I, 453.

— xii, 7 : I, 148.

Amos, iii, 13 : II, 406.

— vi, 7 : III, 28.

— ix, 6 : III, 462.

Sophon., i, 5 : II, 372.

Zachar., xiv, 5 : II, 265.

I Macchab., ix, 32-42 : II, 203.

— xi, 17 : II, 231 n. 5.

— xi, 39 : II, 210 n. 6.

II Macchab., iii, 11 : II, 205 n. 1.

— v, 8, 16 : II, 205 n. 2.

— v, 21, 25 : II, 205 n. 3.

Nouveau Testament.

Matthieu, xiii, 20 : II, 201.

— xiii, 35 : I, 99.

— xxvii, 63 : III, 229.

Luc, i, 41, 44 : I, 342.

— iii : II, 201.

— iv, 16, 30 : I, 310.

— iv, 26 : II, 250.

Jean, i, 4, 5, 9 : I, 171 ; III, 42.

— viii, 12 : I, 171 ; III, 42.

Actes, ix, 24, 25 : II, 202.

II Cor., ii, 32, 33 : II, 202.

Apocal., xii, 5 : II, 378 n. 7.

Bilgäsem, III, 95.

Birch (F.), III, 87.

Blanchet, I, 269 ; III, 193.

Blass, III, 142.

Blau, II, 3.

Bliss, II, 251, 252 sqq., 257 s. : III 273.

Bloch, II, 388 : III, 115.

Blunt (lady), II, 402.

Bochart, I, 235, 236.

Bordier, III, 345.

Borghesi, II, 241.

Bouché-Leclercq, III, 213.

Bourgade, III, 24 n. 4.

Bréal, J, 198.

Breviarius, II, 353, 407, 408.

Brooks, III, 90.

Broydé, II, 141 sqq.

Brünnow, II, 45, 242, 398 ; III, 299, 301 sqq.

Buckingham, II, 186.

Burchard du Mont-Sion, I, 273 ; III, 442.

Burckhardt, I, 4 ; II, 108, 178, 405 ; III, 256.

Burton, I, 4.

Buxtorf, I, 139, 143.

C

Cagnat, I, 209 ; II, 12, 65, 125, 127, 180, 403 ; III, 33 n. 4, 140, 232, 323.

Carmoly, I, 307 n. 1, 320, 321, 324 : II, 364 n. 1.

Carton (D^r), III, 444.

Casanova, II, 5 n. 3 ; III, 288, 291.

Cassigneul (Paul), I, 229.

Caussin de Perceval, II, 247 n. 4 : III, 280.

Cavvadias, I, 235.

Cedrenus, III, 202.

di Cesnola, III, 93-95.

Chabot (J.-B.), II, 115 n. 1, 116 n. 4, 134, 159 n. 2, 185, 372 n. 1, 381 sqq. : III, 47 sqq., 463 sqq., 479, 194, 204, 224 n. 2, 357.

Chaplin (D^r), III, 265.

Chardin, III, 493 n. 3.

Charisius, II, 67.

Chronicon pascale, II, 144.*Chronique* de Hemingford, I, 274.*Chronique* de Knyhton, I, 274.*Chronique* de Michel le Syrien. v. *Michel*.*Chronique* du Templier de Tyr, II, 239.

Chwolson, II, 74 ; III, 86, 216.

Cléopas (P.), II, 461, 174.

de Clercq, III, 73.
 Cohen, I, 232 n. 3.
 Collitz-Deeke, I, 174, 199.
 Colonna-Ceccaldi, I, 173, 178, 187; III,
 75.

Conder, I, 341, 348; II, 25, 99, 191.

de Contenson, III, 48.

Cook, III, 176, 178 n. 3.

Coran, II, 300, 311; III, 293, 299.

Corpus Inscriptionum Atticarum.

Numéro 3320 : III, 116.

Corpus Inscriptionum Græcarum

Numéros :

1565 : III, 142.

2060 : II, 63.

2088 : II, 63.

2087 : II, 63.

2285 *b* : II, 226.

2295 *a* : III, 83.

2705 : II, 66.

2831 : II, 71.

2895 : III, 330.

3267 : II, 66.

3381 : II, 66.

3963 : I, 100.

3990 : I, 104.

4009 *e* : II, 66.

4373 *b* : I, 100.

4449 : I, 82.

4450 : I, 82.

4460 : I, 21.

4464 : I, 178.

4478 : II, 84, 88, 89.

4495 : II, 119 n. 1.

4668 *e* : II, 210.

4678 : II, 10.

4716 *e* : II, 19.

4793 *b* : II, 50.

4897 : II, 10.

5361 : I, 104.

6855 *d* : II, 11.

9910 : III, 4.

Corpus Inscript. Latinarum.

Numéros :

II, 3222 : I, 233.

III, 117 : I, 211.

129 : I, 211.

III, 155 : I, 101, 112.

136 : I, 101.

179 : I, 101, 109, 112.

Corpus Inscript. Latinarum.

III, 470 : I, 213.

480 : I, 213.

482 : I, 213.

837 : III, 173.

4371 : III, 172.

V, 1035 : II, 39.

VII, 52 : III, 39.

VIII, 68 : III, 38.

391 : II, 126.

907 : II, 128.

2403 : III, 38.

2497 : II, 125.

2505 : II, 125.

2515 : II, 125.

2534 : I, 233.

2593 : II, 127.

2714 : III, 2.

3472 : II, 26 n. 1.

3917 : II, 125.

8795 : II, 125.

11796 : III, 4.

14381 : III, 4.

16496 : III, 4.

Auctuarium, III, 1331 : I, 109.

Corpus Inscript. Semiticarum.

— Part. I (phénicien).

Nos :

1 : I, 82, 91; III, 306.

3 : II, 387 n. 3, 389.

4 : II, 393.

5 : II, 35.

7 : I, 84; II, 387 n. 3, 393, 395, 396.

8 : I, 83.

10 : II, 389; III, 2.

11 : II, 389; III, 2.

13 : II, 394.

40 : III, 21.

46 : I, 183, II, 61 n. 2; III, 16 n. 2,
 306.

48 : I, 240.

49 : II, 61 n. 2.

50 : I, 165.

53 : I, 240, II, 61 n. 2.

55 : I, 187.

57 : I, 187.

86 : I, 237.

87 : I, 187, 237.

88, II, 390.

89, II, III, 449, 390;

Corpus Inscript. Semiticarum.

- I. 90 : II. 390.
 92 : II, 391.
 93 : I 84; II, 61 n. 2, 391.
 94 : II, 394.
 95 : I, 80, 481; II, 61 n. 2; III, 306.
 402 a : I, 492.
 102 b : III, 150.
 112 : I, 37 n. 1.
 115 : I, 90.
 116 : III, 445, 486.
 118 : III, 491.
 122 : III 445.
 422 bis : III, 445.
 424 : II, 394.
 432 : I, 165.
 433 : III, 307.
 443 : II, 394; III, 343.
 444 : III, 308 n. 2.
 449 : III, 305, 332 n. 1, 349.
 465 : III, 16 n. 2, 24, 317 n. 2, 324.
 466 B : II, 69.
 467 : III, 24, 25.
 475 : II, 10, 394.
 479 : II, 394.
 207 : III, 415.
 245 : I, 148.
 223 : III, 74.
 243 : III, 305.
 244 : III, 305.
 245 : III, 2.
 251 : I, 177.
 274 : III, 2.
 291 : III, 307.
 349 : III, 20.
 356 : III, 21.
 371 : III, 115.
 378 : II, 66.
 405 : II, 66.
 409 : III, 20.
 414 : III, 307.
 415 : III, 115.
 582 : III, 115.
 803 : III, 307.
 857 : III, 115.
 880 : III, 150.
 — Part. II (araméen).
 Nos 97 : III, 107.
 100 : III, 193.

Corpus Inscript. Semiticarum.

- II, 101 : III, 193.
 103 : III, 193.
 122 : II, 11.
 151 : III, 193.
 158 : II, 225, 376 n. 1, 379.
 161 : II, 224, 227.
 164 : II, 115, 215, 224; III, 162.
 165 : II, 215.
 168 : II, 227.
 169 : II, 409.
 173 : II, 241 n. 1.
 174 : II, 67, 374 n. 3.
 175 : II, 67, 374.
 182 : II, 493, 373.
 183 : II, 229, 495.
 185 : II, 374 n. 3.
 189 : II, 409.
 195 : II, 485.
 196 : II, 129, 189 sqq., 379.
 198 : II, 192.
 204 : II, 132.
 207 : II, 132.
 209 : III, 177.
 213 : II, 362; III, 182.
 214 : II, 203.
 215 : II, 203.
 218 : II, 374.
 221 : II, 132, 386.
 235 : II, 225.
 238 : II, 13.
 311 : II, 401.
 332 : II, 230 n. 1.
 336 : II, 374.
 Cotelarius, II, 151, 158 n. 3.
 Couret, II, 137 sqq.
 Coyne (Dr), III, 114, 349.
 Cumont, II, 192 n. 2.
 Careton, III, 212.

D

- al-Dhahabi, I, 215.
 Damascius, I, 95.
 David (Mgr), II, 61.
 Deecke, J., 178, 181, 198.
 Defrémery, I, 267 n. 2, 274 n. 1.
 Delattre (P.), III, 6, 10, 304 sqq., 310.
 Delau (P.), III, 120.

Delaville Le Roulx, I, 308, 331, 336; II, 95, 96 n. 1, 2, 167; III, 253.
 Delitzsch, I, 394.
 Denys d'Halic., III, 204.
 Denys de Tell-Mahré, III, 226.
 Derenbourg, I, 160, 278 n. 2; II, 61 n. 2, 220 n. 4; III, 31, 134, 135, 298, 299.
 Derrien, v. *Mieulet*.
 Detlefsen, I, 280.
 Diodore de Sicile, I, 86; II, 68 n. 1, 231 n. 5, 297; III, 188.
Ducan el-incha, II, 310 n. 1.
 Djemal ed-Din, I, 259; III, 292.
 Domaszewski (von), II, 242; III, 358.
 Doughty, I, 11 n. 2, 40 n. 2, 41 n. 4, 47 n. 3, 48, 34, 66; II, 363.
 Doumeth (P.), II, 47, 48.
 Dozy, I, 75, 309.
 Drake, I, 1.
 Ducauge, I, 243 n. 3.
 Dujardin, I, 224, 229.
 Dulaurier, II, 139, 146.
 Dureau de la Malle, III, 5 n. 2.
 Durighello, I, 287; III, 4.
 Dussaud (R.), III, 273 n. 2.
 Duval (R.), II, 5 n. 1, 189; III, 212, 219.

E

Ebn el-Athir, v. *Ibn*, et de même pour les autres noms, commençant de la sorte.
 Eckhel, II, 247.
 Édrisi, II, 182, 404.
 Ehni, II, 367 sqq.
 Ehrard, II, 138.
 Elien, I, 236.
 Élisée, hist. arm., II, 34.
 Emad ed-Din, I, 267 n. 1, 310 n. 4, 330, 339, 379, 375; III, 58 n. 1.
 Épiphane (Saint), I, 204 n. 1; II, 7, 219, 227, 288; III, 201, 227.
 Eracles, II, 96.
 Ernoul, I, 342, 343.
 Eschyle, III, 187.
 Espérandieu, III, 337 n. 3.
 Etienne de Byzance, I, 41, 181; II, 194, 198, 231.
 Eucherius, II, 158.

Eusèbe, I, 161, 162, 284; II, 136, 172, 195, 320, 328 n. 1, 349 sqq., 358; III, 87, 88, 218, 274.
Euthyme (Vie de saint), II, 195.
 Euting. Citations diverses : I, 118, 178, 184, 186, 199, 393; II, 3 n. 4, 84, 93 n. 3, 131, 213, 215, 221 n. 4, 224; III, 29 n. 3, 34, 76, 113, 160, 163, 171, 172, 173, 180.
 Euting. — *Epigr. Miscel.*
 Numéros 13 : II, 378 n. 2.
 — 33 : II, 387 n. 1.
 — 40 : II, 386 n. 3.
 — *Sinait. Inschr.*
 Numéros 23 : II 386 n. 2.
 — 186 : II, 387 n. 2.
 — 281 : II, 387 n. 2.
 — 453 : II, 401.
 — 671 : II, 387 n. 2.
 Eutyclus (patr. Alex.), II, 137 sqq.; 150, 151, 162 n. 2, 323 sqq., 328 n. 1, 2, 407; III, 55, 89.
 Evagrius, II, 75 n. 6.
 Ewald, II, 5 n. 2; III, 37 n. 4, 323.
 Ewing, II, 109.

F

Fabiani, II, 286.
 Fatio (Ed.), II, 27.
 Festus, I, 235.
 Fleischer, I, 246
 Flinders Petrie, II, 118.
 Fossey, II, 76, 197 n. 3, 134; III, 172.
 Fournier (P.), II, 303.
 Frey, I, 322, 393.
 Freytag, II, 372 n. 4.
 Frœhner, I, 289; III, 36 n. 2, 42 n. 2.
 Fürst, III, 273.

G

Galleran (P.), III, 57.
 Garrez (Gustave), II, 34.
 Garrucci, III, 4 n. 4.
 Gaster, II, 216 n. 2.
 Gauckler, III, 186, 304 sqq., 323.
 Gelzer, III, 237.

Georges de Cypre, II, 144 n. 1; III, 201, 237, 238.
 Germer-Durand (P.), II, 13-16, 48, 19, 21, 47, 53, 173, 198, 221, 241, 356, 357, 401, 403, 407; III, 58, 59.
 Gerson de Scarmela, I, 321, 325.
 Gesenius, I, 83, 90 n. 5, 232 n. 4; II, 387, 396 n. 3; III, 28 n. 4, 115, 144, 188.
Ghāya (Traite de magie), II, 75.
 Gildemeister, I, 244, 328, 393, 395; III, 249.
 Girard de Rialle, I, 1; II, 99 n. 3.
 Godefroy, I, 381 n. 1.
 Goeje (de), I, 216, 244 n. 5, 253, 267 n. 2, 345, 394; II, 75, 247 n. 1, 312 n. 2, 4; III, 252, 263, 280, 296 n. 4, 298 n. 2, 358.
 Goldziher, I, 160.
 Golénischeff, I, 238, 395, 396.
 Goyau, III, 140.
 Graham, I, 12.
 Gray Hill, II, 180.
 Grébaud, I, 193.
 Grégoire le Gr. (Saint), II, 154 n. 1.
 Grégoire IX (*Bulle de*), II, 167.
 Gsell, II, 403; III, 186.
 Guérin (V.), I, 21 n. 1, 304, 320, 348 n. 2, 402; II, 96, 98 n. 1; III, 230, 234 n. 2, 239, 250.
 Guibert de Nogent, III, 299.
 Guidi, III, 294.
 Guilhermy (de), I, 366.
 Guillaume de Tyr, I, 331, 368 sqq., 388, 401, 402; II, 169, 238, 400 n. 3; III, 53, 250, 261.
 Guthe, III, 239.
 Gutschmid, II, 203, 232; III, 219.
 Guyard (S.), I, 312; III, 95.

II

Halévy, I, 341; II, 1 n. 2, 2, 105 n. 4, 131 n. 1; III, 2 n. 1, 31, 34, 62, 63, 65.
 Hamdy-bey, I, 285; III, 69, 288.
 Haneberg, III, 221.
 Hannauer, II, 356 n. 1; III, 167.
 Hardouin, II, 247.
 Harkavy, I, 238.

Harvey Porter, I, 100.
 Haussoullier, III, 19 n. 2, 173.
 Heeren, III, 30 n. 2.
 Helo (Isaac de), I, 321.
 d'Herbelot, I, 218; III, 295.
 Hérodote, I, 75, 174, 182; II, 256, 260, 290, 371; III, 66, 87, 187.
 Héron d'Alex., III, 210.
 Héron de Villefosse, I, 209, 213, 281; II, 161, 180 n. 2, 270, 403.
 Herzog, III, 116.
 Hesychius, I, 17, 168 n. 7.
 Heuzey, I, 300; III, 108.
 Hiéroclès (*Listes de*), III, 201.
 Hitzig, I, 153 n. 2.
 Hoffmann, I, 394; II, 363 n. 3, III, 244.
 Hogarth, II, 118 sqq.
 Hogg, II, 93 n. 3.
 Homo, III, 325.
 Horn, II, 34, 35.
 Hornstein, III, 281, 283.
 Huber, I, 48; II, 127.
 Humann, III, 213, 214.

I

Ibn 'Asakir, II, 339, 342.
 Ibn el-Athir, I, 360 sqq., 375, II, 405, III, 297.
 Ibn Batouta, I, 312, 343, 395; II, 195 n. 3; III, 132, 254, 379.
 Ibn Chaddad, I, 253, 258 sqq., 267 n. 2.
 Ibn Djobair, I, 312, 317.
 Ibn el-Faqih, II, 311.
 Ibn Ferat, I, 274.
 Ibn Khaldoun, III, 86.
 Ibn Khordadbeh, II, 205, 206, 395; III, 256.
 Ibn Machkouei, II, 312 n. 4.
 Ibn Moyesser, II, 173.
 Ideler, I, 71 n. 2; II, 7, n. 1; III, 112 n. 1.
 Imhoof-Blumer, I, 236 n. 3.
 Irby et Mangles, III, 133-134.
 Isaac Helo, I, 307, n. 2.
 Istakhry, III, 296.

J

Jacob de Paris, I, 321.

Jacobsen, I, 115 n. 1, 287.
 Jacques de Saroug, III, 81.
 Jacques de Vérone, III, 261, 264.
 Jaussen (P.), III, 154, 171, 174.
 Jean Damascène, II, 156.
 Jean de Maïouma, v. *Plérôphories*.
 Jean Raybaud, II, 95.
 Jean de Würzburg, I, 344.
 Jérôme (Saint), I, 161, 284; II, 135, 158, 168, 171, 172; III, 40 n. 1, 186, 274.
 Joinville, I, 256.
 Josèphe (Flavius), I, 90, 96, 107, 144, 155, 161, 319, 349 n. 4; II, 67, 137, 168, 174, 197, 198, 200, 203, 204, 205 n. 4, 207, 209 sqq., 218, 220 n. 2, 230, 231 n., 234, 260, 265, 288 n. 2, 300 n. 1; III, 87, 88, 151, 152, 240, 298.
 Jouguet, III, 112.
 Julien (P.), II, 134.

K

Kaibel, I, 7, 14.
 Karabacek, I, 219 sqq. II, 24.
 Kenrick, II, 297 n. 2.
 Khalil edh-Dhähery, I, 394; II, 181; III, 257, 258.
 Khayat, III, 184.
 el-Kigai, I, 312.
 Kiepert (R.), I, 48.
 Kieseritzky, III, 349.
 Kircher (Musée), III, 84.
 Kirchhoff, I, 6.
Kutâb el-aghâni, II, 318.
 Koch, III, 294.
 Krebs, III, 188.
 Krehl, II, 194, 247.
 Kremer (von), II, 318 n. 1.
 Kubitschek, II, 401, 402.
 Kuhn, III, 58 n. 2.

L

Lactance, I, 235.
 Lacurne de Sainte-Palaye, I, 381 n. 1.
 Lagrange (P.), II, 161, 191, 241, 252, 371; sqq. III, 41, 44, 120, 123, 264 sqq. 284.
 Lagumina, I, 395.
 Land, III, 233.

Landauer, I, 341.
 Landberg, I, 310 n. 4.
 Langlois, III, 226.
 Lanzone, III, 249.
 Lavoix, I, 395, II, 51, n. 1.
 Lazare de Pharp, II, 34.
 Le Bas et Waddington, n° 782: I, 107 n. 4, n° 1676: III, 114.
 Le Blant, I, 399; II, 90.
 Le Strange, I, 160; II, 341 n. 2; III, 36 n. 1, 254, 276 n. 1, 296 n. 1, 4, 298.
 Lecomte, I, 263; II, 276; III, 267.
 Ledrain, I, 300 sqq.; II, 86; III, 107, 108, 185, 244.
 Lepsius, II, 183.
 Letronne, III, 112.
 Levy, I, 33, 90, 108 n. 5, 138, 143, 154 n. 2, 168 n. 5; II, 117, 126; III, 28 n. 4, 191, 193, 332 n. 1.
 Lévy (Isid.), III, 337.
 Lidzbarski, III, 86, 106, 107, 108, 163 sqq., 167 sqq., 177, 188, 246, 332 n. 1.
 Liebnam, II, 240.
 Liévin (Fr.), I, 281, 340; II, 293, 303; III, 57 n. 2.
 Longpérier (de), I, 35 n. 4, 37 n. 1, 219, 249; II, 53; III, 83, 84, 132.
 Lortet, III, 147, 268 sqq.
 Lottin de Laval, I, 225.
 Löytved (J.), I, 1-3, 8, 17, 33 sqq., 81, 87, 94, 101, 115, 167, 201, 287, 393, 394; II, 35 sqq., 60 sqq.; III, 162.
 Luce (Siméon), I, 366.
 Lucien, III, 188.
 de Luynes, I, 66, 249 n. 2; II, 63 n. 5, 81, 94 n. 4, 364.

M

Macrobe, I, 119, 168 n. 7.
 el-Makin, II, 320 n. 2; 323 n. 1.
 Malelas (Jean), I, 70 n. 1.
 Manfredi, III, 358.
 Marino Sanuto, I, 96 n. 4, 400 n. 3; III, 141, 390.
 Mariti, I, 109; II, 400.
 Marquardt, III, 38 n. 3.
 de Mas-Latrie, I, 273 n. 3.
 Mas'oudi, II, 49, 312, 326, 327.
 Maspero, I, 183, 239.

Mauss, III, 281, 283.
 Maqrizy, I, 244, 245 n. 2, 258 sqq., 268,
 270, 363 n. 1, 396, 401; II, 22 n. 1, 366;
 III, 256.
 Meister, III, 142.
 Méliton (pseudo-), III, 212-216 sqq.
 Meltzer, III, 30n. 2.
 Ménandre, III, 151, 152.
Merâsid, II, 183, 184.
 M'Grigor, II, 157.
 Michel (Ch.), III, 142, 146.
 Michel le Syrien, III, 226, 357.
 Michelant, I, 340.
 Michon, II, 53, 241, sqq.
 Mieulet, I, 310, 317, 339.
 Miller, III, 117.
 Millet, II, 89.
 Mionnet, I, 316.
 Mommert, II, 250, 406 sqq.
 Mommsen, I, 16, 106, 109, 208, 280.
 Moqaddesy, I, 163, 216, 317; III, 56,
 290, 296 sqq.
 Mordtmann, I, 1 n. 1, 4 n. 4, 7 n. 5,
 7, 10, 8 n. 5, 12 n. 2, 14 n. 1, 15 n. 1,
 16 n. 2, 178; II, 1 n. 3, 2 n. 1, 176;
 III, 242 sqq., 357, 358.
 Moritz, I, 48; III, 358.
 Morone da Maleo (P.), II, 400.
 Moschus, II, 155, 352 n. 2.
 Moudjir ed-Din, I, 216, 268 n. 1, 277,
 313, 345, 349, 359, 381, 394, 395; II,
 318 n. 3, 337 n. 1, 338 sqq., 342 sqq.,
 366; III, 81 n. 1, 160, 171-173, 177,
 234, 249, 256, 258, 302, 349.
 Movers, III, 30 n. 2.
 Mowat, I, 106, 111, 113, 209.
 Müller (D. H.), III, 131 n. 1; III, 47, 48,
 162, 170, 176, 179, 184.
 Müller (Iwan), III, 112 n. 1.
 Murray, II, 397, 398.
 Musil (D'), III, 47.

N

Nâseri Khosrau, I, 216, 393, 320.
 Nau, III, 224 sqq.
 Nazim (Meh.), III, 278, 282.
 Nestle, II, 288, n. 2.
 Neubauer, I, 278, 313, 320; II, 125, 142
 n. 1.

Nicolas de Damas, I, 168 n. 7.
 Niese, II, 200 n. 2, 217.
 Noetling, I, 241.
 Nöldeke, I, 341; II, 1 n. 3, 33, 34, 75
 n. 4, 80, 94, 131, 140, 190, 191, 363,
 368, 401, 406; III, 81 n. 2, 90, 164,
 173, 178, 237, 244, 246, 349, 358.
Notitia dignitatum imp. rom., I, 162.
 Nowairi, I, 244, 255, 267 n. 2, 345.

O

Ohnefalsch-Richter, I, 172.
 Omont, III, 259.
 Oppert, I, 37 n. 1.
 Orelli, inscript., n° 3024, 3029 : I, 60 n. 1.
 Ouranios, II, 194, 198, 221, n. 2, 231,
 369, n. 2.
 Overbeck, I, 289.
 Ovide, II, 68.

P

Palestine Exploration Fund, II, 19 n. 4.
 Panofka, I, 236.
 Paoli, I, 278, 331, 334, 385, 401; II, 96,
 n. 1, 155.
 Pape, I, 8 n. 2.
 Papier (Alex.), II, 78 sqq., 403.
 Paris (Gaston), I, 370, 382.
 Paris (Paulin), I, 333, 368.
 Partsch, III, 33 n. 4.
 Paul de Saint-Aignan, III, 161, 235 sqq.;
 III, 57, 83.
 Pausanias, I, 177, 182, 235 sqq.; II, 68
 n. 4, 73 n. 2; III, 187.
 Pèlerin de Bordeaux, II, 135; III, 228.
 Pellegrini, I, 188; III, 10 n. 1, 115.
Peregrinatio Sylvae, II, 146, 158, 331
 n. 1, 350, 352, 356 n. 1, 360, III, 218.
 Pérétie, I, 77, 393.
 Perrot et Chipiez, I, 293; II, 160 n. 1.
 Peutinger (Table de), I, 49.
 Philon de Byblos, I, 168 n. 7.
 Photios (archim.), II, 171.
 Piéridès, I, 178.
 Pierre l'hèbre (*Vie de*) citée, II, 159, 163
 n. 1, 219, 250; III, 223, 224, 225, 240,
 241.
 Pierret, III, 335 n. 1.

Pietschmann, II, 240.
 Pindare, I, 188.
 Plaute, III, 306 n. 4, 334 n. 4.
Plérôphores de Jean de Maiouma, III, 226 sqq.
 Pline, I, 1, 314 n. 2; II, 68 n. 3.
 Plutarque, I, 190.
 Pococke, I, 1, 178; III, 142, 143.
 Polybe, II, 66 n. 1; III, 252, 358.
 Porphyre de Gaza (*Vie de saint*), II, 349.
 Porter, I, 49; I, 397; III, 167.
 Post, III, 167.
 Pottier, III, 206 sqq., 319.
 Poulle, I, 209.
 Prætorius, II, 1, 3.
 Preller, I, 174.
 Procope, II, 75 n. 5, 152, 158, III, 319.
 Ptolémée, III, 238 n. 2.

Q

Qodâma, II, 312; III, 252, 263.
 Quatremère, I, 244 n. 4, 265, 268, 271, 401; II, 22 n. 4, 55, 57, 98 n. 3, 366, n. 4; III, 132.

R

Raabe, II, 159 sqq. (v. *Pierre l'ibère*); III, 223.
 Ramsay, II, 102.
 Rangabé, I, 191.
 Raouf Pacha, I, 201, 214.
 Raoul de Dacet, I, 372 n. 1.
 Rayet, I, 187; III, 295.
 Reckendorf, II, 5 n. 4; III, 244.
 Reinach (S.), I, 172, 195, 235, 236; II, 8.
 Reinaud, I, 264 n. 4; II, 24, 364.
 Reisenius, III, 144.
 Reland, II, 82, 129, 219 n. 4, III, 202, 237.
 Renan, I, 1, 16, 49 n. 1, 46-48, 55 n. 2, 81 sqq., 101 n. 3, 132, 183, 280, II, 53, 298, 362, 363; III, 1, 2.
 Renier (L.), I, 16, 107, 233, 256; II, 123-126; III, 165, 342.
 Rey, I, 1, 162 n. 4, 273, 278, 331 n. 4, 334, 351, 365 n. 2, 401; II, 24, 96.
 Reynolds, II, 344, 345.

Riant, I, 395, 402, II, 167.
 Rindfleisch, III, 90, 91.
 Rinn, II, 240.
 Ritter, I, 346; III, 238.
 Robert (Ch.), I, 208.
 Robinson, I, 310, 326; III, 251, 253.
 Rogers, I, 268.
 von Rohden, I, 393; II, 240.
 Rohlf, II, 22.
 Rohricht, I, 255 n. 2, 270, 272 n. 4, 273, 274, 309, 310, 331, 334, 335, 331, 365 n. 2, 378, 385, 401, 402; II, 56, 92, 96, 167, 179, 239; III, 299, 357.
 Ronzevalle, III, 358.
 de Rossi, II, 53, 90 n. 4, 357 n. 4.
 Rostovjew, II, 403.
 de Rougé, III, 335.
 Rousseau, III, 285 sqq., 358.
 Rouvier (Dr), II, 82, 298; III, 74, 73, 74, 84, 261.
 de Rozières, I, 216 n. 4, 336, 358 n. 2; II, 91, 93; III, 128.
 Ruben l'Astrolabe, I, 320 n. 2.

S

Sa'adiah, III, 77, 79.
 Sabas (*Vie de saint*), II, 151.
 Sachau, I, 48, 50 sqq.; II, 101 sqq., 108 sqq., 116 sqq., 384; III, 75, 76, 156, 173, 246, 247.
 de Sacy (S.), I, 219.
 Sa'id ibn el-Batrik (v. *Eutychius*), II, 137 sqq., 320.
 Sakkélion, I, 187.
 de Sallet, III, 136-138.
 Sanchoniaton, III, 187.
 Samuel b. Samson, I, 307, 321.
 de Saulcy, I, 1, 18, 42, 66, 107, 110 n. 2, 160, 204, 269, 315, 317 n. 6; II, 206 n. 4, 2, 245, 246, 254 sqq., 257, 301; III, 42 n. 2, 131.
 Sauvaire (H.), I, 249, 269, 345; II, 83 n. 4, 344 n. 3, 364; III, 281-283.
 Sayce, III, 252.
 Schefer, I, 216 n. 2, 3, 303, 327; II, 8 n. 2, 96.
 Scheil (P.), III, 59, 60, 183.
 Schick, I, 469; II, 264, 347 sqq., 361, 406 sqq.

Schlatter, II, 200 n. 2, 218.
 Schlumberger, II, 61 sqq., 90; III, 127, 129 sqq.
 Schœne, II, 117.
 Schröder, I, 1 n. 1, 2, 12 n. 2, 33, 73, 126 n. 1, 394; II, 176, 388; III, 75 n. 1, 115, 160, 165, 298, 332 n. 1.
 Schumacher, I, 323, 347; II, 17, 241; III, 92.
 Schwarz, III, 276.
 Secchi (P.), III, 84.
 Seetzen, I, 246; III, 282, n. 3.
 Séjourné (P.), II, 17, 19, 52, 53, 302.
 Selah Merrill, I, 161.
 Sepp, II, 150.
 Sepéos (Chron. arm. de), II, 137 sqq.
 Servius, I, 232.
 Seymour de Ricci, III, 547.
 Simonsen, II, 3 n. 1, 63 n. 2, 86, 224; III, 160, 162, 180.
 Simplicius, I, 10, 73.
 Six, I, 168 n. 6, 8, 193, 198; III, 214.
 Smirnow, III, 62, 63, 69.
 Smith (Eli), I, 386.
 Son (Fr.), II, 35.
 Sozomène, III, 85, 236, 237.
 Spanuth, III, 236.
 Spartianus, I, 231.
 Stickel, III, 291 n. 3.
 Strabon, I, 61, 62, n. 1, 174; II, 66 n. 1, 93, 372 n. 1, 380.
 Stubbs, I, 359 n. 4, 370 n. 1, 378, 386.
 Stubel, II, 80 n. 2, III, 257.
 Stud Møller, III, 189.
 Studemund, II, 138.
 Stumme, II, 21, III, 93 sqq.
 Sylvie (Sainte), v. *Peregrinatio*.

T

Tabari, I, 206, 217, 218, 312.
 Tafel et Thomas, II, 58.
Talud, I, 162, 278; II, 312 n. 4; III, 191.
 Templier de Tyr (Chr. du), I, 239.
 Texier, I, 101, 109.
 Théocrète, I, 86 n. 2, 176, 285.
 Théodoret, II, 288 n. 2; III, 237, 238.
 Théodosius, II, 154 n. 3, 156; III, 228, 236, 237, 290.

Théophanes, III, 230.
 Thomas, II, 33.
 Thomson (R.), II, 398.
 Tillemont (Le Nain de), II, 65 n. 1.
 Tischendorf, III, 43.
 Tissot, III, 27 n. 3, 337 n. 3.
 Tite-Live, III, 29 n. 2, 325, 337 n. 3.
 Tobler, I, 340, 344, 402; II, 144, 149, 150, 155, 353 n. 1; III, 227, 229.
 Toutain, III, 34 n. 2, 35 n. 2.
 Trebellius Pollio, III, 146, 139, 195-197, 199.
 Tristram, III, 283, 299.
 Troisier (D^r), III, 144, 319.
 Trumbull, III, 239.
 Tzétzès, II, 399.

U

Uhlemann, I, 146.
 Uranius, I, 41.
 Uri de Biel, I, 321, 325.
 Ustinow (von), I, 99 n. 2.

V

Vailhé (P.), III, 349.
 de Vaux, III, 129.
 Végèce, II, 127.
 Velde (van De), I, 346, 347; III, 253.
 Vial, III, 358.
 Victor de Vite, III, 5 n. 2.
 Vidua, I, 49.
 Villard de Honnecourt, I, 398 n. 1.
 Vincent (P. Hugues), II, 165, 403, 405; III, 44, 121, 123, 266.
 Virgile, I, 119.
 de Vogué. — Citations diverses : I, 1, 2, 16, 42 n. 1, 46, n. 1, 66, 83, 133, 168 n. 5, 189, 212, 276, 370 sqq., 393; II, 3 n. 3 et 4, 93, 110 n. 1, 117, 129, sqq., 134, 190, 203, 215, 366 sqq.; III, 6, 136, 191, 193, 197.
 — *Syr. centr. Inscript. semit.*
 II, 1 : I, 65 n. 2.
 II, 3 : I, 54.
 II, 6 : I, 54.
 II, 7 : I, 66.
 II, 8 : I, 54.

de Vogué. — *Syr. centr. Inscript. sémit.* :

- H. 9 : I, 13.
 H. 40 : I, 12 n. 1, 55 n. 1.
 H. 41 : I, 55, n. 1, 372 n. 2.
 P. 1 : I, 375 n. 2.
 P. 2 : I, 375 n. 2.
 P. 3 : I, 55 n. 1; III, 81 n. 2, 163 n. 2, 164, 244.
 P. 4 : I, 135; II, 223.
 P. 6 : III, 165 n. 1, 170, 171, 174.
 P. 7 : II, 113 n. 3.
 P. 8 : I, 53 n. 3 et 4, 375 n. 1.
 P. 9 : I, 53 n. 3 et 4.
 P. 10 : I, 23 n. 2.
 P. 11 : I, 23 n. 2.
 P. 13 : I, 55 n.
 P. 15 : II, 113 n. 2, 120.
 P. 16 : I, 20 n. 1; II, 4, 7; 113 n. 3; III, 243, 246.
 P. 17 : II, 4, 113 n. 2; III, 53 n. 1.
 P. 18 : II, 4; III, 53 n. 1.
 P. 20 : III, 108, 109, 195.
 P. 21 : III, 108.
 P. 22 : I, 20 n. 1, 131, 383; III, 108.
 P. 23 : I, 40 n. 1; III, 136.
 P. 24 : I, 54; III, 195.
 P. 25 : I, 40 n.; III, 195.
 P. 26 : III, 82, 195.
 P. 27 : I, 383; III, 54, 82, 162, 195.
 P. 28 : I, 40 n.; III, 53 n. 1, 134 sqq., 195.
 P. 29 : I, 40 n.; III, 53 n. 1.
 P. 30 : I, 126.
 P. 30 a : III, 246.
 P. 33 : I, 63; II, 224.
 P. 33 a : I, 63.
 P. 33 b : III, 165.
 P. 36 a : III, 210.
 P. 37 : I, 378 n. 7; III, 162.
 P. 49 : II, 224; III, 165.
 P. 54 : I, 123.
 P. 55 : III, 107.
 P. 65 : II, 113 n. 3; III, 82.
 P. 66 : II, 113 n. 3.
 P. 67 : III, 52 sqq., 176, 178, 179, 245.
 P. 70 : I, 135; III, 163.
 P. 71 : I, 378 n. 7; III, 173, 178.
 P. 74 : I, 118.
 P. 75 : I, 53 n. 3, 4; III, 171.

de Vogué. — *Syr. centr. Inscript. sémit.* :

- P. 80 : II, 6.
 P. 83 : III, 164.
 P. 90 : II, 77 n. 3; III, 171.
 P. 93 : II, 94; III, 245.
 P. 94 : I, 124.
 P. 95 : II, 4; III, 81 n. 2, 178.
 P. 98 : III, 171.
 P. 99 : I, 118, 393.
 P. 101 : I, 118.
 P. 103 : III, 163.
 P. 111 : I, 55 n.
 P. 123 : I, 55 n.
 P. 123 a : I, 61.
 P. 124 : II, 4; III, 135, 173.
 P. 125 : II, 210.
 P. 132 : III, 176.
 P. 139 : I, 20 n. 1.
 P. 141 : III, 170.
 P. 152 : II, 113 n. 3.
 Volney, I, 181.
 Vopiscus, III, 196, 199.

W

Waddington. — Citations diverses : I, 3, 168 n. 5, 394; II, 1, 95, 124 n. 1, 232 n. 4; III, 91, 136, 138, 179, 197.
 — *Recueil des Inscr. gr. et lat. de Syrie.*

Nos :

- 1843 : I, 23.
 1844 : I, 206.
 1847 : I, 213; II, 39.
 1855 : I, 94.
 1855 a : I, 101 n. 2.
 1856 : I, 94.
 1857 : I, 94.
 1859 : I, 106.
 1860 : I, 114.
 1861 : I, 110 n. 2.
 1866 b : II, 243.
 1874 : I, 208; II, 40.
 1875 : II, 40.
 1890 : I, 83; III, 172.
 1901 : III, 243.
 1903 : II, 154.
 1906 a : I, 6; III, 231.

Waddington. — *Recueil des Inscr. gr. et lat. de Syrie.*

- N^{os} :
- 1907 : I, 210, 398.
 1911 : II, 67.
 1913 : II, 101.
 1916 : I, 23.
 1922 : I, 110 n. 1.
 1928 : II, 378 n. 3.
 1936 *a* : II, 384.
 1944 : I, 210.
 1945 : I, 210.
 1946 : II, 127.
 1949 : II, 244.
 1950, II, 244.
 1962 : I, 14.
 1963 : I, 4.
 1968 : III, 43 n.
 1984 : II, 371.
 1984 *a* : II, 210.
 1990 : II, 67.
 1999 : II, 210.
 2009 : III, 182.
 2017 : I, 371.
 2044 : i, 132.
 2053 : I, 9, 19.
 2064 : II, 16.
 2070 *c* : II, 371.
 2070 *e* : II, 123.
 2097 : I, 19.
 2105 : III, 185.
 2112 : I, 7.
 2115 : II, 383.
 2143 : II, 383.
 2146 : III, 182.
 2147 : III, 92.
 2151 : II, 383.
 2172 : III, 172.
 2196 : I, 7; III, 92.
 2203 : I, 7.
 2212 : I, 17.
 2222 *b* : II, 371.
 2236 : I, 122.
 2245 : II, 12; III, 182.
 2256 : I, 5.
 2260 : I, 5.
 2267 : II, 127.
 2272 : I, 122.
 2293 *a* : I, 6.
 2296 : I, 8.

Waddington. — *Recueil des Inscr. gr. et lat. de Syrie.*

- N^{os} :
- 2297 : I, 8.
 2298 : II, 115 n. 1.
 2308 : II, 70.
 2309 : I, 17.
 2325 : I, 13.
 2329 : I, 8, 12.
 2330 : II, 115 n. 1.
 2339 : I, 8.
 2340 *a* : II, 115 n. 1.
 2345 : I, 11; II, 70.
 2351 : II, 67.
 2354 : II, 115 n. 1.
 2370 : II, 71.
 2374 *b* : I, 57 n. 2.
 2396 : I, 15 n. 1, 23; II, 173.
 2412 *a* : II, 225.
 2412 *d* : II, 8.
 2412 *m* : I, 22.
 2412 *n* : I, 162.
 2413 : III, 82 n. 1.
 2413 *d* : II, 371.
 2414 : I, 15 n. 1, 20.
 2415 : I, 7.
 2419 : I, 8.
 2420 : II, 63.
 2424 : II, 127.
 2429 : III, 348.
 2440 : II, 123.
 2445 : II, 378 n. 4.
 2451 : I, 56 n. 1.
 2463 : I, 73 n. 2; II, 101.
 2485 : II, 210.
 2497 : II, 66.
 2498 : II, 66.
 2520 : II, 63.
 2537 *b* : II, 66.
 2537 *c* : I, 19.
 2537 *g* : I, 18 n. 2.
 2537 *h* : I, 115 n. 1.
 2543 : I, 19.
 2557 : I, 23.
 2557 *a* : II, 66.
 2557 *c* : II, 63, 77 n. 1.
 2559 : II, 39.
 2559 *a* : I, 4.
 2562 *a* : I, 19.
 2562 *d* : I, 210.

Waddington. — *Recueil des Inscr. gr. et lat. de Syrie.*

Nos :

- 2562 *g* : I, 48, 55.
 2562 *h, i* : I, 49, 46, 48, 56.
 2562 *l* : I, 48, 56.
 2571 *c* : II, 1.
 2577 : II, 77.
 2577 *e* : I, 23.
 2578 : II, 84.
 2580 : III, 82 n. 1.
 2582 : III, 172.
 2583 : III, 193.
 2587 : III, 82 n. 1.
 2588 : III, 146 n. 2.
 2591 : III, 82 n. 1, 170.
 2596 : III, 170, 193.
 2598 : III, 82 n. 1.
 2602 : III, 136.
 2604 : II, 119 n. 1.
 2606 : III, 29 n. 1.
 2608 : III, 197.
 2609 : III, 162.
 2613 : II, 44, 87.
 2614 : II, 87.
 2615 : II, 87.
 2616 : II, 44.
 2660 : III, 162.
 2689 : III, 247.
 2703 *b* : III, 172.

Wagnon, III, 94, 95.

- Warren (Ch.), II, 99 n. 3, 219, 251, 262, 263 n. 1, 403.
 Wartabet, II, 24.
 Weil, I, 14 n. 1, 20.
 Welcker, I, 236.
 Wellhausen, III, 181.
 Wetzstein, I, 1, 6, 132, 394; III, 91.
 Wilken, I, 273, 274.
 Wilmanns, I, 203.
 Wilson (Ch.), II, 316, 356 n. 1; III, 278, 282, 350.
 Winer, I, 146.
 Wood, II, 83 sqq.
 Wright, I, 53 n. 3, 126 n. 1, 178, 213 n. 2; 312, 317, 324; II, 82, 86, 386, 4, 401; III, 91, 160, 173.
 Wünsch, III, 304 n. 3.

Y

- al-Ya'kouby, II, 50 n. 3, 220.
 Yaqout, I, 161, 259, 306, 312, 317 n. 6, 320, 327, 338, 344, 347, 400, 402; II, 40, 182, 184, 247; III, 56, 149 sqq, 251, 256, 296, 297.

Z

- Zangemeister, II, 26 n. 1, 403.
 Zenner, III, 92.
 Zunz, II, 400.

III

INDEX RERUM

A

ab (mois palm.), II, 74.
abaia = patrice?, III, 216.
abd = δώρος, III, 145.
 abstinence du pain, II, 134.
acher al hab-bait (majordome), I, 38.
 Actiaque (ère); v. ère d'*Actium*.
addir (titre), I, 86.
Adon melakim, titre royal ptolémaïque phénicien; v. *basilies*. — (ère de l'), v. ère.
 adoption chez les Nabat. et les Palmyr., I, 60, 61.
agromensores, I, 3 n. 2.
 amphores grecques, III, 70 sqq., 337.
 amulette phénicienne, II, 39, 60.
anak, « libella » hébraïque, II, 268.
 anses estampillées, v. *amphores*.
 apothéose, I, 40, 41; II, 65, 248, 369.
 aqueduc (de Siloé), II, 259 sqq.
 arabes (inscriptions). v. *inscriptions*. — divinités, II, 247.
 arc (ogive) de tiers point, — de quint-point, I, 398.
 archers palmyréniens, II, 118.
 architectes arabes, II, 268.
 argapète, III, 195.
augustales, III, 33 n. 2.
 auguste (jour), III, 112, 113.
 autel nabatéen, II, 108.
 auxiliaires syriens, II, 118 sqq., 218 n. 1.

B

baptême (lieu du) de J.-C., I, 344.
 basilies (seigneur des), titre des Ptolémées dans les inscr. phéniciennes, I, 69, 86; II, 394 n. 4.
 basilique de Constantin, v. *Saint-Sépulcre*.
Bauinschrift (inscr. de Zindjuli dite), II, 101.
 bédouins (chants des), III, 94 sqq.
ben ham-melek (titre), I, 36.
beneficiarius, II, 399.
bercile (= réservoirs), III, 141, 142.
berquls (id.), III, 141, 142.
 bœuf d'Adam (légende du), I, 311 sqq.
 bœuf (image du) sur les autels, II, 112. III, 75, 76, 82.
 bonnet de prêtre (plante), II, 23.
 bornes; v. *milliaires*.

C

cachets, v. *sceaux*.
 calendrier de Gaza, III, 83.
 — égyptien, III, 111.
 — héliopolitain, II, 7, 17.
 — nabatéen, II, 226.
 — palmyrenien, II, 6 sqq.; III, 203, 357.
 — phénicien (à Cypre, II, 390 n. 2); III, 16 n. 1.
 — romain. Son introduction en Syrie, I, 71.

califat de Bagdad, II, 326.
comes, gîtes d'étapes, II, 239; III, 258.
 camp romain à Mouchrifé, II, 26.
 campanile du Saint-Sépulcre, II, 156.
 canne à sucre (plantations,) I, 348.
 carte mosaïque de Madeba, II, 161 sqq.;
 v. *Madeba*.
censitor, I, 4, 5 n. 2.
censor, III, 31.
 Cent (conseil des), II, 297; III, 3. 17.
centumviri, II, 406.
centurix, II, 127.
centurio, II, 296.
Cereales, *cerealicii*, III, 33 n. 2.
 chapiteaux byzantins, II, 344.
chall = année; plur. : *chanót* (phénicien), II, 387 sqq.
 chauve-souris (noms syriaques de la),
 III, 93.
chibboleth, III, 96.
 chiens sacrés, I, 235; chien des Sept-
 Dormants, III, 293 sqq., 295, n. 3.
chillek (ph.) = sauver, I, 165.
circuli de Carthage, III, 325.
clavus (vêtement), III, 108.
clibanarii, III, 243.
 clichage; v. *estampages*.
collegium, III, 325.
collegia de Carthage, III, 22 sqq.
comes primi ordinis, I, 6.
comitianus, III, 233.
 concile de Jérusalem, I, 386.
cornicen, II, 43.
cornicularius, II, 43.
corrector (titre), III, 139, 140; v. *rector*.
 coufique, v. *inscript. arabes*.
 coupole de la mosquée d'Omar, II, 400.
 couteliers de Sidon (corporation des),
 III, 330.
 Croisades, croisés, II, 178, sqq.; III, 57;
 v. *inscriptions*.
 Croix (reliques de la Sainte), II, 180;
 à Paris, II, 239.
curia, III, 109.
curiæ de Carthage, III, 22 sqq.
 cypriote (écriture), I, 193 sqq.

D

Dacicus (titre), III, 111.

daḡon (prétendu mois palm.), III, 246.
 dates (formule des), I, 21.
 dendrophores, III, 33.
 désinence des noms nabatéens (*ô* ou
 ou), II, 12; v. *flexion*.
dharikh, sépulcre arabe, II, 362.
 diacritiques (origine des points), II, 48.
 dialectes arabes du nord de l'Afrique,
 III, 93 sqq.
 — de Tunis, III, 94, 99 sqq.
didesmus bipennatus, II, 22.
didymeion, III, 19 n. 2.
diŋa (= oléandre), II, 24.
dinar, I, 205.
dirhem, I, 205.
 divinités arabes, II, 247.
djeziyè (impôt arabe), II, 518.
 doubles noms sur les cachets sémiti-
 tiques, II, 30, 31, 116, 253.
 duel en araméen, II, 148.
dux Arabiæ, I, 6.
 dynastie nabatéenne, II, 375, 376 n. 2.

E

eaux (système des) à Jérus., III, 263
 n. 1.
ebed ham-melek, titre hébreu, I, 37.
 école archéol. du Caire, III, 319.
 école archéol. de Syrie, III, 319 sqq.
 églises; les églises sont placées dans la
 liste générale des n. pr. sous leur
 vocabulaire spécial.
egregius, II, 244.
 éléphant (nom punique de l'), I, 231
 sqq.
elim (= optimates), I, 83.
 emphatiques (lettres), II, 105; III, 96,
 174.
 épagomènes (jours), II, 390 n. 2.
 épigraphes de jarres et d'amphores, III,
 70 sqq.
 épimélètes palmyréniens, II, 1-3, 16.
 éponge américaine, III, 206 sqq., 349.
equites sagittarii indigenæ, I, 163 n. 1;
 II, 125.
 ères employées en Syrie, I, 68 sqq.
 ère d'Actium, I, 68; II, 297.
 — de l'*Adon melakim*, I, 69.
 — d'Adraa, II, 215.

ère d'Alexandre, v. *Séleucides*.

— d'Ascalon, III, 83.

— de Bostra, I, 9, 14, 17; II, 15, 243, 244, 245, 401.

— de Citium, I, 87; II, 391.

— de Constantin, II, 54.

— des contrats = ère des Séleucides, I, 68.

— de Damas, I, 8, 9.

— de Gaza, III, 83.

— des Grecs, v. *Séleucides*.

— d'Irbid, I, 18.

— de Madeba, II, 13, 52, 53 n. 2, 175, 401.

— de Pompée, I, 18, 68; II, 18.

— romaine ou des Séleucides, I, 67.

— des Séleucides, I, 9, 10, 66, 67, 68, 69.

— de Tripoli, II, 298.

— de Tyr, I, 81, 84; II, 393 n. 1.

erodium laciniatum (plante), II, 24.

estampages (clichage des), I, 224 sqq.

etanim (mois phén.), III, 16 n. 1.

eronymus (plante), II, 23; v. *tayibet elism*.

F

Fatimites, II, 310 n. 2 (protocole des califes), 323.

flexion des noms nabatéens en *ou*, II, 385-387; III, 173 n. 3.

forme lunaire des lettres, *Є. C.*, III, 44.

formule des dates sur les monnaies arabes, II, 34.

frère du roi (titre nabat. = épitrope), I, 61; II, 380, 381.

fulgurati, II, 73.

fusain (plante), II, 23, 24.

G

gemme à portrait, II, 8.

génitif (construction du), I, 302; II, 177; en palmyr., III, 163.

gens, gentes, III, 27.

géographie médiévale de Palestine, II, 55 sqq.

Germanicus (titre), III, 111.

gerokomion de Jérus., II, 148, 157, 158.

gouverneurs de la province romaine d'Arabie, II, 240 sqq., 405 sqq.

— de nome égyptien, III, 357.

grotte de la Nativité (Bethléem), II, 323, n. 1.

H

hayar (mois phén.), III, 16 n.

haram (= enceinte sacrée), I, 82.

haram d'Hébron, II, 359, — de Jérusalem, II, 318, 339.

hegemones perfectissimi, II, 243 n. 4.

« hémisphère » du Saint-Sépulcre, II, 407 sqq.

hetaeres (des Ptolémées), I, 286.

hyperberetazus, I, 10.

I

Incendie des remparts (méthode de mine), II, 138, 139.

iconologie, I, 157, 158.

imaginifer, I, 111.

immolation des enfants chez les Arabes, II, 76, 403.

Inscriptions.

La plupart des inscriptions sont indiquées par le lieu d'origine, à chercher dans l'Index des noms propres.

V. en outre : *Corpus. Euting, Vogué, Waddington*, dans l'Index des autorités citées.

Inscriptions arabes : I, 201, 214, 241, 262, 280, 397; II, 19, 24, 47, 302, 362, 400; III, 41, 278, 283, 285.

Inscriptions araméennes, I, 238; II, 104; III, 59.

Inscriptions des Croisés, II, 234; III, 57, 105.

Inscriptions cypriotes, I, 198.

— grecques : I, 1, 94, 99, 101, 169, 285, 300; II, 12, 16, 18, 52, 61, 78, 80, 89, 98, 161; III, 70, 82, 109, 116, 246, 347.

Inscriptions gréco-nabatéennes : I, 12, 174.

Inscriptions gréco-romaines : II, 397.

Inscriptions hébraïques : I, 33, 167, 293 ; II, 28, 45, 116, 234, 279 ; III, 154, 188.

Inscription metrique grecque, I, 7. 14 ; II, 99.

— minéenne, II, 9.

— nabatéennes : I, 48 ; II, 12, 108, 128, 183, 185. 169, 197, 203, 220, 221, 360, 366, 370, 379, 380.

Inscriptions néo-puniques, III, 323, 327, 342, 344.

Inscriptions palmyréniennes. I, 33, 60, 115, 300 ; II, 1, 82, 83, 94. 118, 124, 128, 175, 382 ; III, 3, 47, 107, 131, 154, 156, 160, 163, 176, 194, 202, 242.

Inscriptions phéniciennes et puniques, I, 77, 81, 87, 230 ; II, 60, 80. 294 ; III, 1, 22, 70, 114, 142, 147, 304.

Inscriptions romaines, II, 25, 35, 43, 397, 403 ; III, 27, 129.

iqâmé (plur. : *iqâmat*), gîtes d'étape (ar.). II, 239.

irrigations à Pétra, II, 93 sqq.

iyar (mois), I, 66 sqq.

J

jardins de Pétra, II, 93 sqq. ; — du roi a Jérus., II, 265 n. 1.

jarres à inscriptions phéniciennes, III, 70 sqq.

K

karar (mois phén.), III, 16 n. 1.

khân (usage de ce mot), I, 250.

khurâdj (impôt), II, 317.

kubrat (points cardinaux), I, 82.

kinian (mois palm.), II, 226 n. 2 ; v. *Qiniân*.

khounes (arc arabe de quint-point). I, 398.

L

L, sigle de date, II, 396 ; III, 110.

labarum (image du), II, 344 n. 1.

lampes à inscriptions, II, 19, 51 ; v. *lychnaria*.

ladice (mois phénicien ?), III, 16 n. 1.

lebes, II, 65.

légats d'Arabie, II, 241 sqq.

— de Syrie, I, 210.

légion, II, 25 ; voy. à l'Index I, *Antoniniana*, *Apollinaria*, *Cyranaique*, *Fretensis*, *Gordiana*, etc.

liberta, I, 60.

librator, II, 267 n. 1.

Lieux-Saints (dévotion des musulmans aux), II, 406.

Lions de Beibars, I, 266 sqq.

lislis (plante), II, 22.

lithostrotos, II, 399.

loculi, II, 129.

lychnaria (lampes), I, 171 ; III, 41, 349 ; avec inscr. grecques, II, 19 n. 5.

— a inscr. arab, II, 19-21 ; coufique, III, 283.

— palestiniens, II, 91 ; — chrétiens, II, 89 sqq. ; — arabes, de Djerach, II, 47, 402.

M

machinarius, II, 151.

maçia (ar.), II, 83.

magister, III, 31.

maître de camp (nabatéen), II, 193.

mamelouks, II, 239, 240.

mandjâniq (artillerie), I, 275.

Mané Thécel Pharès (expliqués), I, 136 sqq.

marchés de Jérusalem, II, 148, 159.

marzeah, sens de ce mot phén., II, 390, n. 2.

marzeah, mois (?) phénicien, III, 16 n. 1, 29.

mazrah carthaginois, III, 22 sqq., 329, 345, 346.

Memnonium, I, 319.

merpha, *merphaim* (mois phén.). III, 16 n. 1.

mezouzah, III, 221, 222.

mil (ar.), I, 203.

micqolet « libella », II, 268, n. 2.

migrach, III, 19.

mille (sa valeur chez Guill. de Tyr), I, 390.

milliaire arabe, I, 201, 395 ; II, 48 ; III, 288.

— du pays de Moâb, I, 208 ; II, 405.

milliaires romains, II, 35 sqq. 222; 280.
milliarum aureum, I, 282.
 minécenne (inscript.), du Caire, II, 9 sqq.
minian (corr. : *ginian*), mois palm., II,
 6 sqq., 223, 401.
mizân, III, 9.
mizrah, III, 324; v. *mazrah*.
modius (coiffure), I, 126.
 mois arabes, II, 7.
 — palmyréniens, III, 357.
 — phéniciens, III, 16 n. 1.
 — romains, III, 337.
 momie de Palmyre, I, 115.
 monastères de Jérusalem, II, 138.
 monnaies d'Acre, I, 315, 316.
 — d'Adraa, II, 245, 246.
 — d'Antioche, III, 84.
 — à fig. d'Apollon, III, 214.
 — de Beibars, I, 268.
 — de Césarée, I, 316.
 — avec la légende *Cesar*, I, 232.
 — d'Erix, I, 236. n. 3.
 — de Gadara, II, 304.
 — de Gallien, II, 245.
 — de Marathus, II, 396 n. 3.
 — de Marc Aurèle, II, 301.
 — de Messine, I, 236.
 — de Ségeste et d'Erix, I, 236 n. 3.
 — de Sidon, III, 132.
 — de Tripoli, II, 297.
 — de Tyr, I, 90.
 — de Valérien, II, 245.
 — de Zénon, II, 206 n. 4.
 monnaies arabes (date), I, 219; II, 51.
 — nabatéennes, I, 63, 64; II, 203.
 — phéniciennes, II, 80 sqq.
 mosaïques de Berdja, II, 53;
 — de Bethléem, II, 139.
 — de Madeba, II, 52. sqq. 161; v. *curte*.
 — de la mosquée d'Omar, II, 140.
 — de Qabr Hiram, II, 53.
 mosquées d'Omar (grande), II, 337, 340.
 (— petite, II, 323 sqq.).

N

nabatéenne (origine) d'Hérode, III, 358
Nabatæens (reines des), I, 45.
 — rois, I, 42; II, 375 sqq.

nasales dans l'écriture cypriote, I, 193
 sqq.
nefech (monument funéraire dit), II,
 189, 190.
 négation en araméen, II, 106 n. 1.
 Nestoriens (église des) à Damas, II, 328.
 noms grecs (transcription sémitique
 des), I, 186.
 noms propres nabatéens, I, 39; II, 12,
 213, 381.
 — terminés en *ou*, II, 385.
 — en *on*, II, 371.
 noms théophores, I, 39.
 noms de lieu en Palestine, leur termi-
 nation, II, 170.
nosocomion, à Jérus., II, 151.
numerus Palmyrenorum Herculi, II, 125.
numen sanctum, III, 39.

O

ogive, I, 398.
 oléandre (plante), II, 24.
 omariennes (mosquées), II, 339.
ordo (= collège), III, 31.
ordo decurionum, III, 33.
ordines carthaginois, III, 22 sqq.
 organisation sociale des Carthaginois,
 III, 30.
 orientation des églises, II, 306.
 ossuaires d'Afrique, II, 78 sqq., 403-404.
oudja égypt., III, 189.
ouousoûm, marques distinctives des
 tribus arabes, III, 303.

P

passif araméen interne, II, 4.
patronus, III, 137 n. 1.
 pehlevi (sceau) de Chabpour, II, 33.
perfectissimus, II, 243 n. 4.
 peste d'Emmaüs, I, 345.
phatalot (mois phénicien), III, 16 n. 4.
phatil, III, 147.
 poids phénicien, II, 396 n. 2.
 — de Syrie, II, 82.
 pont d'Artousia, III, 253.
 pont de Beibars, I, 262 sqq.
 p. de Dâmie, II, 166.
 p. de Jacob, III, 261 sqq.

pont de Lydda, I, 396-399.
 ponts en Egypte, I, 398.
 pont des Lions, I, 398.
portae (= collèges électoraux en Afrique), III, 323.
 portique (construct. d'un —) phénicien, I, 81.
praefectus alae, II, 244.
praepositus, I, 5.
praeses Arabiae, I, 6.
praesidium (= lieu de garnison), II, 171 n. 1.
primicerius, III, 231, 232.
primipilarius, I, 4.
 prince des Croyants (titre), I, 217, 218.
princeps, III, 31.
 pronom (emploi du) en nabatéen, II, 133.
 propylées de la basilique du Saint-pulcre, II, 347, 349.
 province romaine d'Arabie, II, 240 sqq.
 proxène, III, 145.
 psychopompe, I, 237.
 psychostasie, I, 158.
ptochia (asiles), II, 158.

Q

gau, instr., I, 268.
qinian (mois palm.), II, 6, 226, 339, 401; III, 202-206, 246, 357.
qonay (= hôtellerie), II, 240.
qonmay (verbe turc), II, 240.
 quint-point, v. *arc*.
quintilis, *quintilios* (mois), III, 246.

R

rab, titre phénic., III, 1.
rabbeta (= aînée), I, 160.
râg'ma (plante), II, 24.
 Rameaux (procession de) à Jérus., II, 331.
rector Orientis (titre), III, 349.
 reliquaire des Croisades, II, 234.

S

saber, figuier de Barbarie, I, 263.
sacerdos Apollonis, III, 4 n. 1.
 sacrifices humains, II, 74 sqq.

samech néo-punique, son identité méconnue, III, 331 sqq.
sarkin (titre), II, 191.
 satrape (portrait de), II, 8, 9.
 sceau ammonite, II, 45;
 — israélite, I, 33; II, 27, 31 n. 116, 251 sqq.; III, 154 sqq.
 — phénicien, I, 167; II, 31 n. 1; III, 147 sqq.
 — sassanide, II, 33.
 — à légendes sémitiques, III, 188 sqq.
scholaris, III, 233.
scholasticus, I, 17.
 sculptures syriennes, II, 26.
sebasté (la) = jour auguste, III, 109 sqq., 114.
sebil (fontaine), I, 93.
seghirta (= cadette), I, 161.
 sénateurs de Palmyre, II, 89; III, 108.
 sifflantes en néo-punique, III, 332.
simag (plante), 21 n. 2; II, 24.
 sirènes, III, 207.
sminthios (mois rhodien), III, 357.
 soûfis, III, 58.
 source d'Ino Leucothea, II, 68; — d'I-sis, II, 68.
 — de Siloé, II, 148, 157: v. *Siloé*.
 — sacrée de Palmyre, II, 1; v. *Ephka*.
 station d'archéologie orientale en Syrie (création d'une), III, 319 sqq.
 statue d'Obodas, II, 366.
 — de Rabel Ier, II, 221.
 stratèges (fonction héréditaire, I, 62); II, 215 n. 1; — str. des Arabes, II, 220; — des Nabatéens, II, 188, 189, 192, 193, 200, 216 sqq.
styrax (plante), II, 69.
 sufetes, I, 90, 91; II, 296.
 suffixes en palmyrénien, II, 176.
sumac, II, 24.
superliminaria, III, 341 n. 1.
 symbolique égyptienne, II, 28.
Syriae exercitus, II, 218 n. 1.
 Syriens blancs, III, 68.
 syssities de Carthage, III, 29.

T

tabellu devotionis punique, III, 304 sqq., 350.

- taberna*, I, 109.
tablai égypt., I, 121.
 taille des pierres (spéciale aux Croisés), I, 276.
taiybet el-ism (plante), II, 21, 36, 402.
tamouz (mois), III, 203-205.
 temple juif (figure du), II, 357 n. 1.
tephillim, III, 221.
 terminaison des noms de lieu araméo-arabes en Palestine (*itha* = *yé*), II, 170.
 terrasses; v. *toit*.
 tessères (palm.), I, 134 sqq.
 tiers-point; v. *arc*.
 toits (lieu du culte sur les), II, 372.
 tombeau de David et des rois de Juda, I, 107; II, 254, III, 87; inscription moderne, II, 257; forme, II, 260 sqq.; v. *David*, *Juda*.
 — des Macchabées, II, 190.
 — des prêtres à Jérusalem, II, 289.
 tombeau de la Vierge à Jérusalem, II, 406.
 traditions locales, I, 322 sqq.
 traité entre Kélaoun et les Génois, I, 219.
tubicen (?), I, 112.
turmæ (= escadrons), II, 127.

 U, V, X, Y, Z
undecim primi, III, 33.
 vases de Citium, I, 237.
Venerci, III, 33 n. 2.
 verre (anciennes fabriques de), II, 235.
vexillarius, II, 124.
via recta à Jérus., II, 356 n. 1.
xanthicus (mois), I, 10.
yod final des noms palmyréniens, II, 386.
yod (suffixe phénic.), III, 313, 330, 339.
ziaw, *ziw* (mois), III, 16, n. 1.

IV

INDEX DES NOMS PROPRES ET DES PRINCIPAUX MOTS GRECS

(N.-B. — Les noms propres ont été souvent reproduits avec la désinence du cas auquel ils se rencontrent dans les passages indiqués)

A

- | | |
|--|--|
| <p>Ἀαθαζία, n. p., I, 38.
 Ἀθάβαθς, n. p., I, 49.
 Ἀθαβος, n. p., II, 62.
 Ἀθαδάλγου, n. p., I, 46.
 Ἀθδαῖος, n. p., III, 164.
 Ἀθδάλλας, n. p., II, 42, 176 n. 3, 368.
 Ἀθδία, Ἀθδίας, n. p., I, 38.
 Ἀθδούσιρος, n. p., III, 145.
 Ἀθεδράψας, n. p., I, 178.
 Ἀθισσέου, n. p., III, 172.
 Ἀθσελία, n. p., II, 77 n. 3.
 Ἀγ (mois), II, 7.
 Ἀγαθοκλεία, n. p., III, 242.
 ἄγαλμα, I, 83 n. 2.
 Ἀγγαίου, n. p., III, 160.
 Ἀγγαλθαθεῖθ (mois), II, 7, 227 n. 2.
 ἀγοράνομος, III, 84.
 Ἀγρίπου, n. p., III, 157.
 Ἀγρίππας, n. p., II, 62.
 Ἀγριππινιανός, n. p., II, 19.
 ἀγυία (rue), I, 180.
 Ἀγυιάτης (Ἀπόλλων), I, 180.
 Ἀγυεύς (Ἀπόλλων), I, 180.
 Ἀδάδα, n. l., II, 425.
 Ἀδύχα, n. l., II, 425.
 Ἀδδουδάνης, n. p., III, 173.
 Ἀδελφών (θεών), I, 84.
 Ἀδθά, n. l., II, 171.</p> | <p>Ἀδιαθίμ, n. l., II, 169.
 Ἀδρατηνών (τρυχή), II, 246.
 Ἀδριανή, n. p., III, 85.
 Ἀδριανός (θεός), I, 44, II, 368 n. 1.
 Ἀδριανός, n. p., I, 41.
 Ἀδριανός = Παλμυρενός, II, 122-123.
 Ἀζέμιλκος, n. p., I, 90 n. 5.
 Ἀζρουθιος, n. p., II, 142.
 Ἀθνεῖτις (tribu), I, 182 n. 1.
 Ἀθηνᾶ Σώτειρα, I, 181.
 Ἀΐα, n. l., II, 169.
 Αἰή, n. l., II, 169.
 Αἰλιανός, n. p., I, 46 ; II, 175.
 Αἰλιος, n. p., III, 84.
 Αἰλιος Βάσσος, n. p., II, 244 n. 2.
 Αἶραννης, III, 165, 197.
 Ἀΐσαμσος, n. p., III, 188.
 Ἀκμή, n. p., III, 163.
 Ἀκραθάνης, n. p., II, 383.
 Ἀκραθιτίνη, n. p., II, 166.
 Ἀλα, n. p., III, 180.
 Ἀλαμούνδαρος, n. p., II, 210.
 Ἀλασιώτας (Ἀπόλλων), I, 178.
 Ἀλαθα, n. p., III, 243.
 Ἀλεξάνδρου (θεός), I, 41 n.
 Ἀλέξανδρος, n. p., III, 84.
 Ἀλεώμ (mois), II, 7, 227 n. 2.
 Ἀλίν, n. p., II, 68 n. 1.
 Ἀλιεύς, n. p., I, 189.
 Ἀλκίμος, n. p., III, 170, 242.</p> |
|--|--|

- Ἀλκίος, n. p., II, 14, 15; III, 118, 120.
 Ἀλων Ἀτάθ, II, 168.
 Ἀμαθοῦς, n. l., I, 349.
 Ἀμαραῖος, n. p., II, 208 sqq.
 Ἀμαρίνος, n. p., II, 208, 211.
 Ἀμαρος, n. p., II, 210, 211.
 Ἀμδράμ, II, 208.
 Ἀμδράμ, n. p., II, 210.
 Ἀμδρί, n. p., II, 208, 210.
 Ἀμδρίλιος, n. p., II, 210.
 Ἀμδρό, n. p., II, 210.
 Ἀμδροί, n. p., II, 208.
 Ἀμδρος, n. p., II, 210.
 Ἀμεας, n. p., III, 248.
 Ἀμμώνιος, n. p., I, 104.
 Ἀμμώνιος, n. p., I, 103.
 Ἀμος, n. p., III, 347, 348.
 Ἀμπλίατος, n. p., I, 21.
 Ἀμρείλιος, n. p., II, 210.
 Ἀμύκλαι, I, 176.
 Ἀμυκλαῖος, I, 176.
 Ἀμυκλας, I, 176.
 Ἀμυκλος, I, 176.
 ἀνάγκαιον, III, 160-162.
 ἀναδέω, III, 198, 199.
 Ἀναμος, n. p., II, 12, 197; III, 243.
 Ἀνειμος, n. p., II, 397.
 Ἀνεος, n. p., I, 53.
 Ἀννα, n. p., I, 124.
 Ἀννηλος, n. p., III, 92.
 Ἀννίδας, n. p., III, 116, 143.
 Ἀννις, n. p., I, 15.
 Ἀννίου, n. p., I, 21.
 Ἀννώδας, n. p., III, 143.
 Ἀνομος, n. p., II, 11.
 Ἀνουνός, n. p., II, 11.
 Ἀντίπατρις, n. p., III, 241.
 Ἀντωνείνου, n. p., III, 347.
 ἀνώγειον, ἀνώγειων, III, 161.
 Ἀουείδος, n. p., I, 122.
 Ἀουειδηνός, n. p., I, 142.
 Ἀουῖδος, n. p., I, 13.
 Ἀούσας [γένε-], II, n. p., 16.
 ἀποθεῶ, II, 71-73.
 ἀποκεφαλισμός, I, 173.
 Ἀπολλινάριος, n. p., III, 214.
 Ἀπολλόδωρος, n. p., I, 21.
 Ἀπόλλων Ἀγυιάτης, I, 180.
 Ἀπολλών Ἀγυιεύς, I, 180.
 Ἀπόλλων Ἀμυκλαῖος, I, 176 n. 2.
 Ἀπολλωνεάτης (tribu), I, 182 n. 1.
 Ἀπολλωνίαις, n. l., I, 268 n. 1.
 Ἀραβαθά, n. l., II, 218.
 Ἀραβίχφ (θεφ), II, 14.
 Ἀράδ, n. l., II, 172.
 Ἀραμά, n. l., II, 172.
 Ἀραμαθά, n. l., I, 96.
 Ἀργεύς, I, 189.
 Ἀρεμθά, n. l., I, 95, 96.
 Ἀρεμθηνός, I, 95, 96.
 ἀριθμός, I, 144; (*numerus milit.*), III, 231.
 Ἀριμαθαία, n. l., I, 96.
 Ἀριστείδης, n. p., I, 300.
 Ἀρίστωνος, n. p., III, 146.
 Ἀρμαθέμ, n. l., II, 168.
 Ἀρξεία, n. p., I, 4 n. 4.
 Ἀρσινόης, n. p., I, 84.
 Ἀρτεμίδωρος, n. p., III, 145, 186.
 Ἀρτέμιων, n. p., I, 189.
 Ἀρχελχίς, n. p., I, 16.
 ἄρχων, III, 4.
 Ἀσματος, n. p., III, 347.
 Ἀσασος, n. p., II, 87.
 Ἀσδρουθας, n. p., III, 116.
 Ἀσθωρος, n. p., III, 157.
 Ἀσκαλωνεῖτης, III, 347.
 Ἀσκληπίος, I, 236.
 ἀτέλεια, III, 8.
 ἀτελής, III, 2.
 Ἀτέργαις, III, 172.
 Αὐδηνῶν (φυλή), I, 15.
 Αὐδονίς, III, 306.
 Αὐμος, n. p., I, 19.
 Αὐρήλιος, III, 157, 160.
 Αὔσας, Αὔσος, n. p., II, 16.
 Ἀφθά, n. l., III, 240.
 Ἀφιτρίτα, n. p., I, 196.
 Ἀφρόδιτη ἐγκήποις, I, 83 n. 2.
 Ἀψαῖος, n. p., III, 172, 349.
 Ἀψάλωμος, n. p., I, 190 n. 3.
 Ἀψάσωμος, n. p., I, 184.
 Ἀψάφων, n. p., I, 192.
 Ἀψάχων, n. p., I, 192.
 Ἀψιδά, n. p., I, 191.
 Ἀψης, n. p., I, 189, 191.
 Ἀψητος, n. p., I, 190 sqq.

B

Βάα, n. p., III, 165.

Βάγρατος, n. p., I, 56; II, 384.
 Βάδαρος, n. p., II, 115.
 Βαδέζωρος, n. p., III, 151.
 Βάδρος, n. p., II, 115 n. I.
 Βάθων, n. l., II, 217.
 Βαῖδα, n. p., I, 135.
 Βάκκθος, n. l., II, 219.
 Βαλά, n. l., I, 162 n. 3.
 Βαλεάζαρος, n. p., III, 152.
 Βαλέζωρος, n. p., III, 151.
 Βαλμάρκωδος, I, 103.
 Βαλσιλλήχ, n. p., I, 165.
 Βαράθης, n. p., III, 171, 172.
 Βαραχία, I, 170.
 Βαραχίας, I, 99.
 Βάργαθης, III, 172.
 Βαρνεθοῦν, III, 214.
 Βαρουχίας, I, 99.
 Βαρυτέου, n. l., III, 145.
 Βαρσάμων, III, 238.
 Βαρωχίς, n. p., I, 170.
 Βάσσος, n. p., I, 22; II, 244 n. 2.
 Βεελίαθος, I, 23; II, 65, 77.
 Βεθίλ, n. l., II, 168.
 Βεθζαχάρ, n. l., III, 236.
 Βελίαθος, I, 23; II, 65.
 Βέρζαμα, III, 238.
 Βερωνική, II, 155.
 Βετομελεζίς, n. l., II, 166.
 Βήθ Ναμαρείμ, n. l., I, 163, n. 3.
 Βηθαλγά, n. l., II, 168.
 Βηθομάσσα, n. l., II, 168.
 Βηλάκαθος, n. p., II, 119.
 Βηλίαθος, n. p., I, 23; II, 65.
 Βήλος (dieu), II, 120.
 Βήλσουρος, n. p., III, 164.
 Βηνναμαρείμ, n. l., I, 161 n. 3.
 Βηρόσσαθα, n. l., II, 172; III, 238.
 Βηρύτιος, I, 300.
 Βήθερέθιν, n. l., III, 236.
 Βιροσάθιον, III, 238.
 Βόνος, n. p., I, 5.
 Βορεχατσαθων, n. l., I, 15.
 Βοστηνών πόλις, I, 16.
 Βουδαστράτου, n. p., I, 187.
 βρεφοκτόνος, II, 76.
 Βρύχοι, n. l., III, 252.
 Βώλλα, n. p., II, 86, III, 174.
 Βώλλας, n. p., II, 128.

Γ

Γαδαθά, n. l., II, 217.
 Γάδαλα, n. l., II, 218 n. 4.
 Γαδών, n. l., II, 168.
 Γαδθαθᾶ, n. l., II, 149.
 Γαδῶα, n. p., III, 170.
 Γαδδάρσου, n. p., III, 164, 165.
 Γάδδος, n. p., III, 165.
 Γάδος, n. p., III, 165.
 Γάζα, n. l., I, 163.
 Γαιανού, n. p., I, 393.
 Γαίης, n. p., I, 7.
 Γαίος, n. p., III, 21, 160.
 Γαίρηλος, n. p., III, 185.
 Γάλλας, n. p., I, 16.
 Γαλλωνιανός, n. p., II, 67.
 Γάμηλος, n. p., III, 173.
 γάμος (ιερός), III, 65.
 Γάρβα, n. p., III, 170, 245.
 Γασιμέα, n. l., I, 4.
 Γαῦτος, n. p., I, 19.
 Γάφαλος, n. p., II, 66.
 Γα...μεας, n. l., I, 4.
 Γεδούρ, n. l., II, 166.
 Γέθ, n. l., III, 275.
 Γεθρεμμών, n. l., III, 276.
 Γείρων, n. p., III, 43.
 γελών (mois), II, 7.
 Γεννάδιος, n. p., I, 279.
 Γεννάθης, n. p., I, 279.
 γενναῖος, I, 95.
 Γέραρα, n. l., II, 172; III, 237, 238.
 Γεραρηνών Σαλτόν, n. l., III, 237.
 Γεραριτικόν Σαλτόν, n. l., III, 237.
 Γερασηνός, II, 17.
 Γερμινός, n. p., I, 13.
 Γερόνιος, n. p., I, 5.
 γερουσία, III, 108.
 Γέρρᾶ, n. l., III, 252.
 γέρων, III, 108.
 Γεώργιος, n. p., I, 23.
 Γίττα, n. l., III, 275.
 Γολίανης, n. l., I, 16.
 Γομόρρᾶ, n. l., I, 163.
 Γοργίας, n. p., I, 103.
 Γούτος, n. p., I, 19.
 Γοφνά, n. l., II, 168.
 γραμματεῖς, II, 4.
 Γραπτή, n. p., I, 107 n. 4.

Δ

Δαναβών, n. l., III, 91.
 Δείνιας, n. p., III, 185.
 Δείνωος, n. p., III, 183.
 Δεῖνις, n. p., III, 185.
 δεῖπνον, III, 29.
 δεσποτής, III, 137.
 δευτεροστάτης, I, 103.
 Δημετρίος, n. p., II, 14.
 δῆμος, III, 7.
 δίκαια (τὰ), III, 246.
 Δικαιοσύνη, III, 83.
 Διναῖος, n. p., III, 185.
 Διόδοτος, n. p., II, 77.
 Διοκλητιανός, n. p., I, 4.
 Διομήδεα, I, 20.
 Διονύσιος, n. p., I, 103; III, 146.
 διορθωτής, III, 143.
 Δομάνωος, n. p., I, 90.
 Δομήτιος, n. p., I, 18.
 Δομιτιανός, n. p., III, 84.
 Δομσάλωος, n. p., I, 90.
 δούξ, I, 5.
 δρομεδάριος, II, 127.
 Δρασαρμέλων, I, 4.

E

Ἐδραίν, n. l., II, 172.
 ἐξίρ (mois), III, 204.
 εἰς θεός (formule), I, 169; III, 126, 247.
 ἐκάτεργος, I, 179.
 ἐκατηβόλος, I, 179.
 ἐκατόνταρχος, II, 296.
 ἐκηβόλος, I, 179.
 Ἐλεῖτας ('Απόλλων), I, 178.
 Ἐλέφας, n. p., I, 233.
 Ἐλιάθ, n. p., II, 63.
 Ἐνεταδά, n. l. II, 170.
 ἐπανορθωτής, III, 141.
 ἐπιμανής, III, 155, n. 2.
 ἐπιμελετής, II, 3, 4.
 ἐπιφανέστατος, I, 4.
 ἐπιφανής, I, 84.
 ἐπίσκοπος, II, 67.
 ἐπιτέγιος (ἥρωος), II, 372 n. 1.
 ἐπίτροπος, I, 61; III, 380.
 Ἐρεννιανός, n. p., I, 197.

Ἐρετριεύς, I, 181.
 Ἐρμείαν, III, 160.
 Ἐρμογένης, n. p., I, 399.
 Ἐρμογένη, n. p., I, 287, 399.
 Ἐρμων, I, 189.
 Εὐήμερος, n. p., III, 308.
 εὐτύχης, III, 160, 174.
 Εὐωνύμεια, n. l., II, 23.
 εὐώνυμος (plante), II, 23.
 Ἐφκκ, n. l., II, 4.
 ἔξαμενός, III, 85.

H

ἡγεμών, I, 17.
 Ἡδεδάνης, n. p., III, 173.
 Ἡλίας, n. p., I, 17.
 Ἡλιοδώρος, n. p., III, 145, 146.
 Ἡρωδικῶ, n. p., III, 195.
 Ἡσυχίου, n. p., I, 17.

Z

Ζαθθαῖος, n. p., III, 53.
 Ζάθδας, n. p., III, 53.
 Ζάθελος, n. p., II, 232.
 Ζαθεήλ, n. p., II, 231.
 Ζαμάργηδος, n. p., I, 7, 8.
 Ζαχχρία, n. l., III, 236.
 Ζεθείδου, n. p., III, 157.
 Ζενοβίος, n. p., III, 157.
 Ζεός Πολιεύς, I, 182.
 Ζηνοβίαν, n. p., III, 137.
 Ζηνοδιώρος, n. p., I, 21.
 Ζήνων, n. p., I, 5, 187 n. 4, 189.
 Ζμάραγδος, I, 8.
 Ζμαρχάτος, I, 8.
 Ζοθεδάνης, n. p., I, 7.
 ζώη (exclam.), I, 174.

Θ

Θαιμκρῶς, n. p., III, 165.
 Θαμείοος, n. p., III, 164, 244, 245.
 Θαμαρά, n. l., II, 171.
 Θαμάρη, n. p., III, 72.
 θαμιζά (mois), III, 204.
 Θαναθά, n. l., II, 166.
 Θαρχίς, n. l., II, 169.

Θεόδοσλος, n. p., II, 82.
 Θεοδόσιος, n. p., II, 82.
 Θεοδώριος, n. p., II, 50.
 Θεόδωρος, n. p., I, 21; II, 49, 250; III, 157.
 θεολογία, II, 91.
 θεὸς ἄγιος, III, 330.
 Θέρασπις, n. l., II, 166.
 θέρμος (lupin), I, 369.
 Θεσπιεύς, n. p., I, 181.
 Θεύδης, n. p., II, 100.
 Θήρων, n. p., I, 187, 188.

I

Ἰάκωθος, n. p., II, 250.
 Ἰαμαρχίος, n. p., II, 209.
 Ἰάμβλιχος, II, 210.
 Ἰαμβρεῖν, Ἰαμβρί, Ἰαμβρίν, n. p., II, 208, 209.
 Ἰαυλίχος, n. p., II, 210.
 Ἰαμνείας, n. l., III, 242.
 Ἰαμούρ, n. p., III, 347.
 Ἰαμούρας, n. p., III, 347.
 Ἰαρκίος, n. p., II, 122.
 Ἰαρίθωλος, n. p., II, 120.
 Ἰεραῖος, n. p., II, 122.
 Ἰερόν, I, 82.
 ἱερὸς γάμος, III, 65.
 ἱεροταμίον, I, 22.
 ἱεροταμίαι, II, 99.
 Ἰξολελών, I, 4.
 Ἰμάλκους, n. p., II, 210 n. 6.
 Ἰούνιος (?), n. p., II, 243.
 Ἰοππη, n. l., I, 99.
 Ἰούλιος, n. p., I, 11, 16, 21, 110, 300 III, 110, 157, 160.
 Ἰπομέδων, I, 196.
 Ἰππιθοῖτις (tribu), I, 182 n. 1.
 ἱππικὸς, II, 67.
 ΙΧΘΥC, I, 394.
 Ἰώμικος, n. p., III, 119.

K

Κάδαμος, n. p., I, 5.
 Κάδμος, n. p., I, 5.
 Καληκαύεια, n. l., I, 353.
 Καλοπόδιος, n. p., I, 17.
 Κάναθα, (-ατα), n. l., I, 8 n. 5.

Κανασυάθ, n. l., II, 184.
 κανατηνός, I, 8.
 Κανάτων [gén.], n. l., I, 7.
 Κασσιανος, n. p., III, 383.
 Κασσιδρουμε, n. p. (?), II, 404.
 Κάσσιος, n. p., II, 127.
 Κέσαμα, n. l., II, 125.
 κήγσιτορ, I, 4.
 κίρκος (oiseau), III, 131.
 Κλαρεῶτις (tribu), I, 182 n. 1.
 κλάσμα, I, 144.
 Κλεόπατρος, n. p., II, 385.
 κλιθανάριος, II, 243.
 Κλώπας, n. p., II, 385.
 κογχαι, II, 101.
 Κοζμᾶς, n. p., II, 154.
 κοιμητήριον, III, 295.
 κοῖνον, III, 36 n. 2.
 κοίρανε κώμων, I, 94.
 Κοκκήριος, n. p., I, 13.
 Κολάριος, n. p., II, 384.
 κόμης, I, 6, 17.
 Κορείαι, n. l., II, 166.
 κορωνίς, III, 329.
 Κοσμᾶς = Κοζμᾶς.
 Κραστιφαναξ (cypr.), I, 183.
 κράτιστος, II, 244.
 κρέξ (oiseau), III, 131.
 κύριος βασιλεὼν, I, 69, 86, 286.
 κώνοπες, I, 75.
 Κωνσταντίος, I, 4.
 Κώριτος, n. l., III, 90.

Λ

λαμπρότατος, I, 5.
 ΛΑΦΟΙ (= Λαοδικεῖα Φοινίκης), II, 82.
 λέβης, II, 71.
 Λεδοκος, III, 188.
 Λεβαντίτις, III, 188.
 λιβανος (encens), II, 69.
 Λίσταμπος, n. p., III, 181.
 Λούκιλλα, n. p., I, 300.
 Λούκιος, n. p., I, 18.
 Λύσις, n. p., II, 397.
 λυχνάρια, II, 20; III, 41 sqq.
 Λώδ (Lydda), II, 170 n. 1.

M

Μάγν, Μάγας, n. p., II, 62.

Μάγαντος, n. p., II, 62.
 μάγγανα (mangoneaux), II, 144.
 Μαγνός, n. p., I, 8.
 Μασεῖ, n. p., I, 160.
 Μασεῖς, n. p., II, 66.
 Μασεῖος, n. p., II, 66; III, 162.
 Μάχνης, n. p., III, 162.
 Μάχρα (κωμή), II, 163 n. 1.
 Μαιωρίνος, n. p., I, 18.
 Μαιώρος, n. p., I, 18.
 Μαλῆ, n. p., III, 157.
 Μάληχας, n. p., II, 16 n. 3.
 Μάληχος, n. p., II, 16 n. 3, 87, 209 n. 1.
 Μαλκαγείνης (?), n. p., II, 16.
 Μάληχας, n. p., II, 16.
 Μαλχίων, n. p., II, 66.
 Μάληχος, n. p., II, 21, 209 n. 1.
 Μαμδρή, n. l., II, 210.
 Μενασσή, n. p., I, 186.
 Μενασσής, n. p., I, 186.
 Μάνη, n. p., I, 155 n. 2.
 Μανναῖος, n. p., II, 66.
 Μανώνος, u. p., II, 18.
 Μαξιμιανός, I, 4.
 Μάξιμος, n. p., I, 4, 19; II, 95, 300.
 Μάριος, n. p., II, 383.
 Μάρισσα, II, 168.
 Μάρκελλος, n. p., III, 157.
 Μαρκιανός, n. p., I, 16.
 Μάρκιος, n. p., I, 4.
 Μάρκος, n. p., I, 300.
 Μαρμαρική, n. l., I, 8.
 Μαρκῶνα, n. p., III, 157.
 Μάσχος, n. p., II, 16.
 Μασρακά, n. l., II, 247 n. 3.
 Μασρικά, n. l., II, 247 n. 3.
 Μάψις, II, 171.
 μαχαίροποιός, III, 36.
 μεγάλδοζος, I, 86.
 Μεζάθαννα, n. p., III, 156, 157.
 Μενιδάμα, III, 72.
 Μενίχος, n. l., II, 170 n. 1.
 Μενναῖος, n. p., II, 66.
 Μενεάας, n. p., II, 66.
 Μερχουρίω, n. p., I, 22.
 Μηγγρίν, n. p., I, 95.
 μηλωτή, II, 3 n. 2.
 Μηνᾶς, Μηνᾶς, n. p., II, 181.
 Μιλκίθων, n. p., III, 149, 153.
 Μνασέας, n. p., I, 186, 187.

Μνημωσύνη (*div.*), III, 5.
 Μόδεστος, n. p., I, 16.
 Μοένου, n. p., III, 162.
 Μοκείμος, n. p., I, 11.
 Μόνιμος, n. p., I, 14.
 Μούσαιος, n. p., III, 146.
 Μοψοπιεύς, I, 181.
 Μώδ (?), n. l., II, 171.
 Μωδῆθᾶ, n. l., II, 169, 170.
 Μωθηγοί, II, 231.
 Μωθῶ, n. l., II, 231.
 Μώλ, n. l., II, 171.
 Μωλαδά, n. l., II, 171.
 Μώτου [gén.], II, 11.

N

Ναάμων, II, 371.
 Ναθάθ, Ναθαθά, n. l., II, 217.
 Ναθαλάθ, n. l., II, 218.
 Ναθαλλῶ, n. l., II, 218.
 Ναθαλλῶθ, n. l., II, 218.
 Ναθάτ, n. l., II, 217.
 Ναθαθάθ, n. l., II, 217.
 Ναμαρείμ, n. l., I, 161 n. 3.
 Ναμχρί(ῶ)ων, u. l., I, 4.
 Ναταρήλος, n. p., II, 67.
 Νάτρος, n. p., II, 66.
 Νατούρος, n. p., II, 66.
 Ναφθῶδωρ, n. l., III, 241.
 Νέα (ῆ) (égl. Jérus.), II, 154; III, 33, 357.
 Νεάπολις, III, 157.
 Νεθούλας, n. p., III, 164.
 Νεθούλασος, n. p., III, 164.
 Νεθούνασος, n. p., III, 164.
 Νεικόμαχος, I, 21.
 Νέρονα, I. 15. III, 100.
 Νεστόριος, III, 92.
 Νετείρος, n. p., II, 66 sqq.
 Νετίρας, n. p., II, 67.
 Νεφσαμμεμνα, II, 190 n. 2.
 Νικόμαχος, n. p., II, 16, 17.
 Νομάδες, I, 7.
 Νότραος, n. p., II, 66.

Ξ

Ξενοφάντου, n. p., III, 12, 357.

O

- Ὁδρία, Ὁδρία, n. p., I, 38.
 Ὁδοδα, n. l., I, 41, 194 n. 3.
 Ὁδόδης, n. p., I, 41.
 Ὁζίρ (mois), III, 204.
 Ὀλύμπιος, n. p., II, 243.
 Ὀρβινία, n. p., III, 237.
 Ὀρδία, n. l., II, 172.
 Ὀρεδανής, n. p., III, 173.
 Ὀρθωσία, n. l., III, 254.
 Ὀταίσος, n. p., II, 371.
 Οὐαδάλλαθος, I, 118.
 Οὐθεσκι... (?), n. p., I, 22.
 Οὐήρος, II, 383.
 Οὐθρος, II, 115 n. 1, 184.
 Ὀυορώδης, III, 193.
 Ὀυρβακία, n. p., III, 237.
 Οὐσία, n. p., II, 192 n. 4.
 Οὐσσου (?) n. p., I, 18.

Π

- Παγασί, n. l., I, 174.
 Παλιόστεινης, III, 347.
 Πανέας, I, 241.
 Πανείς, I, 241.
 Πανία, I, 241.
 Πάνφιλος, I, 21.
 Παραδώμια, III, 8, 24.
 παραχῶ, III, 138, 139.
 Περσεύτης, I, 173.
 Περτίνιξ, I, 300.
 Πήγασος, I, 174.
 πήγνυμι, I, 174.
 πολιτευσμενοί, III, 147.
 Ποντία (?), n. p., I, 19.
 Πολιεύς (Zeus), I, 182.
 πρακίπωσιτος, I, 5.
 πρακίωριον, I, 17.
 προάστεινον, III, 119.
 προδατική, II, 136.
 πρόεδρος, II, 3.
 προστάτης, III, 137.
 πρωτοσπύτης, I, 103.
 Πτολεμαῖος, n. p., I, 89.
 Πύλη Ὀρβία (Jér.), II, 137.

P

- Ῥαῖτος, n. p., I, 120.
 Ῥαβαθία, n. l., II, 217.
 Ῥαβδωθή, n. p., III, 173.
 Ῥάμα, n. l., I, 284; II, 168.
 Ῥοηλάθη, n. p., III, 43.
 Ῥοῦφος, n. p., I, 8.
 Ῥωμαῖοι, I, 67.

Σ

- Σάκριτα, n. p., I, 22.
 Σαγγελυνιαθών, n. p., III, 153.
 Σάδδαθος, n. p., I, 132.
 Σαδδανή, n. p., I, 106, 107.
 Σάλμη, n. p., III, 54.
 Σάλτον, n. l., III, 237, 238.
 Σάλτων Γεραριτικός, III, 237.
 Σαμέθου, III, 92.
 Σαούλ, n. p., I, 99.
 Σαρεφθία, n. l., II, 163.
 Σαρρεφθιγός, II, 230.
 Σαύρα, I, 19.
 Σαφαρα, I, 22.
 Σαχίθα, n. l., II, 169, 170; III, 236.
 Σεανά, n. l., II, 172.
 σεβάστος, σεβαστή, III, 113, 137, 138.
 Σεγειρά, n. l., II, 69, 101.
 Σεπίμιος, -μιοι, n. p., II, 53; III, 195.
 Σέσματος, n. p., I, 183; II, 61 n. 2.
 Σεφφερᾶ, n. p., I, 23 n. 2.
 Σιδόνιος, I, 103.
 Σιδόνας, I, 104.
 Σιδών, I, 104.
 Σιμάραγδος, I, 8.
 Σμινθίου, III, 357.
 Σοφία (égl. Jérus.), II, 154.
 Σοφονίας, n. p., III, 115.
 Σοφονίδα, n. p., III, 116.
 Σπούριος, n. p., II, 397.
 στάθμος, I, 144; III, 9.
 στοά, I, 81; III, 327.
 στόμα (φρεάτος), III, 87, 88.
 στόμιον, III, 87.
 στρατηγός, I, 54; II, 3.
 στρ. Νομαδών, I, 7.
 Στράτων, n. p., I, 189; III, 173.
 Συδύκ, n. p., I, 317.
 Συγκλητική, n. p., I, 100.

Συνκλητικός, n. p., I, 100; III, 108.

Συσσίτιον, III, 29.

Συχώμου, I, 23.

Σχολάριος (coun.du), II, 143.

Σωσιθέου, n. p., III, 72.

Σώτειρα (᾽Αθηνᾶ), I, 181.

T

τάγμα, I, 5.

ταμίας, III, 20.

Ταννήλου, n. p., I, 19.

τέκνα, II, 378.

Τετραπυργία, n. l., I, 162 n. 1.

Τιτανίδες, III, 187.

Τίτε, n. p., I, 21.

Τιττιανός, n. p., I, 104.

Τίττιος, n. p., I, 104.

Τορκουάτος, n. p., III, 237.

Τύνης, III, 188.

Τύριος, III, 146.

τυχεία, III, 81.

Τύχη, II, 246, 372 n. 4; III, 81, 194.

Y

ύιός ἄρρην, II, 378 n. 7.

Υἷλη, n. l., I, 179.

ύπατικός, I, 16; II, 67; III, 136.

ύπέρθυριον, III, 341 n. 1.

ύπογεῖτον, III, 159.

Φ

Φασαίηλη, n. p., II, 378.

Φασηέλη, n. p., II, 378.

Φέλιππος, n. p., I, 15.

φεῦ, I, 121.

Φιλίνος, n. p., II, 383.

Φιλόδημος, n. p., II, 375.

Φιλόπαππος, n. p., II, 375.

φιλόπατρις, II, 375; III, 82, 135 n. 1,

375 n. 2.

Φιλοπάτωρ, II, 375.

φιλοχρίστος, II, 54.

Φλάκκος, n. p., I, 22.

φυλακή, III, 12.

Φύσκων, II, 10.

Φωκαεύς, I, 181.

φῶς, φῶς Χριστοῦ, I, 171; II, 89; III, 41.

Φώτις, n. l., II, 172; III, 239.

X

Χαιράνες, n. p., III, 165.

Χαμών, I, 22.

Χαράκ, n. l., III, 132.

Χαράρ Ζαχαρία, n. l., III, 236.

Χαψαῖος, III, 349.

χρηστομουσία, II, 399.

Χροχοῖ, n. l., III, 232.

Χρυσώρ (divin.), I, 175.

Ω

Ωγα, n. l., II, 172.

Ωραρία (πύλη), (Jérus.), II, 157.

INDEX SÉMITIQUE

ס

אבב, n. p. palm., II, 63, 384.
 אבבא, n. p. palm., II, 384.
 אבבעל, n. p. néo-p., II, 66.
 אבגיל, n. p. hébr., III, 154-156.
 אבוגיל, n. p. hébr., III, 155.
 אביבעל, n. p. phén., II, 65.
 אביגיל, n. p. hébr., III, 154, 155.
 אביגל, n. p. hébr., III, 155.
 אביגדב, n. p. hébr., II, 373.
 אבישוע, n. p. hébr., II, 46.
 אבן (*poids?*), ph., I, 90.
 אבשלום, n. p. hébr., I, 190.
 אגרפא, n. p. palm., III, 246.
 אדיל, n. l. ph., I, 177.
 אדינת, n. p. palm., I, 56; III, 134 sqq.
 אדם, phén., III, 312.
 אדמלך, n. p. phén., I, 91 n. 1.
 אדמות, phén., III, 329.
 אדנבעל, n. p. ph., I, 88.
 אדנשמש, n. p. ph., III, 75.
 אדנשע, n. p. hébr., II, 46.
 אדריאב, n. p. palm., II, 77 n. 3.
 אדרייגמוס, talm., I, 196.

אדרייגוס, n. p. palm., III, 157.
 אדרביו, n. p. nab., I, 59 sqq.
 אדרת, néop., III, 339.
 אדורמוד, n. p. aram., III, 70.
 אדוטכא, n. p. palm., III, 160, 161, 174.
 אילום, néop., III, 10, 327.
 אורבקיא, n. p. syr., III, 237.
 אורלים, n. p. palm., II, 54, 157, 161.
 אושאלבעלי, n. p. nab., II, 213.
 אושאלהי, n. p. nab., II, 213.
 אושו, n. p. nab., II, 16.
 אזי, n. p. hébr., III, 191.
 אזיה, n. p. hébr. (?), III, 191.
 אחז, n. p. hébr., II, 117.
 אחים, phén., I, 84 n. 4.
 אחיגדב, n. p. hébr., II, 373.
 אחיתור, n. p. palm., II, 333.
 אחרסת, néop., III, 338.
 אחת, néop., III, 336.
 אינצם, n. l., I, 177.
 איראן, n. l. pehlvi, II, 33.
 איתאלהא, n. p. syr., II, 192 n. 3.
 איתי, n. p. hébr., II, 192.
 איתאל, n. p. hébr., II, 192.
 איתיבל, n. p. nab., II, 189.
 אנכסדרא, palm., III, 50.

אר, ph., III, 9.
 אל בני ותרז, nab., II, 115.
 אל עבדית, nab., II, 215.
 אל קציו, nab., II, 215 n. 3.
 אלאמיץ, n. p. hébr., II, 45.
 אלגשיא, n. l. palm., III, 170.
 אלה רבאל, nab., II, 374 n. 3.
 אלה, *pron.* nab., II, 133.
 אלהא, nab., II, 248, 368, 371.
 אלהבל, n. p. palm., II, 176.
 אליאב, n. p. hébr., II, 65.
 אליעזר, n. p. hébr., III, 133, 154.
 אליצפן, n. p. hébr., III, 154.
 אלישבע, n. p. hébr., III, 154.
 אלישוע, n. p. hébr., II, 46.
 אליקים, n. p. hébr., III, 154.
 אלישיב, n. p. hébr., III, 154.
 אליטימע, n. p. hébr., III, 154.
 אלישע, n. p. hébr., II, 46.
 אלישפת, n. p. hébr., III, 149, 153, 154.
 אלם(ה), phén., I, 81.
 אלם הקידש, néop., III, 39 n. 3.
 אלמת, néop., III, 327.
 אלעזר, n. p. hébr., III, 150.
 אלעמת, néop., III, 325, 327.
 אלקמא, n. p. palm., III, 242.
 אלקנה, n. p. hébr., III, 189.
 אלקמס, n. p. palm., III, 170, 242.
 אלשע, n. p. hébr., II, 45.
 אלתברס, n. l. ph., I, 177.
 אם (*métropole*), ph., II, 81.
 אמברא, pehlvi, II, 34.
 אמוץ, n. p. hébr., II, 46 n. 1.
 אבנה, n. p. nab., III, 341.
 אמלת, n. p. nab., I, 56.
 אמוץ, ammon., II, 45.
 אמצוי, n. p. hébr., II, 46 n. 1.
 אמציה, n. p. hébr., II, 45.
 אמציהו, n. p. hébr., II, 45.
 אמוראל, n. p. nab., II, 210.
 אמרו, n. p. hébr., II, 208.

אנברכפתי, pehlvi, II, 33.
 אנדרואנטוס, palm., I, 196.
 אנו, *pron. dém.* nab., II, 132.
 אנעם, n. p. nab., I, 11.
 אסטרוטותא, palm., II, 3.
 אסרם, n. p. néop., III, 332 n. 1.
 אסרמוגא, nab., I, 54.
 אסרטיגו, talm., I, 54.
 אסרתגא, nab., I, 54.
 אנעדא, (*dieu?*) nab., II, 374.
 אנזי, n. p. palm., I, 120.
 אנדיך, n. p. palm., I, 122.
 אנזא, (*dieu?*) nab., II, 374.
 אפטא, n. l. syr., III, 238.
 אפמלכות, palm., II, 3.
 אפס, n. p. palm., I, 191.
 אפצא, n. p. palm., III, 172.
 אפתא, n. p. palm., III, 172.
 אפתירידא, n. l. syr., III, 240, 241.
 אפתי, n. p. nab., III, 172.
 אפתיו, n. p. nab., III, 172.
 אצלג, nab., II, 130.
 אקים, palm., II, 224.
 אקמא, n. p. palm., III, 163.
 אקמת, n. p. palm., III, 163 sqq.
 ארהביא (*Romains*), I, 67.
 ארודא, n. l. syr., III, 241.
 ארוסטידס, n. p. palm., I, 300.
 ארנא (*sarcophage*), nab., I, 54.
 ארסנאם, n. p. ph., I, 81.
 ארץ, hébr., III, 329.
 ארקא = ארצא, aram., II, 103 n. 2.
 ארצא = ארקא, aram., II, 103 n. 2.
 ארש, n. p. ph., III, 146.
 ארשא, néop., III, 342.
 ארשם, néop., III, 342.
 ארשף (*dieu phén.*), I, 177.
 ארמדות, n. p. pehlvi, III, 193.
 אשכין עשתרת, III, 2.
 אשמיניתן, n. p. ph., III, 75, 152.
 אשמנצלה, n. p. ph., III, 307.

אשכנזשלך, n. p. ph., I, 163.
 אשרת, n. l. ph., I, 81.
 אתגם (*mois*), ph., III, 16 n. 1.

ב

בארודא, n. l. (?), syr., III, 241.
 בגרז, n. p. palm., II, 384.
 בגרן (?), n. p. palm., II, 384.
 בגרת, n. p. nab., I, 56; II, 384.
 בדא, n. p. ph., I, 133; III, 2.
 בדיל, hébr., II, 187 n. 2.
 בדמלקרת, n. p. ph., I, 88; III, 2.
 בדעשרת, n. p. ph., I, 188.
 בדעשתרת, n. p. ph., I, 192.
 בול, *divin.* palm., I, 126.
 בולחא, n. p. palm., I, 126, 131; II, 86; III, 164.
 בולגא, n. p. palm., I, 126.
 בולע (?), palm., I, 132; II, 215.
 בולקא, n. p. palm., I, 126.
 בוגא, n. p. palm., III, 168.
 בורפא, n. p. palm., I, 124, 126.
 בחיתא (?), n. l. nab., II, 193.
 בידא, n. p. palm., I, 135.
 בידאל, n. p. hébr., I, 135.
 ביל, n. p. aram., III, 64, 69.
 בילוטא, palm., III, 108.
 בית, aram., II, 107 n. 1.
 בית, hébr., III, 103.
 בית גוברין, n. l. hébr., III, 274.
 בל, *mois*, ph., III, 16 n. 1.
 בלעקב, n. p. palm., II, 119.
 בלשירי, n. p. palm., III, 167.
 בנהוי (τέχνη ἐκαστος), II, 378.
 בני אמרי, hébr., II, 208.
 בני בולע, n. p. palm., II, 215.
 בני ותרז, n. p. nabat., II, 115; III, 76.
 בני זדבביל, n. p. palm., II, 215.
 בני חלא, u. p. palm., III, 180.

בני חלה, n. p. palm., III, 180.
 בני חנפ, n. p. palm., II, 215.
 בני יעמרו, n. p. nab., II, 385.
 בני מיתא, n. p. palm., II, 215.
 בני מתבול, n. p. palm., II, 215.
 בני תימרצא, n. p. palm., II, 215.
 בעא, n. p. palm., III, 165-167.
 בעל זבח, ph., III, 19, 24.
 בעל חצים, hébr., III, 19.
 בעלחמן, n. p. ph., I, 81, 177; III, 32.
 בעל חוש, ph., III, 18, 19.
 בעל טעם, ph., I, 57.
 בעל זמם, ph., III, 19.
 בעליתן, n. p. ph., III, 150.
 בעלכנף, hébr., III, 19.
 בעלפלס, n. p. ph., III, 74.
 בעלצלח, n. p. ph., III, 1, 307.
 בעלשמין, n. p. ph., I, 165.
 בעליתין, n. p. ph., III, 2.
 בעלא המכתערם, ph., III, 37.
 בעלי, n. p. phén., III, 74.
 בעליאב, n. p. héb., II, 65.
 בעלישפט, n. p. ph., III, 150.
 בעשמין, n. p. ph., I, 177.
 בר חרי, palm., I, 53.
 ברוך, n. p. hébr., I, 170.
 ברה, hébr., III, 315.
 בריהו, n. p. hébr., II, 252; III, 152.
 ברוח, n. p. hébr., II, 252; III, 315.
 בריכה, n. p. hébr., I, 170.
 ברך, n. p. hébr., III, 192.
 ברכבעל, n. p. ph., III, 193.
 ברכת, néop., III, 346.
 ברכנהון (?), II, 84 n. 4.
 ברגבו, n. p. palm., III, 171.
 ברעתא, n. p. palm., I, 60; III, 168, 171.
 ברעתה, n. p. palm., III, 171.
 ברעתו, n. p. nab., III, 171.
 ברכון (?), n. p. nab., II, 371.
 ברכנהון (?), palm., II, 84 n. 4.
 ברשמיש, n. p. palm., II, 177.

ברתא, palm., I, 300.
 בת והב, n. p. palm., II, 77 n. 3.
 בת והבי, n. p. palm., III, 180.
 בת זבי, n. p. palm., I, 123; III, 137, 180.
 בת חרי, n. p. palm., I, 53, 60; III, 180.
 בתי, n. p. palm., I, 122.
 בתים, hébr., III, 103.

ג

גאל, hébr., III, 156.
 גבור, hébr., III, 274.
 גד, div., II, 372 n. 4; III, 80, 194.
 גד היבם, néop., II, 40.
 גד תיכמי, n. p. palm., III, 81 n. 2.
 גדי (?), n. p. palm., III, 168.
 גדילת, n. p. palm., I, 53.
 גדלו, n. p. nab., I, 55.
 גדנבו, n. p. palm., III, 168.
 גדנעם, n. p. ph., III, 303.
 גדעתה, n. p. palm., III, 168.
 גדרם (?), n. p. hébr., III, 194.
 גדרעתה (?), n. p. palm., III, 164.
 גדרצו, n. p. palmyr., III, 164-168.
 גדרת, n. p. nab., I, 56.
 גו, phén., III, 36.
 גול, n. l. ph., III, 7.
 גזר, n. l. hébr., III, 268.
 גים, n. p. palm., III, 161.
 גמלו, n. p. nab., III, 173.
 גנה, גן, hébr., III, 277 n. 2.
 גנון, talm., II, 372 n. 2.
 גנש, néop., III, 40.
 גנת, nab., II, 372 n. 2.
 גנתא, n. l. hébr., III, 230.
 גרבא, n. p. palm., III, 170, 243.
 גריבא, n. p. palm., III, 170.
 גרם, phén., I, 237.
 גרמאלבעל, n. p. nab., II, 213.

גרצד, n. p. ph., I, 188.
 גת, n. l. hébr., III, 278.
 גתא, n. l. syr., III, 230.

ד

דא, pr. démons. nab., I, 54.
 דבאל (lire : רבאל), n. p. nab., I, 40, 64.
 דבה, hébr., III, 317 n. 1.
 דגון (?), mois ? palm., III, 246.
 דה, pr. dém. nab., I, 54, 55.
 דור שרא (v. דושרא), III, 279.
 דוכס (dux), II, 143.
 דור, néop., III, 37.
 דורא, rabbin., III, 36.
 דושרא, div. nab., I, 40; II, 130 sqq. III, 279.
 דחק (?), palm., III, 176.
 דינה, n. p. hébr., III, 183.
 דיני, n. p. palm., III, 184.
 דינים, n. p. aram., III, 185, 243.
 דינביהדים, n. p. aram., III, 64, 185.
 דל, phén., III, 8, 24 n. 4.
 דלו, hébr., III, 8.
 דלת, néop., III, 8.
 דלל, néop., III, 8.
 דמי (?), n. p. palm., III, 173.
 דנה, pr. dém. nab., I, 54, 55.
 דעם, divin. ph., I, 90.
 דעמחנא, n. p. ph., I, 90.
 דעמולך, n. p. ph., I, 88.
 דעמזלה, n. p. phén., I, 90.
 דערכן, néop., III, 340.
 דר, hébr., III, 36.
 דרכון, néop., III, 340.
 דרכמנס, ph., III, 340.
 דרת, néop., III, 36 sqq., 109, 325.

ה

- ה (*emphat.*), aram., II, 101 n. 4.
 ה, hébr., III, 190.
 הא, *pron.* aram., II, 106.
 הגר, n. p. palm., II, 384.
 הטיבת, aram., II, 104.
 הלה, néop., III, 338.
 הגא, n. p. nab., III, 243.
 הגא, n. p. nab., III, 243.
 הסלכי, néop., III, 332 n. 1.
 הפטיקא, palm., III, 136.
 חקים, *form.* nab., I, 58; II, 224.
 הר, phén., III, 12, 13.
 התחתן, aram., III, 70.

י

- יגרה, nab., II, 374.
 ירה, aram., II, 77; nab., II, 133.
 ירהב, n. p. palm., I, 118; II, 77 n. 3.
 ירהבאלהי, n. p. nab., II, 213.
 ירהבי, n. p. nab., II, 12, 77 n. 3.
 ירהבי, n. p. palm., I, 118.
 ירהבלת, n. p. palm., II, 77 n. 3; nab., I, 118.
 ירהודין, pehlvi, II, 33.
 יורא (יורא), palm., II, 383.
 יורא, n. p. nab., II, 374.
 יורו, n. p. nab., II, 115, 117, 185; III, 76.

ז

- זבדבול, n. p. palm., I, 122; II, 176, 215.
 זבדיאל, n. p. nab., II, 232.
 זבח כושפחה, hébr., III, 27.

זבה ששם, phén., III, 16 n. 1.

בתזבי; v. זבי

זבידא, n. p. nab., palm., I, 135; III, 157, 158 n. 1, 184.

זדה, hébr., I, 298.

זהב, hébr., III, 340 n. 1.

זוזין, palm., II, 113.

זיב, mois, néop., III, 29.

זיבק, n. p. néopun., I, 234.

זוי, mois, phén., III, 16 n. 1, 29.

זמרגד, n. p. ph., I, 8.

זרע, זר, assyr., III, 107.

ח

חבולא, n. p. palm., II, 86 n. 2.

חבי, n. p. palm., I, 240.

חביבי, n. p. palm., II, 386.

חבר, palm., III, 157, 161.

חברנם, néop., III, 35.

חגגו, n. p. palm., III, 170.

חגוגו, n. p. palm., III, 170.

חגי, n. p. palm., III, 161.

חגר, phén., III, 11.

חדודין, n. p. palm., III, 173.

חדירא, n. p. palm., III, 107.

חדת, n. p. palm., III, 161.

חדתה, nab., II, 225.

חזמה, hébr., III, 12.

חזה, hébr., III, 327.

חטישו, n. p. nab., II, 371.

חטרמוסכר (?), *divin.* néop., III, 336.

חיאל, n. p. nab., II, 224.

חיות, hébr., III, 306.

חימרני (?), n. p. nab., II, 224.

חיר, mois ph., III, 16 n. 1.

חירן, n. p. palm., II, 176; III, 165, 167, 197.

חלא, n. p. palm., III, 180.

חלה, n. p. palm., III, 180.

חלפתא, n. p. palm., III, 243.
 חמול, n. p. hébr., II, 28.
 חמול, hébr., II, 28.
 חמלכת, n. p. ph., I, 56; II, 224 n. 2.
 חכין, n. p. ph., I, 81.
 חנן, תן, hébr., ph., I, 127; III, 144.
 חנא, n. p. ph., III, 14.
 חנאל, n. p. nab., III, 76.
 חנבעל, n. p. ph., III, 48, 144.
 חנה, n. p. hébr., I, 124.
 חנות, hébr., III, 328.
 חנפי, n. p. palm., II, 243.
 חנתא, n. p. palm., I, 124.
 חסגם, phén., III, 343.
 חסתמה, aram., II, 44.
 חפה, hébr., III, 339.
 חפץ, hébr., I, 191.
 חפרפות, hébr., III, 93.
 חצור, חצר, néop., III, 326, 331.
 חקר, hébr., III, 403.
 חר, n. p. ar., I, 240.
 חרג, nab., II, 130.
 חרו, phén., III, 40.
 חרטית, phén., III, 8.
 חרי, v.: בר חרי.
 חרימי, n. p. palm., II, 385.
 חרישא, div. nab., II, 430.
 חרם, nab., II, 430.
 חרץ, phén., III, 9, 333.
 חרש, hébr., ph., II, 430-431; III, 18.
 חרשא, n. p. nab., II, 185; III, 183.
 חרתת, n. p. nab., I, 36.
 חרש, n. p. palm., II, 87.
 חתם, héb., aram., III, 491-493.

ט

טבע, phén., I, 90.
 טורא, talm., II, 429.
 טוירן (corr. de טורבן), n. l. syr., III, 235, 349.

טוריא, nab., II, 129, 372 n. 1.
 טוריה, hébr., II, 372 n. 1.
 טעם, nab., I, 61 sqq.
 טעביא, nab., I, 57 sqq.

י

יאזניה, יאזניה, n. p. hébr., II, 29.
 יאשיה, יאשיה, n. p. hébr., II, 29.
 יבניה, n. p. hébr., II, 29.
 יברכיה, n. p. hébr., II, 29; III, 132.
 ידעו, n. p. palm., III, 243.
 יהב, nab., aram., II, 77, 133.
 יהויקים, n. p. hébr., III, 134.
 יהושוע, n. p. hébr., II, 46.
 יהועזר, n. p. hébr., III, 190.
 יהיבא, n. p. palm., II, 77 n. 3.
 יוליום, n. p. palm., I, 300.
 יוליס, n. p. palm., III, 157, 161, 179.
 יורה, n. p. hébr., III, 131.
 יורחיה, n. p. hébr., II, 29.
 יחואל, n. p. hébr., II, 29.
 יחובעל, n. p. ph., III, 150.
 יחומלך, n. p. phén., II, 29; III, 149-150.
 ייהואל, n. p. hébr., II, 29.
 ייהוה, n. p. hébr., II, 29.
 יחזק, n. p. hébr., II, 29; III, 131.
 יחזקאל, n. p. hébr., II, 29.
 יחזקיהו, n. p. hébr., II, 29.
 יחואל, n. p. hébr., II, 29.
 יחמליהו, n. p. hébr., II, 31, 32.
 יחבעל, n. p. ph., II, 29; III, 150.
 יחבעל (?), n. p. ph., III, 150.
 יקמלך = יקמלך, aram., II, 103.
 יכיליה, n. p. hébr., II, 32.
 יכל, hébr., II, 32.
 יכליהו, n. p. hébr., II, 32.
 יכניהו, n. p. hébr., II, 29 n. 2.
 יכנשלם, n. p. ph., II, 29; III, 2, 150.

ילל, n. p. néop., III, 33.
 ימין (*droite, sud*), palm., III, 50.
 ימלא, n. p. hébr., III, 151.
 ימלכו, n. p. palm., II, 210, 211.
 יסד, hébr., III, 334.
 יסך (?), pun., III, 309, 310.
 יסמכיהו, n. p. hébr., II, 29.
 יכפה, n. l. samar., I, 333.
 יסתעתן, néop., III, 332 n. 1, 342.
 יעא, aram., II, 83.
 יעזר, n. p. ph., III, 151.
 יעברו, n. p. hébr., II, 385.
 יעברו, n. p. nab., II, 209 sqq.; III, 347.
 יעכנתען, n. p. néop., III, 332 n. 1.
 יעסם, n. p. ph., III, 151.
 יעקב, n. p. hébr., II, 29 n. 1; III, 151.
 יזלט, n. p. hébr., III, 151.
 יזקך, minéen, II, 11.
 יזתח, n. p. hébr., III, 151.
 יצא, hébr., II, 83.
 יצחק, n. p. hébr., II, 29 n. 1.
 יצע, hébr., aram., II, 103 n. 2.
 יקטלוך = יקטלוך, aram., II, 103.
 יקים, n. p. hébr., III, 154.
 יקשט, palm., III, 159.
 ירחבול, *div.* palm., II, 120.
 ירחי, n. p. palm., I, 122; II, 122.
 ירחם, n. p. hébr., III, 151.
 ירחמאל, n. p. hébr., II, 29.
 ירד, néop., III, 337 n. 2.
 ירעו, n. p. palm., III, 243.
 יש, hébr., aram., II, 106 n. 1.
 ישבק, n. p. hébr., III, 151.
 ישת, n. p. hébr., III, 151.
 ישיב, n. p. hébr., III, 154.
 ישימאל, n. p. hébr., III, 154 n. 2.
 ישימאל, n. p. hébr., II, 252; III, 154.
 ישע, *sauver*, hébr., II, 46.
 יתן, phén., III, 116, 152.
 יתנצד, n. p. pun., I, 188.
 יתרי, hébr., II, 184 n. 3.

יתרו, n. p. madian., II, 184.

כ

כ = ק, aram., II, 103.
 כברת, phén., I, 82.
 כהן, ar., III, 2.
 כול, hébr., II, 32.
 כי, ph., I, 298.
 כיסה (מן), palm., II, 113.
 כיכר, pun., I, 231.
 כיצא = קיצא, aram., II, 103.
 כיתות, n. p. palm., I, 63.
 כלבם, phén., I, 237.
 כלזירשמש, aram., III, 107.
 כלמות, aram., II, 105 n. 2.
 כלמו, aram., II, 103.
 כמאש, phén., III, 11.
 כמודה, phén., III, 317 n. 2.
 כמולת, n. p. nab., II, 103 n. 2, 378 n. 5.
 כמושצדק, n. pr. moab., II, 116.
 כנון, *mois*, palm., III, 246.
 כנס (hébr.), III, 31 n. 5.
 כנש, pun., III, 31 n. 5.
 כסלו, *mois*, nab., II, 223, 226.
 כסף, phén., II, 90.
 כעשא, n. p. néopun., III, 342.
 כרר, *mois*, phén., III, 16 n. 1.

ל

ל (emploi, en araméen, de), II, 126 n. 3.
 לא, pun., III, 350.
 לאדך, *mois*, phén., III, 16.
 לאדכא, ph., II, 81.
 לב, pun., III, 39 n. 3.
 לוהית, n. l. nab., II, 193.
 לוהיתו, n. l. nab., II, 189.
 לוקלא, n. p. palm., I, 300.
 לוילעי, n. p. pun., III, 31 n. 5.

לימא, néopun., III, 339.
 לישא, aram., II, 406.
 לם, phén., III, 46 n. 2, 349.
 למויעמם, phén., III, 2.
 לשמש, n. p. palm., I, 63.

ב

ביאדבא (?), n. l. nab., II, 43 n. 2.
 ביאזגם, באזן, phén., III, 9 n. 1.
 בובנת, néop., III, 338.
 בוגן, n. p. pun., III, 144.
 בודינא, palm., III, 135.
 בודת (?), néop., III, 341.
 בודהבא, n. l. moab., II, 43.
 ביהול, n. p. palm., III, 183, 184.
 ביואב, n. l. hébr., II, 373.
 ביוסדות השמים, hébr., III, 337 n. 1.
 ביותבה, div. (?), nab., II, 431.
 ביוזבנא, n. p. palm., III, 157.
 ביודא, aram., III, 64.
 בזכר (?), n. div., phén., III, 5, 343.
 בזול נעם, phén., III, 64.
 בזרה, pun. et néopun., III, 23 sqq., 344 sqq.
 בזוזא, aram., III, 242.
 בזוזא, hébr., III, 327.
 בזוזת, phén., III, 325, 327.
 בזרחמא, nab., I, 55.
 בזיבה, phén., III, 40.
 בזידבא, n. l. hébr., II, 43.
 בזיל, talm., I, 284.
 בזיסכר, div., phén., III, 334.
 בזישא, n. p. palm., I, 63.
 בזיאת, n. p. palm., II, 245.
 בזככמוס, n. p. palm., I, 300.
 בזכתערם, n. l. néop., III, 37 n. 1, 323.
 בזלא, n. p. palm., I, 118, 133; III, 157, 184.
 בזלמא, palm., II, 3.
 בזלי, n. p. palm., I, 125.

בזליכת, n. p. nab., I, 56.
 בזל(ה)מלך, n. p. (?) hébr., I, 33.
 בזלך מלכא, palm., titre, III, 138.
 בזלך עשתרת, div., phén., I, 81; II, 336 n. 2.
 בזלכל, n. p. palm., II, 125; III, 244.
 בזלכו, n. p. nab., palm., I, 63, 118, 122, 124, 125, 131; II, 87, 177, 209; III, 173.
 בזלכו אלחא, nab., I, 42.
 בזלכו, n. p. palm., II, 386, 387 n. 1; III, 173.
 בזלכיעור, n. p. phén., III, 147.
 בזלכישע, n. p. hébr., II, 46.
 בזלכיתן, n. p. phén., III, 149, 152.
 בזלכת, néop., III, 303, 350.
 בזלכתא, palm., III, 138.
 בזמוד, hébr., III, 296 n. 4.
 בזמורא, n. l. hébr., II, 210.
 בזנא, aram., I, 137.
 בזנא, mine, aram., I, 143 sqq.
 בזנדסען, n. p. néop., III, 344.
 בזנדצען, n. p. néop., III, 344.
 בזנועת, n. p. nab., II, 378 n. 5.
 בזנהם, n. p. phén., hébr., I, 486; III, 75, 327.
 בזנהת, phén., III, 4.
 בזנין (?), mois, palm., II, 6; voir קנין.
 בזנינא, comput, nabat., I, 67 sqq.
 בזנין שתרות, talm., I, 68.
 בזנין (?), n. p. phén., III, 193.
 בזנעבת, néop., III, 332 n. 4.
 בזנשה, n. p. hébr., I, 186.
 בזסגדא, nab., I, 53.
 בזסיגרען, n. p. néop., III, 344.
 בזסכר, div., phén., III, 334, 343.
 בזסלה, n. p. pun., III, 307.
 בזסקלעת, n. p. néop., III, 332 n. 1.
 בזעזרת, néop., III, 341.
 בזעליתא, palm., III, 162.
 בזענא, בזענא, n. p. palm., II, 66, III, 162.

בועסקל, n. p. néop., III, 332 n. 1.
 במעסקלת, n. p. néop., III, 332 n. 1, 342.
 במערטא, palm., III, 157.
 במעשי, n. p. hébr., II, 30.
 במעשיה, במעשיה, n. p. hébr., II, 30.
 במפלתא, néop., III, 338.
 במפע, *mois*, phén., III, 16 n. 1.
 במצלח, n. p. pun., III, 307.
 בוצעת (?), aram., II, 103 n. 2.
 במקדש (ה), phén., III, 7, 9, 343.
 בוקימו, n. p. palm., nab., I, 120, 124, 128, 133; III, 163, 385.
 ביקימו, n. p. palm., II, 385.
 בירא, n. p. palm., III, 163.
 בירוזא, n. p. palm., III, 157.
 בירזה, phén., hébr., III, 16 n. 1, 28, 29 n. 3.
 בירזה אלם, pun., III, 23, 28.
 בוריא, n. p. palm., II, 383.
 בירן, *litre*, palm., I, 40 n. 4.
 בורפאם, בורפא, *mois*, phén., III, 16 n. 1.
 בורקום, n. p. palm., I, 300.
 בורת, *litre*, palm., I, 40 n. 4.
 בורתי (?), n. p. palm., I, 128.
 בושכי, n. p. nab., II, 16 n. 2.
 בישפחה, hébr., III, 28.
 במתבול, n. p. palm., II, 215.
 במתבני, palm., III, 157, 167.
 במתני, n. p. palm., III, 183.
 במתקל, aram., I, 151.
 במתקנבא, *corrector*, palm., III, 134 sqq., 139, 140, 199.
 במתקרה, palm., III, 157.
 במתריש, aram., III, 193.

נ

נאב, aram., II, 104 n. 2.
 נבוגדי, n. p. palm., III, 168.
 נדר, pun., I, 230; III, 316.
 נדער, néop., III, 316.
 נהר הבעלה, hébr., I, 402.

נורבל, n. p. palm., III, 183.
 נול, hébr., III, 271 n. 1.
 נחביהו, n. p. hébr., III, 307.
 נביר (?), n. p. nab., II, 67.
 נטר, aram., II, 66.
 נטראל, n. p. nab., II, 67.
 ניאפוליס, n. l. talm., III, 357.
 נמרון, n. l. hébr., I, 161.
 נניא, n. palm., III, 176.
 נסיכה, rabbin., III, 309 n. 1.
 נסך, hébr., III, 309, 310.
 נעדר, néop., I, 230.
 נעמון, n. p. nab., II, 371.
 נעמפעם, n. p. pun., I, 107.
 נפש, aram., I, 54; II, 126, 189 sqq.
 נקבו, n. p. nab., II, 221.
 נקיבו, n. p. nab., I, 59 sqq.; II, 221.
 נקנקיו, n. p. nab., II, 12.
 נרגש, n. p. aram., III, 193.
 נתן, hébr., III, 152, 311.

ס

ס, sa véritable forme dans l'alphabet néopunique jusqu'ici méconnue, III, 331 sqq.
 סהלדיא, n. p. néop., III, 343.
 סהלכני, n. p. néop., III, 332 n. 1, 341.
 סיד, néop., III, 334, 336.
 סוך, pun., III, 310.
 סוס, phén., I, 183.
 סורא, n. p. néop., III, 332 n. 1.
 סיון, *mois*, palm., I, 118.
 סיבוק, aram., II, 21 n. 2.
 סיני, n. p. hébr., III, 271.
 סכולרא, syr., III, 233.
 סכניתן, n. p. phén., III, 152.
 סכר, néop., III, 332.
 סלדיא, n. p. néop., III, 332 n. 1, 343.
 סלי, n. p. nab., II, 381.

סמיוק, n. de plante, aram., II, 21 n. 2.
 כמל, néop., III, 337.
 ססב, *div.*, ph., II, 60.
 סכמי, n. p. phén., I, 183; II, 64 n. 2.
 סעלדוּא, n. p. néop., III, 332 n. 1. 343.
 סעלננו, n. p. néop., III, 332 n. 1.
 סך, phén., I, 89, 93.
 ספטימיוא, n. p. palm., III, 33.
 ספר, néop., III, 332 n. 1.
 סקלטימקא, palm., III, 408.
 סראקה, n. l. rabbin., I, 324, 325.
 סת = נֶאֱוֶת, III, 332 n. 1.

ע

עבדא, n. p. ph., I, 435.
 עבדאלבעלי, n. p. nab., II, 213.
 עבדאלגא, n. p. nab., I, 16; II, 13 n. 2.
 עבדאלה, n. p. nab., II, 368.
 עבדאלהא, n. p. nab., II, 43.
 עבדאלהי, n. p. nab., II, 13.
 עבדאכר, n. p. phén., III, 145.
 עבדבעל, n. p. ph., I, 88; II, 295.
 עבדהדד, n. p. ph., I, 167.
 עבדהדינַת (?), n. p., nab., I, 39.
 עבדהרתת, n. p. nab., I, 39; II, 379 n. 3.
 עבדי, n. p. palm., III, 164.
 עבדיואל, n. p. hébr., I, 38.
 עבדיה, n. p. héb., I, 38.
 עבדיהו, n. p. héb., I, 33-35, 38.
 עבדלה, n. p. palm., II, 43, 176.
 עבדלספת (?), n. p. ph., (?) III, 1.
 עבדמלכז, n. p. nab., I, 39.
 עבדמלכת, n. p. pun., III, 350.
 עבדמלקרת, n. p. ph., III, 2.
 עבדמסכר, n. p. ph., III, 1.
 עבדמוּרני, n. p. ph., II, 224.
 עבדססם, n. p. ph., I, 183; II, 61.
 עבדעבדת, n. p. nab., I, 39; II, 189.
 עבדעכר, n. p. nab., II, 213.
 עבדעשתרת, n. p. phén., III, 145.
 עבדצד, n. p. ph., I, 188.
 עבדורבאל, n. p. nab., II, 368 n. 3.
 עבדורשף, n. p. ph., I, 168.
 עבדת, n. p. nab., I, 41, 56; II, 368, 371.
 עבדתנת, n. p. phén., III, 145, 186.
 עבידא, n. p. palm., I, 135.
 עבידת, n. p. nab., I, 56.
 עבישו, n. p. nab., I, 188.
 עבישת, n. p. nab., I, 56; II, 215.
 עבסו, n. p. palm., III, 172.
 עבר, ph. et hébr., III, 3 n. 2.
 עברתא, n. l. nab., II, 189.
 עגא, n. p. palm., I, 132.
 עגילו, n. p. palm., I, 124.
 עוירא, n. p. nab., I, 43.
 עולה, hébr., III, 40, 77.
 עיתו, n. p. nab., I, 19.
 עז חים, ph., I, 181.
 עזמולך, n. p. ph., I, 88.
 עזר, n. p. ph., III, 147.
 עזרבעל, n. p. ph., III, 114, 142.
 עטרת, néop., III, 328.
 עילבוי, n. p. palm., II, 384.
 עינים, hébr., III, 6 n. 3.
 עכבר, n. p. ph., I, 233.
 עכברם, n. p. phén., III, 18.
 עליה, hébr., III, 162.
 עלם, ph., III, 9, 337.
 עלץ, ph., III, 313, 314.
 עלת, *prépos.*, phén., I, 89.
 עלתא, *autel*, palm., I, 118.
 עם, phén., III, 7, 13 n. 1.
 עם, *præpos.*, nab., II, 372, 373.
 עמוּן, n. p. hébr., II, 373.
 עמוּנדב, n. p. hébr., II, 373.
 עמוּר, n. p. palm. (?), II, 177; cf. 383.
 עמוראל (?), n. p. nab., II, 240.
 עמרה, n. l. hébr., I, 163.
 עמור, n. p. nab., II, 244.

עברו, n. p. hébr., II, 208, 210.
 עבירב, n. p. hébr., II, 210.
 ען טב, n. l. talm., II, 170.
 ענה, palm., II, 66.
 עגושות, palm., II, 3.
 עגישו, n. p. nab., II, 381.
 עגבי, n. p. nab., II, 41, 42.
 עגני, עגני, n. p. palm., III, 173 n. 3.
 ענת, div., phén., I, 181.
 ענר, dir. néop., III, 332, 341.
 ענרב, vingt, néop., III, 344.
 עפית, hébr., II, 187 n. 1.
 עפרת, phén., III, 317.
 עץ, hébr., I, 179.
 עקרביט, n. l. samarit., II, 166.
 עקרבן, n. p. palm., II, 382.
 עקרון, n. l. hébr., III, 278 n. 4.
 עראבא, n. l. rabbin., I, 320.
 ערבא, ערבא, n. l. rabbin., I, 320.
 ערביא, n. l. rabbin., I, 320 n. 2.
 ערבותא, nab., II, 129.
 ערכת, phén., I, 82.
 ערפת, phén., I, 81, 82, 393; II, 129.
 ערת הרץ, phén., III, 339.
 עשי, n. p. hébr., I, 341.
 עשירי, n. p. hébr., II, 31, 32; III, 154.
 עשתיר, n. p. palm., III, 157.
 עשתרת, div., phén., I, 81; III, 2.
 עשתרתותן, n. p. ph., I, 91; III, 153.
 עת (?), palm., III, 181 n. 3, 182.
 עתוכא, n. p. palm., III, 174.
 עתיק, palm., III, 174.
 עתיקא, palm., III, 174.
 עתנתן, n. p. palm., I, 126.
 עתעקב, n. p. palm., I, 123.
 עתיעתה, n. p. palm., III, 170, 244.

פ

פדאל, n. p. ph., II, 253.
 פדהאל, n. p. hébr., II, 253.

פדהצור, n. p. hébr., II, 253.
 פדוה, n. p. hébr., II, 253.
 פה, hébr., III, 88 n. 2.
 פהנת, néop., III, 323, 328.
 פביב, nab., II, 371.
 פבטיין, n. p. nab., II, 371.
 פלהדריית, palm., II, 3.
 פלדא, palm., I, 131.
 פלגכ, n. p. néop., III, 332 n. 1.
 פלנעי, n. p. néop., III, 341.
 פלכ, phén., III, 18, 19, 22.
 פכ, phén., III, 10.
 פכנעכ, n. p. ph., III, 10, 308.
 פעל, phén., I, 89; III, 7.
 פעלגעם, n. p. phén., I, 81.
 פעלת, mois, phén., III, 16, 340.
 פעם, phén., III, 10.
 פעמיים, פעמיים, hébr., III, 10.
 פעמים, phén., III, 10.
 פנץ, nab., II, 133.
 פנצאל, n. p. nab., II, 378.
 פנצאל, n. p. nab., II, 378.
 פקחי, n. p. hébr., II, 117, 404.
 פרטונכס, n. p. palm., I, 300.
 פריהו (?), n. p. hébr., II, 252.
 פרוקתא, פרקא, aram., II, 11.
 פרכ, aram., I, 138 sqq.
 פרכין, aram., I, 137.
 פרעש, aram. (?), III, 172.
 פיש, poids, aram., I, 142 sqq.
 פישגדת, aram., III, 193.
 פשאל (?), nab., II, 378.
 פתוה, hébr., III, 328.
 פתה, ph., III, 328.
 פתיל, hébr., III, 155.
 פתלביכ, n. p. phén., I, 80, 81.
 פתלביש, n. p. phén., I, 80.

צ

צ (sa forme en néopunienne, confondue

à tort jusqu'ici avec celle du *samech*),
III, 334 sqq.
צבת, palm., III, 173, 178.
צבתא, palm., III, 157, 161.
צד, *dic.*, phén., I, 189.
צדה, n. p. hébr., I, 107.
צדיתן, n. p. phén., I, 188.
צדן, u. l. phén., III, 2.
צדן, n. p. aram., I, 107.
צדק (ב)צדק, locat. aram., II, 103.
צדתא, n. p. palm., I, 132.
צדות, nab., II, 372.
צדותא, nab., II, 129.
ציד, hébr., I, 189.
ציץ, n. l. (?), phén., I, 236 n. 3.
צלח, phén., III, 307.
צלח, n. p. phén., III, 307.
צעד, nab., et hébr., III, 73, 76, 79.
צעדי, n. p. palm., III, 163, 163.
צער, u. l. hebr., I, 161; ph., III, 13.
צעירתא, aram., I, 161.
צפת, צפא, n. l. nab., II, 80.
צפה, pun., III, 32.
צפלי, ph., I, 84, 83.
צפן, pun., III, 32, 115.
צפנבעל, n. p. ph., III, 114-116.
צפניה, n. p. hébr., I, 307; III, 115.
צפניה, n. p. hébr., III, 115.
צפריא, u. p. palm., I, 23 n. 2.
צפרה, n. p. hébr., I, 307.
צר, n. l. ph., I, 90.
צריחא, nab., II, 362 sqq.

ק

קברא, palm., III, 157.
קדשם, phén., III, 325.
קהילי, n. p. palm., II, 385.
קהילי, n. p. palm., II, 385.
קילון, Palm., I, 300.
קיוכא, palm., III, 137.

קינזת, hébr., III, 205.
קיוכר, nab., II, 248.
קיצא (= כיצא), aram., III, 105.
קלופא, n. p. palm., II, 384, 385.
קניז, n. p. hébr., III, 189.
קנין, *mois*, palm., II, 6, 202.
קנרתא (?), n. p. néopun., III, 342.
קפעטא (corrigez קעפטא), u. p. néo-
pun., III, 342, 358.
קציז, n. p. nab., II, 245 n. 3; III, 76.
קרא, néopun., III, 341.
קרת, n. p. phén., III, 7.
קשבי, III, 157, 216.
קשביא, II, 126.
קשיש, palm., II, 372 n. 4; III, 108.

ר

ראש, n. p. néop., III, 339.
רב, *lutre*, ph., nab., III, 1 sqq.
רב הרש, phén., III, 3 n. 1.
רב כהן, כהנם, phén., III, 3, 17.
רב ביאת, phén., II, 295; III, 3 n. 1, 17.
רב הביזרה, phén., III, 23.
רב משריתא, nabat., II, 379.
רב כפרים, phén., III, 3 n. 1.
רב עבר, phén., III, 3 n. 1.
רבא (?), *amé*, nab., II, 224.
רבאל, n. p. nab., II, 221 sqq., 232.
רבותי, n. p. palm., III, 173.
רבעתא, *lit*, nab., I, 54.
רבת, n. l. hébr., I, 161.
רבת, u. p. palm., II, 126.
רבת, phén., III, 6.
רבתא, *amée*, aram., I, 160.
רגבאל (?), n. p. palm., III, 172 n. 4.
רגבו, n. p. nab., III, 172 n. 4.
רגינא, n. p. palm., I, 60.
רהה, hébr., III, 315 n. 3.
יהילת (?), n. p. nabat. (?), III, 45 n. 2.
יהם, palm., III, 51, 55, 157 n. 4.

רחמי גד, nab., III, 76, 80.
 רהם, רהים בדיניא, palm., II, 375 n. 1.
 III, 135 n. 1.
 רחם, רחם נבואה, nabat., II, 184, 230, 375.
 רחמא, palm. (?), III, 176.
 רחק (?), palm., III, 157 n. 4.
 רמות, (plur.), hébr., III, 6.
 רבי, n. p. palm., III, 173.
 רבן (?), palm., III, 157 n. 4.
 רכתיקא, n. p. néop., III, 332 n. 1.
 רעית, n. p. hébr., I, 120.
 רעי, n. p. palm., I, 120.
 רעתא, n. p. palm., I, 120.
 רפא (?), palm., III, 171.
 רצו, div., palm., III, 163.
 רצן (?), palm., III, 157 n. 4.
 רקד, aram., I, 94.
 רשף, div., phén., I, 176, 268 n. 1.
 רשף אלהיית, phén., I, 178.
 רשף אלהים, phén., I, 178.
 רשף הץ, div., phén., I, 179; III, 2.

ש

ש, pron., phén., III, 308.
 שבא, n. p. palm., III, 163.
 שבעז, n. p. nab., II, 12.
 שבעת, néop., III, 333.
 שבת, n. p. palm., III, 163.
 שדק = שדק, moab., II, 103.
 שחלדיא (?), n. p. néop., III, 343.
 שחפרי, n. p. pehlvi, II, 33.
 שיבך, n. l. aram., III, 131.
 שטרי חרמין, nab., II, 131.
 שילי, n. p. aram., III, 193.
 שכינת, n. p. nab., I, 36.
 שכרון, n. l. hébr., I, 102.
 שלה, hébr., I, 163.
 שלטו, n. l. syr., III, 237.

שלי, n. p. nab., II, 384.
 שלך, phén., I, 163; III, 98.
 שלם, phén., II, 29 n. 2.
 שלמא, n. p. palm., III, 54.
 שלמן, div., phén., III, 1.
 שלמן, n. p. nabat., I, 63.
 שביאל, phén., I, 89; III, 50, n. 1.
 שבמאת, néop., III, 341.
 שבמות המורה, néop., III, 23.
 שביטב, n. p. hébr., II, 23.
 שמם, néop., III, 333 n. 2.
 שם נעם, néopun., III, 24.
 שמינא, n. p. ph., III, 2.
 שמינון, n. p. palm., II, 176.
 שמר, talmud., II, 227 n. 1.
 שמרא, n. ou définition d'un mois (?) nab., II, 227.
 שמרת, pun., III, 12 n. 1.
 שן, שנין, dents, hébr., III, 104.
 שנא, nab., II, 133.
 שני, deux, phén., III, 3, 4.
 שגורבן, n. p. aram., III, 106 n. 2.
 שנת (v. : שנת), années, et non année, ph., II, 388 sqq.
 שעבר, talmud., III, 3 n. 2.
 שעדו, n. p. palm., II, 387.
 שעה, hébr., II, 46.
 שעלדיא (?), n. p. uéop., III, 343.
 שפה, pun. et hébr., III, 25, 27.
 שפט, fonct. et n. p., ph., III, 2, 10, 14.
 שצפם, n. p. ph., III, 2.
 שקילת, n. p. nab., I, 64; II, 376, 381.
 שקל, poids, aram., I, 143 sqq.
 שקלא, impôt, syr., I, 155 n. 2.
 שקמא, talm., II, 48.
 שקקא, palm., III, 48.
 שר העיר, hébr., I, 36.
 שריכו, n. p. palm., II, 126.
 שרש, n. p. aram., III, 193.
 שח, année, différent de שנת, années, phén., II, 388 sqq.

שתעת, néo-pun., II, 325, 327. 333.
שתת, hébr., III, 327.

ת

ת, terminaison des n. p. *masc.* en nab.,
I, 56.

תדסום, n. p. nab., II, 82.

תחם גור, hébr., III, 118. 120.

תבול, n. p. palm., II, 82.

תידרום, n. p. palm., III, 137.

תיביא, n. p. palm., I, 130; II, 176.

תיבאלה (?), n. p. palm., III, 196 n. 2.

תיבוי, n. p. palm., I, 130; III, 164, 249.

תיביהא (?), n. p. palm., III, 164, 175.

תיבילא, n. p. palm., III, 196.

תיבוצא (?), n. p. palm., III, 175.

תיברצא (?), n. p. palm., I, 63.

תיברצו, n. p. palm., II, 215; III, 165.

תביא, n. p. palm., III, 183.

תביח, תביה, minéen, II, 11.

תנא, nab., II, 133.

תעלת, *canal*, ph., I, 89.

תעביר, n. p. nab., II, 211 n. 1.

תצא שביש, *levant*, phén., I, 81.

תקהי (lire : פקהי), hébr., II, 117, 104.

תקל, bibl. aram., I, 137, 139.

תקן, palm., III, 134.

VI

INDEX DES PRINCIPAUX NOMS ET MOTS ARABES

ا

- ابل السوق, n. p., II, 40.
ادر, n. p., III, 363.
ادهم, III, 254.
اريد, n. l., I, 320.
ارزة, n. l., I, 368.
ارسوف, n. l., I, 177, 268 n. 1.
ارشوف, n. l., II, 142.
اربنة, n. l., III, 237, 238.
ارينة, n. l., III, 237, 258.
اسدم, n. l., I, 162.
اشعيا, I, 311.
اصل, II, 130.
اطريا, n. l., III, 235.
افوموس (plante), II, 23.
اقامة (gite d'été), III, 259.
الاقيصر (dieu), II, 247 sqq.
انصار (victoire), I, 263, n. 2.

ب

- برغش, III, 172

- برعوث, III, 172.

- البريج, n. l., III, 238.

- بضايع, I, 221.

- البيعة, n. l., I, 267 n. 2.

- بغراس, n. l., III, 254

- بقنس, n. l., II, 183; v. قنبس et نقنس.

- بلاقس, n. l., I, 391.

- بلد, II, 187 n. 1.

- بندوق, III, 296 n. 4.

- بيت لجة, n. l., II, 92.

- بيت عفة, n. l., I, 386.

- بيضة, III, 103.

ت

- تادرس, n. p., II, 49 n. 1.

- تدور ou تدوز, n. p., II, 48, 49.

- تدورة, n. p., II, 50.

- تدوس, n. p., II, 49 n. 1.

- ترمس (plante), I, 369.

- تقاز, III, 105

- تل الساغور, n. l., I, 161.

ج

- جاسم, n. l., I, 4.
 جالود, جالوت, n. p. et u. l., II, 99.
 جانية, n. l., III, 230.
 جدر, II, 372 n. 4; III, 163.
 جرجا, n. l., I, 368.
 جرح, II, 343 n. 2
 جرش, n. l., II, 21, 48.
 جسر, I, 270.
 جعفر, n. p., III, 279.
 جنداس, n. p., I, 279.
 جنداس, n. l., I, 262.
 جيرون, n. p., III, 43.

ح

- حارة, III, 97.
 حجير, III, 11.
 حرج, II, 130, 316.
 حرفا, n. l., III, 237.
 الحسية, n. l., II, 194 n. 2.
 حصن الغراب, n. l., III, 132, 357.
 حضرة, II, 310 sqq.
 الحضرة المطهرة, II, 309, 406.
 الحاضرة, n. l., II, 304.
 حطين, n. l., I, 305, 306, 400.
 حظيرة (?), n. l., I, 303.
 حقر, III, 103.
 حكر, III, 103.

خ

- خال, III, 180.

- خان, III, 230.
 خان الخثورة, n. l., I, 201.
 خراج, استخراج, II, 316.
 خلص, I, 166.
 خليفة, n. l., II, 179.
 خمس, I, 398.
 خياره, I, 306, 307.

د

- الدارة, n. l., II, 404. Cf. الرادة.
 دال, III, 8.
 دامون, n. l., I, 308.
 دحق, III, 176.
 در, II, 36.
 دعس, I, 243 n. 4.
 دعم, I, 91.
 دير الدوكس, n. l., II, 142.
 دير علا, n. l., I, 350.

ذ

- ذال, III, 8, n. 3.
 ذرية, III, 107.
 ذو سينا, III, 272.

ر

- الرادة, n. l., II, 404; cf. الدارة.
 راس الحسي, n. l., I, 387.
 ربة, n. p., I, 161.
 رزق, I, 220.
 رشة, n. p., I, 160.
 رصاص, رصاص, رص, II, 186.

رضوان, n. p., III, 163.
 رعوشة, n. p., I, 160.
 رعوة, n. p., I, 160.
 الرقيم, n. l., III, 293.
 روح, I, 219 sqq.
 روضة, II, 129.
 ربة, n. p., I, 160, 161; cf. ربة.

ز

زاد, III, 103.
 زاد, I, 299
 زغر, n. p., I, 160, 161.
 زقاق, III, 48.
 زغنغير, n. l., III, 233.
 زكريا, n. p. et n. l., III, 234.
 زها, n. p., I, 160.
 زوير, n. l., I, 394.
 الزويرة, n. l., I, 163.

س

ساي, III, 97.
 ست سكينه, n. p. et n. l., I, 323.
 سجرة, I, 317 n. 6.
 سحان, n. l., II, 172.
 سدم, n. l., I, 162
 سراقه (ني), n. l., I, 325, 326.
 سرق, I, 326.
 سغير, n. l., I, 338, 341.
 سعيف, III, 96.
 سعين, n. l., I, 341.
 سكر, III, 402.
 سلاك, I, 166 n. 1.

السلط, n. l., III, 238.
 سلع, n. l., II, 405.
 سلق, II, 74.
 سلك, I, 166, III, 99
 سكرير, n. l., I, 401.
 سكينه, n. p., I, 322.
 سماق, II, 21 n. 2.
 سن, III, 103
 سوق خير (?), n. l., I, 402.
 سبأ, III, 97.
 سيلان, n. l., I, 329.
 سيماق, II, 21 n. 2.

ش

شجرة, III, 96.
 شدة, I, 132.
 شرش, II, 106 n. 2.
 ششخانه (mot turco-persan), III, 106.
 شعيا, n. p., I, 341.
 شمعون (ني), n. l., I, 326.
 الشوبك, n. l., III, 131.

ص

صبيبة, n. l., I, 243.
 صحن, II, 320 sqq.
 صدة, I, 132.
 صرفه, n. l., II, 183.
 صعود, III, 78.
 صعيدة, III, 77.
 صغرا, n. p., I, 161.
 صغير, n. l., I, 402.

صفاء, n. l., II, 80.

الصفرة, n. l., II, 182 n. 2, 183.

صنعة, III, 288.

صهوة, II, 129, 372.

صوفية, II, 154.

ض

ضريح, II, 363.

ضهوة, II, 129.

ط

طعم, I, 61.

طمرة, n. l., I, 309.

طَبَّيه الاسم, n. l. et n. de plante, II, 22.

ع

عائكة, n. p., III, 174.

عبد الله, n. p., I, 38.

عبد عمرو, n. p., II, 214.

عراية, n. l., I, 320.

عرطل, n. p., II, 375 n. 1.

عكّ, n. p., I, 318.

عكار, n. l., I, 358.

عكة, n. l., I, 318.

علص, III, 314.

علط, III, 314.

عمّ, II, 372 sqq.

عمتا, n. l. I, 349.

عمتا, n. l., I, 349, 350.

عد (cf. دعم), I, 91.

عمر بن المنذر, n. p., II, 210.

عمر, n. p., II, 214.

عمرو, n. p., II, 213.

عيسى, n. p., I, 341.

عين البقر, n. l., I, 313.

عبون الاسود, n. l., I, 363.

غ

غرفة, f. 81.

غزة, n. l., I, 163.

غمر, n. l., I, 163.

ف

فار, I, 267 n. 1.

فاطمة, n. p., II, 371.

فتالة, III, 106.

فتيل, III, 106.

فر فر, III, 93.

الفريديسة, n. l., I, 530.

فقس, فقس, II, 133.

فقارس, n. l., I, 350.

فقرة, II, 11.

ق

قارا, n. l., III, 256.

قاهر (كفر), n. l., III, 253.

قاووس, n. l., I, 163, 394.

قايد, II, 144.

قبر, I, 103.

القرائية, n. l., I, 386.

قرعون, n. l., III, 252.

القسطل, III, 255.

قصور الخون, n. l., III, 285 n. 2.

القفرة, n. l., I, 340.

نقش, n. l., III, 183; v. نقس et بقس.

القلوس, n. l., III, 258.

قمران, n. l., I, 160.

قمرة, III, 104.

قنطار, I, 358 n. 3.

قنطرة, I, 270.

ك

كتف, III, 102.

كراتيا, n. l., I, 386 n. 4.

الكرك, n. l., III, 132.

كفر, n. l., I, 82 n. 4.

كفر ليلي, n. l., III, 252.

كفسي, n. l., I, 340.

الكهف, n. l., III, 293.

كوت, III, 57.

ل

اللاوية, n. l., I, 329.

لاويين, n. l., I, 329.

لبان, II, 69.

لبنى, II, 69.

لبني (myth.), II, 69.

لسلس (plante), II, 22.

م

ماحوز يني, n. l., III, 242.

مادبا, n. l., II, 13 n. 3.

مأذنة, III, 9 n. 1.

ماصية, II, 83.

ماماه (corr. : مامله). II, 144.

المامله, n. l., II, 145.

مبذر, III, 296 n. 4.

المتبول, n. p., III, 250.

مجدل الجان, n. l., I, 379.

مجدل جناب, n. l., I, 379.

مجدل يابا, n. l., I, 374.

مرمور, n. l., III, 98.

المريج, n. l., III, 257.

مزار, I, 350.

مسجد النصر, I, 396.

مصطفى, n. p., II, 213.

مطراح, III, 106.

مطهرة, II, 310 sqq.

مطرونيات, n. l., II, 158, 404.

مقر, II, 313 n. 2.

مكتر, n. l., III, 323.

مكرمة, II, 314.

ملجأ, I, 247.

ممر, III, 296 n. 4.

منبوذ, III, 296 n. 4.

منجنيقات, II, 144.

منورة, II, 314.

المنية, n. l., III, 249.

موازين, III, 9 n. 1.

ميزان, III, 20.

ميل, I, 284.

ن

ناصر الحق, II, 23.

ناصر الدين, II, 311 n. 2.

نَسَكٌ, III, 309.

نَصَف, III, 104.

نَصَف جَبِيل, n. l., I, 401.

نَعْرَان, n. l., III, 258.

نَفْس, III, 103.

نَقَس, n. l., II, 183; v. نَقَس et نَقَس.

نَقْنَق, II, 12.

النَّقُوب, n. l., III, 303.

نَعْم, n. l., I, 4.

نَمِيرَة, n. l., I, 462.

النِّيَّة, n. l., II, 450; III, 35, 357.

ه

هَـ, n. p., I, 53.

هَرَمَز, n. l., II, 405.

هَشَام, n. p., III, 291.

الهَسِيه, n. l., II, 194.

و

الوِطَاق, n. l., III, 253.

الوَعِيرَة, n. l., II, 178.

ي

يَاسُوف, n. l., I, 333.

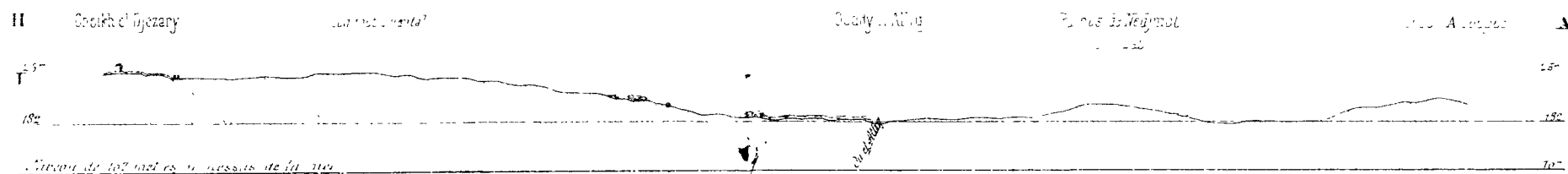
يَسُوع, n. p., I, 341 n. 3.

يَعْمَر, n. p., II, 188, 209 sqq.; III, 347.

النِّيَّة, n. l., II, 450; v. نِيَّة.

N° 1

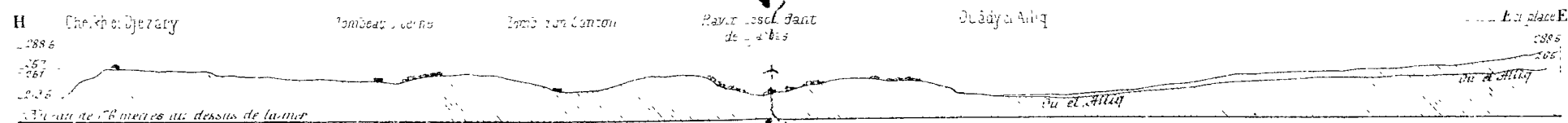
Pl IV.



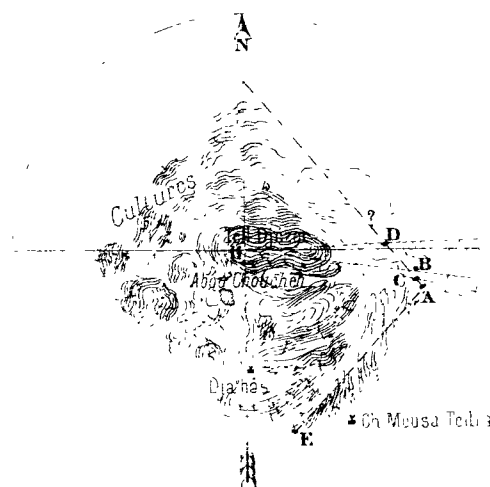
N° 2



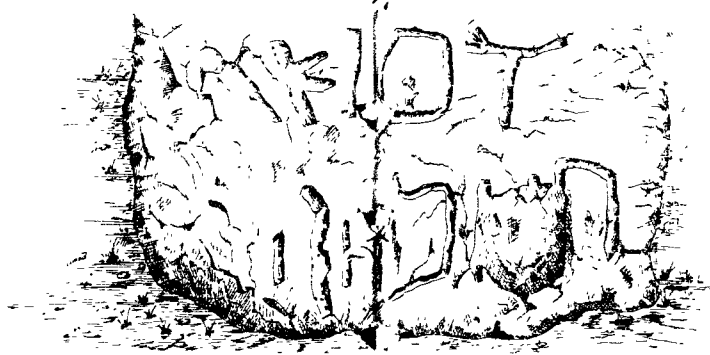
N° 3



N° 4



N° 5

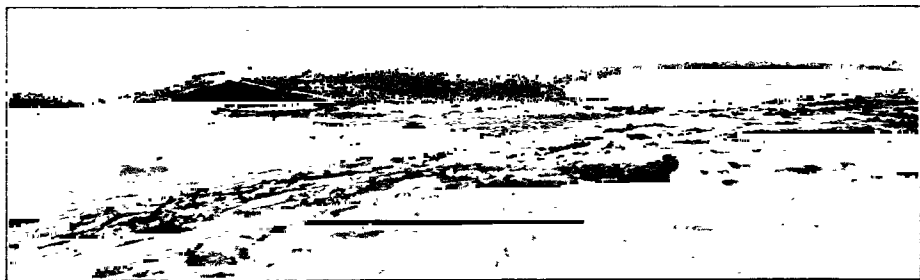


N° 6

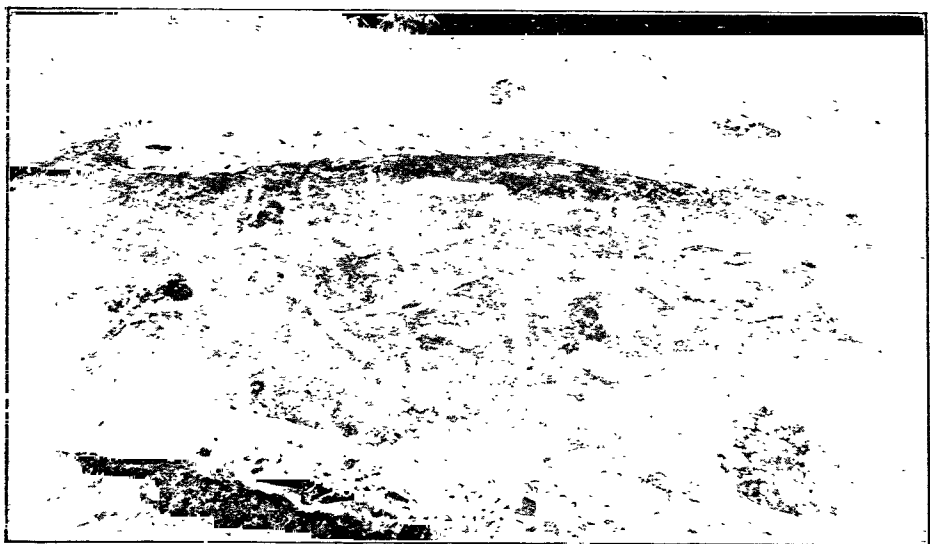


N° 7

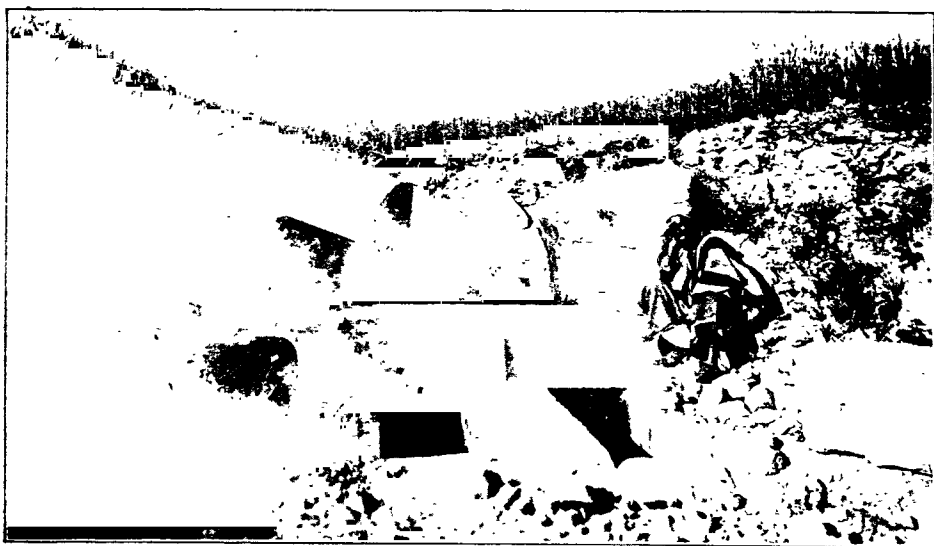




N° 1. — Vue de Tell Djezer.

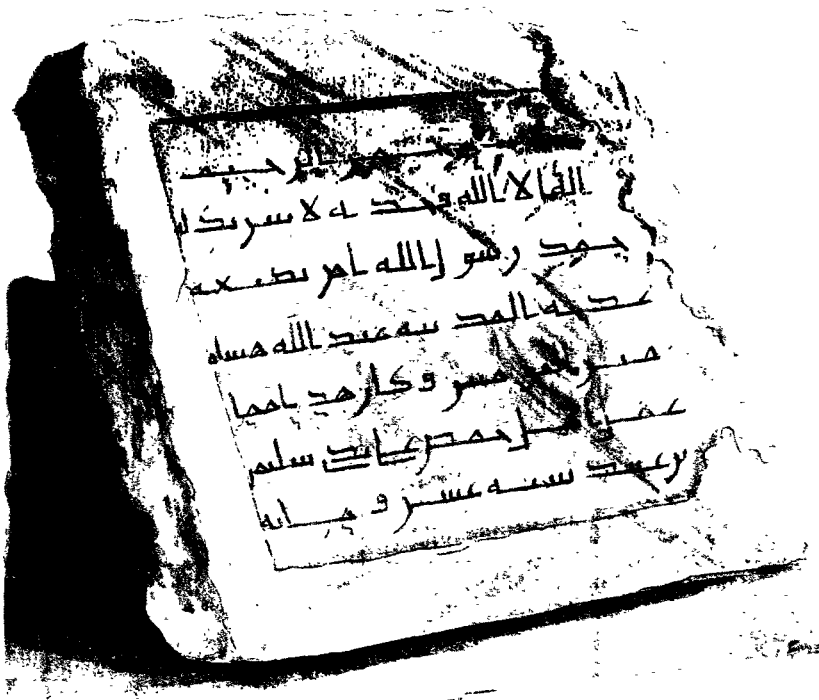


N° 2. — Vue de l'inscription E.

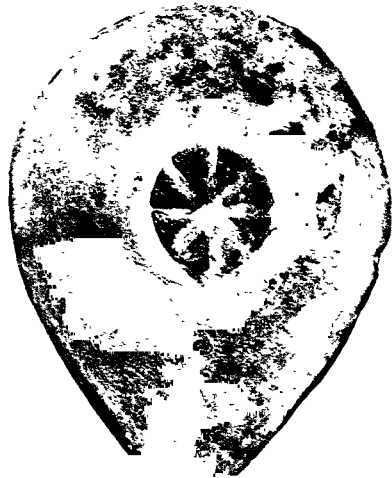


N° 3. — Vue d'un ancien sépulcre à 'Amouàs.

A



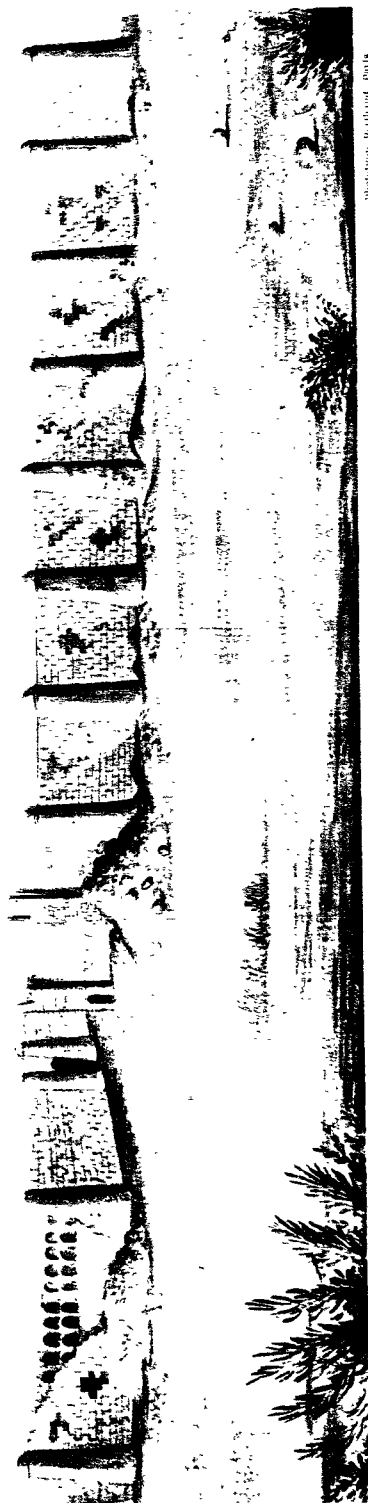
B



C

A. Inscription au nom du calife Hichâm (au 110 de l'Hégire).

B. C. Lychnamion à inscription coufique (dessus et dessous).

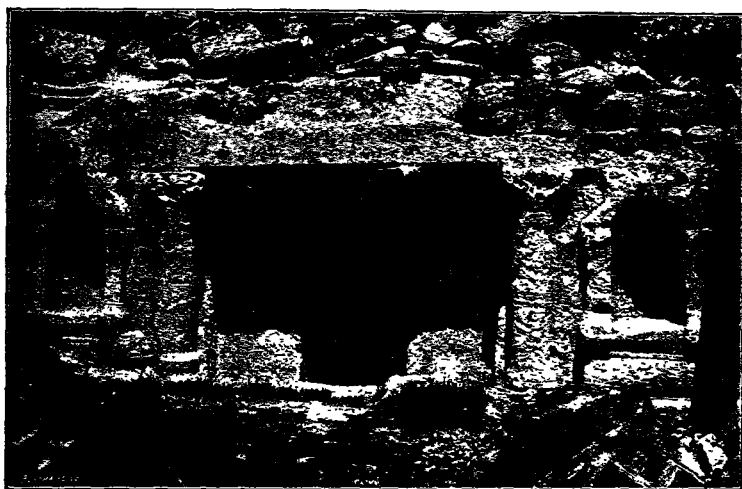


Phototypie Bertrand Paris

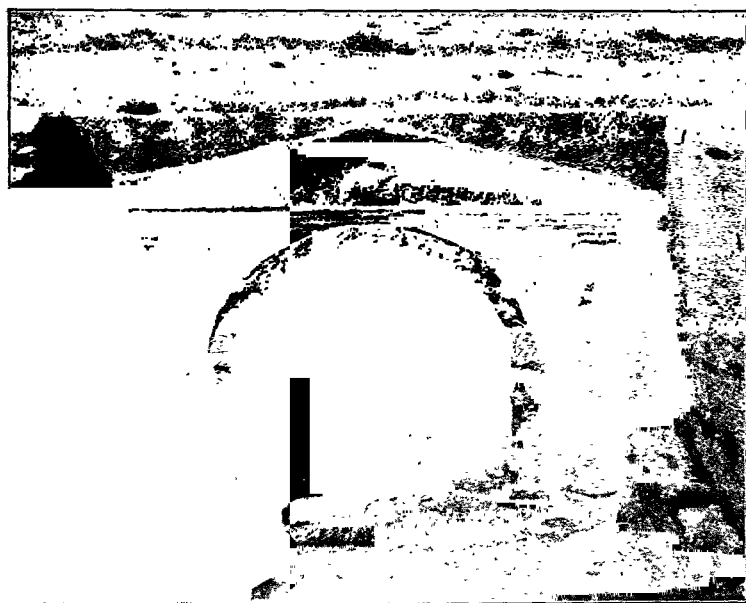
VUE DES FAÇADES ORIENTALES DES " GUESOUR-EL-FRHEWFIN "

(D'après un dessin au lavis médié de Rousseau).

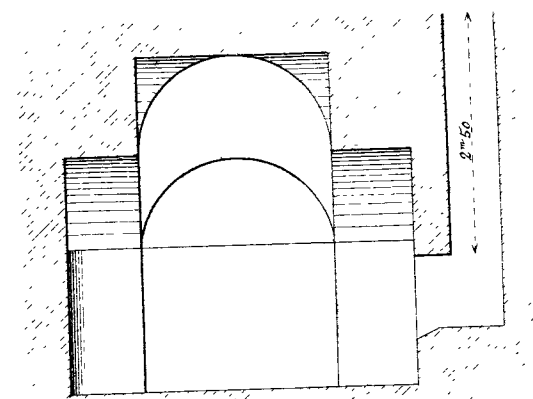
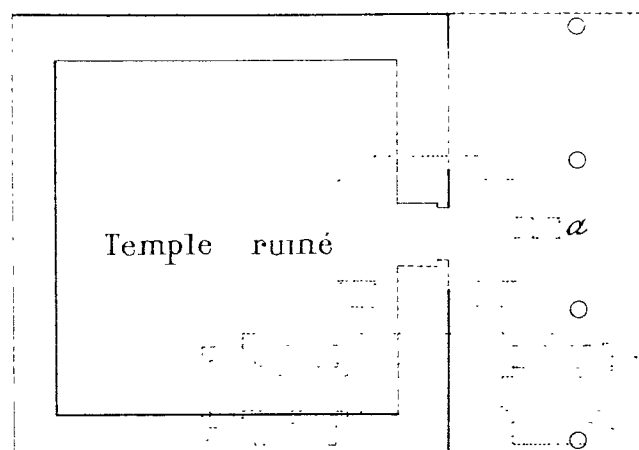
PLANCHE IX.



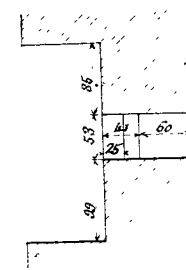
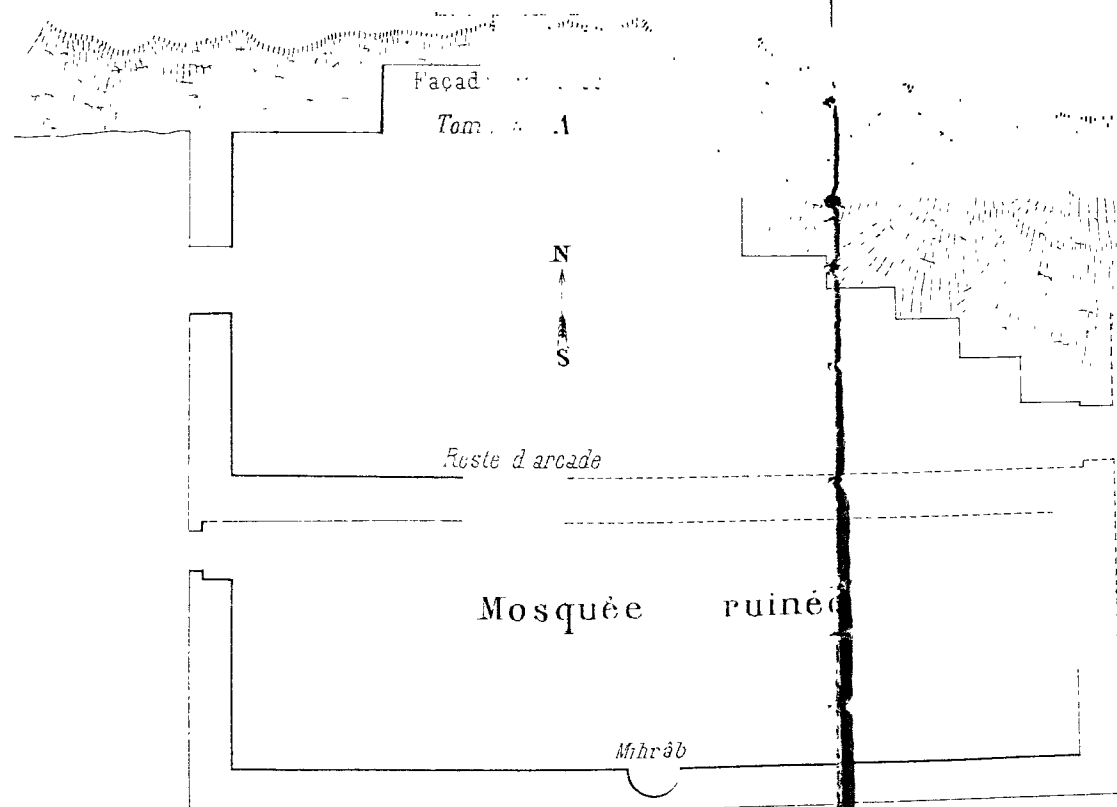
El-Kahf. — Façade du tombeau A.



El-Kahf. — Façade du tombeau B.
(D'après des photographies du professeur Brünnow.)

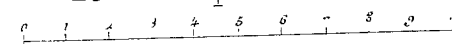


Coupe de la partie *a*

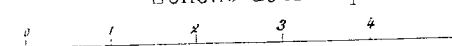


Plan détaillé de la partie *a*

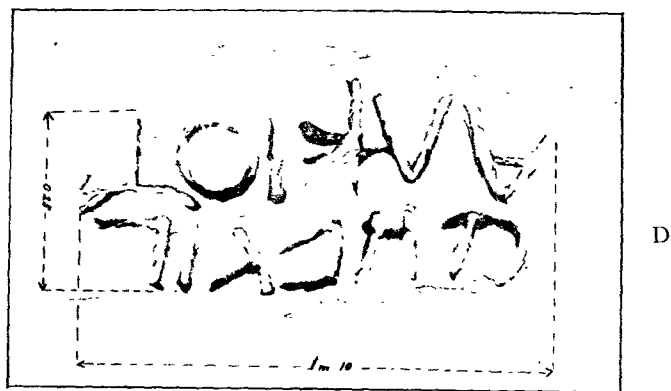
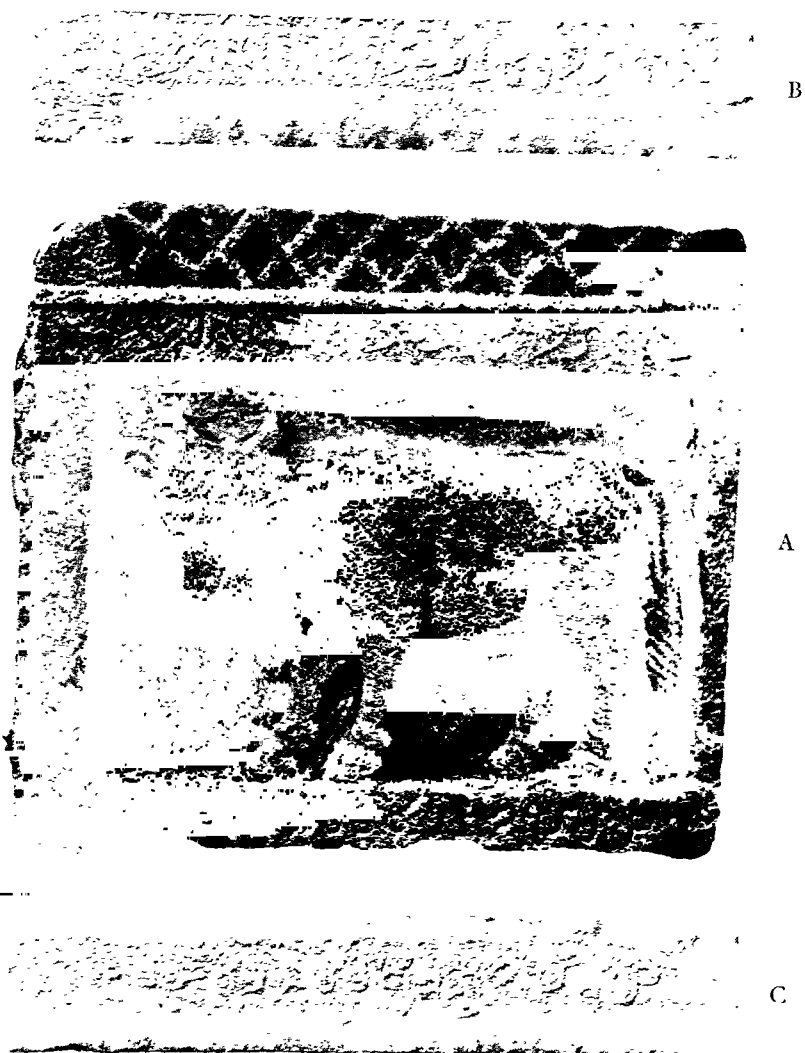
Echelle du plan d'ensemble



Echelle de la coupe



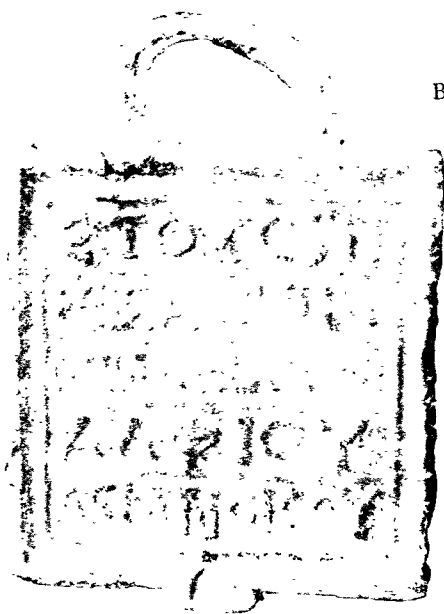
El-Kahf. — Plan et Coupe partielle du Tombeau A
d'après les levés de M le Prof Brunnow



Autel nabatéen — Inscription de Gezer.



A



B



C



D

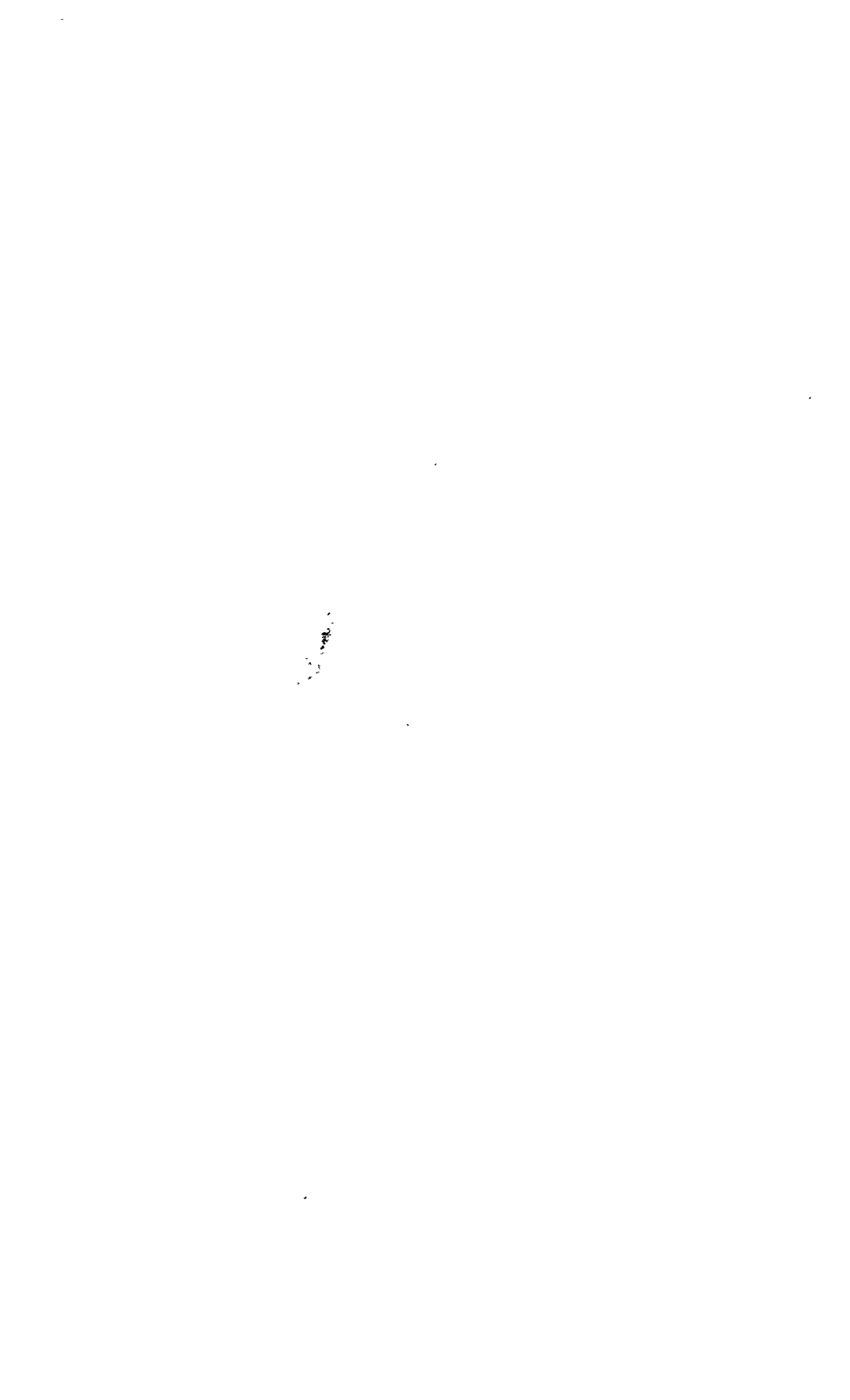


E



F

Poids en plomb. — Jarres phéniciennes.





Col
N.C.
11/26/67

Archaeological Library,

20663

Call No. 913.5/C12

Author—Clermont-Ganneau

Title—Revue d'Archéologie
Orientale. Vol 3.

Date of Return